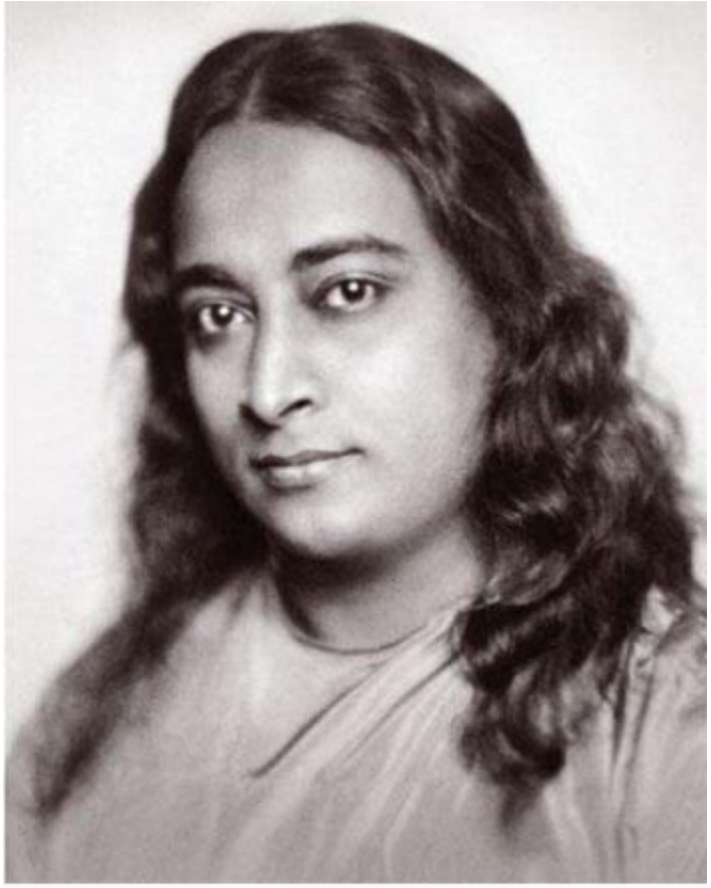
Autobiographie d'un Yogi

PARAMAHANSA YOGANANDA

Self-Realization Fellowship
FOUNDED 1920
Paramahansa Yogananda



Paramahansa Yogananda

(5 janvier 1893 - 7 mars 1952)

Un Premavatar, « Incarnation de l'Amour »

Paramahansa Yogananda

Préface de W. Y. Evans-Wentz

À moins de voir des miracles et des prodiges,
vous ne croirez point.
(Jean 4 : 48)

Titre original de l'ouvrage en anglais publié par la
Self-Realization Fellowship, Los Angeles, Californie, U.S.A. :

AUTOBIOGRAPHY OF A YOGI

ISBN-13 : 978-0-87612-083-5
ISBN-10 : 0-87612-083-4

Traduit en français par la Self-Realization Fellowship Copyright © 2012 Self-Realization Fellowship

Préface de W. Y. Evans-Wentz, docteur ès lettres, docteur ès sciences
Première édition en français de la Self-Realization Fellowship, 2012
First edition in French from Self-Realization Fellowship, 2012
ISBN-13 : 978-0-87612-197-9
ISBN-10 : 0-87612-197-0

TABLE DES MATIÈRES

L'HÉRITAGE SPIRITUEL DE PARAMAHANSA YOGANANDA

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

PRÉFACE

INTRODUCTION

LA LOI DE LA JUSTICE ÉTERNELLE

CHAPITRE 1

MES PARENTS ET MES PREMIÈRES ANNÉES

CHAPITRE 2

LA MORT DE MA MÈRE ET L'AMULETTE MYSTIQUE

CHAPITRE 3

LE SAINT AUX DEUX CORPS

CHAPITRE 4

MA FUGUE VERS L'HIMALAYA EST INTERROMPUE

CHAPITRE 5

LE SAINT AUX PARFUMS ET SES PRODIGES

CHAPITRE 6

LE SWAMI AUX TIGRES

CHAPITRE 7

LE SAINT AUX LÉVITATIONS

CHAPITRE 8

JAGADIS CHANDRA BOSE, GRAND SCIENTIFIQUE DE L'INDE

CHAPITRE 9

LE BIENHEUREUX FIDÈLE ET SON AMOUR COSMIQUE

CHAPITRE 10

JE RENCONTRE MON MAÎTRE, SRI YUKTESWAR

CHAPITRE 11

DEUX GARÇONS SANS ARGENT À BRINDABAN

CHAPITRE 12

LES ANNÉES À L'ERMITAGE DE MON MAÎTRE

CHAPITRE 13

LE SAINT QUI NE DORT JAMAIS

CHAPITRE 14

L'EXPÉRIENCE DE LA CONSCIENCE COSMIQUE

CHAPITRE 15

LE VOL DU CHOU-FLEUR

CHAPITRE 16

COMMENT DÉJOUER LES ASTRES

CHAPITRE 17

SASI ET LES TROIS SAPHIRS

CHAPITRE 18

LE FAISEUR DE MIRACLES MUSULMAN

CHAPITRE 19

MON MAÎTRE, EN VISITE À CALCUTTA, M'APPARAÎT À SERAMPORE

CHAPITRE 20

NOUS N'ALLONS PAS AU CACHEMIRE

CHAPITRE 21

NOUS ALLONS AU CACHEMIRE

CHAPITRE 22

LE CŒUR D'UNE STATUE DE PIERRE

CHAPITRE 23

J'OBTIENS MON DIPLÔME UNIVERSITAIRE

CHAPITRE 24

JE DEVIENS MOINE DE L'ORDRE DES SWAMIS

CHAPITRE 25

MON FRÈRE ANANTA ET MA SŒUR NALINI

CHAPITRE 26

LA SCIENCE DU KRIYA YOGA

CHAPITRE 27

CRÉATION D'UNE ÉCOLE DE YOGA À RANCHI

CHAPITRE 28

KASHI, RÉINCARNÉ ET RETROUVÉ

CHAPITRE 29

RABINDRANATH TAGORE ET MOI COMPARONS NOS SYSTÈMES D'ÉDUCATION

CHAPITRE 30

LA LOI DES MIRACLES

CHAPITRE 31

UN ENTRETIEN AVEC LA VÉNÉRABLE MÈRE

CHAPITRE 32

RAMA RESSUSCITÉ DES MORTS

CHAPITRE 33

BABAJI, UN YOGI-CHRIST DE L'INDE MODERNE
CHAPITRE 34
LA MATÉRIALISATION D'UN PALAIS DANS L'HIMALAYA
CHAPITRE 35
LA VIE CHRISTIQUE DE LAHIRI MAHASAYA
CHAPITRE 36
BABAJI MONTRE SON INTÉRÊT POUR L'OCCIDENT
CHAPITRE 37
JE VAIS EN AMÉRIQUE
CHAPITRE 38
LUTHER BURBANK, UN SAINT AU MILIEU DES ROSES
CHAPITRE 39
THÉRÈSE NEUMANN, LA CATHOLIQUE STIGMATISÉE
CHAPITRE 40
MON RETOUR EN INDE
CHAPITRE 41
VOYAGE IDYLLIQUE DANS L'INDE DU SUD
CHAPITRE 42
LES DERNIERS JOURS DE MON GURU
CHAPITRE 43
LA RÉSURRECTION DE SRI YUKTESWAR
CHAPITRE 44
EN VISITE CHEZ LE MAHATMA GANDHI
CHAPITRE 45
MA ANANDA MOYI, « LA MÈRE RAYONNANTE DE JOIE »
CHAPITRE 46

LA FEMME-YOGI QUI NE MANGE JAMAIS

CHAPITRE 47

DE RETOUR EN OCCIDENT

CHAPITRE 48

À ENCINITAS, EN CALIFORNIE

CHAPITRE 49

LES ANNÉES 1940 - 1951

L'HÉRITAGE SPIRITUEL DE PARAMAHANSA YOGANANDA

Ses écrits complets, ses exposés et ses propos informels

Paramahansa Yogananda fonda la Self-Realization Fellowship en 1920 pour qu'elle répande ses enseignements dans le monde entier tout en préservant leur pureté et leur intégrité pour les générations futures. Écrivain et conférencier prolifique dès ses premières années sur le sol américain, il créa une œuvre volumineuse et renommée sur la science du yoga et de la méditation, sur l'art de vivre une vie équilibrée et sur l'unité sous-jacente de toutes les grandes religions. Aujourd'hui, cet héritage spirituel exceptionnel et d'une portée considérable est toujours vivant, inspirant des millions de chercheurs de vérité dans le monde entier.

En accord avec les souhaits explicites du grand maître, la Self-Realization Fellowship continue à publier de façon ininterrompue *Les œuvres complètes de Paramahansa Yogananda*. Cette tâche inclut non seulement les éditions finales de tous les livres qu'il publia durant sa vie, mais également de nombreux nouveaux titres, comme les ouvrages qui n'étaient pas encore publiés au moment de sa mort en 1952 ou qui l'ont été de manière incomplète au fil des ans, sous forme de séries dans les revues de la Self-Realization Fellowship, sans compter des centaines de conférences et de propos informels profondément édifiants, pris en note ou enregistrés, mais non imprimés avant sa mort.

Paramahansa Yogananda choisit et forma personnellement de proches disciples pour diriger le Conseil des Publications de la Self-Realization Fellowship en leur donnant des instructions précises pour la préparation et la publication de ses enseignements. Les membres du Conseil des Publications de la SRF (des moines et des religieuses ayant prononcé leurs vœux de renoncement définitif et de service désintéressé) respectent ces directives à la façon d'une tâche sacrée, afin que le message universel de ce maître bien-aimé, ce grand enseignant de l'humanité, puisse se perpétuer dans sa puissance et son authenticité originelles.

L'emblème de la Self-Realization Fellowship (voir page précédente) fut choisi par Paramahansa Yogananda pour identifier l'organisation à but non lucratif qu'il fonda pour être la source autorisée de ses enseignements. Le nom Self-Realization Fellowship (en abrégé SRF) et l'emblème apparaissent sur toutes les publications et enregistrements de la SRF, donnant ainsi au lecteur la garantie que ces œuvres proviennent bien de l'organisation fondée par Paramahansa Yogananda et qu'elles transmettent fidèlement ses enseignements comme il souhaitait lui-même qu'ils soient transmis.

Self-Realization Fellowship

Dédié à la mémoire de

LUTHER BURBANK

« Un saint américain »

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

Je suis particulièrement reconnaissant à Mlle L. V. Pratt [Tara Mata] pour son long travail d'édition sur le manuscrit de ce livre. Mes remerciements vont également à M. Richard Wright pour m'avoir donné la permission d'utiliser des extraits de son journal de voyage en Inde. Enfin, ma reconnaissance va à M. W. Y. Evans-Wentz pour sa préface, mais aussi pour ses suggestions et ses encouragements.

PARAMAHANSA YOGANANDA

28 octobre 1945

PRÉFACE

De W. Y. Evans-Wentz[1]

La grande valeur de l'*Autobiographie* de Yogananda réside dans le fait qu'il s'agit là de l'un des rares ouvrages de langue anglaise écrit sur les sages de l'Inde non pas par un journaliste ou un étranger, mais par une personne de même race et formation spirituelle que ceux qu'elle décrit - autrement dit un livre *sur* les yogis écrit *par* un yogi. En tant que récit d'un témoin oculaire de la vie et des pouvoirs extraordinaires des saints de l'Inde moderne, ce livre est important aussi bien d'un point de vue temporel qu'intemporel. Par conséquent, puisse chaque lecteur en être particulièrement reconnaissant envers l'illustre auteur que j'ai eu le plaisir de rencontrer en Inde et en Amérique. Cette autobiographie hors du commun est certainement l'un des documents, jamais publiés en Occident, qui nous révèle le mieux la profondeur de l'esprit et du cœur des hindous ainsi que toute la richesse spirituelle de l'Inde.

Ce fut un grand privilège pour moi de connaître l'un des sages dont la vie est ici retracée, Sri Yukteswar Giri. Un portrait de ce vénérable saint figure sur le frontispice de mon livre *Tibetan Yoga and Secret Doctrines* (*Le Yoga Tibétain et les Doctrines Secrètes*[2]). Je rencontrai Sri Yukteswar à Puri, province d'Orissa, dans le golfe du Bengale, alors qu'il était le responsable d'un paisible ashram établi au bord de la mer. Il s'occupait là essentiellement de la formation spirituelle d'un groupe de jeunes disciples. Il me fit alors part de son grand

intérêt pour les peuples des États-Unis, des Amériques et d'Angleterre et me posa des questions sur les activités, particulièrement en Californie, de son principal disciple, Paramahansa Yogananda, qu'il chérissait profondément et qu'il avait envoyé en Occident, depuis 1920, pour y être son émissaire.

De noble apparence, Sri Yukteswar avait une personnalité et une conversation des plus agréables et méritait amplement la vénération dont ses disciples l'entouraient spontanément. Toutes les personnes qui le côtoyaient, que ce soit au sein de sa communauté ou à l'extérieur, le tenaient en haute estime. Grand, droit, d'allure ascétique, vêtu de la robe couleur safran de ceux qui ont renoncé au monde, je le revois distinctement comme il m'accueillait à l'entrée de son ermitage. Ses cheveux étaient longs, légèrement bouclés et il portait la barbe. Son corps musclé, mais mince, était parfaitement proportionné ; son pas était énergique. Il avait choisi d'établir sa résidence terrestre dans la ville sainte de Puri, où chaque jour de pieux hindous, représentant toutes les régions de l'Inde, viennent en pèlerinage au fameux Temple de Jagannath, le « Seigneur de l'Univers ». C'est à Puri, en 1936, que Sri Yukteswar ferma ses yeux mortels au monde transitoire d'ici-bas et quitta son corps en sachant qu'il avait terminé son incarnation de façon triomphante.

Je suis vraiment heureux d'avoir pu témoigner ainsi du noble caractère et de la sainteté de Sri Yukteswar. Préférant se tenir à l'écart des foules, il se consacra totalement et avec sérénité à cette vie idéale que son disciple, Paramahansa Yogananda, a décrite dans ces pages pour l'éternité.

INTRODUCTION

> *« Ma rencontre avec Paramahansa Yogananda fut une expérience qui restera gravée dans ma mémoire comme l'un des évènements les plus inoubliables de ma vie... Alors que je regardais son visage, mes yeux furent presque éblouis par son rayonnement tant était intense la lumière spirituelle qui émanait de sa personne. Sa douceur infinie, son aimable bonté, m'enveloppèrent telle la chaleur bienfaisante du soleil... Je remarquai que tout en étant un homme de Dieu, sa compréhension et sa perspicacité s'étendaient aussi aux problèmes matériels de ce monde. En Paramahansa Yogananda, je trouvai un véritable ambassadeur de l'Inde, portant en lui l'essence de l'ancienne sagesse de notre pays et la répandant dans le monde entier. »*
>
> M. Binay R. Sen, ancien ambassadeur de l'Inde aux États-Unis

Pour ceux qui furent personnellement en contact avec Paramahansa Yogananda, toute sa vie et tout son être témoignaient de façon convaincante du pouvoir et de l'authenticité de l'ancienne sagesse de l'Inde qu'il souhaitait faire connaître au monde. D'innombrables lecteurs de son

autobiographie ont dit avoir retrouvé dans ses pages la même lumière et la même force spirituelles que celles qui émanaient de sa personne. Salué comme un chef-d'œuvre lorsqu'il parut pour la première fois il y a plus de soixante ans, ce livre raconte non seulement l'histoire d'une vie exceptionnelle, mais représente également une merveilleuse introduction à la pensée spirituelle de l'Orient et tout particulièrement à sa science unique de communion personnelle et directe avec Dieu, ouvrant ainsi au public occidental un domaine de connaissances jusqu'ici uniquement accessible à quelques-uns.

Aujourd'hui, le livre *Autobiographie d'un Yogi* est reconnu dans le monde entier comme un classique de la littérature spirituelle. Dans cette introduction, nous aimerions partager avec le lecteur quelques épisodes de l'extraordinaire histoire de ce livre.

La rédaction de ce livre fut prophétisée il y a très longtemps. Un des principaux personnages à l'origine de la renaissance du yoga dans les temps modernes, le vénéré maître du XIXe siècle, Lahiri Mahasaya, avait prédit : « Environ cinquante ans après ma mort, on écrira le récit de ma vie en raison du grand intérêt que suscitera alors le yoga en Occident. Le message du yoga se répandra sur toute la terre. Il aidera à établir la fraternité humaine car une nouvelle unité se créera entre les hommes grâce à leur perception directe du Père Unique. »

De nombreuses années plus tard, l'éminent disciple de Lahiri Mahasaya, Swami Sri Yukteswar, rappela cette prophétie à Sri Yogananda. Il lui déclara : « Ton rôle sera de répandre ce message et de faire le récit de la vie de ce grand saint. »

C'est en 1945, cinquante ans exactement après le décès de Lahiri Mahasaya, que Paramahansa Yogananda termina son Autobiographie d'un Yogi et qu'il répondit ainsi largement aux deux recommandations de son guru : écrire le premier récit détaillé en langue anglaise de la vie remarquable de Lahiri Mahasaya et faire découvrir à un public mondial la science millénaire de l'Inde, la science de l'âme.

Paramahansa Yogananda travailla pendant de nombreuses années sur la rédaction d'*Autobiographie d'un Yogi*. Sri Daya Mata[3], une de ses premières et plus proches disciples, se rappelait : « Lorsque je suis venue au Mont Washington en 1931, Paramahansaji avait déjà commencé à travailler sur l'*Autobiographie*. Lorsqu'un jour je me trouvais dans son bureau pour accomplir quelques tâches de secrétariat, j'eus le privilège de lire l'un des premiers chapitres qu'il avait écrit : "Le Swami aux Tigres". Il me demanda de le mettre de côté et m'expliqua qu'il devait faire partie d'un livre qu'il était en train d'écrire. La majeure partie du livre fut rédigée plus tard, entre 1937 et 1945. »

Entre juin 1935 et octobre 1936, Sri Yogananda retourna en Inde (en passant par l'Europe et la Palestine) pour rendre une dernière fois visite à son guru, Swami Sri Yukteswar. À cette occasion, il réunit, pour son *Autobiographie*, de nombreuses informations basées sur des faits réels, de même que des récits sur des saints et des sages qu'il avait connus et dont il devait décrire la vie dans son livre de façon si mémorable. « Je n'avais jamais oublié que Sri Yukteswar m'avait expressément demandé d'écrire sur la vie de Lahiri Mahasaya, écrivit-il plus tard. Durant mon séjour en Inde, je saisissais la moindre occasion d'entrer en contact avec les disciples directs ou les membres de la famille du Yogavatar. Consignant tous ces entretiens dans un volumineux bloc-notes, je vérifiais les

faits, les dates, et je rassemblais photos, vieilles lettres et autres documents. »

Dès son retour aux États-Unis, à la fin de 1936, Paramahansa Yogananda commença à passer l'essentiel de son temps dans l'ermitage qui avait été construit pour lui en son absence, à Encinitas, sur la côte de la Californie du Sud. Ce lieu se révéla être l'endroit idéal pour se concentrer sur la rédaction finale du livre qu'il avait commencé des années auparavant.

« Le souvenir des jours passés dans ce paisible ermitage au bord de la mer est encore bien vivant dans ma mémoire, racontait Sri Daya Mata. Paramahansaji avait tellement de responsabilités et d'engagements qu'il n'avait pas la possibilité de travailler chaque jour sur l'*Autobiographie* ; mais, en général, il y consacrait ses soirées et tout le temps libre qu'il pouvait trouver dans la journée. À partir de 1939 ou 1940, il eut la possibilité de consacrer tout son temps à l'écriture de son livre. Et c'était effectivement un travail à plein temps : depuis très tôt le matin jusqu'à très tôt le matin ! Un petit groupe de disciples, Tara Mata, ma sœur Ananda Mata, Sraddha Mata et moi-même, était présent pour l'assister dans cette tâche. Dès que chacune des parties du livre était dactylographiée, Paramahansaji la donnait à Tara Mata à qui il avait confié le travail d'édition de ses textes.

« Que de précieux souvenirs ! Tout en écrivant, il revivait intérieurement les expériences sacrées qu'il relatait. Son but était de partager avec tous la joie et les révélations reçues en compagnie des saints et des grands maîtres ainsi que lors de sa propre réalisation du Divin. Il lui arrivait souvent de faire une pause, le regard tourné vers le haut et le corps immobile, transporté dans l'état extatique de *samadhi* ou profonde communion avec Dieu. La pièce entière baignait alors dans

une extraordinaire et puissante aura d'amour divin. Pour nous, ses proches disciples, le seul fait d'être présentes en de telles occasions nous élevait sur un autre plan de conscience.

« Finalement, en 1945, vint le jour rempli d'allégresse où le livre fut terminé. Paramahansaji écrivit les derniers mots : "Seigneur, Tu as donné à ce moine une bien grande famille !" Ensuite il posa sa plume et s'exclama joyeusement :

« "Voilà, c'est fini. Ce livre changera la vie de millions de personnes. Et il sera mon messager lorsque je ne serai plus de ce monde." »

C'est à Tara Mata que revint alors la responsabilité de trouver un éditeur. Paramahansa Yogananda avait rencontré Tara Mata alors qu'il donnait une série de conférences et de cours à San Francisco en 1924. Possédant une rare compréhension spirituelle, elle devint l'un des membres du petit cercle de ses disciples les plus avancés. Sri Yogananda tenait en haute estime ses compétences pour préparer l'édition de ses textes et avait l'habitude de dire que, parmi toutes les personnes qu'il avait rencontrées, elle possédait l'un des esprits les plus brillants. Il appréciait sa vaste connaissance et sa compréhension de la sagesse des Écritures sacrées de l'Inde et il fit une fois cette remarque : « À part mon grand guru, Sri Yukteswarji, il n'y a aucune autre personne avec qui j'aie eu autant de plaisir à parler de philosophie indienne. »

Tara Mata emporta le manuscrit à New York. Mais trouver un éditeur n'était pas une tâche facile. Comme on a pu souvent l'observer, la véritable dimension d'une œuvre majeure n'est pas toujours reconnue tout de suite par ceux dont l'esprit reste à un niveau plus conventionnel. En dépit du fait que la récente ère atomique ait élargi la conscience

collective de l'humanité grâce à une compréhension de plus en plus grande de l'unité subtile existant entre la matière, l'énergie et la pensée, les éditeurs de cette époque n'étaient pas vraiment prêts à apprécier des chapitres comme « La matérialisation d'un palais dans l'Himalaya » ou « Le saint aux deux corps » !

Pendant un an, Tara Mata vécut dans un appartement sommairement meublé, sans chauffage ni eau chaude, alors qu'elle faisait le tour des maisons d'édition. Finalement, elle envoya un télégramme annonçant la bonne nouvelle. La Philosophical Library, une maison d'édition respectée de New York, avait accepté de publier l'*Autobiographie*. « Je ne pourrai jamais décrire tout ce que Tara Mata a fait pour ce livre, a dit Sri Yogananda. Sans elle ce livre n'aurait jamais vu le jour. »

Peu avant Noël 1946, les exemplaires tant attendus du livre arrivèrent au Mont Washington.

Autobiographie d'un Yogi fut accueilli par les lecteurs et la presse internationale par une avalanche d'éloges. « Ce livre présentant le yoga est en tous points supérieur à ce qui a déjà été écrit sur le sujet en langue anglaise ou en tout autre langue », écrivit la Columbia University Press dans sa *Review of Religions*. Le *New York Times* déclara qu'il s'agissait là d'un « récit hors du commun ». *Newsweek* rapporta : « Le livre de Yogananda est plutôt une autobiographie de l'âme que du corps... C'est une étude fascinante et clairement annotée d'un mode de vie religieux, sincèrement décrit dans le riche style de l'Orient. »

Voici quelques autres extraits de comptes rendus qui apparurent dans la presse :

San Francisco Chronicle : « Dans un style clair... Yogananda défend d'une façon convaincante la cause du

yoga, et ceux qui étaient "disposés à se moquer" pourraient bien se "mettre à prier". »

United Press : « Yogananda expose les doctrines soi-disant ésotériques de l'Orient avec la plus grande sincérité et beaucoup d'humour. Son livre mérite d'être lu car il raconte une vie remplie d'aventures spirituelles. »

The Times of India : « L'autobiographie de ce sage nous offre une lecture captivante. »

Saturday Review : « ... ne peut qu'impressionner et intéresser le lecteur occidental. »

Grandy's Syndicated Book Reviews : « Passionnant, plein d'inspiration, une rareté littéraire ! »

West Coast Review of Books : « Quelles que soient vos propres croyances religieuses, vous trouverez dans Autobiographie d'un Yogi la preuve joyeuse et indiscutable du pouvoir de l'âme humaine. »

News-Sentinel, Fort Wayne, Indiana : « Une pure révélation... un récit profondément humain... devrait aider la race humaine à mieux se comprendre... l'autobiographie dans ce qu'elle a de meilleur... à couper le souffle... délicieusement raconté avec esprit et avec une sincérité irrésistible... aussi fascinant qu'un roman. »

Sheffield Telegraph, Grande-Bretagne : « ... une œuvre monumentale. »

Lorsque le livre fut traduit en d'autres langues, de nombreux autres articles ne tardèrent pas à apparaître dans les journaux et périodiques du monde entier :

Il Tempo del Lunedi, Rome : « Des pages qui raviront le lecteur, car elles font appel aux nobles désirs et aspirations qui sommeillent dans le cœur de tout homme. »

China Weekly Review, Shangaï : « Le contenu de ce livre est inhabituel... particulièrement pour les chrétiens de notre époque qui ont pris la confortable habitude de reléguer les miracles aux siècles passés... Les passages philosophiques sont extrêmement intéressants. Yogananda est sur un plan spirituel qui dépasse toutes les différences religieuses... Le livre vaut vraiment la peine d'être lu. »

Haagsche Post, Hollande : « ... des passages d'une sagesse si profonde que l'on se sent fasciné et constamment ému. »

Welt und Wort, mensuel allemand : « Extrêmement impressionnant... La valeur unique d'*Autobiographie d'un Yogi* tient au fait que pour la première fois un yogi rompt son silence et fait le récit de ses expériences spirituelles. Jadis, un tel récit aurait été considéré avec scepticisme. Mais aujourd'hui la situation mondiale est telle que l'on est forcé de reconnaître la valeur d'un tel livre... Tout le propos de l'auteur n'est pas de mettre en opposition le yoga de l'Inde et l'enseignement des chrétiens, mais d'en faire des alliés - comme deux compagnons marchant vers le même but suprême. »

Eleftheria, Grèce : « C'est un livre grâce auquel le lecteur... verra l'horizon de ses pensées s'étendre à l'infini et prendra conscience que son cœur est capable de battre pour tous les êtres humains, indépendamment de leur couleur ou de leur race. C'est un livre que l'on peut considérer comme particulièrement inspiré. »

Neue Telta Zeitung, Autriche : « Un des plus profonds et des plus importants messages de ce siècle. »

La Paz, Bolivie : « Le lecteur de notre époque trouvera rarement un livre aussi beau, aussi profond et vrai que

Autobiographie d'un Yogi... Rempli de connaissances et riche en expériences personnelles... Un des plus admirables chapitres du livre est celui qui traite des mystères de la vie au-delà de la mort. »

Schleswig-Holsteinische Tagespost, Allemagne : « Ces pages révèlent, avec une force et une clarté incomparables, une vie fascinante, une personnalité d'une élévation tellement extraordinaire que, du début à la fin, le lecteur en a le souffle coupé... Nous devons reconnaître que cette importante biographie a le pouvoir d'apporter une révolution spirituelle. »

Une seconde édition fut rapidement préparée, puis une troisième en 1951. En plus du fait de réviser et de remettre à jour certaines parties du texte, ou d'éliminer certains passages décrivant des activités et des projets d'organisation qui n'étaient plus d'actualité, Paramahansa Yogananda ajouta un dernier chapitre - un des plus longs du livre couvrant les années 1940-1951. Dans une note de bas de page de ce nouveau chapitre, il écrivit : « Dans le chapitre 49, beaucoup de nouveaux matériaux ont été ajoutés à la troisième édition de ce livre (1951). Pour satisfaire les demandes de nombreux lecteurs des deux premières éditions, j'ai répondu, dans ce chapitre, à diverses questions à propos de l'Inde, du yoga et de la philosophie védique[4]. »

Dans une note de l'auteur pour l'édition de 1951, Sri Yogananda écrivit : « J'ai été très touché de recevoir des lettres de milliers de lecteurs. Leurs commentaires et le fait que le livre ait été traduit en de nombreuses langues m'encouragent à croire que l'Occident a trouvé dans ces pages une réponse affirmative à la question : "L'ancienne science du

yoga a-t-elle sa raison d'être dans la vie de l'homme moderne ?"

Les années passant, les « milliers de lecteurs » devinrent des millions et le succès universel et durable d'*Autobiographie d'un Yogi* devint de plus en plus manifeste. Soixante ans après sa première parution, le livre se trouve toujours sur la liste des best-sellers dans le domaine de la métaphysique et de la spiritualité. Un phénomène rare ! Disponible dans de nombreuses traductions, il est maintenant utilisé dans les collèges et les universités du monde entier comme ouvrage de référence pour illustrer des cours allant de la philosophie et religion orientales à la littérature anglaise, en passant par la psychologie, la sociologie, l'anthropologie, l'histoire, et même la gestion des affaires. Comme Lahiri Mahasaya l'avait prédit, il y a plus d'un siècle, le message du yoga avec sa tradition millénaire de la méditation s'est réellement répandu sur toute la terre.

« Peut-être plus connu pour son *Autobiographie d'un Yogi*, qui a inspiré des millions de personnes autour du monde, écrivait le journal de métaphysique *New Frontier* en octobre 1986, Paramahansa Yogananda, tout comme Gandhi, apporta un grand courant de spiritualité dans la société. On peut dire avec raison que Yogananda a fait plus que quiconque pour introduire le mot "yoga" dans notre vocabulaire. »

Dans le journal bimestriel *Yoga International* d'octobre / novembre 1996, l'éminent érudit, M. David Frawley, directeur de l'American Institute of Vedic Studies, écrivit : « On peut dire de Yogananda qu'il est le père du yoga en Occident - non pas du yoga physique devenu de nos jours populaire, mais du yoga spirituel, la science de la réalisation du Soi qui est la vraie signification du yoga. »

Le professeur Ashutosh Das, docteur en philosophie et docteur ès lettres de l'Université de Calcutta, déclare : « Le livre *Autobiographie d'un Yogi* est considéré comme une Upanishad de l'époque contemporaine... Il a étanché la soif spirituelle de centaines de milliers de personnes en quête de vérité à travers le monde. Nous avons, en Inde, assisté avec étonnement et fascination à la phénoménale popularité grandissante de ce livre sur les saints et la philosophie de l'Inde. Nous avons ressenti une grande satisfaction et une grande fierté en voyant que l'immortel nectar du *Sanatana Dharma* de l'Inde, les lois éternelles de la Vérité, a été conservé dans le calice d'or de *Autobiographie d'un Yogi*. »

Même dans l'ancienne Union soviétique, le livre fit apparemment une profonde impression sur les quelques personnes qui purent y avoir accès sous le régime communiste. Le juge V. R. Krishna Lyer, ancien juge de la Cour suprême de l'Inde, raconte qu'en visitant une ville près de Saint-Pétersbourg (alors Leningrad), il demanda à un groupe de professeurs : « Avez-vous pensé à ce qui se passe quand un homme meurt ?... » Un des professeurs s'éloigna tranquillement puis revint avec un livre : *Autobiographie d'un Yogi*. « J'étais très surpris, dit-il. Dans un pays régi par la philosophie matérialiste de Marx et de Lénine, voilà un membre officiel d'un institut gouvernemental qui me montre le livre de Paramahansa Yogananda ! "Nous pouvons vous assurer que l'esprit de l'Inde ne nous est pas étranger, dit alors cet homme. Nous reconnaissons l'authenticité de tout ce qui est relaté dans ce livre." »

L'India Journal du 21 avril 1995 concluait ainsi un article : « Parmi les milliers de livres qui sont publiés chaque année, il y a ceux qui divertissent, ceux qui instruisent et ceux qui

édifient. Un lecteur peut s'estimer heureux s'il en trouve un qui remplit ces trois conditions. *Autobiographie d'un Yogi* est un livre encore plus rare puisqu'il nous ouvre les portes de l'esprit et de l'âme. »

Au cours de ces dernières années, le livre a été salué aussi bien par les libraires et les critiques que par les lecteurs comme l'un des livres spirituels les plus influents des temps modernes. En 1999, le comité de HarperCollins, composé d'auteurs et d'érudits, a sélectionné *Autobiographie d'un Yogi* comme l'un des « 100 Meilleurs Livres de Spiritualité du Siècle ». Dans son *50 Spiritual Classics*, paru en 2005, Tom Butler Bowden a déclaré que le livre était « célébré à juste titre comme l'un des livres spirituels les plus divertissants et les plus édifiants qui aient jamais été écrits ».

Dans le dernier chapitre du livre, Paramahansa Yogananda parle de cette profonde certitude que les saints et les sages de toutes les religions du monde ont acquise à travers les âges :

Dieu est Amour et Son plan pour la création ne peut être fondé que sur l'amour. Cette simple pensée, plus que toute savante argumentation, n'est-elle pas de nature à consoler notre cœur humain ? Tous les saints qui ont pénétré au cœur de la Réalité témoignent de l'existence d'un plan divin universel, resplendissant de joie et de beauté.

Alors que *Autobiographie d'un Yogi* entre dans son second demi-siècle, nous espérons que tous les lecteurs de cet ouvrage plein d'inspiration - aussi bien ceux qui le découvrent pour la première fois que ceux pour qui il est devenu depuis longtemps le compagnon de route bien-aimé de leur vie - verront leur âme s'ouvrir de plus en plus à la vérité transcendante qui réside au cœur des apparents mystères de la vie.

SELF-REALIZATION FELLOWSHIP
Los Angeles, Californie
Juillet 2007

LA LOI DE LA JUSTICE ÉTERNELLE

Le drapeau de l'Inde, qui vient d'accéder à l'indépendance (1947), se compose de bandes de couleurs safran foncé, blanc et vert sombre. Au centre, en bleu marine, le *Dharma Chakra* (« Roue de la Loi ») reproduit le dessin qui apparaît sur la Colonne de pierre de Sarnath, érigée au IIIe siècle avant notre ère par l'empereur Ashoka.

La roue a été choisie en tant que symbole de la loi de la justice éternelle et incidemment pour honorer la mémoire du monarque le plus illustre. « Les quarante années du règne d'Ashoka sont sans égales dans toute l'histoire, écrit l'historien anglais, H. G. Rawlinson. Il a souvent été comparé à Marc Aurèle, à saint Paul ou à Constantin le Grand... Deux cent cinquante ans avant le Christ, Ashoka eut le courage d'exprimer ses remords et son horreur de la guerre à l'issue d'une campagne victorieuse et renonça délibérément à toute lutte armée comme moyen d'action. »

Ashoka avait hérité de territoires comprenant l'Inde, le Népal, l'Afghanistan et le Baloutchistan. Internationaliste avant l'heure, il envoya en Birmanie, à Ceylan, en Égypte, en Syrie et en Macédoine des missions culturelles et religieuses

qui apportèrent quantité de bienfaits et de bénédictions à ces pays.

« Ashoka, le troisième roi de la dynastie Maurya fut... l'un des grands rois-philosophes de l'histoire, observait l'érudit Paul Masson-Ourse ! Personne d'autre n'a réussi à associer énergie et bienveillance, justice et charité, comme il le fit. Tout en étant une vivante incarnation de son époque, il nous apparaît à l'heure actuelle comme un personnage tout à fait moderne. Au cours d'un long règne, il concrétisa ce qui semble n'être que pure aspiration de visionnaire : alors qu'il jouissait d'une puissance matérielle inégalée, il instaura la paix. Et c'est bien au-delà des territoires en sa possession qu'il réalisa ce qui est le rêve de certaines religions, c'est-à-dire un ordre universel, un ordre englobant toute l'humanité. »

« Le *Dharma* (loi cosmique) a pour but le bonheur de toutes les créatures. » Dans ses édits gravés dans la roche et sur les colonnes de pierre qui subsistent encore de nos jours, Ashoka fait remarquer avec affection aux nombreux sujets de son empire que le bonheur prend racine dans la moralité et la piété.

L'Inde moderne, dans son désir de renouer avec la grandeur et la prospérité qui régnèrent dans le pays pendant des millénaires, rend hommage, avec son nouveau drapeau, à la mémoire d'Ashoka, le souverain qui fut « cher aux dieux ».

(Carte antérieure à 1947. Des régions du nord-ouest composent maintenant le Pakistan; des régions du nord-est, le Bangladesh.)

CHAPITRE 1

MES PARENTS ET MES PREMIÈRES ANNÉES

Depuis bien longtemps, la culture indienne se caractérise par la recherche des vérités suprêmes et par la relation entre guru[5] et disciple qui l'accompagne.

Mon propre chemin m'a conduit vers un sage de stature christique dont la vie exemplaire a été ciselée pour les siècles à venir. C'était l'un de ces grands maîtres qui font la véritable richesse de l'Inde. Apparaissant à chaque génération, ils ont préservé leur pays du sort de l'ancienne Égypte ou de Babylone.

Je constate que, dans mon enfance, mes premiers souvenirs évoquaient les éléments anachroniques d'une incarnation précédente. Des images précises d'une vie lointaine durant laquelle j'avais été yogi[6] dans les neiges de l'Himalaya me revenaient à la mémoire. Ces aperçus du passé, par quelque lien transcendant, me donnaient aussi un aperçu du futur.

D'autre part, je me rappelle les humiliations inévitables de la petite enfance. J'acceptais mal d'être incapable de marcher ou de m'exprimer librement. Des élans de prières se manifestaient en moi devant les limitations de mon corps. Ma vie émotionnelle était intense et s'exprimait mentalement dans les mots de plusieurs langues. Au milieu de cette confusion intérieure de langages, je m'accoutumais peu à peu à distinguer les syllabes bengalies de mon entourage. Combien les adultes se trompent en croyant que l'esprit d'un

enfant se limite uniquement à ses jouets ou à ses petits pieds !

Le bouillonnement de mon esprit et l'incapacité de mon corps à s'exprimer déclenchaient en moi de nombreuses crises de larmes tenaces. Je revois encore la perplexité générale de la famille devant ma détresse. Des souvenirs plus heureux m'envahissent également : les caresses maternelles et mes premières tentatives pour énoncer des bribes de phrases ou pour ébaucher des pas. Ces premières victoires, d'habitude vite oubliées, sont pourtant le fondement naturel de la confiance en soi.

Les souvenirs venant d'un passé aussi lointain qu'une vie antérieure ne constituent pas un cas unique. C'est un fait connu que nombre de yogis sont restés conscients de leur identité même lors du spectaculaire passage de la « vie » à la « mort » et inversement. Si l'homme se limitait seulement à un corps physique, la perte de celui-ci mettrait véritablement fin à son sentiment d'identité. Mais si l'on croit à la véracité des paroles des prophètes au fil des millénaires, l'homme est essentiellement une âme incorporelle et omniprésente.

Bien qu'inhabituels, des souvenirs aussi précis de la petite enfance ne sont pas non plus extrêmement rares. Au cours de voyages dans de nombreux pays, j'ai entendu, de la bouche même d'hommes et de femmes dignes de foi, le récit de souvenirs similaires.

Je naquis le 5 janvier 1893, à Gorakhpur, ville du nord-est de l'Inde, près de l'Himalaya. C'est là que je passai les huit premières années de ma vie. Nous étions huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Moi-même, Mukunda Lal Ghosh[7], j'étais le second fils et le quatrième enfant.

Mon père et ma mère étaient Bengalis, de la caste des *Kshatriyas*[8]. Tous deux étaient dotés d'une nature vertueuse.

Leur amour mutuel, calme et digne, ne s'est jamais exprimé de manière frivole. Cette harmonie parentale parfaite favorisait l'épanouissement de nos huit jeunes vies bouillonnantes.

Notre père, Bhagabati Charan Ghosh, était bon, grave, parfois même austère. Nous l'aimions profondément, mais en signe de respect nous gardions envers lui une certaine distance. Mathématicien et logicien remarquable, il se laissait guider principalement par la raison. Mais notre mère était une reine des cœurs et l'amour était sa seule manière d'éduquer. Lorsqu'elle mourut, notre père extériorisa davantage sa propre tendresse et je remarquais alors que souvent son regard rappelait étrangement celui de notre mère.

C'est en présence de notre mère que nous, les enfants, fîmes très tôt la connaissance douce-amère des Écritures. Elle avait l'ingéniosité de tirer du *Mahabharata* et du *Ramayana*[9] des récits répondant aux exigences de la discipline ; en de telles occasions, l'instruction et la réprimande allaient de pair !

En signe de respect pour notre père, notre mère avait coutume de nous habiller avec soin l'après-midi pour l'accueillir à son retour du bureau. Il occupait une situation correspondant à celle de vice-président dans une des plus grandes compagnies de l'Inde : la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur. Il devait se déplacer fréquemment pour son travail et notre famille vécut dans différentes villes pendant mon enfance.

Ma mère se montrait particulièrement généreuse envers les pauvres. Mon père était également bien disposé envers eux, mais son respect de la loi et de l'ordre incluait le budget familial ! Il arriva qu'une fois, en l'espace de quinze jours, ma

mère dépensa davantage pour nourrir les pauvres que le revenu mensuel de mon père.

« Je t'en prie, tout ce que je te demande, dit alors mon père, c'est de faire preuve de générosité dans des limites raisonnables ! »

Même une douce réprimande de la part de son mari chagrinait ma mère. Sans faire part aux enfants d'un désaccord quelconque, elle commanda aussitôt un fiacre.

« Au revoir, je retourne chez ma mère ! » dit-elle.

Ultimatum vieux comme le monde ! Abasourdis, nous nous répandîmes en lamentations. Notre oncle maternel arriva à point nommé et murmura à l'oreille de notre père quelque sage conseil, sans aucun doute venu du fond des âges. Après que notre père eut fait certaines remarques conciliantes, notre mère, heureusement, congédia le fiacre. C'est ainsi que s'est terminé le seul différend que j'aie jamais remarqué entre mes parents, si ce n'est encore cette discussion significative :

« S'il te plaît, donne-moi dix roupies pour une malheureuse femme qui vient d'arriver chez nous. »

Le sourire de ma mère était, à lui seul, persuasif.

« Pourquoi dix roupies ? Une seule suffit. »

Mon père se justifia en ajoutant :

« À la mort de mon père et de mes grands-parents, j'ai connu pour la première fois la pauvreté. Pour unique petit-déjeuner, avant de faire des kilomètres à pied pour me rendre à l'école, je prenais une petite banane. Plus tard, à l'université, j'étais tellement dans le besoin que j'ai demandé à un juge fortuné de m'aider en m'attribuant une roupie par mois. Il refusa, me faisant remarquer que, même une roupie, c'était beaucoup. »

Avec la logique du cœur, ma mère répondit aussitôt :

« Combien le refus de cette roupie a laissé en toi d'amertume ! Veux-tu que cette femme garde en elle le souvenir douloureux de s'être vu aussi refuser dix roupies dont elle avait grand besoin ?

— Tu as gagné ! » dit mon père. Du geste traditionnel des maris vaincus, il ouvrit son portefeuille :

« Voici un billet de dix roupies. Donne-le-lui avec mes meilleures pensées. »

La première réaction de mon père était d'opposer un refus à toute nouvelle demande. Son attitude envers cette inconnue qui avait si facilement inspiré de la compassion à ma mère offrait un exemple de sa prudence coutumière. La réticence à accorder son consentement immédiat lui donnait en fait le temps d'une sage réflexion. J'ai toujours constaté que mon père était raisonnable et équitable dans ses décisions. Ainsi, lorsque je pouvais étayer mes nombreuses requêtes d'un ou de deux bons arguments, il me permettait, invariablement, d'obtenir l'objet convoité, que ce soit un voyage ou une nouvelle motocyclette.

Mon père était très strict sur la discipline envers ses jeunes enfants, mais envers lui-même il était véritablement spartiate. Par exemple, il n'allait jamais au théâtre. Ses distractions consistaient en différentes pratiques spirituelles et en lecture de la *Bhagavad Gita*[10]. S'abstenant de tout luxe, il portait la même vieille paire de chaussures jusqu'à ce qu'elle fût hors d'usage. Ses fils achetèrent des automobiles dès que leur utilisation fut répandue, mais mon père se contentait du tramway pour se rendre quotidiennement au bureau.

Amasser de l'argent par amour du pouvoir ne présentait pour lui aucun intérêt. Une fois, après avoir créé la Banque Urbaine de Calcutta, il refusa même d'en détenir des actions,

considérant n'avoir accompli que son devoir de citoyen dans ses moments libres.

Plusieurs années après que mon père eut pris sa retraite, un expert-comptable vint d'Angleterre pour examiner les comptes de la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur. L'enquêteur médusé découvrit que mon père n'avait jamais réclamé les primes qui lui étaient dues.

« Il a accompli le travail de trois hommes ! dit le comptable. La compagnie lui doit 125 000 roupies d'arriérés. »

Mon père reçut un chèque de ce montant, mais n'y accordant pas d'importance, il oublia d'en parler à la famille. Beaucoup plus tard, mon plus jeune frère, Bishnu, qui avait remarqué cette grosse somme sur un relevé bancaire, l'interrogea à ce sujet.

« Pourquoi se réjouir du profit matériel ? répliqua mon père. Celui dont le but est la sérénité intérieure ne se sent pas plus exalté par le gain que déprimé par la perte. Il sait que l'homme arrive dans ce monde sans un sou et qu'il le quitte sans un sou. »

Au début de leur mariage, mes parents devinrent disciples d'un grand Maître, Lahiri Mahasaya de Bénarès. Cette relation renforça le tempérament naturellement ascétique de mon père. Ma mère fit un jour une étonnante confidence à ma sœur aînée, Roma :

« Ton père et moi ne dormons ensemble comme mari et femme qu'une seule fois par an dans le but d'avoir des enfants. »

GURRU (Gyana Prabha) GHOSH (1868–1904)
Mère de Yoganandaji ; disciple de Lahiri Mahasaya

BHAGABATI CHARAN GHOSH (1853–1942)
Père de Yoganandaji ; disciple de Lahiri Mahasaya

C'est grâce à Abinash Babu[11], employé d'une succursale de la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur, que mon père connut Lahiri Mahasaya. À Gorakhpur, Abinash Babu m'instruisait en me racontant les histoires édifiantes de nombreux saints de l'Inde. Invariablement, il terminait par un hommage à la gloire de son guru.

« Avez-vous jamais appris dans quelles circonstances extraordinaires votre père est devenu disciple de Lahiri Mahasaya ? »

C'était par une chaude après-midi d'été, comme nous étions assis sur la terrasse devant la maison, qu'Abinash me posa cette question intrigante. Je fis non de la tête avec un sourire d'anticipation.

« Il y a bien des années, avant votre naissance, j'ai demandé à votre père, qui était mon chef de bureau, de m'accorder une semaine de congé afin d'aller voir mon guru à Bénarès. Mais votre père a tourné mon projet en ridicule :

« "Allez-vous devenir un fanatique religieux ? s'enquit-il. Concentrez-vous plutôt sur votre travail au bureau si vous voulez obtenir de l'avancement."

« Ce jour-là, je rentrais chez moi, le cœur triste, par un sentier boisé lorsque je vis arriver votre père en palanquin. Il congédia alors serviteur et moyen de transport et se mit à marcher à mes côtés. Cherchant à me consoler, il me fit valoir les avantages du travail pour atteindre le succès dans ce monde. Mais je l'écoutais d'un air absent. Mon cœur répétait : "Lahiri Mahasaya, je ne peux pas vivre sans te voir !"

« Notre chemin nous conduisit à la lisière d'un paisible champ où le soleil de fin d'après-midi caressait de ses rayons la crête ondulante des herbes sauvages. Nous nous arrêtâmes, admiratifs. Et là, dans le champ, à quelques

mètres de nous, apparut soudain mon grand guru, Lahiri Mahasaya[12] !

« "Bhagabati, tu es trop dur avec ton employé !"

« En entendant mon guru prononcer ces paroles, nous restâmes sidérés. Il disparut alors aussi mystérieusement qu'il était venu. À genoux, je m'exclamai : "Lahiri Mahasaya ! Lahiri Mahasaya !" Votre père demeura un moment frappé de stupeur, puis il me dit :

« "Abinash, non seulement je vous accorde un congé, mais je m'en accorde un à moi-même pour me rendre dès demain à Bénarès. Il faut que je connaisse ce grand Lahiri Mahasaya qui est capable de se matérialiser à volonté afin d'intercéder en votre faveur. J'emmènerai ma femme et demanderai à ce maître de nous initier à sa voie spirituelle. Voudrez-vous bien nous conduire jusqu'à lui ?

« — Mais bien sûr !" lui dis-je.

« Cette réponse miraculeuse à ma prière et le tour rapide et favorable que prenaient les événements me remplissaient de joie.

« Le lendemain soir, vos parents et moi prenions le train pour Bénarès. Une fois arrivés, nous parcourûmes une certaine distance en voiture à cheval, puis à pied par d'étroites ruelles, pour atteindre la demeure retirée de mon guru. Pénétrant dans son petit salon, nous nous prosternâmes devant le Maître assis dans son habituelle posture du lotus. Il cligna les yeux et dirigea son regard perçant sur votre père :

« "Bhagabati, tu es trop dur avec ton employé !"

« Les mêmes paroles que celles qu'il avait prononcées deux jours auparavant dans le champ verdoyant ! Il ajouta :

« "Je suis heureux que tu aies permis à Abinash de me rendre visite et que ta femme et toi l'ayez accompagné."

« À leur grande joie, il initia vos parents à la pratique spirituelle du *Kriya Yoga*[13]. Votre père et moi, devenus frères-disciples, sommes restés de grands amis depuis le jour mémorable de la vision. Lahiri Mahasaya s'est aussi particulièrement intéressé à votre naissance. Votre vie aura sûrement un lien avec la sienne car la bénédiction du Maître ne se trompe jamais. »

Lahiri Mahasaya avait quitté ce monde peu après que j'y fus entré. Sa photo, joliment encadrée, a toujours sanctifié l'autel familial dans les différentes villes où mon père fut muté par son bureau. Très souvent, matin et soir, ma mère et moi méditions devant un sanctuaire improvisé, offrant des fleurs imprégnées d'une odorante pâte de santal. Avec l'encens, la myrrhe et notre dévotion, nous honorions la divinité qui s'était pleinement manifestée en Lahiri Mahasaya.

Sa photo eut une influence sans pareille sur ma vie. À mesure que je grandissais, la pensée du Maître grandissait en moi. Pendant mes méditations, je voyais souvent sa représentation photographique sortir de son petit cadre et, prenant une forme animée, s'asseoir en face de moi. Dès que j'essayais de toucher les pieds de son corps lumineux, il changeait et redevenait la photo. Les années passant, Lahiri Mahasaya cessa d'être pour moi cette petite photo enchâssée dans un cadre, mais devint une présence vivante et rayonnante. Dans les périodes de difficultés ou de désarroi, je lui adressais fréquemment des prières, sentant alors qu'intérieurement il me guidait et me consolait.

Au début, j'étais affligé de savoir qu'il ne vivait plus dans un corps physique. Mais lorsque je découvris sa secrète omniprésence, je cessai de me lamenter. Il avait souvent écrit

aux disciples qui étaient particulièrement désireux de le voir : « Pourquoi venir me voir en chair et en os alors que je suis en permanence à la portée de votre *Kutastha* (vision spirituelle) ? »

Vers l'âge de huit ans, j'eus la bénédiction d'obtenir une guérison miraculeuse par le truchement de la photo de Lahiri Mahasaya. Cette expérience renforça mon amour pour lui. Alors que nous résidions dans notre demeure familiale à Ichapur, au Bengale, j'attrapai le choléra asiatique. Les médecins se déclaraient impuissants à me guérir et on pensait que j'allais mourir. À mon chevet, ma mère me faisait désespérément signe de regarder la photo de Lahiri Mahasaya, accrochée au mur au-dessus de ma tête.

« Prosterne-toi mentalement devant lui ! dit-elle, me sachant trop faible pour lever les mains en geste de salutation. Si tu lui offres toute ta dévotion et qu'intérieurement tu t'agenouilles devant lui, ta vie sera sauvée. »

En fixant la photo du regard, je vis une lumière éblouissante en sortir et envelopper mon corps et la totalité de la pièce. Ma nausée ainsi que d'autres symptômes incontrôlables disparurent ; je me sentais bien. Tout à coup, j'eus assez de force pour me pencher et toucher les pieds de ma mère en reconnaissance de sa foi inébranlable en son guru. Ma mère, à plusieurs reprises, serra la petite photo contre sa joue.

« Ô Maître omniprésent, je te rends grâce ! Ta lumière a guéri mon fils ! »

Je compris qu'elle aussi avait vu la lumière resplendissante par laquelle j'avais été instantanément guéri d'une maladie habituellement fatale.

Cette photo est l'un de mes biens les plus précieux. Donnée à mon père par Lahiri Mahasaya lui-même, elle est porteuse

de saintes vibrations. Un miracle est également à son origine. Je tiens l'histoire d'un frère-disciple de mon père, Kali Kumar Roy.

Il semble que Lahiri Mahasaya éprouvait de l'aversion à se faire photographier. Malgré ses protestations, on le prit une fois en photo avec un groupe de disciples dont Kali Kumar Roy. Le photographe fut bien étonné de découvrir que si l'image de tous les disciples apparaissait clairement sur la plaque photographique, l'espace au centre, où il s'attendait à voir l'image de Lahiri Mahasaya, était vide. On discuta longuement du phénomène.

Un disciple du Maître, Ganga Dhar Babu, expert en photographies, prétendit que l'image fugitive ne lui échapperait pas. Le lendemain matin, alors que le guru était assis dans la posture du lotus sur un banc de bois, avec un fond derrière lui, Ganga Dhar Babu arriva avec son appareil. Prenant toutes les précautions nécessaires au succès de l'entreprise, il exposa avidement douze plaques. Après les avoir développées, il ne trouva que l'image du banc en bois et du fond. De nouveau, la forme du Maître était absente de la photo.

En larmes et blessé dans son orgueil, Ganga Dhar Babu alla trouver son guru. De nombreuses heures s'écoulèrent avant que Lahiri Mahasaya ne rompît le silence par ces mots remplis de profondeur :

« Je suis Esprit. Ton appareil photographique peut-il saisir l'Invisible qui est omniprésent ?

— Je vois bien qu'il ne le peut pas, divin Maître ! Mais, j'aimerais tellement avoir une photo de votre temple corporel. Jusqu'à ce jour, ma vision était étroite, je n'avais pas compris qu'en vous réside l'Esprit dans toute sa plénitude.

— Alors, viens demain matin, je poserai pour toi. »

De nouveau le photographe régla son appareil. Cette fois-ci la forme sacrée n'était plus enveloppée du voile mystérieux de l'invisibilité et apparaissait parfaitement sur la plaque. Le Maître n'a jamais posé pour d'autres photos ; du moins je n'en ai vu aucune.

La photo en question est reproduite dans ce livre[14]. Les beaux traits de Lahiri Mahasaya, d'une caste universelle, indiquent à peine la race à laquelle il appartient. La joie de la communion divine transparaît légèrement dans son sourire énigmatique. Les yeux sont mi-ouverts pour montrer qu'il participe encore au monde extérieur, mais sont aussi mi-clos pour indiquer qu'il est absorbé dans la béatitude intérieure. Oublieux des maigres attraits de cette terre, à tout moment il était néanmoins parfaitement conscient des problèmes spirituels rencontrés par les chercheurs de vérité qui l'approchaient pour sa grande bonté.

Peu après ma guérison due au pouvoir de l'image du guru, j'eus une vision spirituelle qui eut une grande influence dans ma vie. Assis sur mon lit, un matin, je plongeai dans une profonde rêverie.

« Qu'y a-t-il derrière l'obscurité des yeux fermés ? » Cette pensée inquisitrice s'imposa avec force à mon esprit. Une intense lumière surgit aussitôt dans ma vision intérieure. Des images de saints, assis en posture de méditation dans des grottes de montagne, défilèrent comme un film miniature sur le vaste écran lumineux à l'intérieur de mon front.

« Qui êtes-vous ? demandai-je à haute voix.

— Nous sommes les yogis de l'Himalaya. »

Il est difficile de décrire la réponse céleste ; mon cœur était transporté de joie.

« Ah, je désire ardemment aller dans l'Himalaya pour devenir comme vous ! »

La vision disparut, mais des rayons argentés formaient des cercles concentriques s'élargissant jusqu'à l'infini.

« Quel est ce rayonnement merveilleux ?

— Je suis Ishwara[15]. Je suis Lumière. »

La voix était comme un murmure venant des nuages.

« Je veux ne faire qu'un avec Toi ! » répondis-je.

Mon extase divine s'évanouit peu à peu, mais j'en retirai une inspiration permanente pour chercher Dieu. « Il est Joie éternelle, toujours nouvelle ! » Ce souvenir persista longtemps après ce jour béni.

Sri Yogananda à l'âge de 6 ans

Un autre souvenir de mon enfance est très marquant au sens figuré comme au sens propre car, jusqu'à ce jour, j'en porte la cicatrice. Ma sœur aînée, Uma, et moi étions assis à une heure matinale sous un margousier dans notre jardin à Gorakhpur. Elle m'aidait à étudier un livre de lecture en bengali dans la mesure où elle pouvait détourner mon regard des perroquets qui picoraient des baies mûres sur l'arbre.

Uma se plaignit d'un furoncle à la jambe et alla chercher un pot d'onguent. J'étalai un peu de ce baume sur mon avant-bras.

« Pourquoi mets-tu un remède sur ton bras qui n'en a pas besoin ?

— Et bien, chère sœur, je sens que demain je vais attraper un furoncle. J'essaye donc ton onguent à l'endroit où il apparaîtra.

— Tu es un petit menteur !

— Uma, ne me traite pas de menteur avant de voir ce qui se passera demain matin » répondis-je avec indignation.

Uma, nullement impressionnée, répéta son sarcasme plusieurs fois. Ma voix exprimait une résolution inébranlable lorsque je lui dis lentement :

« Par le pouvoir de la volonté qui est en moi, je déclare que demain j'aurai un gros furoncle à cet endroit même de mon bras ; et ton furoncle à toi va doubler de taille ! »

Le lendemain matin, je me retrouvais affligé d'un beau furoncle à l'endroit indiqué ; la taille de celui d'Uma avait doublé. Poussant un cri d'effroi, ma sœur se précipita vers notre mère :

« Mukunda est devenu sorcier ! »

D'un air grave, ma mère me demanda de ne jamais plus utiliser le pouvoir des mots pour faire du mal. J'ai toujours retenu et suivi son conseil.

On traita mon furoncle par la chirurgie. La cicatrice laissée par l'incision est toujours visible à ce jour. J'ai ainsi, sur le bras droit, un rappel constant du pouvoir absolu du verbe.

Les paroles simples et apparemment inoffensives, que j'avais adressées à Uma avec une profonde concentration, avaient suffisamment de force cachée en elles-mêmes pour exploser comme une bombe et produire des effets précis, quoique nuisibles. Je compris plus tard que ce pouvoir explosif contenu dans les vibrations de la parole pouvait être utilisé avec discernement pour nous libérer des difficultés de

l'existence et agir ainsi sans provoquer de cicatrice ou de réprimande[16] !

Notre famille déménagea pour Lahore dans le Pendjab. C'est là que j'acquis une image de la Mère Divine sous la forme de la Déesse Kali[17]. Elle consacrait un petit sanctuaire tout simple sur le balcon de notre maison. J'eus alors la conviction inébranlable que chacune de mes prières prononcées dans cet endroit sacré serait exaucée. Un jour qu'Uma et moi étions sur le balcon, je regardais deux garçons qui faisaient voler leurs cerfs-volants par-dessus le toit de deux bâtiments séparés de notre maison par une ruelle extrêmement étroite.

« Tu es bien silencieux, me dit Uma d'un ton espiègle.

— J'étais en train de penser : Comme c'est merveilleux que la Mère Divine m'accorde tout ce que je demande !

— Je suppose alors qu'Elle te donnera ces deux cerfs-volants, se moqua ma sœur.

— Pourquoi pas ? »

Je me mis à prier silencieusement pour les obtenir.

En Inde, on a l'habitude de jouer à plusieurs avec des cerfs-volants dont les cordes sont enduites de colle et de verre pilé. Chaque joueur cherche à couper la corde de son adversaire. Le cerf-volant ainsi libéré vogue par-dessus les toits ; essayer de l'attraper est très amusant. Comme Uma et moi étions sur un balcon couvert et en retrait, il paraissait impossible qu'un cerf-volant livré au vent puisse venir jusqu'à nous ; sa corde se balancerait tout naturellement au-dessus du toit.

De l'autre côté de la ruelle, les joueurs commencèrent leur partie. Une corde fut tranchée. Immédiatement le cerf-volant flotta dans ma direction. À cause d'une accalmie du vent, le cerf-volant demeura stationnaire un instant pendant lequel sa corde s'empêtra dans un cactus situé sur le toit de la maison

d'en face. Une longue boucle se forma. Il ne me restait plus qu'à saisir le cerf-volant. Je tendis la récompense à Uma.

« Ce n'est qu'un pur hasard, s'écria-t-elle, et non une réponse à ta prière. Si l'autre cerf-volant vient à toi, alors je te croirai ! »

Les yeux noirs d'Uma exprimaient en fait plus d'étonnement que ses paroles.

Je continuai de prier avec intensité. Un coup sec et violent de l'autre joueur eut pour résultat de lui faire perdre brusquement son cerf-volant, qui se dirigea vers moi en se balançant dans le vent. Mon fidèle assistant, le cactus, retint la corde du cerf-volant, formant à nouveau une boucle par laquelle je pus l'attraper. J'offris mon deuxième trophée à Uma.

« C'est vrai, la Mère Divine t'écoute ! Tout cela est trop mystérieux pour moi ! »

Ma sœur s'enfuit comme une jeune biche effarouchée.

CHAPITRE 2

LA MORT DE MA MÈRE ET L'AMULETTE MYSTIQUE

Le plus grand désir de ma mère était que mon frère aîné se mariât. « Ah, lorsque je verrai le visage de la femme d'Ananta, je trouverai le paradis sur terre ! » J'entendais fréquemment ma mère parler ainsi, exprimant par ces mots le vœu de tout Indien d'assurer la continuité de sa famille.

J'avais environ onze ans au moment des fiançailles d'Ananta. Ma mère était à Calcutta afin de superviser avec joie les préparatifs du mariage. Mon père et moi restions seuls dans notre maison de Bareilly, au nord de l'Inde, où mon père avait été muté après deux années à Lahore.

Auparavant, j'avais assisté à de magnifiques cérémonies nuptiales pour le mariage de mes deux sœurs aînées, Roma et Uma. Mais comme Ananta était le fils aîné, toutes les dispositions prises en vue de son mariage faisaient l'objet des plus grands soins. Chaque jour, ma mère accueillait à Calcutta les nombreux membres de la famille venus de régions lointaines. Elle les hébergeait confortablement dans une grande maison récemment acquise, au 50 de la rue Amherst. Tout était prêt : les mets délicats pour le banquet, le trône bigarré sur lequel mon frère devait être transporté à la demeure de sa future épouse, les rangées de lampes multicolores, les énormes éléphants et chameaux en carton-pâte, les orchestres anglais, écossais et indiens, les amuseurs

professionnels, les prêtres pour accomplir les rites traditionnels.

Mon père et moi, d'humeur festive, projetions de rejoindre la famille en temps voulu pour la cérémonie. Cependant, peu avant le grand jour, j'eus une vision de mauvais augure.

C'était à Bareilly, vers minuit. Comme je dormais à côté de mon père dans la véranda de notre bungalow, je fus réveillé par un étrange frémissement de la moustiquaire tendue au-dessus du lit. Le léger voile s'entrouvrit et je vis la forme de ma mère bien-aimée.

« Réveille ton père ! »

Sa voix n'était qu'un murmure.

« Prenez le premier train en partance, à quatre heures ce matin. Venez très vite à Calcutta si vous voulez me revoir ! »

L'apparition s'évanouit comme un songe.

« Père, père, maman est en train de mourir ! »

Ma voix remplie de terreur le réveilla instantanément. Tout en sanglotant, je lui fis part de la nouvelle fatale.

« Ce n'est qu'une hallucination, n'y fais pas attention, dit mon père, niant comme à l'accoutumée toute nouvelle situation. Ta mère se porte parfaitement bien. Si demain nous recevons des mauvaises nouvelles nous partirons pour Calcutta.

— Tu ne te pardonneras jamais de ne pas être parti aussitôt ! L'angoisse me fit ajouter avec amertume : Et moi non plus, je ne te le pardonnerai jamais ! »

Au matin, la triste nouvelle arriva avec ce message laconique : « Mère gravement malade ; mariage reporté ; venez tout de suite. »

Mon père et moi partîmes, bouleversés. En cours de route, un de mes oncles vint à notre rencontre à une gare de correspondance. Nous étions sur le quai lorsqu'un train s'approcha de nous dans un grondement de tonnerre. Il grandissait à une vitesse impressionnante. Le grand désarroi dans lequel je me trouvais déclencha en moi la brusque détermination de me jeter sur la voie. Déjà privé, je le pressentais, de ma mère, je ne pouvais supporter un monde soudain vide de son contenu. J'aimais ma mère comme mon amie la plus chère sur cette terre. Ses yeux noirs avaient été mon refuge et mon réconfort dans les petites tragédies de l'enfance.

Je m'arrêtai dans mon élan, le temps de poser une dernière question à mon oncle :

« Vit-elle encore ? »

En voyant le désespoir s'exprimer sur mon visage, il répondit :

« Bien sûr qu'elle est toujours vivante ! »

Mais c'est à peine si je le crus.

Lorsque nous atteignîmes notre maison de Calcutta, ce ne fut que pour faire face au bouleversant mystère de la mort. J'étais dans un état d'effondrement total. Des années s'écoulèrent avant de pouvoir retrouver la paix en mon cœur. Manifestant à grand bruit ma douleur et mon désespoir aux portes mêmes du ciel, mes pleurs finirent par attirer l'attention de la Mère Divine. Ses paroles apportèrent une guérison définitive à mon âme meurtrie :

« C'est Moi qui ai veillé sur toi, vie après vie, à travers la tendresse de nombreuses mères. Vois, dans Mon regard, ces deux yeux noirs, ces beaux yeux perdus que tu cherches !

Mon père et moi retournâmes à Bareilly peu après les rites d'incinération pour notre bien-aimée. Chaque jour, tôt le matin, j'accomplissais un pathétique pèlerinage commémoratif auprès d'un grand arbre *sheoli* qui ombrageait le velours vert doré de la pelouse devant notre bungalow. Dans un élan poétique, j'imaginais que les fleurs blanches du *sheoli* venaient déposer leur dévotion sur l'autel verdoyant du gazon. Mêlant mes larmes à la rosée, j'observais souvent une lumière étrange, paraissant venir d'un autre monde, émaner de l'aube. J'étais alors assailli par un désir intense de Dieu et je me sentais puissamment attiré par l'Himalaya.

Un de mes cousins, revenu depuis peu d'un voyage dans les montagnes sacrées, nous rendit visite à Bareilly. J'écoutais avec ferveur ses récits sur les hauts sommets, demeure des yogis et des swamis[18].

« Enfuyons-nous vers l'Himalaya. » La suggestion que je fis un jour à Dwarka Prasad, jeune fils de notre propriétaire de Bareilly, ne fut pas appréciée ! Il révéla mon plan à mon frère aîné qui venait d'arriver pour voir notre père. Au lieu de rire, amusé, du projet irréaliste d'un petit garçon, Ananta se fit un devoir de me ridiculiser :

« Où est ta robe orange ? Tu ne peux pas être un swami, sans elle ! »

Mais d'une manière inexplicable ses paroles me transportèrent de joie. Et j'eus soudain cette vision : je me voyais très clairement en tant que moine parcourir l'Inde. Peut-être cela évoquait-il des souvenirs d'une vie passée. De toute manière, je me rendis compte que je saurais porter avec une aisance toute naturelle le vêtement orange du très ancien Ordre monastique des Swamis.

Un matin, alors que je bavardais avec Dwarka, je sentis un amour pour Dieu fondre sur moi avec la force d'une

avalanche. Mon camarade prêta une oreille distraite à mon éloquence subite, mais, pour ma part, je m'écoutais parler de tout mon cœur. Cet après-midi-là, je m'enfuis en direction de Naini Tal dans les contreforts de l'Himalaya. Ananta se lança à ma poursuite avec détermination ; je fus contraint de retourner, avec tristesse, à Bareilly. Le seul pèlerinage que l'on m'autorisait était le pèlerinage quotidien, à l'aube, auprès de l'arbre *sheoli*. Mon cœur pleurait alors mes deux mères perdues : l'une humaine, l'autre divine.

Le vide immense laissé par la mort de ma mère au sein de la famille était impossible à combler. Mon père ne s'est jamais remarié durant les quelque quarante années qui lui restaient à vivre. Assumant à la fois le rôle délicat de père et de mère auprès de sa petite maisonnée, il devint remarquablement plus doux et accessible. Avec calme et perspicacité, il savait résoudre les différents problèmes domestiques. Après ses heures de bureau, tel un ermite, il se retirait seul dans sa chambre et pratiquait le *Kriya Yoga* dans une paisible sérénité. Longtemps après le décès de notre mère, j'essayai d'engager une gouvernante anglaise pour que mon père ait une vie plus facile. Mais il refusa.

« Les bons soins que j'ai pu recevoir de votre mère ont pris fin avec elle. » Dans son regard lointain se lisait la dévotion de toute une vie pour l'être aimé.

« Je n'accepterai les services d'aucune autre femme. »

Quatorze mois après le décès de ma mère, j'appris qu'elle m'avait laissé un message d'une importance capitale. Ananta, présent à son lit de mort, avait recueilli ses paroles. Bien qu'elle ait demandé que celles-ci me soient révélées un an après, mon frère avait temporisé. Ananta ne devait pas tarder à quitter Bareilly pour Calcutta afin d'épouser la jeune fille

que ma mère lui avait choisie[19], et un soir il me fit venir à ses côtés.

« Mukunda, j'étais réticent à t'annoncer d'étranges nouvelles. »

La voix d'Ananta était teintée de résignation.

« Je craignais d'attiser ton désir de quitter la maison, mais de toute façon tu brûles déjà d'une ardeur divine. Quand récemment je t'ai rattrapé lors de ta fuite vers l'Himalaya, j'ai pris la décision de ne pas différer plus longtemps ma promesse solennelle. »

Mon frère me tendit une petite boîte et me fit part du message de ma mère :

« Que ces paroles constituent mon ultime bénédiction, mon fils bien-aimé, Mukunda ! avait-elle dit. L'heure est venue de te relater un certain nombre d'événements extraordinaires ayant suivi ta naissance. Ta destinée me fut tout d'abord révélée alors que tu n'étais qu'un bébé dans mes bras. À cette époque-là, je t'ai emmené chez mon guru à Bénarès. Presque entièrement cachée derrière une foule de disciples, j'entrevoyais à peine Lahiri Mahasaya assis en méditation profonde.

« Tout en te berçant dans mes bras, je priais pour que le grand guru s'aperçoive de notre présence et nous accorde sa bénédiction. Comme l'intensité de ma prière augmentait, il ouvrit les yeux et me fit signe d'approcher. On s'écarta pour me laisser passer et je me prosternai devant ses pieds sacrés. Lahiri Mahasaya t'assit sur ses genoux, posant la main sur ton front en guise de baptême spirituel.

« "Petite mère, ton fils sera yogi. Véritable locomotive spirituelle, il entraînera derrière lui beaucoup d'âmes au Royaume de Dieu" dit-il.

« Mon cœur bondit de joie de voir que le guru omniscient avait accédé à ma prière. Peu avant ta naissance, il m'avait déjà annoncé que tu suivrais son chemin.

« Plus tard, mon fils, ta vision de la grande Lumière nous fut révélée, à ta sœur Roma et à moi, tandis que nous t'observions de la pièce voisine. Assis parfaitement immobile sur le lit, ton petit visage était illuminé et le timbre de ta voix révélait une détermination à toute épreuve quand tu parlais d'aller dans l'Himalaya en quête du Divin.

« Voilà, mon cher fils, comment j'appris que ton chemin se trouvait loin des ambitions de ce monde. Et l'événement le plus singulier de ma vie ne fit que renforcer cette opinion, événement qui est à l'origine de ce message sur mon lit de mort.

(*En haut, à gauche*) Yoganandaji (*debout*) alors jeune étudiant, avec son frère aîné Ananta.

(*En haut, à droite*) Paramahansa Yogananda devant la maison de son enfance, à Calcutta, en 1935, avec Roma, l'aînée de ses sœurs (*à gauche*) et Nalini, sa sœur cadette.

(*Ci-contre*) Uma, sœur aînée de Yoganandaji, lorsqu'elle était enfant, à Gorakhpur.

« Il s'agit d'un entretien avec un sage du Pendjab. Alors que notre famille habitait à Lahore, un domestique entra un matin

dans ma chambre et dit : "Madame, un étrange sadhu[20] est ici. Il insiste *pour voir la mère de Mukunda*."

« Ces simples paroles résonnèrent profondément en moi. J'allai immédiatement saluer le visiteur. M'inclinant à ses pieds, je pressentais en lui un véritable homme de Dieu.

« "Mère, dit-il, les grands maîtres veulent vous faire savoir que votre séjour sur terre ne durera pas longtemps. Votre prochaine maladie se révélera être la dernière[21]."

« Il s'ensuivit un long silence pendant lequel je ne ressentis aucune crainte, mais seulement une grande paix. Finalement, le sadhu s'adressa de nouveau à moi :

« "Vous allez être la dépositaire d'une certaine amulette d'argent. Je ne vous la donne pas aujourd'hui ; comme preuve de la véracité de mes paroles, le talisman se matérialisera demain dans vos mains, tandis que vous méditerez. Sur votre lit de mort, vous devrez charger votre fils aîné, Ananta, de garder l'amulette pendant une année et de la remettre ensuite à votre deuxième fils. Mukunda comprendra la signification de l'amulette venant des grands maîtres. Il devrait la recevoir au moment où il sera prêt à renoncer à toute ambition terrestre pour se lancer dans la quête vitale de Dieu. Lorsqu'il aura eu l'amulette en sa possession pendant quelques années et que celle-ci aura accompli sa mission, elle disparaîtra. Même gardée dans l'endroit le plus secret, elle retournera d'où elle est venue".

« J'offris l'*Aum*ône[22] au saint homme et m'inclinai devant lui avec grand respect. Sans prendre l'offrande, il se retira après m'avoir donné sa bénédiction. Le lendemain soir, lorsque je joignis les mains pendant ma méditation, une amulette d'argent se matérialisa entre mes paumes, tout comme le sadhu l'avait promis. La sensation d'avoir quelque chose de froid et de lisse entre les mains me révéla sa

présence. Je l'ai gardée jalousement pendant plus de deux ans et maintenant je la confie à Ananta. Ne me pleure pas, car mon grand guru m'aura conduite dans les bras de l'Infini. Adieu, mon enfant, la Mère cosmique te protégera. »

En prenant possession de l'amulette, un éclair d'illumination m'envahit ; de nombreux souvenirs endormis se réveillèrent. L'amulette, de forme ronde et de facture ancienne, était recouverte de caractères sanskrits. Je compris qu'elle venait de maîtres de vies passées qui guidaient mes pas depuis l'invisible. Elle avait, en vérité, une autre signification, plus profonde, mais on ne peut pas révéler totalement le cœur d'une amulette.

Comment l'amulette finit par disparaître lors de circonstances particulièrement malheureuses de ma vie et comment sa perte annonçait la venue de mon guru n'est pas l'objet de ce chapitre.

Mais le petit garçon, dont les tentatives pour atteindre l'Himalaya avaient été déjouées, s'envolait quotidiennement, très loin, sur les ailes de son amulette[23].

CHAPITRE 3

LE SAINT AUX DEUX CORPS

« Père, si je te promets de revenir à la maison sans y être forcé, puis-je faire une excursion à Bénarès ? »

Mon amour enthousiaste des voyages rencontrait rarement l'opposition de mon père. Même lorsque j'étais enfant, il m'autorisait à visiter de nombreux lieux et villes de pèlerinage. En général, un ou plusieurs de mes amis m'accompagnaient ; nous voyagions confortablement avec des billets de première classe fournis par mon père. Sa situation de haut fonctionnaire à la Société des Chemins de Fer lui permettait de combler les tendances nomades de la famille !

Mon père promit de prendre sérieusement en considération ma demande. Le lendemain, il m'appela et me tendit un billet aller-retour de Bareilly à Bénarès, une liasse de roupies et deux lettres :

« J'ai une affaire à proposer à un ami de Bénarès, Kedar Nath Babu, me dit-il. Malheureusement, j'ai perdu son adresse. Mais je pense que tu pourras lui faire remettre cette lettre par l'intermédiaire de notre ami commun, Swami Pranabananda. Le Swami, mon frère-disciple, a atteint une haute stature spirituelle. Sa compagnie te sera bénéfique. Cette deuxième lettre te servira d'introduction. »

Les yeux de mon père pétillèrent lorsqu'il ajouta :

« Attention ! On ne s'enfuit plus de la maison ! »

Je me mis en route avec l'enthousiasme de mes douze ans (bien que le temps n'ait jamais émoussé mon plaisir de découvrir de nouveaux lieux et de nouveaux visages). Arrivé à Bénarès, je me rendis immédiatement à la demeure du Swami. La porte d'entrée était ouverte ; je me dirigeai vers une grande pièce, tout en longueur, située au premier étage. Un homme assez corpulent, vêtu seulement d'un pagne, était assis dans la posture du lotus sur une estrade à peine surélevée. Son visage était sans rides et sa tête complètement rasée. Un sourire de béatitude se dessinait sur ses lèvres. Pour me faire comprendre que je n'étais pas importun, il me salua comme un vieil ami :

« *Baba anand* (bénis sois-tu, mon cher) » fit-il.

Ses mots de bienvenue étaient prononcés d'une voix sincère et cordiale. Je m'agenouillai et lui touchai les pieds.

« Êtes-vous Swami Pranabananda ? »

Il acquiesça.

« Es-tu le fils de Bhagabati ? »

Il prononça ces paroles avant que je n'aie eu le temps de sortir de ma poche la lettre de mon père. Étonné, je lui tendis la lettre d'introduction qui semblait, maintenant, superflue. Sans même l'ouvrir, il ajouta :

« N'aie crainte, je retrouverai Kedar Nath Babu pour toi. »

De nouveau le saint me surprit par sa clairvoyance. Il jeta un coup d'œil à la lettre et fit quelques remarques affectueuses sur mon père :

« Tu sais, je perçois deux pensions : l'une grâce à la recommandation de ton père, sous les ordres de qui j'ai travaillé dans le passé aux bureaux des Chemins de Fer ; l'autre grâce à la recommandation de mon Père Céleste pour

qui j'ai consciencieusement rempli mes devoirs terrestres en cette vie. »

Cette remarque me paraissait très obscure.

« Quel genre de pension recevez-vous du Père Céleste ? lui dis-je. Est-ce qu'Il vous fait tomber de l'argent directement du ciel ? »

Il se mit à rire.

« Je veux dire par là la paix indescriptible qui récompense mes nombreuses années de profonde méditation. Je ne désire pas avoir davantage d'argent maintenant car mes quelques besoins matériels sont amplement satisfaits. Plus tard tu comprendras l'importance de cette deuxième pension ! »

Mettant brusquement fin à notre conversation, le saint devint soudain immobile et grave. Il avait l'expression d'un sphinx. Tout d'abord ses yeux étincelèrent, comme s'ils observaient quelque chose d'intéressant, puis ils devinrent ternes, sans éclat. Je restai interdit devant son mutisme, de plus il ne m'avait pas encore dit comment je pourrais retrouver l'ami de mon père. Quelque peu impatient, je jetai un regard circulaire sur la pièce nue et vide à part nous deux. Mon regard oisif remarqua ses sandales de bois sous l'estrade qui lui servait de siège.

« Petit monsieur[24], ne t'en fais pas. L'homme que tu désires voir sera ici dans une demi-heure. »

Le yogi lisait dans ma pensée, exploit relativement facile à ce moment-là !

De nouveau, il plongea dans un silence impénétrable. Lorsque ma montre m'indiqua que trente minutes s'étaient écoulées, le Swami sortit de son silence.

« Il me semble que Kedar Nath Babu s'approche de la porte » dit-il.

J'entendis quelqu'un monter les escaliers. La stupéfaction et l'incompréhension s'emparèrent de moi. Des pensées confuses se bousculaient en mon esprit : Comment se fait-il que l'ami de mon père soit convoqué ici sans l'aide d'un messager ? Le Swami, à part moi, n'a parlé à personne depuis mon arrivée !

Sans plus tarder, je quittai la pièce et descendis les escaliers. À mi-hauteur, je croisai un homme mince, au teint clair et de taille moyenne. Il semblait pressé.

« Êtes-vous Kedar Nath Babu ? demandai-je d'une voix pleine d'excitation.

— Oui. N'es-tu pas le fils de Bhagabati qui attend ici pour me voir ? »

Il me fit un sourire amical.

« Monsieur, comment se fait-il que vous soyez venu ici ? lui dis-je, car j'avais du mal à accepter sa présence inexplicable.

— Tout est mystérieux aujourd'hui, répondit Kedar Nath Babu. Il y a moins d'une heure, je venais de me baigner dans le Gange lorsque Swami Pranabananda s'approcha de moi. Je ne sais pas comment il a su où j'étais à ce moment-là.

« "Le fils de Bhagabati t'attend chez moi, dit Pranabananda. Veux-tu venir avec moi ?"

« J'acceptai avec plaisir. Comme nous avancions main dans la main, étrangement, le Swami avec ses sandales de bois finit par me distancer, bien que j'eusse aux pieds de solides chaussures de marche. Pranabananda s'arrêta soudain pour me poser cette question :

« "Combien de temps te faudra-t-il pour atteindre ma maison ?

« — Environ une demi-heure.

« — J'ai quelque chose d'autre à faire maintenant, dit-il en me jetant un regard énigmatique. Il faut que je te quitte. Tu me trouveras chez moi où le fils de Bhagabati et moi t'attendrons".

« Avant que je n'aie eu le temps de répondre, il s'élança rapidement et se perdit dans la foule. Je suis venu ici aussi vite que possible. »

Cette explication ne faisait que renforcer ma perplexité. Je lui demandai depuis combien de temps il connaissait le Swami.

« Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois l'année dernière, mais pas récemment. J'étais heureux de le revoir aujourd'hui sur les *ghats* au bord du Gange.

— Je n'en crois pas mes oreilles ! m'exclamai-je. Est-ce que je perds la tête ? Vous est-il apparu dans une vision ou est-ce que vous l'avez réellement vu ? Lui avez-vous touché la main, et avez-vous entendu le bruit de ses pas ?

— Je ne sais pas où tu veux en venir ! fit Kedar Nath Babu, rouge de colère. Je ne te mens pas. Ne comprends-tu pas que c'est uniquement par le Swami que je pouvais savoir que tu m'attendais ici ?

— Mais cet homme, Swami Pranabananda, ne s'est pas un instant éloigné de ma vue depuis mon arrivée ici, il y a environ une heure. »

Je lui racontai ce qui s'était passé et lui répétai les conversations que le Swami et moi avions eues. Kedar Nath Babu ouvrit des yeux ronds et dit :

« Sommes-nous bien vivants dans ce monde matériel ou sommes-nous en train de rêver ? De ma vie, je ne m'attendais pas à assister à un tel miracle ! Je croyais que ce swami

n'était qu'un homme ordinaire, et voilà qu'il peut matérialiser un deuxième corps et agir à travers lui ! »

Ensemble nous entrâmes dans la pièce où se trouvait le saint. Kedar Nath Babu m'indiqua du doigt les chaussures sous le siège surélevé.

« Regarde ! Ce sont les sandales mêmes qu'il avait au bord du Gange, murmura-t-il. Il portait juste un pagne, tout comme je le vois maintenant. »

Alors que le visiteur s'inclinait devant le saint, ce dernier se tourna vers moi avec un sourire malicieux :

« Pourquoi tout ceci te cause-t-il autant de stupéfaction ? L'unité subtile du monde phénoménal n'a pas de secret pour les vrais yogis. Instantanément, je peux voir mes disciples dans la lointaine Calcutta et converser avec eux. De même, ils peuvent transcender à volonté tout obstacle de la matière grossière. »

C'était probablement dans le but d'attiser l'ardeur spirituelle de mon jeune esprit que le Swami avait condescendu à me parler de ses pouvoirs de « radio » et de « télévision » astraux[25]. Mais en guise d'enthousiasme, je n'éprouvais que de la terreur. D'autant plus qu'étant destiné à entreprendre ma quête spirituelle auprès d'un guru bien particulier - Sri Yukteswar, que je n'avais pas encore rencontré - je ne ressentais aucune inclination à accepter Pranabananda comme mon maître. Je le regardais d'un air dubitatif me demandant si c'était vraiment lui qui était devant moi ou si c'était son double.

Le Maître essaya de chasser mon inquiétude par un doux regard, qui toucha mon âme, et par des paroles inspirées au sujet de son guru :

« Lahiri Mahasaya était le plus grand yogi que j'aie jamais connu. C'était la Divinité même, faite chair. »

Si un disciple, me dis-je, pouvait matérialiser à volonté un corps physique supplémentaire, quels miracles seraient véritablement interdits à son Maître ?

« Je vais te dire combien inestimable est l'aide d'un guru, poursuivit Pranabananda. En compagnie d'un autre disciple, j'avais l'habitude de méditer huit heures toutes les nuits. Le jour, nous devions travailler au bureau de la Société des Chemins de Fer. Cependant, trouvant de la difficulté à poursuivre mon travail de bureau, je désirais consacrer tout mon temps à Dieu. J'ai persévéré huit années à méditer la moitié de la nuit. J'obtins des résultats merveilleux : des perceptions spirituelles intenses illuminèrent mon esprit. Mais il restait toujours un léger voile entre moi et l'Infini. Même avec une ferveur surhumaine, l'union finale irrévocable m'était refusée. Un soir, je rendis visite à Lahiri Mahasaya et plaidai en faveur de son intercession divine. Mes sollicitations durèrent toute la nuit :

« "Guru angélique, mon angoisse spirituelle est si grande que je ne peux supporter plus longtemps de vivre sans contempler face à face le divin Bien-Aimé.

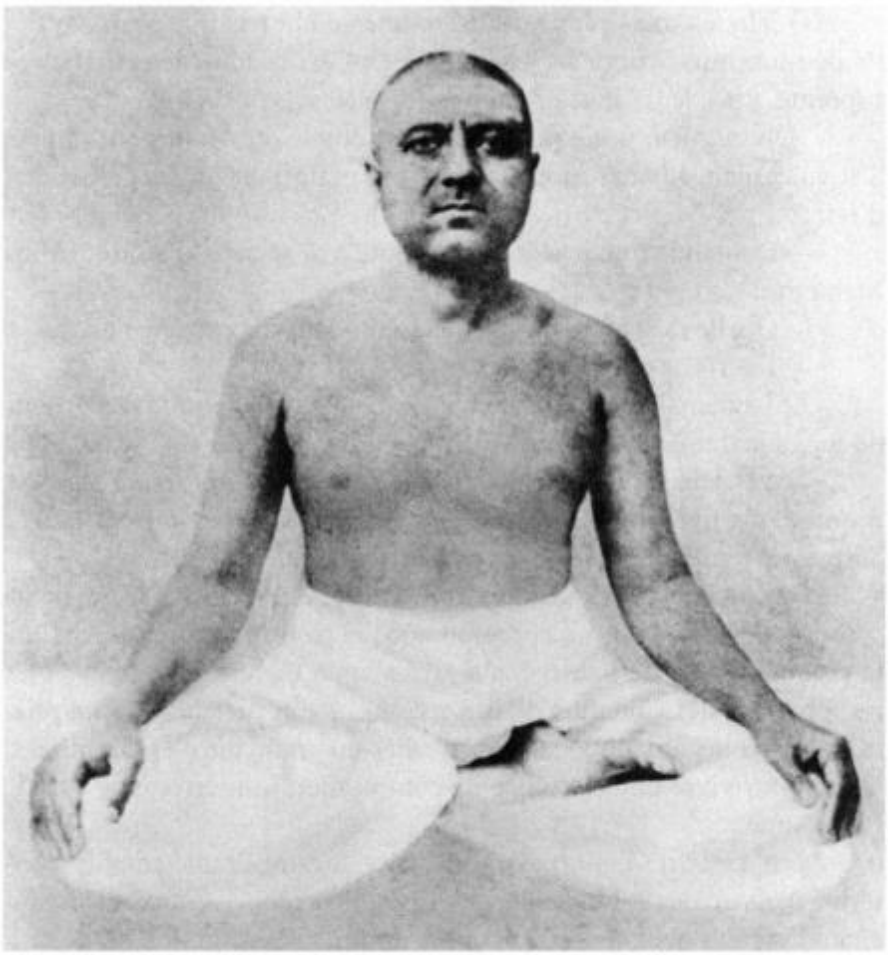
« — Qu'y puis-je ? Il faut que tu médites plus profondément, répondit Lahiri Mahasaya.

« — J'en appelle à Toi, ô Dieu mon Maître. Je Te vois matérialisé devant moi dans un corps physique ; donne-moi la bénédiction de Te voir sous Ta forme infinie !"

« Lahari Mahasaya étendit la main dans un geste de bienveillance et me dit :

« "Tu peux aller méditer maintenant. J'ai intercédé en ta faveur auprès de Brahma[26]."

« Rassuré et infiniment inspiré par ses paroles, je retournai chez moi. Cette nuit-là, pendant ma méditation, le But de ma vie, si ardemment recherché, fut atteint. Maintenant, j'ai la joie de recevoir sans interruption ma "pension" spirituelle. Jamais, depuis ce jour-là, le bienheureux Créateur ne s'est dérobé à mes yeux derrière quelque écran d'illusion que ce fût. »



SWAMI PRANABANANDA
« Le saint aux deux corps » de Bénarès

Une clarté divine inondait le visage de Pranabananda. La paix d'un autre monde pénétra dans mon cœur ; toute peur

s'était envolée. Le saint ajouta :

« Quelques mois plus tard, je retournai chez Lahiri Mahasaya et fis de mon mieux pour le remercier de m'avoir accordé cette faveur suprême.

Puis, je fis allusion à un autre sujet :

« "Divin guru, je ne peux plus continuer à travailler au bureau. S'il vous plaît, libérez-moi. Brahma me maintient en perpétuel état d'ivresse.

« Demande une pension de retraite à ta société, répondit Lahiri Mahasaya.

« — Quelle raison puis-je donner, si tôt dans ma carrière ? lui dis-je.

« — Décris ce que tu ressens."

« Le lendemain, je fis ma demande. Le docteur s'enquit des raisons de ma démarche prématurée.

« "Au travail, expliquai-je, j'éprouve une sensation irrésistible qui monte dans ma colonne vertébrale pour ensuite s'étendre à tout le corps, me rendant inapte à l'accomplissement de mes tâches[27]."

« Sans me poser plus de questions, le médecin me fit une excellente recommandation pour une pension que j'ai reçue peu après. Je sais que la volonté divine de Lahiri Mahasaya a agi à travers le docteur et les responsables des Chemins de Fer, y compris ton père. Ils ont automatiquement obéi aux directives spirituelles du grand guru et m'ont ainsi libéré pour vivre une existence de communion ininterrompue avec le Bien-Aimé. »

Après cette révélation extraordinaire, Swami Pranabananda s'enferma dans un de ses longs silences. Comme je prenais congé en lui touchant les pieds avec vénération, il me donna sa bénédiction et me dit :

« Ta vie suivra le chemin du renoncement et du yoga. Je te reverrai, avec ton père, plus tard. »

Plusieurs années après, ces deux prédictions s'accomplirent[28]. Kedar Nath Babu m'accompagna dans l'obscurité grandissante. Je lui remis la lettre de mon père qu'il lut sous un réverbère.

« Ton père me propose de prendre un poste à Calcutta dans les bureaux de sa Société des Chemins de Fer. Qu'il est agréable d'espérer recevoir un jour au moins une des deux pensions dont jouit Swami Pranabananda ! Mais c'est impossible ; je ne peux pas quitter Bénarès. Hélas, posséder deux corps, ce n'est pas encore pour moi ! »

CHAPITRE 4

MA FUGUE VERS L'HIMALAYA EST INTERROMPUE

« Quitte la salle de classe sous un prétexte quelconque et prends un fiacre. Arrête-toi dans la ruelle où personne ne peut te voir de chez moi. »

Telles étaient mes ultimes instructions à Amar Mitter, un camarade de lycée qui avait l'intention de m'accompagner dans l'Himalaya. Nous avions choisi le lendemain pour notre fugue. Des précautions s'imposaient car mon frère Ananta me surveillait d'un œil vigilant. Il était déterminé à contrecarrer les plans d'évasion qu'il me soupçonnait d'entretenir. L'amulette, tel un levain spirituel, agissait silencieusement en moi. J'espérais trouver, parmi les neiges himalayennes, le maître dont le visage m'apparaissait souvent en vision.

Ma famille habitait maintenant à Calcutta où mon père avait été définitivement muté. Suivant la coutume patriarcale de l'Inde, Ananta était venu vivre avec sa jeune femme dans notre maison. C'est là, dans une petite pièce mansardée, que je pratiquais des méditations quotidiennes et préparais mon esprit à la quête divine.

Le matin mémorable arriva ainsi qu'une pluie de mauvais augure. Entendant le bruit des roues du fiacre d'Amar, je rassemblai à la hâte une couverture, une paire de sandales, deux pagnes, un chapelet, le portrait de Lahiri Mahasaya et un exemplaire de la Bhagavad Gita. Je jetai ce balluchon de ma fenêtre du deuxième étage. Je me précipitai en bas des

escaliers et passai devant mon oncle qui était en train d'acheter du poisson à côté de chez nous.

« Mais que se passe-t-il ? » me dit-il en promenant sur moi un regard méfiant.

Je lui fis un sourire qui n'engageait à rien et j'allai dans la ruelle. Ramassant mon balluchon, je rejoignis Amar avec la prudence d'un conspirateur. Nous nous rendîmes au centre commerçant de Chandni Chauk. Cela faisait des mois que nous économisions notre argent du repas de midi pour acheter des vêtements anglais. Sachant que mon astucieux frère était capable de jouer les détectives, nous pensions être plus malins que lui en portant des vêtements européens.

En route pour la gare, nous nous arrêtâmes pour prendre mon cousin Jotin Ghosh, que j'appelais Jatinda. C'était un nouveau converti qui désirait ardemment, lui aussi, trouver un guru dans l'Himalaya. Il endossa le costume neuf que nous lui avions préparé. Bien camouflés, du moins nous l'espérions, l'allégresse gonflait nos cœurs.

« Il ne nous manque plus, maintenant, que des chaussures en toile. » Je dirigeai mes compagnons vers une boutique qui vendait des chaussures à semelle en caoutchouc.

« Des articles en cuir, obtenus par l'abattage d'animaux, ne doivent pas être de ce voyage sacré » pensais-je.

Je m'arrêtai dans la rue pour enlever la couverture de cuir de ma Bhagavad Gita et les courroies de cuir de mon casque colonial fabriqué en Angleterre.

À la gare, nous achetâmes des billets pour Burdwan d'où nous devions avoir une correspondance pour Hardwar dans les contreforts himalayens. Dès que le train, tout comme nous, s'enfuit, je dévoilai à mes compagnons quelques-uns de mes merveilleux espoirs :

« Imaginez un peu ! m'écriai-je, nous serons initiés par les maîtres et nous goûterons l'extase de la conscience cosmique. Notre corps sera chargé d'un tel magnétisme que les animaux sauvages de l'Himalaya s'approcheront docilement de nous. Les tigres seront alors semblables à des chats domestiques quémandant nos caresses ! »

Cette remarque qui, pour moi, décrivait une perspective enchanteresse aussi bien au sens métaphorique qu'au sens propre, fit apparaître un sourire enthousiaste sur les lèvres d'Aman Quant à Jatinda, il détourna les yeux et regarda par la fenêtre le paysage qui défilait. Après un long silence, Jatinda suggéra :

« Partageons notre argent en trois. À Burdwan, nous devrions acheter nos billets séparément. Ainsi, à la gare, personne ne se doutera que nous nous enfuyons ensemble. »

Sans méfiance, j'acceptai. À la nuit tombante, notre train s'arrêta à Burdwan. Jatinda alla au guichet pendant qu'Amar et moi étions assis sur le quai. Nous attendîmes un quart d'heure, puis nous fîmes de vaines recherches. Poussés par l'angoisse, nous appelâmes « Jatinda ! » en cherchant dans toutes les directions. Mais il avait disparu dans l'obscurité inconnue qui entourait la petite gare.

J'étais complètement déconcerté et je fus pris, sous le choc, d'un engourdissement étrange. Comment se fait-il que Dieu puisse accepter un incident aussi déprimant ! Les circonstances romanesques de ma première évasion, soigneusement planifiée en vue de Le trouver, étaient cruellement gâchées.

« Amar, il nous faut rentrer à la maison. »

Je pleurais comme un enfant.

« Le départ brutal de Jatinda est un mauvais présage. Ce voyage est voué à l'échec.

— C'est donc cela ton amour pour le Seigneur ? Ne peux-tu donc pas supporter cette petite épreuve qu'est la traîtrise d'un camarade ? »

La suggestion d'Amar qu'il s'agissait en fait d'une épreuve divine m'apaisa. Nous nous réconfortâmes avec les célèbres friandises de Burdwan, les *sitabhog* (nourriture de la déesse) et les *motichur* (morceaux de gâteaux en forme de boule). Quelques heures plus tard, nous prenions le train pour Hardwar via Bareilly. Comme nous changions de train le lendemain à Moghul Serai, nous eûmes une discussion sur un sujet vital alors que nous attendions sur le quai.

« Amar, il se peut que nous subissions un interrogatoire serré de la part des employés de chemins de fer car je ne sous-estime pas l'ingéniosité de mon frère ! Quelles qu'en soient les conséquences, je ne dirai pas de mensonge.

— Tout ce que je te demande, Mukunda, c'est de te tenir tranquille. Ne ris pas ou ne fais pas de grimaces pendant que je parlerai. »

À ce moment précis, un employé européen de la gare m'aborda. Il agitait un télégramme dont je saisis tout de suite la teneur.

« Est-ce sous le coup de la colère que vous vous êtes enfuis de chez vous ?

— Non ! »

J'étais heureux que le choix de ses mots m'ait permis de donner une réponse catégorique. Ce n'était pas la colère, mais la « plus divine des mélancolies » qui était responsable, je le savais, de ma conduite peu conventionnelle.

Le fonctionnaire se tourna alors vers Amar. Dans le duel verbal qui s'ensuivit, j'eus beaucoup de mal à garder mon sérieux :

« Où est le troisième garçon ? »

C'est avec autorité que l'homme ajouta :

« Allez, dites la vérité !

— Monsieur, je remarque que vous portez des lunettes. Ne voyez-vous pas que nous ne sommes que deux ? dit Amar avec un sourire effronté. Je ne suis pas magicien, je ne peux pas faire apparaître un troisième garçon. »

L'employé visiblement décontenancé par cette impertinence chercha un autre angle d'attaque :

« Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Thomas, répondit Amar. Je suis le fils d'une mère anglaise et d'un père indien converti au christianisme.

— Comment s'appelle votre ami ?

— Je l'appelle Thomson. »

Ayant le plus grand mal à ne pas éclater de rire, je me dirigeai brusquement vers le train qui, par une chance inespérée, annonçait son départ à coups de sifflet. Amar me suivit avec l'employé crédule, qui eut l'obligeance de nous installer dans un compartiment pour les Européens. De toute évidence, il lui en coûtait de voir deux garçons à moitié anglais voyager dans une classe réservée aux indigènes. Après qu'il nous eut poliment quittés, je me renversai sur mon siège et éclatai d'un rire bruyant. Amar avait l'expression joyeuse et satisfaite de quelqu'un qui avait réussi à duper un employé européen chevronné.

Sur le quai je m'étais arrangé pour lire le télégramme. Il venait de mon frère Ananta et il disait : « Trois jeunes garçons

bengalis portant des vêtements anglais se sont enfuis de la maison en direction d'Hardwar via Moghul Serai. Prière de les retenir jusqu'à mon arrivée. Grosse récompense pour votre aide. »

« Amar, je t'avais dit de ne pas laisser, chez-toi, de marques dans les horaires de train. Mon frère a dû trouver un horaire indiquant tout notre voyage ! »

Je lui jetai un regard de reproche.

Mon ami, d'un air penaud, reconnut son erreur. Nous fîmes une courte halte à Bareilly où Dwarka Prasad[29] nous attendait avec un télégramme d'Ananta. Dwarka essaya vaillamment de nous retenir ; je le convainquis que notre fuite n'avait pas été entreprise à la légère. Comme par le passé, Dwarka refusa mon invitation à partir pour l'Himalaya.

Cette nuit-là, alors que notre train était à l'arrêt dans une gare et que je somnolais, Amar fut réveillé par un autre employé qui l'interrogea. Lui aussi tomba sous le charme hybride de « Thomas » et « Thomson. » À l'aube, nous arrivâmes triomphalement à Hardwar. Les montagnes nous apparurent dans toute leur majesté dans le lointain. Nous sortîmes à toute allure de la gare et plongeâmes dans l'anonymat de la foule. Notre premier réflexe fut de revêtir nos vêtements indigènes car Ananta, d'une manière ou d'une autre, avait découvert notre déguisement européen. Le pressentiment d'une capture imminente ne me quittait pas.

Jugeant prudent de partir d'Hardwar sur le champ, nous achetâmes des billets pour nous rendre au nord à Rishikesh, dont nombre de grands maîtres ont sanctifié le sol depuis bien longtemps. J'étais déjà monté dans le train tandis qu'Amar s'attardait sur le quai. Il se figea sur place en entendant le cri de semonce d'un policier. Gardien bien mal venu, l'officier nous escorta, Amar et moi, jusqu'au poste de

police de la gare où il prit notre argent. Il nous expliqua avec courtoisie qu'il était de son devoir de nous garder jusqu'à l'arrivée de mon frère aîné.

En apprenant que la destination des fugitifs était l'Himalaya, l'officier relata une étrange histoire :

« Je vois que vous êtes prêts à tout pour rencontrer des saints ! Vous ne trouverez pas plus grand homme de Dieu que celui que j'ai vu pas plus tard qu'hier. Mon collègue et moi-même l'avons rencontré pour la première fois il y a cinq jours. Nous étions en train de patrouiller le long du Gange à la recherche d'un certain meurtrier. Nous avions la consigne de l'attraper mort ou vif. Le bruit courait qu'il s'était déguisé en sadhu afin de voler les pèlerins. Un peu plus loin devant nous, nous aperçûmes une silhouette qui répondait à la description du criminel. Je lui donnai l'ordre de s'arrêter, mais il n'en tint pas compte ; nous nous précipitâmes pour le maîtriser. En m'approchant de lui par-derrière, je frappai l'homme d'un coup de hache avec une force extraordinaire ; son bras droit fut presque complètement sectionné.

« Sans un cri et sans jeter un regard sur l'horrible blessure, l'inconnu, à notre grand étonnement, poursuivit sa route d'un pas rapide. Comme nous bondîmes devant lui pour lui barrer le chemin, il dit posément :

« "Je ne suis pas le meurtrier que vous recherchez."

« J'étais mort de honte de voir qu'en fait j'avais blessé un sage d'apparence divine. Me prosternant à ses pieds, j'implorai son pardon et offris l'étoffe de mon turban pour étancher les flots de sang de sa blessure.

« "Mon fils, ce n'était qu'une faute bien compréhensible de ta part, dit le saint en me regardant avec bonté. Continue ton chemin et ne te fais pas de reproches. La Mère bien-aimée prendra soin de moi."

« Il remit en place son bras à demi arraché et ô miracle ! il adhéra de suite. D'une manière inexplicable, le sang s'arrêta aussi de couler.

« "Viens me voir dans trois jours sous cet arbre là-bas et tu verras que je serai complètement guéri. Ainsi tu n'éprouveras plus de remords".

« Hier, mon collègue et moi-même, nous nous empressâmes d'aller à l'endroit indiqué. Le sadhu nous attendait et il nous laissa examiner son bras. Ce dernier ne portait aucune cicatrice ni trace de blessure !

« "Je vais, via Rishikesh, dans les solitudes himalayennes" dit le sadhu en nous bénissant, puis il partit rapidement.

« Je sens que ma vie a été ennoblie par la sainteté de ce sage. »

L'officier termina par une exclamation pieuse ; son expérience avait de toute évidence bouleversée ses repères habituels. D'un geste solennel, il me tendit une coupure de journal relatant le miracle. À la manière habituelle des journaux à sensation (hélas ! ils ne manquent pas en Inde non plus), la version du reporter était légèrement exagérée : il indiquait que le sadhu avait presque été décapité !

Amar et moi regrettions amèrement d'avoir manqué le grand yogi qui pouvait pardonner à son bourreau d'une manière aussi christique. L'Inde, matériellement pauvre depuis deux siècles, possède cependant un fond inépuisable de richesses spirituelles ; même un homme ordinaire, comme ce policier, peut parfois trouver sur son chemin des saints qui sont de véritables « géants » spirituels.

Nous remerciâmes le policier de nous avoir fait passer le temps avec sa merveilleuse histoire. Peut-être voulait-il aussi insinuer qu'il avait plus de chance que nous, car il avait

trouvé un saint ayant atteint l'illumination sans faire le moindre effort ; notre quête fervente s'était, elle, achevée, non pas aux pieds d'un maître, mais dans un vulgaire poste de police !

Étant donné que les montagnes de l'Himalaya étaient si proches, mais en même temps si lointaines à cause de notre captivité, je dis à Amar que je me sentais d'autant plus poussé à recouvrer la liberté.

« Enfuyons-nous à la première occasion. Nous pourrions aller à pied jusqu'à la sainte Rishikesh » fis-je avec un sourire encourageant.

Mais mon compagnon, devenu pessimiste dès lors que notre fidèle soutien, nos économies, avait été confisqué, me dit :

« Si nous traversions à pied une jungle aussi dangereuse, ce n'est pas dans la cité des saints que nous finirions, mais dans l'estomac d'un tigre ! »

Ananta et le frère d'Amar arrivèrent trois jours plus tard. Amar accueillit son parent affectueusement et avec soulagement. Pour ma part, j'étais très fâché ; Ananta n'eut de moi rien de moins que de sévères reproches.

« Je comprends ce que tu ressens, dit mon frère pour me consoler. Tout ce que je te demande, c'est de m'accompagner à Bénarès pour y rencontrer un certain sage, puis d'aller quelques jours à Calcutta rendre visite à notre père qui s'est fait beaucoup de souci. Ensuite, tu pourras reprendre ici ta quête d'un maître. »

Amar interrompit la conversation à ce moment-là pour nier toute intention de retourner à Hardwar avec moi. Il préférait la chaleur du cocon familial. Mais je savais, en ce qui me concerne, que je n'abandonnerais jamais ma recherche d'un guru.

Notre petit groupe prit le train pour Bénarès. J'eus, en ce lieu, une réponse singulière et immédiate à mes prières.

Ananta avait conçu un habile stratagème. Avant de me retrouver à Hardwar, il s'était arrêté à Bénarès pour demander à une sommité dans le domaine des saintes Écritures de m'accorder une entrevue un peu plus tard. Le pandit ainsi que son fils avaient promis à Ananta qu'ils tenteraient de me dissuader de devenir *sannyasi*[30].

Ananta m'emmena chez eux. Le fils me salua dans la cour avec des gestes exubérants. Il m'entraîna dans une discussion philosophique interminable. Prétendant avoir une vision clairvoyante de mon futur, il désapprouva mon projet de devenir moine :

« Tu ne cesseras de rencontrer des ennuis et tu seras incapable de trouver Dieu si tu t'entêtes à fuir tes responsabilités quotidiennes ! Tu ne pourras pas t'acquitter de ton karma[31] si tu ne passes pas par les expériences de la vie dans le monde. »

En guise de réponse, des paroles immortelles de la Bhagavad Gita[32] jaillirent de mes lèvres :

« Même celui qui possède un karma très lourd, s'il ne cesse de méditer sur Moi, atténuera rapidement les effets de ses mauvaises actions passées. Ayant élevé son âme, il atteindra sans tarder la paix éternelle. Sois assuré de ceci : le fidèle qui met sa confiance en Moi ne périt jamais ! »

Mais les prédictions du jeune homme, faites sur un ton autoritaire, avaient quelque peu ébranlé mon assurance. De toute la ferveur de mon âme, je fis cette prière silencieuse à Dieu :

« S'il Te plaît, Seigneur, aide-moi à sortir de ma perplexité et réponds-moi ici et maintenant : Veux-Tu que je suive la voie

du renoncement ou celle de ce monde matériel ! »

C'est alors que je remarquai un sadhu de noble apparence, à quelques pas de la maison du pandit. De toute évidence il avait surpris la conversation animée entre le prétendu clairvoyant et moi car l'inconnu me fit signe de venir à ses côtés. Je ressentis un pouvoir intense émaner de ses yeux remplis de calme.

« Mon fils, n'écoute pas cet ignorant. En réponse à ta prière, le Seigneur me dit de t'assurer que ta seule voie dans cette vie est celle du renoncement. »

Étonné et reconnaissant, je lui souris, heureux d'entendre ce message décisif.

« Éloigne-toi de cet homme ! » me cria l'"ignorant" depuis la cour. Mon saint guide leva la main pour me bénir et partit tranquillement. « Ce sadhu est aussi fou que toi ! »

C'était le pandit aux cheveux blancs qui était l'auteur de cette charmante remarque. Son fils et lui me regardaient d'un air lugubre. Le pandit ajouta :

« J'ai entendu dire que lui aussi a quitté sa famille pour une vague recherche de Dieu. »

Je me retournai et dis à Ananta que je ne poursuivrai pas davantage la discussion avec nos hôtes. Mon frère, découragé, accepta de partir sur le champ et bientôt nous prenions le train pour Calcutta.

« Monsieur le détective, comment avez-vous découvert que je m'étais enfui avec deux compagnons ? » demandai-je à Ananta afin de satisfaire ma vive curiosité, durant notre voyage de retour à la maison.

Il sourit malicieusement et répondit :

« À ton école, j’appris qu'Amar avait quitté la classe et n'y était pas retourné. Le lendemain matin, je suis allé chez lui et

y découvris un horaire de chemin de fer indiquant des villes. Le père d'Amar allait justement partir en fiacre et parlait au cocher :

« "Je ne conduirai pas mon fils à l'école en fiacre ce matin ; il a disparu ! dit-il en se lamentant.

« — J'ai appris par un confrère, répondit le cocher, que votre fils et deux autres jeunes garçons, vêtus à l'européenne, avaient pris le train à la gare d'Howrah. Ils ont offert leurs chaussures de cuir au cocher."

« J'avais ainsi trois indices : l'horaire des trains, les trois garçons et les vêtements européens. »

J'écoutais les révélations d'Ananta avec un mélange d'amusement et de dépit. Notre générosité envers le cocher avait été plutôt mal récompensée.

« Bien entendu, poursuivit mon frère, je me suis précipité pour envoyer des télégrammes aux employés des gares de toutes les villes qu'Amar avait soulignées dans l'horaire des trains. Bareilly étant indiqué, j'ai donc télégraphié à ton ami Dwarka. Après avoir enquêté dans notre voisinage de Calcutta, j'appris que notre cousin Jatinda avait été absent une nuit, mais était revenu à la maison le lendemain matin, vêtu à l'européenne. J'allai le trouver et l'invitai à dîner. Il accepta, désarmé par mon amabilité. En chemin, sans qu'il s'en doutât, je l'emmenai dans un poste de police. Il fut entouré par plusieurs policiers qu'auparavant j'avais sélectionnés pour leur apparence féroce. Sous leurs regards redoutables, Jatinda accepta d'expliquer sa conduite mystérieuse :

« "J'étais parti pour l'Himalaya plein d'entrain, expliqua-t-il. Je me sentais tout à fait inspiré à la perspective de rencontrer des maîtres. Mais aussitôt que Mukunda a dit : 'pendant que nous serons en extase dans les cavernes himalayennes, les

tigres, envoûtés, s'assiéront autour de nous comme des chats domestiques', mon entrain cessa. Tandis que la sueur perlait sur mon front, je me mis à penser : 'et si nous n'arrivons pas à changer la nature féroce des tigres par la puissance de nos transports spirituels, nous traiteront-ils avec la gentillesse de chats domestiques ?' Je me voyais déjà l'hôte forcé de l'estomac de quelque tigre n'arrivant pas à m'avaler d'un seul coup, mais par petits morceaux !" »

Ma colère envers Jatinda se changea en rire. L'explication comique de sa disparition valait bien toute l'angoisse qu'il m'avait causée. Dans cette histoire, je dois aussi avouer une légère satisfaction : Jatinda n'avait pas, non plus, échappé à une rencontre avec la police !

« Ananta[33], tu es un détective né ! »

Mon regard amusé n'était pas cependant sans exaspération.

« Je dirai à Jatinda que je suis heureux que ce ne soit pas la traîtrise qui l'ait inspiré, comme on aurait pu le croire, mais seulement le prudent instinct de conservation ! »

Chez nous, à Calcutta, mon père me demanda d'une manière touchante de calmer mes instincts vagabonds jusqu'à ce que j'aie au moins terminé mes études secondaires. Pendant mon absence, il avait comploté avec amour pour qu'un saint pandit, Swami Kebalananda, puisse venir régulièrement à la maison.

« Ce sage sera ton professeur de sanskrit » m'annonça mon père sur un ton confidentiel.

Mon père espérait satisfaire mes aspirations spirituelles en me faisant recevoir l'éducation d'un philosophe érudit. Mais ce projet prit mystérieusement une tout autre tournure : mon nouveau professeur, au lieu de me proposer un enseignement intellectuel aride, attisa les braises de mon désir ardent pour

Dieu. Mon père ignorait que Swami Kebalananda était un disciple exalté de Lahiri Mahasaya. Le guru, sans égal, avait eu des milliers de disciples, silencieusement attirés par son irrésistible magnétisme divin. J'appris plus tard que Lahiri Mahasaya avait souvent qualifié Kebalananda de rishi ou sage ayant atteint l'illumination[34].

D'abondantes boucles entouraient le beau visage de mon précepteur. Ses yeux noirs étaient candides et avaient la pureté de ceux d'un enfant. Tous les mouvements de son corps mince étaient calmes et délibérés. Toujours doux et aimable, il était fermement établi dans la conscience infinie. Nombreuses furent les heures de bonheur passées ensemble en profonde méditation et dans la pratique du *Kriya*.

Kebalananda faisait autorité en matière de *shastras* anciens ou livres sacrés ; son érudition lui avait valu le titre de « Shastri Mahasaya » par lequel on l'appelait habituellement. Cependant, mes progrès en érudition sanskrite n'étaient pas particulièrement sensibles, car toutes les occasions étaient bonnes pour laisser tomber la grammaire prosaïque et pour parler de yoga et de Lahiri Mahasaya. Un jour, mon précepteur eut l'obligeance de me raconter quelques épisodes de sa vie avec le Maître :

« J'eus l'immense bonheur de pouvoir vivre dix ans auprès de Lahiri Mahasaya. Sa résidence de Bénarès était pour moi chaque soir le but d'un pèlerinage. Le guru était toujours présent dans un petit salon au rez-de-chaussée. Alors qu'il était assis dans la posture du lotus, sur un siège en bois sans dossier, ses disciples formaient un demi-cercle autour de lui. Ses yeux, étincelant de joie divine, étaient toujours mi-clos, scrutant comme dans un télescope une sphère de béatitude éternelle. Il ne parlait jamais beaucoup. Parfois son regard se concentrait sur un disciple qui avait besoin d'aide et des

paroles bienfaisantes sortaient alors à flots de sa bouche comme un torrent de lumière.

« Une paix indescriptible s'épanouissait en moi sous les regards du Maître. Je m'imprégnais de son parfum, comme de celui d'un lotus d'expansion infinie. Le fait de rester en sa compagnie, même sans échanger un mot pendant des jours, suffisait à transformer tout mon être. Si un obstacle invisible se présentait sur le chemin de ma concentration, j'allais méditer aux pieds du guru. Là, je pouvais facilement atteindre les états les plus subtils. De telles perceptions ne pouvaient se révéler en présence de maîtres moins évolués. Mon guru était un temple vivant de Dieu dont les portes secrètes s'ouvraient à tous les disciples qui s'en approchaient avec dévotion.

« Lahiri Mahasaya n'interprétait pas les Écritures de façon livresque. C'est sans effort qu'il puisait dans la "bibliothèque divine". Ses paroles et ses pensées, comme de l'écume et des embruns, jaillissaient de la fontaine de son omniscience. Il possédait cette clé merveilleuse donnant accès aux profondeurs de la science philosophique cachée depuis des siècles dans les Védas[35]. Si on lui demandait d'expliquer les différents niveaux de conscience mentionnés dans les textes antiques, il acceptait avec un sourire :

« "Je vais faire l'expérience de ces états et je vous dirai en même temps ce que je perçois."

« Il était ainsi tout à fait à l'opposé des maîtres qui apprennent les Écritures par cœur pour ensuite formuler des concepts qu'ils n'ont pas réalisés eux-mêmes.

« "S'il te plaît, explique les versets sacrés à mesure que leur signification te vient à l'esprit, disait souvent le Maître à quelque disciple assis près de lui. Je guiderai tes pensées afin que l'interprétation en soit correcte."

« C'est ainsi que de nombreuses perceptions de Lahiri Mahasaya furent prises en note par différents disciples qui y ajoutèrent de volumineux commentaires.

« Le Maître nous incitait à ne jamais croire aveuglément :

« "Les mots résonnent comme des coquilles vides, disait-il. Acquérez plutôt la conviction de la présence de Dieu par la joie que vous ressentez en Le contactant dans la méditation."

« Quel que fût le problème du disciple, le guru conseillait le *Kriya Yoga* pour le résoudre :

« "La clé du yoga ne perdra pas de son efficacité lorsque je ne serai plus présent dans ce corps pour vous guider. Cette technique ne peut être reliée, classée et oubliée, à la manière des connaissances théoriques. Poursuivez sans cesse votre chemin vers la libération grâce au *Kriya* dont la puissance vient de la pratique." »

Kebalananda termina par ce témoignage empreint de ferveur :

« Pour ma part, je considère le *Kriya Yoga* comme le moyen le plus efficace de salut, à travers un effort personnel, ayant jamais été mis au point par l'homme dans sa quête de l'Infini. Grâce à la pratique du *Kriya*, le Dieu tout puissant, caché en chaque être humain, s'est incarné de façon visible en la personne de Lahiri Mahasaya et en plusieurs de ses disciples. »

Un miracle digne du Christ, accompli par Lahiri Mahasaya, eut lieu en présence de Kebalananda. Mon saint précepteur, levant les yeux des textes sanskrits posés sur la table devant nous, m'en raconta un jour l'histoire :

« Ramu, un disciple aveugle, m'inspirait la plus grande pitié. Ses yeux ne devraient-ils pas voir la lumière, alors qu'il servait avec dévotion notre Maître en qui le Divin

resplendissait ? Un matin, je tentai de m'adresser à Ramu, mais il avait l'habitude de rester assis patiemment des heures durant à rafraîchir le guru avec un éventail en feuilles de palmier, ou *punkha*, qu'il avait lui-même confectionné. Lorsqu'il quitta enfin la pièce, je le suivis.

« "Ramu, depuis combien de temps es-tu aveugle ? lui demandai-je.

« — Depuis ma naissance. Mes yeux n'ont jamais eu la bénédiction d'entrevoir le soleil.

« — Notre guru omnipotent peut t'aider. Je t'en prie, supplie-le de le faire."

« Le lendemain, Ramu s'approcha avec timidité de Lahiri Mahasaya. Le disciple avait presque honte de demander qu'un bienfait physique soit ajouté à tous les bienfaits spirituels déjà reçus.

« "Maître, Celui qui illumine le cosmos est en vous. Veuillez, je vous prie, répandre Sa lumière dans mes yeux afin que je puisse voir l'éclat bien moindre du soleil.

« Ramu, quelqu'un semble s'être arrangé pour me mettre dans une position délicate ! Je n'ai aucun pouvoir de guérison.

« — Maître, l'Être infini qui est en vous peut certainement guérir.

« — Voilà qui est différent, Ramu. Dieu en effet n'a pas de limites ! Celui qui embrase les étoiles et les cellules corporelles avec la flamme mystérieuse de la vie peut certainement rendre la vision à tes yeux."

« Le Maître toucha le front de Ramu en un point situé entre les sourcils[36] et lui dit :

« "Concentre ton attention sur ce point et chante fréquemment pendant sept jours le nom du prophète Rama[37].

La splendeur du soleil t'offrira une aube spéciale."

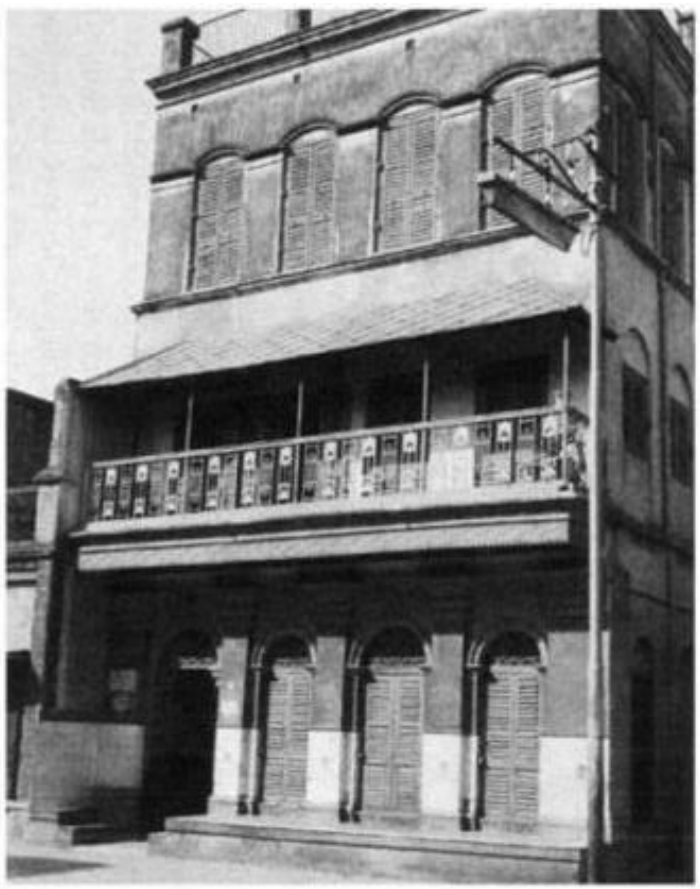
« Ô merveille ! Une semaine plus tard, il en fut ainsi. Pour la première fois, Ramu contempla le beau visage de la nature. Avec justesse, le Maître omniscient avait demandé au disciple de répéter le nom de Rama que celui-ci adorait plus que tous les autres saints. La foi de Ramu fut le sol fertile où germa la graine de guérison définitive semée par le guru. »

Kebalananda resta silencieux pendant un moment, puis rendit à nouveau hommage à son guru par ces mots :

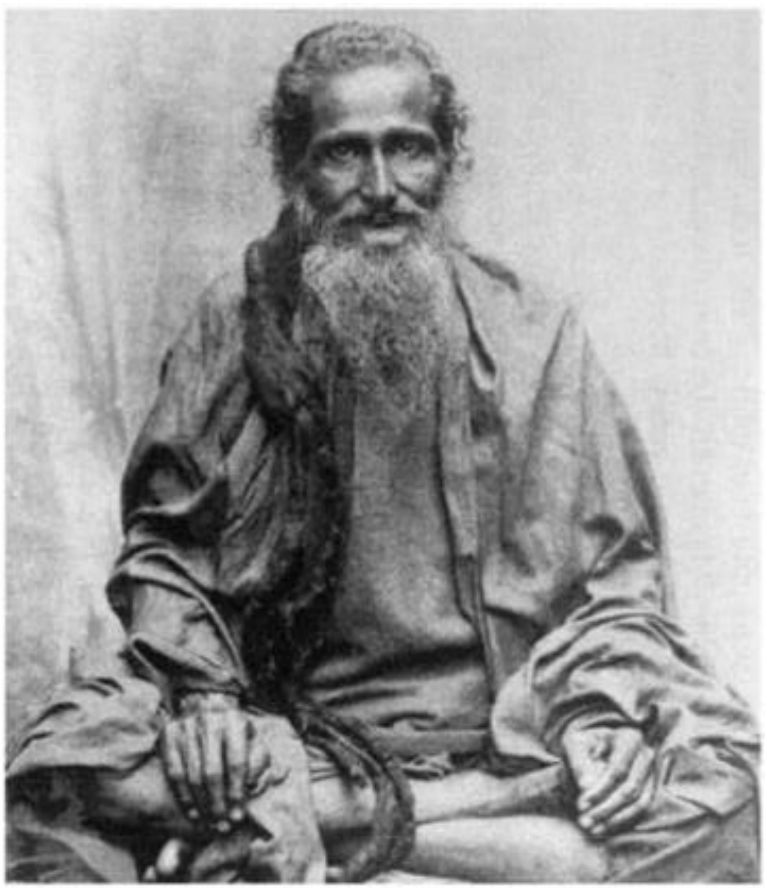
« Dans tous les miracles qu'il accomplissait, il était évident que Lahiri Mahasaya n'avait jamais permis au principe de l'ego[38] de se considérer comme la cause première. En s'abandonnant parfaitement à la Source du Pouvoir de guérison, le Maître laissait couler ce Pouvoir librement à travers lui.

« Les innombrables corps miraculeusement guéris par Lahiri Mahasaya finirent par nourrir les flammes des bûchers funéraires. Mais l'éveil spirituel qu'il accomplit silencieusement dans les âmes ainsi que les disciples de stature christique qu'il forma représentent ses miracles impérissables. »

Je ne suis jamais devenu un érudit en sanskrit ; Kebalananda m'enseigna une syntaxe bien plus divine.



Maison où vivait Paramahansa Yogananda à Calcutta avant de prononcer ses vœux de renonçant, en juillet 1915, comme *sannyasi* (moine) de l'ancien Ordre des Swamis



SWAMI KEBALANANDA
Le bien-aimé professeur de sanskrit de Yoganandaji

CHAPITRE 5

LE SAINT AUX PARFUMS ET SES PRODIGES

« Il y a une saison pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux[39]. »

Ces sages paroles de Salomon ne parvenaient malheureusement pas à me consoler. Lors de mes expéditions loin de la maison, je cherchais sans cesse autour de moi le visage du guru qui m'était destiné. Mais nos chemins ne se croisèrent pas avant la fin de mes études secondaires.

Deux années s'écoulèrent entre ma fugue vers l'Himalaya avec Amar et le grand jour où Sri Yukteswar entra dans ma vie. Dans l'intervalle, je rencontrai un certain nombre de sages : le « Saint aux parfums », le « Swami aux tigres », Nagendra Nath Bhaduri, Maître Mahasaya et le célèbre savant bengali, Jagadis Chandra Bose.

Ma rencontre avec le Saint aux parfums eut deux préambules, l'un harmonieux, l'autre humoristique.

« Dieu est simple. Tout le reste est complexe. Ne cherchez pas de valeurs absolues dans le monde relatif de la nature. »

Ces propos philosophiques atteignirent mon oreille alors que je me tenais debout en silence, dans un temple, devant une image de Kali[40]. En me retournant, je me trouvai face à un homme de grande taille dont le vêtement, ou plutôt son absence, révélait un sadhu errant.

« Vous avez véritablement pénétré la perplexité de mes pensées ! dis-je avec un sourire reconnaissant. La coexistence des aspects bienveillant et terrible de la Nature, symbolisés

par Kali, a jeté la confusion dans des esprits autrement plus sages que le mien !

— Rares sont ceux qui résolvent son mystère ! me répondit le sadhu. Le bien et le mal constituent l'énigme provocatrice que la vie, tel le Sphinx, propose à toutes les intelligences. N'essayant pas de la déchiffrer, la plupart des hommes le paient de leur propre vie : la même sanction de nos jours qu'à l'époque de Thèbes ! Çà et là, un géant spirituel isolé n'accepte pas la défaite. De la dualité de *maya*[41], il extrait la vérité indivisible qu'est l'Unité.

— Vous parlez avec conviction.

— Cela fait longtemps que je pratique une introspection sincère, manière intensément douloureuse d'aborder la sagesse. L'examen de soi-même et une observation sans pitié de ses pensées constituent une expérience rude et dévastatrice. Cela pulvérise l'ego le plus résistant. Mais la véritable analyse de soi produit mathématiquement des prophètes. La voie de "l'expression de soi" et de la reconnaissance individuelle, produit quant à elle des égocentriques, sûrs de leur droit à une interprétation personnelle de Dieu et de l'univers.

— La vérité se retire humblement, sans aucun doute, devant une hardiesse aussi arrogante ! remarquai-je, ravi de cette discussion.

— L'homme ne peut comprendre aucune vérité éternelle tant qu'il ne s'est pas libéré de ses prétentions. L'esprit humain mis à nu, débarrassé de sa vase séculaire, grouille de la vie repoussante d'innombrables illusions sur le monde. En comparaison, les luttes d'un champ de bataille ne sont rien pour l'homme qui se bat d'abord avec ses ennemis intérieurs ! Ce genre d'ennemis mortels ne peut être vaincu par un formidable déploiement de puissance ! Omniprésents,

infatigables, pourchassant l'homme jusque dans son sommeil, subtilement équipés d'armes empoisonnées, ces soldats des désirs grossiers cherchent à nous égorger tous. Combien irréfléchi est celui qui enterre ses idéaux en capitulant devant le sort commun. N'est-il alors rien d'autre qu'un impuissant, un sot et un méprisable ?

— N'avez-vous aucune sympathie pour les masses désorientées ? » lui demandai-je.

Le sage demeura silencieux un instant, puis il répondit indirectement : « Aimer à la fois le Dieu invisible, dépositaire de toutes les Vertus, et l'homme visible qui apparemment n'en possède aucune est souvent déroutant ! Mais l'ingéniosité de l'homme est à la hauteur de la tâche. La recherche intérieure révèle bientôt ce qui unit tous les esprits humains : la solide parenté de leurs motivations égoïstes. En un sens, au moins, la fraternité entre les hommes se trouve révélée. De cette découverte renversante s'ensuit une incroyable humilité qui se transforme peu à peu en compassion pour ses semblables, aveugles à la force curative de l'âme qui ne demande qu'à être explorée.

— Les saints de toutes les époques ont été comme vous sensibles aux souffrances de ce monde.

— Seul l'homme superficiel devient insensible au malheur d'autrui tandis qu'il s'enfonce dans l'exiguïté de sa propre souffrance. »

Le visage austère du sadhu s'était notablement adouci.

« Celui qui pratique la dissection de son propre moi, reprit-il, verra sa pitié prendre une dimension universelle. Il sera délivré des exigences assourdissantes de son ego. L'amour de Dieu fleurira sur un tel sol. La créature finit toujours par se tourner vers son Créateur, ne serait-ce que pour demander dans son angoisse : "Pourquoi, Seigneur, pourquoi ?" Sous le

fouet cinglant de la souffrance, l'homme est finalement poussé à rechercher la Présence infinie dont seule la beauté devrait l'attirer. »

Le sage et moi étions dans le célèbre temple de Kalighat, à Calcutta, dont j'étais venu admirer la magnificence. D'un geste large, mon compagnon occasionnel rejeta la dignité de ces ornements :

« Les briques et le mortier ne nous font entendre aucune mélodie céleste, le cœur ne s'ouvre qu'au chant de l'âme humaine. »

Attirés par les rayons du soleil, nous nous dirigeâmes tranquillement vers l'entrée du temple où allait et venait une foule de fidèles.

« Tu es jeune, dit le sage en m'observant, l'air pensif. L'Inde aussi est jeune, poursuivit-il. Les anciens rishis[42] ont formulé des principes de vie spirituelle indéracinables. Leurs antiques préceptes conviennent toujours à notre époque et à notre pays. Ni démodées, ni désarmées face aux ruses du matérialisme, ces règles de discipline continuent de modeler l'Inde. Au cours des millénaires - plus que ne prennent la peine d'en compter les savants perplexes - le temps, d'ordinaire sceptique, a confirmé la valeur des Védas. Qu'ils soient ton héritage. »

Comme je prenais respectueusement congé de l'éloquent sadhu, il me prédit :

« Après avoir quitté ce lieu, aujourd'hui même, une expérience inhabituelle se présentera à toi. »

Je sortis de l'enceinte du temple et avançai sans but précis. Au coin d'une rue, je tombai sur une vieille connaissance, une de ces personnes dont les capacités de conversation ignorent le temps et embrassent l'éternité.

« Je te laisserai partir dans un bref instant, promit-il, mais d'abord raconte-moi tout ce qui t'est arrivé depuis tant d'années de séparation.

— Quel paradoxe ! Il faut que je te quitte maintenant. »

Mais me retenant, il me força à lui donner maints détails. On dirait un loup affamé, pensai-je, amusé. Plus je parlais, plus il était avide d'avoir d'autres nouvelles. Intérieurement, j'implorai la Déesse Kali de me trouver une échappatoire.

Mon compagnon me quitta brusquement. Je poussai un soupir de soulagement et pressai le pas, redoutant qu'il ne récidive. En entendant des pas rapides derrière moi, j'accélérai encore mon allure. Je n'osais pas me retourner. Mais d'un bond, le jeune homme me rattrapa. D'un air jovial, il me saisit par l'épaule.

« J'ai oublié de te parler de Gandha Baba (le Saint aux parfums) qui vit dans cette maison, dit-il, en m'indiquant du doigt une habitation à quelques mètres de là. Il faut absolument aller le voir ; il est intéressant. Il se peut que tu fasses une expérience inhabituelle. Au revoir ! »

Sur ces mots, il me quitta pour de bon.

Les paroles similaires de la prédiction du sadhu au temple de Kalighat me traversèrent l'esprit. Intrigué, je pénétrai dans la maison ; on m'introduisit dans un salon spacieux. Une foule de gens étaient assis à l'orientale, ici et là, sur un épais tapis orange. Un murmure, où se mêlaient crainte et respect, atteignit mes oreilles :

« Regardez Gandha Baba, sur sa peau de léopard ! Il peut donner le parfum naturel de n'importe quelle fleur à une autre qui n'en a pas, revivifier une fleur fanée, ou faire s'exhaler de la peau d'une personne des senteurs exquises. »

Je me mis à fixer le saint intensément. Son regard vif croisa le mien. Il était bien en chair et portait la barbe. Il avait la peau basanée et de grands yeux brillants.

« Mon fils, je suis heureux de te voir. Dis-moi ce que tu désires. Voudrais-tu un parfum ?

— Pour quoi faire ? lui répondis-je, trouvant sa question un peu puérile.

— Pour découvrir une manière miraculeuse de sentir les parfums.

— Vous voulez vous servir de Dieu pour produire des parfums ?

— Quoi d'étonnant à cela puisque Dieu crée les parfums.

— Oui, mais Il façonne les pétales des fleurs pour former de frêles et éphémères flacons dont on respire le parfum et que l'on jette ensuite. Savez-vous matérialiser des fleurs ?

— Oui, mais d'habitude je matérialise des parfums, mon petit ami.

— Alors les fabriques de parfums vont faire faillite.

— Je leur permettrai de garder leur commerce ! Mon but est de démontrer le pouvoir de Dieu.

— Est-il nécessaire de prouver Dieu ? N'accomplit-Il pas des miracles en toute chose et partout ?

— Oui, mais nous devrions, nous aussi, manifester certains aspects de l'infinie variété de Son pouvoir créateur.

— Combien de temps vous a-t-il fallu pour maîtriser votre art ?

— Douze ans.

— Pour créer des parfums par des procédés astraux ! Vénérable saint, il me semble que vous avez perdu une

douzaine d'années pour obtenir des parfums qu'il est possible de se procurer contre quelques roupies chez un fleuriste !

— Les parfums disparaissent avec les fleurs.

— Les parfums disparaissent avec la mort. Pourquoi devrais-je désirer ce qui plaît seulement au corps ?

— Monsieur le philosophe, tu me plais. Pour l'instant, tends ta main droite. »

Il fit un geste de bénédiction.

J'étais à environ un mètre de Gandha Baba. Personne d'autre n'était assez proche de moi pour être en contact avec mon corps. J'étendis la main que le yogi ne toucha même pas.

« Quel parfum veux-tu ?

— De rose.

— Qu'il en soit ainsi. »

À ma grande surprise, un fort et délicieux parfum de rose s'exhala du creux de ma paume. Avec un sourire, je pris dans un vase tout proche une grande fleur blanche inodore.

« Pouvez-vous imprégner cette fleur sans odeur de celle du jasmin ?

— Qu'il en soit ainsi. »

L'odeur du jasmin jaillit instantanément des pétales. Je remerciai le faiseur de miracles et m’assis à côté d'un de ses disciples. Celui-ci me dit que Gandha Baba, dont le vrai nom était Vishuddhananda, avait appris d'étonnants secrets yoguiques auprès d'un maître au Tibet. Ce yogi tibétain, m'assura-t-on, était âgé de plus de mille ans.

« Son disciple, Gandha Baba, n'accomplit pas toujours ses prouesses avec de simples paroles, comme vous venez de le voir. »

Le disciple parlait de son maître avec une fierté évidente.

« Sa méthode varie considérablement selon les tempéraments. Il est merveilleux ! Il compte beaucoup d'adeptes parmi l'intelligentsia de Calcutta. »

En mon for intérieur, je résolus de ne pas en augmenter le nombre ! Un guru littéralement trop « merveilleux » n'était pas à mon goût. Je remerciai poliment Gandha Baba et partis. Revenant tranquillement à la maison, je réfléchissais aux trois rencontres faites au cours de cette journée.

Alors que je franchissais la porte d'entrée, je croisai ma sœur Uma.

« Tu deviens très élégant maintenant ! Tu utilises des parfums ! » me dit-elle.

Sans un mot je lui fis sentir ma main.

« Quel délicieux parfum de rose ! Il est extraordinairement fort ! » Pensant que c'était plutôt « fort extraordinaire », toujours sans un mot, je lui mis sous le nez la fleur parfumée de manière astrale.

« Ah ! Que j'aime le jasmin ! »

Elle saisit la fleur. Un étonnement grandissant éclaira de façon comique son visage comme elle humait à plusieurs reprises l'odeur du jasmin dans une fleur qu'elle savait très bien être inodore. En voyant sa réaction, je ne soupçonnais plus Gandha Baba d'avoir provoqué en moi un état d'autosuggestion dans lequel j'aurais été seul capable de déceler les parfums.

Plus tard, j'appris d'un ami, Alakananda, que le Saint aux parfums détenait un pouvoir que j'aurais aimé voir possédé par les millions d'affamés de ce monde.

« Je me trouvais, avec une centaine d'autres invités, chez Gandha Baba à Burdwan, me dit Alakananda. C'était lors d'un gala. Comme le yogi avait la réputation de pouvoir

extraire des objets de l'éther, je lui demandai en riant de matérialiser des mandarines, fruit qui n'était pas alors de saison. Immédiatement, les *luchis*[43], présentés sur des feuilles de bananier qui servaient d'assiettes, se gonflèrent. Nous eûmes aussitôt la surprise de découvrir que chaque pain contenait une mandarine pelée. Je mordis dans la mienne non sans appréhension, mais la trouvai délicieuse. »

Des années plus tard, je compris, par la réalisation intérieure, comment Gandha Baba effectuait ses matérialisations. Malheureusement, la méthode est hors de portée des populations affamées de cette terre.

Les stimuli sensoriels variés auxquels réagit l'homme, qu'ils soient tactiles, visuels, gustatifs, auditifs ou olfactifs, sont produits par les différentes intensités de vibrations des électrons et des protons. Les vibrations, à leur tour, sont contrôlées par le *prana*, ou « biotrons », forces vitales subtiles, plus fines que les énergies atomiques, porteuses de l'intelligence des idées-substances correspondant aux cinq sens.

Gandha Baba s'harmonisant avec les forces du *prana* par certaines techniques de yoga, était capable d'amener les « biotrons » à modifier leur structure vibratoire afin de concrétiser l'objet désiré. Ses parfums, ses fruits et autres prodiges étaient bien la matérialisation de vibrations du monde physique et non pas une sensation intérieure qui aurait été produite par hypnose.

Les chirurgiens se servent de l'hypnose comme d'une sorte de chloroforme psychique dans certaines opérations mineures lorsque le patient ne supporte pas l'anesthésie. Mais l'état d'hypnose peut nuire à ceux qui s'y soumettent fréquemment ; des effets psychologiques néfastes peuvent survenir qui, à la longue, endommagent les cellules du cerveau. L'hypnose, c'est

la violation du territoire de la conscience d'autrui[44]. Ce phénomène temporaire n'a rien de commun avec les miracles accomplis par des hommes de réalisation divine. Éveillés en Dieu, les vrais saints effectuent des modifications dans ce monde onirique grâce à leur volonté qui est en parfaite harmonie avec celle du Créateur et Rêveur cosmique[45].

Des prodiges, tels que ceux accomplis par le Saint aux parfums, sont spectaculaires, mais sans aucune utilité du point de vue spirituel. N'ayant d'autre but que de nous distraire, ils nous détournent d'une recherche sérieuse de Dieu.

Les démonstrations ostentatoires de pouvoirs sortant de l'ordinaire sont critiquées par les maîtres. Le mystique persan, Abu Saïd, s'est autrefois moqué de certains fakirs (ascètes musulmans) qui s'enorgueillissaient d'avoir des pouvoirs sur l'eau, l'air et la terre.

« Une grenouille se trouve également chez elle dans l'eau ! fit remarquer Abu Saïd avec un certain dédain. Le corbeau et le vautour volent aisément dans l'air ; le diable est simultanément présent à l'est et à l'ouest ! Un homme véritable est celui qui agit avec droiture parmi ses semblables. Qu'il achète ou qu'il vende, cependant pas un instant il n'oublie Dieu[46] ! » À une autre occasion, le grand maître persan donna ainsi sa définition de la vie spirituelle : « Éliminez ce que vous avez dans la tête (désirs et ambitions égoïstes) ; partagez généreusement avec les autres ; ne reculez pas devant les coups de l'adversité ! »

Ni le sage impartial du temple de Kalighat, ni le yogi formé au Tibet n'avaient étanché ma soif ardente d'un guru. Mon cœur était de lui-même capable d'apprécier la valeur de ces deux sages et leur criait spontanément « bravo ! » avec d'autant plus de vigueur qu'il était rarement tiré de son

silence. Mais lorsque finalement je rencontrai mon Maître, c'est uniquement par son sublime exemple qu'il m'enseigna la réelle grandeur de l'homme véritable.

CHAPITRE 6

LE SWAMI AUX TIGRES

« J'ai trouvé l'adresse du Swami aux tigres. Allons le voir demain. »

Cette suggestion bienvenue émanait de Chandi, un de mes camarades de lycée. Je désirais ardemment rencontrer le saint qui, avant d'être moine, avait capturé et combattu des tigres à mains nues. Devant de tels exploits, mon enthousiasme d'enfant était des plus vifs.

Le lendemain, à l'aube, il faisait un froid hivernal, mais Chandi et moi partîmes avec entrain. Après plusieurs vaines recherches dans Bhowanipur, banlieue de Calcutta, nous arrivâmes enfin devant la maison du Swami. Sur la porte se trouvaient deux anneaux de fer que je fis retentir très fort. En dépit du vacarme, un serviteur arriva tranquillement. Son sourire ironique laissait entendre que même de bruyants visiteurs ne pouvaient parvenir à perturber le calme de la demeure d'un saint.

Percevant ce muet reproche, mon compagnon et moi fûmes reconnaissants d'être néanmoins introduits dans le salon. Là, notre longue attente nous remplit d'appréhension. En effet, la loi tacite de l'Inde pour ceux qui sont en quête de vérité est la patience. Ainsi, un maître peut délibérément mettre à l'épreuve l'impatience d'une personne désirant le rencontrer. C'est une ruse psychologique fréquemment utilisée en Occident par les docteurs et les dentistes !

Nous fûmes enfin appelés par le serviteur. Chandi et moi entrâmes dans une chambre à coucher. Le célèbre Swami Sohong[47] était assis sur son lit. La vue de son corps imposant nous fit une impression étrange. Les yeux écarquillés, nous restâmes sans voix. Nous n'avions jamais vu auparavant un tel torse, ni de tels biceps semblables à des ballons de football. Son cou était énorme et son visage à la fois féroce et calme était encadré de longs cheveux bouclés, d'une barbe et d'une moustache. La douceur de la colombe et la férocité du tigre se laissaient entrevoir dans ses yeux sombres. Pour tout vêtement, il portait une peau de tigre autour de sa taille musclée.

Après avoir retrouvé notre voix, mon ami et moi saluâmes le moine en lui exprimant toute notre admiration pour ses prouesses extraordinaires avec les félins.

« Voudriez-vous, s'il vous plaît, nous raconter comment il est possible de vaincre à mains nues la bête sauvage la plus féroce de toute la jungle, le tigre royal du Bengale ?

— Mes enfants, cela n'est pas un problème pour moi de me battre avec des tigres. Je pourrais le faire encore aujourd'hui s'il le fallait, dit-il avec un petit rire d'enfant. Vous considérez les tigres comme des tigres, pour moi, ce ne sont que des minets !

— Swamiji, peut-être arriverais-je à convaincre mon subconscient que les tigres sont des minets, mais pourrais-je le faire croire aux tigres ?

— Il est nécessaire, bien entendu, de posséder également de la force ! Il ne faut pas s'attendre à ce qu'un bébé arrive à maîtriser un tigre uniquement parce qu'il le considère comme un chat domestique ! Ces mains puissantes sont ma seule arme. »

Il nous demanda de le suivre dans le patio et, là, il donna un coup de poing à l'extrémité d'un mur. Une brique alla s'écraser sur le sol ; le ciel apparut soudain par le trou béant, comme si le mur avait une dent cassée ! Je restai confondu d'étonnement. Quelqu'un qui d'un coup de poing peut pulvériser une brique tenue solidement par du mortier, pensai-je, doit certainement être capable de fracasser la mâchoire d'un tigre !

« Un certain nombre d'hommes ont les mêmes capacités physiques que les miennes, mais ils manquent néanmoins de sang-froid. Ceux qui sont solides physiquement, mais qui ne le sont pas mentalement, peuvent s'évanouir à la seule vue d'un animal sauvage bondissant librement dans la jungle. La férocité du tigre est naturelle et lorsqu'il vit dans son habitat, il n'a rien à voir avec l'animal de cirque drogué à l'opium !

« Plusieurs hommes à la force herculéenne se sont retrouvés paralysés de terreur devant l'assaut d'un tigre royal du Bengale. Ainsi, dans son esprit, le tigre a réduit l'homme à l'état de minet craintif. Néanmoins, il est possible à un homme possédant un corps suffisamment fort et une détermination à toute épreuve de renverser les rôles et de persuader le tigre que c'est lui le minet sans défense. Combien de fois n'ai-je fait que cela ! »

Je croyais bien volontiers que le titan qui se tenait devant moi était capable d'accomplir la métamorphose du tigre en petit chat. Il paraissait disposé à parler. Chandi et moi l'écoutions respectueusement.

« C'est l'esprit qui commande les muscles. La force d'un coup de marteau dépend de l'énergie déployée. La puissance exprimée par cet instrument qu'est le corps physique dépend du degré de volonté et de courage de l'homme. Le corps est littéralement fabriqué et nourri par l'esprit. Sous la pression

d'instincts venant de vies passées, des pensées de force ou de faiblesse s'infiltrent peu à peu dans la conscience humaine. Elles s'expriment par des habitudes qui, à leur tour, se manifestent sous la forme d'un corps robuste ou malingre. La fragilité physique a son origine dans l'esprit ; refermant le cercle vicieux, le corps, devenu esclave des habitudes, contrecarre à son tour l'esprit. Si le maître se laisse diriger par le serviteur, ce dernier devient despotique ; de même, l'esprit en se soumettant aux dictats du corps est réduit à l'esclavage. »

À notre demande pressante, l'impressionnant Swami consentit à nous dire quelques mots sur sa vie :

« Depuis toujours, j'ai eu l'ambition de me battre contre les tigres. Cependant, si ma volonté était puissante, mon corps était faible. »

Une exclamation de surprise m'échappa. Il me semblait incroyable que cet homme possédant actuellement des « épaules d'Atlas taillées pour porter » puisse avoir jamais connu la faiblesse.

« C'est en entretenant sans relâche et de manière inflexible des pensées de force et de santé que je surmontai mon handicap. J'ai d'excellentes raisons de glorifier l'invincible puissance de l'esprit qui, je l'ai découvert, est le véritable vainqueur des tigres royaux du Bengale.

— Pensez-vous, vénérable Swami, que je pourrai un jour me battre contre des tigres ? »

Ce fut la première et la dernière fois que cette étrange ambition me vint à l'esprit !

« Oui, bien sûr, dit-il en souriant. Mais il y a plusieurs genres de tigres, certains rôdent dans la jungle des désirs humains. On ne retire aucun bénéfice spirituel à assommer

les animaux sauvages à coups de poing. Il est préférable de vaincre ses propres ennemis intérieurs.

— Pourriez-vous nous raconter comment vous êtes passé de dompteur de tigres sauvages à dompteur de passions sauvages ? »

Le Swami aux tigres s'enferma dans le silence. Son regard se fit lointain, à la recherche d'images du passé. Je sentis qu'il hésitait à satisfaire ma requête. Finalement, il acquiesça d'un sourire :

« Lorsque ma renommée fut au zénith, elle instilla en moi le poison de l'orgueil. Je pris la décision non seulement de lutter contre les tigres, mais aussi de leur faire exécuter différents tours d'adresse. J'avais l'ambition de contraindre les bêtes sauvages à se conduire comme des animaux domestiques. J'accomplis mes premiers exploits en public avec un succès des plus satisfaisants.

« Un soir, mon père entra dans ma chambre, l'air préoccupé :

« "Mon fils, considère mes paroles comme une mise en garde. Je voudrais t'éviter d'avoir à subir des souffrances dans le futur car la roue de la loi de cause à effet peut, en tournant, finir par te broyer.

« — Père, seriez-vous fataliste ? La superstition a-t-elle le droit de ternir l'éclat de mes actions ?

« — Je ne suis pas fataliste, mon fils. Mais je crois à la loi de la juste rétribution, telle qu'elle est enseignée dans les saintes Écritures. Le peuple de la jungle éprouve maintenant du ressentiment à ton égard ; un jour tu pourrais bien en subir les conséquences.

« — Père, vous me surprenez ! Vous savez fort bien comment sont les tigres : beaux, mais impitoyables ! Qui sait

? Il se peut que mes coups fassent pénétrer dans leur tête dure quelque notion de respect. Je suis comme le professeur d'une école de perfectionnement pour bêtes sauvages, chargé de leur apprendre les bonnes manières ! Père, s'il vous plaît, considérez-moi comme un dompteur de tigres, mais jamais comme un tueur de tigres. Comment mes bonnes actions pourraient-elles m'attirer du mal ? Je vous en supplie, ne me forcez pas à changer mon mode de vie." »

Chandi et moi étions tout ouïe, comprenant parfaitement ce dilemme du passé : En Inde, un enfant ne désobéit pas aux vœux de ses parents à la légère. Le Swami aux tigres poursuivit :

« Mon père écouta mes explications avec un silence stoïque. Il le rompit en me faisant cette révélation d'un ton grave :

« "Mon fils, tu m'obliges à te raconter une prédiction de mauvais augure venant de la bouche même d'un saint. Ce dernier s'est approché de moi, hier, alors que je faisais ma méditation quotidienne sous la véranda.

« —Cher ami, me dit-il, voici un message destiné à ton fils belliqueux : Qu'il arrête ses activités barbares ! Sinon son prochain combat contre un tigre lui vaudra de graves blessures. Puis, pendant six mois, il sera en proie à une maladie mortelle. Ensuite, il abandonnera son mode de vie antérieur et se fera moine. "

« Ce récit ne m'impressionna nullement. Je pensai que mon père avait été la victime crédule d'un fanatique plongé dans l'illusion. »

Le Swami aux tigres ponctua cette confession d'un geste d'impatience, comme pour chasser cette stupide erreur de jugement. Pendant longtemps il resta enfermé dans un silence austère, apparemment oublieux de notre présence. Il reprit le fil de son récit, de façon soudaine et d'une voix sourde :

« Peu de temps après l'avertissement de mon père, je visitai la capitale du Cooch Behar. Cette région pittoresque m'était inconnue et je m'attendais à un changement reposant. Comme partout ailleurs, une foule de curieux me suivait dans les rues. Je surpris quelques bribes de commentaires chuchotés sur mon passage :

« "C'est l'homme qui se bat contre les tigres sauvages !"

« "Voyez ses jambes, ce sont de vrais troncs d'arbres !"

« "Regardez son visage ! Ce doit être une incarnation du roi des tigres lui-même !"

« Vous savez à quel point les gamins des villages tiennent lieu de dernière édition d'un journal ! Et à quelle vitesse circulent les nouvelles, de maison en maison, par la bouche des femmes ! En l'espace de quelques heures, toute la ville était en effervescence après avoir appris ma présence.

« Alors qu'un soir je me reposais tranquillement, j'entendis un bruit de galop. Des chevaux s'arrêtèrent devant la maison où je résidais. Un certain nombre de policiers, de haute taille et enturbannés, firent irruption.

« J'étais interloqué. "Ces instruments de la loi humaine sont capables de tout, pensai-je. Je me demande s'ils vont me prendre à partie sur des sujets qui me sont totalement inconnus." Mais les officiers de police s'inclinèrent avec une courtoisie inhabituelle :

« "Nous venons vous souhaiter la bienvenue de la part du Prince du Cooch Behar. Il se fait un plaisir de vous inviter à son palais demain matin."

« Je réfléchis un moment à cette proposition. Pour une raison obscure, j'éprouvais un vif regret de voir la tranquillité de mon voyage ainsi interrompue. Mais l'insistance des policiers me toucha et j'acceptai l'invitation.

« Le lendemain, je fus déconcerté de me voir escorté avec le plus grand empressement de ma porte à un magnifique carrosse, tiré par quatre chevaux, par un serviteur tenant une ombrelle d'apparat afin de me protéger du soleil brûlant. J'appréciai la traversée agréable de la ville et de ses environs boisés. Le descendant royal en personne était à la porte du palais pour m'accueillir. Il m'offrit son siège couvert de brocart d'or et, en souriant, prit place à mes côtés sur un siège plus simple.

« Tous ces égards auront certainement un prix ! pensai-je avec un étonnement grandissant. Après quelques amabilités d'usage, les motifs du prince apparurent clairement :

« "Dans ma ville court la rumeur que vous pouvez lutter contre les tigres sauvages uniquement avec les mains nues. Est-ce vrai ?

« — C'est exact.

« — J'ai du mal à le croire ! Vous êtes de Calcutta, nourri du riz blanc des citadins ! Soyez franc, n'avez-vous pas combattu que des animaux amorphes, drogués à l'opium ?"

« Il avait une voix forte et sarcastique, avec un léger accent provincial.

« Je ne daignai pas répondre à cette question insultante.

« "Je vous mets au défi de vous battre contre mon tigre Raja Begum[48], récemment capturé. Si vous réussissez à lui résister, à l'attacher avec une chaîne et à quitter sa cage en étant toujours debout, ce tigre royal sera à vous ! Plusieurs milliers de roupies et bien d'autres cadeaux vous seront aussi offerts. Si vous refusez de l'affronter en combat, je proclamerai à grands sons de trompe dans tout mon état que vous êtes un imposteur."

« Ses paroles insolentes m'atteignirent comme une décharge d'artillerie. Furieux, j'acceptai en le fusillant du regard. Dans son excitation, le prince s'était à moitié levé de son siège ; il s'y affala de nouveau avec un sourire sadique. Il me faisait penser aux empereurs romains qui se délectaient à jeter les chrétiens dans les arènes avec les bêtes sauvages.

« "Le combat aura lieu dans une semaine, me dit-il. Je regrette de ne pouvoir vous donner la permission de voir le tigre à l'avance."

« Je ne sais pas si le prince craignait que j'hypnotise la bête ou que je lui donne en secret de l'opium !

« Je quittai le palais en remarquant, amusé, que cette fois-ci il n'y avait plus d'ombrelle royale ni de pompeux carrosse !

« Toute la semaine, je préparai méthodiquement mon esprit et mon corps à l'épreuve qui m'attendait. Par mon serviteur, je fus mis au courant de plusieurs récits extravagants. Les prédictions sinistres que le saint avait faites à mon père s'étaient, d'une manière ou d'une autre, répandues dans le pays et avaient été déformées par la même occasion. De nombreux villageois naïfs croyaient qu'un mauvais esprit, maudit des dieux, s'était réincarné en un tigre qui prenait diverses formes démoniaques la nuit, mais redevenait un animal tigré durant le jour. Ce tigre-démon avait été selon eux envoyé dans le but de m'humilier.

« Une autre version fantaisiste disait que la prière des félins adressée au ciel des tigres avait trouvé une réponse en la forme de Raja Begum. Il devait être l'instrument de ma punition - moi, l'audacieux bipède, qui était une insulte à l'espèce entière des tigres ! Homme sans pelage et sans crocs qui avait osé défier ces puissants animaux armés de griffes ! La haine accumulée de tous les tigres humiliés, déclarèrent les villageois, était suffisamment forte pour activer des lois

occultes et causer la chute de l'orgueilleux dompteur de tigres.

« Mon serviteur m'apprit aussi que le prince était dans son élément avec l'organisation de cette rencontre entre l'homme et la bête. Il avait fait installer une vaste tente résistant à la pluie et au vent et destinée à contenir des milliers de personnes. En son centre se trouvait Raja Begum dans une énorme cage de fer, entourée d'une enceinte de sécurité. Le captif n'arrêtait pas de pousser des rugissements à vous glacer le sang. On le nourrissait chichement de façon à éveiller en lui un appétit féroce. Peut-être que le prince s'attendait à ce que je sois son repas de récompense !

« Des foules entières venues de la ville et de ses environs se précipitèrent pour acheter des billets en réponse aux roulements de tambours annonçant ce combat unique. Le jour de l'affrontement, on refusa des centaines de personnes par manque de sièges. Beaucoup se faufilèrent par les ouvertures de la tente pour remplir le moindre espace sous les gradins. »

À mesure que l'histoire du Swami aux tigres approchait de son apogée, mon émotion était à son comble ; Chandi aussi était totalement captivé.

« Au milieu des rugissements sonores et perçants de Raja Begum et du brouhaha de la foule terrifiée, je fis calmement mon apparition. Portant un pagne léger, je n'avais aucun autre vêtement pour me protéger. Je tournai le verrou de l'enceinte de sécurité et le refermai tranquillement derrière moi. Le tigre flairait l'odeur du sang. Se jetant sur les barreaux dans un fracas retentissant, il poussa un rugissement féroce de bienvenue. Le public se tut, pris de peur et de pitié : j'avais tout du faible agneau face à la bête déchaînée.

« En un clin d'œil, je fus dans la cage, mais alors que j'en claquais la porte, Raja Begum se jeta sur moi. J'avais la main droite terriblement lacérée. Le sang humain, le plus grand régal d'un tigre, coulait à flots de ma blessure. La prophétie du saint semblait être sur le point de s'accomplir.

« Je me ressaisis immédiatement du choc de la première grave blessure que j'aie jamais reçue. Pour cacher le spectacle de mes doigts ensanglantés, je mis ma main droite dans les replis de mon pagne et de mon bras gauche j'assénai au tigre un coup à lui rompre les os. La bête recula en chancelant, pivota sur elle-même au fond de la cage et fit un bond convulsif en avant. Je la bombardai de coups de poing sur la tête, ma célèbre punition.

« Mais le goût du sang avait produit sur Raja Begum le même effet que la première gorgée de vin sur un alcoolique en manque. Ponctués de rugissements assourdissants, les assauts du fauve étaient de plus en plus violents. Je ne pouvais me défendre que d'une seule main, ce qui me rendait vulnérable face aux griffes et aux crocs de l'animal. Mais je lui infligeai en retour un châtiment exemplaire. Tous deux ensanglantés, nous nous battions à mort. La cage était un véritable pandémonium, le sang giclait dans toutes les directions, des rugissements de douleur et de vengeance sortaient de la gueule de l'animal.

« "Tirez donc sur le tigre ! Tuez-le !" criaient les spectateurs.

« La vitesse à laquelle homme et bête se déplaçaient dans la cage était si grande que la balle d'un garde manqua son but. Je rassemblai alors toute ma force de volonté, hurlai furieusement et lui assénai un coup décisif. Le tigre s'effondra et resta inerte sur le sol.

— Comme un minet ! » m'exclamai-je.

Le Swami rit de bon cœur à cette remarque, puis il poursuivit son récit fascinant :

« Raja Begum était enfin vaincu. J'infligeai alors une humiliation supplémentaire à son orgueil royal : de mes mains lacérées, j'eus l'audace d'écarter de force ses mâchoires. L'espace d'un instant spectaculaire, je mis la tête à l'intérieur du piège mortel de sa gueule ouverte. Puis je cherchai autour de moi une chaîne. J'en saisis une qui traînait sur le sol et attachai le tigre par le cou aux barreaux de la cage. Triomphant, je me dirigeai vers la porte.

« Mais Raja Begum, ce diable incarné, avait une vitalité digne de sa prétendue nature démoniaque. D'un bond incroyable, il cassa la chaîne et me sauta sur le dos. L'épaule prise dans l'étau de ses mâchoires, je tombai brutalement. Mais en un clin d'œil, j'avais repris le dessus, et je le clouai au sol. Sous une volée de coups impitoyables, ce perfide animal sombra dans un état semi-conscient. Cette fois-ci, je l'attachai plus solidement et lentement je quittai la cage.

« C'étaient maintenant des cris de joie qui éclataient de toutes parts. Les acclamations de la foule semblaient sortir d'une seule et même gorge gigantesque. Affreusement blessé, j'avais cependant rempli les trois conditions du combat : assommer le tigre, l'attacher avec une chaîne, et quitter la cage sans avoir besoin d'assistance. De plus, j'avais si sévèrement blessé et effrayé la bête qu'elle avait laissé s'échapper l'occasion unique d'avoir ma tête dans sa gueule !

« Après que mes blessures furent pansées, on me mit à l'honneur et je fus paré de guirlandes de fleurs. De partout, des pièces d'or pleuvaient à mes pieds. Une période de fête commença dans toute la ville où l'on parlait sans fin de ma victoire sur un des tigres les plus grands et les plus sauvages qu'on ait jamais vu. On m'offrit, comme promis, Raja Begum,

mais je ne m'en réjouis pas. Un changement de nature spirituelle s'était produit dans mon cœur. C'était comme si, en fermant derrière moi la porte de la cage, j'avais aussi fermé la porte à mes ambitions terrestres.

« Ensuite, je traversai une période douloureuse. Pendant six mois, je demeurai entre la vie et la mort à cause d'un empoisonnement du sang. Aussitôt que je fus en état de quitter le Cooch Behar, je retournai dans ma ville natale.

« "Je sais maintenant que mon maître est ce saint homme qui m'avait donné un sage avertissement, avouai-je humblement à mon père. Oh, si seulement je pouvais le retrouver !"

« Mon désir ardent était sincère car, un jour, le saint arriva à l'improviste :

« "En voilà assez de dompter les tigres ! me dit-il avec une calme assurance. Viens avec moi, je t'apprendrai à vaincre les bêtes sauvages de l'ignorance qui rôdent dans la jungle de l'esprit humain. Tu es habitué à avoir un public : que ce soit une pléiade d'anges, divertis par le spectacle de ta fascinante maîtrise du yoga !"

« Je fus initié à la voie spirituelle par mon saint guru. Il ouvrit les portes de mon âme, rouillées et résistantes car, depuis si longtemps, laissées à l'abandon. Main dans la main, nous nous mîmes bientôt en route pour l'Himalaya où mon guru devait continuer ma formation spirituelle. »

Chandi et moi nous inclinâmes aux pieds du Swami, reconnaissants d'avoir eu un aperçu de sa vie particulièrement mouvementée. Nous estimions, avec mon ami, avoir été amplement récompensés de la longue attente dans le salon glacial !

CHAPITRE 7

LE SAINT AUX LÉVITATIONS

« Lors d'une réunion, la nuit dernière, j'ai vu un yogi se maintenir en l'air à plus d'un mètre au-dessus du sol. »

Mon ami, Upendra Mohun Chowdhury, pensait m'impressionner en me disant cela.

Je lui adressai un sourire enthousiaste :

« Je crois le connaître. S'agit-il de Bhaduri Mahasaya de la rue Upper Circular ? »

Upendra, visiblement déçu de ne pas m'avoir appris quelque chose de nouveau, acquiesça d'un signe de tête. Mes amis connaissaient mon insatiable curiosité à l'égard des saints et se réjouissaient à chaque fois de me mettre sur les traces de l'un d'eux.

« Le yogi habite près de chez nous et je lui rends souvent visite. » Mes paroles suscitèrent un vif intérêt chez Upendra et je lui donnai d'autres détails :

« Je l'ai vu accomplir des prouesses extraordinaires. Il maîtrise pleinement les différents *pranayamas*[49] du yoga aux huit étapes défini autrefois par Patanjali[50]. Un jour, Badhuri Mahasaya effectua devant moi le *Bhastrika Pranayama* avec une force stupéfiante ; on avait l'impression qu'une véritable tempête s'était levée dans la pièce ! Après avoir apaisé le bruit tonitruant de son souffle, il se tint parfaitement immobile, immergé dans un état élevé de superconscience[51]. Cette

atmosphère de calme après la tempête reste pour moi inoubliable.

— J'ai entendu dire que le saint ne quitte jamais sa maison, dit Upendra, vaguement incrédule.

— C'est tout à fait exact ! Il y vit cloîtré depuis une vingtaine d'années et il assouplit quelque peu cette règle lors des festivités sacrées en sortant sur le trottoir devant sa maison ! Les mendiants s'y pressent alors nombreux, connaissant le bon cœur de Bhaduri Mahasaya.

— Comment peut-il se maintenir ainsi en l'air, en défiant les lois de la pesanteur ?

— Avec la pratique de certains *pranayamas*, le corps du yogi perd de sa matière grossière. Il peut alors léviter ou se déplacer en faisant de petits bonds de-ci de-là. Certains saints ne pratiquant pas le yoga traditionnel sont également connus pour avoir lévité dans un état d'intense dévotion pour Dieu.

— J'aimerais en savoir davantage à propos de ce sage. Vas-tu à ses réunions du soir ? »

Les yeux d'Upendra brillaient de curiosité.

« Oui, j'y assiste souvent. Sa sagesse est riche d'un humour qui m'amuse énormément et mes éclats de rire prolongés troublent parfois la solennité de ses réunions. Le saint ne s'en formalise pas, mais ses disciples me foudroient du regard ! »

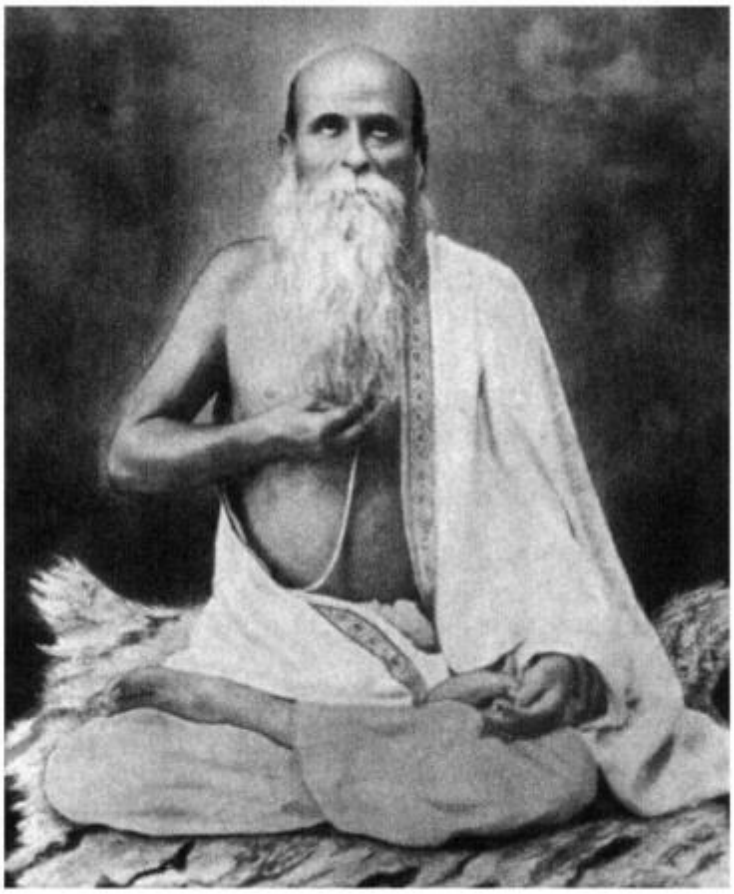
Cet après-midi-là, en rentrant de l'école, je passai devant la retraite de Bhaduri Mahasaya et décidai de lui rendre visite. En général, le yogi ne recevait pas le public. Un disciple, occupant le rez-de-chaussée, protégeait avec autorité le domaine privé de son maître. Il me demanda d'un ton solennel si j'avais un « rendez-vous ». Heureusement, son

guru apparut à point nommé pour m'éviter une expulsion sommaire.

« Laisse entrer Mukunda quand il le désire. »

Les yeux du sage étincelaient.

« Ce n'est pas pour mon confort personnel, mais pour celui des autres, que je me suis imposé cette existence recluse. Ceux qui sont dans le monde n'apprécient pas la franchise qui fait voler en éclats leurs illusions. Les saints sont non seulement rares, mais souvent déconcertants, y compris dans les Écritures ! »



NAGENDRA NATH BHADURI
« Le saint aux lévitations »

« Maharishi[52], vous êtes le premier yogi que je vois vivre en parfait reclus.

— Pour que l'homme ne pense pas que Dieu agit uniquement selon des règles, Celui-ci fait parfois s'épanouir l'âme d'un saint en terrain insolite ! »

Le sage s'immobilisa dans la posture du lotus. Bien que septuagénaire, son corps vibrant de vie ne présentait aucun des signes déplaisants de l'âge ou de la vie sédentaire. Robuste et droit, il incarnait à tous points de vue l'idéal du rishi tel que le décrivent les textes sacrés. Son visage à la barbe foisonnante lui donnait un port majestueux. Il gardait une posture toujours bien droite, ses yeux tranquillement fixés sur l'Omniprésence.

Le saint et moi plongeâmes dans les profondeurs de la méditation. Une heure plus tard, sa voix douce m'en fit sortir :

« Tu pénètres souvent dans le silence, mais as-tu développé l'*anubhava*[53] ? »

Il me rappelait ainsi d'aimer Dieu plus que la méditation.

« Ne confonds pas la technique et le But » reprit le saint.

Il m'offrit ensuite quelques mangues. Avec ce délicieux sens de l'humour qui éclairait sa nature austère, il remarqua :

« En général, les gens sont plus amateurs de *Jala Yoga* (union avec la nourriture) que de *Dhyana Yoga* (union avec Dieu) ! »

Ce jeu de mots du yogi me fit éclater de rire.

« Quel rire tu as ! »

Une lueur d'affection traversa son regard. Son visage était toujours sérieux, mais un sourire extatique l'illuminait

subtilement. Un rire divin éclatait dans les profondeurs de ses yeux de lotus.

« Ces lettres viennent de la lointaine Amérique, dit-il en m'indiquant plusieurs enveloppes épaisses posées sur la table. Je corresponds avec quelques associations de ce pays dont les membres s'intéressent au yoga. Ils découvrent à nouveau l'Inde, mais avec un meilleur sens de l'orientation que Christophe Colomb ! Je suis heureux de les aider. La connaissance du yoga, tout comme la lumière du jour, est à l'entière disposition de tous ceux qui désirent la recevoir.

« Ce que les rishis de l'Inde ont perçu comme essentiel au salut de l'homme appartient tout autant à l'Occident. Même s'ils se différencient par leurs expériences extérieures, l'Orient et l'Occident sont identiques en leur âme et ne s'épanouiront qu'avec la pratique et la discipline d'une des formes du yoga. »

Le saint me pénétra de son regard tranquille. Je ne compris pas alors toute la signification prophétique de ses paroles. C'est aujourd'hui seulement, en écrivant ces lignes, que je réalise qu'il faisait allusion à ma future mission de répandre les enseignements de l'Inde en Amérique.

« Maharishi, j'espère que vous écrirez un livre sur le yoga pour le plus grand bénéfice du monde.

— Un livre subit les altérations du temps et les commentaires erronés des critiques, répondit-il. Je préfère former des disciples qui, avec leur lignée d'étudiants, seront les vivants témoins de mon enseignement. »

Je demeurai seul avec le yogi jusqu'à l'arrivée de ses disciples, dans la soirée. Bhaduri Mahasaya entama alors un de ses discours inimitables. Telle une marée paisible, ses paroles balayaient en nous toute résistance mentale pour nous entraîner vers Dieu. Il s'exprimait en paraboles saisissantes, dans un bengali parfait.

Ce soir-là, Bhaduri exposa différents aspects philosophiques de la vie de Mirabaï, princesse du Rajputana au Moyen Âge, qui avait renoncé à la vie à la cour pour rechercher la compagnie des hommes de Dieu. L'un d'entre eux, le grand *sannyasi*, Sanatana Goswami, refusa de la recevoir sous prétexte qu'elle était une femme. La réponse de Mirabaï jeta humblement le *sannyasi* à ses pieds :

« Dis au maître qu'à ma connaissance il n'y a dans l'univers d'autre Mâle que Dieu ; ne sommes-nous pas tous du genre féminin auprès de Lui ? » (D'après les Écritures, le Seigneur est considéré comme l'unique Principe Positif créateur ; *maya*, Sa création, n'étant rien de plus qu'un principe passif.)

Mirabaï composa de nombreux chants mystiques, qui jouissent encore à ce jour d'une grande popularité en Inde. Voici l'un d'eux :

Si par un bain quotidien Dieu pouvait être réalisé,
Je me ferais aussitôt baleine dans l'océan ;
Si manger racines et fruits pouvait Le faire connaître,
Avec joie je choisirais la forme d'une chèvre ;
Si égrener des rosaires L'incitait à se révéler,
Je réciterais mes prières sur des chapelets géants ;
Si l'adoration d'images de pierre pouvait Le dévoiler,
Je vénérerais humblement une montagne silencieuse ;
Si en buvant du lait le Seigneur pouvait être absorbé,
Les petits veaux et les enfants seraient conscients de Lui ;
Si abandonner sa femme pouvait faire venir Dieu,
N'y aurait-il pas des milliers d'eunuques ?
Mais Mirabaï sait que pour trouver le Divin
Seul l'Amour est indispensable.

Plusieurs étudiants mirent quelques roupies dans les sandales posées à côté de Bhaduri, assis dans la posture du

yogi. Cette offrande respectueuse, dont c'est l'usage en Inde, indique que le disciple place ses biens matériels aux pieds du guru. En revêtant l'apparence d'amis reconnaissants, le Seigneur Lui-même prend ainsi soin de nous.

« Maître, vous êtes merveilleux ! dit avec admiration un étudiant en prenant congé du sage patriarche. Vous avez renoncé au confort et à la richesse pour chercher Dieu et nous enseigner la sagesse ! »

Il était de notoriété publique que, dans sa prime jeunesse, Bhaduri Mahasaya avait quitté délibérément une famille fortunée pour suivre la voie du yoga.

« Tu renverses la situation ! corrigea amicalement le saint homme. Je n'ai abandonné que quelques roupies et quelques plaisirs insignifiants pour accéder en échange à un empire cosmique de félicité infinie. Comment me serais-je alors privé de quoi que ce soit ? Tu appelles sacrifice la joie de prendre part à ce trésor divin ! En réalité, les hommes qui pratiquent le vrai renoncement sont ceux qui délaissent les richesses incomparables se trouvant en Dieu pour de pauvres jouets terrestres ! »

Je riais tout bas de cette vision paradoxale du renoncement : voilà d'un côté un saint mendiant devenu riche comme Crésus, et de l'autre d'arrogants milliardaires inconscients d'être des martyrs !

Le Maître conclut avec ces dernières paroles, véritable témoignage de sa foi profonde :

« L'ordre divin prend soin de notre avenir avec beaucoup plus de sagesse qu'aucune compagnie d'assurance. Le monde fourmille de gens inquiets qui mettent tous leurs espoirs dans la sécurité matérielle. Leurs pensées amères marquent leur front comme de profondes cicatrices. Mais Celui qui nous a

donné l'air et le lait, dès notre naissance, sait comment pourvoir jour après jour aux besoins de ses fidèles. »

En sortant de l'école, je continuai quelque temps encore à faire mes pèlerinages à la demeure du saint. Avec une ferveur silencieuse, il m'aida à atteindre l'*anubhava*. Un jour, il déménagea rue Ram Mohan Roy, loin de chez nous. Les disciples du Maître bien-aimé lui avaient construit un nouvel ermitage, connu sous le nom de Nagendra Math[54].

Bien que ceci me projette quelques années plus avant dans le cours de mon histoire, je citerai ici les derniers mots que m'adressa Badhuri Mahasaya. Peu avant d'embarquer pour l'Occident, j'allai le voir et m'agenouillai humblement à ses pieds pour recevoir sa bénédiction :

« Va en Amérique, mon fils. Que tout ce qui fait la grandeur de l'Inde depuis des millénaires soit ton bouclier. La victoire est écrite sur ton front ; le noble peuple d'au-delà des mers te réservera le meilleur des accueils. »

CHAPITRE 8

JAGADIS CHANDRA BOSE, GRAND SCIENTIFIQUE DE L'INDE

« Jagadis Chandra Bose a été, bien avant Marconi, le véritable père de la télégraphie sans fil. »

Cette remarque provocatrice entendue par hasard m'incita à rejoindre un groupe de professeurs discutant de sciences sur un trottoir. J'avoue éprouver le plus vif intérêt lorsqu'il s'agit de montrer que l'Inde peut jouer un rôle de premier plan non seulement en métaphysique, mais aussi en physique. Si vous percevez là, de ma part, une pointe de fierté nationale, je vous prie de m'en excuser !

« Pourquoi dites-vous donc cela, Monsieur ? » demandai-je.

Le professeur s'empressa d'expliquer : « Bose fut le premier à inventer un cohéreur sans fil et un appareil indiquant la réfraction des ondes électromagnétiques. Mais le savant indien n'a pas exploité ses inventions de façon commerciale. Abandonnant le monde inorganique, il se tourna rapidement vers le monde organique ; ses découvertes révolutionnaires en tant que botaniste surpassent même son génie de physicien. »

Je remerciai poliment mon mentor qui ajouta :

« Le grand savant est un de mes collègues au Presidency College. »

Dès le lendemain, je rendis visite au sage, car sa demeure était proche de la nôtre. Depuis un certain temps déjà, je l'admirais à distance. D'allure sérieuse et réservée, le

botaniste me reçut de bonne grâce. C'était un bel homme robuste d'une cinquantaine d'années, doté d'une chevelure abondante et d'un grand front. Si son regard était celui d'un rêveur idéaliste, son discours était d'une précision toute scientifique.

« J'ai récemment rendu visite à diverses sociétés scientifiques au cours d'un voyage en Occident. L'une de mes inventions, un appareil d'une très grande sensibilité démontrant l'unité indivisible de toutes les formes de vie[55], a particulièrement retenu leur attention.

Le crescographe Bose réalise un grossissement colossal, jusqu'à dix millions de fois. Si le microscope, en grossissant seulement quelques milliers de fois, a pu donner un élan vital à la biologie, le crescographe ouvre d'incalculables perspectives.

— Vous avez, Monsieur, activement contribué, au sein de la science universelle, à faire progresser l'unité entre l'Orient et l'Occident.

— J'ai fait mes études à Cambridge. La méthode occidentale soumettant scrupuleusement toute théorie à une vérification expérimentale est particulièrement admirable ! Cet empirisme occidental associé au don d'introspection que m'a légué l'Orient m'a permis de faire parler certains domaines de la nature longtemps restés silencieux. Mesurant avec d'éloquents graphiques la réponse des plantes aux divers stimuli, mon crescographe[56] démontre aux plus sceptiques que les plantes disposent d'un système nerveux sensitif et sont, tout comme les animaux, capables d'exprimer une vie affective des plus subtiles : amour, haine, joie, peur, plaisir, douleur, excitabilité, inertie, etc.

— Avant vous, Professeur, il n'était possible de voir dans ce formidable élan de vie palpitant dans toute la création qu'une

simple image poétique ! Un saint de ma connaissance refusait catégoriquement de cueillir les fleurs. "Pourquoi offenser le rosier dans sa fierté et sa dignité en lui dérobant brutalement le joyau de sa beauté ?" disait-il. Vos découvertes confirment le bien-fondé de cette remarque pleine de compassion.

— Le poète a une connaissance intime de la vérité, tandis que le scientifique l'approche de façon maladroite. Venez un jour à mon laboratoire voir par vous-même la démonstration irrécusable du crescographe. »

J'acceptai volontiers son invitation et pris congé. J'appris plus tard que le botaniste avait quitté le Presidency College pour créer un centre de recherches à Calcutta.

Lorsque l'Institut Bose fut ouvert, je me rendis à son inauguration. Des centaines de personnes enthousiastes parcouraient les lieux. J'étais sous le charme de l'art et des symboles spirituels déployés dans cette nouvelle demeure de la science. Le portail d'entrée, vestige des siècles passés, provenait d'un lointain sanctuaire. Derrière un bassin couvert de lotus[57], la sculpture d'une femme portant une torche attestait du respect des Indiens envers la femme, éternelle porteuse de lumière. Un petit temple dans le jardin était consacré au Noumène par-delà les phénomènes. L'absence de toute image sur l'autel évoquait l'aspect incorporel du Divin.

Le discours plein d'inspiration de Bose, lors de cette grande occasion, aurait très bien pu être prononcé par l'un des rishis d'autrefois :

« Je consacre aujourd'hui cet Institut non seulement en tant que laboratoire, mais en tant que temple. »

La solennité de ses paroles se répandit, tel un voile invisible, sur la foule présente dans l'auditorium.

« Au cours de mes recherches, je fus inconsciemment conduit aux frontières séparant la physique de la physiologie. À ma grande surprise, je vis la ligne de démarcation entre les domaines du vivant et de l'inerte s'évanouir, tandis que des points communs émergeaient. La matière inorganique, considérée comme inerte, palpitait en fait sous l'action d'une multitude de forces.

« Par leurs réactions communes, le métal, la plante et l'animal semblaient être régis par une loi universelle. Chacun des trois règnes montrait essentiellement les mêmes phénomènes : fatigue et dépression, possibilités de régénération et d'exaltation, absence de réaction associée à la mort. Émerveillé devant cette stupéfiante découverte, c'est rempli d'espoir que j'annonçai le résultat de mes recherches à l'Académie Royale des Sciences en apportant des preuves expérimentales. Mais les physiologistes présents me conseillèrent de me contenter de mes recherches en physique, où mon succès était assuré, plutôt que d'empiéter sur leur domaine. Je m'étais égaré sur le territoire d'un système corporatiste et j'en avais, sans le vouloir, transgressé les règles.

« Dans cette mise en garde, un préjugé inconscient d'ordre théologique, confondant ignorance et foi, était également présent. On oublie souvent que Celui qui nous entoure du mystère infini de Sa création a également implanté en nous le désir de questionner et d'apprendre. De nombreuses années d'incompréhension de la part de mes semblables m'ont enseigné qu'une vie dédiée à la science est inévitablement remplie de luttes sans fin. Cette vie intense doit être offerte sans réserve, sans aucune préoccupation de perte ou de gain, de succès ou d'échec.

« Finalement, les principales sociétés scientifiques acceptèrent mes théories et leurs résultats, reconnaissant par là même l'importance de la contribution de l'Inde à la science mondiale[58]. L'âme indienne pourrait-elle jamais se satisfaire de quoi que ce soit de mesquin ou d'étriqué ? Ce pays a su se renouveler sans cesse à travers d'innombrables transformations grâce à une tradition toujours vivante et à un puissant pouvoir de régénération. L'Inde a toujours enfanté des hommes qui ont cherché à atteindre les idéaux les plus élevés - non par la renonciation passive, mais au prix d'une lutte active - en écartant toute récompense immédiate ou mérite du moment. Celui qui, par faiblesse, refuse de lutter n'a pas à renoncer à quoi que ce soit, mais n'acquiert rien non plus. Seul celui qui réussit grâce à ses efforts peut enrichir le monde du fruit de son expérience victorieuse.

« Le travail déjà accompli dans le laboratoire Bose, concernant les réactions de la matière et les révélations inattendues sur la vie des plantes, a ouvert de nouvelles voies d'investigation à la physique, la physiologie, la médecine, l'agriculture et même à la psychologie. Des problèmes jusque-là considérés comme insolubles relèvent maintenant de la sphère d'études expérimentales.

« Cependant, pour atteindre de tels résultats, il est nécessaire d'avoir une précision rigoureuse. Ainsi, il m'a fallu concevoir un certain nombre d'instruments et d'appareils hypersensibles que vous pouvez voir exposés aujourd'hui dans le hall d'entrée. Ils vous diront combien d'efforts continus, de travail acharné, de persévérance et d'ingéniosité il a fallu déployer pour triompher des limitations humaines et parvenir au-delà des apparences trompeuses à révéler la réalité cachée. Tous les scientifiques novateurs savent qu'en

fait, leur véritable laboratoire, c'est l'esprit où ils découvrent les lois de la vérité au-delà de l'illusion.

« Les conférences faites dans cette enceinte ne divulgueront pas des connaissances déjà acquises, mais des découvertes innovantes, exposées ici pour la première fois. Grâce à une publication régulière des travaux de l'Institut, la contribution de l'Inde à la science sera connue du monde entier. Nous ne ferons jamais breveter ces découvertes. Elles resteront dans le domaine public. L'esprit de notre culture nationale veut que nous nous abstenions à jamais de profaner toute connaissance en l'utilisant uniquement à des fins personnelles.

« Mon souhait le plus vif est que cet Institut soit ouvert, autant que possible, aux chercheurs de tous les pays. En cela, j'essaie de rester fidèle aux traditions de mon pays : Il y a vingt-cinq siècles, l'Inde accueillait déjà, dans ses universités de Nalanda et de Taxila, des étudiants venant de toutes les parties du monde.

« Bien que la science ne soit ni orientale, ni occidentale, mais universelle, l'Inde possède cependant de nombreux atouts lui permettant de contribuer à son développement dans une large mesure[59]. Capable d'extraire un ordre nouveau d'une masse de faits apparemment contradictoires, la bouillonnante imagination indienne est tempérée par l'habitude de la concentration, grâce à laquelle l'esprit peut se mettre en quête de la vérité avec une infinie patience. »

La conclusion du savant m'émut jusqu'aux larmes. La « patience » n'est-elle pas le synonyme de l'Inde, qui déconcerte aussi bien le temps que les historiens ?

Peu après le jour de l'inauguration, je me rendis à nouveau au centre de recherche. Le grand botaniste se souvenant de sa promesse m'emmena visiter son silencieux laboratoire.

« Je vais fixer le crescographe à cette fougère ; son grossissement sera considérable. Si l'on amplifiait dans les mêmes proportions le lent cheminement d'un escargot, celui-ci aurait l'air de se déplacer à la vitesse d'un train express ! »

Mes yeux regardaient intensément l'écran qui réfléchissait la silhouette amplifiée de la fougère. D'infimes frémissements de vie étaient à présent clairement perceptibles : la plante croissait lentement devant mes yeux fascinés. Lorsque le savant effleura l'extrémité de la fougère à l'aide d'une petite tige de métal, le mouvement de croissance s'arrêta net, pour reprendre une fois la tige retirée.

« Vous avez pu constater à quel point la moindre intervention extérieure nuit aux tissus sensitifs, me fit remarquer Bose. Regardez, maintenant je vais leur administrer du chloroforme, puis un antidote.»

JAGADIS CHANDRA BOSE
Grand physicien et botaniste indien,
inventeur du crescographe

Le chloroforme interrompit toute croissance, l'antidote la fit repartir. Cette suite d'épisodes variés apparaissant à l'écran me captivait bien plus qu'une intrigue de cinéma. Pour continuer sa démonstration, mon compagnon endossa le rôle du méchant et se mit à piquer une partie de la fougère avec un instrument pointu ; des tressaillements spasmodiques révélèrent la douleur de la plante. Lorsqu'il entama partiellement la tige avec une lame de rasoir, la silhouette sur l'écran s'agita violemment et après un sursaut, se figea dans la mort.

« J'ai pu mener à bien la transplantation d'un grand arbre en l'anesthésiant d'abord au chloroforme. Ces rois de la forêt meurent d'ordinaire très vite après avoir été déplacés. »

Jagadis sourit en évoquant cette manœuvre de sauvetage au dénouement heureux.

« Les tracés obtenus avec mon appareil de grande sensibilité prouvent que les arbres sont dotés d'un système circulatoire ; les mouvements de la sève correspondent à la pression artérielle chez les animaux. La montée de la sève ne s'explique pas mécaniquement par attraction capillaire comme on l'avance souvent. Le crescographe a révélé l'activité de cellules vivantes : des ondes péristaltiques sont émises à partir d'un canal cylindrique qui prolonge l'arbre vers le bas et qui lui sert ainsi de véritable cœur ! Plus nous approfondissons nos investigations et plus se présente à nous cette évidence : un plan uniforme relie toutes les formes variées de la nature. »

Le grand savant désigna un autre appareil Bose.

« Je vais à présent effectuer quelques expériences sur un morceau d'étain. La force vitale des métaux réagit de façon favorable ou défavorable à divers stimuli. Le tracé graphique de l'appareil nous indiquera ces différentes réactions. »

C'est avec la plus grande attention que j'observais le graphique où s'enregistraient les signaux caractéristiques envoyés par la structure des atomes. Lorsque le professeur appliqua du chloroforme sur l'étain, le tracé s'interrompit pour reprendre au fur et à mesure que le métal retrouvait son état normal. Mon compagnon appliqua ensuite un produit chimique toxique. Avec l'ultime tressaillement de l'étain, le style enregistreur suspendit son tracé, rendant ainsi compte de sa mort. Le scientifique commenta :

« Les instruments Bose ont démontré que les métaux, comme l'acier, utilisés pour la fabrication des ciseaux ou des machines, sont sujets à la fatigue et retrouvent leur efficacité après un repos périodique. Une charge de courant électrique ou de fortes pressions appliquées à des métaux nuisent sérieusement à leur pulsation de vie, allant même jusqu'à la réduire à néant. »

Je regardais, ici et là dans la pièce, les nombreuses inventions du savant, témoignage éloquent d'une inlassable ingéniosité.

« Monsieur, remarquai-je, il est regrettable de ne pas recourir à vos merveilleux appareils pour accélérer de façon intensive le développement de l'agriculture. Ne pourrait-on pas se servir de certains d'entre eux pour rapidement tester en laboratoire l'influence des divers engrais sur la croissance des plantes ?

— Vous avez raison. Les générations futures utiliseront les instruments Bose dans d'innombrables applications. Le scientifique est rarement reconnu par ses contemporains, mais la joie d'avoir pu créer quelque chose d'utile lui suffit. »

Exprimant toute ma gratitude à l'infatigable sage, je pris congé. « La fécondité stupéfiante de son génie pourra-t-elle un jour s'épuiser ? » me demandais-je.

Cependant, aucun signe de lassitude n'apparut au fil du temps. Bose inventa par la suite un appareil hautement perfectionné, « le cardiographe résonnant », et continua avec des recherches approfondies sur de nombreux spécimens de la flore de l'Inde. Toute une nouvelle et riche pharmacopée fut ainsi révélée. Le cardiographe, présentant une précision infaillible, peut faire apparaître sur un graphique une fraction d'un centième de seconde afin de mesurer les pulsations infinitésimales de la structure des plantes, des animaux ou des êtres humains. Le grand botaniste prévoyait qu'un jour l'utilisation de son cardiographe permettrait de remplacer la vivisection sur les animaux par la vivisection sur les plantes.

« Si l'on compare les effets produits par un médicament administré simultanément à une plante et à un animal, on découvre une troublante similitude dans les résultats, me fit-il remarquer. Étant donné que tout ce qui existe en l'homme était présent au préalable dans la plante, l'expérimentation sur les végétaux contribuera à diminuer les souffrances à la fois des animaux et des hommes. »

Des années plus tard, l'œuvre de pionnier réalisée par Bose sur les plantes a été validée par d'autres scientifiques. En 1938, le *New York Times* publia cet article au sujet des travaux des chercheurs de la Columbia University aux États-Unis :

> Au cours de ces dernières années, on a pu établir que lorsque les nerfs transmettent leurs signaux entre le cerveau et les autres parties du corps, ils génèrent de petites impulsions électriques. Ces impulsions ont été mesurées par des galvanomètres particulièrement sensibles et amplifiées des millions de fois par des appareils très puissants. Jusqu'à présent, aucune méthode satisfaisante n'avait été trouvée pour étudier le

passage de ces impulsions le long des fibres nerveuses de l'homme ou des animaux vivants à cause de la grande vitesse à laquelle ces impulsions se propagent.

K. S. Cole et H. J. Curtis ont déclaré avoir découvert que les longues cellules simples de la nitelle, plante d'eau douce fréquemment utilisée dans nos petits aquariums, sont potentiellement identiques aux cellules simples des fibres nerveuses. En outre, ils ont constaté que lorsque les fibres de la nitelle sont excitées, elles propagent des ondes électriques en tous points similaires, mise à part la vitesse, à celles des fibres nerveuses de l'homme ou de l'animal. Les influx nerveux de la plante sont cependant beaucoup plus lents que ceux des animaux. Les chercheurs de la Columbia University s'appuyèrent sur ces travaux pour filmer au ralenti le passage des impulsions électriques des nerfs.

La nitelle pourrait ainsi devenir une sorte de « pierre de Rosette », une clef permettant de déchiffrer les secrets bien gardés de l'espace infime séparant l'esprit de la matière.

Le poète Rabindranath Tagore était un ami fidèle du scientifique idéaliste de l'Inde. Le célèbre chantre bengali lui adressa les vers suivants :

Ô toi, Ermite, avec les mots authentiques
De cet hymne ancien appelé *Sama*,
Rappelle à l'homme se vantant de son savoir shastrique :
« Éveille-toi ! Relève-toi ! »
Exhorte ce hâbleur insensé à abandonner
Son discours pédant et inutile pour se tourner
Vers la vaste Nature, notre Terre Mère ;

Sonne le rassemblement de ta troupe de savants
Autour de ton feu de sacrifice. Qu'ainsi puisse notre Inde,
Notre terre ancienne, redevenir elle-même,
Ô, une nouvelle fois, revenir à son œuvre éternelle,
À ses devoirs et à la dévotion,
À sa ferveur dans la profonde méditation ;
Qu'elle reprenne à nouveau sa place,
Pure, imperturbable, sans avidité, ni querelles,
À la noble tribune pour enseigner,
À tous les pays, ses pensées élevées[60].

CHAPITRE 9

LE BIENHEUREUX FIDÈLE ET SON AMOUR COSMIQUE

« Petit monsieur, s'il te plaît, assieds-toi. Je m'entretiens avec ma Mère Divine. »

Rempli d'admiration et de respect, je m'étais glissé sans faire de bruit dans la pièce. L'apparence angélique de Maître Mahasaya m'avait littéralement ébloui. Avec sa barbe blanche et soyeuse, avec ses grands yeux lumineux, il semblait être une incarnation de la pureté. En voyant son menton relevé et ses mains jointes, je compris que ma première visite le surprenait au milieu de ses dévotions.

Ses paroles d'accueil, pourtant si simples, provoquèrent en moi une réaction d'une violence que je n'avais jamais connue auparavant. Au décès de ma mère, j'avais cru toucher le fond de l'abîme tant la séparation avait été douloureuse. Pourtant, à cet instant même, la conscience d'être séparé de ma Mère Divine était une torture indescriptible. Je tombai au sol en gémissant.

« Petit monsieur, calme-toi ! » dit le saint homme en compatissant à ma détresse.

Me sentant abandonné dans un océan de solitude, je m'accrochai à ses pieds comme à mon ultime planche de salut.

« Saint homme, intercédez pour moi ! Demandez à la Mère Divine si je trouve grâce à ses yeux ! »

La promesse d'intercéder en faveur de quelqu'un est sacrée et ne peut s'accorder à la légère ; le maître était contraint au silence.

J'étais, sans le moindre doute, convaincu que Maître Mahasaya conversait intimement avec la Mère Universelle. Je pris conscience avec humiliation qu'au même moment Elle apparaissait au regard pur du saint homme, mais demeurait invisible à mes yeux ; m'agrippant sans vergogne aux pieds du maître et sourd à ses douces protestations, je le suppliai sans relâche de m'accorder la grâce de son intercession.

« Je soumettrai ta requête à la Bien-Aimée » finit-il par me dire avec un calme sourire plein de compassion.

Quel pouvoir se cachait derrière ces quelques mots pour libérer ainsi mon être des tourments de l'exil !

« Maître, n'oubliez pas votre promesse ! Je reviendrai bientôt pour connaître la réponse de la Mère Divine. »

Ma voix, encore brisée par les sanglots quelques minutes plus tôt, résonnait soudain d'une joyeuse anticipation.

En descendant le long escalier, je fus assailli par les souvenirs. Cette maison du 50 rue Amherst à Calcutta, où résidait aujourd'hui Maître Mahasaya, avait été autrefois notre maison familiale et le théâtre du décès de ma mère. En ce lieu, la disparition de ma mère avait brisé mon cœur d'enfant, et en ce lieu, aujourd'hui, l'absence de la Mère Divine avait crucifié mon âme. Ô murs consacrés ! Témoins silencieux de mes cruelles souffrances et de ma guérison finale.

Je me hâtai de rentrer chez moi pour retrouver la solitude de ma petite mansarde où je méditai jusqu'à dix heures du soir. Soudain, dans la chaleur de la nuit indienne, une merveilleuse apparition illumina l'obscurité.

Auréolée de splendeur, la Mère Divine se tenait devant moi. Son visage, souriant avec tendresse, rayonnait de pure beauté.

« Toujours, Je t'ai aimé ! Toujours, Je t'aimerai ! »

Le son céleste de Sa voix vibrait encore dans l'éther lorsqu'Elle disparut.

Le matin suivant, le soleil à peine levé, je retournai chez Maître Mahasaya. Je gravis l'escalier de cette maison aux souvenirs poignants et j'arrivai devant sa chambre au troisième étage. Un linge enveloppait la poignée de la porte ; l'indication, pensai-je, que le saint désirait être seul. Je me tenais indécis sur le palier, lorsque le Maître lui-même ouvrit la porte pour m'accueillir. Je m'agenouillai à ses pieds sacrés. Pour cacher mon exaltation divine et mon humeur enjouée, j'essayai de prendre un air solennel :

« Maître, je suis venu très tôt, il est vrai, prendre connaissance du message. La Mère bien-aimée a-t-Elle dit quelque chose à mon sujet ?

— Quel malicieux petit monsieur ! »

Il n'ajouta rien. Apparemment, ma gravité, manquant de naturel, ne l'avait nullement impressionné !

« Pourquoi être si évasif, si mystérieux ? Les saints ne s'expriment-ils jamais clairement ? lui dis-je, avec sans doute quelque peu d'impatience !

— Faut-il que tu me mettes à l'épreuve ? »

Ses yeux calmes étaient remplis d'indulgence.

« Est-il, ce matin, nécessaire d'ajouter un seul mot à l'assurance que tu as toi-même reçue, à dix heures la nuit dernière, de la Mère Divine en personne ? »

Maître Mahasaya avait bel et bien le contrôle des écluses de mon âme. À nouveau, je me prosternai à ses pieds, mais cette fois mes larmes étaient des larmes de joie et non plus de chagrin.

« Penses-tu réellement que l'infinie Miséricorde puisse demeurer insensible à ta dévotion ? L'aspect maternel de Dieu, que tu as adoré à la fois sous forme humaine et sous forme divine, ne pouvait que répondre à ton cruel sentiment d'abandon. »

Qui donc était cet humble saint dont la moindre des requêtes obtenait les faveurs de l'Esprit universel ? Son rôle dans le monde était modeste, comme il convenait à cet homme, le plus humble que j'aie jamais connu. Maître Mahasaya[61] dirigeait une petite école d'enseignement secondaire pour garçons dans cette maison de la rue Amherst. Aucune parole de réprimande ne sortait de sa bouche ; il n'y avait ni règlement ni sanctions pour maintenir la discipline. Dans ces modestes salles de classe, les mathématiques supérieures étaient enseignées ainsi que la grande absente des livres d'étude : la chimie de l'amour.

Sa sagesse se transmettait par contagion spirituelle plutôt que par des préceptes rigides. Se consumant d'une passion toute naturelle pour la Mère Divine, le saint n'exigeait pas plus de marques de respect qu'un enfant.

« Je ne suis pas ton guru ; celui-ci viendra un peu plus tard, me dit-il. Avec son enseignement, ton expérience du Divin sous forme d'amour et de dévotion se transmuera en termes de sagesse inépuisable. »

Chaque fin d'après-midi me ramenait à la rue Amherst. Jour après jour, je recueillais et buvais le divin nectar à la coupe débordante de Maître Mahasaya. Jamais auparavant je ne m'étais prosterné devant quelqu'un avec autant de

vénération ; dorénavant, le seul fait de marcher sur le sol sanctifié par les pas de Maître Mahasaya était pour moi un privilège incommensurable.

« Maître, acceptez, s'il vous plaît, cette guirlande de *champak* que j'ai confectionnée spécialement pour vous » lui dis-je un soir en arrivant avec un collier de fleurs.

Il s'écarta timidement, refusant à plusieurs reprises cet honneur. Mais sensible à ma déception, il finit par accepter avec le sourire.

« Puisque nous sommes tous deux de fidèles adorateurs de la Mère Divine, tu peux orner d'une guirlande de fleurs ce temple corporel en offrande à Celle qui y demeure. »

Il n'y avait pas de place, dans sa nature généreuse, pour le moindre sentiment égoïste.

« Partons ensemble demain pour Dakshineswar, proposa-t-il, au Temple de la Déesse Kali, lieu à jamais sanctifié par mon guru. »

Le saint était disciple d'un maître de stature christique, Sri Ramakrishna Paramahansa.

Nous fîmes, le matin suivant, le voyage de six kilomètres en bateau sur le Gange. Nous entrâmes dans le temple aux neuf coupoles dédié à Kali où les représentations de la Mère Divine et de Shiva reposent sur un lotus d'argent poli, aux mille pétales minutieusement ciselés. Maître Mahasaya, rayonnant de joie, était dans un état d'adoration infinie devant la Bien-Aimée. Lorsqu'il se mit à chanter Son nom, j'eus l'impression que mon cœur, transporté d'extase, allait éclater en mille pétales, telle une fleur de lotus.

Plus tard, en flânant dans l'enceinte sacrée, nous nous reposâmes au sein d'un petit bois de tamaris. Cet arbre distillait une manne particulière qui symbolisait la nourriture

céleste offerte par Maître Mahasaya. Il continuait ses invocations divines. Je m'assis sur l'herbe, tout à fait immobile, parmi les fleurs roses et duveteuses des tamaris. Momentanément inconscient de mon corps, mon âme s'élevait dans un monde supérieur.

Ce fut le premier de mes nombreux pèlerinages à Dakshineswar en compagnie du maître béni. Il me révéla la douceur de Dieu, Son aspect maternel vénéré en tant que divine Miséricorde. Possédant l'innocence des enfants, le saint homme ne se sentait pas attiré par l'aspect paternel de Dieu ou Justice divine. Un jugement sévère, strict et rigoureux était étranger à sa personnalité tout en douceur.

« Il pourrait vraiment servir de modèle aux anges du ciel eux-mêmes ! » pensai-je affectueusement un jour en le regardant prier. Depuis longtemps familiarisé avec la Pureté originelle, il contemplait le monde en ignorant la censure comme la critique. Son corps, son esprit, ses paroles et ses actions étaient tout naturellement en harmonie avec la simplicité de son âme.

« C'est ce que mon maître m'a dit. » Évitant toute affirmation personnelle, le saint donnait habituellement ses sages conseils en terminant par cet hommage. Sa symbiose avec Sri Ramakrishna était telle que Maître Mahasaya lui attribuait la paternité de toutes ses pensées.

Le saint et moi, main dans la main, nous nous promenions un soir près de son école. Mais ma joie fut ternie quand un être imbu de lui-même vint se joindre à nous. Son discours ennuyeux paraissait ne jamais finir.

« Cet homme n'a pas l'air de te plaire, me chuchota le saint sans que le bavard tout à son monologue ne l'entende. J'en ai parlé à la Mère Divine qui compatit. Elle a promis de lui

rappeler une affaire plus urgente dès que nous aurons atteint cette maison rouge là-bas. »

J'avais les yeux rivés sur le lieu de notre salut. Lorsque nous atteignîmes le portail rouge, l'homme fit demi-tour et s'en alla inexplicablement sans finir sa phrase ni prendre congé. Un moment menacée, la paix se rétablit enfin !

Un autre jour, me promenant seul aux environs de la gare d'Howrah, je m'attardai un moment devant un temple, critiquant intérieurement un petit groupe d'hommes qui psalmodiaient un cantique à grand renfort de tambours et de cymbales.

« Comme cette répétition mécanique du saint Nom du Seigneur manque de dévotion ! » pensais-je. Soudain, je fus surpris de voir Maître Mahasaya s'approcher de moi rapidement.

« Maître, comment se fait-il que vous soyez ici ? » lui demandai-je. Ignorant ma question, le saint répondit plutôt à ma pensée :

« N'est-il pas vrai, petit monsieur, que le nom du Bien-Aimé est doux à entendre, qu'il soit prononcé par l'ignorant ou par le sage ? »

Avec affection, il m'entoura de son bras. Je me sentis emporté sur son tapis magique vers la Présence miséricordieuse.

« Cela te plairait-il de voir quelques "bioscopes" ? » me demanda un après-midi Maître Mahasaya.

Cette question de la part d'un être vivant en reclus me déconcerta ; le terme était alors utilisé en Inde pour désigner le cinéma. J'acquiesçai, heureux d'être en sa compagnie quelle que soit l'occasion. D'un pas rapide, nous atteignîmes

le jardin devant l'Université de Calcutta. Mon compagnon me désigna un banc près du *goldighi*, ou pièce d'eau.

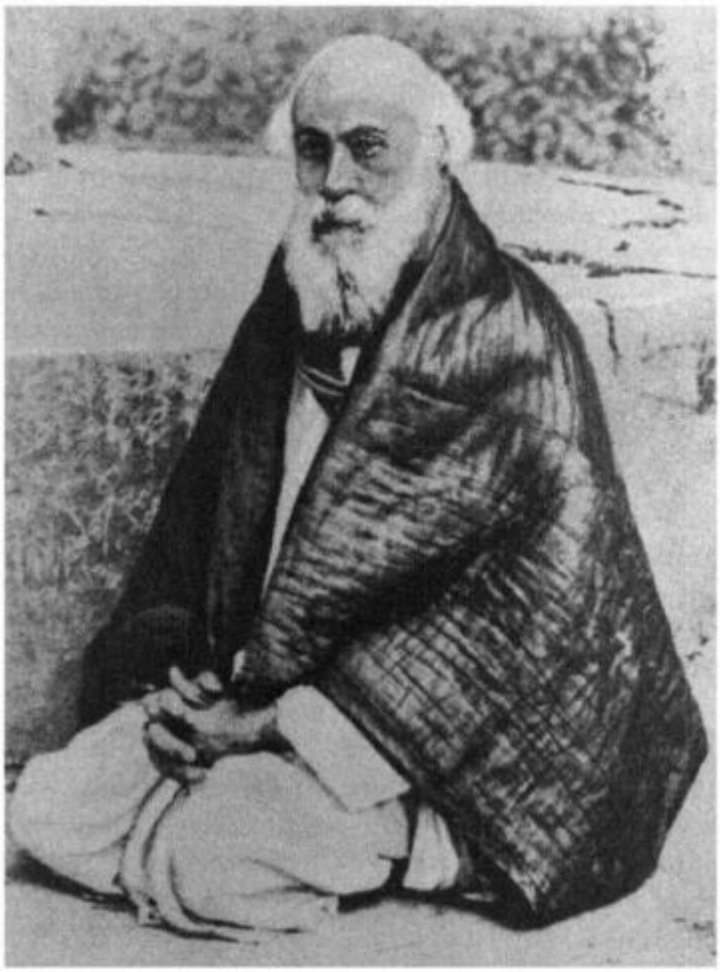
« Asseyons-nous quelques minutes. Mon maître m'a recommandé de méditer chaque fois que je vois une étendue d'eau, car une eau tranquille suggère le calme infini de Dieu. Comme toute chose se reflète dans l'eau, ainsi l'univers entier se mire dans le calme lac de l'Esprit cosmique. C'est ce que disait souvent mon gurudeva[62]. »

Nous pénétrâmes bientôt dans une salle de l'Université où se déroulait une conférence. Celle-ci s'avéra particulièrement ennuyeuse, même si de temps en temps elle était illustrée par des projections, malheureusement sans intérêt elles aussi.

« Voilà donc le bioscope que le maître désirait me montrer ! » Intérieurement impatient, je ne voulais toutefois pas blesser le saint en laissant transparaître l'ennui sur mon visage. Mais se penchant vers moi, il murmura à mon oreille :

« Je vois, petit monsieur, que tu n'aimes pas ce bioscope. J'en ai fait part à la Mère Divine ; Elle partage tout à fait notre sentiment. Elle m'a dit que la lumière allait s'éteindre et ne se rallumerait que lorsque nous aurons réussi à quitter la pièce. »

Le Maître avait à peine fini sa phrase que la salle fut plongée dans l'obscurité. Interrompue un instant par la surprise, la voix perçante du conférencier reprit : « Le circuit électrique de cet amphithéâtre semble être défectueux. » Nous en profitâmes, Maître Mahasaya et moi, pour franchir le pas de la porte. Jetant un coup d'œil en arrière depuis le corridor, je vis que la salle était à nouveau éclairée.



MAÎTRE MAHASAYA
« Le bienheureux fidèle »

« Petit monsieur, ce bioscope t'a déçu, mais je pense que celui-ci va te plaire. »

Le saint et moi étions alors sur le trottoir, devant l'Université. Il frappa doucement ma poitrine au-dessus du cœur.

Un imposant silence s'ensuivit. La Main divine avait par un étrange miracle réduit au silence tout le brouhaha de la terre, de même qu'un film parlant redevient du cinéma muet lorsque les haut-parleurs tombent en panne. Piétons, aussi bien que tramways, autos, chars à bœufs et voitures à cheval aux roues cerclées de fer, circulaient sans bruit. Comme

possédant un œil omniprésent, je contemplais les scènes se déroulant derrière moi et de chaque côté de moi avec autant de facilité que celles se déroulant devant moi. Toute l'activité de ce petit quartier de Calcutta se déployait sous mes yeux dans le plus grand silence. Tel le rougeoiement de la braise couvant sous la cendre, une douce luminescence baignait cette vision panoramique.

J'avais l'impression que mon corps n'était qu'une ombre parmi tant d'autres ; elle demeurait cependant immobile, tandis que les autres ombres allaient et venaient en silence. Je vis plusieurs de mes amis s'approcher de moi, me regarder droit dans les yeux, puis continuer leur chemin sans me reconnaître.

Cette pantomime extraordinaire provoqua en moi une extase indicible. Je buvais à longs traits à la fontaine de la béatitude. Soudain, je sentis que Maître Mahasaya me frappait doucement de nouveau sur la poitrine. Malgré moi, le tumulte du monde vint de nouveau assaillir mes oreilles. Je titubais, comme arraché sans ménagement à un rêve merveilleux. L'ivresse transcendante était à présent hors de ma portée.

« Petit monsieur, je vois que tu as bien aimé ce second bioscope[63] » dit le saint homme en souriant.

J'esquissai un mouvement pour me prosterner avec gratitude à ses pieds, mais il protesta :

« Tu ne peux faire cela maintenant. Tu sais que Dieu demeure aussi dans ton temple corporel. Je ne laisserai pas la Mère Divine toucher mes pieds par l'intermédiaire de tes mains ! »

Quiconque aurait observé cet humble maître et moi, alors que nous nous éloignions tranquillement de la rue bondée, nous aurait sûrement suspecté d'être en état d'ébriété. J'avais

l'impression que mon ivresse divine gagnait même les ombres descendant avec le crépuscule.

Alors que j'essaie ici de témoigner en quelques mots de son immense bonté, je me demande si Maître Mahasaya et les autres saints qui ont croisé ma route savaient que des années plus tard, en Occident, j'écrirais au sujet de leur vie édifiante. Leur prescience ne m'étonnerait nullement, pas plus, je l'espère, qu'elle ne surprendrait les lecteurs qui m'auront suivi jusqu'ici.

LA MÈRE DIVINE

La Mère Divine est l'aspect de Dieu qui est actif dans la création : la *shakti*, ou pouvoir, du Seigneur transcendant. Elle est connue sous de nombreux noms, en fonction des qualités qu'Elle exprime. Ici, Sa main levée signifie la bénédiction universelle ; Ses autres mains tiennent symboliquement un chapelet (la dévotion), des pages d'Écritures (la connaissance et la sagesse) et une jarre d'eau sacrée (la purification).

Des saints de toutes les religions ont atteint la réalisation divine grâce à cette conception toute simple du Bien-Aimé cosmique. L'Absolu étant *nirguna* : « au-delà des qualités » et *acintya* : « inconcevable », la pensée et les aspirations humaines L'ont depuis toujours personnifié sous l'aspect de la Mère universelle.

Cette combinaison de la philosophie de l'Absolu et du théisme personnel, ancienne acquisition de la pensée

hindoue, est exposée dans les Védas et la Bhagavad Gita. En « réconciliant les opposés », elle satisfait le cœur et l'esprit ; *bhakti* (dévotion) et *jnana* (sagesse) sont fondamentalement une. *Prapati* : « chercher refuge en Dieu » et *sharanagati* : « s'abandonner à la divine Miséricorde » sont véritablement les voies de la connaissance suprême.

L'humilité de Maître Mahasaya et de tous les autres grands saints vient du fait qu'ils reconnaissent leur dépendance totale (*seshatva*) envers le Seigneur, en tant que seule Vie et seul Juge.

Parce que la nature même de Dieu est Félicité, celui qui se met en harmonie avec Lui expérimente une joie innée et sans limites. « La joie est la première des passions de l'âme et des motivations humaines[64]. »

En tout temps, les fidèles s'adressant à la Mère Divine avec la simplicité innocente des enfants témoignent du Jeu divin qu'Elle joue sans cesse avec eux. Dans la vie de Maître Mahasaya, le Jeu divin se manifestait en des occasions importantes comme dans des détails mineurs. Aux yeux de Dieu, la notion de grandeur ou de petitesse n'existe pas. En effet, s'Il n'avait pas créé l'infime atome avec la plus parfaite précision, les cieux pourraient-ils revêtir la fière structure de Véga ou d'Arcturus ? La distinction entre l'« important » et l'« insignifiant » est certes inconnue du Seigneur, car s'Il avait négligé le plus petit détail dans Son œuvre, le cosmos tout entier se serait écroulé !

CHAPITRE 10

JE RENCONTRE MON MAÎTRE, SRI YUKTESWAR

« La foi en Dieu peut accomplir n'importe quel miracle à l'exception d'un seul : réussir un examen sans étudier ! » Dépité, je refermai le livre, soi-disant inspiré, que j'avais ouvert dans un moment de loisir.

« Cette restriction émise par l'écrivain démontre sa totale absence de foi, pensai-je. Le pauvre homme voue un tel respect à ceux qui se consument dans l'étude des livres jusque tard dans la nuit ! »

J'avais promis à mon père de mener à bien mes études secondaires. Mais j'admets ne pas avoir été toujours très assidu. Les derniers mois, au lieu d'aller en classe, je fréquentais plutôt les endroits isolés le long des *ghats* de Calcutta. Les terrains adjacents utilisés pour les incinérations sont particulièrement macabres la nuit et exercent un grand attrait sur les yogis. Celui qui recherche l'Essence immortelle ne se laisse pas troubler par la vue de quelques crânes dénudés. L'insuffisance humaine se révèle pleinement dans la sinistre compagnie d'ossements variés. Ainsi se passaient mes longues veilles, de nature bien différente de celles des forts en thème !

La semaine des examens de fin d'études de l'école secondaire hindoue approchait à grands pas. Cette période d'interrogations écrites et orales, tout comme les lieux de sépulture, inspire aux étudiants une terreur bien connue.

Toutefois, mon esprit était en paix. En bravant les fantômes des morts, j'en avais retiré un savoir inconnu des salles de cours. Néanmoins, je ne possédais pas l'art de Swami Pranabananda qui apparaissait facilement en deux endroits à la fois ! Mon raisonnement (qui hélas, peut sembler illogique à beaucoup) était que le Seigneur s'apercevrait de mon embarras et me sortirait de cette impasse. Le comportement irrationnel du fidèle provient de ces innombrables dénouements inexplicables apportant la preuve de l'intervention efficace de Dieu en cas de difficultés.

« Bonjour, Mukunda. Je t'ai à peine entrevu ces jours-ci ! »

C'est ainsi qu'un après-midi, un camarade de classe m'aborda rue Garpar.

« Bonjour, Nantu ! Je dois dire que le fait d'avoir été invisible en classe me met maintenant dans une situation vraiment difficile ! »

Son regard amical m'incita à lui confier mes appréhensions. Nantu qui était un brillant élève se mit à rire de bon cœur ; visiblement ma situation lui paraissait comique.

« Tu n'es absolument pas prêt pour les examens ! dit-il. Je présume que c'est à moi de t'aider ! »

Ces simples paroles résonnèrent en moi comme une promesse divine ; avec empressement, je suivis mon ami chez lui. Il m'indiqua aimablement la solution de divers problèmes sur lesquels nous avions, d'après lui, des chances d'être interrogés.

« Ces questions sont des pièges et plusieurs s'y laisseront prendre. Mémorise mes réponses et tu t'en sortiras sans peine. »

La nuit était déjà bien avancée lorsque je quittai mon ami. Débordant d'un savoir fraîchement acquis, je priai avec

ferveur pour que celui-ci me reste en mémoire les jours décisifs à venir. Nantu m'avait aidé à réviser les différentes matières du programme, mais, par manque de temps, avait oublié le cours de sanskrit. Je demandai ardemment à Dieu de remédier à cette omission.

En me promenant le lendemain matin, j'essayais d'assimiler mes nouvelles connaissances en les répétant au rythme cadencé de mes pas. Comme j'empruntais un raccourci à travers un terrain vague à l'angle de deux rues, j'aperçus quelques pages imprimées qui jonchaient le sol. Je me précipitai pour les ramasser. Triomphante découverte : c'étaient des poèmes en sanskrit ! J'allai trouver un pandit pour qu'il m'aide à les traduire. Le beau timbre de sa voix emplit l'air des accents mélodieux de la langue[65] antique.

« Ces stances admirables ne t'aideront certainement pas pour ton examen de sanskrit » remarqua l'érudit avec scepticisme.

Cependant, le simple fait de m'être familiarisé avec ces poèmes me permit le lendemain de réussir mon examen de sanskrit. L'aide précieuse de Nantu me permit également d'obtenir la moyenne dans toutes les autres matières.

Mon père fut heureux de voir que j'avais tenu parole en allant jusqu'au bout de mes études secondaires. Quant à moi, je fus reconnaissant au Seigneur qui avait placé Nantu sur mon chemin et qui avait guidé mes pas à travers ce terrain vague rempli de débris. Ainsi, à deux reprises, Il m'avait témoigné Son intention de venir à ma rescousse en temps opportun.

Je tombai à nouveau sur le livre que j'avais laissé de côté et dont l'auteur avait nié l'importance de Dieu dans les salles d'examens. Je ris en moi-même tout en pensant :

« Cela ne ferait qu'ajouter à la confusion de cet homme si je lui disais que la méditation divine au milieu des cadavres est un raccourci pour obtenir un diplôme de fin d'études secondaires ! »

Avec ma nouvelle dignité de diplômé, je pouvais désormais planifier ouvertement mon départ de la maison familiale. En compagnie de mon ami Jitendra Mazumdar[66], j'avais décidé de me rendre à Sri Bharat Dharma Mahamandal, un ermitage situé à Bénarès[67] afin d'y recevoir sa discipline spirituelle.

Un jour, cependant, une grande tristesse m'envahit à la pensée de me séparer de ma famille. Depuis la mort de notre mère, j'avais senti grandir en moi beaucoup d'affection pour mes deux jeunes frères, Sananda et Bishnu et pour ma plus jeune sœur Thamu. Je courus me réfugier dans ma petite mansarde, témoin de bien des épisodes de ma *sadhana*[68] mouvementée. Après y avoir pleuré à chaudes larmes pendant deux heures, je me sentis singulièrement purifié, comme sous l'effet de quelque détergent alchimique. Tous les attachements[69] familiaux disparurent ; ma détermination à chercher Dieu comme l'Ami entre tous les amis devint inébranlable.

Mon père était bouleversé de me voir partir et, lorsque je lui demandai de m'accorder sa bénédiction, il me dit :

« Je te demande une dernière chose. Ne m'oublie pas et n'oublie pas non plus tes frères et sœurs tellement attristés de te voir quitter la maison.

— Mon père vénéré, comment t'exprimer tout l'amour que je ressens pour toi ? Mais mon amour pour le Père Céleste est plus grand encore, car c'est Lui qui m'a donné un père aussi parfait sur terre. Laisse-moi partir pour qu'un jour je revienne avec une plus grande compréhension du Divin. »

C'est à regret que mon père consentit à mon départ. Je me mis en route pour rejoindre Jitendra qui était déjà à l'ermitage de Bénarès. À mon arrivée, Swami Dayananda, le jeune supérieur, m'accueillit chaleureusement. Grand et mince, l'air réfléchi, il me fit bonne impression. Son beau visage avait les traits calmes du Bouddha.

Je fus heureux de constater que ma nouvelle résidence possédait une mansarde où je pouvais, dès l'aube, méditer quelques heures. Les membres de l'ashram étaient peu intéressés par la pratique de la méditation et pensaient que je devais employer tout mon temps à des tâches d'organisation. Ainsi, ils étaient surtout contents du travail que j'accomplissais l'après-midi au bureau.

« N'essaie pas de trouver Dieu si vite ! » dit d'un air moqueur un résident de l'ermitage tandis qu'à l'aube je rejoignais la mansarde. Plus tard, j'allai trouver Dayananda, occupé dans son petit sanctuaire surplombant le Gange.

« Swamiji[70], je ne comprends pas ce que l'on attend de moi ici. Je cherche la perception directe de Dieu. Sans Lui, ni affiliation, ni croyance, ni le sentiment d'avoir accompli un bon travail ne pourront me satisfaire ».

Le religieux en robe orange me donna une tape affectueuse. Avec un semblant de réprimande dans la voix, il s'adressa aux quelques disciples présents :

« Laissez Mukunda tranquille ! Il apprendra nos usages. »

Je dissimulai poliment mes doutes à ce sujet. Les étudiants quittèrent la pièce, visiblement peu touchés par ce reproche. Dayananda avait autre chose à me dire :

« Mukunda, j'ai remarqué que tu reçois régulièrement de l'argent de ton père. Je te demande de le lui retourner car tu n'en as pas besoin ici. J'ajouterai une autre recommandation

formelle concernant la nourriture : même lorsque tu as faim, abstiens-toi d'en parler. »

J'ignorais si la faim se voyait dans mes yeux, mais ce dont j'étais sûr, c'est que j'étais vraiment affamé ! Le premier repas à l'ermitage était servi à midi, alors qu'à la maison j'étais habitué à prendre un petit-déjeuner copieux à neuf heures du matin.

Ces trois heures d'écart devinrent chaque jour de plus en plus interminables pour mon estomac. Envolées les années heureuses de Calcutta où je pouvais me permettre de reprocher au cuisinier un retard de dix minutes ! À présent, j'essayais de maîtriser mon appétit et je fis un jeûne de vingt-quatre heures. J'attendis le repas du lendemain midi avec un appétit redoublé !

« Le train de Dayananda a du retard ; nous allons devoir attendre son arrivée pour manger. »

Jitendra m'apporta cette terrible nouvelle. Pour accueillir le swami qui avait été absent depuis deux semaines, on avait préparé une multitude de mets délicats. Des arômes appétissants flottaient dans l'air. En attendant, que pouvais-je avaler sinon ma fierté d'avoir réussi mon jeûne de la veille ?

« Seigneur, faites en sorte que le train arrive au plus vite ! »

Je pensais que l'interdiction faite par Dayananda de parler de ma faim ne pouvait concerner le Pourvoyeur céleste. Cependant, l'attention de Dieu était ailleurs ; l'horloge égrenait lentement les heures. L'obscurité commençait à tomber lorsque le supérieur arriva enfin. Mon accueil fut des plus enthousiastes. Hélas, Jitendra s'approcha à nouveau de moi comme un oiseau de mauvais augure :

« Dayananda doit prendre un bain et méditer avant que le repas ne soit servi. »

J'étais au bord de l'évanouissement. Mon jeune estomac peu habitué aux privations protestait violemment. Des images de victimes de la famine que j'avais vues autrefois revinrent à mon esprit.

« La prochaine personne qui va mourir de faim à Bénarès est ici même dans cet ermitage » pensai-je. Mais à neuf heures du soir, le danger imminent fut écarté. Ô ambroisie céleste ! Ce repas restera gravé dans ma mémoire comme l'un des plus beaux moments de ma vie.

Je dévorais comme un ogre, mais cela ne m'empêcha pas de remarquer que Dayananda mangeait d'un air absent. Il semblait apparemment au-dessus de mes plaisirs terre-à-terre.

« Swamiji, n'aviez-vous pas faim ? lui demandai-je, satisfait et rassasié, alors que je me trouvais avec lui dans son bureau.

— Oh que oui ! répondit-il. J'ai passé les quatre derniers jours sans manger ni boire. Je ne mange jamais dans les trains remplis des vibrations disparates des gens qui vivent dans le monde. J'observe rigoureusement les règles shastriques[71] de mon ordre monastique.

« Certains problèmes concernant la bonne marche de l'ermitage occupent mon esprit et, ce soir, j'ai fait peu de cas de mon souper. Mais cela n'a pas d'importance ! Rien ne presse, demain je ferai en sorte de manger convenablement. »

Il se mit à rire joyeusement.

La honte m'étouffait, mais ma journée de torture ne pouvait s'oublier aussi facilement. Je risquai une autre question :

« Swamiji, je ne sais pas comment suivre vos instructions. Supposons que je ne réclame jamais de nourriture et que

personne ne m'en offre, je finirais sûrement par mourir de faim.

— Alors, meurs ! »

Ce conseil radical fendit l'air comme une épée.

« S'il le faut, alors meurs, Mukunda ! N'admets jamais que tu vis par le pouvoir de la nourriture et non par le pouvoir de Dieu ! Celui qui a créé toute forme d'aliments, Celui qui nous a donné l'appétit veillera inévitablement à ce que Son fidèle reçoive ce dont il a besoin. Ne t'imagine pas que le riz te soutient et que l'argent ou les hommes t'aident à vivre. De quelle utilité tout cela serait-il si le Seigneur te retirait le souffle de vie ? Ce ne sont là que Ses instruments. Est-ce grâce à toi que la nourriture se digère dans ton estomac ? Fais preuve d'un plus profond discernement, Mukunda ! Ainsi, tu percevras la Cause unique au-delà de la longue chaîne des effets. »

Je sentis que ses paroles convaincantes pénétraient profondément en moi, me libérant définitivement de l'illusion séculaire selon laquelle les impératifs du corps l'emporteraient sur ceux de l'âme. Dès lors, je compris que seul l'Esprit comblerait toutes mes attentes. Dans combien de villes, par la suite, au cours de mes incessantes pérégrinations, ai-je eu l'occasion de vérifier l'utilité de cette leçon apprise dans un humble ermitage de Bénarès !

L'unique trésor que j'avais apporté de Calcutta était l'amulette d'argent du sadhu, que ma mère m'avait léguée. L'ayant conservée pendant des années, je l'avais maintenant dissimulée avec soin dans ma chambre à l'ashram. Un matin, j'ouvris la boîte fermée à clé pour avoir le bonheur de contempler à nouveau le talisman qui était pour moi si symbolique. À l'intérieur, les cachets de cire fermant l'enveloppe étaient intacts, mais, ô surprise, l'amulette avait

disparu. Avec tristesse, je déchirai l'enveloppe pour en être bien certain. Comme le sadhu l'avait prédit, l'amulette s'était volatilisée. Elle avait disparu dans l'éther d'où il l'avait fait apparaître.

Mes relations avec les disciples de Dayananda empiraient de jour en jour. Toute la communauté me reprochait mon attitude trop indépendante. Ma stricte observance de la pratique de la méditation, cet idéal pour lequel j'avais quitté ma famille et toutes mes ambitions matérielles, avait attiré sur moi toutes sortes de critiques.

Un matin, à l'aube, torturé par une angoisse spirituelle, j'entrai dans la mansarde, bien résolu à prier jusqu'à ce que j'obtienne une réponse.

« Mère miséricordieuse de l'Univers, enseigne-moi Ta véritable nature par des visions ou par un guru envoyé par Toi-même ! »

Les heures s'écoulèrent sans que mes prières et mes larmes ne reçoivent de réponse. Soudain, je sentis que mon corps était comme soulevé dans une sphère illimitée.

« Ton Maître viendra à toi aujourd'hui ! »

Une divine voix féminine émanait de partout et de nulle part. L'expérience céleste fut interrompue par des cris venus de l'étage du dessous. Un jeune prêtre, surnommé Habu, m'appelait de la cuisine. « Mukunda, assez de méditation ! On a besoin de toi pour aller faire des courses. »

Un autre jour, j'aurais peut-être répondu avec impatience ; mais là, j'essuyai mon visage mouillé de larmes et obéis docilement à l'appel. Habu et moi partîmes en direction d'un marché éloigné, situé dans le quartier bengali de Bénarès. Nous nous frayâmes un chemin à travers la foule hétéroclite des ménagères, des guides, des prêtres, des veuves

modestement habillées, des nobles brahmanes et - partout présentes - des vaches sacrées. L'implacable soleil indien n'était pas encore à son zénith lorsque nous faisions déjà nos achats dans les bazars. Alors que Habu et moi étions sur le chemin du retour, je tournai la tête pour regarder dans une ruelle étroite et sombre.

Un homme d'aspect christique, vêtu de la robe ocre des swamis, se tenait immobile à l'autre bout de la ruelle. Instantanément, il me sembla être un familier de longue date ; en quelques secondes, je le dévorai des yeux. Puis, le doute m'assaillit :

« Tu dois confondre ce moine pèlerin avec une de tes connaissances, pensai-je. Rêveur, poursuis donc ton chemin ! »

Dix minutes plus tard, je sentis mes pieds s'engourdir. Devenus lourds comme du plomb, ils refusaient d'avancer. Péniblement, je me retournai : mes pieds redevenaient normaux. Si, à nouveau, je voulais repartir dans la direction opposée, je constatais que la même étrange inertie paralysait mes pieds.

« Le saint m'attire à lui de façon magnétique ! » Avec cette pensée en tête, je remis tous mes paquets à Habu. Il avait observé mon manège avec étonnement et maintenant il éclatait de rire :

« Que t'arrive-t-il ? Es-tu devenu fou ? »

Sri Yogananda et Swami Gyanananda, guru de Swami Dayananda, à l'ermitage Mahamandal de Bénarès, le 7 février 1936. En signe traditionnel de respect, Yoganandaji est assis aux pieds de Gyananandaji, responsable spirituel de l'ermitage. C'est ici que Yoganandaji, alors adolescent, a commencé son entraînement spirituel, avant de trouver son guru, Swami Sri Yukteswar, en 1910.

Les émotions se bousculaient en moi et m'empêchèrent de répondre ; je m'enfuis sans dire un mot. J'avais des ailes pour revenir sur mes pas et rejoindre la ruelle étroite. Un coup d'œil rapide me révéla la paisible silhouette qui regardait intensément dans ma direction. Quelques pas de plus et j'étais à ses pieds.

« Gurudeva ! »

Le divin visage était bien celui que j'avais mille fois contemplé dans mes visions. Ses yeux d'alcyon, sa majestueuse tête léonine à la barbe en pointe et aux boucles flottantes m'étaient souvent apparus dans la pénombre de

mes rêveries nocturnes, garants d'une promesse que je n'avais jamais pleinement comprise.

« Ô mon enfant, tu es enfin venu ! »

Encore et encore, la voix vibrante de joie, mon guru répéta ces paroles en bengali.

« Je t'ai attendu pendant tant d'années ! »

Puis, une communion silencieuse s'instaura entre nous ; les mots devenant parfaitement inutiles. Une mélodie éloquente s'écoulait du cœur du maître vers celui du disciple. Je sentis avec une intuition infaillible que mon guru connaissait Dieu et qu'il me guiderait jusqu'à Lui. Tous les aspects obscurs de ma vie présente s'éclairèrent à la lueur de mes souvenirs prénatals. Passé, présent et futur, ne sont que les tableaux cycliques du drame cosmique. Il devint évident que ce n'était pas la première fois que je me trouvais à ses pieds sacrés !

Ma main dans la sienne, mon guru me conduisit à sa résidence temporaire située dans le quartier Rana Mahal de la ville. D'allure athlétique, il marchait d'un pas ferme. À cette époque, il devait avoir environ cinquante-cinq ans, mais grand et très droit, il était aussi alerte et vigoureux qu'un jeune homme. Il avait de grands et beaux yeux foncés où se reflétait une profonde sagesse. Des cheveux légèrement bouclés venaient adoucir un visage d'une intensité frappante. Il y avait en lui, un mélange subtil de force et de douceur.

Comme nous nous dirigions vers la terrasse de sa résidence qui surplombait le Gange, il me dit affectueusement :

« Je te donnerai mes ermitages et tout ce que je possède.

— Maître, je recherche la sagesse et la réalisation divine. Ce sont là les seuls trésors que j'attends de vous ! »

Le rapide crépuscule indien avait déjà à demi baissé son rideau lorsque le Maître parla à nouveau. Ses yeux étaient

remplis d'une tendresse infinie.

« Je te donne mon amour inconditionnel. »

Paroles ô combien précieuses ! Un quart de siècle s'écoulera avant qu'il ne m'exprime à nouveau verbalement son amour. Il extériorisait rarement ses sentiments ; le silence convenait mieux à son cœur océanique.

« M'accorderas-tu en retour le même amour inconditionnel ? dit-il en me regardant avec la confiance d'un enfant.

— Je vous aimerai éternellement, Gurudeva !

— L'amour ordinaire est égoïste, secrètement enraciné dans les désirs et la recherche des satisfactions. L'amour divin est inconditionnel, illimité et immuable. Les fluctuations du cœur humain s'évanouissent à jamais au contact apaisant de l'amour pur » me dit mon guru qui ajouta humblement :

« Si jamais tu me vois déchoir de l'état de réalisation de Dieu, promets-moi, s'il te plaît, de mettre ma tête sur tes genoux et de m'aider à retrouver le Bien-Aimé cosmique que tous deux nous adorons. »

Il se leva alors dans l'obscurité grandissante et me conduisit à l'intérieur de la maison. Tandis que nous dégustions des mangues et des friandises aux amandes, il dévoilait discrètement au fil de la conversation la connaissance intime qu'il avait de ma propre nature. Je fus émerveillé par la profondeur de sa sagesse qui était associée de manière exquise à une humilité innée.

« Ne sois pas triste à cause de la perte de ton amulette ; elle a rempli son rôle » me dit-il.

Comme un miroir divin, mon guru avait apparemment capté tous les reflets de ma vie.

« Maître, la vivante réalité de votre présence m'apporte une joie bien plus grande que le plus précieux des symboles.

— L'heure est venue d'apporter des changements dans ta vie, d'autant plus que tu es malheureux dans cet ermitage. »

Je n'avais fait aucun commentaire sur ma vie présente ; cela semblait bien superflu maintenant ! Je compris d'après son attitude naturelle et réservée qu'il ne souhaitait pas que je m'extasie devant sa clairvoyance.

« Tu dois retourner à Calcutta. Pourquoi exclure tes proches de ton amour pour l'humanité ? »

Sa suggestion me remplit de désarroi. Ma famille avait prédit mon retour même si j'étais resté sourd à leurs nombreuses prières adressées par lettre en ce sens. Ananta avait même remarqué :

« Laissons le jeune oiseau voler dans les cieux métaphysiques ; ses ailes finiront par se fatiguer dans l'intensité de cette atmosphère. Son vol de retour ne tardera pas ; nous le verrons replier ses ailes et reprendre humblement sa place dans le nid familial. »

Ces réflexions décourageantes d'Ananta étant encore toutes fraîches dans ma mémoire, j'étais absolument résolu à ne pas entreprendre le moindre « vol de retour » en direction de Calcutta.

« Maître, je ne retournerai pas dans ma famille. Mais je vous suivrai où que vous alliez. Donnez-moi, s'il vous plaît, votre nom et votre adresse.

—Swami Sri Yukteswar Giri. Mon ermitage principal est situé à Serampore, dans la rue du Rai Ghat. Je ne suis en visite, ici à Bénarès, chez ma mère que pour quelques jours. »

Je m'émerveillai de la complexité des circonstances que Dieu met en œuvre pour Ses fidèles. Serampore est à seulement dix-neuf kilomètres de Calcutta et cependant je n'avais jamais entrevu mon guru dans ces parages. Pour nous

rencontrer, nous avions dû tous deux voyager jusqu'à l'antique cité de Kashi (Bénarès), sanctifiée par le souvenir de Lahiri Mahasaya. Bouddha, Shankaracharya[72] et de nombreux Yogis de stature christique avaient également foulé et béni ce sol.

« Tu viendras me voir dans quatre semaines. »

Pour la première fois depuis notre rencontre, Sri Yukteswar parla avec sévérité.

« Maintenant que je t'ai exprimé mon affection éternelle et ma joie de t'avoir trouvé, tu te permets de ne pas tenir compte de ma requête ! La prochaine fois que nous nous verrons, tu devras éveiller à nouveau mon intérêt à ton égard. Je ne t'accepterai pas facilement comme disciple, car j'attends de mes disciples que, par obéissance, ils s'abandonnent complètement à ma stricte discipline. »

Je demeurai obstinément silencieux. Mon guru comprit rapidement où était le problème.

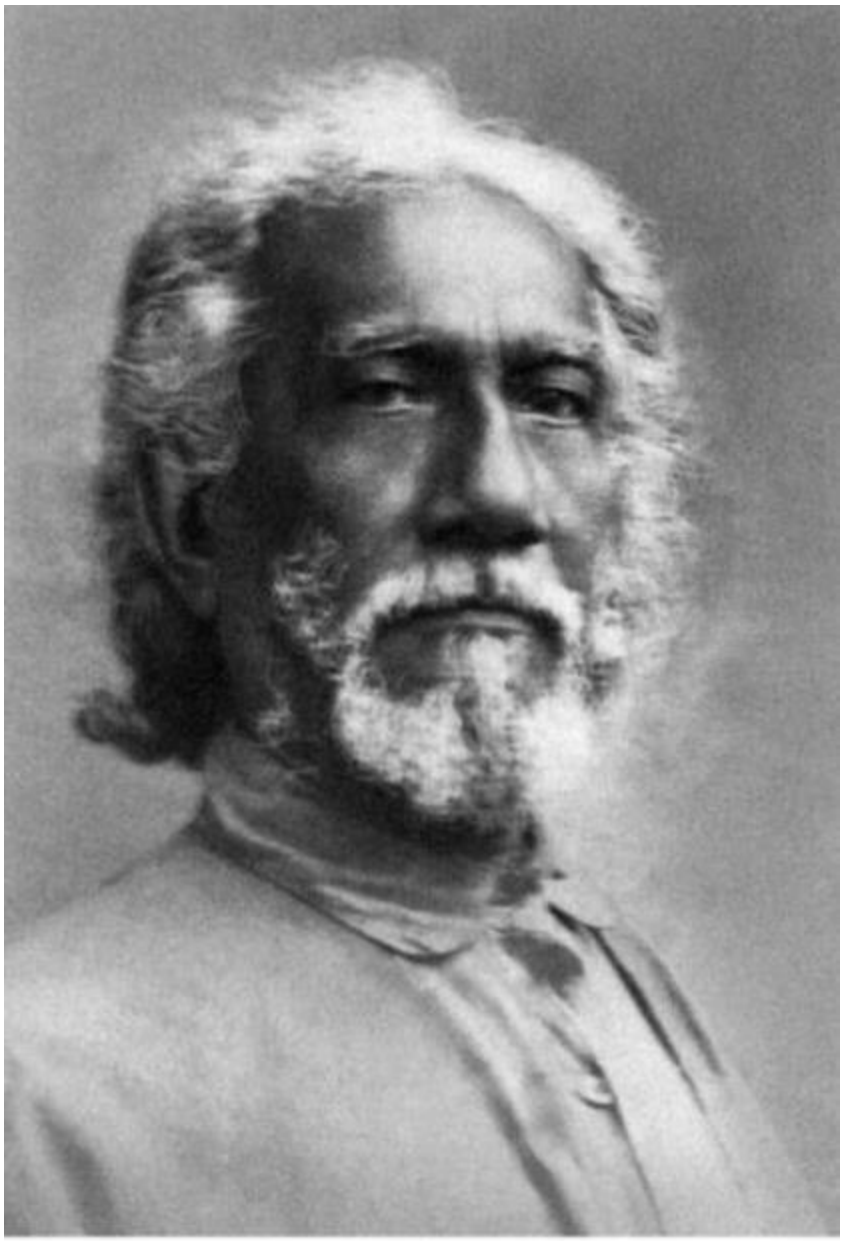
« Crois-tu que ta famille se moquera de toi ?

— Je ne retournerai pas chez moi.

— Tu y retourneras dans trente jours.

— Jamais. »

C'est dans cette atmosphère tendue que je m'inclinai à ses pieds avec révérence et pris congé. Tout en marchant dans la nuit pour rentrer à l'ermitage, je me demandais pourquoi cette rencontre miraculeuse s'était achevée sur une note discordante. Ah, la dualité de *maya* qui équilibre chaque bonheur par un chagrin ! Mon jeune cœur n'était pas encore malléable sous les doigts transformateurs de mon guru.



SRI YUKTESWAR (1855–1936)
Un Jnanavatar, « Incarnation de la Sagesse »
Disciple de Lahiri Mahasaya ; guru de Sri Yogananda
Paramguru de tous les *Kriya Yogis* de la SRF–YSS

Temple de méditation dédié à Swami Sri Yukteswar en 1977, sur le site de son ancien ashram à Serampore. Plusieurs briques provenant de l'ashram d'origine furent utilisées pour sa construction. L'architecture du temple a été élaborée d'après un dessin de Paramahansa Yogananda.

Yoganandaji, en 1915, assis sur le siège arrière de la motocyclette offerte par son père. « Je me suis rendu partout avec cette motocyclette, disait-il, et plus particulièrement à l'ermitage de mon Maître, Sri Yukteswarji, à Serampore. »

Le lendemain matin, je perçus une hostilité accrue chez les membres de l'ermitage. Leurs manières discourtoises gâchaient invariablement mes journées. Trois semaines s'écoulèrent ainsi. Dayananda quitta l'ashram pour assister à une conférence à Bombay et c'est alors que je devins ouvertement leur bouc émissaire.

« Mukunda est un parasite, il profite de l'hospitalité de l'ermitage sans rien donner en retour. »

Ayant par hasard surpris cette remarque, j'en vins pour la première fois à regretter d'avoir obéi au supérieur en retournant l'argent de mon père. Le cœur gros, j'allai trouver Jitendra, mon seul ami.

« Je pars. S'il te plaît, présente mes excuses respectueuses à Dayananda lorsqu'il rentrera.

— Je pars avec toi, dit Jitendra avec détermination. Mes tentatives pour pratiquer la méditation n'ont pas eu plus de succès que les tiennes.

— J'ai rencontré un saint de stature christique. Allons le voir à Serampore. »

C'est ainsi que « l'oiseau » amorça sa périlleuse descente « en piqué » dans le voisinage de Calcutta !

CHAPITRE 11

DEUX GARÇONS SANS ARGENT À BRINDABAN

« Tu mériterais d'être déshérité par notre père, Mukunda. Tu gâches ta vie d'une manière insensée ! » me dit mon frère aîné d'un ton réprobateur.

Jitendra et moi, fraîchement débarqués du train (fraîchement étant une façon de parler car nous étions couverts de poussière !), venions d'arriver à la maison d'Ananta qui avait été récemment transféré de Calcutta à l'antique cité d'Agra. Mon frère était directeur des services comptables au ministère des Travaux publics.

« Tu sais bien, Ananta, dis-je, que le seul héritage que je recherche est celui du Père Céleste.

— L'argent d'abord, Dieu après ! Qui sait, la vie peut être si longue !

— Dieu d'abord ; l'argent n'est que Son esclave ! Qui sait, la vie peut être si courte ! »

Ma riposte était dictée par les circonstances du moment et ne contenait aucun pressentiment. (Hélas, la vie d'Ananta fut de courte durée[73].)

« Une sagesse acquise à l'ermitage, je suppose, dit-il. Cependant, je vois que tu as bel et bien quitté Bénarès ! »

Les yeux d'Ananta pétillaient de satisfaction ; il nourrissait encore l'espoir de voir l'oisillon replier ses ailes et réintégrer le nid familial.

« Mon séjour à Bénarès n'a pas été inutile ! J'ai trouvé là-bas tout ce que mon cœur recherchait avidement. Tu peux être sûr qu'il ne s'agissait pas de ton pandit ni de son fils ! »

À ce souvenir, Ananta et moi éclatâmes de rire ; mon frère avait bien dû admettre que son « clairvoyant » de Bénarès avait plutôt la vue courte.

« Quels sont tes projets, mon frère, le pèlerin ?

— Jitendra m'a persuadé de venir à Agra voir les splendeurs du Taj Mahal[74]. Ensuite nous nous rendrons chez le guru que je viens de trouver et qui possède un ermitage à Serampore. »

Ananta nous traita avec toute l'hospitalité voulue. À plusieurs reprises, durant la soirée, je le surpris en train de me regarder d'un air pensif. « Je connais bien ce regard, me dis-je. Ananta doit comploter quelque chose ! »

Nous eûmes le fin mot de l'histoire le lendemain matin au petit-déjeuner. Ananta prit un air innocent en reprenant notre discussion épineuse de la veille :

« Ainsi, tu ne comptes pas sur l'argent de notre père !

— Je désire uniquement compter sur Dieu.

— Ce ne sont là que des mots ! La vie t'a protégé jusqu'à présent, mais imaginons que tu sois forcé de dépendre de la Main invisible pour obtenir nourriture et logement. Tu serais bientôt obligé de mendier dans les rues.

— Jamais ! Il n'est pas question que je mette ma foi entre les mains des passants plutôt qu'entre les mains de Dieu. Le Seigneur peut imaginer mille autres ressources pour Ses fidèles qu'un bol de mendiant !

— Voilà encore de la rhétorique ! Que dirais-tu si je mettais à l'épreuve la philosophie que tu prônes en t'imposant une expérience dans ce monde tangible ?

— J'accepterais ! Réduis-tu Dieu uniquement à un monde spéculatif ?

— Nous verrons ; aujourd'hui même, tu auras l'occasion de confirmer ou d'infirmer mon point de vue personnel. »

Après un silence imposant, Ananta reprit lentement, d'une voix grave :

« Ce matin, j'ai l'intention de vous envoyer, toi et ton confrère disciple Jitendra, à la ville voisine de Brindaban. Vous partirez sans emporter une seule roupie ; vous ne devrez mendier ni nourriture, ni argent et vous ne devrez révéler à personne cet engagement. Vous ne devrez pas non plus rester sans manger, ni rester bloqués à Brindaban. Si vous êtes de retour à mon bungalow avant minuit ce soir, en ayant respecté toutes ces règles, je serai l'homme le plus surpris d'Agra !

— Je relève le défi » dis-je. Il n'y avait aucune hésitation ni dans mes paroles ni dans mon cœur.

En l'espace d'un éclair, une immense gratitude m'envahit au souvenir de tous les bienfaits que je devais à la bienveillance instantanée du Divin : ma guérison d'un choléra mortel grâce à la photo de Lahiri Mahasaya ; le cadeau des deux cerfs-volants sur le toit de Lahore ; l'apparition opportune de l'amulette aux heures de découragement à Bareilly ; le message décisif du sadhu inconnu, à Bénarès, près de la maison du pandit ; la vision de la Mère Divine, Ses sublimes paroles d'amour et Sa prompte intercession auprès de Maître Mahasaya pour me sortir de mes petits problèmes ; l'aide de dernière minute qui m'avait valu mon diplôme de fin d'études secondaires ; et le cadeau ultime, la rencontre avec le Maître dont j'avais rêvé toute ma vie. Jamais je n'admettrai que mes « principes philosophiques » puissent reculer devant la dure réalité de ce monde !

« Ta bonne volonté te fait honneur. Je vous accompagne tout de suite à la gare » fit Ananta.

Puis se tournant vers Jitendra qui nous regardait bouche bée, il ajouta :

« Il faut que tu sois du voyage en qualité de témoin - et fort probablement aussi de victime ! »

Une demi-heure plus tard, Jitendra et moi étions chacun en possession d'un aller simple pour Brindaban. Dans un coin isolé de la gare, Ananta nous fouilla et fut rapidement convaincu que nous ne cachions aucune provision sur nous. Nos simples *dhotis*[75] ne dissimulaient rien d'autre que le strict nécessaire.

Mon ami qui trouvait que la foi empiétait un peu trop sur le domaine sérieux des finances se mit à protester :

« Ananta, donnez-moi au moins une roupie ou deux par mesure de sécurité. Je pourrai ainsi vous télégraphier en cas de besoin.

— Jitendra ! m'écriai-je d'un ton plein de reproches. Je refuse de me soumettre à cette épreuve si tu emportes de l'argent avec toi.

— Il y a pourtant quelque chose de rassurant d'entendre tinter des pièces dans sa poche ! »

Comme je posais sur lui un regard sévère, Jitendra n'ajouta rien de plus.

« Mukunda, ne crois pas que je sois sans cœur » me dit Ananta dont la voix se teintait soudain d'humilité.

Peut-être sa conscience le tourmentait-elle à l'idée d'expédier deux jeunes garçons, sans argent, dans une ville inconnue ou bien à cause de son scepticisme religieux. Il ajouta :

« Si, par chance ou par grâce divine, tu triomphes de cette épreuve à Brindaban, je demanderai à devenir ton disciple. »

Cette promesse avait quelque chose d'exceptionnel, car elle ne respectait pas les conventions. En Inde, en effet, le frère aîné de la famille s'incline rarement devant ses plus jeunes frères ; juste après le père, c'est à lui que l'on doit respect et obéissance. Mais l'heure n'était plus aux commentaires ; notre train était sur le point de partir.

Jitendra s'emmura dans un silence lugubre tandis que le train parcourait les kilomètres. Finalement, il s'anima, se pencha vers moi et me pinça douloureusement à un endroit sensible, en disant :

« Je ne vois encore aucun signe indiquant que Dieu va pourvoir à notre prochain repas !

— Du calme, Thomas l'incrédule ; le Seigneur est avec nous !

— Peux-tu aussi Lui dire de se dépêcher ? Je meurs déjà de faim rien que de penser à ce qui nous attend. J'ai quitté Bénarès pour visiter le mausolée du Taj Mahal, et non pas pour entrer dans mon propre mausolée !

— Courage, Jitendra ! N'allons-nous pas voir bientôt les merveilles de la ville sacrée de Brindaban[76]. J'éprouve une joie profonde à la pensée de fouler le sol sanctifié par la présence du Seigneur Krishna. »

La porte de notre compartiment s'ouvrit et deux hommes entrèrent. Le prochain arrêt du train allait être aussi pour nous le dernier. L'inconnu, assis en face de moi, me regardait avec un intérêt surprenant et finit par me dire :

« Jeunes gens, avez-vous des amis à Brindaban ?

— Cela ne vous regarde pas » dis-je. Et bien que ce fût impoli, je détournai les yeux.

« Sans doute vous enfuyez-vous loin de vos familles, attirés par le Voleur de cœurs[77]. Je suis moi-même une personne pieuse. Je me ferai un devoir de veiller à ce que vous ayez un repas et un abri pour vous protéger de cette chaleur écrasante.

— Non, monsieur, laissez-nous tranquilles. Vous êtes très aimable, mais vous vous trompez en pensant que nous nous sommes enfuis de chez nous. »

La conversation prit fin sur ce refus. Le train arriva en gare. Alors que Jitendra et moi sautions sur le quai, nos compagnons de voyage nous prirent par le bras et hélèrent un fiacre.

Nous descendîmes devant un imposant ermitage, situé au milieu d'arbres au feuillage persistant, dans un domaine bien entretenu. De toute évidence, nos bienfaiteurs connaissaient bien les lieux ; un jeune homme souriant nous conduisit en silence dans un salon. Une dame âgée, au noble maintien, nous rejoignit bientôt.

Un des deux hommes s'adressa à l'hôtesse :

« Gauri Ma, les princes n'ont pu venir. Leurs projets ont été bouleversés à la dernière minute ; ils le regrettent beaucoup. Mais nous avons amené deux autres invités. Dès que je les ai vus dans le train, j'ai pressenti en eux des fidèles du Seigneur Krishna. »

Avant de se retirer, nos deux nouvelles connaissances nous saluèrent ainsi :

« Au revoir, nos jeunes amis. Nous nous rencontrerons à nouveau, si Dieu le veut ! »

Avec un sourire maternel, Gauri Ma s'adressa alors à nous :

« Soyez les bienvenus. Vous ne pouviez mieux tomber. J'attendais deux bienfaiteurs princiers de cet ermitage. Il eut

été dommage d'avoir préparé un repas sans personne pour l'apprécier ! »

Ces paroles engageantes eurent un effet surprenant sur Jitendra : il fondit en larmes. La perspective redoutée de son séjour à Brindaban se transformait en un royal festin ! Il lui était difficile d'assumer ce revirement soudain. Notre hôtesse le dévisagea avec curiosité, mais ne fit aucune remarque. Elle était peut-être habituée aux comportements bizarres des adolescents !

Le déjeuner fut annoncé ; Gauri Ma nous conduisit à une table dans le patio où flottait une odeur appétissante d'épices, puis notre hôtesse disparut dans une cuisine adjacente.

J'avais prémédité ce moment. Choisissant un endroit approprié sur le corps de Jitendra, je le pinçai aussi douloureusement qu'il l'avait fait avec moi dans le train.

« Eh bien, Thomas l'incrédule, le Seigneur est à l'œuvre - et sans tarder, n'est-ce pas ! »

L'hôtesse revint, munie d'un *punkha*, avec lequel elle nous éventa à la manière orientale tandis que nous nous installions sur des couvertures brodées. Les disciples de l'ashram allaient et venaient apportant sans cesse des plats, en tout une trentaine. Il conviendrait mieux de parler de « festin somptueux » que de « repas ». Depuis notre arrivée sur cette planète, Jitendra et moi n'avions jamais connu un tel raffinement.

« Ce sont vraiment des mets dignes de princes, révérende mère ! On se demande ce que vos bienfaiteurs royaux ont trouvé de plus urgent à faire que d'honorer un tel banquet ! Nous garderons le souvenir de ce festin pour le reste de notre vie ! »

Réduits au silence par la promesse faite à Ananta, nous ne pouvions expliquer à notre gracieuse hôtesse que nous lui étions doublement reconnaissants. Tout au moins, notre sincérité était évidente. Après nous avoir aimablement invités à revenir un jour prochain à l'ermitage, nous partîmes avec sa bénédiction.

À l'extérieur, la chaleur était accablante. Mon ami et moi cherchâmes refuge à l'ombre d'un majestueux *cadamba*, près du portail de l'ashram. Et un échange de propos acerbes s'ensuivit car, une fois de plus, Jitendra était assailli par des doutes.

« Tu m'as mis dans de beaux draps ! Ce repas ne fut rien de plus qu'un heureux hasard ! Comment pouvons-nous visiter cette ville sans une seule roupie en poche et comment vas-tu faire pour me ramener chez Ananta ?

— Tu oublies vite Dieu, maintenant que ton estomac est bien rempli ! »

Mes paroles n'étaient pas amères, mais plutôt accusatrices. Comme l'homme oublie vite les faveurs divines ! Pourtant, tout homme, au cours de sa vie, voit au moins quelques-unes de ses prières exaucées.

« En tout cas, je ne suis pas prêt d'oublier la bêtise que j'ai faite en m'aventurant avec un écervelé comme toi !

— Calme-toi, Jitendra ! Ce même Seigneur qui nous a nourris nous fera visiter Brindaban et permettra notre retour à Agra. »

À ce moment-là, un jeune homme svelte, au visage sympathique, s'approcha de nous à pas rapides. S'arrêtant sous notre arbre, il s'inclina devant moi.

« Cher ami, vous et votre compagnon êtes sûrement de passage ici. Permettez-moi d'être votre hôte et votre guide. »

Il n'est guère possible pour un Indien de pâlir, pourtant le visage de Jitendra afficha soudain une blancheur maladive. Je déclinai poliment cette offre.

« Vous n'allez quand même pas me renvoyer, n'est-ce pas ? fit l'inconnu dont le visage reflétait une telle inquiétude que cela aurait pu être comique en d'autres circonstances.

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes mon guru. »

Ses yeux remplis de confiance cherchèrent les miens.

« Au cours de mes dévotions du milieu du jour, le Seigneur béni, Krishna, m'est apparu dans une vision. Il me montra deux personnes abandonnées sous cet arbre même. L'une de ces personnes, c'était vous, mon maître ! Je vous ai souvent vu quand je méditais. Quel bonheur ce serait pour moi si vous acceptiez mes humbles services !

— Moi aussi, je suis heureux que vous m'ayez trouvé. Ni Dieu, ni les hommes ne nous ont abandonnés ! »

Bien qu'immobile et souriant à l'inconnu dont le visage reflétait la ferveur, je me prosternais intérieurement aux pieds du Divin.

« Chers amis, me ferez-vous l'honneur de venir chez moi ?

— Vous êtes bien aimable, mais ce ne sera pas possible. Nous sommes déjà invités chez mon frère à Agra.

— Au moins, accordez-moi le privilège de vous guider dans Brindaban. »

BHAGAVAN (SEIGNEUR) KRISHNA
Avatar bien-aimé de l'Inde

J'acquiesçai avec joie. Le jeune homme, dont le nom était Pratap Chatterji, héla un fiacre. Nous visitâmes le temple de Madanamohana et d'autres sanctuaires dédiés à Krishna. La nuit tomba avant même que nous ayons fini nos dévotions.

« Attendez-moi un moment, je vais chercher des *sandeshs*[78]. »

Pratap entra dans une boutique à côté de la gare. Pendant ce temps, Jitendra et moi, nous promenions tranquillement dans la grande rue. Celle-ci était plus animée maintenant que

l'air était relativement plus frais. Au bout d'un certain temps, notre ami revint avec plusieurs sortes de friandises.

« S'il vous plaît, permettez-moi d'acquérir quelque mérite religieux en acceptant ceci » dit Pratap en souriant et en nous implorant du regard.

Il nous tendit une liasse de roupies ainsi que deux billets de train pour Agra qu'il venait d'acheter.

Je le remerciai vivement, tout en révérant à nouveau intérieurement la Main invisible. Dédaignée par Ananta, Sa générosité ne nous comblait-elle pas au-delà du nécessaire ?

Nous cherchâmes un coin isolé près de la gare.

« Pratap, lui dis-je, je vais t'enseigner le *Kriya* de Lahiri Mahasaya, le plus grand yogi des temps modernes. Cette technique sera ton guru. » L'initiation se fit en une demi-heure.

« Le *Kriya* est ton *chintamani*[79], dis-je au nouvel étudiant. Cette technique simple, comme tu peux le voir, a l'art d'accélérer l'évolution spirituelle humaine. Les Écritures hindoues enseignent que le moi incarné a besoin d'un million d'années pour se libérer de l'emprise de *maya*. Le *Kriya Yoga* écourte considérablement cette période naturelle. De même que Jagadis Chandra Bose a démontré que l'on peut grandement accélérer le rythme normal de la croissance d'une plante, ainsi le développement psychologique de l'homme peut être hâté par des moyens scientifiques. Pratique fidèlement cette technique et tu t'approcheras du Guru des gurus.

— Je suis transporté de joie, dit Pratap d'un air réfléchi, à l'idée de détenir enfin cette clé du yoga, si longtemps recherchée ! Elle aura pour effet de m'affranchir de l'entrave des sens et je serai libre d'accéder à des sphères supérieures.

Aujourd'hui, l'apparition du Seigneur Krishna ne pouvait que présager le meilleur pour moi. »

Nous restâmes assis un moment en communion silencieuse, puis nous nous dirigeâmes lentement vers la gare. En montant dans le train, j'étais rempli de joie, mais pour Jitendra, c'était un jour de larmes. Mes adieux affectueux à Pratap furent ponctués des sanglots étouffés de mes deux compagnons. Une fois de plus durant ce voyage, Jitendra n'arrêta pas de se plaindre, mais, cette fois-ci, de lui-même :

« Que ma foi a été superficielle ! Mon cœur a été de pierre ! À l'avenir, je ne douterai plus jamais de la protection de Dieu ! »

Minuit approchait. Comme deux « cendrillons », au départ sans un sou, nous entrâmes dans la chambre à coucher d'Ananta. Ainsi qu'il l'avait lui-même annoncé un peu à la légère, une intense surprise s'afficha sur son visage. Sans prononcer un mot, je couvris la table d'une liasse de roupies.

« Jitendra, la vérité ! demanda Ananta d'un ton facétieux. Ce jeune homme aurait-il dévalisé une banque ? »

Mais à mesure que je dévoilais le récit de nos aventures, mon frère retrouva son sérieux et dit d'une voix solennelle :

« La loi de l'offre et de la demande s'étend à un domaine bien plus subtil que je ne l'aurais imaginé. »

Ananta s'exprimait avec un enthousiasme spirituel qu'il n'avait jamais manifesté auparavant. Il ajouta :

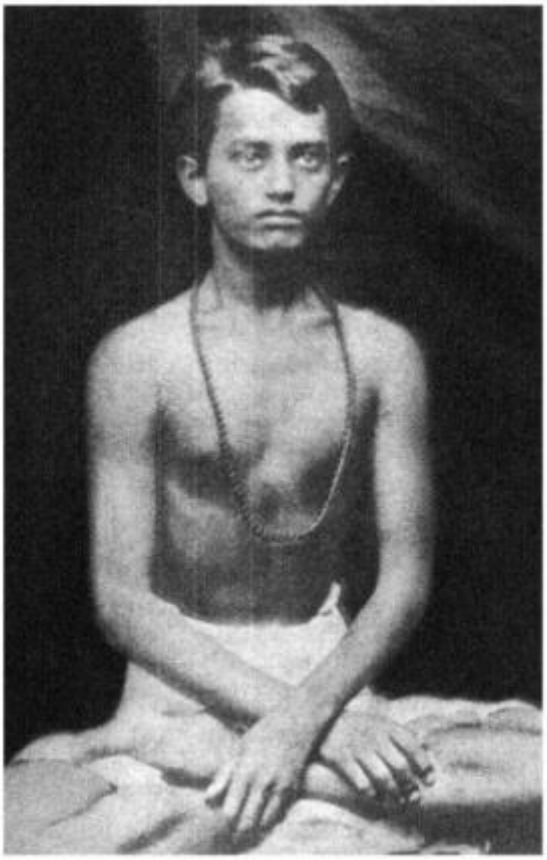
« Je comprends pour la première fois ton indifférence envers les coffres-forts et la triviale accumulation de richesses en ce monde. »

Malgré l'heure tardive, mon frère insista pour recevoir la *diksha*[80] du *Kriya Yoga*. Le « guru » Mukunda dut ainsi

assumer en une seule soirée la responsabilité de deux « disciples » inattendus.

Le petit-déjeuner du lendemain, contrairement à celui de la veille, se déroula dans une parfaite harmonie. J'adressai un sourire à Jitendra.

« Tu ne seras pas privé du plaisir de voir le Taj. Allons le visiter avant de partir pour Serampore. »



Jitendra Mazumdar, compagnon de Yoganandaji dans le « test sans argent » à Brindaban

Ayant fait nos adieux à Ananta, mon ami et moi nous retrouvâmes bientôt devant la gloire d'Agra, le Taj Mahal. Majestueuse vision de marbre blanc resplendissant au soleil

dans la plus pure symétrie, le Taj s'élançait dans un écrin de noirs cyprès, de brillantes pelouses et de paisibles bassins. L'intérieur était également d'un grand raffinement : des sculptures aussi fines que de la dentelle, incrustées de pierres semi-précieuses, formaient de délicates et complexes volutes et arabesques surgissant du marbre brun ou violet. Une lumière tamisée, émanant du dôme, éclairait le cénotaphe de l'Empereur Shah Jehan et de Mumtazi-Mahal, la reine de son Royaume et de son cœur.

Mais assez de tourisme ! J'avais hâte de revoir mon guru. C'est ainsi que Jitendra et moi reprîmes le train en direction du sud, à destination du Bengale.

« Mukunda, j'ai changé d'avis car je suis resté de longs mois sans voir ma famille. Peut-être irai-je plus tard voir ton guru à Serampore. »

Mon ami, dont le caractère — c'est le moins que l'on puisse dire peut être décrit comme changeant, me quitta à Calcutta. Avec le train local, j'atteignis bientôt Serampore, situé à quelque vingt kilomètres plus au nord.

Je fus frappé d'émerveillement en constatant que vingt-huit jours exactement s'étaient écoulés depuis ma rencontre avec mon guru à Bénarès. « Tu viendras à moi dans quatre semaines ! » m'avait-il dit. Et j'étais là, le cœur battant, dans la cour de sa paisible demeure de la rue du Rai Ghat. Pour la première fois, j'avais franchi la porte de l'ermitage où j'allais passer la plus grande partie des dix années suivantes avec le *Jnanavatar* (« incarnation de la sagesse ») de l'Inde.

CHAPITRE 12

LES ANNÉES À L'ERMITAGE DE MON MAÎTRE

« Tu es venu. »

Sri Yukteswar me reçut, assis sur une peau de tigre, posée à même le plancher d'un petit salon avec balcon. Le ton de sa voix était impersonnel, son attitude imperturbable.

« Oui, cher Maître, je suis ici afin de vous suivre. »

Je touchai ses pieds en m'agenouillant devant lui.

« Comment cela est-il possible puisque tu ne tiens pas compte de mes désirs.

— Désormais, Guruji, votre désir sera ma loi.

— Voilà qui est mieux ! Je peux maintenant assumer la responsabilité de ta vie.

— Je vous en remets volontiers le fardeau, Maître !

— Je te demanderai d'abord de retourner dans ta famille. Je désire que tu entres à l'université de Calcutta afin de poursuivre tes études.

— Très bien, Maître. »

Je dissimulai ma consternation. Les livres ennuyeux allaient-ils me poursuivre toute ma vie ? D'abord mon père, maintenant Sri Yukteswar !

« Un jour, tu iras en Occident. Les gens là-bas seront d'autant plus réceptifs à la sagesse ancienne de l'Inde si l'insolite maître hindou possède un diplôme universitaire.

— Vous avez raison, Guruji. »

Ma déception se volatilisa. Si cette référence à l'Occident m'apparaissait mystérieuse et lointaine, j'avais dans l'immédiat l'occasion de plaire à mon Maître en faisant preuve d'obéissance envers lui.

« Calcutta est tout près, tu pourras venir ici aussi souvent que ton emploi du temps te le permettra.

— Chaque jour, si je le peux, Maître ! J'accepte avec gratitude que votre autorité se manifeste dans chaque détail de ma vie, mais à une seule condition.

— Laquelle ?

— Que vous me promettiez de me révéler Dieu. »

Une heure de discussion intense s'ensuivit. Un maître ne peut faillir à sa parole ; elle ne peut donc pas être donnée à la légère. Elle impliquait en effet l'ouverture de vastes horizons métaphysiques. Un guru doit être en termes intimes avec le Créateur pour L'obliger ainsi à apparaître devant un disciple ! J'avais le pressentiment que Sri Yukteswar se trouvait déjà au stade de l'union divine et dès lors, en tant que disciple, j'étais déterminé à tirer profit de cet avantage.

« Tu es bien exigeant ! » répliqua le Maître. Mais la compassion l'emportant, il finit par consentir à ma demande.

« Que ta volonté soit la mienne. »

La mélancolie qui avait jusque-là obscurci mon cœur disparut aussitôt. Les vaines recherches, ici et là, étaient terminées. J'avais trouvé un refuge éternel auprès d'un guru véritable.

« Viens, je vais te faire visiter l'ermitage. »

Le Maître se leva de sa peau de tigre. En jetant un coup d'œil dans une des pièces, je remarquai sur le mur un portrait

orné de jasmin.

« Lahiri Mahasaya ! m'écriai-je tout étonné.

— Oui, c'est mon divin guru, me dit Sri Yukteswar d'un ton empreint de ferveur et de respect. En tant qu'homme et yogi, il fut sûrement le plus grand maître qu'il m'ait été donné de rencontrer durant ma longue quête spirituelle. »

Je m'inclinai en silence devant le portrait familier. Mon âme rendait un ardent hommage à ce maître incomparable qui m'avait protégé depuis mon enfance et avait guidé mes pas jusqu'ici.

Conduit par mon guru, je parcourus la demeure et ses dépendances. Ce grand bâtiment ancien, solidement construit, était disposé autour d'une cour aux piliers massifs. Les murs extérieurs étaient couverts de mousse et les pigeons voletaient au-dessus du toit plat et gris, partageant en toute liberté les bâtiments de l'ashram avec ses habitants. À l'arrière, se trouvait un agréable jardin où poussaient des jaquiers, des manguiers et des bananiers plantains. Les balcons à balustrades du premier étage entouraient la cour de trois côtés. Le hall spacieux du rez-de-chaussée, avec son haut plafond soutenu par des colonnes, était utilisé principalement, me dit le Maître, durant les festivités annuelles de la *Durgapuja*[81]. Un escalier étroit conduisait au salon de Sri Yukteswar dont le petit balcon donnait sur la rue.

L'ashram était meublé sobrement ; tout était simple, propre et pratique. Plusieurs chaises, bancs et tables de style occidental étaient placés bien en évidence.

Le Maître m'invita à rester à l'ermitage pour la nuit. Un souper composé de légumes au curry nous fut servi par deux jeunes disciples qui suivaient leur formation à l'ermitage.

« Guruji, s'il vous plaît, parlez-moi de votre vie. »

J'étais accroupi sur une natte de paille, près de sa peau de tigre. Au-delà du balcon, les étoiles semblaient toutes proches et amicales.

« Mon nom de famille est Priya Nath Karar. Je suis né[82] ici, à Serampore, où mon père était un homme d'affaires prospère. Il m'a légué ce domaine ancestral qui est devenu mon ermitage. Je n'ai pas beaucoup fréquenté l'école ; je trouvais les études scolaires trop lentes et superficielles. Jeune adulte, j'assumai la responsabilité de chef de famille et j'eus une fille, maintenant mariée. Plus tard, j'eus la bénédiction d'être guidé spirituellement par Lahiri Mahasaya. Après le décès de mon épouse, je rejoignis l'Ordre des Swamis et reçus le nouveau nom de Sri Yukteswar Giri[83]. Voilà l'histoire toute simple de ma vie. »

Le Maître sourit en me voyant l'écouter avec avidité. Comme toute esquisse de biographie, ses paroles évoquaient les faits extérieurs sans révéler l'homme intérieur.

« Guruji, j'aimerais entendre quelques anecdotes de votre enfance.

— Je te raconterai trois histoires ; et on peut tirer une morale de chacune d'elles ! m'avertit Sri Yukteswar, le regard pétillant de malice. Un jour, ma mère tenta de me faire peur avec une histoire terrifiante de fantôme caché dans une pièce obscure. Je me précipitai immédiatement dans la pièce en question et je revins extrêmement désappointé de ne pas avoir trouvé le fantôme ! Ma mère ne m'a plus jamais raconté d'histoires terrifiantes. Moralité : affrontez vos peurs et elles cesseront de vous tourmenter.

« Voici un autre souvenir : Quand j'étais très jeune, je désirais posséder un chien très laid appartenant à un voisin. Durant des semaines, je ne cessai de harceler ma famille afin

d'obtenir ce petit chien. Je fis la sourde oreille à des offres d'animaux beaucoup plus attirants. Moralité : l'attachement rend aveugle ; il enrobe l'objet de notre désir d'un halo de qualités imaginaires.

« Une troisième histoire touche à la malléabilité de l'esprit d'un enfant. Ma mère me fit un jour cette remarque : "Un homme qui accepte de travailler pour quelqu'un d'autre est un esclave !" Cette idée s'ancra de manière si indélébile dans mon esprit que, même après mon mariage, je refusai tous les emplois. Je m'acquittai de mes obligations financières en plaçant l'argent de la famille dans des terres. Moralité : les enfants sont particulièrement réceptifs et l'on ne devrait leur inculquer que des idées positives. Ces bonnes suggestions resteront pendant longtemps profondément gravées dans leur esprit. »

Le Maître s'enferma dans un silence serein. Vers minuit, il m'accompagna jusqu'à un petit lit de camp. Comme mon sommeil fut doux et profond lors de cette première nuit passée sous le toit de mon guru !

Sri Yukteswar choisit le matin suivant pour me conférer l'initiation au *Kriya Yoga*. Deux disciples de Lahiri Mahasaya, mon père et mon précepteur, Swami Kebalananda, m'en avaient déjà appris la technique. Mais le Maître possédait un pouvoir transformateur et, à son contact, une grande lumière semblable à la splendeur d'innombrables soleils flamboyants se répandit dans tout mon être. Un flot d'ineffable béatitude m'envahit jusqu'au plus profond de moi.

C'est uniquement le lendemain, en fin d'après-midi, que je me résolus à quitter l'ermitage.

« Tu y retourneras dans trente jours. » Je me remémorais cette précieuse prédiction du Maître en passant la porte de

ma maison de Calcutta. Contrairement à mes appréhensions, personne ne fit allusion au retour de l'« enfant prodigue ».

Je grimpai à ma petite mansarde et la regardai affectueusement, comme s'il s'agissait d'une vieille complice. « Tu as été le témoin de mes méditations, de mes larmes ainsi que des tempêtes suscitées par ma *sadhana*. Maintenant, j'ai trouvé un havre de paix en la personne de mon divin Maître. »

Assis avec mon père dans le calme du soir, celui-ci me confia :

« Mon fils, je suis heureux pour nous deux. Tu as trouvé ton guru de la même façon miraculeuse qu'autrefois j'ai trouvé le mien. La main sacrée de Lahiri Mahasaya protège nos deux vies. Ton Maître n'est finalement pas un saint inaccessible de l'Himalaya, mais presque un voisin. Mes prières ont été exaucées : dans ta quête de Dieu, tu ne me seras pas enlevé complètement. »

Mon père se réjouissait également de savoir que j'allais reprendre mes études. Il prit toutes les mesures nécessaires pour que je sois inscrit dès le lendemain au Scottish Church College de Calcutta qui se trouvait à proximité.

Des mois heureux s'écoulèrent. Les lecteurs ont sans doute deviné qu'on ne me voyait pas beaucoup dans les salles de cours. L'ermitage de Serampore exerçait sur moi un attrait trop irrésistible. Le Maître accepta sans commentaires ma présence continuelle et, à mon grand soulagement, fit rarement allusion à mes études. Bien qu'il fût évident pour tous que je n'étais pas vraiment fait pour devenir un érudit, je m'arrangeais malgré tout pour obtenir la moyenne de temps à autre.

À l'ashram, la vie quotidienne s'écoulait doucement, à un rythme qui variait peu. Mon guru s'éveillait avant l'aube. Allongé, ou quelquefois assis sur son lit, il entrait en

samadhi[84]. C'était la simplicité même de savoir quand le Maître était réveillé ; ses ronflements[85] sonores cessaient brusquement, il poussait quelques soupirs et avait peut-être un mouvement du corps, puis sa respiration ne faisait plus aucun bruit, et le souffle suspendu, il était alors dans un profond état d'extase yoguique.

Nous ne prenions pas tout de suite le petit-déjeuner. Nous faisions d'abord une longue promenade au bord du Gange. Comme ces promenades matinales avec mon guru demeurent bien réelles et bien vivantes pour moi ! Mes souvenirs reviennent instantanément et je me retrouve à ses côtés : le soleil du matin réchauffant le fleuve et sa voix, empreinte d'une sagesse authentique, résonnant clairement à mes oreilles.

Puis, c'était l'heure du bain, ensuite le repas de midi, préparé soigneusement par de jeunes disciples selon les directives quotidiennes du Maître. Mon guru était végétarien. Cependant, avant de devenir moine, il avait mangé des œufs et du poisson. Il conseillait à ses disciples de suivre un régime simple et en conformité avec leur constitution.

Le Maître mangeait peu : souvent du riz assaisonné de safran des Indes, de jus de betterave ou d'épinards, et légèrement arrosé de *ghee* de buffle (beurre clarifié). Un autre jour, il pouvait manger du dahl de lentilles ou du *channa*[86] avec un curry de légumes. Comme dessert, il prenait des mangues ou des oranges avec un gâteau de riz ou un jus de jaque.

Tout au long de l'après-midi, un flot continu de visiteurs en provenance du monde extérieur arrivait dans le paisible ashram. Mon guru traitait tous ses invités avec courtoisie et gentillesse. Pour un Maître - celui qui a conscience d'être une

âme omniprésente et non pas un corps ou un ego - tous les hommes se ressemblent étrangement.

L'impartialité des saints est solidement ancrée dans la sagesse. Ils ne sont plus sous l'influence des différents aspects de *maya* ni assujettis aux préférences qui troublent le jugement des hommes non éclairés. Sri Yukteswar n'avait pas de considération particulière envers les puissants, les riches ou les érudits ; pas plus qu'il ne méprisait les pauvres ou les illettrés. Il pouvait écouter respectueusement la vérité sortant de la bouche d'un enfant, comme il pouvait ignorer ouvertement les paroles d'un pandit prétentieux.

Le souper était servi à huit heures du soir et parfois des visiteurs s'attardaient. Mon guru ne se serait jamais pardonné de manger seul et personne ne quittait son ashram affamé ou insatisfait. Sri Yukteswar n'était jamais pris au dépourvu en pareille situation. Après d'ingénieux conseils à ses disciples, il leur suffisait de quelques provisions pour obtenir un festin. Cependant, le Maître était économe car son budget était modeste. « Soyez généreux dans la mesure de vos moyens, disait-il souvent. La prodigalité ne vous apportera que du désagrément. » L'originalité de l'esprit créateur de Sri Yukteswar se manifestait aussi bien dans le domaine de l'hospitalité que dans les travaux de réparation ou dans les tâches domestiques concernant l'ermitage.

Pendant les heures paisibles du soir, nous avions souvent le privilège d'écouter les propos de mon guru : véritables trésors intemporels ! La sagesse même ciselait chacune de ses paroles. La façon dont il s'exprimait était unique, remplie d'une assurance sublime. Je n'ai jamais entendu personne d'autre parler comme lui. Il pesait chacune de ses pensées à la balance du discernement et lorsqu'il les exprimait, c'était la perfection même. L'essence de la vérité imprégnait toute sa

personne et émanait de lui comme un parfum exsudé par son âme. J'avais toujours conscience de me trouver en présence d'une manifestation vivante de Dieu. La grandeur de sa divinité m'incitait automatiquement à courber la tête devant lui.

Si les visiteurs s'apercevaient que l'Infini commençait à accaparer Sri Yukteswar, celui-ci les entraînait aussitôt dans une conversation. Il refusait de faire étalage de ses facultés supérieures d'intériorisation. Toujours en union avec le Seigneur, il n'avait nul besoin de moments particuliers pour communier avec Lui. Un maître de réalisation divine a dépassé le stade de la méditation. « La fleur tombe lorsque le fruit apparaît. » Mais, bien souvent, les saints s'en tiennent aux formes extérieures afin de donner l'exemple à leurs disciples.

Vers minuit, il arrivait à mon guru de s'assoupir aussi naturellement qu'un enfant. Il ne se souciait guère alors du confort de sa literie ! Souvent, il s'étendait, sans même un oreiller, sur un divan étroit se trouvant derrière la peau de tigre sur laquelle il avait l'habitude de s’asseoir.

Une discussion philosophique se prolongeant toute la nuit n'était pas rare. Un disciple pouvait la susciter par l'intensité de son intérêt. Dans ces moments-là, je ne sentais plus la fatigue ni l'envie de dormir ; les paroles pleines de vie du Maître me suffisaient. « Mais voici déjà l'aube ! Allons nous promener au bord du Gange. » Ces paroles terminaient souvent ces longues veilles instructives.

Mes premiers mois avec Sri Yukteswar culminèrent avec une leçon particulièrement pratique : « Comment déjouer les moustiques ! » À la maison, ma famille utilisait toujours des moustiquaires pour la nuit. Je fus consterné en découvrant qu'à l'ermitage de Serampore on ne prenait nullement cette

précaution alors que ces insectes y pullulaient. J'étais couvert de piqûres de la tête aux pieds. Mon guru eut pitié de moi.

« Achète une moustiquaire pour toi et une autre pour moi. »

Il ajouta en riant :

« Si tu n'en achètes qu'une seule pour toi, tous les moustiques se précipiteront sur moi ! »

J'étais trop heureux d'obéir. Chaque nuit que je passais à l'ermitage, mon guru me priait d'installer les moustiquaires autour des lits.

Une nuit, alors qu'une nuée de moustiques nous entourait, le Maître omit de me donner les directives habituelles. J'écoutais nerveusement les bourdonnements annonçant leur offensive. En me couchant, je fis une prière afin d'apaiser les moustiques. Une demi-heure plus tard, je toussai avec ostentation pour attirer l'attention de mon guru. Je pensais que les piqûres et spécialement les bourdonnements de ces moustiques célébrant leur rite sanguinaire allaient me rendre fou.

Le Maître ne bougeait pas. Je m'approchai de lui avec précaution. Il ne respirait pas non plus. C'était la première fois qu'il m'était donné de l'observer en pleine transe yoguique et cela me remplit de frayeur.

« Son cœur a dû s'arrêter ! » pensai-je. Je plaçai un miroir sous son nez ; aucune buée n'apparut. Afin d'être absolument certain, je lui fermai la bouche et lui pinçai les narines pendant quelques minutes. Son corps était froid et inerte. Bouleversé, je me dirigeai vers la porte pour aller chercher du secours.

« Eh bien, apprenti médecin ! Aie pitié de mon nez ! dit le Maître en éclatant de rire. Pourquoi ne vas-tu pas te coucher ! Le monde entier doit-il changer pour te plaire ? C'est plutôt à

toi de changer : débarrasse-toi de l'obsession des moustiques. »

Je retournai docilement à mon lit. Il n'y avait plus un seul insecte dans les parages. Je compris soudain que mon guru avait accepté une moustiquaire uniquement dans le but de me faire plaisir ; il ne craignait pas les moustiques. Son pouvoir de yogi lui permettait de les empêcher de piquer ou bien, s'il le désirait, de se rendre invulnérable à leurs assauts.

« Il m'a fait une démonstration, pensai-je, de l'état yoguique que je dois m'efforcer d'atteindre. » Un véritable yogi est capable d'entrer dans l'état de superconscience et d'y demeurer en dépit des innombrables distractions toujours présentes sur cette terre, comme le bourdonnement des insectes ou l'éclat aveuglant de la lumière du jour ! Au premier stade du *samadhi* (*sabikalpa*), le disciple se coupe de toute manifestation sensorielle venant du monde extérieur. En récompense, il perçoit des sons et des visions en provenance de mondes intérieurs, plus merveilleux que le Paradis perdu[87].

Les moustiques instructifs servirent à me donner une autre leçon au début de mon séjour à l'ashram. C'était à l'heure paisible du crépuscule. Mon guru interprétait de sa façon inimitable les anciens textes, tandis qu'assis à ses pieds j'étais dans un calme parfait. Soudain, un moustique effronté vint perturber cette atmosphère idyllique et détourna mon attention. Au moment où il m'enfonçait son « aiguillon hypodermique » empoisonné dans la cuisse, je levai automatiquement une main vengeresse. Cependant, je me retins juste avant l'instant fatidique, me rappelant de façon opportune un aphorisme de Patanjali sur l'*ahimsa*, la non-violence[88].

« Pourquoi n'as-tu pas mis ton geste à exécution ?

— Maître, me conseillez-vous d'ôter la vie ?

— Non, mais dans ton esprit, tu avais déjà porté le coup mortel.

— Je ne comprends pas.

— Par *ahimsa*, Patanjali entend la suppression du *désir* de tuer. »

Sri Yukteswar avait lu dans mes pensées comme dans un livre ouvert.

« Ce monde n'est pas tout à fait adapté à une pratique stricte de *ahimsa*, poursuivit-il. L'homme peut être forcé d'exterminer des créatures nuisibles sans pour autant éprouver à leur égard de la colère ou de l'animosité. Toutes les formes de vie ont de même le droit de respirer l'air de *maya*. Le saint qui perce le secret de la création est en harmonie avec les innombrables et étonnantes manifestations de la Nature. Tout homme accède aussi à cette vérité s'il dompte sa passion pour la destruction.

— Guruji, doit-on se sacrifier plutôt que de tuer une bête sauvage ?

— Non, le corps humain est précieux. Il possède une très grande capacité d'évolution du fait de ses centres cérébro-spinaux uniques. Ceux-ci permettent aux disciples avancés de saisir et d'exprimer pleinement les aspects les plus élevés de la divinité. Dans la création, aucune forme inférieure n'est aussi bien pourvue. Il est vrai que l'homme devra répondre d'un péché véniel s'il est obligé de tuer un animal ou tout autre espèce vivante. Mais les saintes Écritures (*shastras*) nous enseignent que détruire gratuitement une vie humaine constitue une grave transgression de la loi karmique. »

Je poussai un soupir de soulagement. Heureusement les Écritures ne nous encouragent pas à cultiver nos instincts

naturels !

À ma connaissance, le Maître n'avait jamais eu à affronter un léopard ou un tigre. Mais, un jour, un cobra venimeux le défia pour ensuite être conquis par son amour. Cet événement se produisit à Puri où mon guru possédait un ermitage au bord de la mer. Prafulla, un jeune disciple qui accompagna Sri Yukteswar durant ses dernières années, était alors avec le Maître. Voici le récit de Prafulla :

« Nous étions assis dehors, près de l'ashram. Un cobra terrifiant de plus d'un mètre de long apparut non loin de nous. En colère, le capuchon déployé, il rampa à toute vitesse dans notre direction. Le Maître l'accueillit avec un petit rire comme s'il s'agissait d'un enfant. Je fus alors consterné de voir Sri Yukteswarji se mettre à taper des mains de façon rythmique[89]. Il essayait ainsi de charmer le redoutable visiteur ! Tout en restant complètement immobile, je priais intérieurement avec ferveur. Le serpent était maintenant très près du Maître. Il ne bougeait plus, apparemment hypnotisé par ses manières caressantes. Puis, progressivement, l'effrayant capuchon se rétracta. Le serpent ondula entre les pieds de Sri Yukteswar et disparut dans les broussailles.

« Je ne compris pas alors pourquoi le Maître avait bougé les mains, ni pourquoi le cobra ne l'avait pas attaqué, dit en conclusion Prafulla. Depuis, j'ai pris conscience que notre divin guru ne craignait l'attaque d'aucune créature. »

Au cours des premiers mois passés à l'ashram, je me rendis compte un après-midi que Sri Yukteswar me fixait d'un regard pénétrant.

« Tu es trop maigre, Mukunda. »

Sa remarque toucha en moi un point sensible ; mes yeux creux et mon corps émacié ne me plaisaient pas du tout. Depuis l'enfance, j'étais affligé d'une dyspepsie chronique.

Dans ma chambre, à la maison, j'avais toujours une quantité impressionnante de fortifiants rangés sur une étagère ; aucun ne m'avait aidé. De temps à autre, je me demandais tristement si cela valait la peine de vivre avec un corps en si mauvaise santé.

« Le pouvoir des médicaments est limité, la divine force vitale créatrice ne l'est pas. Crois-moi : tu vas aller mieux et tu deviendras fort. »

Ces paroles du Maître me convainquirent instantanément que je pouvais appliquer avec succès cette vérité dans ma propre vie. Jusque-là, aucun guérisseur (et j'en avais consulté plusieurs) n'avait été capable de susciter en moi une foi aussi profonde. La force et la santé me revenaient de jour en jour. Grâce à la bénédiction secrète de Sri Yukteswar, en l'espace de deux semaines, j'atteignis le poids idéal que j'avais en vain recherché par le passé. Mes problèmes d'estomac disparurent à tout jamais.

Plus tard, j'eus le privilège d'être témoin des pouvoirs divins de guérison de mon guru sur des personnes souffrant de diabète, d'épilepsie, de tuberculose, ou de paralysie.

Peu de temps après m'avoir guéri, le Maître me confia :

« Il y a plusieurs années, j'étais moi-même ardemment désireux de prendre du poids. Alors que j'étais convalescent après une grave maladie, je rendis visite à Lahiri Mahasaya, à Bénarès.

« "Maître, lui dis-je, j'ai été très malade et j'ai perdu beaucoup de poids !

« — Je vois, Yukteswar[90], que tu t'es rendu malade et que maintenant tu te crois amaigri."

« Cette réponse était bien loin de mes attentes. Cependant, mon guru ajouta pour m'encourager :

« "Voyons, je suis certain que tu te sentiras mieux demain !"

« Dans mon esprit réceptif, ces paroles résonnaient comme une allusion au fait qu'il était secrètement en train de me guérir. Le matin suivant, j'allai le trouver et déclarai d'une voix triomphante :

« "Maître, je me sens bien mieux aujourd'hui !

« Bien sûr ! Tu t'es toi-même redonné de l'énergie aujourd'hui !

« — Non, Maître ! protestai-je. C'est vous qui m'avez aidé. C'est la première fois depuis des semaines que je sens des forces me revenir !

« — Ah oui ! C'est vrai, tu as été gravement malade. Ton corps est encore fragile. Qui peut dire ce qu'il en sera demain ?"

« La pensée d'une éventuelle rechute me fit frissonner. Le matin suivant, c'est avec peine que je me traînai jusqu'à la maison de Lahiri Mahasaya.

« "Maître, je suis à nouveau souffrant !"

« Mon guru me lança un regard plein d'ironie.

« "Eh bien ! Une fois de plus, tu t'es rendu malade !

« — Gurudeva, lui dis-je, à bout de patience, je réalise seulement maintenant à quel point vous m'avez ridiculisé jour après jour. Je ne comprends pas pourquoi vous mettez en doute ma parole alors que je vous dis la vérité.

« — Vraiment ! Ce sont tes propres pensées qui t'ont rendu alternativement faible ou fort ! me répondit mon guru en me regardant affectueusement. Tu as pu toi-même constater que ta santé a suivi exactement les attentes de ton subconscient. La pensée est une force au même titre que l'électricité ou la gravitation. L'esprit humain est une étincelle provenant de la

conscience toute-puissante de Dieu. Je pourrais te montrer que tout ce en quoi ton esprit puissant croit intensément se réalisera immédiatement !"

« Sachant que Lahiri Mahasaya ne parlait jamais à la légère, je lui demandai avec vénération et reconnaissance :

« "Maître, si je pense que je me porte bien et que j'ai repris mon poids initial, est-ce que cela se réalisera ?

« — Il en est ainsi, en cet instant même !"

« Mon guru parlait avec gravité ; ses yeux fixant les miens.

« Je sentis tout de suite que je reprenais non seulement des forces, mais également du poids. Lahiri Mahasaya se réfugia alors dans le silence. Après être resté quelques heures à ses pieds, je retournai à la maison de ma mère, où j'habitais pendant mes séjours à Bénarès.

« "Que t'arrive-t-il, mon fils ? Souffres-tu d'hydropisie ?" Ma mère pouvait à peine en croire ses yeux. Mon corps était aussi robuste qu'avant ma maladie.

« En me pesant, je constatai que j'avais gagné, en un jour, vingt-trois kilos que je n'ai jamais reperdus. Mes amis et connaissances qui m'avaient vu tellement amaigri étaient stupéfaits. À la suite de ce miracle, plusieurs d'entre eux changèrent leur mode de vie et devinrent des disciples de Lahiri Mahasaya.

« Mon guru, éveillé en Dieu, savait que ce monde n'est rien d'autre que le rêve objectivé du Créateur. Totalement conscient de son unité avec le divin Rêveur, Lahiri Mahasaya avait le pouvoir de matérialiser ou de dématérialiser les objets, ou bien de produire à volonté tout autre changement dans les atomes de rêve du monde des phénomènes[91].

« Toute la création est gouvernée par des lois, conclut Sri Yukteswar. Les principes qui régissent le monde extérieur et

que les savants peuvent découvrir sont appelés lois naturelles. Mais il existe d'autres lois plus subtiles qui régissent les plans spirituels cachés dans le domaine intérieur de la conscience. Ces lois-là peuvent être connues par la science du yoga. Ce n'est pas le physicien, mais le maître de réalisation divine qui comprend la vraie nature de la matière. Cette connaissance a permis au Christ de guérir le serviteur après que l'un des apôtres lui eut coupé l'oreille[92]. »

Sri Yukteswar avait une façon unique d'expliquer les Écritures. Beaucoup de mes plus heureux souvenirs gravitent autour de ses commentaires. Mais les joyaux de ses pensées n'étaient pas destinés à être jetés sur le sol aride de l'inattention ou de la bêtise. Il suffisait d'un peu d'agitation de ma part ou d'un simple moment d'inattention pour que le Maître interrompe aussitôt son exposé.

« Tu n'écoutes pas ! » dit un soir mon guru en s'arrêtant net dans ses explications. Comme d'habitude, il excellait à détecter mon degré d'attention.

« Guruji ! dis-je en protestant, je n'ai pas bougé ; je n'ai pas cligné des yeux ; je peux répéter chaque mot que vous avez prononcé !

— Cependant, tu n'étais pas entièrement avec moi. Ta protestation me contraint à remarquer qu'à l'arrière-plan de ton esprit tu étais en train de créer trois institutions : une retraite dans une plaine, l'autre, au sommet d'une colline et la troisième, au bord de la mer. »

En effet, ces vagues pensées s'étaient présentées à moi de manière presque subconsciente. Je lui présentai mes excuses.

« Que puis-je en présence d'un Maître qui pénètre même mes rêveries les plus secrètes ?

— Tu m'en as donné le droit. Les subtiles vérités que j'étais en train d'exposer ne peuvent être comprises sans ton attention la plus totale. Ce n'est qu'en cas de nécessité absolue que je pénètre dans l'intimité de l'esprit d'autrui. Tout homme a le droit de vagabonder dans le Royaume de ses pensées secrètes. Le Seigneur lui-même n'y entre pas et je ne m'y aventurerai pas non plus contre ton gré.

— Vous êtes toujours le bienvenu, Maître !

— Tes rêves architecturaux se réaliseront plus tard. Maintenant, l'heure est à l'étude ! »

Mon guru me révéla ainsi, de manière accidentelle et en toute simplicité, qu'il connaissait trois événements importants de ma vie future. Depuis mon plus jeune âge, j'avais eu la vision de trois bâtiments énigmatiques situés chacun dans un décor différent. Plus tard, ces visions se matérialisèrent selon l'ordre précis indiqué par Sri Yukteswar. D'abord, la fondation d'une école de yoga pour garçons dans la plaine de Ranchi, ensuite l'établissement de mon centre international en Amérique, au sommet d'une colline de Los Angeles, et enfin un ermitage à Encinitas, en Californie, surplombant le vaste océan Pacifique.

Le Maître n'avait jamais l'arrogance de déclarer :

« Je prédis que tel ou tel événement va arriver. »

Il insinuait plutôt :

« Ne croyez-vous pas que cela puisse arriver ? »

Ses simples paroles cachaient un pouvoir prophétique que rien ne venait dédire. Jamais les faits ne démentaient ses prédictions à peine voilées.

Sri Yukteswar était à la fois réservé et doué de sens pratique. Il n'avait rien d'un visionnaire écervelé prêchant

dans le vague. Il avait les pieds sur terre et la tête dans le ciel. Il admirait les gens pratiques :

« Sainteté ne signifie pas stupidité, disait-il souvent. Les perceptions divines ne vous rendent pas incompétents ! Exprimer une vertu de façon active conduit à développer une intelligence très vive. »

Mon guru était réticent à discuter des mondes supraphysiques ; son aura « merveilleuse » était d'une parfaite simplicité. Dans la conversation, il évitait les références sensationnelles, mais dans ses actions, il s'exprimait librement. Si certaines personnes parlent de miracles sans jamais en accomplir, Sri Yukteswar faisait rarement allusion aux lois subtiles, mais il les utilisait secrètement à volonté.

« Un homme de réalisation divine n'accomplit des miracles que s'il en reçoit la directive intérieure, expliquait le Maître. Dieu ne souhaite pas que les mystères de Sa création soient révélés sans discernement[93]. Tout homme dans le monde possède également le droit inaliénable d'utiliser son libre arbitre. Même un saint n'empiète pas sur cette indépendance. »

Le silence habituel de Sri Yukteswar était dû à ses profondes perceptions de l'Infini. Ainsi, il n'avait plus de temps pour ces « révélations » interminables occupant les journées de maîtres sans réalisation divine. Il est dit dans les Écritures de l'Inde :

« Chez les hommes superficiels, les petits poissons des pensées mesquines provoquent de grands remous ; chez les hommes à l'esprit profond, les baleines de l'inspiration font à peine des rides à la surface. »

En raison des manières peu spectaculaires de mon guru, seuls quelques contemporains ont reconnu en lui un surhomme. Le vieil adage : « Insensé est celui qui ne peut

cacher sa sagesse », ne convenait en aucun cas à mon profond et paisible Maître.

Bien que né dans un corps mortel comme les autres hommes, Sri Yukteswar avait parachevé son identité avec le Souverain du temps et de l'espace. Mon Maître n'avait pas trouvé d'obstacles insurmontables dans l'union de l'humain et du Divin. Il n'en existe pas, ainsi que je le compris plus tard, sauf pour ceux qui ne s'aventurent pas eux-mêmes dans le domaine spirituel.

Lorsque je touchais les pieds sacrés de Sri Yukteswar, un frisson me parcourait toujours le corps. Si un disciple approche son maître avec respect, il est magnétisé spirituellement à son contact. Un courant subtil est engendré. Dans le cerveau du disciple, le mécanisme des habitudes indésirables est alors souvent comme cautérisé et les sillons tracés par ses tendances terrestres sont favorablement perturbés. Pour un temps au moins, il peut voir les voiles secrets de *maya* se lever et entrevoir la réalité de la béatitude. Mon corps tout entier irradiait une douce chaleur libératrice, chaque fois que je m'agenouillais, à la manière hindoue, aux pieds de mon guru.

« Même lorsque Lahiri Mahasaya restait silencieux ou qu'il s'entretenait de sujets n'ayant pas de rapport direct avec la religion, je découvrais qu'il m'avait néanmoins transmis un savoir ineffable » me racontait Sri Yukteswar.

Mon guru avait la même influence sur moi. Si j'arrivais à l'ermitage l'esprit préoccupé ou indifférent, mon attitude changeait peu à peu. Un calme bienfaisant descendait en moi à la seule vue de mon Maître. Chaque jour passé en sa compagnie était une nouvelle expérience de joie, de paix et de sagesse. Je n'ai jamais vu le Maître en proie à l'illusion, à l'envie, à la colère ou à des attachements humains.

« L'ombre de *maya* s'approche silencieusement. Réfugions-nous en nous-mêmes. »

Par ces paroles, le Maître rappelait constamment aux disciples qu'ils avaient besoin de pratiquer le *Kriya Yoga*. Parfois, un nouvel étudiant doutait d'être digne de s'engager sur la voie du yoga.

« Oublie le passé, le consolait Sri Yukteswar, car bien des hontes entachent le passé de chaque homme. Tant que l'homme n'est pas ancré dans le Divin, il ne peut se fier à sa conduite humaine. Ton avenir s'améliorera si tu fais un effort spirituel dans le présent. »

Il y avait toujours de jeunes *chelas* (disciples) à l'ermitage du Maître. Toute sa vie, il s'était intéressé à leur éducation spirituelle et intellectuelle. Même peu de temps avant sa mort, il avait accepté comme résidents deux garçons de six ans et un adolescent de seize ans. Tous ceux dont il avait la responsabilité recevaient une formation soignée. Chez lui, « discipline » et « disciple » étaient reliés autant par l'étymologie que par la pratique.

Les membres de l'ashram aimaient et révéraient leur guru. Il lui suffisait de frapper légèrement des mains pour les faire accourir. Lorsqu'il était silencieux et retiré en lui-même, personne ne s'aventurait à parler, mais quand son rire résonnait avec gaieté, les enfants le considéraient comme un des leurs.

Sri Yukteswar demandait rarement aux autres de lui rendre un service personnel et il n'acceptait leur aide que s'ils la lui offraient de bon cœur. Si ses disciples oubliaient la tâche privilégiée de laver ses vêtements, le Maître s'en chargeait lui-même.

Il portait la traditionnelle robe ocre des swamis. À l'ermitage, suivant la coutume des yogis, il mettait des

chaussures sans lacets, faites en peau de tigre ou de daim.

Sri Yukteswar parlait couramment l'anglais, le français, le bengali et l'hindi ; son sanskrit était satisfaisant. Il instruisait patiemment ses jeunes disciples à l'aide d'une méthode qu'il avait ingénieusement conçue pour faciliter l'étude du sanskrit et de l'anglais.

Le Maître prenait soin de son corps, mais sans s'en préoccuper outre mesure ; le Divin, disait-il, se manifeste mieux dans un corps et un esprit sains. Il décourageait tous les extrêmes. À un disciple qui voulait jeûner pendant une longue période, mon guru dit en riant :

« Pourquoi ne pas jeter un os au chien[94] ? »

Sri Yukteswar possédait une excellente santé. Je ne le vis jamais malade[95]. En signe de respect pour les usages de ce monde, il autorisait ses disciples à consulter des médecins, s'ils le souhaitaient.

« Les médecins, disait-il, devraient guérir en appliquant les lois de Dieu à ce monde matériel. »

Mais il prônait la supériorité de la thérapie mentale et déclarait souvent :

« La sagesse est le plus puissant moyen de purification. »

Il disait aussi à ses disciples :

« Le corps est un ami infidèle. Accordez-lui ce qui lui est dû et pas davantage. Le plaisir et la douleur sont transitoires ; supportez cette dualité avec calme, tout en essayant de vous soustraire à son pouvoir. L'imagination est la porte par laquelle peut entrer la maladie ou la guérison. Ne croyez pas à la réalité de la maladie, même lorsque vous êtes malade ; la visiteuse importune, si elle n'est pas reconnue, ne tardera pas à s'en aller ! »

Le Maître comptait de nombreux médecins parmi ses disciples.

« Ceux qui ont étudié la physiologie devraient aller plus loin et étudier la science de l'âme, leur disait-il. Le mécanisme du corps cache une subtile structure spirituelle[96]. »

Sri Yukteswar conseillait à ses étudiants de devenir un lien vivant entre les qualités de l'Orient et celles de l'Occident. Lui-même, par ses habitudes extérieures, ressemblait à un occidental accompli ; par sa nature intérieure, il était spirituellement un oriental. Il faisait à la fois l'éloge du progrès, de l'hygiène et des ressources de l'Occident, et des idéaux religieux qui ont fait la gloire séculaire de l'Orient.

La discipline ne m'était pas étrangère. À la maison, mon père était strict et Ananta, souvent sévère. Mais on ne peut qualifier la formation donnée par Sri Yukteswar autrement que de draconienne. Aimant la perfection, mon guru exigeait beaucoup de ses disciples. Il critiquait aussi bien leurs tâches quotidiennes que les plus subtiles nuances de leur comportement.

« Les bonnes manières dépourvues de sincérité sont comme une belle dame morte, remarqua-t-il un jour, bien à propos. De même, la franchise sans la civilité ressemble au scalpel du chirurgien : efficace, mais déplaisante. Cependant, la franchise associée à la courtoisie est salutaire et admirable. »

Le Maître était apparemment satisfait de mes progrès spirituels car il y faisait rarement allusion. Mais pour le reste, je n'échappais pas à ses remontrances. Mes principales fautes étaient l'inattention, une tendance à me complaire périodiquement dans des accès de mélancolie, des manquements aux règles et, parfois, un manque de méthode.

« Observe à quel point les activités de ton père, Bhagabati, sont bien organisées et équilibrées » remarquait mon guru.

Les deux disciples de Lahiri Mahasaya s'étaient rencontrés peu après ma première visite à l'ermitage de Serampore. Mon père et le Maître se portaient une admiration mutuelle. Tous deux avaient bâti leur merveilleuse vie intérieure sur les fondations de granit de la spiritualité que le temps ne peut éroder.

D'un professeur intérimaire précédent, j'avais retenu quelques leçons erronées. Un *chela*, m'avait-on dit, n'a pas besoin de trop se préoccuper de ses devoirs terrestres ; lorsque je les négligeais ou les remplissais mal, je n'étais pas réprimandé. La nature humaine étant ce qu'elle est, j'avais rapidement assimilé ce genre d'enseignement. Toutefois, sous la férule du Maître, je fus rapidement guéri du charme illusoire de l'irresponsabilité.

« Ceux qui sont trop bons pour ce monde iront en orner un autre ! remarqua un jour Sri Yukteswar. Tant que vous respirerez l'air de cette terre, vous serez dans l'obligation de rendre service. Seul celui qui a complètement maîtrisé l'état de non-respiration[97] est libéré de tout devoir cosmique. »

Il ajouta avec une pointe d'ironie :

« Je ne manquerai pas de t'avertir lorsque tu auras atteint la perfection finale ! »

Mon guru ne se laissait pas acheter, même par l'amour. Il ne montrait aucune indulgence envers ceux qui, comme moi, avaient demandé à devenir disciples. Que nous fussions seuls ou en présence de ses étudiants et même d'étrangers, le Maître me parlait toujours franchement et me réprimandait sévèrement. Rien n'échappait à ses reproches, pas le moindre manquement, pas la plus petite étourderie. Cet écrasement de l'ego était dur à supporter, mais cela ne changea pas ma décision de permettre à Sri Yukteswar de redresser toutes mes imperfections psychologiques. Que de fois je chancelais

sous le poids de sa discipline de fer au cours de cette titanesque transformation !

« Si tu n'aimes pas mes remarques, tu es libre de partir à tout moment, m'assurait le Maître. Je ne souhaite rien d'autre que ton évolution spirituelle. Reste uniquement si tu en ressens les bienfaits. »

Je serai pour toujours reconnaissant à mon guru d'avoir entrepris sur moi ce travail, même si à chaque coup humiliant porté à ma vanité, j'avais l'impression qu'il découvrait une dent malade et qu'il l'arrachait sans pitié de ma mâchoire. Le dur noyau de l'égoïsme est difficile à déloger et on ne peut y parvenir que de façon vigoureuse. Mais, en l'éradiquant, le Divin trouve enfin un canal libre de toute obstruction. C'est en vain que le Seigneur cherche à s'infiltrer dans les cœurs endurcis par l'égoïsme.

L'intuition de Sri Yukteswar était si pénétrante que, sans tenir compte de nos remarques, il répondait souvent à nos pensées non formulées. Les mots qu'une personne utilise et le sens véritable de ses pensées représentent souvent deux pôles opposés.

« En faisant le calme intérieurement, disait mon guru, essayez de sentir les pensées qui se cachent derrière la confusion du verbiage humain. »

Cependant, les révélations dues à cette perspicacité divine sont souvent pénibles à entendre et le Maître n'était pas populaire auprès des étudiants superficiels. Par contre, les plus avisés, toujours peu nombreux, le révéraient profondément. J'ose même prétendre que Sri Yukteswar aurait été le guru le plus recherché de l'Inde s'il n'avait pas été aussi franc et strict.

« Je suis dur envers ceux qui viennent se former auprès de moi, m'avoua-t-il. C'est là ma manière ; c'est à prendre ou à

laisser, car je ne fais aucun compromis. Mais toi, tu seras plus doux avec tes disciples ; ce sera ta manière. Je ne cherche à purifier que par le feu de la sévérité qui brûle parfois au-delà du seuil habituel de tolérance. La méthode douce de l'amour est également transfiguratrice. Qu'elles soient rigides ou plus flexibles, ces méthodes sont également efficaces lorsqu'elles sont appliquées avec sagesse. »

Puis il ajouta :

« Tu iras en terre étrangère où l'on apprécie mal que l'ego soit brutalement pris d'assaut. Un Maître ne peut répandre en Occident le message de l'Inde sans posséder une bonne dose de patience et de tolérance. »

(Je ne peux dire combien de fois, en Amérique, je me suis rappelé ces paroles du Maître !)

Bien que le langage caustique de Sri Yukteswar l'ait empêché d'avoir une foule d'adeptes durant sa vie sur terre, son esprit demeure toujours vivant en ce monde à travers un nombre croissant d'étudiants qui suivent fidèlement son enseignement. Des conquérants comme Alexandre le Grand cherchent la domination terrestre, mais des maîtres comme Sri Yukteswar conquièrent un empire bien plus inaccessible : celui des âmes.

Le Maître avait coutume de faire remarquer les petites imperfections, même insignifiantes, de ses disciples en prenant un air très grave. Un jour, mon père vint à Serampore afin de présenter ses respects à Sri Yukteswar. Il espérait, vraisemblablement, l'entendre faire mon éloge. Au lieu de cela, il eut droit à un long discours sur mes imperfections. Bouleversé, il accourut me voir.

« Si j'en crois les remarques de ton guru, tu es un raté complet ! »

Mon père ne savait pas s'il devait en rire ou en pleurer.

À cette époque, le seul motif de mécontentement de Sri Yukteswar à mon égard était que, malgré ses discrets avertissements, j'avais tenté de convertir une certaine personne à la voie spirituelle.

Rempli d'indignation, je courus à toute vitesse chez mon guru. Il me reçut les yeux baissés, comme s'il se sentait coupable. Ce fut la seule fois où je vis le « lion » divin s'incliner docilement devant moi. Je savourai pleinement cet instant unique !

« Maître, pourquoi avoir porté sur moi un jugement si impitoyable devant mon père abasourdi ? Était-ce juste ?

— Je ne recommencerai plus » s'excusa-t-il.

Je fus aussitôt désarmé. Comme le grand homme était prompt à admettre sa faute ! Bien qu'il ne troublât plus jamais la paix d'esprit de mon père, le Maître continua de me disséquer implacablement, où et quand il le voulait.

Les nouveaux disciples essayaient souvent d'imiter Sri Yukteswar en critiquant les autres afin de paraître aussi sages que leur guru ! Ils pensaient devenir ainsi les exemples d'un discernement parfait ! Mais celui qui prend l'offensive doit pouvoir se défendre. Ces étudiants-là ne tardaient pas à fuir dès que le Maître, de son carquois analytique, lançait publiquement quelques flèches dans leur direction.

« La faiblesse d'âme qui ne supporte pas la moindre critique est comme ces parties malades du corps qui ne peuvent supporter le plus léger contact. » C'est ainsi que Sri Yukteswar parlait avec amusement de ces fuyards.

Beaucoup de disciples ont une idée préconçue du guru, en fonction de laquelle ils jugent ses paroles et ses actions. De

telles personnes se plaignaient souvent de ne pas comprendre Sri Yukteswar.

« Vous ne comprenez pas non plus Dieu ! rétorquai-je un jour. Si la nature d'un saint était pour vous transparente, vous en seriez un vous-mêmes ! »

Face aux myriades d'énigmes inexplicables qui à chaque instant remplissent l'univers, qui donc peut s'attendre à saisir en un instant la nature insondable d'un Maître ?

Les étudiants venaient et, généralement, repartaient. Ceux qui aspiraient à une voie facile, une voie faite de sympathie instantanée et de satisfaction de voir ses mérites reconnus, ne trouvaient rien de tel à l'ermitage. Le Maître offrait à ses disciples une protection et des directives spirituelles pour l'éternité, mais beaucoup d'étudiants exigeaient également des flatteries. Ils s'en allaient, préférant les innombrables humiliations de la vie au lieu d'un peu d'humilité. Les rayons ardents qui émanaient de la profonde sagesse de Sri Yukteswar étaient trop puissants pour leur spiritualité déficiente. Ils cherchaient un enseignant de moindre envergure qui, par la flatterie, leur permettrait de dormir du sommeil erratique de l'ignorance.

Durant les premiers mois passés avec le Maître, j'étais angoissé à l'idée d'être réprimandé. Je m'aperçus bientôt que ces vivisections verbales étaient destinées à ceux qui, comme moi, avaient demandé à recevoir sa discipline. Lorsqu'un étudiant protestait, Sri Yukteswar, sans s'offenser, se taisait. Ses paroles n'étaient pas dictées par la colère, mais par l'impartialité de la sagesse.

Les réprimandes du Maître ne visaient pas les visiteurs ; il faisait rarement allusion à leurs défauts, même les plus flagrants. Cependant, Sri Yukteswar se sentait véritablement responsable envers les étudiants qui recherchaient ses

conseils. Le guru qui entreprend de transformer le minerai brut des imperfections humaines est certainement audacieux ! Le courage d'un saint est enraciné dans sa compassion pour les hommes déroutés par *maya*, qui trébuchent en ce monde comme des aveugles.

Après avoir abandonné toute forme de ressentiment, je notai que les réprimandes de mon guru étaient devenues moins sévères. D'une manière très subtile, le Maître s'adoucissait et devenait en comparaison plus clément. Finalement, je réussis à démolir tous les murs de la rationalisation et des doutes subconscients[98] derrière lesquelles s'abrite généralement la personnalité humaine. En récompense, je pouvais désormais me mettre sans effort en harmonie avec mon guru. Je découvris alors qu'il était confiant, attentif et rempli d'un amour silencieux. Toutefois, peu démonstratif, il ne m'adressait aucune parole d'affection.

Mon tempérament étant essentiellement porté à la dévotion, j'avais d'abord été déconcerté de voir que mon guru, saturé de *jnana*, mais apparemment dépourvu de *bhakti*[99], s'exprimait principalement en termes de froides mathématiques spirituelles. Mais en me mettant à l'unisson de sa nature, je découvris que, dans ma recherche de Dieu, ma dévotion allait en augmentant et non en diminuant. Un maître de réalisation divine est pleinement apte à guider ses différents disciples suivant les penchants naturels de chacun d'eux.

Si ma relation avec Sri Yukteswar était en quelque sorte sans paroles, elle possédait cependant une éloquence cachée. Souvent, je retrouvais l'empreinte de ses pensées sur les miennes. Il me guidait ainsi silencieusement, rendant alors les mots inutiles. Assis paisiblement à ses côtés, je sentais toute sa richesse intérieure se déverser tranquillement jusqu'au tréfonds de mon être.

La justice impartiale de mon Maître fut particulièrement mise en évidence durant les vacances d'été de ma première année scolaire. J'avais attendu avec impatience de passer ces quelques mois entiers à Serampore avec mon guru.

À mon arrivée, Sri Yukteswar, content de constater mon enthousiasme, me déclara :

« Tu peux avoir la responsabilité de l'ermitage. Tes tâches consisteront à recevoir les invités et à superviser le travail des autres disciples.»

Kumar, un jeune villageois du Bengale oriental, fut accepté en formation à l'ashram, quinze jours plus tard. D'une remarquable intelligence, il gagna rapidement l'affection du Maître. Pour une raison inexplicable, Sri Yukteswar fit preuve d'une grande indulgence à l'égard du nouveau résident.

« Mukunda, désormais Kumar se chargera de tes tâches ; quant à toi, tu feras le ménage et la cuisine. »

Le Maître donna ces instructions alors que le nouveau venu était parmi nous depuis un mois seulement.

Imbu de son pouvoir, Kumar se mit à tyranniser toute la maisonnée. Dans un mouvement de rébellion silencieuse, les autres disciples continuèrent à s'adresser à moi quotidiennement pour obtenir des conseils. Cette situation dura trois semaines. Je surpris alors une conversation entre Kumar et le Maître :

« Mukunda est impossible, dit le garçon. Vous m'avez nommé superviseur, néanmoins les autres vont le trouver et lui obéissent.

— C'est pourquoi je l'ai affecté à la cuisine et toi au salon, afin que tu comprennes qu'un chef digne de ce nom doit avoir le désir de servir et non de dominer. »

Le ton sec de Sri Yukteswar était nouveau pour Kumar. Il continua ainsi :

« Tu voulais le poste de Mukunda, mais par ton attitude tu as prouvé que tu ne le méritais pas. Retourne maintenant à ton ancienne fonction d'aide-cuisinier. »

Après cette leçon d'humilité donnée à Kumar, le Maître continua à faire preuve envers lui de la même indulgence inhabituelle. Qui donc peut résoudre le mystère de l'attirance ? En la personne de Kumar, notre guru avait trouvé une source de charme - source qui, toutefois, ne jaillissait pas pour les autres disciples ! Bien que le nouveau venu fut de toute évidence le favori de Sri Yukteswar, je n'en étais pas pour autant affligé. Les préférences personnelles, dont même les maîtres peuvent faire preuve, apportent une riche complexité à la trame de la vie. C'est dans ma nature de ne pas accorder d'importance à ce genre de vétilles. J'attendais de Sri Yukteswar des bénéfices bien plus importants que de simples compliments.

Un jour, sans raison, Kumar me parla sur un ton venimeux. J'en fus profondément blessé.

« Tu exagères vraiment ! » lui lançai-je.

Et j'ajoutai un avertissement dont je sentis intuitivement la justesse :

« À moins que tu ne corriges ton comportement, un jour, on te demandera de quitter cet ashram. »

Au même moment, notre guru entra dans la pièce et Kumar lui répéta ma remarque avec un rire sarcastique. Sûr d'être grondé, je me retirai dans un coin, l'air penaud.

« Mukunda a peut-être raison » répondit le Maître avec une froideur inhabituelle.

Un an plus tard, Kumar partit rendre visite à sa famille. Il ne tint pas compte de la muette désapprobation de Sri Yukteswar qui ne s'ingérait jamais de façon autoritaire dans les décisions de ses disciples. Lorsque le jeune homme revint à Serampore quelques mois plus tard, il avait changé de manière fort désagréable. Ce n'était plus le majestueux Kumar au visage nimbé de sérénité, mais un paysan grossier qui avait pris nombre de mauvaises habitudes.

Le Maître m'appela et, le cœur brisé, dut admettre que le jeune homme n'était plus apte à vivre une vie monastique à l'ermitage.

« Mukunda, je te laisse le soin d'annoncer à Kumar qu'il doit quitter l'ashram dès demain ; je ne puis le faire ! »

Des larmes montèrent aux yeux de Sri Yukteswar, mais il se contrôla rapidement.

« Il ne serait jamais tombé si bas s'il m'avait écouté et n'était pas parti fréquenter des compagnons indésirables. Il a rejeté ma protection ; le monde impitoyable doit de nouveau être son guru. »

Le départ de Kumar ne m'apporta aucune satisfaction. Je me demandais avec tristesse comment une personne capable de gagner l'amour d'un maître pouvait si facilement préférer les attraits de ce monde. Prendre plaisir au vin et au sexe est enraciné dans l'homme primitif ; pour les apprécier, il n'est pas besoin d'avoir des sens raffinés. Les artifices des sens sont semblables au laurier-rose et à ses fleurs parfumées : toutes les parties de la plante sont vénéneuses[100]. La voie du salut est au-dedans de nous et irradie une félicité qu'en vain nous cherchons à l'extérieur dans toutes les directions.

« Une vive intelligence est à double tranchant, remarqua une fois le Maître à propos de l'esprit brillant de Kumar. Tel un scalpel, on peut l'utiliser de façon constructive ou

destructive, soit pour crever l'abcès de l'ignorance, soit pour se décapiter soi-même. L'intelligence n'est correctement guidée par l'esprit que lorsque ce dernier reconnaît son impuissance à échapper aux lois spirituelles. »

Mon guru avait à la fois des hommes et des femmes comme disciples et il les traitait tous comme ses propres enfants. Percevant l'égalité des âmes, il ne faisait aucune distinction entre eux et ne montrait aucune partialité.

« Dans le sommeil, vous ignorez si vous êtes un homme ou une femme, disait-il. Un homme a beau personnifier une femme, il n'en devient néanmoins pas une ; de même l'âme, personnifiant à la fois l'homme et la femme, reste inchangée, car elle est l'image immuable et absolue de Dieu. »

Sri Yukteswar n'évitait jamais les femmes, ni ne les blâmait comme étant la cause de la « chute de l'homme ». Il faisait remarquer que les femmes, elles aussi, ont à braver la tentation du sexe opposé. Je demandai une fois au Maître pourquoi un grand saint de l'antiquité avait surnommé la femme : « la porte de l'enfer ».

« Une jeune fille a sans doute beaucoup troublé la paix de son esprit quand il était jeune, répondit mon guru d'un ton moqueur. Sans cela, il aurait dénoncé non pas la femme, mais une maîtrise imparfaite de lui-même. »

Si un visiteur de l'ermitage osait raconter une histoire suggestive, le Maître demeurait résolument silencieux. « Ne vous laissez pas perturber par la beauté provocante d'un visage, disait-il aux disciples. Comment ceux qui sont esclaves des sens pourraient-ils jouir du monde ? Ses parfums subtils leur échappent tandis qu'ils rampent dans la boue nauséabonde. L'homme aux désirs frustes se prive de toutes les belles perceptions terrestres. »

Les étudiants qui cherchaient à fuir l'illusion du sexe, induite par *maya*, pouvaient compter sur les conseils avisés et la patience de Sri Yukteswar :

« De même que la faim sert à assouvir un besoin légitime et non la gourmandise, disait-il, de même l'instinct sexuel a été implanté dans la Nature pour la propagation de l'espèce et non pour la satisfaction de désirs insatiables. Détruisez dès maintenant les mauvais désirs, sinon ils vous suivront lorsque le corps astral sera séparé de son enveloppe charnelle. Même si la chair est faible, l'esprit doit constamment résister. Si la tentation vous assaille cruellement, surmontez-la par une analyse impersonnelle de vous-même et une volonté indomptable. Toute passion naturelle peut être maîtrisée de la sorte.

« Conservez vos énergies. Soyez comme le vaste océan, absorbant calmement toutes les rivières affluentes des sens. Renouvelés jour après jour, les désirs ardents des sens minent votre paix intérieure. Ce sont comme des ouvertures dans un réservoir, permettant aux eaux vitales d'être gaspillées dans le sol désertique du matérialisme. Les puissantes et stimulantes impulsions des mauvais désirs sont les plus grands ennemis du bonheur de l'homme. Parcourez le monde tel un lion de contrôle de soi ; ne laissez pas les sangsues de la faiblesse des sens s'accrocher à vous. »

Un vrai disciple finit par se libérer de toutes ses tendances instinctives. Il transforme son besoin d'affection humaine en un désir suprême pour Dieu seul - amour solitaire parce qu'omniprésent.

La mère de Sri Yukteswar habitait le quartier Rana Mahal, à Bénarès, où j'avais pour la première fois rencontré mon guru. Bonne et aimable, elle avait cependant des idées bien arrêtées. Un jour où j'étais sur le balcon de sa maison, je pus

observer la mère et le fils parler ensemble. De sa manière calme et sensée habituelle, le Maître tentait de la convaincre de quelque chose. Apparemment il n'y réussit pas, car elle secouait vigoureusement la tête.

« Non, non, mon fils, va-t'en maintenant ! Tes sages paroles ne sont pas pour moi ! Je ne suis pas ton disciple ! »

Sri Yukteswar battit en retraite sans argumenter davantage, comme un enfant grondé. Je fus touché de voir le grand respect qu'il manifestait à l'égard de sa mère, même si celle-ci se ne se montrait pas raisonnable. Elle voyait en lui seulement son petit garçon et non le sage qu'il était devenu. Cet incident anodin était révélateur car il donnait un aperçu de la nature peu ordinaire de mon guru : humble au-dedans, inflexible au-dehors.

Les règles monastiques ne permettent pas aux swamis de conserver des liens avec le monde après les avoir formellement coupés. Ils ne peuvent accomplir les rites familiaux obligatoires pour les chefs de famille. Cependant, Shankara, réorganisateur de l'ancien Ordre des Swamis, transgressa cette interdiction. Après la mort de sa mère bien-aimée, il incinéra son corps dans le feu céleste qu'il fit jaillir de sa main levée.

Sri Yukteswar, lui aussi, ne tint pas compte de cette injonction, mais il le fit de façon moins spectaculaire. Après le décès de sa mère, il organisa la cérémonie d'incinération au bord des eaux sacrées du Gange, à Bénarès, et servit un repas à de nombreux brahmanes, conformément à la coutume des chefs de famille.

Les interdictions *shastriques* avaient pour but d'aider les swamis à surmonter l'identification étroite avec le moi. Cependant, Shankara et Sri Yukteswar, ayant entièrement fusionné leur être avec l'Esprit impersonnel, n'avaient pas

besoin de recourir à ces règles. Il arrive aussi qu'un maître ignore délibérément une règle donnée afin de privilégier un principe supérieur à la forme et indépendant d'elle. Ainsi, Jésus arracha des épis de blé un jour de repos. Il déclara à ceux qui le critiquaient : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat[101]. »

À part les Écritures, Sri Yukteswar lisait peu. Cependant, il était parfaitement au courant des dernières découvertes scientifiques et des autres progrès du savoir des hommes[102]. Brillant interlocuteur, il aimait discuter sur des thèmes variés avec ses visiteurs. L'esprit vif et le rire communicatif de mon guru animaient les conversations. Souvent grave, le Maître n'était pourtant jamais sombre.

« Pour chercher le Seigneur, les hommes n'ont pas besoin de prendre un air triste, disait-il en citant la Bible[103]. Rappelez-vous que le fait de trouver Dieu enterrera tous vos chagrins. »

Parmi les philosophes, professeurs, hommes de loi et scientifiques qui venaient à l'ermitage pour la première fois, bon nombre d'entre eux s'attendaient à trouver un religieux de type conventionnel. Un sourire condescendant ou un regard de tolérance amusée révélait que le nouveau venu ne s'attendait qu'à de pieuses platitudes. Mais après avoir parlé avec Sri Yukteswar et découvert qu'il possédait des connaissances subtiles et précises dans leur domaine particulier, ils s'en allaient à regret.

Mon guru se montrait d'ordinaire doux et aimable à l'égard des visiteurs et les accueillait avec une charmante cordialité. Cependant, les égoïstes invétérés étaient parfois confrontés à l'indifférence glaciale ou à l'opposition inflexible du Maître. Ils subissaient alors l'électrochoc salutaire de la glace ou de l'acier !

Un chimiste éminent croisa un jour le fer avec Sri Yukteswar. Le visiteur ne voulait pas reconnaître l'existence de Dieu puisqu'à ce jour la science n'avait pas encore trouvé le moyen de Le révéler.

« Ainsi, sans vous demander pourquoi, vous n'avez pas réussi à isoler la Puissance suprême dans vos tubes à essais ! lui dit le Maître en le regardant sévèrement. Je vous conseille de faire une nouvelle expérience : analysez vos pensées sans relâche pendant vingt-quatre heures. Ensuite, vous ne vous étonnerez plus de l'absence de Dieu. »

Un célèbre érudit reçut une leçon similaire lors de sa première visite. Alors qu'il récitait des passages du Mahabharata, des *Upanishads*[104] et des *bhasyas* (commentaires) de Shankara, sa voix faisait littéralement trembler tous les murs de l'ashram.

Lorsqu'il se tut enfin, le Maître lui dit d'un ton interrogatif comme si le silence avait régné jusqu'alors :

« Maintenant je vous écoute ! »

Le pandit ne savait que penser.

« Il y a eu surabondance de citations. »

À ces paroles du Maître, j'éclatai de rire en cachette dans le coin où je m'étais retiré, à distance respectueuse du visiteur. Sri Yukteswar poursuivit :

« Mais quel commentaire original pouvez-vous faire qui s'appuie sur l'expérience unique de votre propre vie ? Quel texte sacré avez-vous assimilé jusqu'à le faire vôtre ? De quelle manière ces vérités éternelles ont-elles transformé votre être ? Peut-être vous contentez-vous seulement de répéter de façon mécanique les paroles des autres ?

— Je me rends ! répondit l'érudit dont le désarroi était drôle à voir. Je n'ai aucune réalisation intérieure. »

Pour la première fois peut-être, il comprit que savoir discerner l'emplacement d'une virgule ne remplace pas l'expérience spirituelle.

« Ces pédants anémiés ne voient que la lumière de leur lampe de bureau ! remarqua mon guru après le départ de sa victime. Ainsi, la philosophie n'est pour eux qu'un simple exercice réservé au domaine intellectuel. Ils prennent soin de ne pas soumettre leurs pensées élevées à la rudesse des actions extérieures ou au fouet de la discipline intérieure ! »

En d'autres occasions, le Maître souligna la futilité des connaissances purement livresques :

« Ne confondez pas compréhension et vocabulaire étendu. Les Écritures saintes sont utiles pour stimuler le désir de réalisation intérieure, à la condition de les assimiler lentement, une strophe à la fois. Autrement, l'étude intellectuelle ininterrompue peut avoir pour conséquence la vanité, une fausse satisfaction et un savoir non assimilé. »

Sri Yukteswar raconta un jour une de ses propres expériences d'édification par les Écritures. La scène se passait dans un ermitage, au milieu d'une forêt du Bengale oriental, où il observait la façon de procéder d'un maître célèbre, Dabru Ballav, dont la méthode, à la fois simple et difficile, était courante dans l'Inde ancienne.

Dabru Ballav avait rassemblé ses disciples autour de lui, dans la solitude des bois. La Bhagavad Gita sacrée était ouverte devant eux.

Durant une demi-heure, ils en étudièrent avec concentration un passage et ensuite fermèrent les yeux pour méditer sur celui-ci. Une autre demi-heure s'écoula. Le maître fit un bref commentaire. Immobiles, ils méditèrent encore une heure. Finalement, le guru leur demanda :

« Comprenez-vous cette strophe, maintenant ?

— Oui, Maître, se risqua à affirmer l'un d'eux.

— Non, pas complètement. Recherchez-y l'énergie spirituelle qui a donné à ces mots le pouvoir de régénérer l'Inde de siècle en siècle. »

Une autre heure s'écoula dans le silence. Le maître congédia alors ses étudiants et s'adressa à Sri Yukteswar :

« Connaissez-vous la Bhagavad Gita ?

— Non, Maître, pas vraiment, bien que mes yeux et mon esprit aient parcouru ses pages maintes et maintes fois.

— Des centaines de personnes m'ont répondu différemment ! déclara le grand sage en souriant en signe d'approbation. Si l'on passe son temps à étaler sa riche érudition des Écritures, quel temps reste-t-il pour plonger dans le silence intérieur à la recherche de perles autrement plus précieuses ? »

Sri Yukteswar dirigeait l'étude de ses propres disciples en utilisant la même méthode intensive de concentration.

« La sagesse ne s'assimile pas avec les yeux, mais avec les atomes, disait-il. Lorsque non seulement votre cerveau, mais votre être tout entier est convaincu d'une vérité, vous pouvez alors en parler avec discernement. »

Il décourageait chez ses disciples toute tendance à considérer les connaissances livresques comme une étape nécessaire à la réalisation spirituelle.

« Une seule phrase des *rishis* renferme une telle profondeur de vues que, depuis des générations, les érudits passent leur temps à les commenter. Les controverses littéraires sans fin sont réservées aux esprits étroits. Quelle pensée est plus rapidement libératrice que : "Dieu est", ou plutôt : "Dieu" ? »

Mais l'homme ne retourne pas aisément à la simplicité. L'intellectuel abordera Dieu avec un savoir prétentieux. Son ego est flatté de pouvoir se vanter de pareille érudition.

Ceux qui s'enorgueillissaient de leur richesse ou de leur position dans le monde devaient, en présence du Maître, ajouter l'humilité à leurs acquisitions. Un magistrat local demanda un jour un entretien au Maître à l'ermitage de Puri, situé au bord de la mer. L'homme, qui possédait la réputation d'être impitoyable, avait bel et bien le pouvoir de nous exproprier de l'ashram. Je fis part de ce fait à mon guru, mais il prit place d'un air inflexible, et ne se leva même pas pour accueillir le visiteur.

Quelque peu nerveux, je me réfugiai près de la porte. Sri Yukteswar ne m'ayant pas demandé d'apporter une chaise pour le magistrat, celui-ci dut se contenter d'une caisse en bois. De toute évidence, l'homme s'attendait à être reçu avec les honneurs dus à son rang, mais il n'en fut rien.

Une discussion métaphysique s'ensuivit. L'invité commettait bévue sur bévue dans son interprétation des Écritures. Tandis qu'il s'enfonçait dans ses erreurs, sa colère monta :

« Savez-vous que j'ai été premier aux examens de doctorat ? »

Sa raison l'abandonnait, mais il pouvait encore crier fort !

« Monsieur le Magistrat, répliqua le Maître avec calme, vous oubliez que vous n'êtes pas dans votre salle d'audience. Vos remarques enfantines laisseraient plutôt supposer que vos études n'ont rien eu d'exceptionnel. Un titre universitaire n'a, de toute façon, rien à voir avec la réalisation védique. On ne produit pas des saints par fournées, chaque semestre, comme des comptables. »

Stupéfait, le visiteur, d'abord silencieux, finit par rire de bon cœur. « C'est la première fois que je rencontre un magistrat céleste ! » dit-il.

Plus tard, il s'exprima en termes juridiques, ce qui de toute évidence était pour lui une seconde nature, pour demander formellement son admission en qualité de disciple « stagiaire ».

À plusieurs occasions, Sri Yukteswar, tout comme Lahiri Mahasaya, découragea des étudiants manquant de maturité spirituelle qui souhaitaient entrer dans l'Ordre des Swamis :

« Porter la robe ocre des *swamis*, quand on manque de réalisation divine, revient à tromper la société, disaient les deux Maîtres. Oubliez les signes extérieurs du renoncement car ils peuvent vous être nuisibles en faisant naître en vous un faux orgueil. Rien n'est plus important que vos progrès spirituels quotidiens et continus. Pour cela, pratiquez le *Kriya Yoga*. »

Pour mesurer la valeur d'un homme, un saint utilise un critère invariable, bien différent de celui, toujours changeant, de ce monde. Aux yeux d'un maître, l'humanité, qui se croit si diversifiée, ne se compose que de deux catégories : les ignorants qui ne cherchent pas Dieu et les sages qui Le cherchent.

Mon guru s'occupait lui-même de la gestion de ses biens. Des individus sans scrupules avaient plusieurs fois essayé de s'emparer de la terre de ses ancêtres. Sri Yukteswar intenta même des procès à ceux dont il avait réussi à déjouer chaque fois les plans. Il traversa ces pénibles expériences avec une grande détermination car il désirait avant tout ne jamais devenir un guru mendiant, ni un fardeau pour ses disciples.

Son indépendance financière était l'une des raisons pour lesquelles mon Maître, d'une franchise si alarmante, ignorait

les ruses de la diplomatie. Contrairement aux maîtres obligés de flatter leurs bienfaiteurs, mon guru échappait à l'influence, subtile ou évidente, de la fortune d'autrui. Je ne l'entendis jamais demander de l'argent dans un but quelconque, ni même y faire allusion. À l'ermitage, il dispensait gratuitement son enseignement à tous les disciples.

Un jour, un huissier de justice se présenta à l'ashram de Serampore avec une assignation à comparaître. Un disciple nommé Kanai et moi-même le conduisîmes jusqu'au Maître. Cet officier eut une attitude insolente envers Sri Yukteswar :

« Cela vous fera le plus grand bien de quitter l'ombre de votre ermitage pour venir respirer l'atmosphère honnête d'une salle de justice » dit-il avec mépris.

Je ne pus me maîtriser. Je m'approchai en le menaçant :

« Une parole insolente de plus et vous vous retrouvez par terre ! » Kanai s'en prit également à l'huissier :

« Misérable ! Comment osez-vous blasphémer dans l'enceinte sacrée de l'ashram ? »

Mais le Maître prit la défense de son agresseur :

« Ne vous énervez pas pour rien. Cet homme ne fait que son devoir.»

L'officier, abasourdi par cet accueil si contradictoire, présenta respectueusement quelques excuses et s'enfuit sans plus tarder.

Il était étonnant de voir qu'un Maître doté d'une volonté si ardente puisse faire preuve d'un aussi grand calme intérieur. Il correspondait à la définition védique d'un homme de Dieu :

« Plus doux qu'une fleur, en ce qui concerne la bonté ; plus puissant que le tonnerre, lorsque les principes sont en jeu. »

Dans le monde, il y a toujours des gens qui, selon les paroles de Browning, « ne supportent pas la lumière car ils sont eux-mêmes remplis d'ombre ». Il arrivait, de temps à autre, que quelqu'un s'enflammât à propos d'un grief imaginaire et en accusât Sri Yukteswar. Mon imperturbable guru l'écoutait poliment, en s'analysant afin de vérifier si l'accusation contenait une parcelle de vérité. Ces esclandres me rappelaient une des inimitables remarques du Maître : « Certains essaient d'être grands en coupant la tête des autres !

Le calme inaltérable d'un saint impressionne bien davantage que n'importe quel sermon. « Celui qui est lent à la colère vaut mieux qu'un héros, et celui qui est maître de lui-même vaut mieux que celui qui prend des villes[105].»

J'ai souvent pensé que mon auguste Maître aurait pu facilement être un empereur ou un grand guerrier conquérant s'il avait recherché la gloire ou le succès terrestres. Mais il avait plutôt choisi de renverser les citadelles intérieures de la colère et de l'égoïsme, dont la chute révèle la grandeur de l'homme.

CHAPITRE 13

LE SAINT QUI NE DORT JAMAIS

« Donnez-moi, s'il vous plaît, la permission de partir pour l'Himalaya. J'espère atteindre dans la solitude intacte des montagnes un état permanent de communion divine. »

J'adressai un jour ces paroles pleines d'ingratitude à mon Maître. Pris par une de ces imprévisibles illusions qui assaillent parfois le fidèle, je me sentais de plus en plus impatient face aux obligations de l'ermitage et de mes études universitaires. Je ne connaissais Sri Yukteswar que depuis six mois lorsque je lui fis cette demande, mais cela constitue à peine une circonstance atténuante. Je n'avais pas encore pris pleinement conscience de sa stature spirituelle.

« Beaucoup de montagnards vivent dans l'Himalaya, mais n'ont pas pour autant la perception de Dieu, répondit mon guru calmement et simplement. Il vaut mieux chercher la sagesse auprès d'un homme possédant la réalisation spirituelle qu'auprès d'une montagne inerte. »

Ignorant cette allusion évidente du Maître, à savoir que c'était lui mon guru et non pas une montagne, je renouvelai ma demande. Sri Yukteswar ne jugea pas bon de me répondre. J'interprétai son silence comme un consentement tacite - interprétation certes hasardeuse, mais ô combien arrangeante !

Ce soir-là, dans ma maison de Calcutta, je fis les préparatifs de mon voyage. En rassemblant quelques objets dans une couverture, je me souvins d'un balluchon semblable lancé

furtivement par la fenêtre de ma mansarde, des années plus tôt. Je me demandais si ma présente escapade vers l'Himalaya n'était pas, elle aussi, vouée à l'échec. La première fois, j'étais dans un état de grande exaltation spirituelle, mais ce soir-là, je fus pris de remords à la pensée de quitter mon guru.

Le lendemain matin, j'allai voir le pandit Behari, mon professeur de sanskrit au Scottish Church College.

« Monsieur, vous m'avez déjà parlé de votre amitié avec un grand disciple de Lahiri Mahasaya. Pouvez-vous me donner son adresse ?

— Vous voulez parler de Ram Gopal Muzumdar ? Je l'appelle le "Saint qui ne dort jamais". Il demeure toujours éveillé dans un état de conscience extatique. Il habite Ranbajpur, près de Tarakeswar. »

Je remerciai le professeur et pris aussitôt le train pour Tarakeswar. J'espérais faire taire mes doutes en obtenant du « Saint qui ne dort jamais » la permission d'aller méditer dans les solitudes de l'Himalaya. Le pandit Behari m'avait expliqué que Ram Gopal avait reçu l'illumination après avoir pratiqué le *Kriya Yoga* pendant des années dans les grottes isolées du Bengale.

À Tarakeswar, je me dirigeai vers un temple renommé. Les hindous éprouvent la même vénération pour ce temple que les catholiques pour le sanctuaire de Lourdes, en France. D'innombrables guérisons miraculeuses se sont produites à Tarakeswar, dont celle d'un membre de ma famille :

« Je restai assise dans le temple durant une semaine, me dit une fois l'aînée de mes tantes. Observant un jeûne complet, je priai pour obtenir la guérison de ton oncle Sarada, atteint d'une maladie chronique. Au septième jour, je vis qu'une plante s'était matérialisée au creux de ma main ! Avec les

feuilles, je préparai une infusion que je fis boire à ton oncle. Son mal disparut aussitôt et ne réapparut jamais. »

Je pénétrai jusque dans le sanctuaire sacré de Tarakeswar ; l'autel ne contenait rien d'autre qu'une pierre ronde dont la circonférence sans commencement ni fin représente de manière significative le symbole de l'Infini. En Inde, même les paysans illettrés comprennent les abstractions cosmiques ; en fait, les Occidentaux les ont même parfois accusés de ne vivre que de ces abstractions !

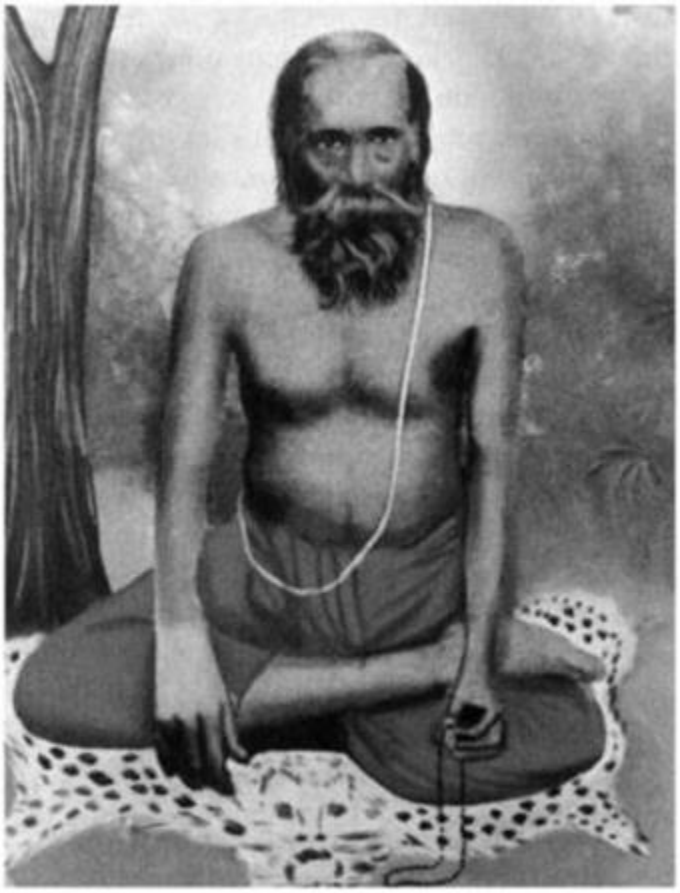
J'étais d'humeur plutôt intransigeante à ce moment-là et j'étais peu disposé à me prosterner devant ce symbole de pierre. Dieu doit se chercher uniquement dans la profondeur de l'âme, pensais-je.

Je quittai le temple sans m'agenouiller et partis sans tarder vers le village isolé de Ranbajpur. Comme je n'étais pas certain de la direction à prendre, je fis appel à un passant. Ma demande le plongea dans une longue réflexion.

« Lorsque vous arriverez à un carrefour, tournez à droite et continuez tout droit » finit-il par annoncer sur un ton d'oracle.

Suivant ses instructions, je marchai le long des berges d'un canal. L'obscurité se mit à tomber. La jungle aux alentours du village était animée par les clignotements des lucioles et les hurlements des chacals qui semblaient tout proches. La clarté de la lune était trop faible pour m'éclairer et pendant deux heures, j'avançai à l'aveuglette.

Soudain, j'entendis avec plaisir la cloche d'une vache ! Mes cris répétés alertèrent un paysan qui s'approcha de moi.



Ram Gopal Muzumdar
« Le saint qui ne dort jamais »

« Je cherche Ram Gopal Babu, lui dis-je.

— Il n'y a personne de ce nom-là dans notre village, répondit le paysan d'un ton bourru. Est-ce que par hasard, vous ne seriez pas un détective ? »

Espérant dissiper tout soupçon dans son esprit rempli de méfiance, je lui expliquai, de façon touchante, ma situation fâcheuse. Il me conduisit alors chez lui et m'offrit aimablement l'hospitalité.

« Ranbajpur est loin d'ici, précisa-t-il. Au carrefour, vous auriez dû tourner à gauche, et non à droite. »

La première personne qui m'avait renseigné, pensai-je avec tristesse, représente une véritable menace pour les voyageurs

! Après un savoureux repas composé de riz sauvage, d'un dahl de lentilles et d'un curry de pommes de terre aux bananes crues, je me retirai dans une petite hutte adjacente à la cour. Au loin, les villageois chantaient, accompagnés du son bruyant des *mridangas*[106] et des cymbales. Je dormis peu cette nuit-là ; je priai avec ardeur pour être guidé vers Ram Gopal, le yogi vivant loin du monde.

Quand les premiers rayons de l'aube s'infiltrèrent par les fissures de la hutte, je me remis en route pour Ranbajpur. Traversant le terrain difficile des rizières, je marchais péniblement entre les souches épineuses des plantations et les mottes de glaise séchée. À chaque fois que je rencontrais un paysan, celui-ci m'annonçait invariablement que je n'étais « plus qu'à un krosha » (trois kilomètres) du but. En six heures, le soleil était passé victorieusement de l'horizon au zénith et je commençais à croire que je ne serais toujours qu'à un krosha de Ranbajpur.

En milieu d'après-midi, mon horizon se résumait toujours à des rizières à perte de vue. La chaleur était suffocante et j'étais au bord de l'évanouissement. C'est alors que je vis un homme s'approcher tranquillement de moi. Je n'osai poser ma question habituelle, de peur d'entendre l'invariable réponse : « C'est juste à un krosha. »

L'inconnu s'arrêta à côté de moi. Petit et mince, il n'avait rien de frappant physiquement, sauf des yeux noirs extraordinairement perçants.

« Je me proposais de quitter Ranbajpur, me dit-il, mais ton intention était louable, alors je t'ai attendu. »

Il pointa son doigt dans ma direction, tandis que je le regardais stupéfait.

« Cela n'a-t-il pas traversé ton esprit que tu ne pouvais pas te précipiter ainsi chez moi sans t'être d'abord annoncé ? Ce

professeur Behari n'avait pas le droit de te donner mon adresse. »

Considérant que le fait de me présenter devenait inutile, je restai sans voix et quelque peu blessé par cet accueil. Puis, il me posa une autre question à brûle-pourpoint :

« Dis-moi, où crois-tu que Dieu soit ?

— Mais, Il est en moi et partout ! (Je devais sans aucun doute avoir l'air aussi désorienté que je l'étais intérieurement.)

—Omniprésent, ah oui ? dit le saint, esquissant un sourire. Alors, jeune homme, pourquoi ne t'es-tu pas prosterné devant l'Infini représenté symboliquement par la pierre ronde, hier, au temple de Tarakeswar[107] ? Tu as été puni de ton orgueil en étant mal renseigné par le passant qui ne se souciait guère de faire la distinction entre la gauche et la droite. Aujourd'hui aussi tu as passé des moments plutôt désagréables, n'est-ce pas ? »

J'en convins de bon cœur. J'étais frappé d'émerveillement en pensant qu'un œil omniprésent pouvait se cacher dans le corps d'apparence si ordinaire qui était devant moi. Une force de guérison émanait du yogi et instantanément une sensation de fraîcheur m'envahit malgré la chaleur torride du champ.

« Le fidèle est enclin à penser que sa voie vers Dieu est la seule qui existe, dit-il. Le yoga, qui permet de trouver Dieu au plus profond de soi, est sans aucun doute la voie par excellence, ainsi que l'enseigna Lahiri Mahasaya. Mais en découvrant le Seigneur en soi-même, on ne tarde pas à Le percevoir aussi en dehors de soi. Les temples sacrés qu'ils soient à Tarakeswar ou ailleurs sont vénérés à juste titre comme de véritables centres de puissance spirituelle. »

L'attitude sévère du saint disparut ; ses yeux s'adoucirent et manifestaient maintenant de la compassion. Il me tapota

l'épaule.

« Jeune yogi, fit-il, je vois que tu es en train de fuir ton Maître. Il possède tout ce dont tu as besoin. Tu dois retourner vers lui. »

Il ajouta :

« Les montagnes ne peuvent être ton guru ! » (la même pensée que Sri Yukteswar avait exprimée deux jours plus tôt !)

« Les Maîtres ne sont soumis à aucune loi cosmique les obligeant à vivre uniquement dans les montagnes. »

Mon compagnon me regarda d'un air malicieux.

« L'Himalaya, que ce soit en Inde ou au Tibet, n'a pas le monopole des saints. Ce que l'on n'a pas pris la peine de trouver en soi ne pourra se découvrir en transportant le corps ici ou là. Lorsque le fidèle est prêt à aller jusqu'au bout du monde pour recevoir l'illumination spirituelle, son guru apparaît à ses côtés. »

J'acquiesçai en silence, me rappelant ma prière à l'ermitage de Bénarès, suivie de ma rencontre avec Sri Yukteswar dans une rue bondée de la ville.

« Disposes-tu d'une petite pièce dont tu puisses fermer la porte pour être seul ?

—Oui. »

Je me dis que le saint passait du général au particulier avec une vitesse déconcertante.

« C'est là ta grotte ! »

Le yogi posa sur moi un regard rempli d'illumination que je n'ai jamais oublié.

« C'est ta montagne sacrée ! ajouta-t-il. C'est là que tu trouveras le Royaume de Dieu. »

Ces simples paroles firent s'évanouir instantanément l'obsession pour l'Himalaya que j'avais en moi depuis toujours. C'est ainsi que, dans une rizière brûlante, je me réveillai à tout jamais de mon rêve de montagnes et de neiges éternelles.

« Jeune homme, ta soif du Divin est digne de louanges. Je ressens un grand amour pour toi. »

Ram Gopal me prit par la main et me conduisit vers un hameau pittoresque situé dans une clairière de la jungle. Les maisons de terre glaise étaient recouvertes de feuilles de cocotier et leurs portes d'entrée étaient simplement ornées d'un bouquet de fleurs tropicales fraîchement cueillies.

Le saint me fit asseoir sur une plateforme de bambous ombragée, à l'extérieur de sa petite maison. Après m'avoir donné un jus de citron vert sucré et un morceau de sucre candi, nous entrâmes dans son patio et prîmes la posture du lotus. Après quatre heures de méditation, j'ouvris les yeux et vis, dans le clair de lune, la silhouette du yogi toujours immobile. Tandis que je sermonnais sévèrement mon estomac en lui rappelant que l'homme ne vit pas seulement de pain, Ram Gopal se leva et dit :

« Je vois que tu es affamé. Le repas sera bientôt prêt. »

Il alluma le feu sous un four d'argile situé dans le patio. Peu après, nous mangions du riz et du dahl, servis sur de grandes feuilles de bananier. Mon hôte avait courtoisement refusé mon aide pour les préparatifs du repas. « L'invité, c'est Dieu » dit un proverbe hindou que l'Inde observe fidèlement depuis des temps immémoriaux. Plus tard, en voyageant à travers le monde, je fus enchanté de voir qu'à la campagne, dans de nombreux pays, on respecte de façon semblable les visiteurs. En revanche, chez les citadins, le sens de l'hospitalité est émoussé par la surabondance de visages inconnus.

Dans la solitude de ce petit village de la jungle, assis près du yogi, l'agitation du monde paraissait incroyablement lointaine. Une douce clarté mystérieuse éclairait la petite pièce où nous entrâmes pour passer la nuit. Ram Gopal disposa quelques couvertures déchirées à même le sol afin de m'en faire un lit et s'assit lui-même sur une natte de paille. Exalté par son magnétisme spirituel, je risquai une question :

« Maître, pourquoi ne m'accordez-vous pas l'expérience du *samadhi*?

— Cher enfant, j'aurais été heureux de te transmettre le contact divin, mais ce n'est pas à moi de le faire. »

Les yeux mi-clos, le saint me regarda :

« Ton Maître t'accordera bientôt cette expérience. Ton corps n'est pas encore tout à fait prêt. De même qu'une petite ampoule serait brisée en mille éclats par un voltage excessif, ainsi tes nerfs ne sont pas prêts à recevoir le courant cosmique. Si je t'accordais l'extase infinie maintenant, tu brûlerais comme si toutes les cellules de ton corps étaient en feu.

« Tu attends de moi l'illumination, continua le yogi après un moment de réflexion, alors que je me demande - étant tellement indigne pour avoir si peu médité - si j'ai réussi à plaire à Dieu, et quel mérite j'aurai à Ses yeux le jour du Jugement.

— Maître, n'avez-vous pas cherché Dieu sincèrement depuis très longtemps ?

— Je pense ne pas en avoir fait assez. Behari a dû te raconter un peu ma vie. Pendant vingt ans, je vécus dans une grotte secrète, méditant dix-huit heures par jour. Ensuite, j'habitai dans une caverne encore plus inaccessible où je pratiquai l'union divine par le yoga durant vingt-cinq ans, à

raison de vingt heures par jour. Je n'avais pas besoin de sommeil, car j'étais toujours avec Dieu. Dans le calme complet de la superconscience, mon corps était bien plus reposé qu'il ne l'aurait été dans la paix imparfaite d'un état subconscient ordinaire.

« Les muscles se relâchent durant le sommeil, mais le cœur, les poumons et le système circulatoire travaillent constamment ; ils ne se reposent jamais. Dans l'état de superconscience, tous les organes, électrisés par l'énergie cosmique, demeurent dans un état d'animation suspendue. C'est de cette façon que j'ai pu me passer de sommeil pendant des années. Il ajouta : le temps viendra où, toi aussi, tu pourras vivre sans dormir.

— Eh bien, si après avoir médité pendant tellement longtemps, vous n'êtes même pas certain de la faveur divine, dis-je avec stupéfaction, qu'en est-il alors de nous, pauvres mortels ?

— Mais, ne vois-tu pas, mon cher enfant, que Dieu, c'est l'Éternité même ? Prétendre qu'on pourra Le connaître dans Sa totalité après quarante-cinq ans de méditation est un espoir bien déraisonnable. Cependant, Babaji nous affirme que méditer même un petit peu nous préservera de la peur de la mort et des états post-mortem. Ne concentre pas ton idéal spirituel sur de petites montagnes, mais plutôt sur l'incomparable étoile de la réalisation divine. Si tu travailles sans relâche, tu l'atteindras. »

Enthousiasmé par cette perspective, je lui demandai de m'éclairer davantage à ce sujet. Il me raconta la merveilleuse histoire de sa première rencontre avec Babaji[108], le guru de Lahiri Mahasaya. Vers minuit, Ram Gopal plongea dans le silence et je m'étendis sur mes couvertures. En fermant les yeux, je vis des éclairs ; tout mon être intérieur était rempli de

lumière en fusion. J'ouvris les yeux et j'observai le même éclat éblouissant dans la pièce. Celle-ci devint partie intégrante de la voûte infinie que je contemplais dans ma vision intérieure.

« Pourquoi ne dors-tu pas ? me dit Ram Gopal.

— Maître, comment pourrais-je dormir alors que des éclairs éblouissants jaillissent de toutes parts, que mes yeux soient ouverts ou fermés ?

— Tu es vraiment béni d'avoir cette expérience ; les radiations spirituelles ne s'observent pas facilement. »

Le saint ajouta quelques paroles pleines d'affection.

À l'aube, Ram Gopal me donna des morceaux de sucre candi et me dit qu'il était temps pour moi de m'en aller. J'étais si malheureux à l'idée de le quitter que des larmes coulèrent sur mes joues.

« Je ne te laisserai pas partir les mains vides, dit le yogi avec tendresse. Je vais faire quelque chose pour toi. »

Il me sourit et me regarda intensément. Je restai immobile, comme enraciné dans le sol ; des vibrations de paix émanant du saint inondèrent tout mon être. En un instant, je fus guéri d'une douleur dans le dos dont je souffrais de façon intermittente depuis des années.

Régénéré, baignant dans un océan de joie lumineuse, je cessai de pleurer. Après avoir touché les pieds de Ram Gopal, je pénétrai de nouveau dans la jungle. Je me frayai une voie dans l'enchevêtrement de la végétation tropicale et traversai de nombreuses rizières jusqu'à ce que j'arrive à Tarakeswar.

Là, j'effectuai un second pèlerinage au célèbre sanctuaire et me prosternai complètement devant l'autel. La pierre ronde s'agrandit, devant ma vision intérieure, jusqu'à se fondre dans les sphères cosmiques : cercle après cercle, zone après zone, tout était imprégné de divinité.

Une heure plus tard, je pris joyeusement le train pour Calcutta. Mon voyage se termina non pas dans les hautes montagnes, mais dans la présence himalayenne de mon Maître.

CHAPITRE 14

L'EXPÉRIENCE DE LA CONSCIENCE COSMIQUE

« Me voici, Guruji. »

Mon air embarrassé était plus éloquent que mes paroles.

« Viens, allons à la cuisine trouver quelque chose à manger. »

Sri Yukteswar manifestait un complet détachement comme si je ne m'étais absenté que quelques heures, et non pas plusieurs jours.

« Maître, j'ai dû vous décevoir en abandonnant brusquement les tâches que vous m'aviez confiées. Je pensais que vous seriez fâché contre moi.

— Non, bien sûr que non ! La colère jaillit exclusivement des désirs contrariés. Je n'attends rien des autres, par conséquent leurs actions ne peuvent contrecarrer mes propres désirs. Je ne pourrais jamais me servir de toi à des fins personnelles. Il n'y a que ton propre bonheur qui puisse me rendre heureux.

— Maître, on entend souvent parler d'amour divin de manière abstraite, mais, aujourd'hui, grâce à votre être angélique, j'en ai vraiment un exemple concret ! Dans le monde, même un père pardonne difficilement à son fils si celui-ci abandonne sans prévenir l'affaire familiale. Or, vous ne manifestez pas la moindre contrariété, bien que mes

tâches inachevées aient dû vous causer beaucoup de désagréments. »

Des larmes brillaient dans nos yeux lorsque nous échangeâmes un regard. Une vague de béatitude me submergea. J'étais conscient que le Seigneur, sous l'aspect de mon guru, permettait ainsi aux ardeurs limitées de mon cœur d'atteindre les vastes dimensions de l'amour cosmique.

Quelques jours plus tard, un matin, je me rendis au salon du Maître alors qu'il était inoccupé. J'avais l'intention de méditer, mais ce projet louable était perturbé par des pensées indisciplinées. Elles s'éparpillaient comme des oiseaux devant le chasseur.

« Mukunda ! » La voix de Sri Yukteswar se fit entendre d'un balcon éloigné.

Je me sentais aussi rebelle que mes pensées et marmonnais en moi-même : « Le Maître m'exhorte toujours à méditer ; il ne devrait pas me déranger alors qu'il sait pourquoi je suis venu dans son salon. »

Il m'appela de nouveau ; je demeurai obstinément silencieux. La troisième fois, je perçus un reproche dans le ton de sa voix.

« Maître, je médite, protestai-je.

— Je sais comment tu médites ! s'exclama mon guru. Ton esprit se disperse comme des feuilles dans le vent ! Viens ici. »

Contrarié et pris sur le fait, je le rejoignis avec tristesse.

« Mon pauvre garçon, les montagnes n'ont pu te donner ce que tu désires. »

Le Maître parlait d'une voix affectueuse et réconfortante. Son regard paisible était insondable.

« Le vœu de ton cœur sera exaucé. »

Sri Yukteswar s'exprimait rarement par énigmes. J'étais déconcerté. Il me frappa doucement sur la poitrine, au-dessus du cœur.

Mon corps se figea sur place ; le souffle s'échappa de mes poumons, comme attiré par un énorme aimant. Instantanément, l'âme et l'esprit se libérèrent de leur prison corporelle et jaillirent en un fluide lumineux par chacun de mes pores. Mon corps était comme mort ; cependant, en cet instant d'extrême lucidité, je savais que je ne m'étais jamais senti aussi pleinement vivant. Mon sens de l'identité n'était plus strictement limité au corps, mais embrassait tous les atomes environnants. Au loin les gens semblaient se déplacer lentement à l'extrémité de ma propre périphérie. Dans le sol rendu légèrement transparent, les racines des plantes et des arbres m'apparaissaient et je pouvais observer la sève circuler.

Tout le paysage des alentours s'étendait clairement devant moi. Mon champ visuel habituellement frontal était devenu sphérique et je pouvais tout percevoir simultanément. Derrière moi, je voyais des gens se promener dans le lointain sur le chemin du Rai Ghat et je remarquais aussi une vache blanche qui s'approchait nonchalamment. Lorsqu'elle atteignit le portail ouvert de l'ashram, je l'observais comme si je la voyais avec mes deux yeux physiques et je continuais à la voir distinctement même après qu'elle fut passée derrière le mur de briques de la cour.

Dans mon champ de vision panoramique, tous les objets tremblaient et vibraient comme dans un film en accéléré. Mon corps, celui du Maître, les piliers de la cour, les meubles, le plancher, les arbres et le soleil s'agitaient parfois avec violence, pour ensuite se fondre en une mer luminescente, tout comme des cristaux de sucre versés dans un verre d'eau

se dissolvent après avoir été remués. La lumière unificatrice alternait avec des matérialisations de formes. Ces métamorphoses révélaient la loi de cause à effet qui est à l'œuvre dans la création.

Une joie océanique déferla sur les rives calmes et sans fin de mon âme. L'Esprit de Dieu, je le compris, est Béatitude inépuisable et Son corps est tissé d'innombrables réseaux de lumière. Une clarté rayonnante sortit de mon corps pour englober villes, continents, terre, systèmes solaires et stellaires, nébuleuses ténues et univers flottants. Le cosmos tout entier, doucement illuminé comme une ville entrevue la nuit au loin, scintillait en mon être illimité. Au-delà des contours nettement définis et aux extrémités les plus reculées, la lumière éblouissante s'estompait légèrement et je percevais alors un doux rayonnement constant et d'une subtilité indescriptible. En comparaison, l'image des planètes était composée d'une lumière[109] bien plus dense.

Les rayons divins se dispersaient à partir d'une Source éternelle, formant des galaxies flamboyantes qui se métamorphosaient en auras à la splendeur ineffable. J'admirais sans relâche les faisceaux créateurs qui se condensaient en constellations pour ensuite se dissoudre en langues de flammes transparentes. Par un mouvement rythmique contraire, des myriades de mondes se revêtaient d'un éclat diaphane et cet embrasement formait ensuite le firmament.

Je sus que le centre de cette sphère céleste se logeait en un point de perception intuitive de mon cœur. Une lumière éclatante irradiait du centre de mon être vers chaque partie de la structure de l'univers. L'*amrita* béatifique, le nectar d'immortalité, circulait en moi avec la fluidité du vif-argent.

J'entendis la voix créatrice de Dieu résonner dans le son *Aum*[110], la vibration du Moteur cosmique.

Soudain, le souffle revint dans mes poumons. Avec une déception presque insupportable, je pris conscience que mon immensité infinie s'était évanouie. Une fois de plus, je me retrouvais confiné dans l'humiliante prison du corps, difficilement compatible avec l'Esprit. Tel un enfant prodigue, j'avais fui ma demeure macrocosmique pour m'emprisonner dans un étroit microcosme.

Mon guru se tenait immobile devant moi. Je voulus me prosterner à ses pieds sacrés, en signe de gratitude pour cette expérience de conscience cosmique que j'avais si longtemps et si ardemment recherchée. Mais il me retint et me dit calmement :

« Il ne faut pas trop t'enivrer d'extase. Beaucoup de travail t'attend encore dans ce monde. Viens, allons balayer le balcon, ensuite nous irons marcher au bord du Gange. »

J'allai chercher un balai. Je savais que le Maître m'enseignait le secret d'une vie équilibrée. L'âme doit survoler les abîmes cosmogoniques, tandis que le corps accomplit ses tâches quotidiennes.

Plus tard, lorsque Sri Yukteswar et moi sortîmes faire notre promenade, j'étais encore sous l'effet d'un indicible ravissement. Je voyais nos corps comme deux formes astrales se mouvant sur le chemin le long du fleuve dont l'essence n'était que pure lumière.

« C'est l'esprit de Dieu qui anime toutes les formes et toutes les forces de l'univers, expliqua le Maître. Cependant, Dieu est transcendantal et à l'écart dans le vide béatifique incréé, au-delà des mondes de phénomènes vibratoires[111]. Ceux qui réalisent le Soi sur terre ont de même une double existence.

Tout en accomplissant consciencieusement leurs tâches dans le monde, ils sont immergés dans la béatitude intérieure.

« Le Seigneur a créé tous les hommes à partir de la joie illimitée de Son être. Bien que les hommes soient douloureusement à l'étroit dans leur corps, Dieu, cependant, attend que ceux qui sont faits à Son image s'élèvent finalement au-dessus de toute identification aux sens pour s'unir de nouveau à Lui. »

Je tirai de nombreuses leçons durables de ma vision cosmique. En apaisant chaque jour mes pensées, je perçai la dure paroi de la matière et pus ainsi me défaire de la conviction illusoire que mon corps n'est qu'une masse de chair et d'os. Je vis que le souffle et l'agitation de l'esprit provoquent de véritables tempêtes au sein de l'océan de Lumière, soulevant sans cesse des vagues de formes matérielles : la terre, le ciel, les êtres humains, les animaux, les oiseaux, les arbres. C'est seulement en calmant ces tempêtes que l'on perçoit l'Infini comme Lumière Unique.

Chaque fois que j'apaisais ces deux tumultes naturels, que sont le souffle et l'esprit, je voyais les innombrables vagues de la création se fondre en une mer translucide, tout comme les vagues de l'océan qui, une fois la tempête calmée, se dissolvent pour former une surface unie.

Un maître n'accorde l'expérience divine de la conscience cosmique à son disciple que lorsque celui-ci a, par la méditation, renforcé son esprit jusqu'à le rendre apte à supporter ces vastes horizons. La simple conviction intellectuelle ou l'ouverture d'esprit ne suffisent pas. Seule une expansion appropriée de la conscience par la pratique du yoga et de la *bhakti* (dévotion) peut le préparer à recevoir le choc libérateur de l'omniprésence.

Tout fidèle sincère fera un jour cette expérience divine. Sa foi ardente le pousse d'abord vers Dieu avec une force irrésistible. Le Seigneur, sous forme de la Vision cosmique, est attiré par cette ferveur magnétique et pénètre alors dans le champ de conscience du fidèle.

Des années plus tard, pour essayer de donner une idée de la splendeur de cet état, j'écrivis le poème « *Samadhi* » :

Évanouis, les voiles d'ombre et de lumière,
Dissipées, les brumes de la tristesse,
Enfuie, l'aurore de toutes les joies passagères :
Pour moi, ces pâles mirages des sens n'existent plus.
Amour, haine, santé, maladie, vie, mort :
Détruites, ces fausses ombres sur l'écran de la dualité.
La tempête de *maya* s'est apaisée
Grâce à la baguette magique de l'intuition profonde :
Pour moi, passé, présent, futur, ne sont qu'un éternel présent
Moi, tout-fluide, Moi, omniprésent.
Planètes, étoiles, amas stellaires ou bien la terre,
Explosions volcaniques des cataclysmes de fin du monde,
Creusets où se façonne la création !
Silencieux glaciers de rayons X, flux brûlants d'électrons,
Pensées de tous les hommes, passées, présentes, futures,
Chaque brin d'herbe, moi-même, l'humanité,
Chaque particule de poussière universelle,
Colère, avidité, bien, mal, salut, luxure,
Je les ai tous absorbés, tous transmués
En un vaste océan - le sang de mon propre Être !
La joie, telle une braise ardente
Sur laquelle souffle la méditation,

Aveugle mes yeux noyés de larmes,
Éclate en flammes immortelles de béatitude,
Consume mes pleurs, mon corps, mon tout !
Tu es Moi, je suis Toi !
Connaissance, Connaisseur et Connu ne font qu'Un !
Ravissement ininterrompu et serein,
Paix toujours nouvelle, à jamais vivante,
La béatitude du *Samadhi* - surpassant tout ce qu'on peut imaginer !
Non pas un état inconscient,
Ni du chloroforme mental dont on ne peut se libérer à volonté,
Le *Samadhi* élargit le champ de ma conscience
Au-delà des limites de mon corps mortel,
Jusqu'aux ultimes frontières de l'éternité
Où Moi, l'Océan cosmique,
Je contemple le petit ego, flottant en Moi.
Les fugitifs murmures des atomes deviennent perceptibles,
La terre obscure, les monts, les vaux - les voilà liquéfiés !
Les mers fluides se transforment en vapeurs de nébuleuses !
L'*Aum* souffle sur la matière diffuse dont il écarte merveilleusement les voiles ;
Les océans se révèlent comme de brillants électrons,
Et, aussi loin que l'infini, le son du tambour cosmique[112]
Transmue les lumières plus grossières en rayons éternels
De béatitude toute-pénétrante.
De la joie je suis né, pour la joie je vis, dans la joie sacrée je me dissoudrai.

Esprit océanique, je bois toutes les ondes de la création.
Solides, liquides, vapeurs, lumières,
Ces quatre voiles se dissipent tour à tour.
Moi-même, en tout, j'entre dans le grand Moi.
À jamais parties, les ombres vacillantes et changeantes des souvenirs mortels.
Le ciel de mon esprit est pur, immaculé - en bas, devant et tout en haut ;
L'éternité et Moi, unifiés en un seul et même rayon.
De bulle minuscule qui rit, je suis
Devenu l'Océan même de la Joie.

Sri Yukteswar m'apprit comment rappeler à volonté cette expérience bénie et aussi comment la transmettre aux autres[113] quand leurs canaux intuitifs sont suffisamment développés.

Après cette première expérience, j'entrais chaque jour, pendant des mois, dans cet état d'union extatique, comprenant pourquoi les *Upanishads* affirment que Dieu est *rasa*, « le délice suprême ». Un jour, pourtant, je soumis au Maître un problème :

« Je veux savoir, Maître. Quand trouverai-je Dieu ?

— Mais tu L'as déjà trouvé !

— Oh non, Maître, je ne le pense pas. »

Mon guru se mit à sourire.

« Je suis sûr que tu ne t'attends pas à voir un vénérable Personnage assis sur un trône en quelque coin aseptisé du cosmos ! Tu t'imagines peut-être que seul le fait de posséder des pouvoirs miraculeux prouve que l'on a trouvé Dieu. Il n'en est rien. On pourrait acquérir le pouvoir de maîtriser l'univers entier et pourtant le Seigneur n'en demeurerait pas moins

insaisissable ! L'avancement spirituel ne se mesure pas à la démonstration de pouvoirs visibles, mais uniquement à la profondeur de la joie ressentie dans la méditation.

« *La Joie toujours nouvelle, c'est Dieu*. Il est inépuisable. Au fil des ans, dans tes méditations, Il continuera à te charmer par Son ingéniosité infinie. Les fidèles qui, comme toi, ont trouvé la voie menant à Dieu, ne voudraient L'échanger contre tout autre bonheur ; Sa séduction est sans pareille.

« Comme on se lasse vite des plaisirs terrestres ! Le désir d'obtenir des objets matériels est sans fin. L'homme n'est jamais assouvi et poursuit une chose après l'autre. Ce "quelque chose d'autre" auquel il aspire, c'est le Seigneur qui seul est en mesure de lui donner la joie éternelle.

« Les désirs terrestres nous détournent de l'Eden intérieur. Ils offrent des plaisirs factices qui se font passer pour le bonheur spirituel. Grâce à la méditation divine, nous regagnons rapidement le paradis perdu. On ne se lasse jamais de Dieu car Il est Nouveauté toujours renouvelée, toujours imprévisible. Pouvons-nous être rassasiés d'une félicité délicieusement diversifiée tout au long de l'éternité ?

— Maintenant, je comprends parfaitement, Maître, pourquoi les saints nomment le Seigneur, l'Insondable. Même une vie éternelle ne pourrait suffire à en prendre toute la mesure.

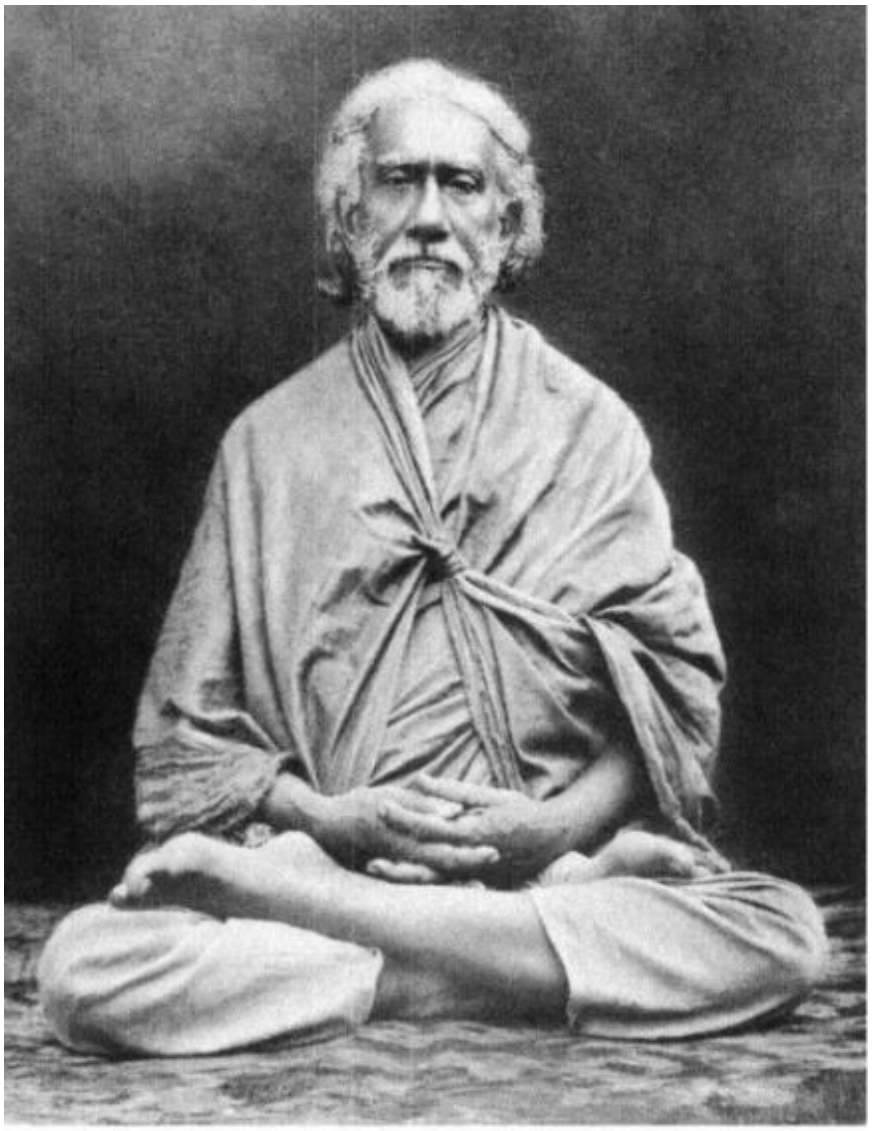
— Cela est vrai, mais Il est également proche et cher. Une fois que l'esprit a été libéré de l'obstacle des sens par le *Kriya Yoga*, la méditation apporte une double preuve de l'existence de Dieu. D'abord, une joie toujours nouvelle nous convainc de Son existence jusqu'au plus profond de nos atomes. Ensuite, au cours de la méditation, nous recevons instantanément Ses directives, Ses réponses adaptées à chacune de nos difficultés.

— Guruji, je vois que vous avez résolu mon problème, dis-je avec reconnaissance. J'ai maintenant conscience d'avoir trouvé Dieu, car chaque fois que la joie de la méditation m'est revenue de manière subconsciente pendant mes heures d'activité, j'ai été subtilement guidé pour adopter la bonne ligne de conduite en toute chose, jusque dans les plus petits détails.

— La vie humaine, dit le Maître, est remplie de chagrins tant que nous n'apprenons pas à nous aligner sur la Volonté divine, dont la "voie à suivre" est souvent déconcertante pour l'intelligence égoïste.

« Dieu seul donne des conseils infaillibles ; qui d'autre que Lui est en charge du cosmos ? »

L'ashram de Sri Yukteswar au bord de la mer à Puri, Orissa, face au Golfe du Bengale.



Swami Sri Yukteswar dans la posture du lotus

CHAPITRE 15

LE VOL DU CHOU-FLEUR

« Maître, voici un cadeau pour vous ! J'ai planté moi-même ces six énormes choux-fleurs et j'ai surveillé attentivement leur croissance comme une mère prend soin de ses enfants. »

Je lui offris le panier de légumes d'un geste solennel.

« Merci beaucoup, dit Sri Yukteswar avec un sourire chaleureux. Garde-les dans ta chambre, j'en aurai besoin demain pour un souper spécial. »

Je venais juste d'arriver à Puri[114] afin de passer les vacances d'été auprès de mon guru qui se trouvait alors dans son petit ermitage situé en bord de mer. Bâti par le Maître et ses disciples, cet agréable ermitage de deux étages faisait face au Golfe du Bengale.

Je m'éveillai tôt le lendemain matin, revigoré par la brise marine et le charme paisible de l'ashram. J'entendis la voix mélodieuse de mon guru appelant les disciples. Je jetai alors un bref coup d'œil à mes précieux choux-fleurs et les rangeai avec soin sous mon lit.

« Venez, allons à la plage » dit le Maître.

Il marchait en tête tandis que plusieurs jeunes disciples et moi-même suivions en ordre dispersé. Notre guru nous observait d'un œil quelque peu critique.

« Lorsque nos frères occidentaux marchent ensemble, ils sont généralement fiers de le faire en rythme. Maintenant,

avancez en rang, deux par deux, et marchez d'un pas cadencé. »

Sri Yukteswar nous surveillait tandis que nous obéissions, puis il commença à chanter avec entrain :

« En allant comme en revenant, sur deux rangs marchent les enfants. »

Je ne pouvais qu'admirer la facilité avec laquelle le Maître était capable de suivre le pas rapide de ses jeunes étudiants.

« Halte ! » fit mon guru qui me regarda.

« Te souviens-tu d'avoir fermé à clé la porte arrière de l'ermitage ?

— Je pense que oui, Maître. »

Sri Yukteswar demeura silencieux durant quelques minutes, un sourire à peine esquissé sur les lèvres.

« Non, tu as oublié, dit-il finalement. La contemplation divine ne doit pas être un prétexte pour négliger les choses matérielles. Tu as manqué à ton devoir d'assurer la sécurité de l'ashram et, en conséquence, tu seras puni. »

Je crus que mon guru voulait simplement plaisanter, mais il ajouta : « Tes six choux-fleurs ne seront bientôt plus que cinq ! »

Sur l'ordre du Maître, nous rebroussâmes chemin jusqu'aux abords de l'ermitage.

« Arrêtons-nous un peu. Mukunda, regarde par-delà l'enceinte de l'ashram, sur la gauche, et scrute la route, au loin. Un homme va la prendre dans un instant. Il sera l'instrument de ton châtiment ! »

Je cachai mon dépit, provoqué par ces remarques incompréhensibles. Un paysan apparut bientôt sur la route en question. Il dansait de façon grotesque en balançant ses

bras avec des gestes désordonnés. Hypnotisé par la curiosité, je ne pouvais détacher les yeux de cette scène si comique. À l'instant où l'homme atteignit l'endroit de la route où il devait disparaître de notre vue, Sri Yukteswar dit :

« Maintenant, il va revenir sur ses pas. »

Effectivement, le paysan changea aussitôt de direction et se dirigea vers l'ashram. Après avoir traversé un terrain sablonneux, il pénétra dans le bâtiment par la porte arrière. Je ne l'avais pas fermée à clé, comme mon guru l'avait deviné. L'homme ressortit bientôt, tenant l'un de mes précieux choux-fleurs entre ses mains. Il marchait maintenant de manière décente, empreint de la dignité que lui conférait cette acquisition.

La farce dont j'étais la victime ne m'avait pas décontenancé au point de m'empêcher de me précipiter à la poursuite du voleur. J'étais déjà à mi-chemin sur la route, lorsque le Maître me rappela. Des rires le secouaient de la tête aux pieds.

« Ce pauvre fou rêvait d'un chou-fleur, expliqua-t-il entre deux grands éclats de rire. J'ai pensé que ce serait une excellente idée qu'il prenne un des tiens, si mal gardés ! »

Je me précipitai dans ma chambre pour découvrir que le voleur, visiblement obsédé par les légumes, n'avait touché ni à mes bagues en or, ni à ma montre, ni à l'argent, étalés bien en vue sur la couverture. Il avait au contraire rampé sous le lit où le panier de choux-fleurs, pourtant à l'abri des regards indiscrets, avait comblé ses vœux.

Ce soir-là, je demandai à Sri Yukteswar de commenter cet incident qui, je l'avoue, m'avait assez déconcerté. Mon guru secoua la tête lentement :

« Tu le comprendras un jour. La science découvrira bientôt quelques-unes de ces lois cachées. »

Je me rappelai la prophétie du Maître lorsque, quelques années plus tard, le monde découvrit avec étonnement les merveilles de la radio. Les vieilles conceptions du temps et de l'espace étaient abolies. Aucun foyer n'était assez exigu pour empêcher Londres ou Calcutta d'y pénétrer ! Même l'esprit le plus borné pouvait admettre sans peine cette preuve indéniable de l'un des aspects de l'omniprésence de l'homme.

Le petit « complot » de la comédie du chou-fleur peut être mieux compris par analogie avec la radio[115]. Mon guru était un véritable poste de radio humaine. En fait, les pensées ne sont rien d'autre que de très subtiles vibrations se propageant dans l'éther. De même qu'un poste de radio correctement réglé capte un morceau de musique choisi parmi les milliers d'autres programmes diffusés dans le monde, de même Sri Yukteswar avait capté une pensée appropriée - celle de ce simple d'esprit qui se languissait d'un chou-fleur - parmi les innombrables pensées émises par tous les esprits humains à travers le monde. En allant vers la plage, dès que le Maître prit conscience du désir du paysan, il fut prêt à le combler. Bien avant qu'il ne soit visible aux yeux des disciples, l'œil divin de Sri Yukteswar avait découvert l'homme se dandinant sur la route. Mon oubli de verrouiller la porte de l'ashram était pour le Maître un bon prétexte pour me priver d'un de mes précieux légumes.

Après avoir servi de poste récepteur, Sri Yukteswar devint ensuite, de par sa puissante volonté, un poste émetteur[116]. C'est de cette façon qu'il réussit à faire revenir le paysan sur ses pas pour aller prendre, dans une chambre donnée, un seul des six choux-fleurs.

L'intuition est une directive venant de l'âme, se manifestant naturellement chez l'homme lorsque son esprit est calme. Presque chacun de nous a pu faire l'expérience d'une

prémonition qui s'est ensuite vérifiée ou d'une transmission de ses propres pensées à une autre personne.

L'esprit humain, libéré des perturbations, des « parasites » de l'agitation mentale, a le pouvoir d'accomplir toutes les fonctions complexes d'un poste de radio : émettre aussi bien que recevoir les pensées et éliminer celles qui sont indésirables. De même que la portée d'une station de radio émettrice dépend de la puissance du courant électrique utilisé, de même l'efficacité de la radio humaine dépend du degré de volonté de chaque personne.

Toutes les pensées vibrent éternellement dans le cosmos. En se concentrant profondément, un Maître peut déceler les pensées de tout homme, vivant ou mort. Les pensées ont leur source dans l'univers et non dans l'individu. Ainsi, il n'est pas possible de créer une vérité : elle ne peut être que perçue. Toute pensée erronée de l'homme est le résultat d'une imperfection, plus ou moins grande, de son discernement. Le but de la science du yoga est d'apaiser l'esprit afin qu'il puisse entendre sans distorsion les conseils infaillibles de la Voix intérieure.

La radio et la télévision ont permis de transmettre instantanément à des millions de foyers l'image et le son de personnes se trouvant à l'autre bout du monde. Ce sont là les faibles prémices d'une hypothèse scientifique laissant entendre que l'homme est un esprit qui a la faculté d'être présent partout à la fois. Bien que l'ego, par des moyens très primitifs, cherche à asservir l'homme, celui-ci ne se réduit pas à un corps confiné en un point de l'espace, mais est essentiellement une âme omniprésente.

> Des phénomènes très étranges, merveilleux, et en apparence improbables peuvent encore se présenter à nous. Lorsqu'ils seront établis, ils ne nous étonneront pas

> plus que nous ne sommes maintenant étonnés par tout ce que la science nous a enseigné au siècle dernier, a déclaré Charles Robert Richet[117], prix Nobel de physiologie. Il est généralement admis que les phénomènes qui ne nous surprennent plus aujourd'hui ne provoquent plus notre étonnement parce que nous les comprenons. Cependant, tel n'est pas le cas. S'ils ne nous surprennent plus, ce n'est pas parce que nous les comprenons, mais parce qu'ils nous sont familiers. En effet, si ce que nous ne comprenons pas devait nous surprendre, nous serions surpris de tout : la chute d'une pierre lancée dans les airs, le gland qui devient un chêne, le mercure qui se dilate à la chaleur, le fer attiré par l'aimant.
>
> La science d'aujourd'hui ne va pas au fond des choses... Ces vérités étonnantes, que nos descendants découvriront, nous entourent en ce moment même ; elles nous sautent aux yeux, pour ainsi dire, et cependant nous ne les voyons pas. Ce n'est pas suffisant de dire que nous ne les voyons pas, en fait nous ne souhaitons pas les voir - car aussitôt qu'apparaît un phénomène inattendu et peu familier, nous essayons de le faire rentrer dans le cadre des connaissances communément admises, et nous sommes même indignés si quelqu'un ose aller encore plus loin dans l'expérimentation.

Un incident amusant eut lieu quelques jours après le vol invraisemblable du chou-fleur. Il était impossible de retrouver une certaine lampe à pétrole. Ayant été témoin tout dernièrement de la clairvoyance omnisciente de mon guru, je pensais que ce serait pour lui un jeu d'enfant de retrouver la lampe.

Le Maître devina mon attente. Avec un sérieux exagéré, il questionna tous les résidents de l’ashram. Un jeune disciple

avoua avoir utilisé cette lampe pour aller au puits dans la cour arrière.

D'un ton solennel, Sri Yukteswar conseilla :

« Cherchez la lampe près du puits. »

Je m'y précipitai, mais pas de lampe ! Découragé, je revins voir mon guru. Il riait maintenant de bon cœur, sans se soucier de ma déception. « C'est bien dommage que je n'aie pu te diriger directement vers la lampe disparue, mais je ne suis pas un diseur de bonne aventure ! » Les yeux brillants, il ajouta :

« Je ne suis même pas un bon Sherlock Holmes ! »

Je pris alors conscience que le Maître ne ferait jamais étalage de ses pouvoirs pour relever un défi ou pour une quelconque futilité.

Les semaines s'écoulaient harmonieusement. Sri Yukteswar souhaitait organiser une procession religieuse. Il me demanda de guider les disciples à travers la ville jusqu'à la plage de Puri. Le jour de la fête du solstice d'été, dès l'aube, il faisait une chaleur intense.

« Guruji, comment puis-je emmener les disciples, pieds nus, sur le sable brûlant ? demandai-je, désespéré.

— Je vais te confier un secret, répondit le Maître. Le Seigneur enverra un parasol de nuages et vous pourrez tous marcher très confortablement. »

J'organisai joyeusement le cortège. Notre groupe partit de l'ashram avec la bannière du *Satsanga*[118]. Conçue par Sri Yukteswar, elle arborait le symbole de l'œil unique[119], télescope de l'intuition divine.

Nous n'avions pas plus tôt quitté l'ermitage que le ciel se couvrit de nuages comme par magie. Au milieu des cris

d'étonnement de tous les participants, une pluie légère se mit à tomber, rafraîchissant les rues de la ville et le sable brûlant.

Les gouttes bienfaisantes tombèrent durant les deux heures du défilé. Au moment précis où notre groupe revint à l'ashram, les nuages et la pluie disparurent.

« Vois-tu à quel point Dieu prend soin de nous, répliqua le Maître, comme je lui exprimais ma reconnaissance. Le Seigneur répond à tout le monde et travaille pour tous. De même qu'à ma prière Il a envoyé la pluie, de même comble-t-Il tout désir sincère de Ses fidèles. Les hommes se rendent rarement compte à quel point Dieu exauce leurs prières. Il ne prend pas parti pour quelques-uns, mais écoute tous ceux qui s'adressent à Lui avec confiance. Ses enfants devraient toujours avoir une foi totale en la bonté et en l'amour de leur Père omniprésent[120]. »

Sri Yukteswar parrainait quatre grandes fêtes religieuses annuelles, aux équinoxes et aux solstices, et ses étudiants accouraient de partout pour y assister. La célébration du solstice d'hiver eut lieu à Serampore ; c'était la première célébration à laquelle j'assistai et elle me laissa un souvenir impérissable.

Les festivités débutèrent le matin par une procession d'une centaine d'étudiants parcourant pieds nus les rues de la ville. Leurs voix retentissaient aux accents de doux chants religieux. Quelques musiciens jouaient de la flûte et des *khol kartal* (tambours et cymbales). Les citadins enthousiastes et distraits pour un moment de leurs tâches quotidiennes avaient répandu des fleurs sur le parcours, heureux de nous entendre louer le Seigneur. Le long défilé prit fin dans la cour de l'ermitage où nous entourâmes notre guru, tandis que, depuis les balcons, des étudiants nous accueillaient avec une pluie de fleurs de soucis de couleur ocre.

De nombreux invités montèrent au premier étage où l'on servait un pudding de *channa* et des oranges. Je me faufilai jusqu'à un groupe de frères-disciples qui étaient devenus cuisiniers pour l'occasion. Pour une assistance aussi nombreuse, la nourriture avait dû être préparée à l'extérieur dans d'immenses chaudrons. La combustion du bois dans les fours de briques improvisés dégageait une épaisse fumée provoquant nos larmes, mais nous travaillions en riant gaiement. En Inde, on ne considère jamais les fêtes religieuses comme une corvée ; chacun y contribue de bon cœur, en offrant de l'argent, du riz, des légumes ou son travail bénévole.

Le Maître rejoignit bientôt les cuisiniers afin de superviser les détails de la fête. Travaillant sans relâche, il égalait en énergie les plus jeunes de ses étudiants.

Un *sankirtan* (chant de groupe), accompagné à l'harmonium et aux tambours indiens, provenait du premier étage. Sri Yukteswar écoutait en connaisseur ; son sens musical était parfait.

« Ils chantent faux ! »

Le Maître quitta les cuisiniers pour rejoindre les musiciens. La mélodie se fit entendre de nouveau, de façon juste, cette fois-ci.

Le *Sama Veda* contient les plus anciens écrits du monde sur la science de la musique. En Inde, la musique, tout comme la peinture et le théâtre, est considérée comme un art divin. Brahma, Vishnu et Shiva, constituant la Trinité éternelle, furent les premiers musiciens. Selon les Écritures, Shiva, sous son aspect de Nataraja, le danseur cosmique, est celui qui invente les modes infinis du rythme au cours du processus de création, de préservation et de dissolution de l'univers, tandis que Brahma et Vishnu battent la mesure :

Brahma, frappant les cymbales et Vishnu faisant résonner le *mridanga* ou tambour sacré.

Saraswati, déesse de la sagesse, est représentée jouant de la *vina*, mère de tous les instruments à cordes. Krishna, une incarnation de Vishnu, est représenté dans l'art hindou avec une flûte dont les sons enchanteurs rappellent à leur véritable demeure les âmes qui se sont égarées dans *maya*, l'illusion cosmique.

La base fondamentale de la musique hindoue est constituée par les *ragas*, ou échelles musicales fixes. Les six *ragas* fondamentaux sont divisés en cent vingt-six *raginis* (épouses) et *putras* (fils). Chaque *raga* possède un minimum de cinq notes : une note dominante (*vadi*, ou roi), une note secondaire (*samavadi*, ou premier ministre), des notes accessoires (*anuvadi*, assistants) et une note dissonante (*vivadi*, l'ennemi).

Chacun de ces six ragas fondamentaux correspond à une certaine heure du jour, à une certaine saison de l'année et à une certaine divinité protectrice accordant un pouvoir particulier. Ainsi :

(1) le *Hindole Raga* ne s'entend qu'à l'aube, au printemps, pour évoquer le sentiment de l'amour universel ;

(2) le *Deepaka Raga* est joué durant la soirée, en été, pour éveiller la compassion ;

(3) le *Megha Raga* est une mélodie pour le milieu de la journée, durant la saison des pluies, pour susciter le courage ;

(4) le *Bhairava Raga*, joué les matins d'août, de septembre et d'octobre fait appel à la quiétude ;

(5) le *Sri Raga* est réservé aux crépuscules d'automne pour atteindre l'amour pur ;

(6) le *Malkounsa Raga* se joue à minuit, en hiver, et rend vaillant.

Les anciens rishis ont découvert ces lois de correspondance des sons entre l'homme et la nature. La nature étant une objectivation de l'*Aum*, Son originel ou Vibration du Verbe, l'homme peut parvenir à en maîtriser toutes les manifestations en employant certains mantras ou chants[121]. Des documents historiques témoignent des remarquables pouvoirs de Miyan Tan Sen, un musicien à la cour d'Akbar le Grand, au XVIe siècle. Sommé par l'Empereur de chanter un *raga* nocturne alors que le soleil était au zénith, Tan Sen entonna un *mantra* et, instantanément, toute l'enceinte du palais fut plongée dans une profonde obscurité.

La musique indienne divise l'octave en vingt-deux *srutis* ou quarts de tons. Ces intervalles micro-toniques permettent d'offrir les plus délicates nuances de l'expression musicale qu'il est impossible d'obtenir avec la gamme chromatique occidentale de douze demi-tons. Dans la mythologie hindoue, chacune des sept notes fondamentales de l'octave est associée à une couleur et au cri d'un oiseau ou d'un animal : *do*, au vert et au paon ; *ré*, au rouge et à l'alouette ; *mi*, à l'or et à la chèvre ; *fa*, au blanc ivoire et au héron ; *sol*, au noir et au rossignol ; *la*, au jaune et au cheval ; *si*, à la combinaison de toutes les couleurs et à l'éléphant.

La musique indienne comporte soixante-douze *thatas* ou gammes.

Un musicien peut à sa guise improviser à l'infini autour des mélodies traditionnelles et fixes des *ragas*. Il se concentre sur le sentiment ou l'état d'âme prédéfini par le thème choisi et brode ensuite au gré de sa propre fantaisie. Le musicien hindou ne suit pas de partition. Chaque fois qu'il joue, il apporte des ornementations au cadre brut des ragas, se

cantonnant souvent à une seule séquence mélodique, dont il accentue par la répétition toutes les subtiles variations micro-toniques et rythmiques.

Parmi les compositeurs occidentaux, Bach a compris combien la répétition de sons, légèrement différenciés de cent manières complexes, possédait de charme et de puissance.

La littérature sanskrite décrit cent vingt *talas* ou mesures. Bharata, que la tradition considère comme le fondateur de la musique hindoue, est connu pour avoir isolé trente-deux sortes de *talas* dans le chant de l'alouette. Le *tala* ou rythme s'inspire des mouvements de l'homme : les deux temps de la marche, les trois temps de la respiration durant le sommeil où l'inspiration est deux fois plus longue que l'expiration.

L'Inde a depuis toujours reconnu la voix humaine comme étant le plus parfait instrument sonore. C'est pourquoi la musique hindoue se limite le plus souvent à trois octaves comme la voix. Pour la même raison, c'est la mélodie (relation entre notes successives) qui prédomine sur l'harmonie (relation entre notes simultanées).

La musique hindoue est un art subjectif, spirituel et individualiste dont le but n'est pas la beauté symphonique, mais l'harmonie personnelle avec l'Âme suprême. Tous les chants célèbres de l'Inde ont été composés par des fidèles de Dieu. Le terme sanskrit pour « musicien » est *bhagavathar* : « celui qui chante les louanges de Dieu. »

Les *sankirtans*, ou chants pratiqués en réunions musicales, représentent en fait une forme de yoga, une véritable discipline spirituelle exigeant une intense concentration, une absorption dans la pensée et le son originels. Parce que l'homme est lui-même une expression du Verbe créateur, le son exerce sur lui un effet immédiat et puissant. La grande musique religieuse, tant orientale qu'occidentale, procure une

grande joie à l'homme car elle entraîne temporairement l'éveil vibratoire de l'un de ses centres spinaux occultes[122]. Dans ces moments de grâce, le souvenir lointain de son origine divine lui revient.

En ce jour de festivités, les chants du *sankirtan* provenant du salon de Sri Yukteswar, au premier étage, étaient une source d'inspiration pour les cuisiniers affairés autour de leurs chaudrons fumants. Mes frères-disciples et moi-même chantions joyeusement les refrains, battant la mesure de nos mains.

Au coucher du soleil, nous avions servi à nos centaines de visiteurs du *khichuri* (riz et lentilles), du curry de légumes et du pudding au riz. Nous étendîmes des couvertures de coton dans la cour et aussitôt tout le monde s'assit à l'orientale sous la voûte céleste pour écouter avec attention les sages propos de Sri Yukteswar. Dans ses discours destinés au public, il soulignait l'importance du *Kriya Yoga*, de même que l'importance de mener une vie digne, calme et déterminée, de suivre un régime alimentaire simple et de s'adonner régulièrement aux exercices physiques.

Puis un groupe de très jeunes disciples se mit à chanter quelques hymnes sacrés. La réunion se termina par un *sankirtan* chanté avec ferveur. De dix heures du soir à minuit, les résidents de l'ashram firent la vaisselle et nettoyèrent la cour. Mon guru m'appela à ses côtés.

« Je suis content du bon travail que tu as accompli avec entrain aujourd'hui et durant tous les préparatifs de la semaine dernière. Je veux que tu restes avec moi ; tu peux dormir dans mon lit ce soir. »

Je n'avais jamais imaginé qu'un tel privilège puisse m'être un jour accordé. Nous nous assîmes un moment, plongés dans un état de profonde sérénité divine. Environ dix minutes

après nous être allongés pour dormir, le Maître se leva et s'habilla.

« Que se passe-t-il Maître ? »

La joie de dormir auprès de mon guru devenait tout à coup irréelle.

« Je crois que quelques étudiants ont manqué leur train à une correspondance. Ils seront là bientôt. Préparons-leur quelque chose à manger.

— Guruji, personne ne viendrait à une heure du matin !

— Reste couché. Tu as travaillé d'arrache-pied, mais moi je vais cuisiner. »

Voyant la détermination de Sri Yukteswar, je me levai d'un bond et le suivi dans la petite cuisine de tous les jours, adjacente au balcon du premier. Le riz et le *dhal* ne tardèrent pas à mijoter.

Mon guru sourit affectueusement :

« Ce soir, tu as vaincu la fatigue et la crainte d'un dur labeur. À l'avenir cela ne te tourmentera plus jamais. »

Dès qu'il eut prononcé ces paroles de bénédiction, qui resteront avec moi toute la vie, des pas résonnèrent dans la cour. Je descendis les escaliers en courant et fis entrer un groupe d'étudiants.

« Cher frère, nous avons beaucoup hésité à déranger le Maître à pareille heure, dit l'un d'eux. Nous nous sommes trompés dans nos horaires de train, mais cela nous paraissait impossible de retourner chez nous avant d'avoir vu notre guru, ne serait-ce qu'un instant.

— Il vous attendait et, en ce moment même, il prépare votre repas. »

La voix accueillante de Sri Yukteswar se fit entendre. Je guidai les visiteurs étonnés vers la cuisine. Le Maître se tourna vers moi, les yeux pétillants :

« Maintenant que tu as a fini de prendre tes propres renseignements, sans doute es-tu satisfait de savoir que nos visiteurs ont bien manqué leur train ! »

Une demi-heure plus tard, je le suivis dans sa chambre, heureux de l'honneur qui m'était donné de dormir auprès d'un divin guru.

CHAPITRE 16

COMMENT DÉJOUER LES ASTRES

« Mukunda, pourquoi ne possèdes-tu pas un bracelet astrologique ?

— Devrais-je en porter un, Maître ? Je ne crois pas à l'astrologie.

— Ce n'est pas une question de *croyance*. L'attitude scientifique que l'on devrait adopter dans tous les domaines est de vérifier si cela est *vrai*. La loi de la gravitation fonctionnait aussi bien avant Newton qu'après lui. Ce serait véritablement le chaos si les lois cosmiques ne pouvaient être appliquées sans avoir été au préalable approuvées par les croyances humaines.

« Les charlatans sont responsables du discrédit actuel de cette ancienne science des astres. L'astrologie est un domaine tellement vaste, à la fois sur le plan mathématique[123] et sur le plan philosophique, que seuls les hommes dotés d'une compréhension profonde peuvent vraiment en saisir toute l'importance. Qu'un ignorant ne sache pas déchiffrer le livre du ciel et n'y perçoive que des gribouillages informes, cela n'a rien d'étonnant dans ce monde imparfait. On ne doit pas pour autant rejeter la sagesse quand on rejette le "sage".

« Toutes les parties de la création sont liées les unes aux autres et s'influencent mutuellement. Le rythme équilibré de l'univers est basé sur la réciprocité, continuait mon guru. L'homme, sous sa forme humaine, doit combattre deux groupes de forces : d'abord, à l'intérieur de son être, le

tumulte provoqué par le mélange des éléments : terre, eau, feu, air, éther ; ensuite, à l'extérieur de son être, les forces destructrices de la nature. Aussi longtemps que l'homme se débattra avec sa condition de mortel, il sera affecté par les myriades de mutations de la terre et du ciel.

« L'astrologie est l'étude de la réponse humaine aux stimuli planétaires. Les astres n'ont ni bienveillance ni hostilité conscientes ; ils émettent simplement des radiations positives ou négatives. Par eux-mêmes, ils n'aident ni ne lèsent l'humanité, mais offrent un canal approprié pour manifester les rapports d'équilibre de causes et d'effets que l'homme a mis en mouvement dans le passé.

« L'enfant naît à l'heure et au jour précis où les rayons célestes sont en harmonie mathématique avec son karma individuel. Son horoscope en est un portrait ambitieux, révélant son passé immuable et ce qu'il deviendra probablement dans le futur. Cependant, la carte du ciel de naissance ne peut être interprétée correctement que par des hommes possédant une sagesse intuitive, mais ces derniers sont rares !

« Le message audacieusement proclamé à travers les cieux au moment de la naissance n'a pas pour but de mettre l'accent sur le destin - le résultat d'actions bonnes ou mauvaises accomplies dans le passé - mais a pour but d'éveiller en l'homme la volonté d'échapper à la prison de l'univers. Ce qu'il a fait, il peut le défaire. Personne d'autre que lui-même n'a été l'instigateur des causes dont les effets prédominent maintenant dans sa vie. Il peut surmonter toutes ses limitations puisque c'est lui-même qui les a créées par ses actions et qu'il possède en lui des ressources spirituelles qui ne sont pas soumises à l'influence des planètes.

« La crainte superstitieuse de l'astrologie fait de l'homme ordinaire un automate, dépendant servilement de directives mécaniques. L'homme sage, lui, triomphe de ses planètes - c'est-à-dire de son passé - en faisant acte d'allégeance au Créateur plutôt qu'à la création. Plus l'être humain prend conscience de son unité avec l'Esprit, moins il est dominé par la matière. L'âme est à jamais libre ; elle ne peut connaître la mort, puisque qu'elle ne connaît pas de naissance. L'âme ne peut être régie par les astres.

« L'homme *est* une âme, mais il *a* également un corps. Lorsqu'il sait où se trouve sa vraie identité, il laisse derrière lui toute forme de conditionnements. Tant qu'il restera dans l'état confus d'amnésie spirituelle, il sera subtilement entravé par les lois de son environnement.

« Dieu est Harmonie ; le fidèle qui se met en harmonie avec Lui n'accomplira jamais aucune mauvaise action. Ses activités se poursuivront correctement et naturellement en accord avec les lois astrologiques. Par la prière et la méditation profonde, le fidèle entre en contact avec sa conscience divine. Il n'existe pas de force supérieure à cette protection intérieure.

— Mais alors, mon cher Maître, pourquoi voulez-vous que je porte un bracelet astrologique ? »

Je me risquai à poser cette question après un long silence. J'avais en effet essayé de comprendre les nobles paroles de Sri Yukteswar car elles comportaient des idées profondes et toutes nouvelles pour moi.

« Ce n'est que lorsqu'un voyageur a atteint sa destination qu'il peut, à juste titre, se passer de cartes, répondit-il. Au cours de son voyage, il tire parti de tout raccourci opportun. Les anciens rishis ont découvert de nombreux moyens d'écourter l'exil humain dans ce monde d'illusion. Il y a

certains aspects automatiques de la loi du karma qui peuvent être habilement ajustés par les doigts de la sagesse.

« Tous les maux humains proviennent de quelque transgression de la loi universelle. Les Écritures enseignent que l'homme doit observer les lois de la nature sans pour autant discréditer l'omnipotence divine. Il doit prier ainsi : "Seigneur, j'ai confiance en Toi, je sais que Tu peux m'aider, mais, moi aussi, je ferai de mon mieux pour réparer tout le mal que j'ai fait." Par différents moyens, comme la prière, la volonté, la méditation yoguique, le recours aux saints, l'emploi de bracelets astrologiques, on peut minimiser ou annuler les effets négatifs des mauvaises actions du passé.

« De la même manière qu'on peut munir une maison d'un paratonnerre en cuivre pour absorber les décharges de la foudre, on peut également protéger le temple de notre corps par certains moyens.

« Des radiations électriques et magnétiques circulent sans arrêt dans l'univers, affectant le corps de l'homme positivement ou négativement. Il y a de cela des siècles, nos rishis ont réfléchi à la façon de combattre les effets néfastes des influences cosmiques subtiles. Ces sages découvrirent que les métaux purs émettent une lumière astrale capable de contrecarrer efficacement l'influence négative des planètes. Certaines combinaisons de plantes s'avérèrent également bénéfiques.

Mais les agents les plus efficaces sont les pierres précieuses n'ayant aucun défaut et d'au moins deux carats.

« Si ce n'est en Inde, l'usage préventif de l'astrologie a rarement fait l'objet d'études sérieuses. Un fait peu connu est que les gemmes, les métaux ou les plantes appropriés n'ont aucun effet s'ils ne possèdent pas le poids requis et s'ils ne sont pas appliqués à même la peau.

— Bien sûr, Maître, je vais suivre votre conseil et acquérir un bracelet astrologique. Je suis intrigué à la pensée de déjouer les astres !

— En général, je préconise l'emploi d'un bracelet d'or, d'argent et de cuivre. Mais, pour une raison spéciale, je voudrais que tu en aies un d'argent et de plomb. »

Sri Yukteswar ajouta des instructions précises.

« Guruji, qu'entendez-vous par "une raison spéciale" ?

— Les planètes vont bientôt s'intéresser à toi de manière "inamicale", Mukunda. Mais, n'aie pas peur, tu seras protégé. Dans environ un mois, ton foie te causera beaucoup d'ennuis. En principe, la maladie devrait durer six mois, mais le port de ton bracelet astrologique ramènera cette période à vingt-quatre jours. »

Le lendemain, je me rendis chez un bijoutier et je portai bientôt un bracelet. J'étais en excellente santé et j'oubliai la prédiction du Maître. Il quitta Serampore pour se rendre à Bénarès. Trente jours après notre conversation, je sentis soudain une pénible douleur dans la région du foie. Les semaines qui suivirent furent un véritable cauchemar tant la douleur était intolérable. J'étais quand même réticent à l'idée de déranger mon guru car je pensais pouvoir bravement supporter cette épreuve tout seul.

Cependant, vingt-trois jours de souffrances vinrent à bout de ma résolution, et je pris le train pour Bénarès. Là-bas, Sri Yukteswar m'accueillit avec une bienveillance inhabituelle, mais ne me donna pas l'opportunité de lui confier ma détresse en privé. De nombreux disciples vinrent chez le Maître ce jour-là pour un *darshan*[124]. Malade et abandonné à moi-même, je m'assis dans un coin. Les invités ne partirent qu'après le repas du soir. Mon guru me demanda alors de le rejoindre sur le balcon octogonal de la maison.

« Tu dois être venu me voir à propos de tes problèmes de foie » me dit-il.

Détournant le regard, Sri Yukteswar se mit à marcher de long en large, me cachant de temps à autre les rayons de lune.

« Voyons, tu es souffrant depuis vingt-quatre jours, n'est-ce pas ?

— Oui, Maître.

— Pratique, s'il te plaît, l'exercice pour l'estomac que je t'ai enseigné.

— Maître, si vous saviez à quel point je souffre, vous ne me demanderiez pas de le faire ! »

Pourtant, je fis une timide tentative pour lui obéir.

« Tu dis que tu ressens de la douleur ; j'affirme de mon côté que tu n'en as aucune. Comment une telle contradiction peut-elle exister ? » Mon guru me regarda d'un air interrogateur.

Je fus d'abord abasourdi, puis, soudain, éperdu de bonheur lorsque je constatai que les tourments endurés depuis des semaines et qui m'empêchaient de dormir avaient cessé. Les paroles de Sri Yukteswar avaient effacé mon supplice, comme s'il n'avait jamais existé. En signe de gratitude, je voulus m'agenouiller à ses pieds, mais il m'en empêcha aussitôt.

« Ne fais pas l'enfant ! Relève-toi et viens admirer la beauté du clair de lune au-dessus du Gange. »

Je vis les yeux du Maître pétiller de joie tandis que je me tenais à ses côtés en silence. Je compris, par son attitude, qu'il voulait me signifier que la guérison venait non pas de lui, mais de Dieu.

Je porte encore aujourd'hui le lourd bracelet d'argent et de plomb en souvenir de ce jour lointain, à jamais cher à mon cœur, où j'eus une nouvelle fois la preuve de vivre auprès d'un être indéniablement surhumain. Lorsqu'en d'autres occasions, j'emmenais des amis chez Sri Yukteswar pour qu'il les guérisse, il leur recommandait invariablement de porter un bracelet ou des pierres précieuses[125], considérant leur utilisation comme un acte de sagesse astrologique.

Depuis mon enfance, j'avais des préjugés contre l'astrologie, en partie parce que j'avais observé que nombre de gens y attachent une trop grande importance et aussi à cause de cette prédiction de l'astrologue de la famille : « Tu te marieras trois fois et tu seras veuf deux fois. » Depuis lors, je ruminais ce triste destin, me sentant comme la chèvre qui attend d'être sacrifiée, cette fois-ci sur l'autel du triple mariage !

« Tu ferais tout aussi bien de te résigner à ton sort, remarqua mon frère Ananta. Ton horoscope a correctement indiqué que, dans ton enfance, tu t'enfuirais de la maison pour aller dans l'Himalaya, mais que tu serais forcé de revenir. La prédiction concernant tes trois mariages doit forcément être exacte, elle aussi. »

Une nuit, j'eus clairement l'intuition que cette prophétie était complètement fausse. Je brûlai le rouleau de papier où était inscrit mon horoscope et mis les cendres dans un sac en papier sur lequel j'écrivis les mots suivants : « Les semences d'un karma passé ne peuvent germer si elles ont été consumées dans le feu de la sagesse divine. » Je plaçai le sac bien en vue ; Ananta prit aussitôt connaissance de cette déclaration provocante.

« Tu ne peux détruire la vérité aussi facilement que tu as brûlé ce rouleau de papier » dit mon frère avec un rire rempli de dédain.

Avant l'âge adulte, ma famille tenta effectivement à trois reprises d'organiser pour moi des fiançailles. À chaque fois, je refusai de me soumettre à leurs projets[126] sachant que mon amour pour Dieu était bien plus fort que toutes les recommandations astrologiques basées sur mon passé.

« Plus un homme est avancé dans la réalisation du Soi, plus il influence l'univers entier par ses vibrations spirituelles subtiles et moins il est affecté par le flux des phénomènes. »

Ces paroles encourageantes du Maître me revenaient souvent à la mémoire.

J'eus parfois l'occasion de demander à des astrologues de calculer quelles étaient mes périodes les plus défavorables d'après les indications planétaires ; ce qui ne m'empêchait pas d'accomplir les tâches que je m'étais assignées. Il est vrai qu'en pareils moments, le succès ne venait qu'après d'incroyables difficultés. Mais ma conviction était établie : la foi dans la protection divine et le bon usage de ce don divin qu'est la volonté sont des forces extraordinaires qui surpassent largement l'influence des astres.

En fin de compte, je compris que ce qui est écrit dans les astres à la naissance ne signifie pas pour autant que l'homme soit uniquement une marionnette tributaire de son passé. Le message des astres incite plutôt l'homme à retrouver toute sa fierté : le ciel lui-même tente d'éveiller en lui la détermination de se libérer de toute limitation. Dieu a créé l'homme en tant qu'âme dotée d'individualité, donc essentielle à la structure de l'univers, que ce soit dans le rôle temporaire d'un pilier ou d'un parasite. Si l'homme le désire, sa libération peut être immédiate et définitive ; cette dernière dépend de victoires intérieures et non extérieures.

Sri Yukteswar découvrit l'application mathématique à notre époque d'un cycle équinoxial de 24 000 ans[127]. Ce cycle se

divise en un arc ascendant et un arc descendant de 12 000 ans chacun. Chaque arc comprend quatre *Yugas* ou Âges, nommés *Kali, Dwapara, Treta* et *Satya*, correspondant à la conception grecque des âges de fer, de bronze, d'argent et d'or.

Grâce à différents calculs, mon guru parvint à déterminer que le dernier *Kali Yuga* ou âge de fer de l'arc ascendant a débuté vers 500 ans apr. J.-C. L'âge de fer, d'une durée de 1 200 ans, est une période de matérialisme qui a pris fin vers l'an 1700 de notre ère. C'est à cette date que débute le *Dwapara Yuga*, d'une durée de 2 400 ans, période marquée par le développement de l'énergie électrique et atomique l'âge de la télégraphie, de la radio, des avions, et autres conquêtes de l'espace.

Le *Treta Yuga*, période de 3 600 ans, commencera en l'an 4100 de notre ère et sera marqué par la connaissance des communications télépathiques et d'autres conquêtes du temps. Durant les 4 800 ans du *Satya Yuga*, dernière période de l'arc ascendant, l'intelligence humaine sera extrêmement développée ; l'homme travaillera en harmonie avec le plan divin.

Un arc descendant de 12 000 ans, débutant par un âge d'or descendant de 4 800 ans, commencera alors pour le monde (en l'an 12500 de notre ère) ; l'homme sombrera peu à peu dans l'ignorance. Ces cycles constituent la ronde sans fin de *maya* - contrastes et relativité du monde des phénomènes[128]. Un par un, les hommes s'échappent de la prison de la dualité de la création, à mesure qu'ils deviennent conscients de leur indivisible unité avec le Créateur.

Le Maître approfondit ma compréhension non seulement dans le domaine de l'astrologie, mais aussi dans celui des Écritures du monde entier. Plaçant les textes sacrés sur la

table immaculée de son esprit, il était capable de les disséquer avec le scalpel de la raison intuitive, et de séparer les erreurs et les interpolations des érudits d'avec les vérités exprimées à l'origine par les prophètes.

« Fixez votre regard sur le bout du nez. »

Cette interprétation inexacte d'une stance de la Bhagavad Gita[129], en général admise aussi bien par les pandits orientaux que par les traducteurs occidentaux, déclenchait toujours une critique pleine d'humour de la part du Maître.

« La voie du yogi est déjà, en elle-même, bien assez singulière, faisait-il remarquer. Pourquoi lui conseiller en plus de loucher ? La vraie signification de *nasikagram* est "l'origine du nez", et non pas "le bout du nez". Le nez commence entre les sourcils, siège de la vision spirituelle[130]. »

L'un des aphorismes du *Sankhya*[131] se lit ainsi : « *Ishwar asiddhe*[132] » (« le Seigneur de la création ne peut être déduit » ou « Dieu n'est pas prouvé »). S'appuyant essentiellement sur cette phrase, la majorité des érudits qualifie d'athée toute la philosophie du *Sankhya*.

« Ce verset n'a rien d'athée, expliquait Sri Yukteswar. Il signifie simplement que pour l'homme non éclairé, qui juge toute chose d'après l'unique témoignage de ses sens, les preuves de l'existence de Dieu demeurent inconnues et donc inexistantes. Mais ceux qui suivent fidèlement le *Sankhya* et qui possèdent une profonde intuition, née de la méditation, comprennent que Dieu existe et qu'on peut Le connaître. »

Le Maître commentait la Bible chrétienne avec une très grande clarté. Ce fut grâce à mon guru hindou, pourtant inconnu des membres de la chrétienté, que j'appris à percevoir l'essence immortelle de la Bible et à comprendre la vérité de cette affirmation du Christ, sûrement la plus saisissante et la plus intransigeante qui fût jamais prononcée

: « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point[133]. »

Les grands maîtres de l'Inde modèlent leur vie d'après les idéaux divins qui inspirèrent Jésus ; ces hommes sont vraiment ses frères proclamés : « Car, quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère[134]. » Le Christ disait aussi : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira[135]. » Hommes libres, maîtres d'eux-mêmes, les Yogis-Christ de l'Inde font partie de la fraternité immortelle de ceux qui ont atteint la connaissance libératrice du Père unique.

« L'histoire d'Adam et Ève m'est tout à fait incompréhensible ! dis-je un jour avec fougue après avoir essayé en vain d'en comprendre l'allégorie. Pourquoi Dieu a-t-Il puni non seulement le couple coupable, mais aussi les générations innocentes à venir ? »

Le Maître fut davantage amusé par ma véhémence que par mon ignorance.

« La Genèse est profondément symbolique et ne peut être appréhendée par le biais d'une interprétation littérale, expliqua-t-il. Son "arbre de vie" est le corps humain. Le système cérébro-spinal ressemble en effet à un arbre à l'envers ; les cheveux correspondent aux racines, tandis que les nerfs afférents et efférents constituent les branches. L'arbre du système nerveux est riche en sensations, ou fruits délicieux, ceux de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher dont l'homme peut jouir en toute légitimité ; mais l'expérience du sexe, ou la "pomme" au milieu de ce jardin qu'est le corps humain, lui est interdite[136].

« Le "serpent" représente l'énergie du système cérébro-spinal, enroulée sur elle-même et qui stimule les nerfs sexuels. "Adam" représente la raison et "Ève", le sentiment. Lorsque l'émotion, ou conscience d'Ève, d'un être humain est dominée par l'impulsion sexuelle, sa raison, ou Adam, succombe également[137].

« Dieu a créé l'espèce humaine en matérialisant les corps de l'homme et de la femme par la puissance de Sa volonté. Il donna à cette nouvelle espèce le pouvoir de créer des enfants de la même manière divine ou "immaculée"[138]. Comme jusqu'alors, Sa manifestation en tant qu'âmes individualisées s'était limitée aux animaux, dominés par leurs instincts et privés du plein potentiel de la raison, Dieu créa les premiers corps humains symboliquement nommés Adam et Ève. Il leur transféra les âmes, ou essences divines, de deux animaux dans le but de les faire évoluer vers un stade supérieur[139]. Chez Adam ou l'homme, la raison prédomine ; chez Ève ou la femme, le sentiment prédomine. Telle fut exprimée la dualité ou polarité qui sous-tend le monde des phénomènes. La raison et le sentiment coopèrent dans la joie céleste aussi longtemps que l'esprit humain ne se laisse pas leurrer par l'énergie serpentine des tendances animales.

« Par conséquent, le corps humain était non seulement le résultat de l'évolution du règne animal, mais provenait d'un acte de création spécifique de Dieu. La forme animale était trop grossière pour que la divinité puisse pleinement s'y exprimer. L'être humain fut le seul être doté de centres occultes, subtilement éveillés, dans l'épine dorsale, ainsi que d'un centre, potentiellement omniscient, le "lotus aux mille pétales" dans le cerveau.

« Dieu, ou la Conscience divine présente dans le premier couple créé, lui conseilla de jouir de toutes les sensibilités

humaines, à l'exception des sensations sexuelles[140]. Ces dernières furent interdites de peur que l'humanité ne tombât à nouveau dans la méthode inférieure de procréation propre à l'animal. L'avertissement de ne pas réveiller l'instinct animal toujours présent dans la subconscience fut ignoré. Revenant au mode de procréation primitive, Adam et Ève déchurent de l'état de joie céleste, naturel à l'homme parfait originel. Lorsqu'ils "connurent qu'ils étaient nus", ils perdirent la conscience de leur immortalité, comme Dieu les en avait avertis. Ils se soumirent à la loi physique selon laquelle la naissance corporelle doit être suivie de la mort corporelle.

« La connaissance du "bien et du mal" promise à Ève par le "serpent" se réfère aux expériences de dualité et d'opposition imposées aux êtres mortels par *maya*. En tombant dans l'illusion à cause du mauvais usage de ses sentiments et de sa raison, ou conscience d'Ève et d'Adam, l'homme a perdu son droit d'entrée au jardin céleste où il pouvait se suffire à lui-même[141]. La responsabilité personnelle de chaque être humain est de permettre à ses "parents", ou sa double nature, de revenir à l'harmonie unifiée ou Eden. »

Quand Sri Yukteswar eut terminé son discours, je considérai avec un nouveau respect les pages de la Genèse.

« Cher Maître, dis-je, je ressens, pour la première fois, une réelle obligation filiale envers Adam et Ève[142]. »

CHAPITRE 17

SASI ET LES TROIS SAPHIRS

« C'est bien parce que vous et mon fils tenez en si haute estime Swami Sri Yukteswar que je consens à le rencontrer. »

Le ton condescendant du docteur Narayan Chunder Roy sous-entendait qu'il acceptait ainsi de se plier aux caprices de deux pauvres insensés. Fidèle aux meilleures traditions des prosélytes, je cachais mon indignation.

Mon interlocuteur, un chirurgien vétérinaire, était un agnostique endurci. Son jeune fils, Santosh, m'avait supplié de m'occuper de son père. Jusqu'à présent, mon aide « précieuse » n'avait produit que très peu de résultats visibles !

Le lendemain, le docteur Roy m'accompagna à l'ermitage de Serampore. Le Maître lui accorda une brève entrevue, marquée surtout de part et d'autre par un silence stoïque. Puis le visiteur partit brusquement.

« Pourquoi avoir amené un mort à l'ashram ? me dit Sri Yukteswar en m'interrogeant du regard dès que la porte se fut refermée derrière le sceptique de Calcutta.

— Maître ! Le vétérinaire est bien en vie !

— Mais dans peu de temps, il sera mort. »

J'en fus bouleversé.

« Maître, ce sera un choc terrible pour son fils. Santosh espère qu'avec le temps les idées matérialistes de son père changeront. Je vous supplie, Maître, d'aider cet homme.

— Très bien, je le ferai pour toi. »

Le visage de mon guru était impassible.

« L'arrogant docteur de chevaux est atteint d'un diabète très avancé, mais il l'ignore. Dans quinze jours, il devra s'aliter. Les médecins diront que son cas est sans espoir. Dans l'ordre naturel des choses, il devrait quitter cette terre exactement dans six semaines. Cependant, grâce à ton intervention, il guérira à cette date, mais à une seule condition : que tu lui fasses accepter de porter un bracelet astrologique. Sans aucun doute, il va regimber aussi violemment qu'un de ses chevaux avant de subir une opération ! » conclut le Maître avec un petit rire.

Après un moment de silence, durant lequel je me demandais comment Santosh et moi allions exercer au mieux l'art de la cajolerie pour persuader le vétérinaire, Sri Yukteswar ajouta d'autres recommandations :

« Aussitôt que son état s'améliorera, conseille-lui de s'abstenir de manger de la viande. Toutefois, il ne suivra pas ce conseil et dans six mois, au moment même où il aura l'impression de très bien se porter, il mourra. Ce sursis de six mois lui sera accordé uniquement parce que tu as plaidé pour lui ! »

Le lendemain, je suggérai à Santosh de commander un bracelet chez le bijoutier. Il fut prêt en une semaine, mais le docteur Roy refusa de le porter.

Le vétérinaire me jeta un regard belliqueux.

« Ma santé est excellente, dit-il. Vous ne m'impressionnerez jamais avec toutes ces superstitions astrologiques. »

Je me rappelai alors avec amusement que le Maître avait justement comparé cet homme à un cheval récalcitrant. Une autre semaine passa ; le vétérinaire tomba tout à coup malade et consentit docilement à porter le bracelet. Deux

semaines plus tard, le médecin qui le soignait m'apprit que son cas était sans espoir. Il me fournit des détails alarmants sur les ravages causés par le diabète.

Je secouai la tête et lui dit :

« Mon guru a prédit qu'après une maladie qui durerait un mois, le docteur Roy serait guéri. »

Le médecin me fixa d'un air incrédule. Cependant, quinze jours plus tard, il vint me voir et me dit comme pour s'excuser :

« Le docteur Roy s'est complètement rétabli. C'est le cas le plus étonnant de toute ma carrière. Je n'avais jamais vu auparavant un mourant se rétablir de façon aussi spectaculaire et inexplicable. Votre guru doit être sans aucun doute un prophète possédant un don de guérisseur ! »

Après avoir rencontré le docteur Roy et lui avoir répété le conseil de Sri Yukteswar de suivre un régime sans viande, je ne le revis pas pendant six mois. Puis, un soir où j'étais assis sous la véranda de la maison familiale, il s'arrêta un moment pour me parler :

« Dites à votre maître que c'est en mangeant souvent de la viande que j'ai repris toutes mes forces. Ses idées non scientifiques sur les régimes alimentaires ne m'ont nullement influencé ! »

Il est vrai que le docteur Roy semblait être l'image même de la santé. Mais le lendemain, Santosh accourut, de sa maison toute proche, avec cette nouvelle :

« Mon père est mort ce matin ! »

Ce cas représente l'une de mes expériences les plus étranges avec le Maître. Il avait guéri le vétérinaire rebelle en dépit de son incrédulité et prolongé de six mois son espérance de vie sur terre, tout cela parce que je l'en avais supplié avec

empressement. La bienveillance de Sri Yukteswar était sans limites lorsqu'il s'engageait à exaucer la prière pressante d'un fidèle.

C'était pour moi une grande fierté et un grand privilège de pouvoir amener mes amis d'université chez mon guru. Plusieurs d'entre eux mettaient alors de côté - du moins dans l'ashram ! - leur scepticisme religieux, si à la mode chez les étudiants.

L'un de mes amis, Sasi, passait de nombreux week-ends agréables à Serampore. Le Maître se prit d'une immense affection pour le jeune homme et trouvait regrettable de le voir mener une vie effrénée et dissolue.

« Sasi, à moins que tu ne t'amendes, tu deviendras gravement malade d'ici un an » lui dit Sri Yukteswar.

Le Maître regardait fixement mon ami avec une exaspération empreinte d'affection, puis il ajouta :

« Mukunda en est témoin ; ne viens pas dire plus tard que je ne t'ai pas averti. »

Sasi se mit à rire :

« Maître, je vous laisse le soin d'intercéder pour moi en exposant mon cas désespéré à la douce clémence du cosmos ! Mon esprit est rempli de bonne volonté, mais ma volonté, hélas, est faible ! Vous êtes mon unique sauveur sur terre ; je ne crois en personne d'autre que vous.

— Tu devrais au moins porter un saphir bleu de deux carats, cela t'aiderait.

— Je n'ai pas les moyens de me le procurer. De toute façon, cher Guruji, s'il m'arrive des ennuis, je suis absolument sûr que vous me protégerez.

— Dans un an, tu viendras m'apporter trois saphirs, répondit Sri Yukteswar. Ils ne te seront plus alors d'aucune

utilité ! »

À quelques variantes près, la conversation revenait régulièrement sur le même thème :

« Je ne peux me corriger, s'exclamait Sasi avec un désespoir comique, mais ma foi en vous, cher Maître, a plus de valeur que n'importe quelle pierre précieuse ! »

Une année s'écoula. Un jour, je rendis visite à mon guru à Calcutta, chez son disciple, Naren Babu. Il était environ dix heures du matin et Sri Yukteswar et moi étions assis dans le petit salon du premier étage lorsque j'entendis la porte du rez-de-chaussée s'ouvrir. Le Maître se redressa brusquement.

« C'est Sasi, fit-il d'un ton grave. L'année s'est écoulée ; ses deux poumons sont perdus. Il n'a pas tenu compte de mon conseil ; dis-lui que je ne veux pas le voir. »

Assez stupéfait de la sévérité des paroles de Sri Yukteswar, je me précipitai pour descendre l'escalier. Sasi était déjà en train de monter.

« Oh Mukunda ! J'ose espérer que le Maître est ici ; j'ai eu le pressentiment qu'il pouvait s'y trouver.

— Oui, mais il ne veut pas être dérangé. »

Sasi éclata en sanglots, puis me dépassa rapidement en me bousculant pour se jeter aux pieds de Sri Yukteswar où il déposa trois superbes saphirs.

« Omniscient Guru, les médecins ont diagnostiqué une tuberculose pulmonaire et affirment que je n'ai plus que trois mois à vivre ! J'implore humblement votre aide. Je sais que vous pouvez me guérir !

—N'est-ce pas maintenant un peu tard pour te soucier de ta vie ? Va-t’en avec tes pierres précieuses ; elles ne te sont plus d'aucune utilité. »

Le Maître, tel un sphinx, s'enferma dans un silence implacable, entrecoupé par les sanglots de Sasi implorant grâce.

Soudain, j'eus intuitivement la conviction que Sri Yukteswar était simplement en train de tester la profondeur de la foi de Sasi dans le pouvoir divin de guérison. Aussi ne fus-je pas étonné lorsque, au bout d'une heure pleine de tension, le Maître regarda avec compassion mon ami toujours prostré à ses pieds.

« Relève-toi, Sasi. Quelle agitation tu crées dans la maison d'un étranger ! Rends les saphirs au bijoutier, car c'est une dépense inutile maintenant, mais procure-toi un bracelet astrologique et porte-le. Ne crains rien, dans quelques semaines tu te porteras bien. »

Un sourire illumina le visage inondé de larmes de Sasi, comme le soleil éclaire soudain un paysage trempé par la pluie.

« Bien-aimé Guru, dois-je prendre les médicaments prescrits par les médecins ?

— Fais comme bon te semble : tu peux les prendre ou les jeter, cela importe peu. Il est aussi impossible pour toi de mourir de la tuberculose qu'il l'est pour le soleil de changer de place avec la lune ! »

Puis, d'un ton brusque, Sri Yukteswar ajouta :

« Pars maintenant, avant que je ne change d'avis ! »

Mon ami se hâta de partir après s'être incliné rapidement. Au cours des semaines suivantes, je lui rendis visite plusieurs fois et je fus consterné de constater à quel point son état de santé se détériorait.

« Sasi ne passera pas la nuit. »

Ces paroles du médecin et la vue de mon ami, à présent presque réduit à l'état de squelette, me firent prendre en toute hâte la route de Serampore. Impassible, mon guru m'écouta lui rendre compte des faits avec des sanglots dans la voix.

« Pourquoi viens-tu ici m'importuner ? Tu m'as pourtant entendu affirmer à Sasi qu'il guérirait. »

Je m'inclinai très respectueusement devant Sri Yukteswar et me dirigeai vers la porte. Il ne prononça aucune parole d'adieu, mais s'immergea dans le silence. Les yeux mi-clos et le regard fixe, il avait déjà fui dans un autre monde.

Sri Yogananda à l'âge de seize ans

Je retournai chez Sasi à Calcutta. Et là, quelle surprise ! Je trouvai mon ami, assis sur son lit, en train de boire du lait.

« Oh Mukunda ! C'est un vrai miracle ! Il y a quatre heures, j'ai senti la présence du Maître dans ma chambre. Mes terribles symptômes disparurent instantanément. Je sens que, grâce à lui, je suis complètement guéri. »

En l'espace de quelques semaines, Sasi était plus robuste et en meilleure santé qu'il ne l'avait jamais été[143]. Pourtant, sa réaction à la guérison fut empreinte d'ingratitude : il vint rarement rendre de nouveau visite à Sri Yukteswar ! Un jour, mon ami me dit qu'il déplorait si profondément son ancien mode de vie qu'il avait honte de se retrouver face au Maître.

J'en déduisis que la maladie de Sasi avait eu des effets contradictoires : il gagna en volonté, mais perdit en bonnes manières !

Les deux premières années de mes études au Scottish Church College étaient sur le point de se terminer. Ma présence aux cours s'était avérée très sporadique, néanmoins je fis un minimum d'études afin de satisfaire les attentes de ma famille. Mes deux précepteurs particuliers venaient régulièrement chez moi, mais j'étais régulièrement absent ; c'est bien la seule régularité dont je puisse me vanter dans ma carrière d'étudiant !

En Inde, quand on passe l'examen des deux premières années d'université, on obtient un diplôme de lettres intermédiaire ; on peut alors s'inscrire deux années de plus et obtenir un diplôme de licence ès lettres.

La période d'examens pour le diplôme de lettres intermédiaire se profilait dangereusement à l'horizon. J'allai sans tarder à Puri où mon guru séjournait pour quelques semaines. Je lui avouai mon manque de préparation, espérant secrètement l'entendre m'annoncer que je n'avais pas besoin de me présenter aux épreuves finales.

Sri Yukteswar me sourit et me dit pour me consoler :

« Tu as accompli de tout ton cœur tes devoirs spirituels, il est donc compréhensible que tu aies négligé tes études universitaires. La semaine prochaine, applique-toi à revoir

avec assiduité les livres du programme et tu passeras les épreuves sans essuyer d'échec. »

Je retournai à Calcutta, écartant résolument les doutes bien fondés qui m'assaillaient de temps à autre. Tout en contemplant les piles de livres entassés sur ma table, je me sentais comme un voyageur perdu dans le désert.

Après une longue période de méditation, j'eus une inspiration qui allait m'épargner beaucoup de travail : Ouvrant chaque livre au hasard, je n'étudiais que les pages qui apparaissaient sous mes yeux. Avec ce stratagème, à raison de dix-huit heures par jour pendant une semaine, je me considérais comme un expert dans l'art du bachotage !

Les jours suivants, dans les salles d'examens, mon procédé apparemment basé sur le hasard fonctionna à merveille. Je réussis toutes les épreuves même si ce n'était que de justesse. Les félicitations de mes amis et de ma famille furent ponctuées de façon comique d'exclamations trahissant leur étonnement.

Dès son retour de Puri, Sri Yukteswar m'accueillit avec une agréable surprise :

« Tes études à Calcutta sont maintenant terminées, me dit-il. À présent, je ferai en sorte que tu passes tes deux dernières années d'université ici même, à Serampore. »

J'étais perplexe.

« Maître, il n'existe pas de cours menant à une licence de lettres dans cette ville ! »

Le Collège de Serampore, seul établissement d'enseignement supérieur, n'offrait qu'un cours de deux ans pour obtenir le diplôme de lettres intermédiaire.

Le Maître sourit malicieusement.

« Je suis trop vieux pour me mettre à collecter des dons dans le but de créer un établissement qui pourra t'accorder ta licence ; je pense cependant pouvoir régler ce problème par l'intermédiaire de quelqu'un d'autre. »

Deux mois plus tard, le professeur Howells, directeur du Collège de Serampore, annonça publiquement avoir récolté suffisamment de fonds pour offrir des cours sur quatre années. Le Collège de Serampore devint ainsi une branche affiliée à l'Université de Calcutta. Je fus l'un des premiers étudiants à m'inscrire à Serampore pour le diplôme de licence ès lettres.

« Guruji, comme vous êtes bon pour moi ! J'avais tellement hâte de quitter Calcutta pour rester auprès de vous chaque jour à Serampore. Le professeur Howells n'imagine même pas tout ce qu'il doit à votre aide silencieuse ! »

Sri Yukteswar me regarda avec une sévérité feinte :

« Dorénavant, tu n'auras plus à passer toutes ces heures dans le train. Que de temps ainsi gagné pour te consacrer à tes études ! Peut-être deviendras-tu un étudiant modèle plutôt qu'un habitué du bachotage de dernière minute ! »

Mais le ton de sa voix manquait quelque peu de conviction[144] !

CHAPITRE 18

LE FAISEUR DE MIRACLES MUSULMAN

« Il y a bien des années, précisément dans cette chambre que tu occupes maintenant, un faiseur de miracles musulman a accompli sous mes yeux quatre faits extraordinaires ! »

Sri Yukteswar fit ce commentaire lors de sa première visite à ma nouvelle résidence. Dès mon entrée au Collège de Serampore, j'avais loué une chambre dans une pension voisine appelée Panthi[145]. C'était une maison de briques, à l'ancienne, située face au Gange.

« Maître, quelle coïncidence ! Ces murs fraîchement repeints sont-ils vraiment imprégnés d'anciens souvenirs ? »

Je regardais avec un intérêt accru ma modeste chambre meublée.

« C'est une longue histoire, dit mon guru en souriant à l'évocation de ce souvenir. Le nom de ce fakir[146] était Afzal Khan. Il avait acquis ses pouvoirs extraordinaires auprès d'un yogi hindou, rencontré par hasard.

« "Mon fils, j'ai soif. Va me chercher de l'eau."

« C'est ainsi qu'un beau jour, dans un petit village du Bengale oriental, un *sannyasi*, couvert de poussière, adressa cette requête à Afzal, encore jeune enfant.

« "Maître, je suis musulman et vous êtes hindou. Comment pouvez-vous accepter de l'eau de mes mains ? répondit Afzal.

« — Ta sincérité me plaît, mon enfant. Je n'observe pas les règles d'ostracisme venant d'un sectarisme non voulu par

Dieu. Va et rapporte-moi de l'eau rapidement."

« Après avoir respectueusement obéi, Afzal fut récompensé par un regard affectueux du yogi qui observa solennellement :

« "Tu possèdes un bon karma hérité de tes vies passées. Je vais t'enseigner une certaine méthode de yoga qui te donnera la maîtrise d'un des domaines invisibles. Ces grands pouvoirs qui te seront accordés ne devront être utilisés qu'à des fins louables ; tu ne devras jamais t'en servir de façon égoïste. Hélas ! Je constate que, dans ton passé, il y a également des germes de tendances destructrices ; ne les laisse pas croître en commettant de nouvelles mauvaises actions. La complexité de ton karma passé est telle que tu dois t'appliquer dans cette vie-ci à réconcilier tes prouesses yoguiques avec les buts humanitaires les plus élevés."

« Après avoir enseigné au jeune garçon tout étonné une technique de yoga compliquée, le maître disparut.

« Afzal pratiqua assidûment cet exercice de yoga durant vingt ans. Ses exploits miraculeux commencèrent à attirer l'attention d'un large public. Un esprit désincarné, qu'il nommait "Hazrat", semblait l'accompagner partout. L'entité invisible était capable d'exaucer les moindres souhaits du fakir.

« Ne tenant nullement compte de l'avertissement de son maître, Afzal commença alors à abuser de ses pouvoirs. Tout objet qu'il prenait dans ses mains, puis remettait en place, disparaissait peu après sans laisser aucune trace. Ce phénomène déconcertant contribuait généralement à faire de lui un invité indésirable.

« De temps en temps, il allait dans de grandes bijouteries de Calcutta en se présentant comme un acheteur éventuel. Toutes les pierres précieuses qu'il avait manipulées

disparaissaient mystérieusement peu après son passage dans la boutique.

« Afzal était souvent entouré de plusieurs centaines d'étudiants, attirés par l'espoir de découvrir ses secrets. Quelquefois, le fakir les invitait à voyager avec lui. À la gare, il s'arrangeait pour toucher une liasse de billets de train qu'il redonnait ensuite à l'employé du guichet en disant :

« "J'ai changé d'idée, je ne les achète pas maintenant"

« Mais lorsqu'il montait dans le train avec son escorte, Afzal avait en sa possession tous les billets requis[147].

« Ces exploits provoquèrent des clameurs d'indignation dans tout le Bengale ; les joailliers ainsi que les vendeurs de billets étaient au bord de la crise de nerfs ! Les policiers tentèrent d'arrêter Afzal, mais furent impuissants à le prendre sur le fait. Le fakir pouvait éliminer toute preuve compromettante en disant simplement : "Hazrat, fais disparaître ceci. »

Sri Yukteswar se leva de son siège et alla sur le balcon de ma chambre donnant sur le Gange. Je l'y suivis, impatient d'en connaître plus sur les incroyables exploits de ce fakir musulman.

« Panthi était une maison appartenant jadis à l'un de mes amis qui, ayant fait la connaissance d'Afzal, lui demanda de venir chez lui. Mon ami invita également une vingtaine de voisins ainsi que moi-même. Je n'étais qu'un jeune homme à l'époque, mais j'éprouvais une vive curiosité pour ce fakir de renom. »

Le Maître se mit à rire et dit :

« J'avais pris la précaution de n'avoir sur moi aucun objet de valeur ! Afzal me scruta attentivement, puis remarqua :

« "Vous avez des mains puissantes. Descendez dans le jardin, prenez une pierre bien lisse et écrivez-y votre nom avec

une craie. Ensuite, jetez cette pierre le plus loin possible dans le Gange."

« J'obéis. Dès que la pierre eut été engloutie au loin dans les vagues, le musulman m'adressa à nouveau la parole :

« "Remplissez une cruche avec de l'eau du Gange, prise devant cette maison."

« Je revins avec le récipient plein d'eau et j'entendis Afzal s'écrier : « "Hazrat, mets la pierre dans cette cruche !"

« Immédiatement, la pierre réapparut. Je la retirai de la cruche et découvris que mon nom était aussi lisible qu'à l'instant où je l'avais écrit !

« Babu[148], un de mes amis présent avec moi dans cette pièce, portait sur lui une lourde montre ancienne en or, munie d'une chaîne également en or. Le fakir les examina avec une admiration de mauvais augure. Peu après, les deux objets avaient disparu !

« "Afzal, s'il vous plaît, rendez-moi ce précieux souvenir de famille" supplia Babu au bord des larmes.

« Le musulman garda stoïquement le silence pendant un bon moment, puis il lui répondit :

« "Vous possédez cinq cents roupies dans un coffre-fort en fonte. Apportez-les moi et je vous dirai où se trouvent la montre et sa chaîne."

« Babu, désemparé, s'en fut immédiatement chez lui. Il revint rapidement et tendit à Afzal la somme demandée.

« "Allez jusqu'au petit pont près de votre maison, expliqua le fakir à Babu. Ensuite, demandez à Hazrat de vous rendre la montre et la chaîne."

« Babu s'y précipita. À son retour, il arborait un sourire de soulagement, mais n'arborait aucune montre ! Il déclara :

« "J'ai procédé comme vous me l'avez indiqué et, aussitôt après avoir fait ma demande à Hazrat, ma montre tournoya dans les airs et se retrouva dans ma main droite ! Avant de rejoindre notre groupe, soyez certain que j'ai placé mon bien familial en sécurité dans mon coffre-fort ?'

« Les amis de Babu, témoins de cette tragicomédie de la montre et de la rançon, regardaient maintenant Afzal avec ressentiment. Ce dernier parla alors sur un ton conciliant :

« "Dites-moi ce qui vous ferait plaisir de boire et Hazrat le fera apparaître."

« Quelques-uns demandèrent du lait, d'autres des jus de fruit. Je ne fus pas vraiment surpris d'entendre le pauvre Babu commander un whisky ! Le musulman donna un ordre et le serviable Hazrat fit apparaître des flacons scellés qui, passant par la voie des airs, atterrirent sur le plancher avec un bruit sourd. Chacun y trouva la boisson qu'il souhaitait.

« La promesse du quatrième exploit spectaculaire de la journée ne pouvait que combler notre hôte : Afzal proposa de faire apparaître un repas instantanément !

« "Commandons les plats les plus coûteux, suggéra Babu d'un air maussade. Je veux un repas des plus élaborés afin d'en avoir pour mes cinq cents roupies. Et que tous les plats soient servis dans de la vaisselle en or !"

« Dès que chacun eut exprimé ses préférences, le fakir les transmit lui-même à l'inépuisable Hazrat. Une grande agitation s'ensuivit : des plats en or remplis de currys habilement concoctés, de *luchis* chauds et de nombreux fruits hors saison se posaient à nos pieds, venant on ne sait d'où. Tous les mets étaient exquis. Après avoir pris part à ce festin durant une heure, nous nous décidâmes à prendre congé de notre hôte. Un bruit retentissant, comme celui de plats empilés pêle-mêle, nous obligea à nous retourner : il ne

subsistait plus aucune trace de la vaisselle étincelante, ni des restes du repas.

— Guruji, interrompis-je, si Afzal pouvait facilement obtenir des choses telles que des plats en or, pourquoi alors convoitait-il le bien d'autrui ?

— Le fakir n'était pas très évolué spirituellement, m'expliqua Sri Yukteswar. Sa maîtrise d'une certaine technique yoguique lui permettait d'accéder à un plan de l'astral où tout désir se matérialise immédiatement. Par l'intermédiaire d'un être astral, en l'occurrence Hazrat, le musulman pouvait, par un acte de volonté puissant, faire surgir les atomes de n'importe quel objet à partir de l'énergie éthérique. Mais de tels objets provenant de l'astral sont par nature évanescents et ne peuvent être retenus très longtemps[149]. Afzal désirait encore ardemment posséder des biens terrestres qui, plus difficiles à obtenir, sont cependant bien plus durables. »

Je me mis à rire en disant à mon guru :

« Il arrive parfois que ces biens s'évaporent aussi de façon inexplicable ! Afzal n'était pas un homme de réalisation divine, poursuivit le Maître. Les miracles de nature permanente et bénéfique ne sont accomplis que par les véritables saints parce que ces derniers se sont mis en harmonie avec le Créateur omnipotent. Afzal n'était qu'un homme ordinaire détenant le pouvoir extraordinaire de pénétrer dans un Royaume subtil habituellement inaccessible aux mortels avant la mort.

— Je comprends maintenant, Guruji. Le monde de l'au-delà semble avoir des aspects bien séduisants ! »

Le Maître acquiesça, puis poursuivit :

« Je n'ai jamais revu Afzal depuis ce jour-là, mais, quelques années plus tard, Babu vint chez moi pour me faire lire la confession publique du musulman publiée dans un journal. C'est ainsi qu'en la lisant, j'appris les faits que je viens de te raconter à propos de l'initiation du jeune Afzal par un guru hindou. »

L'essentiel de la dernière partie du document, tel que se le rappelait Sri Yukteswar, se lisait comme suit :

« Moi, Afzal Khan, j'écris ces lignes pour faire acte de pénitence et pour mettre en garde tous ceux qui cherchent à posséder des pouvoirs miraculeux. Pendant de nombreuses années, j'ai fait un mauvais usage des pouvoirs merveilleux qui m'avaient été conférés par la grâce de Dieu et par mon maître. Ivre d'orgueil, je pensais être bien au-dessus des lois morales ordinaires. Mais l'heure de rendre des comptes a sonné.

« J'ai rencontré récemment un vieil homme sur une route des environs de Calcutta. Il claudiquait péniblement tout en transportant un objet qui ressemblait à de l'or. Je l'abordai, le cœur empli d'avidité :

« "Je suis Afzal Khan, le grand fakir. Que transportez-vous donc là ?

« — Cette boule en or est ma seule richesse matérielle ; elle ne peut être d'aucun intérêt pour un fakir. Je vous en conjure, monsieur, guérissez-moi de ma claudication."

« Je touchai la boule en or, puis je m'éloignai sans répondre. Le vieillard boitilla dans ma direction. Tout à coup, il cria, indigné :

« "Mon or a disparu !"

« Comme je ne lui prêtais aucune attention, il dit alors d'une voix de stentor qui semblait bien étrange dans un corps

si frêle :

« "Ne me reconnais-tu pas ?"

« Effaré, je demeurai sans voix car je venais de découvrir, trop tard hélas, que ce vieil infirme, cet homme ordinaire, n'était autre que le grand saint qui m'avait initié au yoga alors que j'étais enfant. Il se redressa et, à cet instant, son corps redevint jeune et robuste. Le regard ardent de mon guru me transperça.

« "Ainsi, je vois de mes propres yeux que tu utilises tes pouvoirs, non pour aider l'humanité souffrante, mais pour la déposséder comme un vulgaire voleur ! Je te retire tes pouvoirs occultes. Désormais, Hazrat ne sera plus obligé de t'obéir. Tu ne terroriseras plus jamais le Bengale !"

« D'une voix angoissée, j'appelai Hazrat, mais, pour la première fois, il n'apparut pas dans ma vision intérieure. Au lieu de cela, un grand voile noir se souleva soudain et je pus voir clairement combien ma vie avait été blasphématoire.

« "Ô, mon guru, je vous remercie d'être venu pour bannir mon illusion, dis-je en sanglotant à ses pieds. Je promets d'abandonner toute ambition terrestre. Je vais me retirer dans les montagnes afin de méditer sur Dieu dans la solitude, espérant ainsi me racheter pour mes fautes passées."

« Mon maître me regarda en silence, avec compassion. Finalement, il me dit :

« "Je sens que tu es sincère. Compte tenu de ta stricte obéissance des premières années et de ton repentir actuel, je vais t'accorder une faveur. Tous tes pouvoirs te sont enlevés, cependant, si tu as besoin de nourriture ou de vêtements, tu pourras toujours compter sur Hazrat pour te les procurer. Consacre-toi de tout ton cœur à connaître le Divin dans la solitude des montagnes."

« Sur ces paroles, mon guru disparut et je restai seul avec mes larmes et mes réflexions. Adieu, monde ! Je pars en quête du pardon de mon Bien-Aimé cosmique. »

CHAPITRE 19

MON MAÎTRE, EN VISITE À CALCUTTA, M'APPARAÎT À SERAMPORE

« Il m'arrive fréquemment d'être assailli de doutes métaphysiques. Pourtant, une hypothèse angoissante m'obsède parfois : des possibilités inexploitées n'existeraient-elles pas en notre âme ? L'homme ne passe-t-il pas à côté de son véritable destin en négligeant de les explorer ? »

Dijen Babu, mon camarade de chambre à la pension Panthi, me fit ainsi part de ses réflexions après que je l'eus invité à rencontrer mon guru.

« Sri Yukteswarji t'initiera au *Kriya Yoga*, répondis-je. Cette technique calme le tumulte du dualisme par une certitude divine intérieure. »

Ce soir-là, Dijen m'accompagna à l'ermitage. En présence du Maître, mon ami ressentit une telle paix spirituelle qu'il devint rapidement un visiteur assidu.

Les préoccupations futiles de la vie quotidienne ne comblent pas nos besoins les plus profonds ; l'homme a également une soif naturelle de sagesse. Les paroles de Sri Yukteswar incitaient Dijen à essayer de découvrir en lui un soi plus authentique que l'ego superficiel d'une incarnation passagère.

Comme Dijen et moi suivions tous deux les cours de licence du Collège de Serampore, nous prîmes l'habitude, aussitôt après la classe, de nous rendre ensemble à l'ashram. Nous y

trouvions souvent Sri Yukteswar, debout sur le balcon du premier étage, nous accueillant avec un sourire.

Un après-midi, Kanai, un jeune résident de l'ermitage, nous reçut à l'entrée avec une nouvelle décevante :

« Le Maître n'est pas ici ; il a été convoqué d'urgence à Calcutta. »

Le lendemain, je reçus une carte postale de mon guru indiquant : « je quitterai Calcutta mercredi matin. Dijen et toi, venez m'attendre à la gare de Serampore au train de neuf heures. »

Aux environs de huit heures trente le mercredi matin, un message télépathique de Sri Yukteswar me traversa l'esprit et retint avec insistance mon attention : « Je suis retardé, ne m'attends pas au train de neuf heures. »

Je transmis ces dernières instructions à Dijen qui était déjà prêt à partir.

« Toi et ta fameuse intuition ! s'écria mon ami avec une moue de dédain. Je préfère croire les mots écrits par le Maître. »

Je haussai les épaules et m'assis, attendant tranquillement. Dijen se dirigea vers la porte en maugréant et sortit en la claquant derrière lui.

Comme la chambre était plutôt sombre, je m'approchai de la fenêtre donnant sur la rue. Soudain la faible lumière du jour se transforma en une clarté intense qui fit disparaître complètement la fenêtre et ses barreaux de fer. Devant cet arrière-plan éblouissant, la forme matérialisée de Sri Yukteswar m'apparut !

Extrêmement troublé, je me levai de ma chaise et m'agenouillai devant lui. Me penchant vers les pieds de mon guru, je touchai ses chaussures comme j'avais coutume de le

faire en signe de salutation respectueuse. Cette paire de chaussures en toile teinte de couleur orange et aux semelles de corde m'était familière. L'étoffe ocre de sa robe de swami me frôla. Je sentais très distinctement non seulement la texture de la robe, mais aussi la surface rugueuse des chaussures et à l'intérieur de celles-ci la forme bombée de ses orteils. Je me relevai et, trop stupéfait pour parler, je me contentai de le regarder fixement d'un air interrogateur.

« Je suis content que tu aies pu recevoir mon message télépathique, dit-il de sa voix calme habituelle. J'ai maintenant terminé ce que j'avais à faire à Calcutta et j'arriverai à Serampore par le train de dix heures. »

Comme je continuais à le dévorer des yeux sans dire un mot, Sri Yukteswar poursuivit :

« Ce n'est pas une apparition, tu me vois bien en chair et en os. Dieu m'a demandé de t'accorder cette expérience rarement donnée dans la vie sur terre. Viens m'attendre à la gare ; Dijen et toi me verrez venir vers vous habillé comme je le suis maintenant. Je serai précédé d'un compagnon de voyage : un petit garçon transportant un pot en argent. »

Mon guru posa ses deux mains sur ma tête en murmurant des paroles de bénédiction. Lorsqu'il termina en prononçant : « *Tabe asi*[150] », j'entendis un grondement particulier[151]. Son corps se mit à se dissoudre graduellement dans la lumière éblouissante. Ses pieds et ses jambes disparurent en premier, ensuite son tronc et sa tête, comme s'il s'agissait d'un rouleau de parchemin qu'on enroule. Jusqu'à la dernière minute, je pouvais sentir ses doigts délicatement posés sur mes cheveux. La luminosité s'estompa ; bientôt il n'y eut plus devant moi que la fenêtre aux barreaux et un pâle rayon de soleil.

Je restais figé dans un état de quasi stupeur, me demandant si je n'avais pas été victime d'une hallucination. À ce moment, Dijen, tout penaud, entra dans la chambre.

« Le Maître n'était pas au train de neuf heures, pas plus qu'à celui de neuf heures trente, dit mon ami d'un air quelque peu contrit.

— Viens avec moi, je sais qu'il arrivera par le train de dix heures. »

Je le pris par la main et l'entraînai de force en dépit de ses protestations. En dix minutes, nous étions à la gare où le train venait justement d'arriver.

« Le train tout entier est illuminé par l'aura du Maître ! Il est là ! m'exclamai-je joyeusement.

— Est-ce que tu rêves ? répliqua Dijen avec un rire moqueur.

— Attendons ici ! » dis-je à mon ami.

Je lui donnai alors des détails sur la façon dont notre guru s'approcherait de nous. Comme je finissais ma description, Sri Yukteswar apparut, portant les mêmes vêtements que j'avais vus sur lui un peu plus tôt. Il avançait d'un pas lent à la suite d'un enfant portant un pot en argent.

L'espace d'un instant, devant l'incroyable étrangeté de l'expérience que j'étais en train de vivre, une vague de sueur froide parcourut mon corps et me glaça le sang. J'avais l'impression que le monde matérialiste du XXe siècle m'échappait. Étais-je ramené aux temps anciens où Jésus apparut à Pierre au milieu de la mer ?

Quand Sri Yukteswar, Yogi-Christ des temps modernes, arriva à l'endroit où Dijen et moi l'attendions sans souffler mot, le Maître sourit à mon ami et lui fit cette remarque :

« Je t'ai également envoyé un message, mais tu as été incapable de le saisir. »

Dijen demeura silencieux, mais me lança un regard plein de suspicion. Après avoir accompagné notre guru à l'ermitage, mon ami et moi repartîmes en direction du Collège de Serampore. Dijen s'arrêta à mi-chemin pour m'interpeller ; il bouillait d'indignation.

« Alors ! C'est ça ! Le Maître m'a envoyé un message ! Et tu me l'as caché ! J'exige une explication !

— Suis-je responsable si ton miroir mental oscille avec tellement d'agitation que les instructions de notre guru ne peuvent s'y refléter ? La colère disparut du visage de Dijen.

« Je vois ce que tu veux dire, fit-il avec tristesse. Mais, explique-moi, s'il te plaît, comment tu savais pour l'enfant avec le pot en argent ?

Tandis que j'achevais le récit de la prodigieuse apparition du Maître à la pension Panthi, le matin même, mon ami et moi atteignîmes l'entrée du Collège de Serampore.

« Tout ce que je viens d'entendre sur les pouvoirs de notre guru, conclut Dijen, m'incite à penser que toutes les universités du monde ne sont en fait que des jardins d'enfants[152] ! »

CHAPITRE 20

NOUS N'ALLONS PAS AU CACHEMIRE

« Père, je souhaite inviter le Maître ainsi que quatre amis à m'accompagner dans les contreforts de l'Himalaya durant les vacances d'été. Pourrais-je avoir six billets de train pour le Cachemire et suffisamment d'argent pour couvrir nos frais de voyage ? »

Comme je m'y attendais, mon père se mit à rire de bon cœur :

« C'est la troisième fois que tu me racontes cette histoire à dormir debout ! Ne m'avais-tu pas demandé la même chose l'été dernier, ainsi que l'été précédent ? Au dernier moment, Sri Yukteswar refuse toujours de partir.

— C'est exact, père ; je ne sais pas encore si mon guru acceptera finalement de visiter le Cachemire[153]. Mais si je lui dis avoir déjà en ma possession les billets de train, j'ose espérer qu'il consentira cette fois-ci à faire le voyage. »

Sur le moment, mon père ne parut pas convaincu, mais le jour suivant, après quelques taquineries pleines d'humour, il me tendit six billets de train et une liasse de billets de dix roupies.

« Je doute que votre excursion théorique ait besoin de cette aide pratique, me fit-il remarquer, mais prends-la quand même ! »

Dans l'après-midi, je m'empressai de montrer mon butin à Sri Yukteswar. Il sourit devant mon enthousiasme, mais ses

paroles restèrent très évasives :

« J'aimerais y aller ; nous verrons. »

Il ne fit aucun commentaire lorsque je demandai à Kanai, son jeune disciple à l'ermitage, de nous accompagner. J'invitai également trois autres amis : Rajendra Nath Mitra, Jotin Auddy et un autre jeune homme. Notre départ était prévu pour le lundi suivant.

Je passai le samedi et le dimanche dans notre maison familiale de Calcutta où l'on célébrait le mariage d'un cousin. Le lundi, tôt le matin, j'arrivai à Serampore avec mes bagages. Rajendra m'accueillit à la porte de l'ermitage :

« Le Maître est sorti faire une promenade. Il a refusé de partir. » J'étais déçu, mais restais déterminé :

« Je ne donnerai pas à mon père une troisième occasion de ridiculiser mes projets de voyage au Cachemire en les traitant de chimériques. Nous irons sans lui. »

Rajendra approuva. Je ressortis aussitôt de l'ermitage à la recherche d'un serviteur. Je savais que Kanai ne ferait pas le voyage sans le Maître et nous avions besoin de quelqu'un pour s'occuper des bagages. Je pensai alors à Behari, un ancien serviteur de notre famille, employé désormais par un instituteur de Serampore. Alors que je marchais d'un pas alerte, je rencontrai mon guru devant l'église chrétienne, non loin du Palais de Justice de Serampore.

« Où t'en vas-tu de ce pas ? »

Le visage de Sri Yukteswar n'arborait aucun sourire.

« Maître, j'ai appris que vous-même et Kanai ne participerez pas au voyage que nous avons projeté. Je cherche Behari. Rappelez-vous que l'an dernier il désirait tellement voir le Cachemire qu'il avait même offert ses services gratuitement.

— Je m'en souviens. Cependant, je ne pense pas que Behari consente à partir. »

J'étais exaspéré et lui répondis :

« Mais il attend justement cette occasion avec impatience ! »

Mon guru reprit sa promenade en silence. J'atteignis en quelques enjambées la maison de l'instituteur. Behari, qui se trouvait dans la cour, m'accueillit chaleureusement, mais aussitôt que j'eus mentionné le Cachemire, son visage se ferma. Il murmura quelques mots d'excuse, puis me quitta pour entrer dans la maison de son employeur. J'attendis une demi-heure, tentant de me persuader que la longue absence de Behari était due à ses préparatifs de voyage. Finalement, je frappai à la porte d'entrée.

« Behari a quitté la maison par l'escalier de service, il y a environ trente minutes » m'apprit un homme avec un léger sourire au coin des lèvres.

Je pris congé avec tristesse, me demandant si mon invitation n'avait pas été trop pressante ou si l'influence invisible du Maître s'était encore une fois manifestée. En repassant devant l'église chrétienne, je vis de nouveau mon guru. Il se dirigea lentement vers moi et sans attendre mon rapport, il s'exclama :

« Alors, Behari n'a pas voulu partir ! Quels sont tes projets maintenant ? »

Je me sentais comme un enfant rebelle, résolu à défier l'autorité paternelle :

« Maître, je vais demander à mon oncle de me prêter son serviteur Lal Dhari.

— Vois ton oncle, si tu le souhaites, répliqua Sri Yukteswar avec un petit rire, mais je ne pense pas que ta visite puisse te donner satisfaction. »

Inquiet, mais toujours rebelle, je quittai mon guru et entrai dans le Palais de Justice de Serampore. Mon oncle paternel, Sarada Ghosh, qui était avocat à la Cour, m'accueillit affectueusement.

« Je pars aujourd'hui pour le Cachemire en compagnie de quelques amis, lui dis-je. Depuis des années, j'attends de pouvoir entreprendre ce périple dans l'Himalaya.

— Je suis heureux pour toi, Mukunda. Puis-je faire quoi que ce soit pour rendre ton séjour plus agréable ? »

Ces gentilles paroles m'encouragèrent à poursuivre :

« Cher oncle, vous serait-il possible de me prêter votre serviteur, Lal Dhari ? »

Cette simple requête eut l'effet d'un tremblement de terre. Mon oncle bondit de sa chaise si violemment qu'il la renversa, les papiers sur son bureau s'éparpillèrent dans toutes les directions et sa pipe, un narguilé à long tuyau et au pied en bois de cocotier, tomba bruyamment sur le sol.

« Petit égoïste, hurla-t-il, fulminant de colère. Quelle idée insensée ! Qui prendra soin de moi si tu emmènes mon serviteur pour une de tes promenades d'agrément ? »

Je dissimulai mon étonnement, me disant que la volte-face subite de mon oncle était une énigme de plus dans une journée décidément bien déconcertante. Je sortis du bureau de mon oncle avec plus de rapidité que de dignité !

Je retournai à l'ermitage où m'attendaient mes compagnons de voyage. La conviction qu'un motif sérieux dictait sûrement la conduite mystérieuse du Maître commençait à grandir en moi. Je fus pris de remords à l'idée d'avoir tenté de contrecarrer la volonté de mon guru.

« Mukunda, n'aimerais-tu pas rester un peu plus longtemps avec moi ? s'enquit Sri Yukteswar. Rajendra et les autres

peuvent partir maintenant et t'attendre à Calcutta. Vous aurez tout le temps voulu pour prendre le dernier train à destination du Cachemire.

— Maître, je n'ai pas envie de partir sans vous ! » répondis-je tristement.

Mes amis ne prêtèrent aucune attention à ma remarque. Ils appelèrent un fiacre et partirent avec tous les bagages. Kanai et moi nous assîmes tranquillement aux pieds de notre guru. Après une demi-heure de silence, le Maître se leva pour aller vers le balcon du premier étage où l'on servait d'habitude les repas.

« Kanai, tu peux servir le repas de Mukunda. Son train doit bientôt partir. »

En me relevant de la couverture où j'étais assis, je me mis soudain à chanceler, pris de violentes nausées et d'atroces maux d'estomac. La douleur lancinante était si intense que j'avais l'impression d'avoir été brutalement précipité dans les tourments de l'enfer. Après avoir rampé à tâtons vers mon guru, je m'effondrai devant lui, présentant tous les symptômes du redoutable choléra asiatique. Sri Yukteswar et Kanai me transportèrent au salon.

En proie à des douleurs insoutenables, je m'écriai :

« Maître, je remets ma vie entre vos mains », car j'avais la certitude que ma vie me quittait et que, tel le reflux de la mer, elle se retirait rapidement des rivages de mon corps.

Sri Yukteswar mit ma tête sur ses genoux, tout en caressant mon front avec une tendresse angélique.

« Tu vois ce qui te serait arrivé si tu te trouvais maintenant à la gare avec tes amis, dit-il. J'ai dû veiller sur toi en agissant d'une façon étrange car tu avais choisi de douter de

mon jugement, alors que je refusais d'entreprendre ce voyage dans une période qui était si peu opportune pour toi. »

Enfin, je comprenais ! Comme les maîtres jugent rarement nécessaire de faire étalage de leurs pouvoirs au grand jour, un observateur non averti aurait trouvé les événements de la journée tout à fait naturels. L'intervention de mon guru s'était avérée trop subtile pour être découverte. Il avait discrètement exercé sa volonté en agissant à travers Behari, mon oncle, Rajendra et les autres. Il est fort probable que tous, à part moi, avaient été convaincus de la normalité et de la logique des événements.

Comme Sri Yukteswar n'avait jamais failli à ses obligations envers la société, il envoya Kanai chercher un médecin et prévenir mon oncle.

« Maître, protestai-je, il n'y a que vous qui puissiez me guérir. Mon cas est désespéré, aucun médecin ne pourrait faire quoi que ce soit.

— Mon enfant, tu es protégé par la Miséricorde divine. Ne te fais pas de soucis à propos du médecin ; il ne te verra pas dans cet état, car tu es déjà guéri. »

Après que mon guru eut prononcé ces paroles, mes atroces douleurs cessèrent. Je m'assis, encore très faible. Le médecin arriva bientôt et m'examina soigneusement.

« Il semble que tu aies surmonté le pire, déclara-t-il. Je vais effectuer quelques prélèvements et ferai des analyses en laboratoire. »

Le lendemain matin, le médecin arriva en toute hâte. J'étais assis et de bonne humeur.

« Eh bien, te voilà en train de sourire et de bavarder comme si la mort ne t'avait pas frôlé de près ! »

Il me tapota gentiment la main.

« Je m'attendais si peu à te trouver en vie après que les analyses eurent révélé la présence du choléra asiatique. Tu as de la chance, jeune homme, d'avoir un guru doté d'un pouvoir de guérison divin ! J'en suis tout à fait convaincu ! »

J'acquiesçai de tout cœur. Rajendra et Auddy arrivèrent au moment où le docteur s'apprêtait à partir. Le ressentiment qui se lisait clairement sur leurs visages se changea aussitôt en compassion lorsqu'ils virent le médecin et mon teint quelque peu blafard.

« Nous étions en colère de ne pas te voir arriver par le train à Calcutta à l'heure convenue. As-tu été malade ?

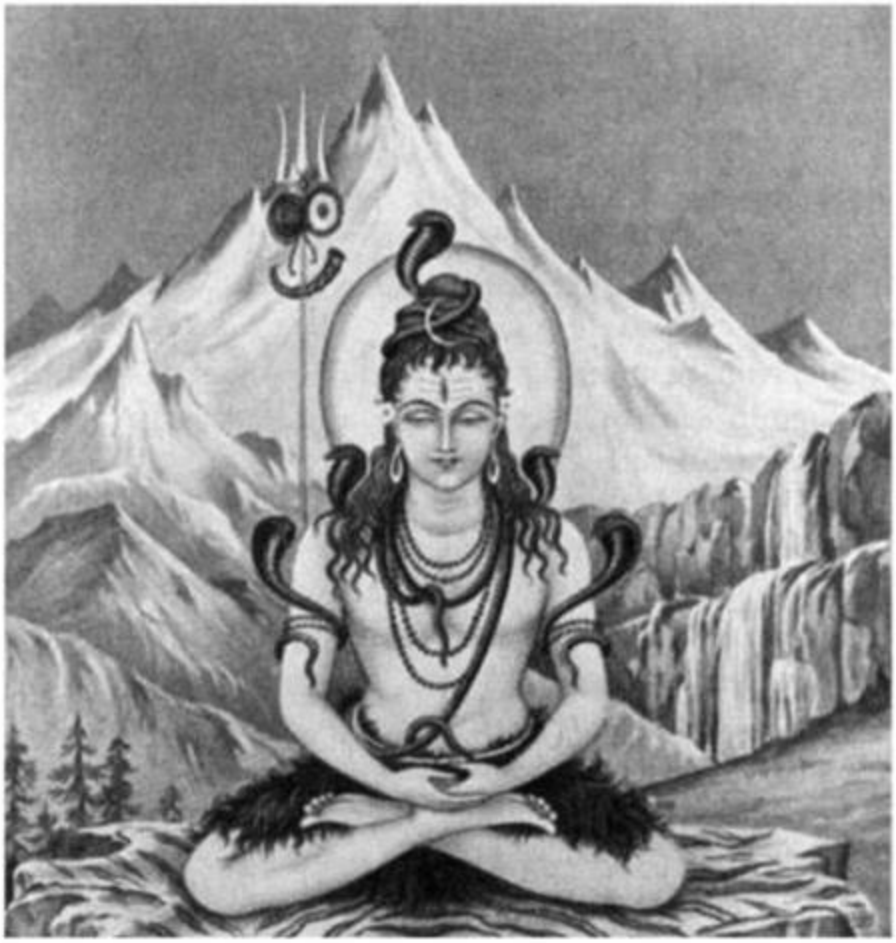
— Oui ! »

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant mes amis poser les bagages exactement à l'endroit où ceux-ci s'étaient trouvés la veille. Je me mis à paraphraser :

« Il y avait un voilier voguant vers Singapour. Avant même d'arriver, il était de retour ! »

Le Maître entra dans la chambre. En tant que convalescent, je me permis une certaine liberté et je lui pris affectueusement la main.

« Guruji, lui dis-je, depuis l'âge de douze ans, j'ai vainement tenté à plusieurs reprises d'atteindre l'Himalaya. J'ai maintenant l'intime conviction que, sans votre bénédiction, la déesse Parvati[154] refusera de me recevoir ! »



LE SEIGNEUR SHIVA

Incarnation de l'esprit d'ascétisme, le Seigneur Shiva représente l'aspect Destructeur-Rénovateur de la triple nature de Dieu (Créateur, Préservateur, Destructeur). Pour symboliser sa nature transcendante, Shiva est dépeint dans l'extase du *samadhi* dans les montagnes de l'Himalaya. Les serpents qu'il porte en collier (*naga kundala*) et en brassards indiquent sa maîtrise de l'illusion et sa force créatrice.

CHAPITRE 21

NOUS ALLONS AU CACHEMIRE

« Maintenant que tu es assez solide pour voyager, je viendrai avec toi au Cachemire » m'annonça Sri Yukteswar, deux jours après ma guérison miraculeuse du choléra asiatique.

Ce soir-là, nous partîmes en train tous les six en direction du nord. Notre première étape fut Simla, une imposante cité adossée aux contreforts des montagnes himalayennes. Ce fut avec le plus grand plaisir que nous nous promenâmes le long des rues escarpées afin d'admirer la vue magnifique qui s'offrait à nous.

« Fraises anglaises à vendre » cria une vieille femme accroupie devant des paniers sur une pittoresque place de marché.

Les étranges petits fruits rouges éveillèrent la curiosité du Maître. Il en acheta un grand panier et l'offrit à Kanai et à moi qui étions à ses côtés. Je goûtai une fraise, mais la recrachai aussitôt.

« Quel fruit acide, Maître ! Je ne pourrai jamais aimer les fraises ! » Mon guru se mit à rire.

« Oh ! Tu les aimeras bien, en Amérique ! Là-bas, au cours d'un dîner, ton hôtesse les servira avec du sucre et de la crème. Quand elle aura écrasé les fraises avec une fourchette, tu les goûteras pour ensuite t'exclamer "Que ces fraises sont délicieuses !" Tu te souviendras alors de cette journée à Simla. »

J'oubliai cette prédiction de Sri Yukteswar, mais elle me revint à l'esprit quelques années plus tard, peu de temps après mon arrivée en Amérique. J'étais invité à dîner chez Mme Alice T. Hasey (Sœur Yogmata) à West Somerville, dans le Massachusetts. Lorsqu'en guise de dessert, on apporta des fraises, mon hôtesse prit une fourchette et les écrasa en y ajoutant de la crème et du sucre.

« Le fruit est plutôt acide et je pense que vous l'apprécierez servi de cette façon, me fit-elle observer.

— Quelles délicieuses fraises ! » m'exclamai-je alors.

Aussitôt la prédiction de mon guru à Simla émergea du tréfonds de ma mémoire. J'étais frappé de constater que, bien des années auparavant, son esprit en harmonie avec Dieu avait capté dans l'éther ces événements karmiques programmés pour le futur.

Notre groupe quitta bientôt Simla et prit le train pour Rawalpindi. De là, nous louâmes une grande calèche couverte, tirée par deux chevaux, pour entreprendre un périple de sept jours jusqu'à Srinagar, capitale du Cachemire. Le deuxième jour de notre voyage vers le nord nous permit de découvrir toute l'immensité de l'Himalaya. Tandis que les roues de fer de notre voiture grinçaient sur les pierres brûlantes des chemins, nous étions fascinés par la diversité et la majesté du panorama s'ouvrant devant nous. Auddy s'adressa alors au Maître :

« Je suis très heureux de pouvoir jouir de ce magnifique paysage en votre sainte compagnie. »

L'appréciation d'Auddy me fit plaisir car j'étais l'initiateur de ce voyage. Sri Yukteswar devina ma pensée et, en se tournant vers moi, me murmura :

« Ne sois pas si flatté. Auddy est moins enthousiasmé par le site que par la perspective de s'éloigner de nous pour fumer une cigarette[155]. » Je fus choqué d'entendre cela.

« Maître, dis-je tout bas, ne détruisez pas notre belle harmonie par ces paroles désagréables. J'ai du mal à croire qu'Auddy ait envie de fumer. »

Je regardai avec anxiété mon guru habitué à parler avec une franchise spontanée.

« Très bien, je ne dirai rien à Auddy, fit le Maître en riant tout bas. Mais, observe bien : dès que nous ferons halte, Auddy s'empressera d'en profiter. »

La calèche s'arrêta à une petite auberge. Au moment où l'on conduisait les chevaux à l'abreuvoir, Auddy demanda :

« Maître, me donnez-vous l'autorisation de m'asseoir près du cocher ? J'aimerais prendre un peu l'air. »

Sri Yukteswar lui accorda la permission, mais me fit remarquer :

« Ce qu'il désire, c'est une cigarette toute fraîche et non de l'air frais ! »

La calèche se remit à rouler à grand bruit sur les chemins poussiéreux. Les yeux du Maître pétillèrent lorsqu'il me donna ce conseil :

« Passe la tête par la portière et regarde comment Auddy prend l'air.»

J'obéis et je sursautai en voyant Auddy en train d'exhaler des ronds de fumée. Je m'excusai auprès de Sri Yukteswar :

« Vous avez raison comme toujours, Maître. Auddy est en train d'apprécier une bouffée de tabac en même temps que le panorama ! »

J'en déduisis que mon ami avait obtenu sa cigarette du cocher car je savais qu'il n'en avait pas apporté de Calcutta.

Nous poursuivîmes notre périple sur les chemins sinueux tout en nous émerveillant à la vue des innombrables rivières, vallées, précipices abrupts et versants escarpés. Chaque soir, nous nous arrêtions dans une auberge rustique où nous préparions nous-mêmes notre repas. Sri Yukteswar s'occupa de mon régime avec un soin particulier, insistant pour que je prenne du jus de limes à tous les repas. J'étais encore faible, mais je reprenais des forces chaque jour malgré la voiture cahotante qui semblait n'avoir été conçue que pour notre inconfort.

Nos cœurs étaient remplis d'une joyeuse attente tandis que nous approchions du centre du Cachemire, véritable paradis avec ses lacs aux lotus, ses jardins flottants, ses péniches gaiement décorées, ses innombrables ponts sur la rivière Jhelum et ses pâturages parsemés de fleurs, le tout entouré par les chaînes de l'Himalaya.

Nous arrivâmes à Srinagar en empruntant une avenue bordée de grands arbres accueillants et nous réservâmes des chambres dans une auberge à deux étages avec une vue imprenable sur les augustes montagnes. Il n'y avait pas d'eau courante et nous dûmes nous approvisionner à un puits voisin. La température estivale était idéale : des journées chaudes et des nuits légèrement fraîches.

Nous fîmes un pèlerinage à un temple ancien de Srinagar dédié à Swami Shankara. Comme je contemplais cet ermitage placé au sommet d'une montagne et se détachant fièrement sur le fond du ciel, j'entrai dans une transe extatique. J'eus alors la vision d'une demeure située au sommet d'une colline dans un pays lointain. Le temple de Shankara se transforma en un édifice où, des années plus tard, j'établis le siège

international de la Self-Realization Fellowship[156], en Amérique. (Lorsque j'allai pour la première fois à Los Angeles et que je vis le grand bâtiment au sommet du Mont Washington, je le reconnus immédiatement comme étant celui qui m'était apparu dans des visions que j'avais eues autrefois au Cachemire et ailleurs.)

Après quelques jours à Srinagar, nous prîmes la route pour Gulmarg (« Chemins fleuris des montagnes ») situé à trois mille mètres d'altitude. C'est là que je montai pour la première fois sur un cheval de grande taille. Rajendra enfourcha un petit trotteur qui ne demandait qu'à courir. Nous nous aventurâmes sur le très escarpé Khilanmarg. Notre chemin passait à travers une forêt dense où abondaient les champignons et où les sentiers nimbés de brouillard étaient souvent périlleux. Le petit cheval nerveux de Rajendra n'accordait aucun répit à mon énorme coursier, même dans les tournants les plus dangereux. Il trottait inlassablement, tout au plaisir de la course.

Notre difficile randonnée fut récompensée par une vue à couper le souffle. Pour la première fois de ma vie, je pus contempler dans toutes les directions les sublimes cimes enneigées de l'Himalaya se dressant les unes après les autres comme d'énormes silhouettes d'ours polaires. D'un œil émerveillé, j'admirais l'étendue sans fin des montagnes couvertes de glaces, tranchant sur le fond azuré du ciel ensoleillé.

Mes jeunes compagnons et moi, tous revêtus de chauds manteaux, nous roulions gaiement dans la neige pour dévaler les pentes étincelantes de blancheur. Durant notre descente, nous aperçûmes plus bas un vaste tapis de fleurs jaunes, métamorphosant totalement l'aspect austère des montagnes.

Bâtiments administratifs du siège international de la Self-Realization Fellowship (Yogoda Satsanga Society of India), établi en 1925 par Sri Yogananda, au sommet du Mont Washington à Los Angeles, Californie

Notre excursion suivante nous mena aux célèbres « Jardins des Plaisirs » de l'empereur Jehangir, à Shalimar et Nishat

Bagh. L'antique palais de Nishat Bagh est érigé directement sur une chute d'eau naturelle. Le torrent, se précipitant du haut des montagnes, avait été canalisé de façon ingénieuse afin de couler parmi les terrasses multicolores et de jaillir en jets d'eau au milieu d'admirables parterres de fleurs. Le cours d'eau pénètre aussi dans plusieurs pièces du palais pour retomber en cascade féérique dans le lac situé plus bas. Les immenses jardins ruissellent de fleurs aux couleurs chatoyantes : roses, jasmins, lys, mufliers, pensées, lavande, coquelicots. Des rangs symétriques de *chinars*[157], de cyprès et de cerisiers forment un cercle couleur émeraude et, au-delà, se dresse l'Himalaya avec ses blanches cimes austères.

Les raisins dits du « Cachemire » ont, à Calcutta, la réputation d'être une friandise rare. Rajendra, qui n'avait pas arrêté de parler de ces agapes qui nous attendaient au Cachemire, fut déçu de ne pas y trouver de vignes. Je le taquinais de temps à autre à propos de ses attentes non fondées :

« Oh ! J'ai tellement mangé de raisins que maintenant je ne peux plus bouger. Ces raisins invisibles fermentent en moi ! »

Nous apprîmes plus tard que des raisins sucrés sont cultivés en abondance à Kaboul, à l'ouest du Cachemire. Nous nous consolâmes en savourant une crème glacée faite de *rabri* (lait condensé) et de pistaches entières.

Nous fîmes également plusieurs excursions en *shikaras* : petites embarcations recouvertes de baldaquins rouges, naviguant dans le labyrinthe des canaux du lac Dal — un réseau de canaux semblable à une toile d'araignée aquatique. Les nombreux jardins flottants, simples radeaux improvisés avec des troncs d'arbre et de la terre, étonnent à première vue car les légumes et les melons paraissent pousser tout seuls au milieu de l'immense étendue d'eau. De temps à autre, un

paysan refusant avec dédain de se voir « cloué sur place » remorque son petit « carré de terre » vers un nouvel emplacement sur le lac aux multiples embranchements.

LES SUCCESSEURS DE PARAMAHANSA YOGANANDA

(*De gauche à droite*) Sri Rajarsi Janakananda, responsable spirituel et président de la Self-Realization Fellowship/Yogoda Satsanga Society of India de 1952 à 1955. Sri Daya Mata, qui succéda à Rajarsi Janakananda en février 1955, occupa cette position pendant plus de 55 ans jusqu'à son décès en 2010. Sri Mrinalini Mata, une autre disciple proche du grand Maître qui la choisit et la forma personnellement pour être une de ceux qui dirigeraient son œuvre après sa mort, est l'actuelle présidente et responsable spirituelle de la SRF/YSS.

On rencontre dans cette belle vallée un échantillon de toutes les merveilles du monde. Dame Cachemire est couronnée de montagnes, parée de guirlandes de lacs et

parsemée de fleurs. Bien des années plus tard, après avoir visité de nombreux pays, je compris pourquoi on dit si souvent du Cachemire qu'il est l'endroit le plus pittoresque du monde. Il possède le charme des Alpes suisses, du lac Lomond en Écosse ainsi que des ravissants lacs anglais. Un touriste américain en visite au Cachemire peut le comparer aux espaces grandioses et escarpés de l'Alaska et de Pikes Peak aux environs de Denver.

En ce qui concerne la beauté des paysages, je décernerais le premier prix, soit au superbe site de Xochimilco, au Mexique, où le ciel, les montagnes et les peupliers se reflètent, parmi les poissons, dans des myriades de canaux, soit aux lacs du Cachemire qui ressemblent à de belles jeunes filles placées sous la garde austère de l'Himalaya. Ces deux endroits sont inscrits dans ma mémoire comme étant les plus admirables sites du monde.

Je fus de même émerveillé devant la splendeur du Parc national de Yellowstone, du grand Canyon du Colorado, et de l'Alaska. Yellowstone est probablement le seul endroit sur terre où l'on peut voir d'innombrables geysers jaillir très haut dans les airs avec une régularité d'horloge. Dans cette région volcanique, la nature nous offre un exemple de ce que furent les premiers jours de la création : des sources chaudes et sulfureuses, des bassins aux teintes d'opale et de saphir, de puissants geysers et, rôdant en toute liberté, des ours, des loups, des bisons et autres bêtes sauvages. Lorsque je me promenais en voiture le long des routes du Wyoming jusqu'au lieu-dit « Pot de peinture du diable », avec sa boue chaude et bouillonnante, et que je percevais le doux murmure des sources ou contemplais l'effervescence des geysers avec leurs puissants jets d'eau vaporeuse, je pensais que Yellowstone

méritait vraiment une mention spéciale pour son site exceptionnel.

En Californie, dans le Parc de Yosemite, les majestueux séquoias millénaires s'élancent très haut dans le ciel, telles d'immenses colonnes, et forment des cathédrales de verdure façonnées par le Divin. Bien qu'il y ait en Orient de magnifiques chutes d'eau, aucune ne peut se comparer aux chutes impétueuses du Niagara, dans l'État de New York, à la frontière canadienne. Les Cavernes de Mammouths au Kentucky et celles de Carlsbad au Nouveau-Mexique forment d'étranges pays imaginaires. De longues stalactites descendant du plafond des cavernes et se reflétant dans les eaux souterraines donnent l'impression de mondes sortis tout droit de notre imagination.

La plupart des habitants du Cachemire, renommés pour leur beauté, ont la peau blanche comme les Européens et présentent la même ossature et les mêmes caractéristiques : beaucoup ont les yeux bleus et les cheveux blonds. Vêtus à l'occidentale, ils ressemblent aux Américains. Le froid des montagnes de l'Himalaya les protège de l'ardeur du soleil et préserve leur teint pâle. Au fur et à mesure que l'on descend vers le sud de l'Inde, vers des latitudes tropicales, on peut constater que les habitants ont le teint de plus en plus foncé.

Après avoir passé quelques semaines heureuses au Cachemire, je dus me préparer à retourner au Bengale pour y effectuer ma rentrée d'automne au Collège de Serampore. Sri Yukteswar, Kanai et Auddy restaient quant à eux encore quelque temps à Srinagar. Peu avant mon départ, le Maître me laissa entendre qu'il allait tomber malade au Cachemire.

« Maître, vous êtes l'image même de la santé, protestai-je.

— Il se pourrait même que je doive quitter cette terre.

— Guruji ! dis-je en me jetant à ses pieds pour l'implorer. Je vous en prie, promettez-moi de ne pas quitter votre corps maintenant. Je ne suis absolument pas prêt à continuer sans vous. »

Sri Yukteswar demeura silencieux, mais il me sourit avec tant de compassion que je me sentis rassuré. Je le quittai à regret.

« Maître dangereusement malade » : Ce télégramme d'Auddy me parvint peu après mon retour à Serampore. Désespéré, j'envoyai un télégramme à mon guru :

« Maître, vous avez promis de ne pas me quitter. Je vous en supplie, n'abandonnez pas votre corps, autrement je devrai mourir aussi. »

« Qu'il soit fait selon ton désir », telle fut la réponse du Maître en provenance du Cachemire.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'Auddy m'annonçant que le Maître s'était rétabli. À son retour à Serampore, deux semaines plus tard, je fus attristé de voir que mon guru avait perdu la moitié de son poids habituel.

Fort heureusement pour ses disciples, Sri Yukteswar brûla beaucoup de leurs péchés dans le feu de sa forte fièvre contractée au Cachemire. La méthode métaphysique de transfert des maladies est bien connue des yogis particulièrement avancés. Un homme fort peut en secourir un plus faible en l'aidant à porter un fardeau trop lourd. Et un surhomme spirituel est en mesure de soulager les maux tant physiques que mentaux de ses disciples en prenant sur lui une partie de leur fardeau karmique. De même qu'un homme riche accepte de se séparer d'une certaine somme d'argent pour acquitter une dette importante de son fils prodigue et le sauve ainsi des conséquences funestes de ses folies, de même

un maître sacrifie volontiers une partie de sa richesse corporelle pour alléger les souffrances de ses disciples[158].

En utilisant une technique yoguique secrète, le saint unit son esprit et son véhicule astral avec ceux de la personne malade. La maladie est alors transférée entièrement ou en partie dans la forme corporelle du yogi. Le maître qui a trouvé Dieu sur le plan physique ne se préoccupe plus de son corps. Même s'il laisse la maladie atteindre son corps afin d'aider autrui, son esprit, qui ne peut être contaminé, ne s'en trouve pas affecté. Il considère comme un privilège le fait de pouvoir rendre un tel service. Parvenir au salut final en Dieu signifie en fait que le corps humain a parfaitement accompli sa mission. Un maître utilise alors son corps comme il le juge bon.

La mission d'un guru dans le monde est de soulager la souffrance des hommes, que ce soit par des moyens spirituels, des conseils intellectuels, par le pouvoir de sa volonté ou encore le transfert physique des maladies. S'évadant à son gré dans la superconscience, un maître parvient à oublier les souffrances de son corps physique, mais parfois, afin de servir d'exemple à ses disciples, il choisit de supporter stoïquement des douleurs physiques. En prenant sur lui les souffrances des autres, un yogi peut satisfaire, pour eux, à la loi karmique de cause et d'effet. Cette loi opère de façon mécanique ou mathématique, mais les hommes de sagesse divine peuvent influer scientifiquement sur son fonctionnement.

La loi spirituelle n'exige pas qu'un maître devienne malade pour guérir une autre personne. La guérison survient en général parce que le saint connaît diverses méthodes de traitements instantanés qui ne peuvent nuire au guérisseur spirituel. Cependant, en de rares occasions, un maître

souhaitant accélérer l'évolution de ses disciples peut alors volontairement prendre sur son propre corps une grande partie de leur karma indésirable.

Jésus se désignait lui-même comme la « rançon » pour racheter les péchés d'un grand nombre. Par ses pouvoirs divins[159], le Christ aurait pu ne jamais être soumis à la mort par crucifixion s'il n'avait pas volontairement coopéré avec la subtile loi cosmique de cause à effet. C'est ainsi qu'il prit sur lui-même les conséquences du karma des autres et en particulier celui de ses disciples. Ceux-ci furent ainsi hautement purifiés et aptes à recevoir la conscience omniprésente, ou Saint-Esprit, qui plus tard descendit sur eux[160].

Seul un maître de réalisation divine peut transmettre son énergie vitale ou prendre sur son corps la maladie des autres. Un homme ordinaire ne peut utiliser cette méthode yoguique de guérison et ce n'est pas non plus souhaitable qu'il le fasse car un corps physique en mauvaise santé est une entrave à la méditation profonde. Les Écritures de l'Inde enseignent que le devoir impératif de l'homme est de maintenir son corps en bonne condition, sinon son esprit est incapable de se concentrer efficacement ou d'exprimer de la dévotion.

Un être possédant une grande force de volonté peut cependant transcender toutes les difficultés physiques et atteindre la réalisation de Dieu. De nombreux saints ont réussi dans leur quête divine en faisant fi de la maladie. Saint François d'Assise, lui-même sujet à de graves affections, a guéri plusieurs personnes et même ressuscité un mort.

J'ai connu autrefois un saint indien qui, dans sa jeunesse, avait la moitié du corps couverte de plaies. Son diabète était si avancé qu'il ne pouvait rester assis plus de quinze minutes. Mais sa force spirituelle était indomptable.

« Seigneur, suppliait-il, viendras-Tu me visiter dans mon temple délabré ? »

En usant sans cesse de son pouvoir de volonté, le saint fut finalement en mesure de s'asseoir dans la posture du lotus pendant dix-huit heures d'affilée par jour, immergé dans l'état de transe extatique.

« Au bout de trois ans, me confia-t-il, je vis brûler en moi la Lumière infinie. Me réjouissant dans Sa splendeur, j'en oubliai mon corps. Plus tard, je constatai la complète guérison de ce dernier grâce à la Miséricorde divine. »

Un épisode historique de guérison miraculeuse concerne le roi Baber (1483-1530), fondateur de l'Empire moghol en Inde. Son fils, Humayun[161], tomba gravement malade. Le père, désespéré, pria avec ferveur pour que la maladie lui soit transférée et que son fils soit épargné. Humayun guérit, mais Baber tomba aussitôt malade et mourut du même mal qui avait frappé son fils.

Beaucoup de personnes pensent qu'un maître spirituel devrait posséder la santé et la force d'un *Sandow*[162]. Ceci est sans fondement. Si un guru possède un corps maladif, cela n'indique pas pour autant qu'il manque de pouvoirs divins, pas plus qu'un corps en bonne santé n'indique nécessairement l'illumination intérieure. Les qualités qui distinguent un maître ne sont pas d'ordre physique, mais spirituel.

En Occident, de nombreux chercheurs spirituels désorientés croient de façon erronée qu'en matière de métaphysique, c'est l'éloquence d'un orateur ou d'un écrivain qui fait de lui un maître. En fait, un maître se reconnaît uniquement par la possibilité qu'il a d'entrer à volonté dans l'état d'absence de souffle (*sabikalpa samadhi*) et d'atteindre l'immuable béatitude (*nirbikalpa samadhi*)[163]. Les rishis ont

indiqué que seuls ces accomplissements peuvent prouver qu'un être humain possède la maîtrise de *maya*, l'illusion cosmique de la dualité. Un tel être est alors en mesure d'affirmer des profondeurs de sa réalisation : « *Ekam sat* » (« Seul l'Un existe »).

> Lorsqu'à cause de l'ignorance, la dualité existe, toutes les choses sont perçues comme distinctes du Soi, a écrit le grand moniste Shankara. Mais quand on perçoit toute chose comme étant le Soi, il n'est plus un seul atome qui puisse être considéré comme distinct du Soi... Dès que l'on accède à la connaissance de la Réalité, on n'a plus à subir les conséquences des actions passées, en raison de l'irréalité du corps, tout comme un rêve cesse d'exister dès qu'on se réveille.

Seuls les grands gurus sont capables de prendre sur eux le karma de leurs disciples. Sri Yukteswar n'aurait pas souffert à Srinagar[164] s'il n'avait pas reçu intérieurement l'autorisation de l'Esprit de venir en aide à ses disciples de cette manière inhabituelle. Peu de saints furent dotés d'autant de sagesse pour accomplir les commandements divins que mon Maître, toujours en parfaite harmonie avec Dieu.

Après avoir adressé quelques paroles de compassion à mon guru en voyant son corps très amaigri, il me répondit d'un ton joyeux :

« Cela a de bons côtés. Je peux maintenant porter des *ganjis* (maillots de corps) devenus trop petits et que je ne portais plus depuis longtemps ! »

En entendant le rire jovial du Maître, je me rappelai les paroles de saint François de Sales : « Un saint triste est un triste saint ! »

CHAPITRE 22

LE CŒUR D'UNE STATUE DE PIERRE

« En tant qu'épouse hindoue loyale, je ne voudrais pas me plaindre de mon mari. Mais je souhaite ardemment le voir abandonner ses opinions matérialistes. Il se complaît à ridiculiser les images des saints qui se trouvent dans ma pièce de méditation. Mon cher frère, je crois vraiment que tu pourrais l'aider. Le feras-tu pour moi ? »

Roma, ma sœur aînée, m'implorait du regard. J'étais venu lui faire une brève visite dans sa maison de Calcutta, rue Girish Vidyaratna. Sa requête me toucha car ma sœur avait exercé sur moi une profonde influence spirituelle dans mon enfance et avait, avec affection, essayé de combler le vide laissé au sein de la famille par la mort de notre mère.

« Bien sûr, ma chère sœur, je ferai tout mon possible » répondis-je en souriant, désireux de faire disparaître au plus vite la tristesse se reflétant sur son visage où d'habitude s'exprimaient la sérénité et la joie.

Roma et moi méditâmes un moment en silence et fîmes une prière pour être guidés. Un an plus tôt, ma sœur m'avait demandé de l'initier au *Kriya Yoga*, voie dans laquelle elle faisait maintenant de remarquables progrès.

J'eus une inspiration soudaine.

« Demain, lui dis-je, je vais au temple de Kali à Dakshineswar. Viens avec moi et essaie de convaincre ton mari de nous y accompagner. Je sens que, dans les vibrations de ce lieu sacré, la Mère Divine touchera son cœur. Mais ne

lui dévoile pas les raisons pour lesquelles nous voulons l'y emmener. »

Ma sœur acquiesça, remplie d'espoir. Très tôt le matin suivant, je fus ravi de constater que Roma et son mari étaient prêts pour le voyage. Tandis que notre voiture à cheval roulait à vive allure dans la rue Upper Circular en direction de Dakshineswar, Satish Chandra Bose, mon beau-frère, prit un malin plaisir à tourner en dérision la valeur des gurus. Je remarquai que Roma pleurait en silence.

« Courage, ma sœur, lui murmurai-je. Ne donne pas à ton mari la satisfaction de croire que nous prenons ses sarcasmes au sérieux. »

« Mukunda, comment peux-tu admirer ces charlatans sans aucune valeur ? se moquait Satish. L'apparence même d'un sadhu est absolument repoussante. Il est soit aussi maigre qu'un squelette, soit aussi affreusement gros qu'un éléphant ! »

À ces mots, j'éclatai de rire, ce qui eut pour effet de déconcerter Satish. Il s'enferma dans un silence obstiné. Lorsque notre voiture pénétra dans l'enceinte du temple de Dakshineswar, il s'adressa à moi avec un sourire sarcastique :

« Cette excursion, je suppose, est un prétexte pour me convertir ? » Je détournai la tête sans répondre, mais il me prit par le bras :

« Monsieur le jeune moine, me dit-il, n'oublie pas de prendre les dispositions nécessaires auprès des autorités du temple afin qu'ils prévoient notre repas de midi ! »

Satish voulait surtout éviter d'avoir à communiquer lui-même avec les prêtres.

« Pour l'instant, je vais méditer, lui répondis-je d'un ton brusque. Ne t'inquiète pas pour ton repas, la Mère Divine y pourvoira.

— Je n'attends pas de la Mère Divine qu'Elle fasse quoi que ce soit pour moi. C'est toi que je considère comme responsable de mon repas » dit Satish d'un ton menaçant.

Je me dirigeai seul vers le hall à colonnades, situé face au grand temple de Kali (Dieu sous l'aspect de Mère Nature). Ayant repéré un endroit à l'ombre près d'une colonne, je m'y installai dans la posture du lotus. Même s'il n'était que sept heures du matin environ, le soleil n'allait pas tarder à devenir accablant.

Enivré de dévotion, le monde autour de moi s'évanouit. Mon esprit était entièrement concentré sur la Déesse Kali. Sa statue, dans ce temple même de Dakshineswar, avait été l'objet d'une adoration particulière de la part du grand maître, Sri Ramakrishna Paramahansa. En réponse à ses suppliques incessantes, la statue de pierre s'était souvent animée et avait conversé avec lui.

Je priai ainsi :

« Ô Mère silencieuse, Tu ne peux rester de pierre. Toi qui T'es animée à la demande de Ton bien-aimé fidèle Ramakrishna, pourquoi n'entendrais-Tu pas aussi les prières ardentes de Ton fils ici présent ?»

Ma ferveur augmentait sans cesse et une grande paix divine m'envahit. Cependant, après avoir déjà passé cinq heures en méditation, la Déesse, que j'avais visualisée intérieurement, ne s'était toujours pas manifestée. Je me sentis quelque peu découragé. Il arrive parfois que Dieu nous mette ainsi à l'épreuve en ne répondant pas tout de suite à nos prières. Mais Il finit par apparaître au fidèle persévérant sous toute forme qui lui est chère : Un chrétien voit Jésus, un hindou

voit Krishna ou la Déesse Kali, ou bien, si son adoration prend une tournure impersonnelle, il voit une Lumière qui va s'élargissant.

J'ouvris les yeux à contrecœur et aperçus un prêtre en train de fermer les portes du temple, selon la règle en usage à l'heure de midi. Je me levai alors de l'endroit isolé où j'étais assis sous le hall à colonnades pour aller dans la cour. Le soleil de midi dardait ses rayons sur les pavés et mes pieds nus furent douloureusement brûlés.

« Mère Divine, protestai-je en silence, Tu n'as pas consenti à m'apparaître dans une vision, et maintenant Tu Te caches dans le temple derrière les portes closes. Aujourd'hui, j'avais une requête particulière à T'adresser concernant mon beau-frère. »

Ma supplique intérieure fut exaucée instantanément. D'abord, une délicieuse vague de fraîcheur descendit le long de mon dos et sous mes pieds, m'apportant immédiatement un soulagement. Ensuite, à mon grand étonnement, le temple parut s'agrandir de façon démesurée. Son immense porte s'ouvrit lentement, dévoilant l'image de pierre de la Déesse Kali. Peu à peu, la statue s'anima, m'accueillant d'un sourire, ce qui me combla d'une joie indescriptible. Le souffle sortit de mes poumons, comme aspiré par une seringue mystique ; tout mon corps était particulièrement calme sans toutefois devenir inerte.

Plongé dans un état extatique, je sentis aussitôt se produire une expansion de ma conscience. J'étais capable de voir clairement à plusieurs kilomètres de distance par-delà le Gange à ma gauche et, au-delà du temple, j'apercevais tous les environs de Dakshineswar. Les murs de tous les édifices, devenus transparents, miroitaient comme du cristal ; à

travers eux, j'observais les allées et venues des gens sur plusieurs hectares à la ronde.

Malgré le fait que mon souffle fût suspendu et que mon corps demeurât étrangement calme, j'étais capable de bouger librement mes mains et mes pieds. Durant plusieurs minutes, je m'exerçai à fermer puis à ouvrir les yeux. Dans les deux cas, je voyais distinctement l'ensemble du panorama de Dakshineswar.

La vision spirituelle, tout comme les rayons X, pénètre toute matière. En effet, l'œil divin a son centre partout et sa circonférence nulle part. Dans cette cour ensoleillée, je pris une fois de plus conscience que lorsque l'homme cesse d'être un enfant prodigue de Dieu, en étant uniquement absorbé dans le monde physique (tissé, en vérité, de rêves et aussi léger qu'une bulle d'air), il reconquiert son Royaume éternel. Si l'homme, qui se sent à l'étroit dans sa personnalité, a besoin d'évasion, quelle autre évasion est comparable à celle se produisant dans l'Omniprésence ?

Dans cette vision sacrée de Dakshineswar, les seuls objets exceptionnellement agrandis étaient le temple et la statue de la Déesse. Toutes les autres choses m'apparaissaient dans leurs dimensions normales, bien qu'enrobées d'une douce clarté aux teintes blanche, bleue et pastel de l'arc-en-ciel. Mon corps semblait être composé d'une substance éthérée et prêt à léviter. Pleinement conscient de mon environnement matériel, je regardai autour de moi et fis quelques pas sans interrompre la continuité de ma vision béatifique.

Derrière les murs du temple, j'entrevis soudain mon beau-frère, assis sous les branches épineuses d'un cognassier, arbre sacré du Bengale. Je pouvais aisément deviner ses pensées. Bien qu'élevé par les vibrations sacrées de Dakshineswar, son esprit recelait néanmoins des pensées

mesquines à mon égard. Je me tournai aussitôt vers la forme gracieuse de la Déesse.

« Mère Divine, lui demandai-je, pourriez-vous transformer spirituellement le mari de ma sœur ? »

La sublime statue, jusque-là muette, parla enfin et dit :

« Que ton souhait soit exaucé ! »

Tout heureux, je regardai Satish. Comme s'il avait pris instinctivement conscience que quelque pouvoir spirituel était à l'œuvre, il se releva du sol avec un air irrité. Je le vis courir derrière le temple et il s'approcha de moi en me menaçant du poing.

Ma vision divine embrassant toute chose disparut. Je ne pouvais plus voir la glorieuse Déesse. Le temple avait perdu sa transparence et repris ses dimensions habituelles. Mon corps fut de nouveau accablé par la chaleur des rayons du soleil. Je courus me réfugier à l'ombre du hall à colonnades où Satish, en colère, me poursuivit. Je regardai ma montre. Il était une heure de l'après-midi ; la vision divine avait duré soixante minutes !

« Petit imbécile, s'exclama mon beau-frère. Je t'ai surveillé régulièrement, tu es resté assis là pendant des heures, les yeux clos et les jambes croisées. Où est notre repas ? Maintenant, le temple est fermé. Tu as omis d'avertir les autorités de notre présence et il est trop tard pour prendre les mesures nécessaires pour notre déjeuner ! »

Toujours enivré de l'extase ressentie en présence de la Déesse, je répondis :

« La Mère Divine nous nourrira !

— Une fois pour toutes, cria Satish, j'aimerais bien voir ta Mère Divine nous donner à manger sans que l'on ait pris des dispositions au préalable !

Il avait à peine proféré ces paroles qu'un prêtre du temple traversa la cour et nous rejoignit.

« Mon fils, me dit-il, j'ai remarqué votre visage rayonnant de sérénité tandis que vous méditiez. J'ai vu arriver votre groupe ce matin et j'ai cru bon de mettre de côté suffisamment de nourriture pour votre repas. Il est contraire au règlement du temple de nourrir ceux qui n'en font pas la demande par avance, mais j'ai fait une exception pour vous. »

Je le remerciai et regardai Satish droit dans les yeux. Il se mit à rougir et sans un mot baissa le regard. Lorsqu'on nous servit un plantureux repas, incluant des mangues dont ce n'était pourtant pas la saison, je remarquai que mon beau-frère avait très peu d'appétit. Il semblait troublé, profondément absorbé dans ses réflexions.

Sur le chemin du retour à Calcutta, Satish, les traits adoucis, me regardait de temps en temps d'un air contrit. Mais il n'avait pas prononcé un seul mot à partir du moment où le prêtre, comme pour répondre au défi de Satish, était venu nous inviter à déjeuner.

Le lendemain après-midi, je rendis visite à ma sœur. Elle m'accueillit très affectueusement.

« Mon cher frère, s'écria-t-elle, quel miracle ! Hier soir, mon mari s'est mis à pleurer devant moi et m'a dit :

« "Ô bien-aimée *devi*[165], je suis heureux au-delà de toute expression de constater le succès du plan imaginé par ton frère dans le but de me convertir. Je vais m'employer à réparer tout le mal que je t'ai fait. À compter de ce soir, nous allons utiliser notre grande chambre comme lieu de prière et nous transformerons ta petite pièce de méditation en chambre à coucher. Je suis sincèrement désolé d'avoir ridiculisé ton frère. Je me punirai pour avoir agi de manière honteuse en n'adressant la parole à Mukunda que lorsque j'aurai

suffisamment progressé dans la voie spirituelle. À partir de maintenant, je chercherai la Mère Divine avec ardeur. Je La trouverai sûrement un jour !" »

Des années plus tard (en 1936), je rendis visite à Satish à Delhi. Je fus heureux de constater ses importants progrès sur la voie de la réalisation divine. Il avait même eu la grâce de voir apparaître la Mère Divine en vision. Durant mon séjour chez lui, je remarquai que Satish passait secrètement la plus grande partie de ses nuits en profonde méditation bien qu'il souffrît à l'époque d'une maladie grave et travaillât toute la journée au bureau.

L'idée que mon beau-frère n'avait plus beaucoup de temps à vivre traversa mon esprit. Roma avait dû lire dans mes pensées car elle me dit :

« Cher frère, je suis en bonne santé et mon mari est malade. Cependant, je veux que tu saches qu'en tant qu'épouse hindoue dévouée je serai la première à mourir[166]. Je vais quitter cette terre dans peu de temps. »

Abasourdi par ces paroles de mauvais augure, je dus malheureusement admettre leur cruelle vérité. J'étais en Amérique lorsque ma sœur mourut, environ dix-huit mois après sa prédiction. Bishnu, mon plus jeune frère, me raconta les détails de sa mort :

« Roma et Satish se trouvaient alors à Calcutta. Ce matin-là, elle revêtit sa robe nuptiale.

« "Pourquoi t'habilles-tu ainsi, lui demanda Satish.

« — C'est le dernier jour où je te sers sur cette terre, répondit Roma."

« Peu après avoir prononcé ces mots, elle eut une attaque cardiaque et lorsque son fils voulut courir chercher de l'aide, elle l'en empêcha en lui disant :

« "Mon fils, ne me quitte pas. Il est inutile que tu ailles chercher du secours car je serai morte avant l'arrivée du médecin."

« Dix minutes plus tard, tenant les pieds de son mari en signe de respect, Roma quitta son corps, en toute conscience, heureuse et sans souffrir.

« Satish mena une vie très retirée après la mort de sa femme, continua Bishnu. Un jour, lui et moi contemplions une photo où Roma apparaissait toute souriante.

« "Pourquoi souris-tu ? s'écria soudain Satish comme si sa femme était présente. Tu t'es crue bien maligne en faisant en sorte de partir avant moi ! Je vais te prouver que tu ne peux demeurer loin de moi bien longtemps ; j'irai te rejoindre très bientôt ?'

« Bien qu'à cette époque Satish fût complètement rétabli de sa maladie et jouît d'une excellente santé, il mourut sans cause apparente peu de temps après avoir formulé ces étranges paroles devant la photo de Roma. »

C'est ainsi que moururent de manière prophétique Roma, ma sœur bien-aimée, et son mari Satish, un homme ordinaire transformé, à Dakshineswar, en un saint silencieux.

CHAPITRE 23

J'OBTIENS MON DIPLÔME UNIVERSITAIRE

« Vous ne faites aucun cas de vos études de philosophie. Vous vous fiez sans doute à quelque "inspiration" facile de dernière minute pour réussir vos examens. Mais si vous ne prenez pas votre travail plus au sérieux, je veillerai à ce que vous ne soyez pas reçu dans cette matière. »

Ce sévère avertissement me fut donné par le professeur D. C. Ghoshal du Collège de Serampore. Si j'échouais à l'examen écrit de fin d'année en philosophie, je ne serais pas admis à me présenter aux épreuves finales de licence. Tels sont les règlements édictés par l'Université de Calcutta dont dépend, entre autres, le Collège de Serampore. En Inde, les étudiants qui échouent dans une des matières du programme de licence doivent repasser l'examen dans sa totalité l'année suivante.

Mes professeurs à Serampore me traitaient généralement avec une indulgence non dénuée d'humour. « Mukunda est un peu trop enivré de religion » répétaient-ils. M'ayant ainsi étiqueté, ils m'évitaient, avec beaucoup de tact, l'humiliation de répondre en classe à des questions embarrassantes. Ils se fiaient plutôt aux examens écrits de fin d'année pour m'éliminer de la liste des candidats à la licence. Le jugement de mes camarades de classe s'exprimait dans le surnom dont ils m'avaient affublé : le moine fou.

J'utilisai alors un moyen ingénieux pour réduire à néant la menace du professeur Ghoshal de me faire échouer en

philosophie. Lorsque les résultats de l'examen de fin d'année furent sur le point d'être affichés, je demandai à un camarade de classe de m'accompagner dans le bureau du professeur.

« Viens avec moi, j'ai besoin d'un témoin, dis-je à mon compagnon. Je serais très déçu si je n'avais pas réussi à déjouer les intentions du professeur ! »

Après avoir demandé au professeur Ghoshal quelle note il m'avait accordée pour mon examen, celui-ci secoua la tête :

« Votre nom n'est pas sur la liste de ceux qui ont réussi » m'annonça-t-il triomphant.

Il fouilla sur son bureau, parmi une impressionnante pile de copies. « Votre copie ne s'y trouve pas du tout ; en l'occurrence, vous avez échoué à l'examen en ne vous y étant pas présenté. »

J'eus un petit rire avant de protester :

« J'étais présent, monsieur. Puis-je regarder dans la pile moi-même?»

Déconcerté par ma réponse, le professeur m'en donna la permission. Je trouvai rapidement ma copie sur laquelle j'avais sciemment omis de m'identifier, exception faite de mon numéro d'inscription. N'ayant pas été influencé par la présence de mon nom sur la copie, le professeur avait attribué d'excellentes notes à mes réponses même si elles n'étaient pas agrémentées de citations du manuel scolaire[167].

Découvrant mon stratagème, il fulmina :

« C'est un simple coup de chance ! »

Et il enchaîna, plein d'espoir :

« Vous échouerez sûrement aux épreuves finales ! »

Pour étudier les autres matières, je reçus l'aide, en particulier, de mon cher ami et cousin, Prabhas Chandra

Ghosh, fils de mon oncle Sarada. Je réussis, quoique péniblement, à obtenir la moyenne dans toutes les matières.

Finalement, après quatre années d'université, j'étais éligible pour les examens de licence. Cependant, j'osais à peine me prévaloir de ce privilège. Les examens du Collège de Serampore étaient un jeu d'enfant comparés à la difficulté de ceux de l'Université de Calcutta pour l'obtention de la licence. Mes visites presque quotidiennes à Sri Yukteswar ne m'avaient laissé que peu de temps pour fréquenter les cours. C'était ma présence, plus que mon absence, qui provoquait des exclamations de surprise chez mes compagnons de classe !

Presque chaque jour, j'avais l'habitude de partir à bicyclette à neuf heures trente du matin. Je tenais dans une main quelques fleurs cueillies dans le jardin de la pension Panthi pour les offrir à mon guru. M'accueillant avec bienveillance, le Maître m'invitait alors à déjeuner avec lui. J'acceptais à chaque fois avec un enthousiasme débordant, trop heureux d'oublier le collège pour le reste de la journée. Après des heures passées à écouter la sagesse incomparable qui jaillissait de la bouche de Sri Yukteswar ou à participer aux tâches de l'ashram, je partais à regret aux environs de minuit pour retourner à la pension Panthi. Il m'arrivait aussi de rester toute la nuit en compagnie de mon guru et j'étais si merveilleusement absorbé par sa conversation que je remarquais à peine le moment où la nuit laissait place à l'aube.

Un soir, vers onze heures, alors que je m'apprêtais à remettre mes chaussures[168] pour repartir à la pension, le Maître me demanda d'un air grave :

« Quand débutent tes examens de licence ?

— Dans cinq jours, Maître.

— J'espère que tu es prêt ? »

Stupéfait et tenant toujours une chaussure à la main, je protestai :

« Maître, vous savez bien que j'ai passé mes journées en votre compagnie plutôt qu'en celle de mes professeurs. Me présenter à des examens si exigeants reviendrait à jouer une comédie grotesque ! »

Le regard de Sri Yukteswar me transperça.

« Tu dois te présenter ! me dit-il d'un ton sans appel. Nous ne devons pas fournir l'occasion à ton père ni aux autres membres de ta famille de critiquer ta préférence pour la vie de l'ashram. Promets-moi seulement de te présenter aux examens et de répondre du mieux que tu pourras. »

Des larmes incontrôlables se mirent à couler sur mon visage. Je trouvais l'ordre du Maître déraisonnable et son intérêt, pour le moins, tardif.

« Je me présenterai aux examens si c'est ce que vous voulez, répondis-je entre deux sanglots. Mais je n'ai plus le temps de m'y préparer comme il faut. »

Puis je murmurai :

« En réponse aux questions posées, je remplirai ma copie de vos enseignements ! »

Quand, le lendemain, je me présentai à l'ermitage à l'heure habituelle, je tendis mon bouquet à Sri Yukteswar d'un air triste. Il se mit à rire en me voyant si abattu.

« Mukunda, est-ce que le Seigneur t'a déjà abandonné lors d'un examen ou en d'autres circonstances ?

— Non, Maître » répondis-je chaleureusement.

Des souvenirs pleins de reconnaissance affluèrent dans mon esprit en vagues régénératrices.

« Ce n'est pas la paresse, mais ton ardeur à chercher Dieu qui t'a tenu éloigné des ambitions universitaires » me dit gentiment mon guru. Après un court silence, il cita la Bible :

« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît[169]. »

Pour la millième fois, grâce à la présence du Maître, je me sentis soulagé de mon fardeau. Lorsque nous eûmes terminé notre déjeuner, il me suggéra de retourner à la pension Panthi.

« Est-ce que ton ami, Romesh Chandra Dutt, habite toujours dans la même pension que toi ?

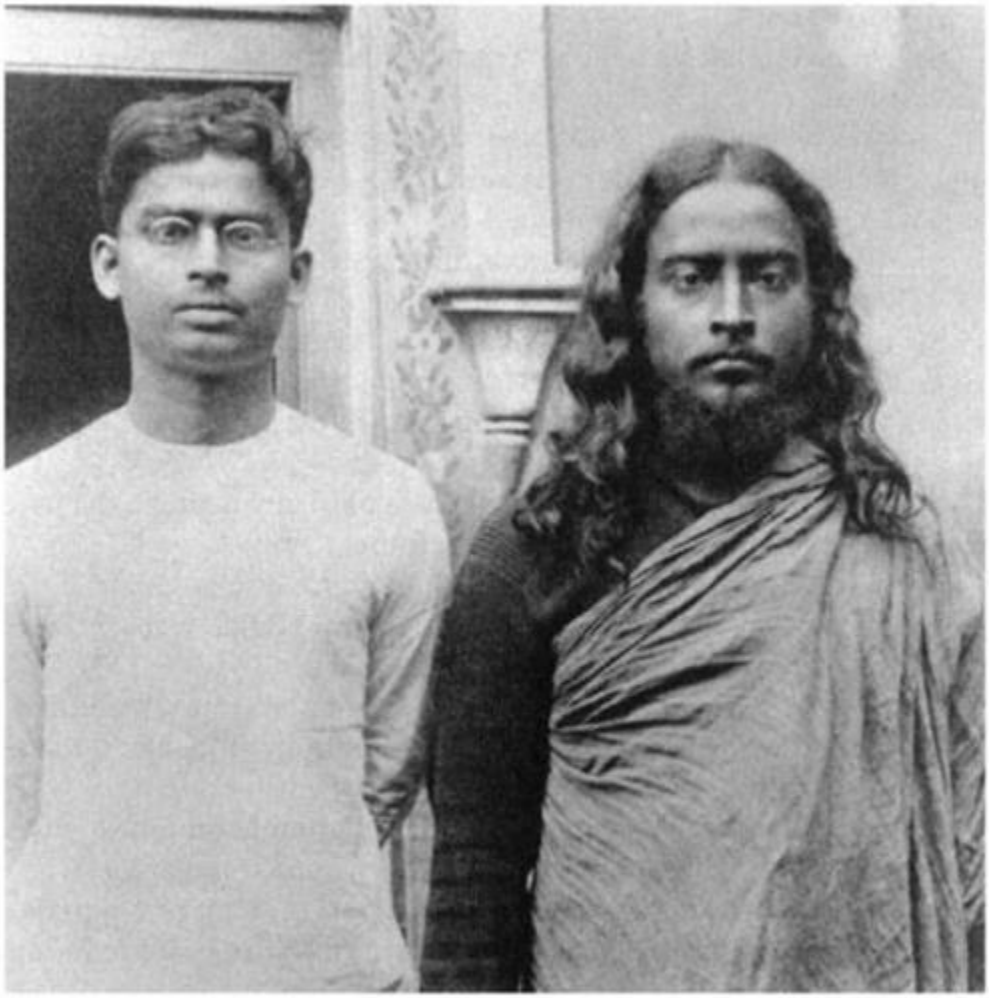
— Oui, Maître.

— Prends contact avec lui ; le Seigneur l'inspirera et il t'aidera pour les examens.

— Très bien, Maître ; mais Romesh est extrêmement occupé en ce moment. Il est le premier de la classe et il doit travailler encore plus que les autres pour s'en montrer digne. »

Le Maître écarta mes objections d'un geste de la main :

« Romesh trouvera le temps de s'occuper de toi. Pars, maintenant. »



Prabhas Chandra Ghosh et Paramahansa Yogananda, Calcutta, décembre 1919. Sri Ghosh, cousin, ami de toujours et disciple de Sri Yogananda, fut vice-président de la Yogoda Satsanga Society of India pendant près de quarante ans, jusqu'à sa mort en 1975.

Je retournai à bicyclette à la pension. La première personne que je vis en entrant fut le studieux Romesh. Comme s'il disposait de tout son temps, il acquiesça obligeamment à ma timide demande :

« Naturellement ! Je suis à ta disposition. »

Ce jour-là et les jours suivants, il passa plusieurs heures à me faire réviser les différentes matières du programme.

« En littérature anglaise, me dit-il, je pense que la majorité des questions portera sur l'itinéraire emprunté par Ghilde

Harold. Nous devons donc nous procurer tout de suite un atlas. »

Je me précipitai chez mon oncle Sarada pour lui emprunter le sien. Romesh marqua sur la carte de l'Europe les endroits visités par le voyageur romantique de Byron.

Quelques camarades de classe s'étaient groupés autour de nous afin de profiter de la leçon. À la fin, l'un d'eux me fit remarquer :

« Romesh t'induit en erreur. En général, seulement cinquante pour cent des questions concerne les œuvres littéraires, l'autre moitié concerne la vie des auteurs. »

Lorsque je m'assis pour l'examen de littérature anglaise, un coup d'œil rapide sur les questions posées fit couler des larmes de gratitude sur mes joues, mouillant ma copie. Le surveillant vint vers moi et me demanda gentiment ce qui se passait.

« Mon éminent guru m'a prédit que Romesh m'aiderait. Regardez, tous les sujets que Romesh m'a suggéré de revoir se trouvent sur la feuille du questionnaire ! Heureusement pour moi, il y a très peu de questions, cette année, sur les auteurs anglais dont la vie est entourée, en ce qui me concerne, d'un profond mystère ! »

À mon retour, je trouvai la pension en pleine effervescence. Mes camarades qui s'étaient moqués de moi pour avoir fait confiance aux conseils de Romesh m'étourdissaient maintenant de leurs félicitations. Durant toute la semaine des examens, je continuai à passer le plus de temps possible avec Romesh qui formulait les questions les plus susceptibles d'être posées. Jour après jour, les questions révisées avec Romesh apparaissaient pratiquement mot pour mot sur les feuilles d'examen.

Au collège, la rumeur se répandit rapidement qu'une sorte de miracle était en train de se produire et que le succès semblait probable pour le « moine fou » à l'esprit si distrait. Je ne fis aucun effort pour cacher les faits, car les professeurs de Serampore n'avaient pas le pouvoir de changer les sujets préparés par l'Université de Calcutta.

Un matin, en repensant à l'examen de littérature anglaise, je réalisai que j'avais commis une grave erreur. Certaines questions avaient été divisées en deux parties : A ou B, et C ou D. Au lieu de répondre à une seule question dans chaque partie, j'avais répondu aux deux questions de la première section et étourdiment, je n'avais pas remarqué la seconde. La meilleure note que je pouvais espérer obtenir pour cet examen était 33, soit 3 points de moins que la moyenne, établie à 36.

Je me précipitai chez le Maître et lui exposai mes ennuis.

« Maître, j'ai fait preuve d'une étourderie impardonnable. Je ne mérite pas la protection divine qui m'a été accordée par l'intermédiaire de Romesh ; j'en suis tout à fait indigne.

— Courage, Mukunda ! »

Le ton de Sri Yukteswar était léger et détaché. En me désignant la voûte bleue du ciel, il me dit :

« Il y a davantage de chances pour le soleil et la lune d'échanger leurs places dans le ciel qu'il n'y en a pour toi d'échouer à ton examen ! »

Je repartis de l'ermitage un peu rassuré bien qu'il me semblât logiquement inconcevable d'obtenir la note d'admission. À une ou deux reprises, je regardai le ciel avec appréhension ; l'Astre rayonnant était bien à sa place sur son orbite habituelle !

Comme j'arrivais à la pension, je surpris cette remarque d'un camarade de classe :

« Je viens tout juste d'apprendre que cette année, pour la première fois, la note d'admission en littérature anglaise a été abaissée. »

Je fis irruption dans sa chambre si rapidement qu'il me regarda avec inquiétude. Je m'empressai de le questionner.

« Moine aux longs cheveux, ironisa-t-il, quel est cet intérêt soudain pour les matières scolaires ? Pourquoi crier à la onzième heure ? Mais oui, c'est exact, la note pour être admis vient juste d'être abaissée à 33 points. »

À cette nouvelle, je sautai de joie et, en arrivant dans ma chambre, je tombai à genoux pour rendre gloire à la précision mathématique de mon Père divin.

Chaque jour, je me sentais transporté de joie car j'étais conscient qu'une Présence spirituelle me guidait à travers Romesh. Un incident significatif se produisit à propos de mon examen de bengali. Un matin, Romesh, qui ne m'avait pas aidé dans cette matière, m'appela au moment où je partais de la pension pour me rendre à la salle d'examen.

« Romesh t'appelle à grands cris, me dit un camarade de classe, mais n'y va pas sinon nous serons en retard pour l'examen. »

Ne tenant pas compte de ce conseil, je fis demi-tour et rentrai en courant dans la pension.

« D'habitude, nos compatriotes réussissent facilement l'examen de bengali, me dit Romesh. Mais une intuition soudaine m'avertit que, cette année, en interrogeant les candidats sur les livres du programme, les professeurs ont prévu une véritable hécatombe. »

Là-dessus, il me résuma, en quelques phrases, deux faits tirés de la vie de Vidyasagar, un célèbre philanthrope bengali du XIXe siècle.

Je remerciai Romesh et partis rapidement à bicyclette pour le collège. L'épreuve de bengali comportait deux parties. La première était : « Citez deux exemples de philanthropie dans la vie de Vidyasagar[170]. »

Tout en mettant par écrit mes connaissances nouvellement acquises, je rendis intérieurement grâce à Dieu pour avoir reçu les recommandations de dernière minute de Romesh. Si je n'avais pas été au courant des bienfaits dispensés par Vidyasagar (bienfaits dont je profitais moi-même en cette circonstance !), je n'aurais pu réussir l'examen de bengali.

La seconde partie de l'épreuve était : « Rédigez un essai en bengali sur la vie de l'homme qui vous a le plus inspiré. » Inutile de vous préciser, cher lecteur, quel personnage je choisis pour ma rédaction ! Tout en remplissant des pages et des pages d'éloges sur mon guru, je souris en pensant que ma prédiction était en train de se réaliser. N'avais-je pas murmuré quelques jours auparavant à Sri Yukteswar : « Je remplirai ma copie de vos enseignements ! »

Je n'avais pas éprouvé le besoin de demander à Romesh de m'aider pour mon cours de philosophie. Faisant confiance à mes longues années de formation sous l'égide de Sri Yukteswar, je n'avais aucune envie de me plonger dans les explications des manuels scolaires. Ce fut en philosophie que je reçus la note la plus élevée. Dans les autres matières, j'obtins tout juste la moyenne.

Ce fut une joie d'apprendre que mon généreux ami Romesh reçut son diplôme avec les félicitations du jury.

Mon père rayonnait de bonheur quand il apprit que j'avais obtenu ma licence. Il m'avoua :

« Je n'osais espérer que tu réussirais ton examen, Mukunda. Tu passes tellement de temps auprès de ton guru ! »

Le Maître s'était donc bien rendu compte de la désapprobation tacite de mon père.

Pendant des années, j'avais douté pouvoir un jour ajouter le titre de licencié à la suite de mon nom. Il est rare que j'utilise ce titre sans penser qu'il s'agit là d'un cadeau divin qui m'a été fait pour une raison quelque peu obscure. J'entends parfois des universitaires raconter qu'après avoir étudié intensément pour obtenir leur diplôme ils ont presque tout oublié des connaissances qu'ils avaient acquises. Cet aveu me console un peu des incontestables lacunes dans mes études universitaires !

En ce jour de juin 1915 où je reçus mon diplôme de l'Université de Calcutta, je m'agenouillai aux pieds de mon guru et le remerciai pour toutes les grâces reçues par son intermédiaire[171].

« Relève-toi, Mukunda, me dit-il avec indulgence. Le Seigneur a simplement trouvé plus pratique de faire de toi un diplômé que de faire changer de place le soleil avec la lune ! »

CHAPITRE 24

JE DEVIENS MOINE DE L'ORDRE DES SWAMIS

« Maître, mon père tient à ce que j'accepte un poste de dirigeant à la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur, mais j'ai catégoriquement refusé. »

J'ajoutai, plein d'espoir :

« Maître, accepteriez-vous de faire de moi un moine dans l'Ordre des Swamis ? »

J'implorai mon guru du regard. Jusqu'à présent, il avait refusé d'acquiescer à ma demande afin d'éprouver la fermeté de ma détermination. Cependant, aujourd'hui, il me sourit avec bienveillance.

« Très bien, demain, je te conférerai l'initiation dans l'Ordre des Swamis. »

Puis, il continua d'une voix calme :

« Je suis heureux que tu aies persisté dans ton désir de devenir moine. Lahiri Mahasaya disait souvent : "Si vous n'invitez pas Dieu à être votre Hôte durant l'été de votre vie, Il sera absent durant l'hiver de votre vie

— Tout comme vous, cher Maître vénéré, je ne pourrai jamais renoncer à mon désir d'appartenir à l'Ordre des Swamis. »

Je lui souris avec une infinie tendresse.

« Celui qui n'est pas marié s'inquiète des choses du Seigneur, des moyens de plaire au Seigneur ; et celui qui est marié s'inquiète des choses du monde, des moyens de plaire à sa femme[172]. » J'ai analysé la vie de plusieurs de mes amis qui se sont mariés après avoir suivi une certaine discipline spirituelle. Pris dans le courant des responsabilités de ce monde, ils oublièrent leur résolution de méditer profondément.

Je trouvais inconcevable d'attribuer à Dieu une place secondaire dans ma vie[173]. Il est l'unique Maître du cosmos, Celui qui, de vie en vie, comble silencieusement l'homme de toutes sortes de présents. Or, il n'y a qu'un seul présent que l'homme puisse offrir à Dieu en retour : c'est son amour, qu'il peut soit Lui refuser, soit Lui accorder.

En prenant d'infinies précautions pour envelopper de mystère Sa présence dans les atomes de la création, le Créateur ne pouvait avoir qu'un seul but, qu'un seul désir : que l'homme Le cherche uniquement de son plein gré. Voyez comme Il a, pour cela, réussi à dissimuler la main de fer de Sa toute-puissance dans le gant de velours de l'humilité !

Le lendemain fut l'un des jours les plus inoubliables de ma vie. Je m'en souviens, c'était un jeudi ensoleillé du mois de juillet 1915, quelques semaines après avoir reçu mon diplôme universitaire. Nous étions sur le balcon donnant sur la cour de l'ermitage de Serampore. Le Maître plongea un morceau de soie blanche tout neuf dans une teinture ocre, la couleur traditionnelle de l'Ordre des Swamis. Lorsque l'étoffe fut sèche, mon guru la drapa autour de moi, m'en faisant une robe de renonçant.

« Un jour, tu iras en Occident où l'on préfère la soie, me dit-il. De façon symbolique, j'ai choisi pour toi cette étoffe de soie au lieu du coton traditionnel. »

En Inde, où les moines font vœu de pauvreté, il est inhabituel de voir un swami vêtu de soie. Toutefois, de nombreux yogis portent des vêtements de soie car celle-ci préserve certains courants subtils du corps mieux que ne le fait le coton.

« Je suis opposé aux cérémonies, me déclara Sri Yukteswar. Je te ferai swami à la manière *bidwat* (sans rituel). »

Le rite *bibidisa*, ou initiation solennelle dans l'Ordre des Swamis, comprend une cérémonie du feu pendant laquelle des rites funéraires sont accomplis symboliquement. Le corps physique du disciple y est représenté comme mort et incinéré dans les flammes de la sagesse. Le nouveau swami doit ensuite entonner un chant tel que : « Cet atma est *Brahma*[174] », « Tu es cela » ou « Je suis Lui ». Cependant, préférant la simplicité, Sri Yukteswar m'exempta de tous ces rites traditionnels et me demanda uniquement de choisir un nouveau nom.

« Je t'accorde le privilège de le choisir toi-même, dit-il en souriant.

—Yogananda[175] » répondis-je après quelques instants de réflexion. Ce nom signifie « béatitude (*ananda*) atteinte par l'union divine (yoga).»

« Qu'il en soit ainsi, me dit Sri Yukteswar. Abandonne ton nom de famille, Mukunda Lal Ghosh. On t'appellera désormais Yogananda de la branche Giri de l'Ordre des Swamis. »

Au moment où je m'agenouillai devant Sri Yukteswar et où je l'entendis prononcer mon nouveau nom pour la première fois, mon cœur déborda de gratitude envers lui. Avec quel amour et quelle persistance avait-il œuvré pour que le jeune Mukunda parvienne à se métamorphoser un jour en ce moine du nom de Yogananda ! Je me mis à chanter joyeusement

quelques vers du long poème sanskrit du Seigneur Shankara[176] :

L'esprit, l'intellect, l'ego, les sentiments ;
Le ciel, la terre, les métaux, je ne suis.
Je suis Lui, je suis Lui, Esprit béni, je suis Lui !
De naissance, de trépas, de rang social, je n'en ai pas ;
De père, de mère, je n'en ai point.
Je suis Lui, je suis Lui, Esprit béni, je suis Lui !
Au-delà des envolées du rêve, sans forme je suis,
Pénétrant les aspects de toute vie ;
La servitude, je ne crains ; je suis libre, à jamais libre,
Je suis Lui, je suis Lui, Esprit béni, je suis Lui !

SRI SHANKARACHARYA AU SIÈGE INTERNATIONAL DE LA SRF-YSS

Sri Jagadguru Shankaracharya Bharati Krishna Tirtha de Puri, Inde, au siège international de la Self-Realization Fellowship à Los Angeles (fondé en 1925 par Paramahansa Yogananda). En 1958, le Jagadguru, principal responsable de l'Ordre des Swamis, se rendit en Amérique pour un séjour de trois mois à l'invitation de la Self-Realization Fellowship. C'était la première fois dans l'histoire de l'ancien Ordre des Swamis qu'un Shankaracharya se rendait en Occident.

Chaque swami appartient à l'ordre monastique vénéré en Inde depuis des temps immémoriaux. L'ordre, dans sa forme actuelle, fut réorganisé, il y a des siècles, par Shankaracharya. Il est dirigé depuis par une lignée ininterrompue de maîtres vénérables (chacun portant successivement le titre de Jagadguru Sri Shankaracharya). De nombreux moines, peut-être un million, constituent l'Ordre des Swamis. La condition qu'ils doivent remplir pour y entrer est d'être initiés par des hommes qui eux-mêmes sont des swamis. Ainsi, tous les moines de l'Ordre des Swamis descendent d'une filiation commune, c'est-à-dire du guru Adi (le premier) Shankaracharya. Ils font vœu de pauvreté (de non attachement aux biens terrestres), de chasteté et d'obéissance à leur supérieur ou autorité spirituelle. Les ordres monastiques catholiques ressemblent, de bien des façons, à l'Ordre des Swamis, qui est, lui, plus ancien.

À son nouveau nom, le swami ajoute un mot qui désigne son rattachement officiel à l'une des dix subdivisions de l'Ordre des Swamis. Dans ces *dasanamis*, ou dix dénominations, se trouve celle de *Giri* (montagne) à laquelle Swami Sri Yukteswar et, maintenant, moi-même appartenons. Parmi les autres branches existantes, se trouvent : *Sagara* (mer), *Bharati* (terre), *Puri* (étendue), *Saraswati* (sagesse de la Nature), *Tirtha* (lieu de pèlerinage) et *Aranya* (forêt).

Le nom monastique d'un swami, généralement terminé par *ananda* (béatitude suprême), signifie que ce dernier aspire à atteindre l'émancipation à travers une voie particulière, une qualité ou un état divin : l'amour, la sagesse, le discernement, la dévotion, le service, ou le yoga. Son nom monastique indique aussi son harmonie avec la Nature.

L'idéal de service désintéressé envers toute l'humanité et de renoncement aux attaches ou aux ambitions personnelles

conduit la plupart des swamis à s'engager activement dans une œuvre humanitaire ou éducative, en Inde ou parfois à l'étranger. Un swami suit les principes de la fraternité humaine, rejetant tout préjugé de caste, de religion, de classe sociale, de couleur, de sexe ou de race. Son but ultime est l'union absolue avec l'Esprit. Sa conscience à l'état de veille ou de sommeil étant imprégnée de cette seule pensée « je suis Lui », le swami vit dans le monde sans être de ce monde. C'est alors que son titre de « swami » est justifié puisqu'il signifie : celui qui cherche à atteindre l'union avec le *Swa* ou Soi.

Sri Yukteswar était à la fois un swami et un yogi. Un swami, devenu officiellement moine en raison de son affiliation à l'Ordre vénérable, n'est cependant pas toujours un yogi. Seul celui qui pratique une technique scientifique pour parvenir à la réalisation divine est un yogi. Ce dernier peut être marié ou célibataire, avoir des responsabilités dans le monde ou appartenir à un ordre religieux.

Un swami peut envisager de suivre uniquement la voie de la raison pure et du renoncement austère, mais un yogi s'engage dans une voie à étapes bien définies, où le corps et l'esprit sont disciplinés et l'âme progressivement libérée. N'accordant aucun crédit à ce qui est basé sur les émotions ou sur la foi, le yogi pratique une série d'exercices dûment éprouvés et établis par les anciens rishis. En Inde, à chaque époque, des hommes se sont réellement libérés et sont devenus de vrais Yogis-Christ, grâce au yoga.

Comme toute autre science, le yoga peut être pratiqué par les hommes de tous les pays et de toutes les époques. La théorie mise en avant par certains écrivains ignorants selon laquelle le yoga est « dangereux » ou « inadéquat » pour les Occidentaux est totalement fausse et a malheureusement

dissuadé beaucoup d'étudiants sincères de rechercher ses nombreux bienfaits.

Le yoga est une méthode visant à maîtriser l'agitation naturelle des pensées qui, de manière universelle, empêche les êtres humains d'entrevoir leur véritable nature en tant qu'Esprit. Telle la lumière bienfaisante du soleil, le yoga est bénéfique aussi bien pour les Occidentaux que pour les Orientaux. Les pensées de la plupart des gens étant agitées et capricieuses, il existe donc bien un besoin manifeste de yoga, de science de la maîtrise de l'esprit.

L'éminent rishi, Patanjali[177], définit le yoga comme « la neutralisation des vagues alternatives dans la conscience[178] ». Son ouvrage, court mais magistral, les *Yoga Sutras*, représente un des six systèmes de la philosophie hindoue. Se différenciant des philosophies occidentales, les six systèmes hindous[179] comprennent non seulement des enseignements théoriques, mais aussi pratiques. Après avoir considéré tous les arguments ontologiques imaginables, ces systèmes hindous ont énoncé six disciplines précises dont le but est de supprimer de façon permanente la souffrance et d'atteindre le bonheur éternel.

Plus tard, les *Upanishads* affirmèrent que, parmi les six systèmes, les *Yoga Sutras* contiennent les méthodes les plus efficaces pour parvenir à une perception directe de la vérité. Par la pratique des techniques du yoga, l'homme abandonne à jamais le champ stérile de la spéculation et fait directement l'expérience de l'Essence véritable.

Le système du Yoga défini par Patanjali est connu sous le nom de *Sentier à Huit Étapes*[180]. Les premières étapes sont : (1) *yama* (conduite morale) et (2) *niyama* (règles religieuses). *Yama* est accompli lorsqu'on s'abstient de tout préjudice envers autrui, par la véracité, par l'absence de vol et de

convoitise, et par la continence. Les règles de *niyama* sont la pureté du corps et de l'esprit, le contentement en toutes circonstances, l'autodiscipline, l'étude de soi (contemplation) et la dévotion envers Dieu et le guru.

Les étapes suivantes sont : (3) *asana* (posture correcte) : la colonne vertébrale doit être droite et le corps maintenu dans une position confortable pour la méditation ; (4) *pranayama* (maîtrise du *prana*, des courants vitaux subtils) et (5) *pratyahara* (étape dans laquelle les sens se retirent des objets extérieurs).

Les dernières étapes forment le yoga proprement dit : (6) *dharana* (concentration), fixation de l'esprit sur une pensée unique ; (7) *dhyana* (méditation) et (8) *samadhi* (expérience superconsciente). Ce Sentier à Huit Étapes du Yoga conduit au but suprême ou *Kaivalya* (l'Absolu), état dans lequel le yogi accède à la Vérité au-delà de toute compréhension intellectuelle.

« Lequel est le plus grand, pourrait-on demander, le swami ou le yogi ? » Lorsque l'union avec Dieu est atteinte, les différences disparaissent entre ces deux voies. Cependant, la Bhagavad Gita a indiqué que les méthodes du yoga sont universelles. Ses techniques ne s'adressent pas seulement à certains tempéraments ou certains types de personnes, comme celles qui, peu nombreuses, sont attirées par la vie monastique. En effet, le yoga ne requiert aucune allégeance particulière. Comme la science yoguique correspond à un besoin universel, elle possède un attrait naturel et universel.

Un vrai yogi peut rester dans le monde pour y accomplir son devoir. Il s'y trouve alors comme du beurre flottant à la surface de l'eau, contrairement au lait non battu qui, telle l'humanité indisciplinée, se laisse facilement diluer. Le fait que l'homme remplisse ses responsabilités terrestres ne

signifie pas qu'il soit séparé de Dieu, à condition qu'il sache garder une certaine distance mentale avec ses désirs égoïstes et qu'il assume son rôle d'instrument consentant du Divin.

Certains hommes, vivant actuellement en Europe, en Amérique, ou ailleurs, n'ont jamais entendu les mots « yogi » et « swami », mais se comportent pourtant comme tels, de façon exemplaire. Par le service désintéressé qu'ils offrent à l'humanité, par leur maîtrise des passions et des pensées, par leur amour absolu de Dieu ou leur grand pouvoir de concentration, ils sont, à leur manière, des yogis. Ils se sont fixé le même but que le yoga : la maîtrise de soi. Ces hommes pourraient s'élever encore plus haut si la science précise du yoga leur était enseignée. Ils seraient alors à même de diriger leurs pensées et leur vie de manière plus consciente.

Le yoga a été apparemment mal compris par certains auteurs occidentaux, mais ceux qui l'ont critiqué ne l'ont jamais mis en pratique. Parmi les nombreux et les plus élogieux témoignages en faveur du yoga, il convient de citer celui de Carl Jung, le célèbre psychiatre et psychologue suisse :

« Lorsqu'une méthode religieuse se définit elle-même comme "scientifique", écrit Carl Jung[181], on peut être certain qu'elle saura conquérir le public occidental. Or, le Yoga répond à cette attente. En dehors du charme inhérent à toute nouveauté et de la fascination qu'exerce ce que l'on ne comprend qu'à moitié, il y a au moins une bonne raison pour laquelle de nombreuses personnes adhèrent au Yoga. Il donne, en effet, la possibilité de contrôler sa propre expérience et satisfait ainsi le besoin scientifique de preuves tangibles. De plus, en raison de son envergure et de sa profondeur, de son origine ancienne, de sa doctrine et de ses

méthodes s'appliquant à chaque stade de la vie, il offre des possibilités insoupçonnées.

« Toute pratique religieuse ou philosophique implique une discipline psychologique, c'est-à-dire une méthode d'hygiène mentale. Les divers exercices purement physiques du Yoga[182] impliquent aussi une hygiène physiologique supérieure à la gymnastique et aux exercices de respiration ordinaires, pour autant qu'on ne les pratique pas uniquement de façon mécanique et scientifique, mais aussi dans un but philosophique. En faisant travailler les différentes parties du corps, le Yoga les unit à l'esprit tout entier, comme on le voit clairement, par exemple, dans les exercices de *pranayama* où le *prana* est à la fois le souffle et la dynamique universelle du cosmos...

« La pratique du Yoga... serait inefficace sans les concepts mêmes sur lesquels est basé le Yoga, qui allie le physique et le spirituel d'une façon extrêmement harmonieuse et complète.

« En Orient, où ces idées et pratiques se sont développées et où, durant plusieurs millénaires, une tradition ininterrompue a su leur donner la base spirituelle nécessaire, le Yoga est, comme je le crois volontiers, la méthode parfaite et appropriée pour faire fusionner le corps et l'esprit de manière à former une unité qu'on ne peut guère mettre en doute. Cette unité fait naître des facultés psychologiques, telles que des intuitions, qui transcendent la conscience. »

Le jour est proche, en Occident, où la science intérieure de la maîtrise de soi sera jugée aussi nécessaire que la conquête extérieure de la nature. L'ère atomique verra l'esprit humain s'assagir et s'épanouir car la science reconnaîtra cette vérité : la matière est en réalité une concentration d'énergie. L'esprit humain peut et doit dégager des énergies supérieures à celles qui sont présentes dans les minéraux et les métaux, de

crainte que le géant atomique que l'on vient de libérer ne se retourne contre le monde dans une destruction aveugle. L'inquiétude que manifeste l'humanité à l'égard de la bombe atomique peut aussi représenter indirectement un avantage : celui de créer un intérêt accru pour le Yoga[183], science nous offrant un véritable « abri blindé ».

CHAPITRE 25

MON FRÈRE ANANTA ET MA SŒUR NALINI

« Ananta n'en a plus pour très longtemps à vivre ; le temps qui lui est imparti sera bientôt écoulé. »

Ces paroles inexorables me vinrent à l'esprit, un matin, alors que je méditais profondément. Peu après être entré dans l'Ordre des Swamis, j'étais venu à Gorakhpur, ma ville natale, où mon frère aîné, Ananta, m'avait invité. Une maladie soudaine le força à rester au lit et je le soignai avec amour.

L'implacable verdict perçu pendant ma méditation m'accablait de chagrin. Je sentis qu'il me serait insupportable de demeurer plus longtemps à Gorakhpur pour assister, impuissant, à la mort de mon frère. Malgré les reproches de ma famille qui ne comprenait pas ma décision, je quittai l'Inde par le premier bateau en partance. C'est ainsi que je naviguai en direction de la Birmanie et de la Mer de Chine jusqu'au japon. Je débarquai à Kobe où je ne restai que quelques jours. Le cœur rempli de tristesse, je n'avais aucune intention de faire du tourisme.

De retour vers l'Inde, le bateau accosta à Shanghai. Le médecin du bateau, le docteur Misra, m'accompagna dans plusieurs boutiques de souvenirs où je choisis divers cadeaux pour Sri Yukteswar, ma famille et mes amis. Pour Ananta, j'achetai un objet de bambou sculpté. Le vendeur chinois venait à peine de me remettre ce souvenir de bambou que

celui-ci m'échappa des mains. Comme il tombait par terre, je m'écriai :

« J'ai acheté cela pour mon cher frère décédé ! »

J'étais absolument certain que son âme venait d'être libérée à l'instant même au sein de l'Infini. En tombant, le cadeau se fendit brusquement de façon symbolique. Tout en sanglotant, j'écrivis sur le bambou : « Pour mon bien-aimé Ananta, maintenant disparu. »

Le docteur m'avait observé avec un sourire moqueur.

« Épargnez vos larmes, remarqua-t-il. Pourquoi pleurer avant d'être sûr que votre frère est bien mort ? »

Lorsque notre bateau arriva à Calcutta, le docteur Misra et moi débarquâmes ensemble. Bishnu, mon plus jeune frère, m'attendait sur le quai pour m'accueillir.

« Je sais qu'Ananta n'est plus de ce monde, dis-je à Bishnu avant même qu'il n'ait eu le temps de parler. Dis-nous, s'il te plaît, au docteur et à moi-même, à quel moment Ananta est décédé ? »

Bishnu indiqua la date qui était justement celle où j'avais acheté mes cadeaux à Shanghai.

« Eh bien ! s'exclama le docteur Misra. Ne répétez à personne ce qui s'est passé, sinon les professeurs seraient capables d'ajouter à leurs cours de médecine, déjà bien chargés, une année supplémentaire pour étudier la télépathie ! »

Lorsque j'arrivai à la maison, mon père m'embrassa chaleureusement. « Tu es de retour ! » me dit-il tendrement.

Deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. Habituellement peu démonstratif, il ne m'avait jamais auparavant témoigné de telles marques d'affection. Extérieurement, c'était un père sévère, mais, intérieurement,

il avait le cœur tendre d'une mère. Il s'acquittait de ce double rôle de père et de mère dans toutes les situations familiales.

Peu après le décès d'Ananta, Nalini, ma sœur cadette, échappa à la mort grâce à une guérison miraculeuse. Avant de raconter cet événement, je relaterai quelques épisodes de notre enfance.

Les relations que Nalini et moi avions lorsque nous étions enfants n'étaient pas des meilleures. J'étais très maigre et elle l'était encore plus. Pour des mobiles inconscients que les psychologues n'auront aucune difficulté à identifier, je taquinais souvent ma sœur au sujet de son apparence. Elle répliquait alors avec la franchise brutale des enfants. Parfois, notre mère intervenait et mettait fin, temporairement, à nos querelles enfantines en me donnant une petite tape sur l'oreille, puisque c'était moi l'aîné.

À la fin de sa scolarité, Nalini fut fiancée au docteur Panchanon Bose, un jeune et sympathique médecin de Calcutta. Les rites élaborés du mariage furent célébrés au moment opportun. Le soir des noces, je me joignis au groupe enjoué de parents et d'amis réunis dans le salon de notre demeure de Calcutta. Le jeune marié était adossé à un immense coussin de brocarts d'or et Nalini se tenait à ses côtés. Un magnifique sari[184] de soie violet ne parvenait pas, hélas, à cacher entièrement son corps anguleux. M'abritant derrière le coussin où était adossé mon nouveau beau-frère, je lui souris de manière amicale. Il n'avait jamais vu Nalini avant la cérémonie du mariage où il découvrit finalement ce que la loterie matrimoniale lui avait attribué.

Devinant ma sympathie à son égard, le docteur Bose pointa discrètement un doigt en direction de Nalini et murmura à mon oreille : « Dites-moi, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mais, docteur, rétorquai-je, c'est un squelette pour vos observations scientifiques ! »

Au fil des ans, le docteur Bose avait su gagner l'estime de toute la famille qui faisait appel à lui dès que quelqu'un était malade. Lui et moi devînmes rapidement des amis et nous plaisantions souvent, prenant généralement Nalini pour cible.

« Ta sœur est une curiosité médicale, me dit un jour mon beau-frère. J'ai tout essayé pour venir à bout de sa maigreur : huile de foie de morue, beurre, malt, miel, poisson, viande, œufs et fortifiants. Elle n'a même pas grossi d'un millième de millimètre ! »

Quelques jours plus tard, je me rendis chez les Bose pour une affaire qui ne me prit que quelques minutes. Je pensais que Nalini n'avait pas remarqué ma présence, mais au moment où je gagnais la porte pour partir, j'entendis la voix cordiale, mais autoritaire, de Nalini.

« Viens ici, mon frère. Tu ne m'échapperas pas cette fois. Je veux te parler. »

Je montai jusqu'à sa chambre. À mon plus grand étonnement, je trouvai ma sœur en larmes.

« Cher frère, dit-elle, enterrons la vieille hache de guerre ! Je constate que tu es maintenant fermement engagé dans la voie spirituelle. Je veux suivre ton exemple en tous points. »

Elle ajouta, pleine d'espoir :

« Tu es devenu robuste maintenant ; veux-tu m'aider ? Mon mari m'évite et pourtant je l'aime tellement ! Mais mon plus grand désir est de progresser dans la réalisation de Dieu, même si pour cela je devais rester maigre[185] et sans attraits. »

Je fus profondément touché par sa supplique. À partir de cet instant, notre nouvelle amitié ne cessa de grandir. Un jour, elle demanda à devenir mon disciple.

« Instruis-moi comme tu le jugeras bon. Je mets ma foi en Dieu plutôt qu'en tous ces fortifiants. »

Elle rassembla toutes ses bouteilles de médicaments qu'elle déversa dans un tuyau d'écoulement situé à l'extérieur de sa fenêtre.

Pour éprouver sa foi, je lui demandai de ne plus manger ni poisson, ni viande, ni œuf.

Nalini observa strictement mes diverses recommandations et suivit son régime végétarien en dépit de nombreux obstacles. Je lui rendis visite quelques mois plus tard.

« Chère sœur, tu as consciencieusement respecté les prescriptions spirituelles ; tu en seras bientôt récompensée. »

Je lui souris malicieusement.

« Jusqu'à quel point veux-tu prendre du poids ? Veux-tu être aussi grosse que notre tante, qui depuis des années n'a pas vu ses pieds ?

— Oh, non ! Mais j'aimerais avoir la même corpulence que toi. »

D'un ton solennel, je prononçai alors ces mots :

« Par la grâce de Dieu, de même que j'ai toujours dit la vérité, ces paroles disent maintenant la vérité[186] : Grâce aux bénédictions divines, à partir d'aujourd'hui, ton corps se transformera et, dans un mois, tu auras atteint le même poids que le mien. »

Ce vœu prononcé du fond de mon cœur se réalisa. En trente jours, le poids de Nalini était égal au mien ! Ses nouvelles rondeurs l'embellirent et son mari tomba profondément amoureux d'elle. Leur mariage, qui avait débuté dans des conditions si peu favorables, se transforma par la suite en une union heureuse.

À mon retour du Japon, j’appris que Nalini avait été frappée par la fièvre typhoïde durant mon absence. Je courus chez elle et fus effaré de la retrouver extrêmement émaciée. Elle était dans le coma.

« Avant que son esprit ne s'égare à cause de la maladie, me dit mon beau-frère, elle répétait souvent : "Si mon frère Mukunda était présent, je n'en serais pas là." »

Il ajouta, les larmes aux yeux :

« Les autres médecins et moi-même avons perdu tout espoir. Après son long combat contre la fièvre typhoïde, elle est maintenant atteinte d'une dysenterie provoquant de nombreuses hémorragies intestinales.»

Je remuai ciel et terre avec mes prières. J'engageai une infirmière anglo-indienne qui m'apporta une aide précieuse pour appliquer à ma sœur différentes méthodes de guérison yoguique. Les hémorragies intestinales disparurent.

Mais le docteur Bose secoua la tête tristement.

« Elle n'a tout simplement plus de sang à perdre, dit-il.

— Elle guérira, affirmai-je énergiquement. La fièvre tombera dans sept jours. »

Une semaine plus tard, j'eus la joie de voir Nalini ouvrir les yeux et me regarder avec affection et reconnaissance. À partir de ce jour, sa guérison fut rapide. Ma sœur reprit son poids normal, mais la maladie, qui avait failli lui coûter la vie, lui laissa malheureusement de graves séquelles : ses jambes étaient paralysées. Les spécialistes indiens et anglais déclarèrent qu'elle resterait infirme jusqu'à la fin de ses jours.

La lutte incessante que j'avais menée avec mes prières dans le but de sauver la vie de Nalini m'avait épuisé. J'allai à Serampore pour solliciter l'aide de Sri Yukteswar. Ses yeux

exprimèrent une vive compassion tandis que je lui expliquais l'état dans lequel elle se trouvait.

« Ta sœur retrouvera l'usage de ses jambes à la fin du mois » dit-il. Puis il ajouta :

« Demande-lui de porter, à même la peau, un ruban avec une perle non percée de deux carats, maintenue par une agrafe. »

Profondément soulagé, je me prosternai à ses pieds.

« Monsieur, vous êtes un Maître, votre parole disant qu'elle va guérir me suffit, mais, si vous insistez, je vais lui acheter une perle dès maintenant.

— Oui, fais donc cela » approuva mon guru.

Puis il se mit à me décrire de façon précise les particularités physiques et mentales de Nalini qu'il n'avait jamais vue auparavant.

« Maître, demandai-je, est-ce là une analyse astrologique ? Vous ne connaissez pourtant ni le jour, ni l'heure de sa naissance. »

Sri Yukteswar sourit.

« Il existe une astrologie encore plus profonde qui ne dépend ni des calendriers, ni des horloges. Chaque homme est une partie du Créateur, ou Homme cosmique ; il possède un corps céleste aussi bien qu'un corps terrestre. L'œil humain voit la forme physique d'un être, mais l'œil intérieur pénètre bien plus profondément, jusqu'à l'essence universelle que tout homme manifeste intégralement et individuellement. »

Je repartis pour Calcutta où j'achetai une perle[187] pour Nalini. Un mois plus tard, ses jambes paralysées étaient complètement guéries.

Ma sœur me demanda de transmettre à mon guru sa sincère et profonde gratitude. Sri Yukteswar écouta le message en silence. Mais comme je m'apprêtais à partir, il fit une remarque très importante pour Nalini :

« Les médecins ont déclaré à ta sœur qu'elle ne pourra jamais avoir d'enfant. Dis-lui bien qu'en l'espace de quelques années, elle mettra au monde deux filles. »

Et, en effet, quelques années plus tard, à sa plus grande joie, Nalini donna naissance à une fille puis, peu d'années après, à une seconde fille.

CHAPITRE 26

LA SCIENCE DU KRIYA YOGA

La science du *Kriya Yoga*, si souvent mentionnée dans les pages de ce livre, se répandit largement dans l'Inde moderne grâce à Lahiri Mahasaya, le guru de mon guru. La racine sanskrite de *Kriya* est *kri* : faire, agir et réagir ; on trouve la même racine dans le mot karma, le principe de cause à effet inhérent à la création. Ainsi, le *Kriya Yoga* signifie « union (*yoga*) avec l'Infini par la pratique d'une certaine action ou d'un certain rite (*Kriya*) ». Une pratique fidèle de la technique libère graduellement le yogi de la loi du karma ou enchaînement équitable des causes et des effets.

Compte tenu d'anciennes prescriptions yoguiques, je ne peux, dans un livre destiné au grand public, expliquer en profondeur ce qu'est le *Kriya Yoga*. La véritable technique doit être apprise auprès d'un *Kriyaban* (*Kriya Yogi*) désigné par la *Self-Realization Fellowship* (*Yogoda Satsanga Society of India*) [188]. Je ne donnerai ici que quelques notions d'ordre général.

Le *Kriya Yoga* est une méthode simple, psycho-physiologique, grâce à laquelle le sang humain est débarrassé du dioxyde de carbone, puis rechargé en oxygène. Les atomes de cet oxygène supplémentaire se transmuent en un courant vital qui régénère le cerveau et les centres spinaux. En arrêtant l'accumulation de sang veineux, le yogi a le pouvoir de diminuer ou de prévenir le dépérissement de ses tissus. Le yogi avancé peut transmuer ses cellules en pure énergie. Élie, Jésus, Kabir et d'autres prophètes étaient passés maîtres

dans l'utilisation du *Kriya* ou d'une technique similaire grâce à laquelle ils pouvaient, à leur gré, matérialiser ou dématérialiser leur corps physique.

Le *Kriya* est une science très ancienne. Lahiri Mahasaya la reçut de Babaji, son illustre guru, lequel redécouvrit et clarifia cette technique perdue depuis les premiers siècles du Moyen Âge. Babaji la renomma tout simplement *Kriya Yoga*.

> « Le *Kriya Yoga* que, par toi, je donne au monde en ce XIXe siècle, dit Babaji à Lahiri Mahasaya, est la même science que Krishna enseigna à Arjuna voilà des millénaires et qui fut, par la suite, connue de Patanjali ainsi que du Christ, de saint Jean, de saint Paul et des autres disciples. »

Le Seigneur Krishna, le plus grand prophète de l'Inde, mentionne par deux fois le *Kriya Yoga* dans la Bhagavad Gita. Un des versets se lit ainsi : « Offrant le souffle inspiré dans le souffle expiré et offrant le souffle expiré dans le souffle inspiré, le yogi neutralise les deux souffles ; ainsi, il libère le *prana* du cœur et il prend le contrôle de la force vitale[189]. » L'interprétation en est la suivante : « En calmant l'activité des poumons et du cœur, le yogi arrête le dépérissement du corps grâce à un apport supplémentaire de *prana* (force vitale) en provenance du cœur et des poumons ; il arrête également les mutations de croissance dans le corps par le contrôle de l'*apana* (courant d'élimination). En neutralisant ainsi dépérissement et croissance, le yogi apprend à contrôler la force vitale. »

Un autre verset de la Gita affirme : « L'expert en méditation (*muni*), qui cherche à atteindre le But suprême, devient à jamais libre quand il peut se soustraire aux phénomènes extérieurs en fixant son regard à l'intérieur de l'espace situé entre les sourcils et en neutralisant les deux courants du

prana et de l'*apana* [qui circulent] à l'intérieur des narines et des poumons ; de même lorsqu'il peut contrôler son esprit au niveau des sensations comme au niveau de l'intellect, et finalement, de bannir le désir, la peur et la colère[190]. »

Krishna raconte également[191] que, dans une précédente incarnation, ce fut lui qui communiqua l'indestructible yoga à Vivasvat, un mystique visionnaire de l'antiquité, qui le légua ensuite à Manu, le grand législateur[192]. Celui-ci, en retour, initia Ikshwaku, fondateur en Inde de la dynastie solaire des guerriers. En passant ainsi de l'un à l'autre, le yoga royal fut conservé par les rishis jusqu'à la venue de l'âge matérialiste[193].

Par la suite, à cause du secret sacerdotal et de l'indifférence humaine, cette science sacrée devint peu à peu inaccessible.

À deux reprises, le *Kriya Yoga* est mentionné par Patanjali, un sage de l'antiquité et le meilleur des commentateurs du yoga, qui écrivit : « Le *Kriya Yoga* consiste en une discipline corporelle, le contrôle des facultés mentales et la méditation sur l'*Aum*[194]. » Patanjali parle de Dieu en tant que véritable Son cosmique de l'*Aum* entendu dans la méditation[195]. L'*Aum* est le Verbe créateur, le vrombissement du Moteur vibratoire, le témoin[196] de la Divine Présence. Même le débutant en yoga peut entendre assez vite le prodigieux son de l'*Aum*. Encouragé par la félicité spirituelle qu'il expérimente alors, il est convaincu d'être en communion avec les sphères suprasensibles.

Patanjali se réfère une deuxième fois à la technique du *Kriya* ou contrôle de la force vitale par ces mots : « On peut atteindre la libération par ce *pranayama*, lequel se réalise en dissociant le processus de l'inspiration et de l'expiration[197]. »

Saint Paul connaissait le *Kriya Yoga* ou une technique similaire par laquelle il pouvait couper et rétablir les courants

vitaux venant des sens et y retournant. Il pouvait donc dire : « Je l'atteste, par notre joie incomparable que je trouve en Christ, je meurs chaque jour[198]. » Grâce à une méthode recentrant intérieurement toute la force vitale du corps (laquelle est ordinairement dirigée uniquement vers l'extérieur, vers le monde sensoriel, lui conférant ainsi une apparente validité), saint Paul faisait quotidiennement l'expérience d'une véritable union yoguique avec la « joie incomparable » (béatitude) de la Conscience Christique. Dans cet état béatifique, il avait conscience de « mourir » aux illusions sensorielles, le monde de *maya*, ou encore de s'en libérer.

Dans l'état initial de communion avec Dieu (*sabikalpa samadhi*), la conscience du fidèle se fond dans l'Esprit cosmique ; sa force vitale se retire du corps, lequel semble « mort » ou inerte et rigide. Le yogi est alors pleinement conscient de sa condition physique d'animation suspendue. Cependant, à mesure qu'il progresse vers des états spirituels plus élevés (*nirbikalpa samadhi*), il communie avec Dieu sans que pour cela son corps soit inerte ; il demeure dans cet état de conscience éveillée même lorsqu'il accomplit ses tâches quotidiennes[199].

« Grâce au *Kriya Yoga*, l'homme peut accélérer son évolution, expliquait Sri Yukteswar à ses disciples. Les anciens yogis découvrirent que le secret de la conscience cosmique se trouve dans la maîtrise de la respiration. C'est là l'impérissable et unique contribution de l'Inde au trésor mondial des connaissances humaines. La force vitale, ordinairement absorbée dans le maintien de l'activité cardiaque, doit être libérée en vue d'activités supérieures par une méthode permettant de calmer et d'apaiser la demande incessante du souffle. »

Le *Kriya* Yogi dirige mentalement son énergie vitale dans l'axe cérébro-spinal en un mouvement rotatif ascendant et descendant autour des six centres spinaux (les plexus médullaire, cervical, dorsal, lombaire, sacré et coccygien) qui correspondent aux douze signes astraux du zodiaque, l'Homme cosmique symbolique. Une révolution d'énergie d'une demi-minute autour de cet axe spinal sensitif permet à l'homme de réaliser de subtils progrès dans son évolution ; cette demi-minute de *Kriya* équivaut à une année d'évolution spirituelle normale.

Le système astral de l'être humain, avec ses six (douze par polarité) constellations intérieures tournant autour du soleil de l'œil spirituel omniscient, est étroitement lié au soleil du monde physique et aux douze signes du zodiaque. De cette manière, tous les humains sont influencés par un univers intérieur et un univers extérieur. Les anciens rishis découvrirent que les environnements terrestre et céleste de l'homme, par cycles de douze ans, le poussent en avant sur la voie de son développement naturel. Les Écritures affirment que l'être humain a besoin d'un million d'années d'évolution normale, sans maladie, pour perfectionner son cerveau et atteindre la conscience cosmique.

Un millier de *Kriyas* pratiqués en huit heures et demie donne au yogi, en une journée, l'équivalent de mille ans d'évolution naturelle, et par conséquent 365 000 années d'évolution naturelle en une seule année de pratique. En trois ans, un *Kriya Yogi* peut ainsi, par son propre effort intelligent, accomplir le même résultat que la nature procure en un million d'années. Bien entendu, ce raccourci du *Kriya* ne peut être pris que par des yogis particulièrement avancés. Sous la direction de leur guru, de tels yogis ont soigneusement

préparé leur corps et leur cerveau à supporter la puissante énergie générée par une pratique intensive.

Le débutant dans cette technique yoguique pratique uniquement de quatorze à vingt-quatre *Kriyas* et ce, deux fois par jour. Un certain nombre de yogis atteignent la libération en six, douze, vingt-quatre ou quarante-huit ans. Un yogi qui meurt avant d'avoir atteint son émancipation emporte avec lui le bon karma de ses efforts accomplis dans la pratique du *Kriya* ; dans sa nouvelle vie, il sera naturellement propulsé vers son But infini.

Le corps de l'homme moyen est comme une ampoule de cinquante watts qui ne peut recevoir la puissance d'un milliard de watts provoquée par une pratique excessive du *Kriya*. Cependant, par un accroissement graduel et régulier de la pratique de cette méthode simple et éprouvée qu'est le *Kriya*, le corps humain se transforme jour après jour sur le plan astral et devient enfin prêt à manifester les potentiels infinis de l'énergie cosmique, laquelle constitue la première expression, matériellement active, de l'Esprit.

Le *Kriya Yoga* n'a rien de commun avec les exercices de respiration non scientifiques enseignés par un certain nombre de fanatiques mal renseignés. Les tentatives pour retenir de force le souffle dans les poumons sont contre nature et résolument désagréables. Au contraire, la pratique du *Kriya* s'accompagne, dès les premiers instants, d'un sentiment de paix ainsi que de sensations apaisantes ayant un effet régénérateur sur la colonne vertébrale.

L'ancestrale technique yoguique convertit le souffle en substance mentale. Grâce à son avancement spirituel, le yogi devient capable de percevoir le souffle comme un concept mental, un acte de l'esprit : un souffle onirique.

On pourrait donner beaucoup d'exemples de la relation mathématique existant entre la fréquence respiratoire de l'homme et ses états de conscience. Une personne dont l'attention est totalement absorbée dans une discussion particulièrement intense, ou dans quelque tâche matérielle difficile ou délicate à exécuter, respire automatiquement très lentement. La fixité de l'attention dépend de la lenteur de la respiration. Une respiration rapide et inégale est inévitablement accompagnée d'états émotionnels nuisibles : peur, convoitise, colère. Le singe toujours en mouvement respire à une fréquence de trente-deux fois par minute contrairement à la moyenne humaine de dix-huit fois. L'éléphant, la tortue, le serpent et les autres créatures reconnues pour leur longévité ont une fréquence respiratoire moindre que celle de l'homme. Par exemple, la tortue géante, laquelle peut atteindre l'âge de trois cents ans, respire seulement quatre fois par minute.

Les effets régénérateurs du sommeil sont dus au fait que l'homme perd temporairement conscience de son corps et de sa respiration. L'être humain endormi devient un yogi ; chaque nuit, il accomplit inconsciemment le rite yoguique qui le libère de toute identification avec le corps et qui unit sa force vitale aux courants curatifs importants de la région du cerveau et à ceux, moins importants, des six dynamos secondaires de ses centres spinaux. Sans le savoir, la personne qui dort est ainsi rechargée par l'énergie cosmique qui soutient toute forme de vie.

Contrairement au dormeur dont la lenteur des rythmes vitaux est inconsciente, le yogi accomplit consciemment et de plein gré un processus similaire, mais de façon simple et naturelle. Le *Kriya* Yogi utilise sa technique pour nourrir et saturer de lumière impérissable toutes les cellules de son

corps et pour les maintenir ainsi dans un état de magnétisation spirituelle. De façon scientifique, il rend la respiration non nécessaire, sans toutefois entrer (durant ses heures de pratique) dans les états négatifs de sommeil, d'inconscience ou de mort.

Chez les humains sous l'emprise de *maya* ou loi de la nature, la force vitale est orientée vers le monde extérieur ; ses courants sont alors mal utilisés et se perdent dans les sens. La pratique du *Kriya* en inverse le flux : la force vitale est dirigée mentalement vers le cosmos intérieur et s'unit de nouveau aux énergies subtiles de l'axe cérébro-spinal. La force vitale ainsi renforcée devient un véritable élixir spirituel permettant de renouveler les cellules du corps et les cellules cérébrales du yogi.

Grâce à une nourriture appropriée, les rayons solaires et des pensées harmonieuses, les hommes influencés uniquement par la nature et son plan divin atteindront la réalisation du Soi en un million d'années. Douze ans de vie normale et saine sont requis pour apporter un perfectionnement, même minime, dans la structure du cerveau ; et un million d'années sont requises pour purifier suffisamment le siège du cerveau afin qu'il manifeste la conscience cosmique. Cependant, par l'utilisation d'une science spirituelle, le *Kriya* Yogi se soustrait à la nécessité d'observer rigoureusement les lois de la nature pendant une longue période.

En dénouant la corde du souffle reliant l'âme au corps, le *Kriya* sert à prolonger la vie et à étendre la conscience à l'infini. Cette technique du yoga sort victorieuse de la lutte acharnée entre l'esprit et les sens empêtrés dans la matière et libère le fidèle pour que, de nouveau, il hérite de son Royaume éternel. Le fidèle sait alors que son être véritable n'est pas

rattaché à l'enveloppe physique ni à la respiration - symbole de l'asservissement de l'homme à l'air et aux contraintes fondamentales de la nature.

Maître de son corps et de son esprit, le *Kriya Yogi* remporte finalement la victoire sur l'« ultime ennemi[200] », la Mort.

> Lors tu consumeras la Mort, qui nous consume,
> Et morte étant la Mort, il n'est plus de mourir[201].

L'introspection ou « être assis en silence » est un moyen non scientifique d'essayer de séparer de force l'esprit et les sens, reliés par l'énergie vitale. L'esprit en contemplation, alors qu'il essaie de retourner à sa nature divine, est constamment ramené vers les sens par les courants vitaux. Le *Kriya*, en contrôlant directement l'esprit au moyen de la force vitale, est le chemin le plus facile, le plus efficace et le plus scientifique pour accéder à l'Infini. Si la théologie peut être définie comme une « voie lente et incertaine » pour mener à Dieu, le *Kriya Yoga* peut, à juste titre, être appelé la « voie rapide et directe » menant à Dieu.

La science yoguique est fondée sur l'étude empirique de toutes les formes de techniques de concentration et de méditation. Le yoga rend le disciple apte à interrompre ou à rétablir à volonté le courant vital des cinq téléphones sensoriels de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. En ayant ainsi le pouvoir de se déconnecter des sens, le yogi peut très facilement, et à volonté, connecter son esprit aux Royaumes divins ou au monde matériel. Il n'est désormais plus ramené contre son gré par la force vitale vers la sphère grossière des sensations perturbatrices et des pensées agitées.

La vie d'un *Kriya Yogi* émérite est influencée, non par les résultats de ses actions passées, mais uniquement par les directives émanant de son âme. Le fidèle évite ainsi, dans la

vie courante, d'avoir à subir une lente progression dépendant uniquement des actions bonnes ou mauvaises de son ego : pénible reptation d'escargot comparée au vol d'aigle majestueux de son âme.

La méthode supérieure, qui consiste à vivre en accord avec l'âme, libère le yogi. Émergeant de la prison de son ego, il respire l'air pur de l'omniprésence. Être assujetti à vivre uniquement selon les lois de la nature instaure, au contraire, un rythme humiliant. En suivant la voie de l'évolution ordinaire, un être humain ne peut en exiger une quelconque accélération de la part de l'ordre naturel. Même s'il ne transgresse aucune des lois qui régissent son corps et son esprit, il devra néanmoins subir la mascarade des incarnations successives pendant un million d'années avant d'atteindre son émancipation finale.

Les méthodes condensées du yogi, l'affranchissant de toute identification avec le corps et l'esprit au profit de l'individualité de l'âme, sont donc recommandées à ceux qui refusent la perspective d'attendre mille fois mille ans. Ce temps est augmenté pour l'être humain ordinaire qui ne vit même pas en harmonie avec les lois de la nature. Ayant délaissé son âme, il poursuit de préférence des jouissances triviales, offensant ainsi en pensées et en actes la douce pureté de la nature. Dans ce cas, deux millions d'années peuvent à peine suffire à libérer un tel être.

L'être humain fruste réalise rarement, voire jamais, que son corps est un Royaume régi par l'Âme souveraine établie sur le trône du cerveau et secondée par les gouverneurs des six centres spinaux ou sphères de conscience. Cette théocratie s'étend sur une multitude de sujets obéissants : vingt-sept mille milliards de cellules (dotées d'une infaillible intelligence, même si celle-ci semble automatique, avec laquelle elles

exécutent toutes les fonctions de croissance, de transformation et de dissolution dans l'organisme) ainsi que cinquante millions de pensées, émotions et autres phases alternatives traversant la conscience humaine au cours des soixante années d'une vie moyenne.

Toute révolte apparente du corps physique ou de l'esprit contre l'Âme souveraine, se manifestant par une maladie ou une déficience mentale, est due non au manque de loyauté de ses humbles sujets, mais au mauvais usage présent ou passé que l'être humain a fait de son individualité ou libre arbitre — lequel lui a été octroyé de façon irrévocable en même temps que son âme.

En s'identifiant à un ego superficiel, l'homme tient pour acquis que c'est lui qui pense, veut, ressent, digère sa nourriture et se maintient en vie, n'admettant jamais (bien qu'il lui suffirait d'un peu de réflexion) que, dans sa vie courante, ses actions passées (karma), la nature ou son environnement ne font de lui qu'une marionnette. Toutes les réactions intellectuelles de l'homme, ses sentiments, ses humeurs et ses habitudes, ne sont que les effets de causes passées, venant de sa vie présente ou d'une vie révolue. Cependant, son âme royale se situe bien au-dessus de telles influences. En repoussant les vérités et les libertés éphémères, le *Kriya Yogi* dépasse toute forme d'illusion et, libéré de toute entrave, rejoint son Être véritable. Toutes les Écritures du monde déclarent que l'homme n'est pas un corps périssable, mais une âme vivante. Dans le *Kriya Yoga*, l'homme découvre une méthode prouvant ce que les Écritures affirment.

« Le rituel extérieur ne peut détruire l'ignorance parce que l'un et l'autre ne sont pas contradictoires, écrivait Shankara dans son célèbre *Century of Verses*. La connaissance réalisée

en soi-même peut, seule, abolir l'ignorance... La connaissance ne peut jaillir autrement que par la recherche. Qui suis-je ? Comment cet univers est-il né ? Qui en est l'auteur ? Quelle en est la cause matérielle ? Il s'agit ici du genre de recherche à laquelle je me réfère. » L'intellect n'a pas de réponse à ces questions ; c'est pour cette raison que les rishis ont mis au point le yoga comme technique de recherche spirituelle.

Le véritable yogi, en empêchant ses pensées, sa volonté et ses sentiments de s'identifier faussement avec ses désirs corporels et en unissant son esprit aux forces superconscientes présentes dans les sanctuaires spinaux, vit dans le monde selon les desseins de Dieu. Il n'obéit plus alors à ses impulsions issues du passé, ni aux nouvelles inventions de ses faiblesses humaines. Trouvant la plénitude dans son Désir suprême, il est en sécurité dans le havre ultime de l'Esprit divin, rempli d'inépuisable béatitude.

Se référant à l'efficacité certaine et méthodique du yoga, Krishna fait l'éloge du yogi qui en possède la technique dans les mots suivants:

> « Le yogi est plus grand que les ascètes qui disciplinent leur corps, plus grand même que les adeptes de la voie de la sagesse (*Jnana Yoga*) ou de la voie de l'action (*Karma Yoga*) ; sois donc un yogi, ô disciple Arjuna[202] ! »

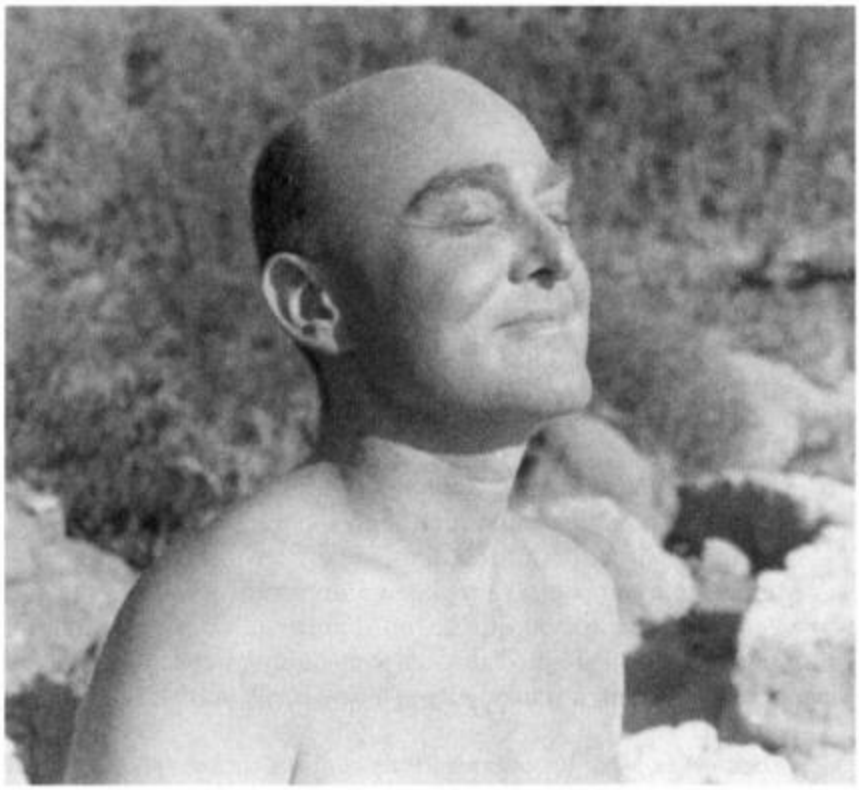
Le *Kriya Yoga* est le véritable « rite du feu » maintes fois exalté dans la Gita. Le yogi jette ses désirs humains dans le feu de joie monothéiste consacré au Dieu sans égal. C'est, en effet, la véritable cérémonie yoguique du feu dans laquelle tous les désirs présents et passés représentent le combustible consumé par l'amour divin. La Flamme suprême reçoit l'offrande de toute la folie humaine et le yogi est débarrassé de toute impureté. De manière métaphorique, ses os dépouillés de toute chair de désir, son squelette karmique blanchi par le

soleil antiseptique de la sagesse, et ne présentant ainsi plus rien d'offensant devant l'homme et le Créateur, le yogi est enfin pur.

En janvier 1937, sur une plage privée d'Encinitas, en Californie, après cinq ans de pratique quotidienne du *Kriya Yoga*, M. Lynn reçut dans l'état de *samadhi* (superconscience) la Vision béatifique : le Seigneur infini en tant que Gloire intérieure.

« La vie équilibrée de M. Lynn peut être une source d'inspiration pour tous les hommes » a dit un jour Yogananda. Tout en s'acquittant consciencieusement de ses devoirs en ce monde, M. Lynn trouvait le temps chaque jour de méditer profondément sur Dieu. L'homme d'affaires prospère est devenu un *Kriya* Yogi accompli en atteignant l'illumination.

Paramahansaji l'appelait souvent avec tendresse « saint Lynn », et lui conféra en 1951 le nom monastique de Rajarsi Janakananda (d'après Janaka, ancien roi de l'Inde qui s'illustra spirituellement). Le titre de rajarsi, signifiant littéralement « rishi royal », est dérivé de *raja* (« roi ») et de *rsi* (ou rishi, « grand saint »).



UN OCCIDENTAL EN SAMADHI
Rajarsi Janakananda (James J. Lynn)

CHAPITRE 27

CRÉATION D'UNE ÉCOLE DE YOGA À RANCHI

« Pourquoi es-tu si opposé au travail d'organisation ? »

Cette question du Maître me déconcerta un peu. Il est vrai qu'à cette époque, j'étais convaincu que les organisations étaient uniquement des « nids de guêpes ».

« C'est une tâche ingrate, Maître, lui répondis-je. Peu importe ce que fait ou ne fait pas le responsable, il est toujours critiqué.

— Veux-tu garder pour toi seul tout le divin *channa* (lait caillé) ? » Mon guru accompagna sa réplique d'un regard sévère.

« Penses-tu que toi ou quelqu'un d'autre aurait pu atteindre la communion avec Dieu grâce au yoga sans qu'une lignée de généreux maîtres n'ait consenti à transmettre son savoir aux autres ? »

Il ajouta :

« Dieu est le Miel, les organisations sont les ruches ; les deux sont indispensables. Il est vrai que toute structure dépourvue d'âme est vaine, mais pourquoi ne créerais-tu pas des ruches bourdonnantes d'activités et remplies de nectar spirituel ? »

Son conseil me toucha profondément. Je ne répliquai rien sur le moment, mais une résolution inébranlable s'installa en mon cœur : celle de partager désormais avec mes semblables,

autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire, les vérités libératrices apprises aux pieds de mon guru. « Seigneur, priai-je, puisse Ton amour illuminer à jamais le sanctuaire de ma dévotion et puissé-je être capable d'éveiller Ton amour en tous les cœurs. »

Lors d'une précédente conversation, avant mon entrée dans l'Ordre des Swamis, Sri Yukteswar m'avait fait aussi cette remarque, tout à fait inattendue :

« Comme la compagnie d'une épouse te manquera au seuil de la vieillesse ! La charge de père de famille pourvoyant aux besoins de sa femme et de ses enfants est un rôle bien utile et béni de Dieu, ne crois-tu pas ?

— Maître, avais-je protesté, soudain alarmé, vous savez bien que, dans cette vie, je n'ai d'autre désir que la compagnie du Bien-Aimé cosmique. »

Sri Yukteswar s'était mis à rire si joyeusement que je compris qu'il avait prononcé ces paroles uniquement dans le but de me mettre à l'épreuve. Puis, il avait ajouté lentement :

« Souviens-toi, celui qui rejette les devoirs terrestres habituels ne peut légitimer ce choix qu'en assumant d'autres responsabilités envers une bien plus grande famille. »

L'éducation correcte de la jeunesse avait toujours été un idéal qui me tenait à cœur. Je constatais combien une éducation classique uniquement préoccupée de développer le corps et l'intellect donnait des résultats stériles. L'enseignement des valeurs morales et spirituelles, sans lesquelles l'homme ne peut parvenir au bonheur, était absent des programmes scolaires officiels. Je pris donc la résolution de fonder une école où les jeunes garçons pourraient recevoir une éducation leur permettant de devenir des hommes dans toute l'acception du terme. C'est à Dihika, petit village de

campagne du Bengale, que je fis mes premiers pas dans cette direction en débutant avec sept jeunes élèves.

Un an plus tard, en 1918, grâce à la générosité du Maharajah de Kasimbazar, Sir Manindra Chandra Nundy, je pus installer mes élèves, de plus en plus nombreux, à Ranchi, dans le Bihar. Cette ville, située à environ trois cents kilomètres de Calcutta, jouit d'un des climats les plus sains de l'Inde. Le palais de Kasimbazar à Ranchi servit de bâtiment principal à la nouvelle école que je nommai : « Yogoda Satsanga Brahmacharya Vidyalaya[203]. »

Je préparai un programme d'enseignement pour les classes primaires et secondaires dans lequel j'ajoutai aux disciplines purement académiques des cours d'agriculture, de technique et de commerce. Je m'arrangeai également pour que la plupart des cours aient lieu en plein air, me conformant ainsi à l'idéal d'éducation des anciens rishis (dont les ashrams en pleine forêt servaient de centres d'enseignement laïque et spirituel pour la jeunesse indienne).

À Ranchi, on enseigne également aux étudiants la méditation yoguique ainsi qu'un système unique pour fortifier la santé et développer le corps physique : le *Yogoda*, dont je découvris les principes en 1916.

Ayant pris conscience que le corps humain est comparable à une batterie électrique, j'en déduisis qu'on pouvait le recharger d'énergie en utilisant directement la volonté humaine. Toute action étant impossible sans *l'utilisation de la volonté*, l'homme peut donc faire appel au moteur indispensable qu'est la volonté pour renouveler ses forces sans pour cela recourir à des appareils encombrants ou à des exercices mécaniques. Avec les simples techniques du *Yogoda*, on peut consciemment et instantanément recharger

sa force vitale, centrée dans le bulbe rachidien, à partir des réserves illimitées de l'énergie cosmique.

Les élèves de Ranchi réagirent merveilleusement bien à cette technique ; ils développèrent de surprenantes capacités leur permettant de faire passer la force vitale d'une partie du corps à une autre et de se maintenir en parfait équilibre dans des postures (asanas[204]) difficiles. Ils accomplirent des prouesses de force et d'endurance que de nombreux adultes robustes ne pouvaient égaler.

Mon plus jeune frère, Bishnu Charan Ghosh, vint rejoindre l'école de Ranchi ; il devint plus tard un culturiste renommé. En 1938-1939, Bishnu et l'un de ses élèves allèrent en Occident pour y faire des démonstrations de force et de maîtrise musculaires. Les professeurs de l'Université de Columbia à New York et de nombreuses autres universités d'Amérique et d'Europe furent impressionnés par ces prouesses témoignant du pouvoir de l'esprit sur le corps[205].

Dès la fin de la première année à Ranchi, les demandes d'admission s'élevaient à deux mille. Or l'école, conçue à l'origine pour être un internat, ne disposait que de cent places. C'est ainsi qu'en peu de temps, l'enseignement fut étendu aussi aux externes.

À Vidyalaya, je devais à la fois jouer le rôle de père et de mère pour les jeunes enfants et faire face à de nombreuses difficultés liées à l'organisation. Je me rappelais souvent les paroles du Christ : « Il n'est personne qui, ayant quitté, à cause de moi et à cause de la bonne nouvelle, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa mère, ou son père, ou ses enfants, ou ses terres, ne reçoive au centuple, présentement dans ce siècle-ci, des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants et des terres, avec des persécutions et, dans le siècle à venir, la vie éternelle[206]. »

Sri Yukteswar interprétait ces paroles de la façon suivante : « Le fidèle qui, contrairement à l'usage courant, renonce à se marier et à élever des enfants en vue d'assumer de plus grandes responsabilités envers la société en général ("au centuple, présentement dans ce siècle-ci, des maisons, des frères") accomplit un travail souvent accompagné de persécutions de la part d'un monde qui ne le comprend pas. Mais le fait de s'identifier à un cercle plus large de personnes aide le fidèle à surmonter son égoïsme et lui offre en retour une récompense divine. »

Un jour, mon père vint à Ranchi pour m'accorder sa bénédiction paternelle longtemps refusée car je l'avais blessé en n'acceptant pas le poste qu'il m'offrait à la Société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur.

« Mon fils, dit-il, j'approuve maintenant de bon cœur la vie que tu as choisi de vivre. J'éprouve une grande joie à te voir ainsi entouré de tous ces jeunes enfants heureux et pleins de vitalité. Ta place est ici plutôt qu'en compagnie des chiffres sans vie des horaires de chemins de fer ! »

Il désigna de la main la douzaine de petits enfants marchant toujours sur mes talons.

« Je n'ai eu moi-même que huit enfants, me fit-il remarquer, les yeux brillants, mais je peux comprendre ce que tu ressens ! »

Ayant à notre disposition une dizaine d'hectares de terre fertile, les élèves, les professeurs ainsi que moi-même, pouvions profiter quotidiennement de périodes de jardinage et de travail en plein air. Nous possédions plusieurs animaux domestiques, dont un jeune daim particulièrement adoré des enfants. J'aimais, moi aussi, tellement le daim que je lui permettais de dormir dans ma chambre. Dès l'aube, le petit

animal venait en trottinant jusqu'à mon lit en quête d'une caresse matinale.

Un jour, devant me rendre à la ville pour y régler une affaire, j'avais nourri l'animal plus tôt que d'habitude. J'avertis les enfants de ne pas donner à manger au daim avant mon retour. L'un des enfants désobéit et lui donna à boire une grande quantité de lait. Une triste nouvelle m'attendait en rentrant le soir : « Le daim est presque mort car il a trop mangé. »

C'est en pleurant que j'installai l'animal apparemment sans vie sur mes genoux. Je suppliai Dieu d'avoir pitié de lui et d'épargner sa vie. Quelques heures plus tard, la petite créature ouvrit les yeux, se leva et fit quelques pas. Tous les enfants s'exclamèrent de joie.

Mais, cette nuit-là, je reçus une importante leçon dont je me souviendrai toujours. Je veillai le daim jusqu'à deux heures du matin et ensuite je m'endormis. Le daim m'apparut en rêve et me parla ainsi : « Tu me retiens captif. S'il te plaît, laisse-moi partir, laisse-moi partir !

— Très bien, lui répondis-je dans mon rêve. »

Je m'éveillai immédiatement et m'écriai :

« Les enfants, le daim est en train de mourir ! »

Ils accoururent à mes côtés. Je me précipitai vers le coin de la chambre où j'avais installé l'animal. Ce dernier fit un effort ultime pour se lever, trébucha devant moi pour ensuite s'effondrer, mort, à mes pieds.

Suivant le karma collectif qui guide et régit le destin des animaux, la vie du daim était terminée et il était prêt à évoluer vers une forme plus élevée. Mais, par mon attachement profond, ainsi que par mes prières ferventes, je l'avais retenu prisonnier sous sa forme animale alors que son

âme luttait pour s'en libérer. Je compris plus tard combien ce comportement avait été égoïste. L'âme du daim plaida sa cause dans un rêve, parce que sans ma permission affectueuse elle ne voulait ou ne pouvait se libérer. Dès que j'y consentis, elle s'en alla.

Ma tristesse se dissipa ; je compris une fois de plus que Dieu demande à Ses enfants d'aimer toute chose comme faisant partie de Lui et de ne pas croire de façon erronée que la mort représente la fin de tout. L'homme ignorant ne voit que le mur infranchissable de la mort, lui dérobant, apparemment à jamais, ses amis les plus chers. Mais l'homme libre de tout attachement, celui qui aime les autres comme étant des manifestations du Seigneur, comprend qu'à la mort les êtres chers sont simplement retournés près de Lui pour une période de répit et de joie.

L'école de Ranchi, qui connut des débuts modestes, devint ensuite une institution renommée au Bihar et au Bengale. Plusieurs sections de l'école sont financées par des dons provenant de personnes qui sont heureuses de perpétuer les idéaux éducatifs des rishis. Des annexes florissantes ont été établies à Midnapore et Lackhanpur.

Parmi les nombreuses activités de l'école de Ranchi, on trouve également un secteur médical où les médicaments et les soins des docteurs sont dispensés gratuitement aux pauvres des environs. Plus de dix-huit mille personnes en moyenne y sont traitées annuellement. Le Vidyalaya est reconnu tant dans le domaine des sports de compétition que sur le plan scolaire ; plusieurs diplômés de Ranchi se sont distingués plus tard à l'université.

Au cours des trois dernières décennies, l'école de Ranchi eut l'honneur d'accueillir de nombreux visiteurs éminents de l'Orient comme de l'Occident. Swami Pranabananda, le « Saint

aux deux corps » de Bénarès, vint passer quelques jours à Ranchi en 1918. Le grand maître fut profondément touché de voir les cours se dérouler de façon pittoresque sous les arbres et de voir, le soir, les jeunes garçons rester assis sans bouger en méditation yoguique des heures durant.

« Mon cœur est rempli de joie, dit-il, en constatant que cette institution applique l'idéal d'éducation de la jeunesse, prôné par Lahiri Mahasaya. Que les bénédictions de mon guru vous accompagnent. »

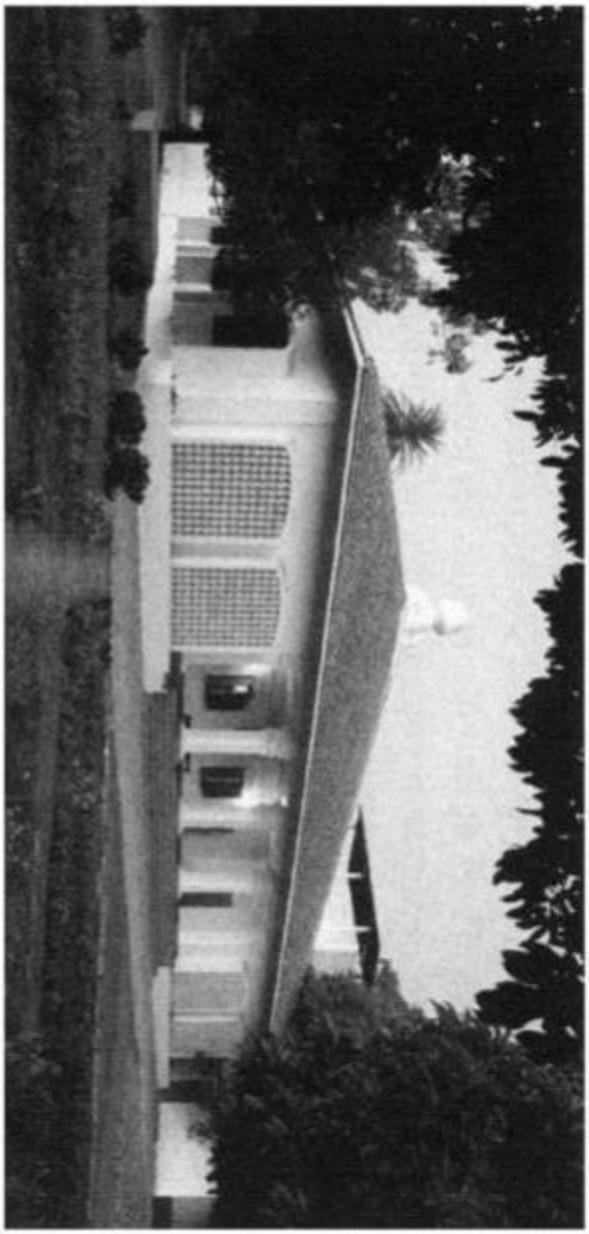
Un jeune garçon assis près de moi se risqua à poser une question au grand yogi :

« Maître, est-ce que je deviendrai un moine plus tard ? Est-ce que ma vie sera totalement consacrée à Dieu ? »

Swami Pranabananda lui sourit gentiment, mais son regard sondait l'avenir.

« Mon enfant, répliqua-t-il, lorsque tu seras devenu un homme, une jeune et belle épouse t'attendra. »

(Après avoir projeté pendant des années d'entrer dans l'Ordre des Swamis, le garçon finit effectivement par se marier.)



YOGODA SATSANGA BRANCH MATH

Le Yogoda Satsanga Society of India Branch Math and Ashram de Ranchi fut fondé par Paramahansa Yogananda lorsqu'il transféra son école de garçons sur ce site en 1918. Aujourdhui, le Branch Math sert les membres YSS et répand l'enseignement du *Kriya Yoga* de Paramahansaji dans toute l'Inde. En dehors de ses activités spirituelles, le centre s'occupe de plusieurs institutions éducatives et d'un dispensaire caritatif.

Peu après le passage de Swami Pranabananda à Ranchi, j'allai, en compagnie de mon père, lui rendre visite à Calcutta où il séjournait temporairement. La prédiction que Pranabananda avait faite bien des années auparavant me revint en mémoire : « Je te reverrai, plus tard, avec ton père. »

Lorsque mon père entra dans la chambre du Swami, l'illustre yogi se leva de son siège et vint l'embrasser avec une

affection empreinte de respect.

« Bhagabati, lui dit-il, que fais-tu pour toi-même ? Ne vois-tu pas que ton fils est en train de s'élever rapidement vers l'Infini ?

Je rougis d'entendre cet éloge devant mon père. Le Swami poursuivit :

« Tu te souviens, n'est-ce pas, que notre bienheureux guru avait l'habitude de répéter : "*Banat, Banat, ban jai*[207]". Alors, pratique ton *Kriya Yoga* assidûment pour atteindre rapidement les portes du Divin.»

Le corps de Pranabananda, qui m'avait paru en si bonne forme et si vigoureux lors de mon étonnante première visite à Bénarès, montrait maintenant des signes évidents de vieillesse même si le yogi se maintenait toujours admirablement droit.

« Swamiji, lui demandai-je en le regardant droit dans les yeux, ne sentez-vous pas la progression de la vieillesse ? Est-ce que votre perception de Dieu diminue à mesure que votre corps s'affaiblit ? »

Il sourit de manière angélique et me répondit :

« Le Bien-Aimé est plus que jamais avec moi maintenant. »

Sa conviction inébranlable impressionna mon esprit et mon âme. Il poursuivit :

« Je bénéficie toujours de mes deux pensions de retraite : la première venant de Bhagabati, ici présent, et l'autre venant d'en haut ! »

Pointant son doigt vers le ciel, le saint demeura un instant transfiguré par l'extase, le visage rayonnant de lumière divine. C'était là une réponse amplement suffisante à ma question !

Ayant remarqué que la chambre de Pranabananda était remplie de plantes et de paquets de graines, je lui en demandai l'explication.

« J'ai quitté définitivement Bénarès, dit-il, et je pars bientôt pour l'Himalaya. J'y établirai un ashram à l'intention de mes disciples. Ces semences produiront des épinards et quelques autres légumes. Mes chers disciples mèneront une existence simple, passant leur temps dans la bienheureuse union avec Dieu. Nous n'aurons besoin de rien d'autre. »

Mon père demanda à son frère-disciple quand il pensait revenir à Calcutta.

« Plus jamais, répondit le saint. Cette année est celle où Lahiri Mahasaya m'a dit qu'il me faudrait quitter pour toujours ma ville bien-aimée de Bénarès pour me rendre dans l'Himalaya afin d'y abandonner mon corps mortel. »

À ces mots, mes yeux se remplirent de larmes, mais le Swami sourit tranquillement. Il me faisait penser à un petit enfant céleste, assis en toute confiance sur les genoux de la Mère Divine. Le poids des ans ne compte pas pour un grand yogi en pleine possession des pouvoirs spirituels suprêmes car il est en mesure de régénérer à son gré les cellules de son corps. Parfois, cependant, il ne se préoccupe pas de retarder le processus du vieillissement, permettant ainsi à son karma de se consumer sur le plan physique. En effet, afin de gagner du temps, il se sert de son corps présent pour éviter d'avoir encore à éliminer des résidus de karma dans une nouvelle incarnation.

Quelques mois plus tard, je rencontrai Sanandan, un vieil ami à moi et un disciple proche de Pranabananda.

« Mon adorable guru n'est plus, me dit-il en pleurs. Il avait fondé un ermitage près de Rishikesh où il formait ses disciples avec amour. Lorsque nous fûmes bien installés et

qu'il fut à même de constater nos rapides progrès spirituels sous sa protection, il proposa un jour de nourrir un grand nombre d'habitants de Rishikesh. Je lui demandai pourquoi il voulait inviter une si grande foule.

« "Ce sera ma dernière fête solennelle" répondit-il.

« Je ne compris pas tout de suite ce que ses paroles voulaient dire.

« Pranabanandaji nous aida à préparer une quantité considérable de nourriture. Nous avons pu servir environ deux mille invités. Après la fête, il s'assit sur une haute plateforme et fit un sermon inspiré sur l'Infini. À la fin, sous les yeux des milliers de personnes, il se tourna vers moi, qui étais assis à ses côtés sous le dais, et prononça ces mots avec une puissance inhabituelle :

« "Sanandan, prépare-toi, je vais me débarrasser de mon enveloppe charnelle[208]."

« Je restai muet de stupéfaction, puis me mis à crier d'une voix forte : « "Maître, ne faites pas cela ! S'il vous plaît, ne le faites pas !"

« La foule gardait le silence, se demandant ce que signifiaient mes paroles. Pranabanandaji me sourit, mais ses yeux contemplaient déjà l'Éternité.

« "Ne sois pas égoïste, dit-il, et ne t'afflige pas à cause de moi. Pendant longtemps je vous ai tous servis de bon cœur ; maintenant réjouis-toi et souhaite-moi un bon voyage. Je vais rejoindre mon Bien-Aimé cosmique" « Pranabanandaji ajouta dans un murmure :

« "Je renaîtrai bientôt. Après avoir joui d'une courte période de profonde béatitude, je reviendrai sur terre rejoindre Babaji[209]. Vous connaîtrez, dans un proche futur, le jour et le lieu où mon âme revêtira une nouvelle enveloppe corporelle."

« Il s'écria encore :

« "Sanandan, voici le moment de me débarrasser de mon enveloppe corporelle avec le second *Kriya Yoga*[210]."

« Pranabananda regarda tous les visages qui étaient maintenant tournés vers lui et les bénit. Puis, dirigeant son regard vers l'intérieur sur l'œil spirituel, il se figea dans une complète immobilité. Tandis que la foule émue le croyait en train de méditer dans un état d'extase, il avait déjà quitté le tabernacle de chair et son âme avait plongé dans l'immensité cosmique. Les disciples touchèrent son corps, toujours assis dans la position du lotus, mais il était devenu froid. Il ne restait plus qu'une enveloppe corporelle rigide ; l'occupant s'était enfui vers les rivages de l'immortalité. »

Tandis que Sanandan finissait de me faire ce récit, je pensais en moi-même : « Le bienheureux "Saint aux deux corps" eut une mort aussi spectaculaire que sa vie ! »

Je voulus connaître l'endroit où devait renaître Pranabananda, mais Sanandan répondit :

« Je considère cette information comme une confidence sacrée. Je ne la révélerai à personne. Peut-être le découvriras-tu par d'autres sources. »

J'appris plus tard grâce à Swami Keshabananda[211] que Pranabananda, quelques années après sa réincarnation dans un nouveau corps, était allé à Badrinarayan dans l'Himalaya et avait rejoint le groupe de saints réunis autour du grand Babaji.

CHAPITRE 28

KASHI, RÉINCARNÉ ET RETROUVÉ

« S'il vous plaît, n'entrez pas dans l'eau. Rafraîchissons-nous plutôt en remplissant nos seaux d'eau. »

Je m'adressai ainsi aux jeunes étudiants de Ranchi qui m'avaient accompagné dans une randonnée d'environ douze kilomètres jusqu'à une colline avoisinante. L'étang s'étendant devant nous était en apparence accueillant, pourtant, à sa vue, j'avais éprouvé un sentiment de dégoût. La plupart des garçons se mirent à remplir leur seau, mais quelques-uns cédèrent à la tentation de s'immerger dans l'eau fraîche. À peine avaient-ils plongé que de longs serpents d'eau douce ondulèrent autour d'eux. Que de cris perçants et d'éclaboussements ! Quel spectacle comique de voir la rapidité avec laquelle les enfants sortirent de l'eau !

Après avoir atteint notre lieu de destination, nous prîmes plaisir à pique-niquer sur l'herbe. Je m'assis sous un arbre et les garçons m'entourèrent. Me trouvant d'humeur inspirée, ils me harcelèrent de questions.

« S'il vous plaît, Monsieur, me demanda l'un des enfants, dites-moi si je resterai toujours avec vous sur la voie du renoncement ?

— Non, répondis-je. Tu seras ramené chez toi contre ton gré, et plus tard tu te marieras. »

Incrédule, il protesta avec véhémence :

« On ne me ramènera à la maison que si je suis mort ! »

(Pourtant, quelques mois plus tard, ses parents l'emmenèrent en dépit de ses pleurs et de sa résistance et, plusieurs années après, il se maria.)

Après avoir répondu à de nombreuses questions, un jeune garçon du nom de Kashi s'adressa à moi. Âgé d'environ douze ans, c'était un élève brillant et aimé de tous.

« Quel sera mon destin, Monsieur ? dit-il.

— Bientôt, tu seras mort. »

Ces paroles sortirent de ma bouche spontanément sans que je pusse les retenir.

Cette révélation soudaine me choqua et m'attrista tout autant que les enfants. Me blâmant intérieurement d'avoir agi en « enfant terrible », je refusai de répondre à tout autre question.

De retour à l'école, Kashi vint me voir dans ma chambre.

« Si je meurs, me retrouverez-vous lorsque je renaîtrai afin de me mettre à nouveau sur la voie spirituelle ? » me demanda-t-il en sanglotant.

Je me sentis obligé de refuser d'assumer une si lourde responsabilité occulte. Mais dans les semaines qui suivirent, Kashi me supplia sans cesse d'accéder à sa demande et je finis par céder en le voyant à ce point troublé.

« Oui, promis-je. Si le Père Céleste m'accorde Son aide, j'essaierai de te retrouver. »

Devant m'absenter pour un court voyage durant les vacances d'été, je regrettais de ne pouvoir emmener Kashi avec moi et je le vis en tête à tête la veille de mon départ. Je lui recommandai expressément de demeurer dans les vibrations spirituelles de l'école et de refuser catégoriquement d'en sortir. D'une certaine manière, je pressentais que si

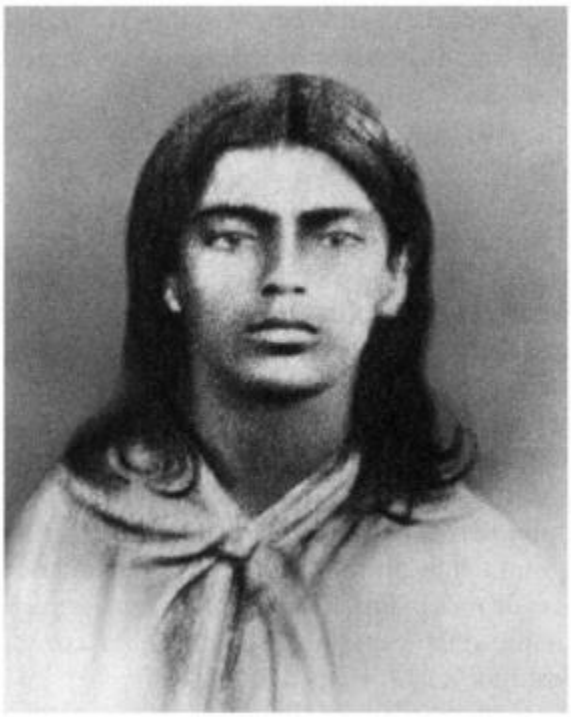
Kashi ne retournait pas chez lui, cela empêcherait le malheur d'arriver.

Je n'avais pas aussitôt quitté Ranchi que le père de Kashi s'y présenta. Quinze jours durant, il essaya de briser la volonté de son fils en lui expliquant que s'il acceptait de venir à Calcutta, ne serait-ce que quatre jours afin de voir sa mère, il l'autoriserait ensuite à revenir à l'école. Kashi refusa formellement de partir. Le père menaça alors de faire intervenir la police pour forcer son fils à le suivre. Ce dernier argument bouleversa Kashi qui ne voulait pas être responsable de la mauvaise publicité que cette intervention ne manquerait pas d'attirer sur l'école. Il ne vit d'autre choix que celui de se plier à la volonté de son père.

je revins à Ranchi quelques jours plus tard. Lorsque j'appris de quelle manière on avait emmené Kashi, je partis en toute hâte pour Calcutta. Une fois arrivé dans la ville, je louai un fiacre. De façon étonnante, comme nous franchissions le pont d'Howrah au-dessus du Gange, les premières personnes que j'aperçus furent le père de Kashi ainsi que d'autres membres de sa famille en habits de deuil. Criant au cocher de s'arrêter, je sautai du fiacre et je me mis à foudroyer du regard le malheureux père.

« Monsieur l'assassin, m'écriai-je d'une manière quelque peu déraisonnable, vous avez tué mon petit garçon ! »

Le père avait déjà réalisé combien il avait eu tort de ramener de force son fils à Calcutta. Durant son court séjour dans la ville, Kashi avait ingéré de la nourriture contaminée, avait contracté le choléra et en était mort.



KASHI
Élève de l'école de Ranchi

Mon affection pour Kashi et ma promesse solennelle de le retrouver après sa mort me hantaient jour et nuit. Où que j'aille, son visage m'apparaissait. J'entrepris une quête mémorable en vue de le retrouver, tout comme des années auparavant j'avais désespérément cherché ma mère décédée.

J'avais le sentiment que, puisque Dieu m'avait doté de la faculté de raisonner, je devais m'en servir au mieux pour découvrir les lois subtiles qui me permettraient de connaître la position astrale de Kashi. Ainsi, je pensais qu'il était maintenant une âme vibrant de désirs insatisfaits - une masse de lumière flottant quelque part dans les régions astrales parmi des millions d'âmes lumineuses. Mais de quelle manière allais-je me mettre en harmonie avec les vibrations de Kashi au milieu de toutes les vibrations émises par cette multitude d'âmes ?

Je décidai d'employer une technique secrète de yoga : Je transmis mon amour à l'âme de Kashi par l'intermédiaire du « microphone » de l'œil spirituel, qui se trouve à l'intérieur du front entre les deux sourcils[212]. Je pressentais intuitivement que Kashi renaîtrait bientôt sur terre et que si je diffusais sans arrêt mon message, son âme me répondrait. Je savais que le moindre signal envoyé par Kashi serait aussitôt perçu par les nerfs de mes doigts, de mes bras et de ma colonne vertébrale.

Les mains levées en guise d'antennes, je pivotais plusieurs fois sur moi-même pour essayer de découvrir dans quelle direction se trouvait l'endroit où Kashi, pensais-je, s'était déjà réincarné dans un embryon. J'espérais ainsi capter sa réponse dans la « radio » de mon cœur réglée sur la fréquence de Kashi grâce à ma profonde concentration.

Pendant les six mois qui suivirent le décès de Kashi, je pratiquai cette méthode yoguique avec un zèle inépuisable. Un matin, alors que je me trouvais avec quelques amis dans le secteur très animé de Bowbazar à Calcutta, je levai les mains comme j'avais pris l'habitude de le faire. Et là, pour la première fois, j'eus une réponse. Je fus transporté de joie en décelant qu'un faible courant électrique affluait dans mes doigts et dans les paumes de mes mains. Ce courant se transforma bientôt en une pensée dominante venant du plus profond de ma conscience : « C'est moi Kashi, c'est moi Kashi ; viens à moi. »

En me concentrant sur la radio de mon cœur, cette pensée devint presque audible. J'entendais Kashi m'appeler encore et encore de cette voix légèrement rauque qui lui était si particulière[213]. Je saisis le bras de Prokash Das, l'un de mes compagnons, et lui souris joyeusement.

« Il me semble que j'ai localisé Kashi ! »

Je commençai à pivoter sur moi-même provoquant l'amusement non dissimulé de mes amis et de la foule des passants. Je ressentais des picotements électriques dans les doigts uniquement lorsque je me tournais vers une ruelle avoisinante, appelée à juste titre « Allée Serpentine ». Les signaux astraux disparaissaient lorsque je me tournais vers d'autres directions.

« Ah ! m'exclamai-je, c'est certainement une mère habitant cette ruelle qui abrite en son sein l'âme de Kashi. »

Comme je me rapprochais avec mes compagnons de l'Allée Serpentine, les vibrations dans mes mains levées devinrent plus fortes et plus insistantes. Soudain, j'eus le sentiment d'être attiré comme par un aimant vers le côté droit de l'allée. En passant devant l'entrée d'une certaine maison, je me retrouvai cloué sur place, à ma grande stupéfaction. En retenant mon souffle, je frappai à la porte dans un état d'émotion intense. J'avais le sentiment que ma quête si longue et si inhabituelle allait enfin aboutir !

Une domestique ouvrit la porte et m'informa de la présence de son maître ; celui-ci descendit du premier étage pour venir à ma rencontre. Il me sourit l'air interrogateur. Je ne savais comment formuler ma question qui était à la fois pertinente et impertinente.

« Je vous en prie, Monsieur, dites-moi si vous et votre femme attendez un enfant depuis environ six mois[214] ?

— Oui, c'est exact. »

Voyant que j'étais un swami, vêtu de la robe orange traditionnelle, il ajouta poliment :

« Ayez l'obligeance de me dire comment vous êtes au courant de notre situation. »

Lorsqu'il entendit l'histoire de Kashi et la promesse que je lui avais faite, l'homme, stupéfait, me crut sur parole.

« Un enfant mâle, au teint clair, naîtra bientôt chez vous, lui dis-je. Il aura le visage large, un épi dans les cheveux, et sa nature sera particulièrement spirituelle. »

J'étais certain que l'enfant à naître posséderait les mêmes particularités que Kashi.

Plus tard, j'allai voir l'enfant à qui les parents avaient donné son ancien prénom de Kashi. Même bébé, il était d'une ressemblance frappante avec mon cher élève de Ranchi. L'enfant fit instantanément preuve envers moi d'une grande affection ; notre attachement mutuel du passé se réveilla avec une intensité redoublée.

Des années plus tard, l'adolescent m'écrivit aux États-Unis. Il me faisait part de son fervent désir de suivre la voie du renoncement. Je le dirigeai vers un maître établi dans l'Himalaya qui accepta de prendre, comme disciple, Kashi réincarné.

CHAPITRE 29

RABINDRANATH TAGORE ET MOI COMPARONS NOS SYSTÈMES D'ÉDUCATION

« Rabindranath Tagore nous a enseigné le chant comme un moyen naturel d'expression de soi et à chanter comme les oiseaux, c'est-à-dire sans effort. »

Bhola Nath, un jeune élève brillant de quatorze ans qui fréquentait mon école de Ranchi, me donna cette explication un matin alors que je venais de le complimenter à propos de sa voix mélodieuse. Spontanément ou sur demande, le jeune garçon donnait libre cours à ses vocalises harmonieuses. Il avait été auparavant un élève de la célèbre école de Rabindranath Tagore, Santiniketan (le havre de paix), à Bolpur.

« Les chants de Rabindranath Tagore ont été sur mes lèvres depuis mon enfance, confiai-je à mon jeune compagnon. Tous les Bengalis, y compris les paysans illettrés, sont sous le charme de sa poésie. »

Bhola et moi chantâmes ensemble quelques refrains de Tagore qui mit en musique des milliers de poèmes indiens, certains composés par lui-même, d'autres étant d'origine ancienne.

« Je rendis visite à Rabindranath peu après qu'il eut reçu le prix Nobel de littérature, poursuivis-je. J'avais envie de le

rencontrer car j'admirais la façon directe dont il affrontait ses critiques littéraires, dis-je en riant. »

Par ces paroles, j'avais éveillé la curiosité de Bhola et ce dernier me demanda de lui en dire davantage.

« Les érudits critiquaient sévèrement Tagore pour avoir introduit un style nouveau dans la poésie du Bengale, commençai-je. Il mélangeait les expressions du langage familier avec celles de la langue classique en faisant fi des règles établies, si chères aux pandits. Sa poésie révèle de profondes vérités philosophiques en termes émouvants et en tenant peu compte des formes littéraires admises.

« Un certain critique influent et malveillant compara Rabindranath à un "pigeon-poète qui vend ses roucoulements pour une roupie la copie". Mais l'heure de la revanche sonna enfin pour Tagore ; tout le monde littéraire occidental lui rendit hommage après qu'il eut lui-même traduit en anglais son *Gitanjali* ("L'Offrande Lyrique"). Un train entier de pandits, incluant ses anciens détracteurs, se rendit à Santiniketan pour le féliciter.

« Rabindranath ne reçut les visiteurs qu'après les avoir fait intentionnellement attendre pendant un temps assez long. Ensuite, il écouta leurs louanges, confiné dans un silence stoïque. Finalement, il retourna contre eux leur arme habituelle : la critique.

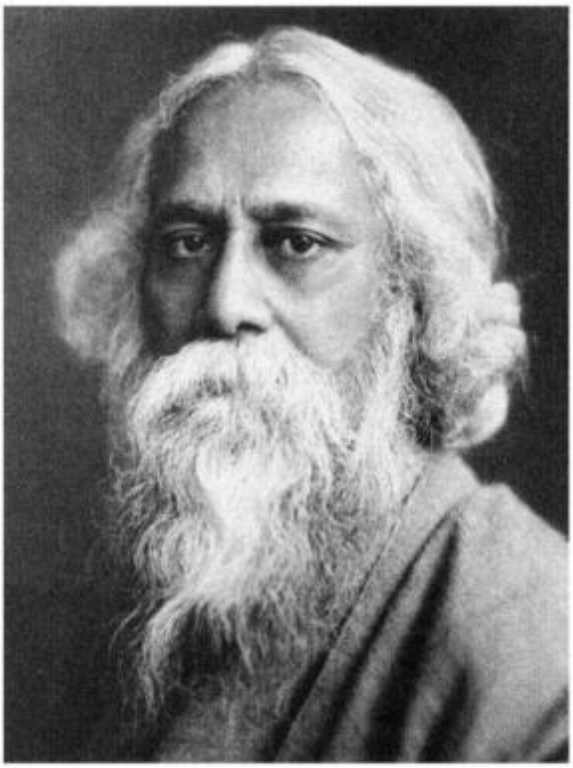
« "Messieurs, leur dit-il, l'hommage enivrant que vous me rendez aujourd'hui se mêle de façon incongrue aux relents putrides de votre mépris passé. Y aurait-il un lien entre l'attribution de mon prix Nobel et votre soudaine capacité à apprécier mon œuvre ? Je suis pourtant le même poète qui vous a tellement déplu lorsqu'il a pour la première fois offert ses humbles fleurs au sanctuaire du Bengale."

« Les journaux publièrent un compte rendu du blâme sévère donné par Tagore à ses détracteurs. J'admirais la franchise de cet homme qui ne se laissait pas aveugler par la flatterie. À Calcutta, je fus introduit auprès de Rabindranath par son secrétaire, M. C. F. Andrews[215], lequel était vêtu d'un simple *dhoti* bengali. Il appelait affectueusement Tagore "Gurudeva".

« Rabindranath me reçut aimablement. Une aura de charme, de culture et de courtoisie irradiait de sa personne. En réponse à mes questions concernant ses sources d'inspiration, il me raconta avoir été principalement influencé par nos poèmes épiques religieux et par les œuvres de Vidyapati, un poète bien connu du XIVe siècle. »

Inspiré par ces souvenirs, je commençai à chanter la version de Tagore d'un vieux chant bengali : « Allume la lampe de Ton amour ». Bhola et moi chantions joyeusement tout en nous promenant dans le domaine du Vidyalaya.

Environ deux ans après la fondation de mon école de Ranchi, Rabindranath m'invita à Santiniketan afin d'échanger nos impressions sur nos idéaux d'éducation. J'acceptai avec enthousiasme. À mon arrivée, le poète était assis à son bureau et, comme lors de notre première rencontre, je pensai en le voyant qu'il représentait le modèle d'homme le plus admirable, le plus parfait dont pouvait rêver un peintre. Son beau visage de noble patricien, délicatement ciselé, était encadré de longs cheveux et d'une barbe élégante. Il possédait de grands yeux tendres, un sourire angélique et une voix aux accents de flûte, littéralement enchanteresse. Robuste, grand et digne, il alliait une tendresse quasi féminine à une charmante spontanéité enfantine. Ce doux chanteur incarnait l'image idéale qu'on se fait d'un poète.



RABINDRANATH TAGORE
Poète inspiré du Bengale et prix Nobel de littérature.

Tagore et moi fûmes bientôt absorbés dans l'étude comparative de nos écoles respectives fondées sur des bases non orthodoxes. Nous découvrîmes plusieurs caractéristiques identiques : enseignement en plein air, simplicité, une grande place laissée à l'esprit de créativité de l'enfant. Toutefois, Rabindranath insistait beaucoup sur l'étude de la littérature et de la poésie ainsi que sur l'expression de soi à travers la musique et le chant, comme j'avais pu le constater dans le cas de Bhola. À Santiniketan, les enfants observaient des périodes de silence, mais ne recevaient aucune formation particulière en yoga.

Le poète écouta avec une attention flatteuse ma description des exercices énergétiques de mon système Yogoda ainsi que des techniques de concentration yoguique enseignées à tous les élèves de Ranchi.

Tagore me raconta les pénibles débuts de sa vie d'écolier :

« Je me suis sauvé de l'école après la cinquième année » me dit-il en riant.

Je pouvais aisément comprendre combien sa nature raffinée de poète avait pu être heurtée par l'atmosphère ennuyeuse et la discipline sévère des salles de classe !

« C'est la raison pour laquelle j'ai ouvert cette école de Santiniketan à l'ombre des arbres et sous la splendeur du ciel. »

En me désignant d'un geste éloquent un petit groupe d'élèves en train d'étudier dans le magnifique jardin, il remarqua :

« L'enfant est dans son environnement naturel parmi les fleurs et les chants d'oiseaux. Il peut alors exprimer plus facilement ses talents personnels, vrais trésors cachés au fond de lui. La véritable éducation ne consiste pas à faire assimiler de force des connaissances venant de l'extérieur, mais à aider à faire émerger la réserve infinie de sagesse enfouie à l'intérieur de chacun[216]. »

J'approuvai et ajoutai :

« Dans les écoles ordinaires, on répond aux besoins instinctifs des jeunes, comme la quête d'un idéal ou le culte des héros, uniquement par l'énumération de statistiques arides et d'époques chronologiques. »

Le poète me parla aussi avec affection de son père, Devendranath, qui lui avait inspiré les débuts de Santiniketan :

« Mon père m'avait fait cadeau de cette terre fertile où il avait déjà construit une maison d'amis et un temple. Je commençai mon expérience éducative ici, en 1901, avec un

petit groupe de dix garçons. Les huit mille livres du prix Nobel furent toutes investies dans les besoins matériels de l'école. »

Devendranath, l'aîné des Tagore, bien connu sous le nom de « Maharishi » (grand sage), était un homme remarquable, comme on peut le découvrir dans son *Autobiographie*. À l'âge adulte, il consacra deux ans de sa vie à la méditation dans l'Himalaya. Son père, Dwarkanath Tagore, s'était, lui, rendu célèbre dans tout le Bengale grâce à ses généreuses donations publiques. Cette famille à l'arbre généalogique illustre a engendré de nombreux génies. Rabindranath n'était pas un cas isolé ; toute sa parenté s'était également distinguée par sa créativité. Ses neveux Gogonendra et Abanindra sont parmi les artistes peintres les plus importants[217] de l'Inde. Dwijendra, le frère de Rabindranath, fut un philosophe d'une grande profondeur de vue, aimé de tous, même des oiseaux et des animaux de la forêt.

Rabindranath me proposa de passer la nuit dans la maison d'amis. Le soir, je fus charmé de voir dans le patio le tableau formé par le poète et son groupe d'élèves. C'était une sorte de retour dans le passé. La scène que je contemplais ressemblait à celle d'un antique ermitage où l'heureux poète et son cercle de disciples baignent dans une atmosphère d'amour divin. Tagore tissait les liens de l'amitié avec les fils de l'harmonie. Sans jamais s'imposer, il savait attirer et captiver les cœurs par son magnétisme irrésistible. Il représentait l'élite de la poésie, une fleur rare s'épanouissant dans le jardin du Seigneur et envoûtant les autres par sa fragrance naturelle !

De sa voix mélodieuse, Rabindranath nous fit la lecture de quelques-uns de ses poèmes exquis, récemment composés. La plupart de ses poèmes et de ses pièces, écrits pour le plus grand plaisir de ses élèves, furent composés à Santiniketan. Pour moi, leur beauté réside dans l'art d'invoquer Dieu dans

presque chaque strophe, sans pour autant Le nommer souvent.

« Enivré de la joie de chanter, écrivait-il, je m'oublie moi-même et je T'appelle Ami, ô Toi qui es mon Seigneur. »

Le lendemain, après le déjeuner, c'est avec regret que je fis mes adieux au poète. Je me réjouis de constater que sa petite école est maintenant devenue une université internationale, Visva-Bharati[218], où les étudiants de nombreux pays viennent séjourner dans un environnement idéal.

> « Là où l'esprit est sans peur et où l'on garde la tête haute ;
> Là où la connaissance est libre ;
> Là où la vision de l'univers n'a pas été fragmentée par l'étroitesse de vue des esprits ;
> Là où les mots jaillissent des profondeurs de la vérité ;
> Là où l'effort infatigable tend les bras vers la perfection ;
> Là où le flot limpide de la raison ne s'est pas perdu dans le sable désertique des habitudes stériles ;
> Là où Tu fais évoluer l'esprit dans une perspective toujours plus vaste de pensées et d'actions ;
> En ce paradis de liberté, ô mon Père, permets à ma patrie de s'éveiller[219] ! »

RABINDRANATH TAGORE

CHAPITRE 30

LA LOI DES MIRACLES

Le grand écrivain Léon Tolstoï[220] écrivit un charmant conte populaire intitulé : *Les Trois Ermites*. Son ami Nicolas Roerich le résuma ainsi :

« Trois vieux ermites vivaient sur une île. Ils étaient si purs et innocents qu'ils n'avaient qu'une seule prière : "Nous sommes trois, Vous êtes Trois, ayez pitié de nous !" Cette prière naïve engendrait de grands miracles.

« L'évêque local[221] entendit parler des trois ermites et de leur prière inacceptable ; il décida de les rencontrer pour leur apprendre des prières plus convenables. Il arriva donc sur l'île, expliqua aux ermites que leur invocation était indigne et leur enseigna plusieurs prières traditionnelles. Puis, l'évêque s'en retourna. Soudain, il aperçut une lumière radieuse dans le sillage de son bateau. Comme la lumière se rapprochait, il put distinguer les trois ermites, se tenant par la main et courant sur les flots pour rattraper l'embarcation.

« "Nous avons oublié les prières que vous nous avez enseignées, crièrent-ils à l'évêque, et nous accourons afin que vous nous les répétiez."

« Troublé, l'évêque secoua la tête :

« "Chers amis, répondit-il humblement, continuez à réciter votre prière habituelle !" »

Comment les trois saints ont-ils fait pour marcher sur les eaux ?

Comment le Christ a-t-il ressuscité son corps crucifié ?

Comment Lahiri Mahasaya et Sri Yukteswar ont-ils accompli leurs miracles ?

La science moderne n'a toujours pas de réponse à ces questions, bien que les connaissances humaines aient rapidement progressé avec l'avènement de l'ère atomique. Le mot « impossible » est de moins en moins utilisé dans le vocabulaire des hommes.

Les Écritures védiques déclarent que le monde physique est régi par une loi fondamentale, la loi de *maya*, principe de relativité et de dualité. Dieu, la Vie unique, est l'Unité absolue. Afin d'apparaître sous les aspects distincts et variés des manifestations de la création, Il revêt un voile, faux ou irréel. Ce voile illusoire de la dualité, c'est *maya*[222]. Plusieurs grandes découvertes scientifiques des temps modernes ont confirmé cette simple déclaration des anciens rishis.

Les lois du mouvement de Newton sont des lois de *maya* : « Il existe pour chaque action une réaction égale et contraire ; les actions mutuelles de deux corps en présence sont toujours égales et opposées. » L'action et la réaction sont donc exactement égales entre elles. « Il est impossible d'avoir une force unique. Il doit y avoir, et il y a toujours, deux forces égales et de direction contraire. »

Les activités fondamentales de la Nature ont toutes leur origine dans *maya*. L'électricité, par exemple, est un phénomène d'attraction et de répulsion ; ses électrons et ses protons sont de nature électrique opposée. Un autre exemple : l'atome, infime particule de matière, est, tout comme la terre elle-même, un aimant ayant un pôle positif et un pôle négatif. Le monde phénoménal tout entier est sous l'empire inexorable de la polarité ; aucune loi concernant la physique, la chimie,

ou tout autre science, n'est exempte de ce principe inhérent des opposés ou des contraires.

Dès lors, les sciences physiques ne peuvent énoncer de lois en dehors de *maya*, la trame et la structure même de la création. La nature elle-même est *maya* ; les sciences de la nature sont obligées de composer avec son essence inéluctable. Dans son propre domaine, la nature est éternelle et inépuisable ; les scientifiques du futur ne pourront rien faire de plus qu'explorer un aspect après l'autre de son infinie diversité. La science demeure ainsi dans un mouvement perpétuel, incapable d'atteindre une quelconque finalité. Elle est, certes, capable de découvrir les lois du fonctionnement d'un cosmos déjà existant, mais elle est impuissante à en déceler l'Auteur et unique Opérateur. Ainsi, les phénomènes sublimes de la gravitation et de l'électricité sont maintenant connus de tous, mais aucun mortel ne peut dire ce que sont vraiment la gravitation et l'électricité[223].

Depuis des millénaires, les prophètes ont eu pour mission d'enseigner aux hommes comment triompher de *maya*. Dépasser la dualité de la création et percevoir l'unité du Créateur était considéré comme le but ultime de l'homme. Ceux qui se cramponnent à l'illusion cosmique doivent accepter sa loi fondamentale de la polarité : flux et reflux, ascension et chute, jour et nuit, plaisir et douleur, bien et mal, naissance et mort. Ce schéma cyclique revêt une certaine monotonie angoissante lorsque l'homme s'est déjà réincarné quelques milliers de fois. Ce dernier commence alors à regarder avec espoir au-delà des contraintes imposées par *maya*.

Déchirer le voile de *maya* signifie percer le secret de la création. Celui qui enlève ainsi le voile dont est revêtu l'univers est le seul véritable monothéiste. Tous les autres

vénèrent des images païennes. *Maya*, Janus à deux visages, demeure la divinité de l'homme tant que celui-ci reste soumis aux illusions dualistes de la nature. Il ne peut alors connaître le Dieu unique et véritable.

Quand *maya*, l'illusion du monde, se manifeste dans l'homme, elle est appelée *avidya*, littéralement « la non connaissance », l'ignorance, l'illusion. *Maya*, ou *avidya*, ne peut jamais être détruite par la conviction ou l'analyse intellectuelles, mais uniquement en atteignant l'état intérieur de *nirbikalpa samadhi*. Les prophètes de l'Ancien Testament, comme les grands sages du monde entier et de toutes les époques, se sont tous exprimés à partir de cet état élevé de conscience.

Ézéchiel a dit[224] : « Il me conduisit à la porte, à la porte qui était du côté de l'Orient. Et voici, la gloire du Dieu d'Israël s'avançait de l'Orient. Sa voix était pareille au bruit des grandes eaux, et la terre resplendissait de sa gloire. » À partir de l'œil divin situé au milieu du front (orient), le yogi fait entrer sa conscience dans l'omniprésence, entendant la Parole ou *Aum*, le son divin des « grandes eaux » : les vibrations de lumière qui constituent l'unique réalité de la création.

Parmi les milliards de mystères du cosmos, le plus prodigieux est bien celui de la lumière. Contrairement aux ondes sonores dont la transmission a besoin de l'air ou d'un autre support, les ondes de lumière circulent librement dans le vide de l'espace interstellaire. Même l'hypothèse de l'éther, censé servir de support interplanétaire de la lumière dans la théorie ondulatoire, peut être écartée si l'on considère les principes d'Einstein, car, selon lui, les propriétés géométriques de l'espace rendent inutile une théorie de l'éther. Dans les deux cas, la lumière reste la manifestation la

plus subtile de la nature, la plus affranchie de toute dépendance matérielle.

Selon les grands concepts d'Einstein, la vitesse de la lumière (environ trois cent mille kilomètres par seconde) domine toute la théorie de la relativité. Einstein prouve de façon mathématique que la vitesse de la lumière est, en ce qui concerne l'esprit humain limité, la seule constante d'un univers toujours changeant. Toutes les conceptions humaines de temps et d'espace relèvent uniquement de la vitesse « absolue » de la lumière. Non plus abstraits et éternels comme on le croyait autrefois, le temps et l'espace sont bien des éléments relatifs et finis. On ne peut en obtenir une mesure valable qu'en se référant au seul critère de la vitesse de la lumière.

En rejoignant l'espace dans le domaine de la relativité, le temps dévoile maintenant sa vraie nature : une simple essence d'ambiguïté. En quelques équations tracées sur une feuille de papier, Einstein a fait disparaître de l'univers toute réalité fixe, à l'exception de celle de la lumière.

Plus tard, en élaborant sa théorie des champs unifiés, le grand physicien chercha à combiner en une seule formule mathématique les lois de la gravitation et de l'électromagnétisme. Réduisant la structure du cosmos aux variations d'une loi unique, Einstein, à travers les âges, a rejoint les rishis qui voyaient en la protéiforme *maya* la trame et la structure unique de la création[225].

À partir de la théorie innovatrice de la relativité est apparue la possibilité mathématique d'explorer l'atome ultime. Les plus grands scientifiques affirment maintenant avec audace que non seulement l'atome est énergie plutôt que matière, mais que l'énergie atomique est par essence de la substance mentale.

Sir Arthur Stanley Eddington écrit dans *La Nature du Monde Physique*[226] :

> « Le fait de déclarer franchement que la science physique traite en fait d'un univers d'ombres représente une des avancées les plus significatives. Dans l'univers de la physique, nous assistons à un jeu d'ombres qui est le théâtre de notre vie quotidienne. L'ombre de mon coude repose sur l'ombre de la table, tout comme l'ombre de l'encre couvre celle du papier. Tout ceci relève de la symbolique et les physiciens le perçoivent ainsi. C'est alors que surgit l'Esprit qui, en alchimiste, transmue ces symboles... Pour conclure en termes directs, la substance de l'univers est une substance mentale. »

La récente mise au point d'un microscope électronique a permis de prouver de manière formelle que l'essence même des atomes est lumière et que la dualité de la nature est une réalité incontournable. Le *New York Times* publia le rapport suivant d'une démonstration du microscope électronique, faite en 1937, devant une assemblée de l'*American Association for the Advancement of Science* :

> La structure cristalline du tungstène, jusqu'ici connue de façon indirecte au moyen des rayons X, ressortait clairement sur l'écran fluorescent. Celui-ci montrait neuf atomes disposés de manière géométrique dans un treillis spatial en forme de cube : un atome dans chaque coin et un autre au centre. Les atomes dans la structure cristalline du tungstène apparurent sur l'écran fluorescent tels des points lumineux. Les molécules d'air, qui bombardaient ce cube cristallin de lumière, apparaissaient aussi comme de minuscules points lumineux dansant tels les reflets du soleil dans une eau en mouvement...

Le principe du microscope électronique fut découvert en 1927 par Clinton J. Davisson et Lester H. Germer dans les laboratoires de la compagnie de téléphone Bell, à New York. Ils constatèrent la double nature de l'électron, empruntant à la fois les caractéristiques de la particule et celles de l'onde[227]. La nature de l'onde conférait à l'électron les caractéristiques de la lumière. Une recherche fut donc entreprise afin de concevoir un moyen de "focaliser" un faisceau d'électrons, tout comme on le fait déjà avec la lumière au moyen de lentilles.

C. J. Davisson a reçu le prix Nobel de physique pour avoir découvert la double nature de l'électron, démontrant ainsi que tout ce qui est du domaine du monde physique possède une double identité.

« Le courant de la pensée moderne en science, écrit Sir James Jeans dans *L'Univers Mystérieux*[228], s'oriente vers une réalité qui n'a rien de mécanique ; l'univers commence à ressembler davantage à une grande pensée qu'à une grande machine. »

La science du XXe siècle s'apparente désormais de plus en plus à ce que l'on peut lire dans les pages des antiques Védas.

S'il doit en être ainsi, il faut espérer que l'homme apprendra de la science elle-même la vérité philosophique selon laquelle il n'existe pas d'univers matériel. Sa trame est *maya*, illusion. Tous ses mirages de réalité ne résistent pas à l'analyse. Lorsque les piliers rassurants de l'univers physique s'écroulent, les uns après les autres, devant lui, l'homme s'aperçoit de sa dépendance idolâtre, de sa transgression du commandement divin : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant Ma face[229]. »

Dans sa célèbre équation indiquant l'équivalence entre la masse et l'énergie, Einstein fit la preuve que l'énergie

comprise dans toute particule de matière est égale à sa masse, ou poids, multipliée par le carré de la vitesse de la lumière. La libération des énergies atomiques se fait par l'annihilation des particules matérielles. La « mort » de la matière a donné naissance à l'ère atomique.

La vitesse de la lumière est une norme ou constante mathématique, non pas parce qu'elle représente une valeur absolue de trois cent mille kilomètres par seconde, mais parce qu'aucun corps matériel, dont la masse augmente avec sa vitesse, ne pourra jamais atteindre la vitesse de la lumière. Autrement dit : seul un corps matériel dont la masse serait infinie pourrait égaler la vitesse de la lumière.

Ce concept nous conduit à parler de la loi des miracles.

Les Maîtres, qui ont le pouvoir de matérialiser et de dématérialiser leur corps ou tout autre objet, de se déplacer à la vitesse de la lumière et d'utiliser les rayons lumineux créateurs pour rendre instantanément visibles toutes sortes de formes matérielles, ont rempli cette condition essentielle : leur masse est infinie.

La conscience d'un yogi ayant atteint la perfection s'identifie sans effort, non pas avec un corps limité, mais avec la structure universelle. La gravitation — « force » chez Newton ou « manifestation d'inertie » chez Einstein — est impuissante à *forcer* un maître à manifester les propriétés de la pesanteur, condition inhérente à tout objet matériel subissant la gravitation. Celui qui se connaît lui-même comme Esprit omniprésent n'est plus soumis aux contraintes d'un corps ni aux lois rigides du temps et de l'espace. Grâce au mot de passe « Je suis Lui », le corps est libéré de sa prison.

« Que la lumière soit ! Et la lumière fut[230]. » Dans la création de l'univers, le premier commandement de Dieu donna naissance à l'essence structurale : la lumière. Sur les

rayons de cet agent immatériel surgissent toutes les manifestations divines. Depuis toujours, des sages ont témoigné de l'apparition de Dieu sous forme de flamme et de lumière. « Ses yeux étaient comme une flamme de feu, nous dit saint Jean,... et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force[231]. »

Le yogi qui est arrivé au stade de la méditation parfaite immerge sa conscience dans le Créateur et perçoit l'essence du cosmos comme étant lumière (vibrations d'énergie vitale). Pour lui, il n'y a alors aucune différence entre les rayons lumineux composant l'eau et les rayons lumineux composant la terre. Libre de toute conscience matérielle, libre des trois dimensions de l'espace, ainsi que de la quatrième dimension, celle du temps, un maître déplace son corps de lumière avec autant de facilité au-dessus des rayons lumineux de la terre, de l'eau, du feu et de l'air qu'à travers ceux-ci.

« Si ton œil est unique, tout ton corps sera rempli de lumière[232]. » Une concentration profonde sur l'œil spirituel libérateur permet au yogi de détruire toutes les illusions se rapportant à la matière et au poids gravitationnel. Il voit l'univers tel que le Seigneur l'a créé : par essence, une masse de lumière indifférenciée.

Le professeur L. T. Troland de Harvard dit ceci :

> « Les images optiques sont basées sur le même principe que les similigravures ; elles sont constituées de minuscules points et pointillés beaucoup trop petits pour être perçus à l'œil nu... La sensibilité de la rétine est si grande qu'on peut créer une sensation visuelle avec très peu de quanta de l'espèce de lumière requise. »

La loi des miracles peut être utilisée par celui qui a réalisé que l'essence de la création est lumière. Un maître peut se servir de sa connaissance divine du phénomène de la lumière

pour projeter instantanément une forme visible à partir des atomes lumineux omniprésents. La forme de la projection (que ce soit un arbre, un remède ou un corps humain) est déterminée par le vœu du yogi ainsi que par la force de sa volonté et de son pouvoir de visualisation.

La nuit, l'homme entre dans l'état de conscience du rêve, échappant ainsi aux limitations trompeuses de l'ego qui l'accaparent à l'état de veille. Dans le sommeil, il a la preuve sans cesse renouvelée de l'omnipotence de son esprit. En rêve, ses amis décédés depuis longtemps lui apparaissent ainsi que les continents les plus éloignés ou des images surgies de son enfance.

Cet état de conscience libre et non conditionné, dont tous les hommes font un jour la brève expérience dans leurs rêves, est l'état d'esprit permanent d'un maître en harmonie avec Dieu. Dépourvu de tout motif personnel et utilisant la volonté créatrice dont le Créateur l'a doté, un yogi réorganise les atomes de lumière de l'univers pour répondre à toute prière sincère du fidèle.

« Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre[233]. »

C'est dans ce but que l'homme et la création furent conçus : pour que l'homme s'élève en maître de *maya*, conscient de sa domination sur le cosmos.

En 1915, peu après être entré dans l'Ordre des Swamis, j'eus une étrange vision. Celle-ci me permit de comprendre la relativité de la conscience humaine et de percevoir clairement l'unité de la Lumière éternelle derrière la douloureuse dualité de *maya*. Cette vision se produisit alors que j'étais assis un matin dans ma petite mansarde de la maison paternelle, rue

Garpar. La Première Guerre mondiale faisait rage en Europe depuis plusieurs mois et je pensais avec tristesse aux innombrables morts qu'elle entraînait.

À l'instant où je fermai les yeux pour méditer, ma conscience fut soudainement projetée dans le corps du commandant d'un navire de guerre. Le bruit de tonnerre des armes à feu déchira l'air au moment où des tirs furent échangés entre l'artillerie sur la rive et les canons du navire. Un énorme obus frappa l'entrepôt de munitions et mon navire explosa. Je sautai à l'eau en même temps que plusieurs marins ayant survécu à l'explosion.

Le cœur battant, j'atteignis la rive, sain et sauf. Mais, hélas ! une balle perdue vint se loger dans ma poitrine et je m'écroulai en gémissant. Mon corps était entièrement paralysé, cependant j'en étais conscient, tout comme l'on est conscient d'un membre engourdi.

« Finalement la mort m'a rattrapé » pensai-je. Dans un dernier soupir, j'étais sur le point de sombrer dans l'inconscience, lorsque, ô surprise, je me retrouvai assis dans la posture du lotus, dans ma mansarde de la rue Garpar !

Je me mis à pleurer de façon hystérique tout en palpant et en pinçant avec joie mon corps retrouvé intact, sans aucune trace de balle dans la poitrine. Je me penchai en avant puis en arrière et je respirai profondément plusieurs fois pour m'assurer que j'étais bien en vie.

Tandis que je me réjouissais ainsi, ma conscience se trouva à nouveau transportée dans le corps du commandant qui gisait mort sur le rivage ensanglanté. Une totale confusion s'empara alors de mon esprit.

« Seigneur, implorai-je, suis-je mort ou vivant ? »

Un jeu de lumières éblouissantes emplit soudain tout l'horizon. Le doux grondement d'une vibration se transforma en ces paroles :

« Qu'est-ce que la vie ou la mort ont à voir avec la lumière ? Je t'ai créé à l'image de Ma lumière. La relativité de la vie et de la mort appartient au rêve cosmique. Contemple ton être réel ! Réveille-toi, Mon enfant, réveille-toi ! »

Afin que l'homme poursuive son évolution, le Seigneur fournit l'inspiration nécessaire aux scientifiques pour qu'ils découvrent, en temps et lieux voulus, les secrets de Sa création. Plusieurs découvertes modernes aident l'homme à appréhender le cosmos comme étant l'expression variée d'une force unique : la lumière, guidée par l'intelligence divine. Toutes ces merveilles que sont le cinéma, la radio, la télévision, le radar, la cellule photoélectrique - cet étonnant « œil électrique » - et l'énergie atomique reposent sur le phénomène électromagnétique de la lumière.

L'art cinématographique peut représenter n'importe quel miracle. Au point de vue visuel, il n'est de merveilles que les effets photographiques ne puissent rendre. Ainsi, on peut voir un corps astral transparent sortir de l'enveloppe grossière d'un corps humain. On peut faire marcher une personne sur les eaux, ressusciter un mort, inverser le cours normal de la croissance, se jouer du temps et de l'espace. Le spécialiste peut ainsi agencer les images comme il l'entend et faire apparaître les prodiges qu'un maître véritable peut accomplir avec de réels rayons lumineux.

Le cinéma, qui dépeint la vie de façon si réaliste, illustre de nombreuses vérités relatives à la création : Le Réalisateur cosmique a écrit Son propre scénario et convoqué un grand nombre d'acteurs qui joueront dans les grands spectacles de l'Histoire. De la sombre cabine de projection de l'éternité, Il

projette Ses rayons de lumière sur l'écran de l'espace pour créer les images des films qui formeront les époques successives.

Tout comme les images cinématographiques paraissent réelles alors qu'elles ne sont qu'une combinaison d'ombre et de lumière, ainsi l'apparente diversité de l'univers n'est qu'illusoire. Les sphères planétaires, avec leurs innombrables formes de vie, ne sont rien d'autre que les images d'un film cosmique. Les scènes éphémères sont projetées sur l'écran de la conscience humaine par les rayons créateurs infinis et paraissent temporairement réelles aux cinq sens de l'homme.

Au cinéma, le public peut s'apercevoir en levant les yeux que toutes les images sur l'écran n'apparaissent que grâce à un faisceau de lumière unique qui est dépourvu de toute image. Le spectacle de l'univers, riche en couleurs, provient de manière similaire de l'unique lumière blanche de la Source cosmique. Avec une ingéniosité sans pareille, Dieu met en scène un spectacle aux proportions colossales pour Ses enfants, faisant d'eux à la fois des acteurs et des spectateurs dans Son théâtre planétaire. Un jour, j'entrai dans une salle de cinéma pour voir aux actualités les champs de bataille en Occident où la Première Guerre mondiale faisait encore rage. Le documentaire présentait le carnage avec un tel réalisme que je quittai le cinéma le cœur bouleversé.

« Seigneur, implorai-je, pourquoi permets-Tu tant de souffrances ? » À ma grande surprise, une réponse instantanée vint sous la forme d'une vision des champs de batailles européens. Les scènes montrant des morts et des agonisants dépassaient de loin, en terme de cruauté, les images des actualités.

« Regarde attentivement ! me dit une Voix douce au plus profond de ma conscience. Tu verras que ces scènes, qui ont

lieu actuellement en France, ne sont rien d'autre qu'un jeu d'ombre et de lumière. C'est le cinéma cosmique, tout aussi réel et irréel que ces images d'actualités que tu viens de voir : une pièce de théâtre dans une pièce de théâtre !»

Mon cœur n'était toujours pas consolé. La Voix divine poursuivit : « La création est à la fois ombre et lumière, sans cela aucune image ne serait possible. Le bien et le mal doivent toujours alterner au sein de *maya*. Si le bonheur était sans fin dans ce monde, est-ce que l'homme aspirerait à un autre monde ? Sans la souffrance, il ne chercherait pas vraiment à se rappeler qu'il a délaissé sa demeure éternelle. La douleur l'incite à se souvenir et la sagesse l'aide à se libérer. Le drame de la mort est irréel ; ceux qui en ont peur ressemblent à l'acteur ignorant qui est mort de frayeur sur scène alors qu'on vient de tirer sur lui à blanc. Mes enfants sont des enfants de lumière. Ils ne resteront pas toujours endormis dans l'illusion. »

Bien plus que toutes mes lectures au sujet de *maya*, ces visions personnelles et ces paroles de consolation m'avaient permis d'appréhender sa véritable nature. Les valeurs d'une personne sont grandement modifiées lorsqu'elle est définitivement convaincue que la création n'est qu'une vaste projection cinématographique et que sa propre réalité se trouve non pas dans la projection même, mais au-delà.

Quand j'eus fini d'écrire ce chapitre, je m'assis sur mon lit dans la posture du lotus. Ma chambre[234] était faiblement éclairée par deux lampes en veilleuse. Levant les yeux au plafond, je remarquai qu'il était tacheté de points lumineux de couleur moutarde qui scintillaient et clignotaient, rappelant l'éclat du radium. Des myriades de fins rayons formant comme un rideau de pluie se regroupèrent en un seul rayon transparent qui se déversa silencieusement sur moi.

Aussitôt, mon corps physique perdit son poids et se métamorphosa en une texture astrale. J'eus l'impression de flotter. Touchant à peine le lit, mon corps maintenant tout léger se balançait légèrement de droite à gauche. Je regardai tout autour de la chambre. Le mobilier et les murs étaient restés les mêmes, mais les petits points de lumière s'étaient tellement multipliés que le plafond était devenu invisible. J'en fus émerveillé.

« C'est là le mécanisme du cinéma cosmique, fit une Voix qui semblait venir de la lumière. Projetant son faisceau lumineux sur l'écran blanc de tes draps, il produit l'image de ton corps. Regarde, ta forme n'est rien d'autre que lumière ! »

Je regardai mes bras et les remuai en tous sens, mais j'étais incapable de sentir leur poids. Une joie extatique me submergea. Le rayon de lumière cosmique, s'épanouissant sous l'aspect de mon corps, semblait être la reproduction divine du faisceau lumineux qui fait apparaître les images sur l'écran de cinéma, depuis la cabine de projection.

Longtemps, je contemplai le film de mon corps dans cette salle de cinéma faiblement éclairée qu'était ma propre chambre. Bien qu'ayant déjà eu de nombreuses visions, aucune n'était comparable à celle-ci. Lorsque l'illusion de posséder un corps solide fut complètement dissipée et que je réalisai de plus en plus que l'essence de toute chose est lumière, je regardai le flot palpitant des « biotrons » et implorai :

« Ô Lumière divine, je T'en prie, prends l'humble image de mon corps en Ton sein, tout comme Élie fut enlevé au ciel dans un char de feu[235]. »

Cette prière était de toute évidence surprenante car le faisceau lumineux disparut. Mon corps retrouva son poids normal et retomba sur le lit. Au plafond, l'essaim de lumières

éblouissantes se mit à clignoter et s'évanouit. Le moment de quitter cette terre n'était apparemment pas encore arrivé pour moi.

« De plus, pensai-je avec philosophie, ma prétention aurait bien pu déplaire à Elie ! »

CHAPITRE 31

UN ENTRETIEN AVEC LA VÉNÉRABLE MÈRE

« Mère vénérée, c'est votre mari-prophète qui m'a baptisé lorsque j'étais petit enfant. Il fut le guru de mes parents et de mon propre guru Sri Yukteswarji. M'accorderez-vous le privilège d'entendre de votre propre bouche quelques épisodes de votre sainte vie ? »

Je m'adressais ainsi à Srimati Kashi Moni, la compagne de vie de Lahiri Mahasaya. Je profitai d'un bref passage à Bénarès pour rendre visite à cette vénérable dame et combler ainsi un désir que j'avais depuis longtemps.

Elle me reçut de bonne grâce dans la maison familiale des Lahiri dans le quartier de Garudeswar Mohulla, à Bénarès. Bien qu'assez âgée, elle était rayonnante comme une fleur de lotus et un parfum de spiritualité émanait de sa personne. De taille moyenne, elle avait le teint clair, un cou élancé et de grands yeux brillants.

« Mon fils, vous êtes le bienvenu dans cette maison. Venez, montez avec moi. »

Kashi Moni me fit entrer dans une pièce minuscule où elle vécut un certain temps avec son mari. Découvrir le sanctuaire dans lequel le Maître incomparable avait consenti à jouer le drame humain de la vie conjugale était pour moi un honneur. Kashi Moni m'invita gentiment à m'asseoir près d'elle sur un coussin, puis commença son récit :

« Il m'a fallu plusieurs années avant de prendre conscience de la divine stature spirituelle de mon époux. Une nuit, précisément dans cette chambre, j'eus un rêve saisissant. Des anges glorieux planaient au-dessus de moi avec une grâce inimaginable. La vision était si réelle que je m'éveillai aussitôt ; fait étrange, toute la pièce était inondée d'une lumière éblouissante.

« Mon époux, dans la posture du lotus, lévitait au milieu de la pièce. Il était entouré d'anges qui l'adoraient les mains jointes, l'implorant avec grâce et dignité. Étonnée au plus haut point, j'étais certaine de rêver encore.

« "Femme, dit Lahiri Mahasaya, tu ne rêves pas. Renonce pour toujours à ton sommeil."

« Il redescendit lentement sur le sol et je me prosternai à ses pieds.

« "Maître, m'écriai-je, je ne peux que me prosterner à jamais devant vous. Me pardonnerez-vous de vous avoir considéré uniquement comme mon mari ? Je suis tellement honteuse d'être restée endormie dans l'ignorance tout en vivant aux côtés d'un être divinement éveillé. À. partir de cette nuit, vous n'êtes plus mon époux, mais mon guru. M'accepterez-vous, toute insignifiante que je suis, comme votre disciple[236] ?"

« Le Maître m'effleura légèrement et répondit :

« "Âme sainte, relève-toi. Je t'accepte comme disciple."

« Puis se tournant vers les anges, il me dit :

« "Je t'en prie, incline-toi tour à tour devant chacun de ces saints bienheureux."

« Lorsque j'eus terminé mes humbles génuflexions, les voix angéliques résonnèrent comme un chœur des Écritures antiques :

« "Épouse d'un Être divin, tu es bénie. Nous te saluons."

« Ils s'inclinèrent devant moi, puis leurs formes resplendissantes disparurent. La pièce redevint obscure.

« Mon guru me proposa alors de recevoir l'initiation au *Kriya Yoga*. « "Bien sûr, répondis-je. Mon seul regret est de ne pas avoir reçu cette bénédiction plus tôt dans ma vie.

« — Le temps n'était pas encore venu, dit Lahiri Mahasaya en me souriant en guise de consolation. Je t'ai silencieusement aidé à t'acquitter d'une grande partie de ton karma. Maintenant, tu es prête et consentante."

« Il me toucha le front. Un tourbillon de lumières y apparut qui se transforma graduellement en un œil spirituel d'un bleu opalin, cerclé d'or, avec en son centre une étoile blanche à cinq branches.

« "Fais passer ta conscience à travers cette étoile afin de pénétrer dans le Royaume de l'Infini."

« Mon guru parlait avec un ton différent. Sa voix était douce comme une musique lointaine.

« L'une après l'autre, les visions déferlaient sur les rives de mon âme, semblables au ressac de la mer. Les sphères panoramiques finirent par se fondre en un océan de béatitude dans lequel je m'immergeai longuement. Des heures plus tard, lorsque je repris conscience de ce monde, le Maître m'initia à la technique du *Kriya Yoga*.

« À partir de cette nuit-là, Lahiri Mahasaya ne dormit plus dans ma chambre. D'ailleurs, après cela, il ne dormit plus jamais. Il occupait la pièce du devant, au rez-de-chaussée ; ses disciples lui tenaient compagnie de jour comme de nuit. »

L'illustre dame s'enferma dans son silence. Conscient du caractère unique de sa relation avec le sublime yogi, je me risquai finalement à lui demander de me faire partager d'autres souvenirs de leur vie commune.

« Mon fils, comme tu es insatiable ! Néanmoins, je te raconterai une autre histoire, dit-elle en souriant timidement. Je dois avouer une offense faite à l'encontre de mon guru et époux. Quelques mois après mon initiation, je commençai à me sentir seule et délaissée. Lahiri Mahasaya entra un matin dans cette petite chambre pour y prendre un objet quelconque ; je l'y suivis aussitôt. Le cœur rempli d'amertume, je lui fis cette remarque acerbe :

« "Vous passez tout votre temps avec les disciples. Que faites-vous de vos responsabilités envers votre femme et vos enfants ? Je trouve regrettable que vous ne vous souciez pas de procurer davantage d'argent à votre famille afin qu'elle puisse subvenir à ses besoins matériels."

« Le Maître me regarda pendant un moment, puis, soudain, il disparut ! Surprise et effrayée, j'entendis sa voix retentir dans toute la pièce :

« "Tout cela n'est rien, ne le vois-tu pas ? Comment un rien tel que moi-même pourrait-il te procurer une quelconque richesse ?

« — Guruji, implorai-je, je vous demande mille fois pardon ! Mes yeux de pécheresse ne peuvent plus vous voir ; je vous en prie, apparaissez-moi de nouveau sous votre forme sacrée.

« — Je suis ici."

« La réponse venait d'en haut. Je regardai au-dessus de moi et vis le Maître se matérialiser dans les airs, la tête touchant le plafond. Ses yeux étaient comme deux flammes aveuglantes. Complètement terrifiée, je me jetai à ses pieds en sanglotant dès qu'il eut regagné tranquillement le sol.

« "Femme, dit-il, recherche le trésor divin plutôt que les dérisoires biens terrestres. Après avoir acquis la richesse

intérieure, tu verras que tes besoins matériels seront toujours satisfaits."

« Puis il ajouta :

« "Un de mes fils spirituels y pourvoira."

« Naturellement, les paroles de mon guru se révélèrent exactes ; un disciple offrit une somme d'argent considérable à notre famille. »

Je remerciai Kashi Moni d'avoir partagé avec moi ses merveilleuses expériences[237]. Le lendemain, je retournai chez elle et j'eus le plaisir de parler philosophie pendant plusieurs heures avec Tincouri et Ducouri Lahiri. Ces deux saints hommes, fils du grand yogi de l'Inde, suivaient de près les traces de leur père. Majestueux, grands, robustes, tous deux avaient une barbe épaisse, des voix douces et les manières charmantes de l'ancien temps.

La femme de Lahiri Mahasaya n'était pas son seul disciple féminin ; il y en avait eu des centaines d'autres, dont ma mère. Un jour, une femme *chela* demanda au guru de lui donner une photo de lui. Il lui en tendit une et fit cette remarque : « Si tu la vois comme une protection, alors il en est ainsi ; sinon, ce n'est qu'une simple photo. »

Quelques jours plus tard, ladite disciple et la belle-fille de Lahiri Mahasaya étaient en train d'étudier la Bhagavad Gita autour d'une table au-dessus de laquelle la photographie du guru était accrochée. Un orage éclata soudain avec une grande violence.

« Lahiri Mahasaya, protège-nous ! » dirent les femmes en se prosternant devant son image.

La foudre frappa le livre sur la table, mais les deux disciples n'eurent aucun mal. La *chela* raconta :

« J'ai senti comme une couche de glace m'envelopper pour empêcher la chaleur brûlante de la foudre de m'atteindre. »

Lahiri Mahasaya accomplit également deux miracles pour une autre femme disciple du nom d'Abhoya. Elle et son mari, un avocat de Calcutta, décidèrent un jour de rendre visite au guru à Bénarès. Leur fiacre fut retardé par une circulation intense et ils n'arrivèrent à la gare principale d'Howrah, à Calcutta, que pour entendre siffler le signal de départ du train pour Bénarès.

Abhoya se tint calmement près du guichet de la gare et pria en silence :

« Lahiri Mahasaya, je vous supplie d'arrêter le train ! Je ne peux supporter l'idée d'attendre un jour de plus avant de vous voir. »

Les roues du train, tout fumant, se mirent à tourner sur place sans que le train n'avance pour autant. Le mécanicien et les passagers descendirent sur le quai pour observer le phénomène. Un agent de quai anglais s'approcha d'Abhoya et de son mari. Contrairement à l'usage, il leur offrit ses services :

« Babu, dit-il, donnez-moi l'argent, je vais acheter vos billets pendant que vous montez à bord du train. »

Aussitôt que le couple se fut assis, muni de ses billets, le train se remit à avancer lentement. Le mécanicien et les passagers, pris de panique, se hâtèrent de rejoindre leurs places, ne sachant toujours pas comment le train était reparti, ni d'ailleurs pourquoi il s'était arrêté en premier lieu.

À son arrivée chez Lahiri Mahasaya à Bénarès, Abhoya se prosterna en silence devant le Maître et voulut lui toucher les pieds en signe de reconnaissance.

« Calme-toi, Abhoya, lui fit-il remarquer. Comme tu aimes me déranger ! N'aurais-tu pas pu prendre le train suivant pour venir ici ! »

Abhoya rendit visite à Lahiri Mahasaya lors d'une autre occasion mémorable. Cette fois, elle désirait qu'il intercède non auprès d'un train, mais auprès de la cigogne !

« Veuillez, je vous en prie, faire en sorte que mon neuvième enfant vive, dit-elle. J'ai eu huit enfants et ils sont tous morts peu après leur naissance. »

Le Maître sourit avec compassion et lui répondit :

« L'enfant que tu attends vivra, mais suis attentivement mes instructions, s'il te plaît. Le bébé, ce sera une fille, naîtra la nuit. Tu devras t'assurer que la lampe à huile reste allumée jusqu'à l'aube. Prends soin de ne pas t'endormir et de ne pas laisser la lampe s'éteindre. »

L'enfant d'Abhoya était bien une fille, née la nuit, exactement comme le guru omniscient l'avait prédit. La mère recommanda à la nurse de bien surveiller le niveau d'huile de la lampe. Les deux femmes veillèrent jusqu'aux premières heures du matin, mais finalement s'endormirent. La lampe était presque éteinte, sa flamme vacillait faiblement, lorsque, soudain, la porte de la chambre s'ouvrit avec un grand bruit. Les deux femmes se réveillèrent en sursaut et, toutes étonnées, virent la forme de Lahiri Mahasaya.

« Regarde Abhoya, dit le Maître, la lampe est sur le point de s'éteindre ! »

Il désigna la lampe que la nurse se hâta de remplir d'huile. Dès que la flamme se remit à briller, Lahiri Mahasaya disparut. La porte et son loquet se refermèrent d'eux-mêmes.

C'est ainsi que le neuvième enfant d'Abhoya survécut. En 1935, elle vivait encore lorsque je pris de ses nouvelles.

Un des disciples de Lahiri Mahasaya, le vénérable Kali Kumar Roy, me rapporta plusieurs détails fascinants de sa vie auprès du Maître :

« À titre d'invité, je passais souvent plusieurs semaines de suite à sa résidence de Bénarès, me dit Roy. Dans la soirée, je voyais arriver beaucoup de saints personnages, des *dandi* swamis[238], qui venaient s'asseoir aux pieds du guru. Parfois ils abordaient des sujets portant sur la méditation ou sur la philosophie. Ces invités enthousiastes repartaient à l'aube. Durant mes séjours à l'ashram, je remarquai que pas une seule fois Lahiri Mahasaya n'allait s'allonger pour dormir.

« Lorsque je commençai à fréquenter régulièrement le Maître, continua Roy, j'eus à faire face à l'opposition de mon employeur. Ce dernier était tellement imbu de matérialisme qu'il me lança un jour avec sarcasme :

« "Je ne veux pas de fanatiques religieux dans mon personnel. Si jamais je rencontre ton charlatan de guru, je lui dirai deux mots dont il se souviendra !"

« Cette menace ne m'empêcha pas de poursuivre mes visites habituelles ; je passais presque toutes mes soirées en compagnie de mon guru. Un soir, mon employeur me suivit et entra précipitamment dans le salon du Maître. De toute évidence, il avait l'intention de mettre sa menace à exécution. Aussitôt que l'homme se fut assis sans demander la permission, Lahiri Mahasaya s'adressa à la douzaine de disciples présents :

«"Aimeriez-vous tous voir un tableau animé ?"

Nous approuvâmes, et il nous demanda d'éteindre la lumière.

«"Asseyez-vous en cercle, l'un derrière l'autre, dit-il, et placez vos mains sur les yeux de la personne qui est devant

vous."

« Je ne fus pas étonné de constater que mon employeur suivait, sans doute contre sa volonté, les directives du Maître. Au bout de quelques minutes, Lahiri Mahasaya nous demanda ce que nous voyions.

« "Maître, répondis-je, je vois une très belle femme. Elle porte un sari bordé de rouge et se tient debout près d'une plante aux feuilles en forme d'oreilles d'éléphant."

« Tous les autres disciples firent la même description. Le Maître se tourna alors vers mon employeur et lui dit :

« "Reconnaissez-vous cette femme ?

« — Oui, répondit l'homme, de toute évidence en proie à des émotions peu conformes à sa nature. J'ai dépensé sans compter beaucoup d'argent pour cette femme, alors que j'ai une excellente épouse. J'ai honte du motif pour lequel je suis venu ici. Voulez-vous me pardonner et m'accepter comme disciple ?

« — Je vous accepterai si vous menez une vie irréprochable pendant six mois, répondit le Maître. Autrement, je n'aurai pas à vous initier, ajouta-t-il."

« Mon employeur résista à la tentation pendant trois mois ; ensuite il renoua une liaison avec cette femme. Deux mois plus tard, il mourut. C'est alors que je compris la prophétie voilée de mon guru concernant l'improbabilité de son initiation. »

Lahiri Mahasaya eut comme ami le célèbre Swami Trailanga qui était, dit-on, âgé de plus de trois cents ans. Les deux yogis méditaient souvent ensemble. La renommée de Trailanga était si répandue en Inde que peu d'hindous auraient contesté la véracité des récits racontant ses étonnants miracles. Si le Christ revenait sur terre et marchait dans les rues de New

York en faisant la démonstration de tous ses pouvoirs divins, cela provoquerait la même forte impression que celle créée par Trailanga, il y a plusieurs décennies, lorsqu'il passait dans les rues animées de Bénarès. Il fut l'un de ces *siddhas* (êtres parfaits) qui ont préservé l'Inde de l'érosion du temps.

En plusieurs occasions, on a pu voir le Swami avaler les poisons les plus mortels sans pour autant en être malade. Des milliers de personnes, dont un petit nombre d'entre elles vit encore, ont aperçu Trailanga flottant sur le Gange. Il pouvait rester assis à la surface de l'eau des jours durant, tout comme il pouvait rester caché sous l'eau pendant de très longues périodes. Au *ghat* de Manikarnika, on avait l'habitude de voir le Swami assis, immobile, sur les dalles de pierre brûlantes, entièrement exposé au soleil indien impitoyable.

Par ces prouesses, Trailanga cherchait à enseigner aux hommes que la vie humaine ne dépend ni de l'oxygène ni de certaines conditions et précautions externes. Qu'il soit sur l'eau ou sous l'eau, qu'il affronte ou non les rayons ardents du soleil, le grand maître a prouvé qu'il vivait grâce à la conscience divine : la mort ne pouvait l'atteindre.

Le yogi était non seulement imposant sur le plan spirituel, mais aussi sur le plan physique. Il pesait plus de trois cents livres : une livre pour chaque année de sa vie ! Comme il mangeait très rarement, le mystère reste entier. Cependant, un maître peut sans problème ignorer toutes les règles de santé habituelles lorsqu'il souhaite le faire pour une raison particulière, souvent très subtile et connue de lui seul.

Les grands saints, en se réveillant du rêve cosmique de *maya*, ont compris que ce monde n'est qu'une pensée de l'Esprit divin. Ils peuvent alors faire ce qu'ils veulent de leur corps, car ils savent que celui-ci n'est qu'une forme d'énergie condensée ou figée, manipulable à volonté. Aujourd'hui, les

physiciens comprennent que la matière n'est rien d'autre que de l'énergie solidifiée, mais dans le domaine du contrôle de la matière, les maîtres ayant atteint l'illumination, sont, eux, passés victorieusement de la théorie à la pratique.

Trailanga se promenait toujours entièrement nu. Sans cesse sur le qui-vive, la police de Bénarès, perplexe, en vint à le considérer comme un « enfant turbulent ». Tout comme Adam dans le jardin d'Eden, le candide Swami était inconscient de sa nudité. Cependant, les policiers étaient eux bien au courant de ce fait et on le mit en prison un jour sans plus de façon. Une confusion générale s'ensuivit : on vit bientôt l'énorme corps de Trailanga apparaître sur le toit de la prison dans sa nudité intégrale habituelle. Sa cellule, toujours fermée à double tour, ne fournissait aucun indice sur son moyen d'évasion.

Découragés mais bien déterminés à faire leur devoir, les officiers de la loi le remirent en prison. Cette fois, on posta un gardien à la porte de la cellule du Swami. Mais, à nouveau, la Force dut s'effacer devant le Droit : on put bientôt observer le grand maître se promener de son pas nonchalant sur le toit.

La déesse de la Justice porte un bandeau sur les yeux ; dans le cas de Trailanga, la police, ayant trouvé plus malin qu'elle, décida de suivre l'exemple de la déesse !

Le grand yogi observait généralement le silence[239]. En dépit de son visage rond et de son ventre rebondi, Trailanga ne mangeait qu'occasionnellement. Après des semaines sans nourriture, il rompait le jeûne avec des grands pots de lait caillé offerts par ses disciples. Un sceptique essaya un jour de faire passer Trailanga pour un charlatan. Il posa devant le Swami un grand seau rempli de lait de chaux, servant à blanchir les murs.

« Maître, dit le matérialiste en simulant le respect, je vous ai apporté du lait caillé. Buvez-le, je vous en prie. »

Sans aucune hésitation, Trailanga but la chaux brûlante jusqu'à la dernière goutte. En quelques minutes, l'individu malintentionné tomba par terre en gémissant de douleur.

« Aidez-moi, Swami, aidez-moi ! Mon estomac est en feu ! Veuillez me pardonner d'avoir voulu vous mettre cruellement à l'épreuve. » L'illustre yogi sortit de son silence habituel :

« Petit malin, tu n'as pas réalisé, en m'offrant ce poison, que ma vie ne fait qu'une avec la tienne. La chaux aurait pu me tuer si je n'avais pas été conscient que Dieu est présent dans mon estomac, comme dans chaque atome de la création. Maintenant que tu connais la signification divine de l'effet boomerang, ne joue jamais plus de tours à personne !

Le pécheur, guéri par les paroles de Trailanga, s'éclipsa furtivement.

Ce transfert de la douleur d'un corps à un autre n'était pas imputable à la volonté du maître, mais à la mise en œuvre de la loi de la justice[240] qui dans la création maintient en équilibre même les sphères les plus éloignées de l'univers. Pour des hommes ayant réalisé Dieu comme Trailanga, la loi divine s'applique instantanément car ils ont banni à jamais toute interaction discordante de l'ego.

La foi en l'application automatique de la justice divine (souvent manifestée de façon inattendue, comme dans le cas de Trailanga et de son meurtrier en puissance) atténue la vive indignation que nous éprouvons devant l'injustice humaine. « C'est Moi qui ferai justice, Moi qui rétribuerai, dit le Seigneur[241]. » Pourquoi avoir recours aux pauvres ressources humaines alors que la loi universelle s'occupera comme il faut du châtiment !

Les esprits bornés mettent en doute la justice, l'omniscience et l'amour divins, en même temps que l'immortalité. « Hypothèses futiles et creuses ! pensent-ils. » Les hommes ayant un point de vue aussi aveugle et un tel manque de respect pour le spectacle cosmique voient se succéder dans leur vie toute une foule de situations discordantes qui les contraint finalement à rechercher la sagesse.

L'omnipotence de la loi spirituelle fut soulevée par Jésus lors de son entrée triomphale dans Jérusalem. Au moment où les disciples et la foule manifestaient leur joie et criaient : « Paix dans le ciel, et gloire dans les lieux très hauts ! », certains pharisiens se plaignirent de ce spectacle indigne. Ils protestèrent : « Maître, réprimande tes disciples. » Et Jésus répondit : « Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront[242] ! »

Dans cette réplique aux pharisiens, Jésus faisait remarquer que la justice divine n'est pas seulement une abstraction et qu'un homme de paix, même si on lui arrache la langue trouvera toujours le moyen d'être entendu et défendu grâce au fondement même de la création : l'ordre universel.

Une *yogini* (femme yogi), Shankari Mai Jiew, dernière disciple vivante du Swami Trailanga. On la voit ici (avec trois représentants de l'école YSS de Ranchi) à la *Kumbha Mela* de Hardwar, en 1938 ; la *yogini* était alors âgée de 112 ans.

« Croyez-vous réduire au silence des hommes de paix ? disait ainsi Jésus. C'est comme si vous essayiez d'étouffer la voix de Dieu dont les pierres chantent la gloire et l'omniprésence. Exigerez-vous que les hommes s'abstiennent de célébrer ensemble la paix du ciel ? Leur conseillerez-vous de se rassembler et d'exprimer leur unité uniquement en cas de guerre ? Alors, préparez-vous, ô Pharisiens, à renverser les fondations de l'univers ; parce que les hommes bienveillants, tout comme les pierres ou la terre, l'eau, le feu et l'air, se ligueront contre vous pour témoigner de l'harmonie divine dans la création. »

Un jour, Trailanga, le yogi de stature christique, accorda une grâce à mon *sejo marna* (oncle maternel). Un matin, mon oncle aperçut le maître au milieu d'une foule de disciples sur

un *ghat* de Bénarès. En se faufilant, il réussit à se rapprocher de Trailanga et toucha humblement les pieds du yogi. Mon oncle fut tout étonné de se sentir instantanément guéri d'une douloureuse maladie chronique[243].

Le seul disciple connu du grand yogi qui soit encore vivant est une femme, du nom de Shankari Mai jiew[244]. Fille d'un disciple de Trailanga, elle reçut dès l'enfance la formation spirituelle du Swami. Elle passa quarante ans dans des cavernes solitaires de l'Himalaya, près de Badrinath, Kedarnath, Amarnath et Pasupatinath. La *brahmacharini* (femme-ascète), née en 1826, est maintenant âgée de plus de cent ans. Cependant, elle ne paraît pas son âge ; elle a conservé ses cheveux noirs, ses dents étincelantes et une énergie remarquable. Elle sort de sa retraite à quelques années d'intervalle pour assister aux *melas* ou fêtes religieuses périodiques.

Cette sainte femme a souvent rendu visite à Lahiri Mahasaya. Elle a raconté qu'un jour, dans le secteur de Barrackpore près de Calcutta, elle se trouvait assise aux côtés de Lahiri Mahasaya quand le grand guru Babaji entra tranquillement dans la pièce et se mit à converser avec eux. « Le Maître immortel portait des vêtements mouillés, se rappelait-elle, comme s'il venait juste de se baigner dans le fleuve. Il me fit la grâce de me donner quelques conseils spirituels. »

Un jour, à Bénarès, Trailanga abandonna son silence habituel pour rendre un hommage public à Lahiri Mahasaya. Un des disciples de Trailanga désapprouva ce discours :

« Maître, dit-il, comment se fait-il que vous, un swami et un ascète, vous accordiez tant de respect à un simple chef de famille ?

— Mon fils, lui répondit Trailanga, Lahiri Mahasaya est semblable à un chaton divin qui reste sagement à l'endroit où la Mère Cosmique l'a déposé. Tout en jouant consciencieusement son rôle d'homme et d'époux dans le monde, il a atteint cette réalisation spirituelle parfaite pour laquelle j'ai moi-même renoncé à tout - même à mon pagne ! »

CHAPITRE 32

RAMA RESSUSCITÉ DES MORTS

« Il y avait un homme malade, nommé Lazare... Après avoir entendu cela, Jésus dit : Cette maladie n'appartient point à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle[245]. »

Par un matin ensoleillé, Sri Yukteswar commentait les Écritures chrétiennes sur le balcon de son ermitage de Serampore. En plus des quelques disciples du Maître, j'étais présent avec un petit groupe de mes élèves de Ranchi.

« Dans ce passage, Jésus s'appelle lui-même le Fils de Dieu. Bien qu'il fût réellement uni à Dieu, cette dénomination prend en fait ici une profonde signification impersonnelle, expliqua Sri Yukteswar. Le Fils de Dieu est, chez l'homme, la Conscience Christique ou Divine. Aucun *être mortel* ne peut glorifier Dieu. Le seul hommage que l'homme puisse rendre à son Créateur est de Le chercher, car l'homme ne peut glorifier une Abstraction qu'il ne connaît pas. L'auréole ou nimbe entourant la tête des saints témoigne symboliquement qu'ils sont *capables* de rendre hommage au Divin. »

Sri Yukteswar continua à lire la merveilleuse histoire de la résurrection de Lazare. Quand il eut terminé, il observa un long silence, le livre sacré encore ouvert sur ses genoux.

« Moi aussi, j'ai eu le privilège d'assister à un miracle semblable à celui-ci, déclara enfin mon guru sur un ton doux et grave. Lahiri Mahasaya a ressuscité des morts un de mes amis. »

Les jeunes garçons assis près de moi manifestèrent leur vif intérêt en souriant de satisfaction. Il restait en moi assez du petit garçon que je fus pour apprécier non seulement l'aspect philosophique des récits de Sri Yukteswar, mais en particulier toute histoire que je pouvais lui faire raconter sur ses remarquables expériences avec son guru.

« Mon ami Rama et moi étions inséparables, commença Sri Yukteswar. Rama étant de tempérament timide et solitaire, il ne rendait visite à notre guru Lahiri Mahasaya qu'entre minuit et l'aube car les disciples étaient alors peu nombreux. Comme j'étais son ami le plus proche, Rama me faisait souvent part de ses profondes expériences spirituelles. Sa compagnie idéale était pour moi une source d'inspiration. »

À ces souvenirs, le visage de mon guru s'attendrit, puis il poursuivit:

« Rama eut à subir tout à coup une sérieuse épreuve : il avait contracté le choléra asiatique. En cas de maladies graves, notre maître ne voyait pas d'inconvénient à recourir aux services des médecins et on appela deux spécialistes. Comme ils multipliaient leurs efforts pour soigner le malade, je priai avec ferveur pour que Lahiri Mahasaya lui vienne en aide. Je courus chez lui en larmes afin de lui raconter ce qui se passait.

« "Les médecins sont en train de soigner Rama. Il guérira" me dit Lahiri Mahasaya en souriant avec bonne humeur.

« Je retournai auprès de mon ami le cœur plus léger, mais je le trouvai mourant.

« "Il n'a plus que quelques heures à vivre" me fit l'un des médecins avec un geste de désespoir.

« Une fois de plus, je me hâtai d'aller trouver Lahiri Mahasaya.

« "Ces médecins sont des hommes consciencieux. Je suis certain que Rama se rétablira" me dit de nouveau le maître d'un ton joyeux, et il me renvoya.

« De retour au chevet de mon ami, je vis que les deux médecins ne s'y trouvaient plus. L'un d'eux m'avait laissé ce mot : "Nous avons fait tout notre possible, mais son cas est sans espoir."

« Mon ami offrait effectivement l'image d'un mourant. Il m'était impossible de croire que les paroles de Lahiri Mahasaya aient pu s'avérer inexactes, toutefois, en voyant Rama décliner si rapidement, je ne pouvais m'empêcher de penser : "Tout est fini maintenant ?' Tiraillé entre foi et doute, je m'occupai de mon ami du mieux que je pus. Soudain, il se souleva un peu et s'écria dans un ultime effort :

« "Yukteswar, cours chez le Maître et dis-lui que je meurs. Demande-lui de bien vouloir bénir mon corps avant les rites funéraires."

« En prononçant ces paroles, Rama exhala un profond soupir et rendit l'âme[246].

« Je pleurai durant une heure à son chevet. Mon ami, amoureux inconditionnel de la paix, avait maintenant atteint la suprême tranquillité de la mort. Un autre disciple se présenta chez Rama et je lui demandai de le veiller jusqu'à mon retour. Extrêmement troublé, je marchai avec peine jusque chez mon guru.

« "Comment va Rama maintenant ? demanda Lahiri Mahasaya le visage rayonnant.

« — Maître, vous le verrez bientôt par vous-même ! laissai-je échapper impulsivement. Dans quelques heures, vous pourrez voir son corps avant qu'il ne soit transporté au lieu

des crémations." Je m'effondrai en gémissant sous le poids de l'émotion.

« "Yukteswar, contrôle-toi. Assieds-toi calmement et médite." Mon guru entra dans l'état de *samadhi*. La soirée et la nuit s'écoulèrent dans un silence ininterrompu ; je luttai vainement pour retrouver mon calme intérieur.

« À l'aube, Lahiri Mahasaya me regarda avec compassion.

« "Je vois que tu es encore troublé. Pourquoi ne m'as-tu pas dit hier matin que tu attendais de moi une aide tangible sous forme de quelque remède à donner à Rama ?"

« Le maître me désigna une lampe en forme de coupelle qui contenait de l'huile de ricin brute.

« "Remplis un flacon avec l'huile de cette lampe ; ensuite tu en verseras sept gouttes dans la bouche de Rama.

« — Maître, protestai-je, il est mort depuis hier midi. De quelle utilité pourrait bien être l'huile maintenant ?

« — Ne te préoccupe pas de ça et fais ce que je te demande."

« L'humeur joyeuse de mon guru m'était tout à fait incompréhensible ; j'étais toujours inconsolable devant la perte de mon ami. Néanmoins, je repartis chez Rama en emportant avec moi une petite quantité d'huile.

« Je trouvai son corps dans un état de complète rigidité musculaire. Sans prêter attention à sa condition cadavérique, j'écartai ses lèvres avec l'index de ma main droite et j'arrivai de ma main gauche, avec l'aide du bouchon de la fiole, à verser l'huile goutte à goutte entre ses dents serrées. À l'instant où la septième goutte toucha ses lèvres glacées, Rama fut pris d'un violent frisson. Ses muscles tressaillirent de la tête aux pieds et il s'assit tout étonné.

« Tai vu Lahiri Mahasaya dans un halo de lumière ! cria-t-il. Il était resplendissant comme le soleil. Lève-toi, sors de ton

sommeil, m'a-t-il ordonné, et viens me voir avec Yukteswar :"

« Après cette maladie fatale, je pus à peine en croire mes yeux lorsque je vis Rama s'habiller et se sentir assez solide pour se rendre à pied jusqu'à la maison de notre guru. En arrivant, il se prosterna aux pieds de Lahiri Mahasaya avec des larmes de reconnaissance.

« Le maître était transporté de joie. Il me regardait avec des yeux pétillants de malice.

« "Yukteswar, dit-il, dorénavant tu ne manqueras pas d'avoir toujours sur toi une bouteille d'huile de ricin, n'est-ce pas ? Ainsi, lorsque tu verras un cadavre, tu n'auras qu'à lui administrer l'huile : sept gouttes devraient certainement déjouer le pouvoir de Yama[247] !

« — Guruji, vous vous moquez de moi et je ne comprends pas pourquoi. Je vous en prie, dites-moi plutôt quelle est la nature de mon erreur.

« — Je t'ai mentionné à deux reprises que Rama guérirait ; cependant, tu ne m'as pas totalement cru, expliqua Lahiri Mahasaya. Je n'ai jamais dit que les médecins seraient capables de le guérir, mais seulement qu'ils s'occupaient de lui. Je ne voulais pas me mêler de leurs affaires ; eux aussi doivent bien vivre !"

« Mon guru ajouta d'une voix enjouée :

« "Rappelle-toi toujours que l'omnipotent Paramatman[248] peut guérir n'importe qui, qu'on ait fait appel ou non à un médecin.

« — Je vois mon erreur, dis-je avec remords. Je sais maintenant qu'une seule de vos paroles est capable d'influencer le cosmos tout entier !' »

Lorsque Sri Yukteswar eut fini de raconter cette surprenante histoire, un des garçons de Ranchi se hasarda à

poser une question qui, de la part d'un enfant, était bien normale :

« Maître, dit-il, pourquoi votre guru vous a-t-il demandé d'administrer de l'huile de ricin ?

— Mon enfant, l'huile n'avait aucune signification particulière. Parce que mes attentes envers Lahiri Mahasaya étaient d'ordre matériel, ce dernier choisit l'huile qui se trouvait à portée de sa main comme symbole tangible pour éveiller en moi une plus grande foi. Le maître laissa mourir Rama parce que j'avais en partie douté de lui. Mais le divin guru savait qu'ayant prédit la guérison de Rama, celle-ci devait avoir lieu, même s'il devait guérir Rama de la mort, maladie habituellement incurable ! »

Sri Yukteswar congédia le petit groupe et me fit signe de m'asseoir à ses pieds sur une couverture.

« Yogananda, dit-il avec une gravité inhabituelle, depuis ta naissance tu as été entouré par des disciples proches de Lahiri Mahasaya.

Le grand maître a vécu sa vie sublime en étant partiellement reclus et il a résolument refusé que ses adeptes fondent une organisation basée sur ses enseignements. Néanmoins, il fit cette importante prédiction :

« "Environ cinquante ans après ma mort, a dit Lahiri Mahasaya, on écrira le récit de ma vie en raison du grand intérêt que suscitera alors le yoga en Occident. Le message du yoga se répandra sur toute la terre. Il aidera à établir la fraternité humaine car une nouvelle unité se créera entre les hommes grâce à leur perception directe du Père Unique."

« Yogananda, mon fils, poursuivit Sri Yukteswar, ton rôle sera de répandre le message de Lahiri Mahasaya et de faire le récit de la vie de ce grand saint. »

Lahiri Mahasaya mourut en 1895. En 1945, cinquante ans plus tard, je terminais la rédaction de ce livre. Je ne peux qu'être frappé par le fait que l'année 1945 coïncide avec le début d'un nouvel âge : l'ère révolutionnaire de l'énergie atomique. Tous les esprits bienveillants comprennent combien il devient urgent d'accéder à la paix et à la fraternité, car si on continue à employer la force physique, on risque de faire disparaître l'homme de la surface de la terre en même temps que les problèmes.

Si, avec le temps ou les bombes, les œuvres humaines finissent par disparaître sans laisser de traces, le soleil, lui, poursuit infailliblement sa course et les étoiles du ciel veillent sans cesse. Les lois cosmiques ne peuvent être ni enrayées, ni changées, et l'homme ferait bien de se mettre en harmonie avec elles. Si le cosmos est contre la violence, si le soleil n'entre pas en conflit avec les autres planètes, mais s'éclipse en temps voulu pour laisser briller les étoiles, à quoi cela sert-il de recourir à la force armée ? La paix en sera-t-elle le résultat ? Ce n'est pas la cruauté, mais la bonne volonté et les rapports harmonieux qui maintiennent la structure de l'univers. Une humanité en paix pourrait goûter aux fruits durables de la victoire, bien plus doux à savourer que ceux nourris par un sol ensanglanté.

La Société des Nations sera efficace quand elle sera composée d'une ligue naturelle et anonyme de cœurs humains. La compassion envers tous les êtres et le discernement intuitif, nécessaires pour panser les plaies de l'humanité, ne peuvent pas naître de simples considérations intellectuelles sur la diversité humaine, mais de la connaissance de ce lien profond unissant tous les hommes : leur parenté avec Dieu. Pour que l'idéal le plus élevé au monde - la paix par la fraternité - se réalise, puisse le yoga,

science de la communion personnelle avec le Divin, se répandre avec le temps parmi tous les hommes, dans tous les pays.

Bien que l'Inde possède une civilisation plus ancienne que n'importe quelle autre au monde, peu d'historiens ont souligné que sa formidable longévité n'est en aucun cas due au hasard, mais vient de ce qu'elle est toujours restée fidèle aux vérités éternelles, exprimées à chaque génération dans la vie de ses grands hommes. Par la continuité même de son existence et par son immuabilité au cours des siècles (les livres poussiéreux des savants peuvent-ils réellement nous dire combien de siècles au juste ?), l'Inde, parmi toutes les nations, a ainsi apporté la plus noble des réponses au défi du temps.

Le récit biblique d'Abraham suppliant le Seigneur[249] d'épargner la cité de Sodome s'il s'y trouvait dix hommes justes, ainsi que la réponse du Divin : « Je ne la détruirai point à cause de ces dix justes », prend une nouvelle signification si l'on considère que l'Inde a été de même épargnée alors qu'ont disparu les empires de nations puissantes de l'antiquité, versées dans l'art de la guerre et jadis contemporaines de l'Inde, comme l'Égypte ancienne, Babylone, la Grèce et Rome.

La réponse du Seigneur nous indique ainsi clairement qu'une nation subsiste non pas à cause de ses exploits sur le plan matériel, mais grâce à ses « chefs-d'œuvre humains ».

En cette première moitié du XXe siècle, déjà par deux fois entachée de sang, puisse la parole divine se faire de nouveau entendre : nulle nation, capable de donner naissance à dix grands hommes considérés comme des justes aux yeux du Juge incorruptible, ne connaîtra d'extinction.

En adhérant à cette conviction, l'Inde a prouvé qu'elle n'était pas sans ressources face aux mille ruses du temps. Ainsi, à chaque siècle, des maîtres ayant réalisé le Soi ont consacré son sol. À l'époque moderne, des sages de stature christique comme Lahiri Mahasaya et Sri Yukteswar sont venus pour proclamer que la connaissance du yoga, science de la réalisation de Dieu, est essentielle au bonheur humain et à la longévité d'une nation.

Peu d'informations significatives ont été publiées jusqu'à présent sur la vie de Lahiri Mahasaya et sa doctrine universelle[250]. En l'espace de trente ans, j'ai trouvé en Inde, en Amérique ou en Europe un intérêt profond et sincère pour son message du yoga libérateur. Ainsi était-il devenu nécessaire de raconter maintenant la vie du grand maître, comme il l'avait prédit lui-même, car en Occident les vies des grands yogis modernes sont peu connues.

Lahiri Mahasaya est né le 30 septembre 1828 dans une famille de brahmanes pieuse et de souche ancienne. Il vit le jour dans le village de Ghurni, du district de Nadia, près de Krishnanagar au Bengale. Il était le fils unique de Muktakashi, seconde épouse de l'honorable Gaur Mohan Lahiri (dont la première femme donna naissance à trois fils, mais mourut par la suite au cours d'un pèlerinage). Quant à Muktakashi, elle mourut lorsque le maître était encore enfant. On connaît peu de choses sur elle, sauf un fait révélateur : elle était une fervente fidèle du Seigneur Shiva[251] désigné dans les Écritures sous l'appellation de « Roi des Yogis ».

L'enfant, dont le nom complet était Shyama Charan Lahiri, passa les premières années de sa vie dans la maison ancestrale de Ghurni. Vers l'âge de trois ou quatre ans, on le voyait souvent assis dans une certaine posture de yoga, le corps entièrement enfoui dans le sable à l'exception de la tête.

Pendant l'hiver de 1833, le domaine des Lahiri fut dévasté lorsque la rivière avoisinante, la Jalangi, sortit de son lit pour se déverser dans le Gange. Un des temples dédié à Shiva et bâti par les Lahiri fut emporté par la rivière en même temps que la maison familiale. Un fidèle sauva la statue de pierre du Seigneur Shiva des eaux tourbillonnantes et la plaça dans un nouveau temple, maintenant bien connu sous le nom de « site du Shiva de Ghurni ».

Gaur Mohan Lahiri et sa famille quittèrent alors Ghurni pour aller vivre à Bénarès où le père de Lahiri s'empressa d'ériger un temple en l'honneur de Shiva. Il dirigeait sa famille selon les règles de la discipline védique : pratique régulière du culte rendu à la divinité, actes de charité et étude des Écritures. Juste et d'esprit ouvert, il n'ignorait pas, cependant, l'apport bénéfique de certaines idées modernes.

LAHIRI MAHASAYA

« Je suis Esprit. Ton appareil photographique peut-il saisir l'Invisible qui est omniprésent ? » Après avoir essayé plusieurs fois, en vain, d'immortaliser l'image de Lahiri Mahasaya sur une pellicule photographique, le Yogavatar accepta finalement que son « temple corporel » soit photographié. « Le Maître n'a jamais posé pour d'autres photos ; du moins, je n'en ai vu aucune » écrivit Paramahansaji.

Lahiri, enfant, prit des leçons d'hindi et d'ourdou dans des cercles d'étude de Bénarès. Il fréquenta aussi l'école dirigée par joy Narayan Ghosal où il reçut un enseignement en sanskrit, en bengali, en français et en anglais. S'intéressant de près à l'étude des Védas, c'est avec la plus grande attention que le jeune yogi écoutait les discussions de brahmanes érudits, dont un pandit du Maharashtra nommé Nag-Bhatta.

Shyama Charan était un jeune homme bon, doux, courageux et aimé de tous ses compagnons. Doté d'un corps bien proportionné, sain et robuste, il excellait dans la natation et était très adroit de ses mains.

En 1846, on célébra le mariage de Shyama Charan et de Srimati Kashi Moni, fille de Sri Debnarayan Sanyal. Kashi Moni fut une épouse indienne modèle s'acquittant avec bonne humeur de ses obligations de maîtresse de maison, comme de ses devoirs envers les invités et envers les pauvres. Deux fils vertueux, Tincouri et Ducouri, ainsi que deux filles, vinrent bénir leur union. En 1851, Lahiri Mahasaya, alors âgé de vingt-trois ans, entra comme comptable au service du Génie militaire du gouvernement britannique. Durant sa carrière, il obtint plusieurs fois de l'avancement. Ainsi, il fut non seulement un maître aux yeux de Dieu, mais il joua également avec succès son humble rôle d'employé de bureau dans le petit drame humain.

À plusieurs reprises, Lahiri Mahasaya fut muté d'un des bureaux du Génie militaire à un autre : Gazipur, Mirjapur, Naini Tal, Danapur et Bénarès. Après la mort de son père, le jeune homme assuma la responsabilité de tous les membres de sa famille. Il acheta pour eux une maison dans le quartier retiré de Garudeswar Mohulla à Bénarès.

Ce fut dans sa trente-troisième année que Lahiri Mahasaya[252] vit s'accomplir la mission pour laquelle il s'était réincarné sur terre. Il rencontra son grand guru, Babaji, près de Ranikhet dans l'Himalaya et fut initié par lui au *Kriya Yoga*.

Cet événement opportun ne fut pas seulement bénéfique pour Lahiri Mahasaya. Ce fut un moment bienheureux pour tout le genre humain, car l'art supérieur du yoga, perdu ou

disparu depuis longtemps, fut à nouveau mis en pleine lumière.

De même que, selon le récit des Puranas, les eaux du Gange[253] descendirent du ciel sur la terre pour offrir un breuvage divin au fidèle assoiffé, Bhagirath, de même, en 1861, le fleuve céleste du Kriya Yoga se mit à couler de la forteresse secrète de l'Himalaya jusque dans les plaines arides fréquentées par les hommes.

CHAPITRE 33

BABAJI, UN YOGI-CHRIST DE L'INDE MODERNE

Les montagnes escarpées du nord de l'Himalaya, près de Badrinarayan, sont encore sanctifiées à ce jour par la présence vivante de Babaji, guru de Lahiri Mahasaya. Le Maître, qui vit retiré, conserve sa forme corporelle depuis des siècles, sinon des millénaires. L'immortel Babaji est un avatar. En sanskrit, ce terme signifie : « descente » (des racines *ava* : « vers le bas », et *tri* : « passer »). Dans les Écritures hindoues, *avatara* exprime la descente de la Divinité dans la chair.

« Le niveau spirituel de Babaji est au-delà de toute compréhension humaine, m'expliquait Sri Yukteswar. La vision limitée de l'homme ne peut pénétrer son étoile transcendantale. Il est vain d'essayer d'imaginer l'accomplissement spirituel de l'avatar, car il est inconcevable. »

Les *Upanishads* ont codifié en détail les différents stades de l'avancement spirituel. Un siddha (être parfait) est celui qui a progressé de l'état de *jivanmukta* (libéré durant sa vie sur terre), vers celui de *paramukta* (complètement libéré, ayant un pouvoir total sur la mort). Définitivement libéré de la servitude de *maya* et de ses cycles de réincarnations successives, le *paramukta* retourne rarement dans un corps physique et, s'il le fait, devient un avatar, désigné par le Divin pour conférer au monde de suprêmes bénédictions. Un avatar

n'est pas soumis à l'ordre universel ; son corps pur, apparaissant telle une image lumineuse, est libéré de toute dette envers la Nature.

Au premier abord, on ne perçoit rien d'extraordinaire dans la forme physique d'un avatar, mais il arrive parfois qu'il ne projette aucune ombre et qu'il ne laisse aucune empreinte de pas sur le sol en marchant. Ce sont là des preuves extérieures symboliques de son affranchissement des ténèbres de l'ignorance et de toute dépendance envers la matière. Seul un tel homme-Dieu connaît la Vérité qui se cache derrière la relativité de la vie et de la mort. Omar Khayyam, poète si mal compris, a chanté cet homme libéré dans son œuvre immortelle, les *Rubaiyat* :

> Ah ! Lune de ma Joie, ignorant le déclin,
> La Lune céleste une fois de plus se lève ;
> En vain me verra-t-elle en ce même jardin
> Quel que soit le nombre de fois qu'elle se lève[254].

La « Lune de ma Joie, ignorant le déclin » c'est Dieu, l'Étoile Polaire éternelle, toujours immuable. La « Lune céleste [qui] une fois de plus se lève », c'est le cosmos visible soumis à la loi du retour cyclique. Par la réalisation du Soi, le prophète persan s'est libéré à jamais de la contrainte des retours sur terre : ce « jardin » de la Nature, ou *Maya*. « Quel que soit le nombre de fois qu'elle se lève, en vain me verra-t-elle ! » Combien l'univers étonné est frustré dans sa recherche par cette totale absence !

Le Christ a témoigné de sa liberté en d'autres termes : « Un scribe s'approcha, et lui dit : "Maître, je te suivrai partout où tu iras". Jésus lui répondit : "Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête[255]." »

Le Christ vivant dans la vaste omniprésence, en quel lieu, en effet, pourrait-on le suivre si ce n'est dans l'immensité de l'Esprit ?

Krishna, Rama, Bouddha et Patanjali furent quelques-uns des anciens avatars de l'Inde. Une importante littérature poétique en langue tamoule s'est développée autour d'Agastya, un avatar du sud de l'Inde. Ce dernier a accompli de nombreux miracles durant les siècles ayant précédé et suivi l'ère chrétienne et il aurait conservé, dit-on, son enveloppe charnelle jusqu'à nos jours.

En Inde, la mission de Babaji est d'aider les prophètes dans les tâches particulières qu'ils ont à accomplir ; d'après la hiérarchie établie dans les Écritures, on peut donc lui attribuer le titre de *Mahavatar* (Grand Avatar). Il a déclaré avoir initié au yoga Shankara[256], le réorganisateur de l'Ordre des Swamis et Kabir, le célèbre mystique du Moyen Âge. Au XIXe siècle, son principal disciple fut Lahiri Mahasaya qui, comme nous le savons, donna une nouvelle vitalité à l'art perdu du *Kriya*.

Babaji est en communion constante avec le Christ. Ensemble, ils émettent des vibrations rédemptrices et ont conçu la technique spirituelle de salut pour l'âge actuel. La tâche de ces deux maîtres qui ont atteint une complète réalisation - l'un possédant un corps et l'autre n'en possédant pas - est d'inciter les nations à renoncer aux guerres, aux haines raciales, au sectarisme religieux et au matérialisme dont les maux se retournent contre l'homme. Babaji est tout à fait conscient de la tendance des temps modernes, particulièrement de l'influence et de la complexité de la civilisation occidentale, et il comprend la nécessité de répandre les techniques libératrices du yoga, aussi bien en Orient qu'en Occident.

L'absence de toute référence historique concernant Babaji ne doit pas nous surprendre. Au cours des siècles, le grand guru ne s'est jamais manifesté ouvertement ; l'éclat d'une publicité, susceptible d'être mal interprétée, ne fait pas partie de ses projets millénaires. À l'image du Créateur, Pouvoir unique et silencieux, Babaji œuvre humblement dans l'ombre.

Les grands prophètes comme le Christ ou Krishna ne viennent sur terre que dans un but spécifique et spectaculaire ; ils s'en vont aussitôt leur mission accomplie. D'autres avatars, comme Babaji, entreprennent une œuvre de longue haleine, davantage axée sur le lent progrès de l'évolution humaine au cours des siècles plutôt que sur un événement marquant de l'histoire. De tels maîtres se dérobent toujours aux regards du commun des mortels et ont le pouvoir de se rendre invisibles à volonté. Donc, pour ces raisons et parce qu'ils demandent en général à leurs disciples de garder le silence à leur sujet, de nombreuses figures spirituelles éminentes demeurent inconnues du monde. Dans ces pages consacrées à Babaji, je donne simplement un aperçu de sa vie quelques faits qu'il estime approprié et utile de révéler au grand public.

On n'a jamais rien pu découvrir de précis sur la famille de Babaji ni sur son lieu de naissance, même si ces faits tiennent à cœur aux historiens. Le Maître s'exprime généralement en hindi, mais il peut aussi s'entretenir facilement dans tout autre langue. Il a adopté le simple titre de Babaji (révérend père). Cependant, les disciples de Lahiri Mahasaya lui ont conféré d'autres titres en signe de respect : Mahamuni Babaji Maharaj (le grand Maître extatique), Maha Yogi (le Grand Yogi), et Trambak Baba ou Shiva Baba (titres des avatars de Shiva). En fait, est-il si important de ne pas

connaître le nom patronymique d'un maître pleinement libéré ?

« Toute personne qui prononce avec vénération le nom de Babaji, disait Lahiri Mahasaya, s'attire instantanément une bénédiction spirituelle. »

Le corps de l'immortel guru ne montre aucun signe de vieillesse ; son apparence est celle d'un jeune homme de vingt-cinq ans au plus. De teint clair, de taille et de corpulence moyennes, le corps de Babaji, beau et vigoureux, émet un rayonnement perceptible. Ses yeux noirs sont doux et calmes ; ses longs cheveux brillants ont une couleur cuivrée. Parfois, le visage de Babaji ressemble d'une manière étonnante à celui de Lahiri Mahasaya. Cette ressemblance était certaines fois si frappante que, dans sa vieillesse, Lahiri Mahasaya aurait pu passer pour le père de l'éternellement jeune Babaji.

Swami Kebalananda, mon vénérable professeur de sanskrit, a passé un certain temps auprès de Babaji[257], dans l'Himalaya.

« Le Maître incomparable se déplace en compagnie de son groupe d'un endroit à l'autre dans les montagnes, me dit Kebalananda. Son petit groupe comprend deux disciples américains particulièrement évolués. Après avoir séjourné un certain temps dans un même lieu, Babaji déclare : *Dera danda uthao* (levons le camp et reprenons notre bâton de pèlerin). Il porte avec lui un *danda* (bâton de bambou). Ces mots signalent le départ et il se transporte instantanément avec son petit groupe dans un autre lieu. Pour changer de place, il n'utilise pas toujours ce procédé astral ; parfois, il va à pied d'un sommet à l'autre.

« Babaji ne peut être vu ou reconnu par les autres que s'il désire qu'il en soit ainsi. Il est apparu, dit-on, sous des

aspects légèrement différents à divers fidèles - certaines fois avec une barbe et des moustaches et d'autres fois sans elles. Son corps incorruptible n'a nul besoin de nourriture ; aussi, le Maître ne mange-t-il que rarement. Cependant, par courtoisie envers les disciples qui viennent lui rendre visite, il accepte occasionnellement de prendre des fruits ou du riz cuit dans du lait et du beurre clarifié.

« Deux épisodes étonnants de la vie de Babaji m'ont été rapportés, poursuivit Kebalananda. Une nuit où ses disciples étaient assis autour d'un immense feu allumé pour célébrer une cérémonie védique sacrée, le guru s'empara soudain d'un tison ardent et frappa légèrement l'épaule nue d'un *chela* qui se trouvait près du feu.

« "Comme c'est cruel, Maître ! protesta Lahiri Mahasaya qui se trouvait présent à cette cérémonie.

« — Aurais-tu préféré le voir être réduit en cendres sous tes yeux, conformément au décret de son karma passé ?"

« En prononçant ces paroles, Babaji posa la main sur l'épaule mutilée du *chela* pour la guérir. Puis il lui dit :

« "Cette nuit, je t'ai épargné une mort atroce. Les exigences de la loi karmique ont été satisfaites grâce à la légère souffrance provoquée par cette brûlure."

« Une autre fois, le cercle sacré des disciples de Babaji fut surpris par l'arrivée d'un inconnu. Il avait grimpé avec une remarquable agilité jusqu'à la plate-forme rocheuse quasiment inaccessible où se trouvait le campement du guru.

« "Maître, vous devez être le grand Babaji !"

« Une vénération indicible éclairait le visage de l'homme.

« "Durant des mois, je vous ai cherché sans relâche dans ces montagnes hostiles. Je vous supplie de m'accepter comme disciple."

« Comme le grand guru ne donnait aucune réponse, l'homme désigna l'abîme tapissé de rochers s'étendant sous le promontoire et dit :

« "Si vous ne voulez pas de moi, je sauterai dans le précipice. La vie n'a plus de sens pour moi si je ne suis pas digne de vous avoir comme guide pour me conduire vers le Divin.

« — Alors saute, lui dit Babaji froidement. Je ne peux t'accepter comme disciple dans ton état d'évolution actuelle."

« L'homme se jeta immédiatement en bas de la falaise. Babaji demanda aux disciples bouleversés de descendre chercher le corps de l'inconnu. Lorsqu'ils revinrent avec le corps déchiqueté, le Maître imposa les mains sur le cadavre, et voici qu'il ouvrit les yeux et qu'il se prosterna humblement devant le guru omnipotent.

« "Tu es maintenant prêt à devenir mon disciple[258] lui dit Babaji.

« Le visage rayonnant, il se pencha affectueusement vers son *chela* ressuscité :

« "Tu as courageusement traversé cette épreuve difficile ; tu n'auras plus jamais à craindre la mort. Désormais, tu fais partie de notre groupe d'immortels."

« Ensuite, il prononça ses paroles usuelles annonçant le départ : *Dera danda uthao*, et tout le groupe disparut de la montagne. »

Un avatar vit dans l'omniprésence de l'Esprit ; pour lui, il n'existe aucune limitation de temps ou d'espace. C'est pourquoi, la seule raison qui motive Babaji à conserver son corps physique de siècle en siècle est la suivante : le désir d'apporter à l'humanité un exemple concret des possibilités existant en chacun de nous. S'il n'était pas donné à l'homme

d'entrevoir la Divinité faite chair, il resterait à jamais sous le joug de la puissante illusion de *maya*, en croyant qu'il lui est impossible de transcender sa condition de mortel.

Jésus savait depuis le début de quelle manière se déroulerait son existence. Il en traversa chaque étape, non pour lui-même et non par contrainte karmique, mais uniquement pour l'élévation d'êtres humains éclairés. Les quatre évangélistes - Matthieu, Marc, Luc et Jean - ont rapporté par écrit sa vie sublime à l'intention des générations futures.

Pour Babaji également, il n'existe aucune notion relative telle que passé, présent ou futur ; il connaissait depuis le début toutes les phases de sa vie. Cependant, pour s'adapter à la compréhension limitée des hommes, il a joué de nombreux actes de sa vie divine en présence d'un ou de plusieurs témoins. C'est ainsi qu'un disciple de Lahiri Mahasaya fut présent quand Babaji jugea le moment venu de proclamer qu'un corps pouvait être immortel. Il fit cette promesse devant Ram Gopal Muzumdar afin que tous les hommes en quête de Dieu en aient connaissance un jour et y trouvent une source d'inspiration. Les grands maîtres ne prennent la parole et ne participent à ce qui semble être le cours naturel des évènements que pour le bien de l'humanité. C'est ainsi que le Christ a dit : « Père... Pour moi, je savais que Tu m'exauces toujours ; mais j'ai parlé à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que c'est Toi qui m'as envoyé[259]. »

Lors de mon séjour à Ranbajpur chez Ram Gopal, le « Saint qui ne dort jamais[260] », celui-ci me fit le récit extraordinaire de sa première rencontre avec Babaji :

« Je quittais parfois ma grotte isolée pour venir m'asseoir aux pieds de Lahiri Mahasaya, à Bénarès, me dit Ram Gopal.

Un soir, vers minuit, alors que je méditais en silence parmi un groupe de ses disciples, Lahiri Mahasaya me fit une demande surprenante :

« "Ram Gopal, va tout de suite au *ghat* de Dasaswamedh."

« J'atteignis bientôt cet endroit retiré. La nuit était éclairée par la lune et le ciel constellé d'étoiles scintillantes. Je restai patiemment assis en silence pendant un moment. Soudain, près de moi, une énorme dalle de pierre attira mon attention. Elle se souleva peu à peu, révélant une grotte souterraine. Comme la dalle s'immobilisait, maintenue en l'air par quelque procédé invisible, la forme drapée d'une jeune femme à la beauté incomparable sortit de la grotte et s'éleva en lévitation dans les airs. Entourée d'un doux halo de lumière, la jeune femme redescendit lentement et se tint immobile devant moi, plongée dans un état d'extase. Finissant par s'animer, elle me parla avec douceur :

« "Je suis Mataji[261], la sœur de Babaji. Je lui ai demandé, ainsi qu'à Lahiri Mahasaya, de venir cette nuit à ma grotte afin de discuter d'un sujet de la plus haute importance."

« C'est alors que je vis une étrange clarté diffuse glisser rapidement au-dessus du Gange en se reflétant dans les eaux opaques. Cette lumière se rapprocha de plus en plus et, dans un éclair aveuglant, apparut aux côtés de Mataji pour se condenser instantanément sous la forme humaine de Lahiri Mahasaya. Ce dernier se prosterna humblement aux pieds de la sainte.

« Avant que je ne me ressaisisse, je vis avec émerveillement un amas de lumière mystique tournoyer dans le ciel. Rapidement, le tourbillon flamboyant descendit près de notre groupe et se matérialisa sous la forme d'un beau jeune homme. Je compris immédiatement qu'il s'agissait de Babaji. Il ressemblait à Lahiri Mahasaya ; cependant Babaji

paraissait beaucoup plus jeune que son disciple et portait de longs cheveux brillants.

« Lahiri Mahasaya, Mataji et moi-même, nous nous agenouillâmes pour toucher les pieds du grand guru. Au contact de sa chair divine, une sensation éthérée de gloire béatifique fit vibrer chaque fibre de mon être.

« "Sœur bénie, dit Babaji, j'ai l'intention d'abandonner mon corps et de me plonger dans le Courant infini.

« — J'avais déjà deviné tes intentions, Maître bien-aimé. Je voulais en parler avec toi cette nuit. Pourquoi rejeter ton corps ?"

« La sainte femme le regarda d'un air implorant.

« "Quelle différence cela fait-il que je sois revêtu d'une vague visible ou invisible sur l'océan de mon Esprit divin ?"

« Mataji répondit avec ce charmant trait d'esprit :

« "Immortel Guru, si cela ne fait aucune différence, alors je t'en prie, n'abandonne jamais ta forme physique[262].

« — Qu'il en soit ainsi, dit Babaji d'un ton solennel. Je ne rejetterai jamais mon corps physique et resterai toujours visible pour au moins un petit nombre de personnes sur terre. C'est le Seigneur qui vient ainsi d'exprimer Sa volonté par ta bouche."

« Comme j'écoutais respectueusement la conversation entre ces deux grands êtres, Babaji se tourna vers moi et me dit avec bienveillance :

« "Ne crains rien, Ram Gopal, tu es béni d'avoir été témoin de cette promesse d'immortalité."

« La douce voix mélodieuse de Babaji s'atténua de plus en plus ; sa forme et celle de Lahiri Mahasaya lévitèrent lentement et repartirent au-dessus du Gange. Un halo de

lumière éblouissante enveloppa leurs corps tandis qu'ils s'évanouissaient dans le ciel nocturne. La forme de Mataji flotta vers la grotte dans laquelle elle redescendit. La dalle de pierre s'abaissa vers le sol, puis referma la grotte, comme si des mains invisibles l'avaient actionnée.

« Infiniment inspiré, je retournai chez Lahiri Mahasaya. Lorsque, au lever du jour, je me prosternai devant lui, mon guru eut un sourire de connivence et me dit :

« "Je suis heureux pour toi, Ram Gopal. Le désir que tu avais si souvent exprimé de rencontrer Babaji et Mataji s'est enfin merveilleusement réalisé."

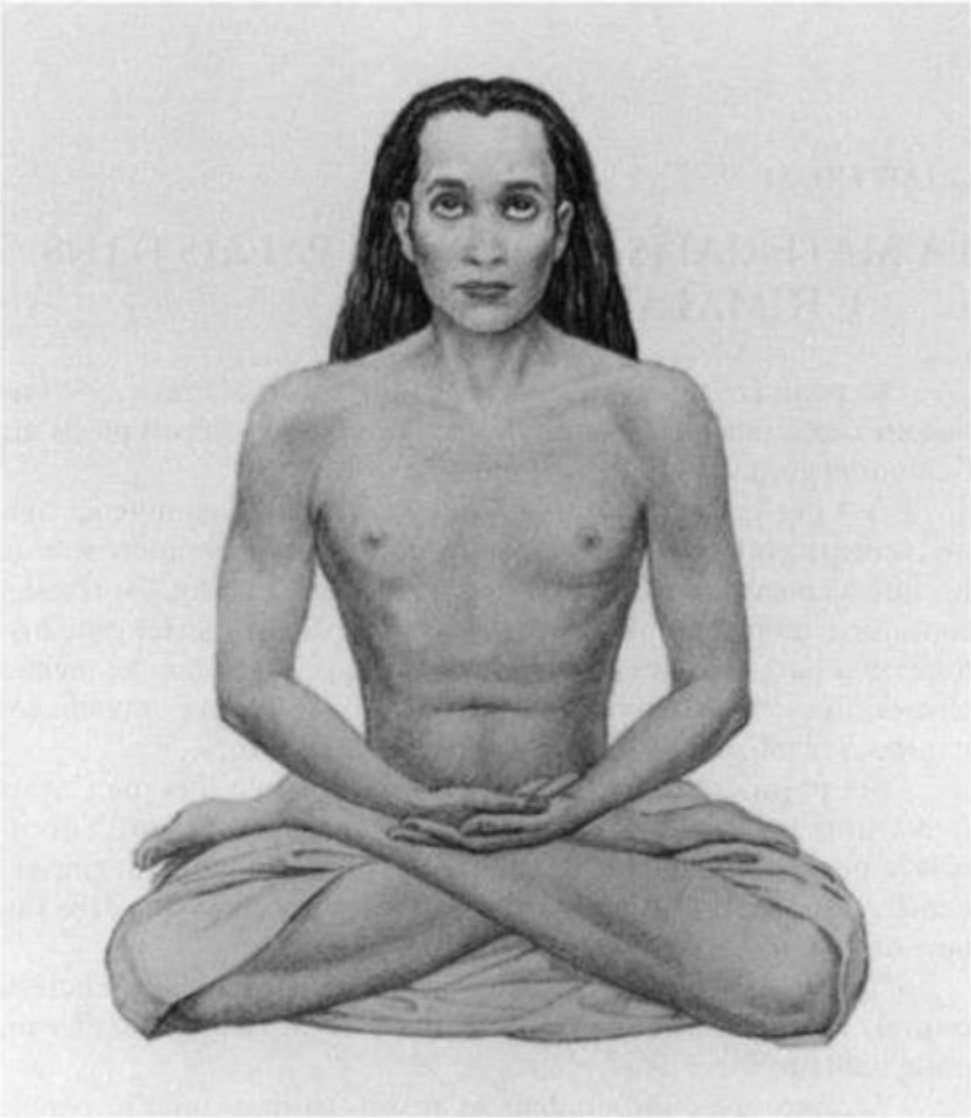
« Mes compagnons disciples m'apprirent que Lahiri Mahasaya n'avait pas quitté son estrade depuis mon départ pour le *ghat* de Dasaswamedh à minuit.

« "Il a fait un admirable discours sur l'immortalité après que tu sois parti" me dit l'un des *chela*s.

« Pour la première fois, je pris conscience de la vérité contenue dans les versets des Écritures lorsqu'ils affirment qu'un homme ayant réalisé le Soi peut matérialiser plusieurs corps pour apparaître en même temps en différents lieux. »

Et Ram Gopal conclut ainsi :

« Lahiri Mahasaya m'expliqua plus tard de nombreux points métaphysiques concernant le mystérieux plan divin pour notre terre. Dieu a choisi Babaji pour conserver sa forme corporelle tout au long de ce cycle mondial particulier. Les époques se succèderont, mais le Maître immortel[263] sera toujours présent sur la scène terrestre pour contempler le drame des siècles. »



BABAJI
Un Mahavatar, « Incarnation divine »
Guru de Lahiri Mahasaya

Yoganandaji aida un artiste à dessiner ce portrait fidèle du grand Yogi-Christ de l'Inde moderne.

Mahavatar Babaji refusa de révéler à ses disciples tout fait limitatif le concernant, comme son lieu ou sa date de naissance. Il vit depuis de nombreux siècles dans les neiges de l'Himalaya.

« Toute personne qui prononce avec vénération le nom de Babaji, disait Lahiri Mahasaya, s'attire instantanément une bénédiction spirituelle. »

CHAPITRE 34

LA MATÉRIALISATION D'UN PALAIS DANS L'HIMALAYA

« La première rencontre entre Babaji et Lahiri Mahasaya est une histoire captivante, l'une des rares à nous donner des détails précis sur l'immortel guru. »

C'est par ces paroles que Swami Kebalananda commença son merveilleux récit. Lorsqu'il me le raconta pour la première fois, je fus littéralement fasciné. Par la suite, à plusieurs reprises, j'ai réussi à convaincre mon gentil professeur de sanskrit de me répéter cette histoire ; plus tard, Sri Yukteswar me la raconta à peu près dans les mêmes termes. Ces deux disciples de Lahiri Mahasaya avaient entendu cet impressionnant récit de la bouche même de leur guru.

« Ma première rencontre avec Babaji eut lieu lorsque j'avais trente-trois ans, racontait Lahiri Mahasaya. En automne 1861, j'occupais le poste de comptable au service du Génie militaire du gouvernement, à Danapur. Un matin, mon supérieur me convoqua dans son bureau.

« "Lahiri, je viens de recevoir à l'instant un télégramme du bureau central. Vous allez être muté à Ranikhet où l'on vient d'installer un poste militaire[264]."

« Accompagné d'un serviteur, je me mis en route pour ce périple de huit cents kilomètres. Voyageant à cheval, ou en calèche, nous arrivâmes trente jours plus tard à la ville de Ranikhet[265] dans l'Himalaya.

Cependant, une légère inquiétude s'empara de moi à la pensée que je ne pourrais peut-être pas retrouver le chemin du retour avant que l'obscurité ne descende sur la forêt.

« J'atteignis finalement une petite clairière entourée de grottes. Sur l'une des corniches rocheuses se tenait un jeune homme souriant. Il me tendit la main en signe de bienvenue. Je constatai avec surprise qu'il me ressemblait étrangement, à l'exception de ses cheveux de teinte cuivrée.

« "Lahiri[266], tu es venu !"

« Le saint m'adressa ces mots en hindi d'un ton affectueux.

« "Viens te reposer dans cette grotte. C'était moi qui t'appelais."

« Je pénétrai dans une petite grotte bien entretenue où se trouvaient plusieurs couvertures de laine et quelques *kamandalus* (pots à eau).

« "Lahiri, te souviens-tu de ce siège ? Le yogi désigna une couverture pliée dans un coin de la grotte.

« — Non, monsieur !"

« Quelque peu abasourdi par l'étrangeté de mon aventure, j'ajoutai :

« "Je dois partir maintenant, avant la tombée de la nuit. J'ai du travail qui m'attend demain matin au bureau."

« Le mystérieux saint répondit en anglais :

« "Le bureau a été fait pour toi, et non toi pour le bureau."

« Je fus stupéfait d'entendre l'ascète non seulement s'exprimer en anglais, mais également paraphraser les paroles du Christ[267].

« "Je vois que mon télégramme a été efficace."

« Ne comprenant pas cette remarque du yogi, je lui en demandai la signification.

« "Je veux parler du télégramme par lequel on t'a demandé de venir dans cette région isolée. C'est moi qui ai suggéré silencieusement à ton supérieur de te transférer à Ranikhet. Pour celui qui ne fait qu'un avec l'humanité, tous les esprits deviennent des postes de transmission à travers lesquels il peut œuvrer à volonté."

« Puis il ajouta :

« "Lahiri, cette grotte doit sûrement te paraître familière."

« Comme je gardais un silence perplexe, le saint s'approcha de moi et me frappa doucement sur le front. À ce contact magnétique, un courant extraordinaire parcourut mon cerveau, libérant les doux souvenirs de ma vie précédente.

« "Je me souviens !"

« Ma voix était entrecoupée de larmes de joie.

« "Vous êtes Babaji, mon guru, et vous l'avez toujours été."

« Des scènes précises du passé me revenaient à l'esprit : ici dans cette même grotte, j'avais passé plusieurs années de ma dernière incarnation ! Envahi par ces souvenirs ineffables, je me mis à pleurer tout en embrassant les pieds de mon guru.

« "Pendant plus de trente ans, j'ai attendu que tu reviennes à moi." « La voix de Babaji vibrait d'un amour céleste.

« "Tu t'es éclipsé et tu as disparu dans les vagues tumultueuses de l'existence au-delà de la mort. Sur un coup de baguette magique de ton karma, tu t'es évanoui ! Tu m'as perdu de vue, mais moi je ne t'ai jamais perdu de vue ! Je t'ai poursuivi sur les ondes luminescentes de la mer astrale, là où voguent les anges glorieux. Je t'ai suivi à travers les ténèbres, les tempêtes, les cataclysmes et la lumière comme l'aurait fait une mère qui veille sur son enfant. Lorsque tu as commencé ta nouvelle vie terrestre dans le sein maternel et plus tard lorsque tu vins au monde, j'ai toujours gardé les yeux sur toi.

À Ghurni, lorsque, petit enfant, assis dans la posture du lotus, tu te recouvrais de sable, j'étais présent de façon invisible. Avec patience, mois après mois, année après année, j'ai veillé sur toi dans l'attente de ce jour parfait. Maintenant, tu es avec moi ! Voici ta grotte, celle que tu as aimée autrefois. Je l'ai toujours gardée propre et prête à te recevoir. Voici la couverture sacrée sur laquelle, assis en asana de méditation, tu épanchais chaque jour ton cœur épris de Dieu. Voici ton bol dans lequel si souvent tu as bu le nectar que je t'offrais. Vois comme j'en ai gardé le cuivre étincelant, afin qu'un jour tu puisses à nouveau t'en servir. Mon enfant, comprends-tu maintenant ?

« — Que puis-je répondre, ô mon guru, murmurai-je d'une voix brisée par l'émotion. A-t-on jamais entendu parler d'un pareil amour immortel ?"

« Transporté d'extase, je contemplai longuement mon trésor éternel, mon guru dans la vie comme dans la mort.

« "Lahiri, tu as besoin d'être purifié. Bois l'huile qui se trouve dans ce bol et va t'allonger au bord de la rivière."

« La sagesse de Babaji est toujours aussi pragmatique, pensai-je aussitôt, en souriant à l'évocation de ce souvenir.

« Je suivis ses directives. Bien que la nuit glaciale de l'Himalaya commençât déjà à tomber, je fus émerveillé de constater qu'une douce chaleur rayonnante se répandait en moi. Était-il possible que cette huile inconnue ait été imprégnée de chaleur cosmique ?

« Dans l'obscurité, des vents cinglants déchiraient l'air avec furie et me fouettaient de tous côtés. Des vaguelettes glaciales de la rivière Gogash recouvraient de temps à autre mon corps allongé sur le rivage rocailleux. Des tigres rugissaient non loin de là et pourtant je n'éprouvais aucune peur ; l'énergie rayonnante qui s'écoulait maintenant en moi me donnait

l'assurance d'une protection infaillible. Plusieurs heures s'écoulèrent rapidement ; les vagues souvenirs d'une vie antérieure se mêlaient à la joie présente d'avoir retrouvé mon divin guru.

« Mes rêveries solitaires furent interrompues par un bruit de pas. Dans l'obscurité, une main bienveillante se tendit vers moi pour m'aider à me relever et me donner des vêtements secs.

« "Viens mon frère, me dit mon compagnon. Le Maître t'attend."

« Il me guida à travers une forêt. Soudain, au détour d'un sentier, une intense clarté au loin illumina la nuit obscure. Je demandai alors : « "Se peut-il que ce soit le lever du soleil ? Cela semble impossible que la nuit soit déjà finie.

« — Il est minuit, dit mon guide en souriant doucement. Cette lumière que tu aperçois là-bas est l'éclat d'un palais en or matérialisé cette nuit même par l'incomparable Babaji. Dans une autre vie, tu as un jour exprimé le désir de jouir de la beauté d'un palais. Notre Maître comble maintenant ton désir, te libérant ainsi du dernier lien de ton karma[268]."

« Et il ajouta :

« "Ce somptueux palais sera cette nuit le lieu de ton initiation au *Kriya Yoga*. Tous tes frères se rassembleront ici pour t'accueillir et célébrer avec joie la fin de ton exil. Contemple tout cela !"

« Devant nous, s'élevait un vaste palais resplendissant d'or. Orné d'innombrables joyaux et placé au milieu de jardins luxuriants, il se reflétait dans l'eau tranquille de grands bassins. C'était là un spectacle d'une splendeur inégalée ! De hautes arcades étaient serties d'énormes diamants, saphirs et

émeraudes. Des hommes d'apparence angélique se tenaient près des portes qui resplendissaient de l'éclat des rubis.

« Je suivis mon compagnon jusqu'à une vaste salle de réception. Des parfums d'encens et de rose embaumaient l'air et des lampes diffusaient leurs lueurs multicolores. Des petits groupes de fidèles, certains ayant le teint clair, d'autres le teint foncé, chantaient doucement ou étaient assis en silence en posture de méditation, immergés dans la paix intérieure. Une joie vibrante imprégnait l'atmosphère.

« "Savoure cette fête pour les yeux ; profite de la magnificence de ce palais qui a été érigé uniquement en ton honneur" me fit aimablement remarquer mon guide avec un sourire, tandis que je m'exclamais d'admiration devant tant de merveilles.

« "Mon frère, dis-je, la beauté de cet édifice surpasse toute imagination humaine. Je t'en prie, dévoile-moi le mystère de son origine.

« — Ce sera pour moi un plaisir de t'éclairer" fit mon compagnon dont les yeux noirs étincelaient de sagesse.

« "Il n'y a rien d'inexplicable dans cette matérialisation. Le cosmos tout entier est une projection de la pensée du Créateur. La lourde masse de la terre, flottant dans l'espace, est un rêve de Dieu. Tout est issu de Son esprit, de même que l'homme endormi reproduit la création dans son rêve et lui donne vie en la peuplant de ses propres créatures.

« "Le Seigneur a d'abord conçu la terre en tant qu'idée. Ensuite, Il donna vie à cette idée ; l'énergie atomique puis la matière furent créées. Il organisa les atomes de la terre en une sphère solide dont toutes les molécules sont soudées ensemble par Sa seule volonté divine. Lorsque Dieu retirera Sa volonté, tous les atomes terrestres seront à nouveau transformés en énergie. L'énergie atomique retournera à sa

source : la conscience. L'idée de la terre disparaîtra alors en tant que forme objective.

« "La substance d'un rêve prend corps grâce à la pensée subconsciente du rêveur. Lorsque cette pensée, à la force cohésive, disparaît au réveil, le rêve et ses éléments se dissolvent. L'homme endormi est l'architecte d'une création onirique qu'il dématérialise sans effort au réveil. Il suit ainsi le principe divin de la création. De même, lorsqu'il s'éveillera à la conscience cosmique, il saura aisément dématérialiser l'illusion d'un univers cosmique tissé de rêves.

LA GROTTE DE BABAJI DANS L'HIMALAYA

Cette grotte près de Ranikhet était parfois occupée par Mahavatar Babaji. Le petit-fils de Lahiri Mahasaya, Ananda Mohan Lahiri (*en blanc*), et trois autres disciples sont en visite dans ce lieu sacré.

« "Babaji, étant en harmonie avec la Volonté divine toute-puissante, peut ordonner aux atomes des éléments de se combiner en n'importe quelle forme. Ce palais d'or, créé instantanément, est bien réel - au même titre que la terre est réelle. Babaji a fait naître de son esprit cette merveilleuse demeure et par le pouvoir de sa volonté il en maintient ensemble les atomes, de la même façon que Dieu créa la terre par Sa pensée et que Sa volonté la maintient dans sa forme."

« Mon compagnon ajouta :

« "Lorsque ce palais aura servi son propos, Babaji le dématérialisera." « Émerveillé, je demeurais silencieux. Mon guide fit alors un geste large :

« "Ce palais chatoyant, superbement orné de joyaux, n'a pas été construit par la main de l'homme. L'or et les pierres précieuses qui le décorent ne proviennent pas de mines laborieusement exploitées. Il se dresse, solide, comme un défi monumental aux êtres humains[269]. Quiconque se conçoit, tel Babaji, comme un enfant de Dieu, peut accomplir n'importe quel miracle grâce aux pouvoirs infinis cachés en lui. Une simple pierre renferme une prodigieuse quantité d'énergie atomique[270] ; de même l'être humain le moins évolué est cependant une véritable `centrale électrique' de divinité."

« Le sage prit, sur une table voisine, un vase délicat dont l'anse rutilait de diamants.

« "Notre grand guru a créé ce palais en solidifiant des myriades de rayons cosmiques libres, poursuivit-il. Touche ce vase ainsi que ses diamants et tu verras qu'ils passeront avec succès le test de l'expérience sensorielle."

« J'examinai le vase ; ses joyaux étaient dignes de la collection d'un roi. J'effleurai également de la main la surface

des murs de la pièce recouverts d'une couche épaisse d'or resplendissant. Une profonde satisfaction s'empara de mon esprit. Un désir, enfoui dans mon subconscient et provenant de vies maintenant disparues, semblait être simultanément comblé et annihilé.

« Passant sous des arcades richement décorées, mon noble compagnon me guida à travers un dédale de corridors et de pièces aussi somptueusement meublés que le palais d'un empereur. Nous entrâmes dans une immense salle de réception au centre de laquelle se dressait un trône d'or incrusté de pierres précieuses resplendissant de mille feux. Là, le suprême Babaji se tenait assis dans la posture du lotus. Je me prosternai à ses pieds sur le sol étincelant.

« "Lahiri, rêves-tu toujours de posséder un palais d'or ?"

« Les yeux de mon guru brillaient autant que ses saphirs.

« "Réveille-toi ! Tous tes désirs terrestres sont sur le point d'être à jamais satisfaits ?'

« Il murmura quelques paroles mystiques de bénédiction, puis me dit

« "Lève-toi, mon fils, afin d'être initié au Royaume de Dieu par le *Kriya Yoga*".

« Babaji étendit la main. Au milieu de fruits et de fleurs, un feu sacrificiel (*homa*) apparut. C'est devant cet autel ardent que je reçus la technique libératrice du *Kriya Yoga*.

« La cérémonie se termina à l'aube. Dans l'état extatique où je me trouvais, je n'éprouvais aucunement le besoin de dormir. J'errai dans les pièces du palais remplies de précieux trésors et d'objets d'art raffinés, puis je sortis dans les jardins. Je remarquai, non loin de là, les grottes et les parois arides des montagnes entrevues la veille, mais ni le palais, ni les terrasses fleuries ne faisaient alors partie du paysage.

« De retour au palais, qui scintillait de tous ses feux dans les froids rayons du soleil himalayen, je partis à la recherche de mon Maître. Il était toujours assis sur son trône entouré de plusieurs disciples silencieux.

« "Lahiri, tu as faim, dit Babaji. Ferme les yeux."

« Lorsque je les rouvris, le palais enchanteur et ses jardins avaient disparu. Babaji, ses disciples et moi-même étions tous maintenant assis à même le sol nu, à l'endroit exact qu'occupait le palais, non loin de l'entrée ensoleillée des grottes creusées dans la roche. Je me souvins alors que mon guide avait mentionné que le palais serait dématérialisé, ses atomes captifs libérés pour se fondre à nouveau dans l'essence des pensées d'où ils avaient jailli. Bien qu'abasourdi, je regardais mon guru avec confiance et je me demandais ce que cette journée si riche en miracles pouvait bien encore me réserver comme surprise.

« "Le but pour lequel ce palais fut créé a maintenant été atteint" m'expliqua Babaji.

« Il prit un récipient en terre cuite sur le sol et me le tendit.

« "Pose ta main sur ce bol et tu obtiendras tout ce que tu désires manger."

« Je touchai le grand bol vide ; à l'instant même de chauds *luchis* au beurre, du curry et des friandises y apparurent. Tout en les mangeant, je remarquai que le bol restait toujours plein. À la fin du repas, je regardai autour de moi, en quête d'eau. Mon guru me désigna mon bol. La nourriture avait disparu et était remplacée par de l'eau fraîche.

« "Peu de mortels savent que le Royaume de Dieu comprend aussi le Royaume des satisfactions terrestres, observa Babaji. Le Royaume divin s'étend jusqu'au Royaume terrestre, mais

celui-ci, de nature illusoire, ne contient pas l'essence de la Réalité.

« — Guru bien-aimé, la nuit dernière, vous m'avez montré la beauté qui relie le ciel et la terre !"

« Je me mis à sourire en songeant au palais disparu. Il n'existe sûrement pas un seul yogi qui ait reçu l'initiation aux augustes mystères de l'Esprit au milieu d'un luxe aussi impressionnant ! je contemplai avec sérénité le contraste frappant qu'offrait la scène actuelle. Le sol nu, le ciel au-dessus de nos têtes, les grottes offrant un abri primitif, tout cela formait un cadre naturel idéal pour les saints angéliques assis autour de moi.

« L'après-midi, je méditai assis sur ma couverture et j'eus la bénédiction de me remémorer les réalisations spirituelles obtenues dans mes vies antérieures. Mon divin guru s'approcha de moi et passa sa main au-dessus de ma tête. J'entrai dans l'état de *nirbikalpa samadhi* et je demeurai sept jours consécutifs dans cet état de béatitude. Traversant les couches successives de la connaissance du Soi, je pénétrai dans les Royaumes immortels de la Réalité. Toute limitation et toute contrainte illusoires disparurent. Mon âme était pleinement établie sur l'autel de l'Esprit cosmique.

« Le huitième jour, je me prosternai aux pieds de mon guru et l'implorai de me garder toujours auprès de lui dans l'atmosphère sacrée de ce lieu désertique.

« "Mon fils, dit Babaji en m'étreignant, dans cette incarnation tu dois jouer ton rôle devant le regard des hommes. Déjà sanctifié avant ta naissance par de nombreuses vies passées en méditation solitaire, tu dois maintenant te mêler au monde des hommes.

« "Une raison importante se cache sous le fait que tu ne m'aies rencontré, cette fois-ci, qu'en étant déjà marié, avec de

modestes responsabilités familiales et professionnelles. Tu dois abandonner l'idée de rejoindre notre groupe secret dans l'Himalaya. Ta vie se déroulera au milieu de la foule des villes et tu seras l'exemple idéal du yogi chef de famille.

« "Les clameurs, à travers le monde, de nombreux hommes et femmes désorientés ont été entendues par les Grands Êtres, continua mon Maître. Tu as été choisi pour apporter par le *Kriya Yoga* un réconfort spirituel à de nombreux chercheurs sincères. Les millions de personnes ayant une famille à leur charge et de lourdes responsabilités reprendront courage devant ton exemple, puisque tu es un chef de famille comme eux. Tu les aideras à comprendre que les états de conscience yoguiques suprêmes ne sont pas refusés à ceux qui ont des liens familiaux. Même dans le monde, le yogi qui s'acquitte fidèlement de ses responsabilités, en étant dépourvu de tout mobile personnel ou d'attachement, avance de façon sûre sur la voie de l'illumination.

« "Tu n'as nul besoin de quitter le monde car, intérieurement, tu as déjà rompu tout lien karmique avec lui. N'étant pas de ce monde, tu dois cependant vivre dans le monde. Il te reste encore de nombreuses années pendant lesquelles tu devras remplir consciencieusement tes devoirs familiaux, professionnels, civiques et spirituels. Grâce à toi, un nouvel espoir divin pénétrera dans les cœurs assoiffés de vérité. Devant l'exemple de ta vie pleinement équilibrée, les hommes comprendront que la libération dépend du renoncement intérieur plutôt que du renoncement extérieur."

« Comme ma famille, le bureau et le monde entier me paraissaient loin, tandis que j'écoutais mon guru dans la solitude des hautes montagnes de l'Himalaya ! Cependant, dans ses paroles transparaissait une vérité inexorable et j'acceptai avec soumission de quitter ce havre de paix béni.

Babaji m'enseigna alors les rigoureuses règles antiques qui régissent la transmission de l'art du yoga du guru au disciple.

« "Ne confère la clé du *Kriya* qu'aux *chelas* qui ont les qualités requises, me dit Babaji. Seul celui qui fait le vœu de tout sacrifier pour sa quête divine est à même de pénétrer les mystères suprêmes de la vie à travers la science de la méditation.

« — Guru angélique, puisque vous avez déjà accordé à l'humanité une grande faveur en ressuscitant l'art perdu du *Kriya*, n'augmenteriez-vous pas ce bienfait en assouplissant les strictes conditions exigées pour devenir disciple ?"

« Je jetai un regard suppliant à Babaji.

« "Je vous prie, Maître, de m'autoriser à transmettre le *Kriya* à tous les chercheurs sincères, même si, au début, ils ne sont pas capables de s'engager complètement dans la voie du renoncement intérieur. Les hommes et les femmes de ce monde, torturés par la triple souffrance[271] ont tout particulièrement besoin d'être encouragés. Ils n'essaieraient peut-être jamais de suivre la voie conduisant à la libération si l'initiation au *Kriya* leur était refusée.

« — Qu'il en soit ainsi. La volonté divine s'est exprimée par ta bouche, répondit le guru miséricordieux. Accorde le *Kriya* à tous ceux qui demandent humblement à être aidés[272]."

« Après un moment de silence, Babaji ajouta :

« "Répète cette promesse solennelle de la Bhagavad Gita[273] à chacun de tes disciples : '*Swalpamapyasya dharmasya trayate mahato bhayat*' " ["Même une petite pratique de ce dharma (rite religieux ou action juste) t'épargnera de grandes peurs *(mahato bhaya*t) " les immenses souffrances inhérentes aux cycles sans cesse répétés de la naissance et de la mort.]

« Le lendemain matin, comme je m'agenouillais aux pieds de mon guru pour qu'il me bénisse avant mon départ, celui-ci perçut ma profonde réticence à le quitter.

« "Mon enfant bien-aimé, il ne peut exister de séparation pour nous."

« Il me toucha affectueusement l'épaule :

« "Où que tu sois, si tu m'appelles, je serai instantanément à tes côtés."

« Réconforté par sa merveilleuse promesse et riche du trésor de la sagesse divine nouvellement retrouvée, je redescendis de la montagne. Mes collègues de bureau m'accueillirent à bras ouverts. Disparu depuis une dizaine de jours, ils me croyaient perdu à jamais dans la jungle himalayenne. Peu après, une lettre arriva du bureau central.

« "Lahiri doit retourner au bureau de Danapur, disait-elle. Il a été muté à Ranikhet par erreur. Quelqu'un d'autre aurait dû être envoyé pour assumer le poste de Ranikhet."

« Je souris en songeant à ces contre-courants, subtilement cachés derrière le cours des circonstances, qui m'avaient conduit jusqu'à l'endroit le plus reculé de l'Inde.

« Avant de retourner à Danapur[274], je séjournai quelques jours dans une famille bengalie à Moradabad. Un groupe de six amis vint m'y accueillir. Comme j'orientais la conversation sur des sujets spirituels, mon hôte fit cette remarque pessimiste :

« "Hélas ! De nos jours, on ne trouve plus de saints en Inde !

« — Babu, protestai-je avec véhémence, bien sûr que l'on trouve encore de grands maîtres dans notre pays !"

« Poussé par un élan de ferveur exaltée, je me mis à raconter mon expérience miraculeuse dans l'Himalaya. Mes amis m'écoutaient poliment, mais ils étaient sceptiques.

« "Lahiri, me dit l'un d'eux d'une voix conciliante, ton esprit s'est surmené dans l'air raréfié des montagnes. Tu viens probablement de nous raconter un de tes rêves éveillés."

« Emporté par le désir ardent de faire triompher la vérité, je dis alors sans trop réfléchir :

« "Si je l'appelle, mon guru apparaîtra ici même dans cette maison."

« Je vis briller une lueur d'intérêt dans tous les yeux ; il n'était pas étonnant que le groupe ait été désireux d'être témoin d'un tel phénomène ! Néanmoins, quelque peu hésitant, je demandai que l'on me laisse seul dans une pièce et que l'on me procure deux couvertures neuves.

« "Le Maître se matérialisera depuis l'éther, dis-je. Demeurez en silence derrière la porte et je vous ferai venir bientôt."

« J'entrai en profonde méditation, invoquant humblement mon guru. La pièce se remplit d'une douce clarté et la forme lumineuse de Babaji surgit devant moi.

« "Lahiri, m'appelles-tu pour une broutille ?"

« Le Maître me regardait avec sévérité.

« "La Vérité est pour les chercheurs sérieux et non pour ceux qui sont mus par une simple curiosité. Il est facile de croire quand on voit ; la quête de l'âme n'est alors plus nécessaire. La vérité supra-sensorielle mérite d'être découverte uniquement par ceux qui surmontent leur scepticisme matérialiste naturel."

« Puis, il ajouta d'un ton grave :

« "Laisse-moi partir !"

« Je me jetai à ses pieds en l'implorant :

« "Saint Guru, j'ai conscience de la grave erreur que je viens de commettre et je vous en demande humblement pardon. Si

j'ai osé vous appeler, c'était dans le but d'éveiller la foi chez ces esprits spirituellement aveugles. Puisque, pour répondre à ma prière, vous avez consenti à apparaître, ne partez pas, je vous en prie, sans accorder votre bénédiction à mes amis. Quelque incroyant qu'ils puissent être, ils n'en sont pas moins désireux de connaître la vérité sur mes surprenantes affirmations.

« — Très bien, je vais rester un peu. Je ne veux pas que tes paroles soient mises en doute par tes amis."

« Le visage de Babaji s'adoucit et il ajouta calmement :

« "Dorénavant, mon fils, j'apparaîtrai lorsque tu auras besoin de moi et non pas à chaque fois que tu m'appelleras[275]."

« Lorsque j'ouvris la porte, un silence tendu régnait dans le petit groupe. N'en croyant pas leurs yeux, mes amis fixaient la forme radieuse assise sur la couverture.

« "C'est de l'hypnotisme collectif ! dit l'un d'eux en riant bruyamment. Il est impossible que quelqu'un se soit introduit dans cette pièce à notre insu !"

« Babaji s'avança en souriant et invita chacun d'entre eux à toucher son corps afin de les convaincre qu'il était bel et bien réel. Leurs doutes se dissipèrent et mes amis se prosternèrent à ses pieds avec repentance et vénération.

« "Préparez de l'*halua*[276]" demanda Babaji. Je savais qu'il offrait ainsi une preuve supplémentaire de sa réalité physique. Pendant que le pudding cuisait, le divin guru conversait aimablement avec mes amis. La métamorphose de ces "Thomas" incrédules en fidèles "saint Paul" fut complète. Après le repas, Babaji bénit chacun de nous à tour de rôle. Soudain, il y eut un éclair et nous assistâmes à la dématérialisation instantanée des électrons composant le

corps de Babaji en une lumière vaporeuse. Par son pouvoir de volonté, le Maître, en harmonie avec Dieu, avait libéré les atomes d'éther maintenus ensemble pour former son corps et les myriades d'étincelles d'énergie vitale s'évanouirent dans le réservoir cosmique infini.

« "J'ai vu de mes propres yeux le vainqueur de la mort" dit avec vénération Maitra[277], l'une des personnes présentes.

« Son visage était transfiguré par la joie de cette révélation :

« "Le guru suprême joue avec le temps et l'espace tout comme un enfant joue avec des bulles de savon. Je viens de contempler celui qui détient les clés de la terre et du ciel." »

Et Lahiri Mahasaya concluait cette histoire en disant :

« Je retournai ensuite à Danapur. Solidement ancré dans l'Esprit, je repris mes nombreuses obligations professionnelles et familiales en tant que chef de famille. »

Lahiri Mahasaya raconta également à Swami Kebalananda et à Sri Yukteswar une autre de ses rencontres avec Babaji. Ce fut l'une des nombreuses occasions où le grand guru tint sa promesse : « J'apparaîtrai lorsque tu auras besoin de moi. »

« Ce que je vais vous raconter eut lieu lors d'une *Kumbha Mela*, à Allahabad, avait dit Lahiri Mahasaya à ses disciples. J'étais de passage dans cette ville pour de courtes vacances. Comme j'errais au milieu de la foule des moines et des sadhus venus de très loin pour assister à cette grande fête religieuse, je remarquai un ascète recouvert de cendres tenant une sébile de mendiant. Il me vint tout de suite à l'esprit que cet homme était un hypocrite, arborant les symboles extérieurs du renoncement sans en posséder la grâce intérieure correspondante.

« Aussitôt après avoir dépassé l'ascète, quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir Babaji. Il était agenouillé devant un

anachorète aux cheveux tressés.

« "Guruji ! m'exclamai-je en accourant à ses côtés. Qu'êtes-vous en train de faire ?

« — Je lave les pieds de cet ascète et ensuite je nettoierai ses ustensiles de cuisine ?'

« Babaji me sourit comme un petit enfant. Je compris alors qu'il voulait me signifier par là que je ne devais critiquer personne, mais voir le Seigneur résider de façon égale en tout homme, qu'il soit évolué ou non.

« Le grand guru ajouta :

« "En servant les sadhus, sages ou ignorants, j'apprends à pratiquer la plus grande des vertus, celle qui plaît à Dieu par-dessus tout : l'humilité[278]." »

CHAPITRE 35

LA VIE CHRISTIQUE DE LAHIRI MAHASAYA

« Laisse faire maintenant, car il est convenable que nous accomplissions ainsi tout ce qui est juste[279]. »

En adressant ces paroles à Jean-Baptiste et en lui demandant d'être baptisé par lui, Jésus reconnaissait les droits divins de son guru.

L'étude respectueuse de la Bible, d'un point de vue oriental[280] et également intuitif, m'a convaincu que, dans des vies antérieures, Jean-Baptiste fut le guru du Christ. De nombreux passages de la Bible laissent entendre que, dans leurs incarnations précédentes, Jean-Baptiste et Jésus furent respectivement Élie et Élisée, son disciple. (Élie et Élisée sont des prophètes qui apparaissent dans l'Ancien Testament.)

Tout à la fin de l'Ancien Testament, on trouve une prédiction sur la réincarnation d'Élie et d'Élisée : « Voici, je vous enverrai Élie, le prophète, avant que le jour de l'Éternel arrive, ce jour grand et redoutable[281]. » Ainsi, Jean-Baptiste (Élie), envoyé « avant que le jour de l'Éternel arrive », naquit un peu plus tôt pour annoncer la venue du Christ. Un ange apparut à Zacharie pour lui faire savoir que son fils, Jean-Baptiste, qui allait naître, ne serait nul autre qu'Élie :

« Mais l'ange lui dit : Ne crains point Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean... Et il ramènera plusieurs des fils

d'Israël au Seigneur, leur Dieu ; il marchera devant Dieu *avec l'esprit et la puissance d'Élie*, pour ramener le cœur des pères vers celui des enfants, et les rebelles à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple bien disposé[282]. »

Jésus, de façon non équivoque, a identifié deux fois Élie avec Jean-Baptiste : « Mais je vous le dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas reconnu... Les disciples comprirent alors qu'il leur parlait de Jean-Baptiste[283]. » De nouveau, le Christ dit : « Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean ; et, si vous voulez le comprendre, c'est lui qui est Élie, celui qui devait venir[284]. »

Lorsque Jean-Baptiste nie être Élie[285], il veut dire qu'en venant sous l'humble apparence de Jean, il ne manifeste plus extérieurement l'élévation spirituelle d'Élie, le grand guru. Dans sa vie précédente, il a offert son « manteau » de gloire et de richesse spirituelles à son disciple Élisée : « Élisée répondit : Qu'il y ait sur moi, je te prie, une double portion de ton esprit ! Élie dit : Tu demandes une chose difficile. Mais si tu me vois pendant que je serai enlevé d'avec toi, cela t'arrivera ainsi... Il prit le *manteau* qu'Élie avait laissé tomber[286]. »

Les rôles furent renversés, car Élie-Jean n'avait plus besoin d'apparaître en tant que guru d'Élisée-Jésus, puisque ce dernier avait parfait sa réalisation en Dieu.

Lorsque le Christ fut transfiguré sur la montagne[287], c'est son guru, Élie, et Moïse qui lui apparurent. À sa dernière heure sur la croix, Jésus s'écria : « *Eli, Eli, lama sabachthani ?* c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Quelques-uns de ceux qui étaient là, l'ayant entendu, dirent : Il appelle Élie... voyons si Élie viendra le sauver[288]. »

L'éternel lien entre guru et disciple, qui unissait Jean-Baptiste et jésus, existait aussi entre Babaji et Lahiri

Mahasaya. Avec une tendre sollicitude, l'immortel guru avait traversé les eaux profondes et tourbillonnantes séparant les deux vies de son *chela*, puis il avait guidé silencieusement Lahiri Mahasaya dans son enfance et, plus tard, dans sa vie d'homme. C'est seulement lorsque son disciple atteignit sa trente-troisième année que Babaji jugea le moment venu de rétablir ouvertement le lien avec lui, même si ce lien n'avait jamais été rompu.

Après la brève rencontre qui eut lieu près de Ranikhet, le généreux guru ne chercha pas à retenir auprès de lui son disciple bien-aimé, Lahiri Mahasaya, mais l'envoya accomplir une mission spécifique dans le monde. « Mon fils, j'apparaîtrai chaque fois que tu auras besoin de moi » lui dit-il. Quel amant parmi les mortels peut assumer les implications infinies d'une telle promesse ?

À l'insu de la société en général, une grande renaissance spirituelle s'amorça en 1861 dans un coin retiré de Bénarès. De même qu'on ne peut supprimer le parfum d'une fleur, Lahiri Mahasaya, tout en menant tranquillement une vie de chef de famille exemplaire, ne pouvait cacher sa gloire spirituelle. Telles des abeilles, des disciples commencèrent à arriver de toutes les parties de l'Inde pour butiner le divin nectar dispensé par le maître libéré.

Le chef de bureau anglais de Lahiri Mahasaya fut l'un des premiers à remarquer l'étrange changement transcendantal survenu chez son employé qu'il appelait affectueusement le « Babu extatique ».

« Monsieur, vous paraissez bien triste. Qu'avez-vous donc ? s'enquit un matin d'un ton compatissant Lahiri Mahasaya auprès de son chef.

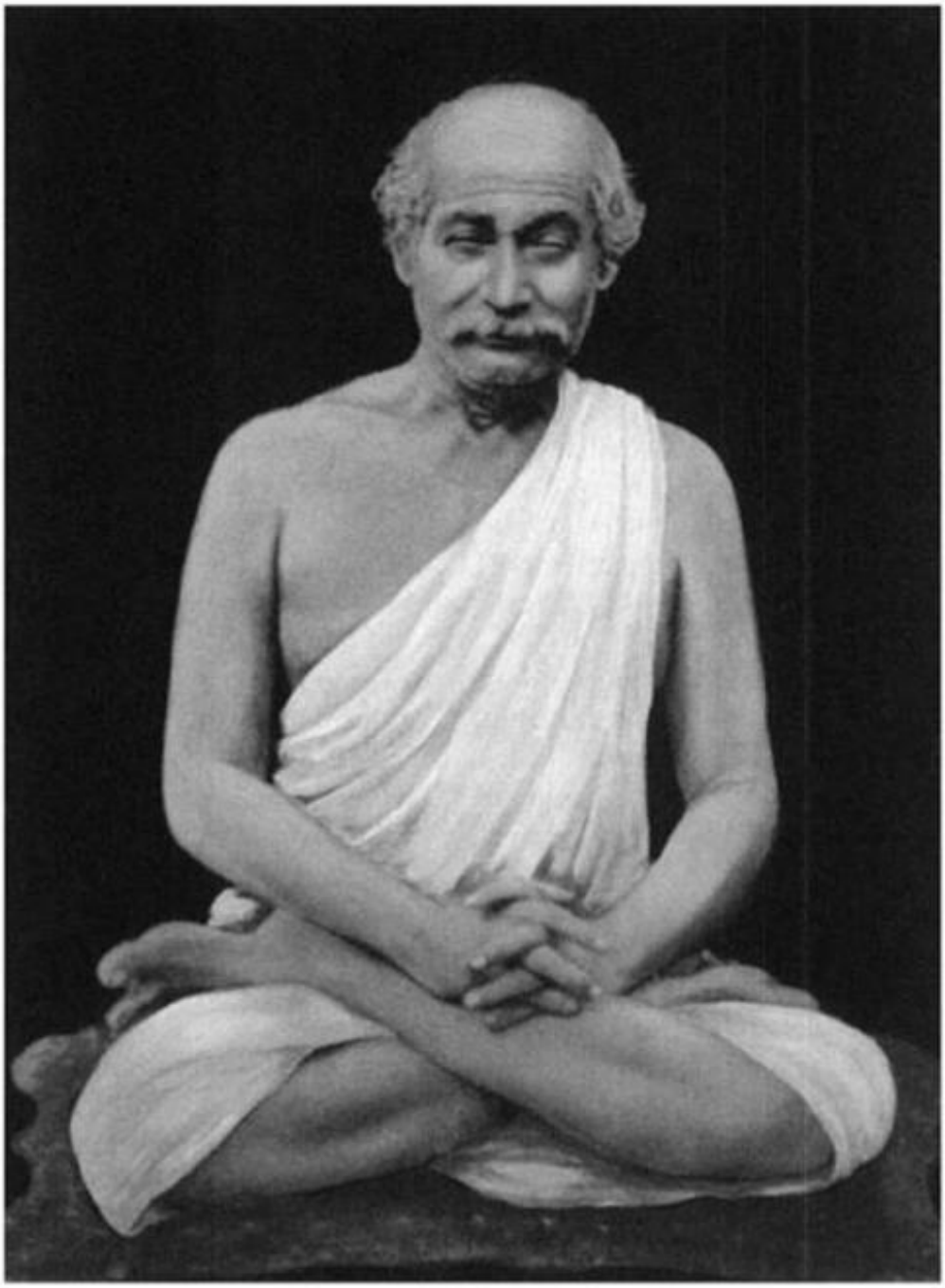
— Ma femme, qui séjourne en Angleterre, est gravement malade. Je suis rongé par l'anxiété.

— Je vous obtiendrai de ses nouvelles. »

Lahiri Mahasaya sortit du bureau et alla se recueillir un bref moment dans un endroit isolé. Lorsqu'il revint, il arborait un sourire consolateur.

« Votre femme va mieux ; elle est en train de vous écrire une lettre. » L'omniscient guru en cita quelques passages.

« Babu extatique, je sais déjà que vous n'êtes pas un homme ordinaire. Cependant, j'ai du mal à croire que vous puissiez abolir à volonté le temps et l'espace ! »



LAHIRI MAHASAYA (1828–1895)
Un Yogavatar, « Incarnation du Yoga »
Disciple de Babaji ; guru de Sri Yukteswar
Celui qui a fait revivre l'ancienne science du *Kriya Yoga* dans l'Inde moderne

La lettre promise arriva enfin. À sa grande surprise, le chef de bureau découvrit que non seulement elle contenait la

bonne nouvelle de la guérison de sa femme, mais aussi les phrases mêmes citées par le grand Maître quelques semaines plus tôt.

Les mois passèrent et l'épouse revint en Inde. Lorsqu'elle rencontra Lahiri Mahasaya, elle le regarda avec beaucoup de vénération.

« Monsieur, lui dit-elle, c'est vous-même, auréolé d'une lumière glorieuse, que j'ai vu il y a plusieurs mois près de mon lit de malade à Londres. C'est à partir de ce moment précis que je fus complètement guérie ! Peu après, je fus en mesure d'entreprendre le long voyage par bateau pour revenir en Inde. »

Jour après jour, le divin guru initiait un ou deux disciples au *Kriya Yoga*. En plus de ses devoirs spirituels, de ses responsabilités familiales et de son travail de bureau, l'illustre Maître s'intéressa avec enthousiasme à l'éducation. Il forma plusieurs groupes d'étude et joua un rôle actif dans le développement d'une grande école secondaire dans le quartier Bengalitola de Bénarès. Lors de rencontres hebdomadaires qui reçurent le nom de « Gita Assembly » (Cercle d'étude de la Gita), le guru commentait les Écritures devant un grand nombre de chercheurs en quête de vérité.

Avec ces multiples activités, Lahiri Mahasaya tentait de répondre au défi commun : « Après avoir accompli nos devoirs professionnels et sociaux, reste-t-il du temps pour méditer ? » La vie harmonieusement équilibrée du grand guru-chef de famille devint une source d'inspiration pour des milliers d'hommes et de femmes. Ne gagnant qu'un modeste salaire, discret, mais accessible à tous, le Maître suivait dans le monde, avec joie et simplicité, la voie d'une vie disciplinée.

Bien que solidement établi dans l'Être suprême, Lahiri Mahasaya respectait toute personne indépendamment de ses

mérites ou opinions. Lorsque ses disciples le saluaient, il les saluait en retour. Avec une humilité d'enfant, le Maître touchait souvent leurs pieds, mais permettait rarement qu'on en fasse autant pour lui, même si pareil hommage envers le guru est une ancienne coutume orientale.

Une des particularités significatives de la vie de Lahiri Mahasaya est qu'il accordait l'initiation au *Kriya* aux personnes de toutes croyances. Des hindous, des musulmans et des chrétiens se trouvaient parmi ses plus importants disciples. Le guru universel accueillit et instruisit en toute impartialité des monistes et des dualistes, des personnes de diverses confessions ou sans religion aucune. Un de ses *chelas* les plus avancés fut Abdul Gufoor Khan, un musulman. Lahiri Mahasaya, appartenant lui-même à la caste la plus haute, celle des *Brahmanes*, dut déployer de courageux efforts pour abolir les préjugés de castes de son temps. Tous, sans exception et indépendamment des différences sociales, pouvaient trouver refuge sous l'aile protectrice du Maître. À l'instar de tous les prophètes inspirés, Lahiri Mahasaya infusa un nouvel espoir chez les opprimés et les parias de la société.

« Rappelez-vous que vous n'appartenez à personne et que personne ne vous appartient. Pensez qu'un jour vous devrez soudain tout quitter en ce monde - alors, faites la connaissance de Dieu dès maintenant, disait le grand guru à ses disciples. Préparez-vous au futur voyage astral de la mort en vous élevant chaque jour vers la sphère de la perception divine. À cause de l'illusion créée par *maya*, vous vous identifiez à une masse de chair et d'os qui, au mieux, n'est qu'un nid de désagréments[289]. Méditez sans relâche pour que vous puissiez rapidement vous contempler comme l'Essence infinie et vous libérer de toute misère humaine. Cessez d'être

prisonniers de votre corps ; en utilisant la clé secrète du *Kriya*, apprenez à vous réfugier dans l'Esprit. »

Le Maître encourageait ses différents disciples à observer la discipline traditionnelle de leur propre religion. Insistant sur la nature universelle du *Kriya Yoga* comme technique pratique de libération, Lahiri Mahasaya laissait toute liberté à ses *chelas* pour suivre les coutumes de leur milieu et de leur éducation.

« Un musulman devrait accomplir le namaz[290] cinq fois par jour, mentionnait le Maître. Un hindou devrait méditer plusieurs fois par jour et un chrétien s'agenouiller plusieurs fois par jour pour prier Dieu et lire la Bible. »

Avec un sage discernement, le guru guidait ses disciples sur les voies yoguiques de la dévotion (*Bhakti*), de l'action (*Karma*), de la sagesse (*Jnana*), ou sur la voie royale ou complète (*Raja*), selon les dispositions innées de chacun. Le Maître, qui mettait beaucoup de temps à donner sa permission aux fidèles souhaitant suivre la voie monastique, leur conseillait de bien réfléchir d'abord sur l'austérité qu'implique une telle vie.

Le grand guru recommandait à ses disciples d'éviter les discussions théoriques sur les Écritures.

« Seul est sage celui qui ne se contente pas de lire au sujet des révélations antiques, mais consacre sa vie à les réaliser, disait-il. Utilisez la méditation[291] pour résoudre tous vos problèmes. Échangez les spéculations stériles contre la communion réelle avec Dieu.

« Débarrassez votre esprit des dogmes théologiques. Laissez pénétrer les eaux curatives et rafraîchissantes de la perception directe de la vérité. Vivez au diapason de la voix intérieure qui vous guide avec efficacité : la Voix divine possède la réponse à tous les dilemmes de la vie. L'homme

déploie une ingéniosité apparemment illimitée pour se créer des problèmes, mais le Secours infini n'a pas moins de ressources. »

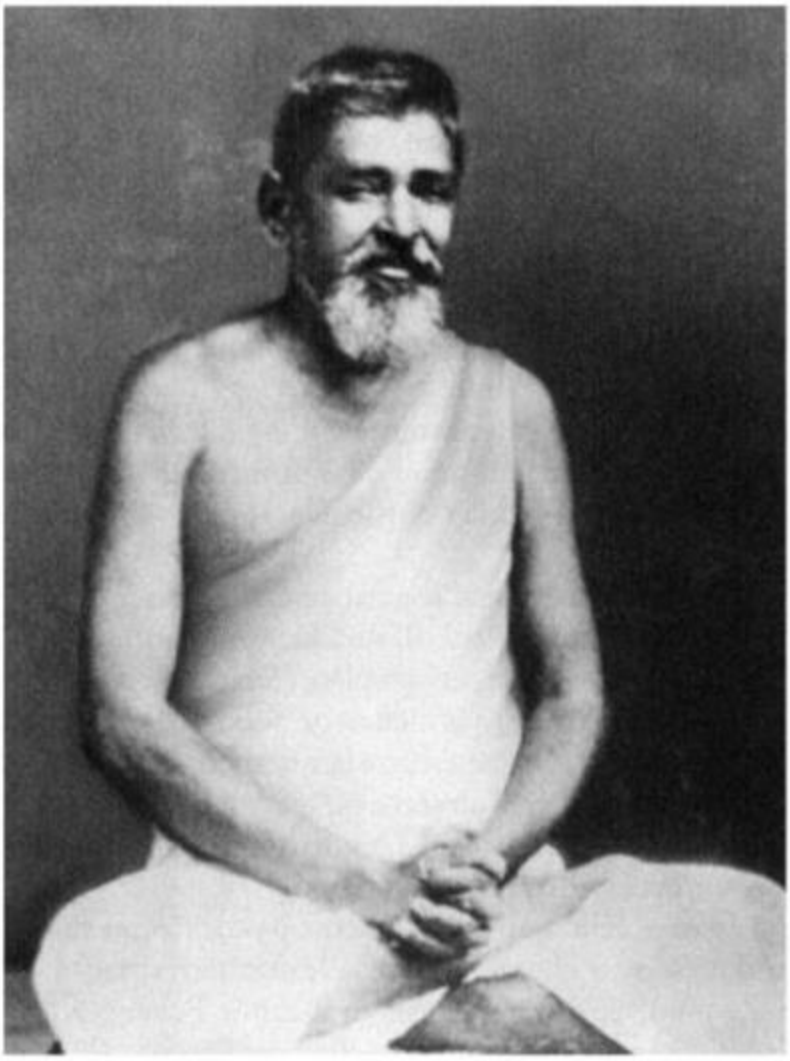
L'omniprésence du Maître fut un jour démontrée devant un groupe de disciples qui l'écoutaient interpréter la Bhagavad Gita. Comme il expliquait la signification de *Kutastha Chaitanya*, ou Conscience Christique présente dans toute la création vibratoire, Lahiri Mahasaya sursauta soudain et s'écria :

« Je me noie dans les corps de nombreuses âmes, près des côtes du Japon ! »

Le lendemain matin, les *chelas* lurent dans le journal une dépêche annonçant que de nombreux passagers avaient trouvé la mort après que leur bateau fit naufrage la veille au large du Japon.

Beaucoup de disciples, vivant éloignés de Lahiri Mahasaya, ressentaient souvent la présence du Maître.

« Je suis toujours avec ceux qui pratiquent le *Kriya*, disait-il pour consoler les *chelas* qui ne pouvaient rester près de lui. Grâce au développement constant de vos perceptions spirituelles, je vous guiderai vers votre Demeure cosmique. »



PANCHANON BHATTACHARYA
Disciple de Lahiri Mahasaya

Sri Bhupendra Nath Sanyal[292], un éminent disciple du grand guru, déclara que, durant sa jeunesse en 1892, ne pouvant se rendre à Bénarès, il adressa des prières au Maître pour lui demander des directives spirituelles. Lahiri Mahasaya lui apparut en rêve et lui conféra la *diksha* (initiation). Plus tard, alors jeune homme, Bhupendra Nath Sanyal vint à Bénarès et demanda au guru à recevoir la *diksha*. « Je t'ai déjà conféré l'initiation dans un rêve » lui répondit Lahiri Mahasaya.

Lorsqu'un disciple négligeait ne fût-ce qu'une seule de ses responsabilités, le Maître le reprenait et le corrigeait gentiment.

« Les paroles de Lahiri Mahasaya restaient douces et bienfaisantes, même lorsqu'il était obligé de réprimander un *chela* pour ses erreurs » me dit une fois Sri Yukteswar.

Il ajouta amèrement : « Aucun disciple n'échappait à ses remarques.»

Je ne pus m'empêcher de rire. J'affirmai en toute sincérité à Sri Yukteswar que chacune de ses paroles à lui, tranchante ou non, était uniquement douce musique à mes oreilles.

Lahiri Mahasaya avait soigneusement divisé le *Kriya* en quatre initiations[293] progressives. Il n'octroyait les trois degrés supérieurs qu'aux disciples ayant déjà fait des progrès spirituels certains. Un jour, un *chela*, convaincu que ses mérites étaient sous-estimés, fit part de son mécontentement :

« Maître, je suis sûrement prêt maintenant pour la seconde initiation ! »

À cet instant, la porte s'ouvrit, laissant passer un humble disciple, Brinda Bhagat, facteur à Bénarès.

« Brinda, viens t'asseoir près de moi, fit le grand guru en souriant affectueusement. Dis-moi, es-tu prêt pour le second *Kriya* ? »

Le petit facteur joignit les mains et implora d'un ton alarmé :

« Gurudeva, je vous en prie, assez d'initiations ! Comment puis-je assimiler des techniques plus avancées ? Je suis venu aujourd'hui vous demander de m'accorder votre bénédiction car le premier *Kriya* me remplit d'une telle ivresse divine que je n'arrive plus à distribuer mon courrier ! »

« Brinda nage déjà dans l'océan de félicité de l'Esprit ! »

À ces paroles de Lahiri Mahasaya, l'autre disciple baissa la tête.

« Maître, dit-il, je vois que je ne suis qu'un mauvais ouvrier, accusant ses outils plutôt que lui-même. »

Par la suite, l'humble facteur sans instruction a su si bien développer son intuition grâce au *Kriya* que les érudits recouraient parfois à lui pour interpréter des passages difficiles des Écritures. Ignorant la syntaxe aussi bien que le péché, le petit Brinda acquit néanmoins une grande renommée auprès des savants pandits.

Outre les nombreux disciples de Lahiri Mahasaya vivant à Bénarès, des centaines d'autres vinrent à lui de tous les coins de l'Inde. Il fit lui-même plusieurs fois le voyage au Bengale pour rendre visite aux beaux-pères de ses deux fils. Profitant de sa présence bénie, de petits groupes de *Kriya* s'établirent un peu partout dans l'état du Bengale, comme autant de ruches divines. Plus particulièrement dans les districts de Krishnanagar et de Bishnupur, de nombreux disciples ont, de manière silencieuse, entretenu jusqu'à ce jour l'invisible courant spirituel de la méditation.

Parmi les nombreux saints qui reçurent le *Kriya* de Lahiri Mahasaya, il convient de mentionner l'illustre Swami Bhaskarananda Saraswati de Bénarès et Brahmachari Balananda, ascète renommé de Deoghar. Lahiri Mahasaya fut pendant quelque temps le précepteur du fils du Maharajah Iswari Narayan Sinha Bahadur, de Bénarès. Ayant reconnu la stature spirituelle du Maître, le Maharajah et son fils demandèrent à être initiés au *Kriya*, de même que le Maharajah Jotindra Mohan Thakur.

Quelques disciples occupant une position influente dans la société voulurent propager le *Kriya* au moyen de la publicité.

Le guru refusa de donner son accord. Un *chela*, médecin royal du lord-maire de Bénarès essaya d'orchestrer une campagne pour faire connaître le Maître sous le nom de « Kashi Baba[294] » (le Mystique de Bénarès). Là encore, le guru refusa.

« Que le parfum de la fleur du *Kriya* se répande de façon naturelle, disait-il. Les graines du *Kriya* prendront fermement racine dans la terre fertile des cœurs ouverts à la spiritualité. »

Bien que le grand Maître n'ait utilisé aucun moyen moderne -organisation ou presse écrite - pour divulguer son enseignement, il savait que son puissant message se répandrait de lui-même comme une marée irrésistible, inondant les rives des esprits humains. La vie transformée et purifiée des disciples serait l'unique garantie de l'immortelle vitalité du *Kriya*.

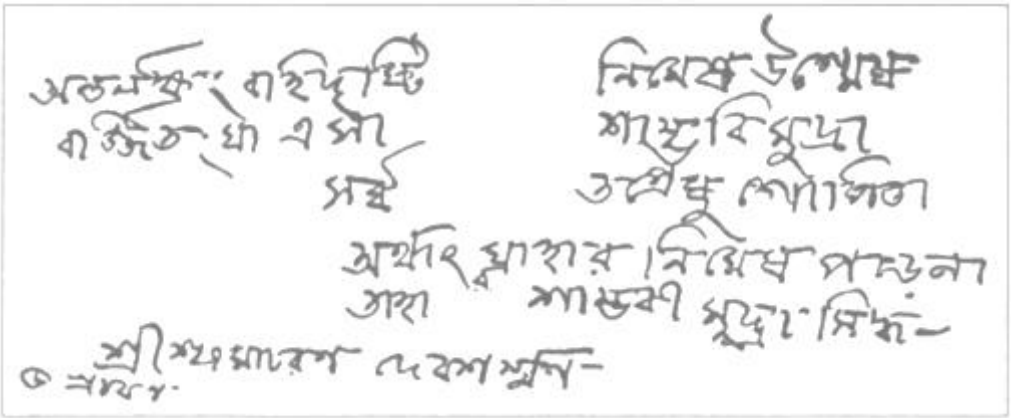
En 1886[295], vingt-cinq ans après son initiation à Ranikhet, Lahiri Mahasaya reçut une pension de retraite. Disposant de plus de temps libre, un nombre croissant de disciples venait le trouver. Désormais, le grand guru restait le plus souvent assis en silence, dans la calme posture du lotus. Il quittait rarement son petit salon, même pour se promener dans les autres pièces de la maison. Un flot paisible de *chelas* défilait presque sans interruption pour recevoir le *darshan* (vision sacrée) du guru.

Tous ceux qui l'approchaient étaient impressionnés de voir Lahiri Mahasaya manifester des symptômes surhumains sur le plan physiologique : absence de respiration, absence de sommeil, arrêt du pouls et du rythme cardiaque. Ses yeux restaient fixes, sans cligner, durant des heures, et une aura de paix profonde l'entourait. Aucun visiteur ne repartait sans que son esprit n'en fût élevé ; tous reconnaissaient avoir reçu la bénédiction silencieuse d'un authentique homme de Dieu.

Le Maître autorisa alors son disciple Panchanon Bhattacharya à ouvrir, à Calcutta, un centre de yoga, l'« Arya Mission Institution ». Ce centre distribuait certaines herbes médicinales yoguiques[296] et publia la première édition populaire de la Bhagavad Gita au Bengale. Que ce soit en hindi ou en bengali, la *Gita* de l'Arya Mission pénétra ainsi dans des milliers de foyers.

Suivant l'ancienne tradition, le Maître prescrivait généralement aux gens de l'huile de *neem*[297] pour soigner différentes maladies. Lorsque le guru demandait à un disciple de distiller l'huile, celui-ci accomplissait cette tâche très facilement. Si une autre personne essayait, elle rencontrait d'étranges obstacles, l'huile s'évaporant en grande partie après avoir été distillée. De toute évidence, la bénédiction du Maître était l'ingrédient indispensable !

Vous pouvez voir reproduites, ci-après, l'écriture et la signature en bengali de Lahiri Mahasaya. Ces lignes sont extraites d'une lettre adressée à un *chela* où le grand Maître interprète ainsi un vers en sanskrit : « Celui qui a atteint un état de sérénité tel qu'il ne cligne plus des paupières a accompli le *Sambhabi Mudra*[298]. » [*Signé, en bas à gauche*] Sri Shyama Charan Deva Sharman.



Comme beaucoup d'autres grands prophètes, Lahiri Mahasaya n'a jamais écrit de livres, mais il a enseigné à ses différents disciples sa propre interprétation des Écritures. Mon cher ami, Sri Ananda Mohan Lahiri, petit-fils du Maître, a écrit ce qui suit :

« La Bhagavad Gita et d'autres parties de l'épopée du Mahabharata possèdent un certain nombre de "nœuds" (*vyas-kutas*). Si l'on ne se pose pas de questions au sujet de ces "nœuds", on se trouve uniquement face à de surprenants récits mythiques qui peuvent aisément être mal interprétés. En fait, si nous ne donnons pas d'explications à ces divers nœuds, nous aurons perdu une science que l'Inde a préservée avec une patience surhumaine après une recherche expérimentale de milliers d'années[299].

« En la débarrassant de toute allégorie, Lahiri Mahasaya fit la lumière sur la science de la religion, astucieusement dissimulée derrière les images énigmatiques des Écritures. Ces énigmes une fois déchiffrées, les formules du culte védique, autrefois inintelligibles, se sont révélées, grâce au Maître, remplies de signification scientifique.

« Nous savons que l'homme est habituellement désemparé devant les passions nuisibles ; mais celles-ci peuvent perdre tout pouvoir et l'homme ne plus trouver aucun motif d'y succomber lorsque, grâce au *Kriya Yoga*, sa conscience s'éveille à la félicité suprême et durable. Ainsi, en abandonnant ses bas instincts, l'homme fait en contrepartie l'expérience de la béatitude. Sans entreprendre une telle démarche, les règles de conduite morale, qui ne renferment qu'une multitude d'interdictions, sont incapables de nous aider à surmonter nos passions.

« C'est l'Infini, un océan de Puissance, qui se trouve derrière tous les phénomènes. Notre besoin irrépressible d'activités terrestres tue en nous le sens du spirituel. Si la science moderne nous enseigne comment utiliser les pouvoirs de la nature, nous sommes cependant incapables de comprendre qu'une Vie divine se cache derrière tous ses noms et toutes ses formes. Notre attitude désinvolte vis-à-vis de la nature nous a amené à mépriser ses ultimes secrets ; nos rapports avec elle sont uniquement d'ordre pratique. Autrement dit, nous la tourmentons dans le seul but de la forcer à servir nos ambitions ; nous en utilisons les énergies dont la Source même nous reste encore inconnue. En science, notre relation avec la nature est semblable à celle d'un maître arrogant envers son serviteur. Et dans un sens philosophique, on peut dire que la nature est traitée comme une prisonnière au banc des accusés. Nous la soumettons à un contre-interrogatoire, la contestons et pesons son témoignage dans les moindres détails sur une balance à échelle humaine qui est incapable de mesurer ses valeurs cachées.

« Par contre, lorsque l'ego communie avec un pouvoir supérieur, la nature obéit automatiquement, sans contrainte ni effort, à la volonté de l'homme. Cette maîtrise naturelle de la nature est perçue comme un « miracle » par le matérialiste incapable de comprendre pareil phénomène.

« L'exemple de la vie de Lahiri Mahasaya bouscule le concept erroné selon lequel le yoga est une pratique mystérieuse. Même si les sciences physiques ont un aspect plus pragmatique, tout homme peut, grâce au *Kriya Yoga*, trouver une façon d'appréhender son propre rapport avec la nature et se sentir empreint de vénération spirituelle devant tout phénomène[300], qu'il soit d'ordre mystique ou ordinaire. Nous devons garder à l'esprit que beaucoup de choses

inexplicables des milliers d'années auparavant ne le sont plus maintenant. De même, ce qui semble mystérieux aujourd'hui pourrait devenir parfaitement intelligible dans quelques années.

« La science du *Kriya Yoga* est éternelle. Elle est aussi exacte que les mathématiques ; comme les règles simples de l'addition et de la soustraction, la loi du *Kriya* ne pourra jamais être détruite. Réduisez en cendres tous les manuels de mathématiques, des esprits logiques en redécouvriront toujours les vérités. Supprimez tous les livres de yoga, ses principes fondamentaux seront à nouveau révélés à chaque fois qu'apparaîtra un sage possédant une dévotion pure et, par conséquent, une connaissance pure. »

De même que parmi les plus grands avatars, Babaji est un Mahavatar, et que Sri Yukteswar est à juste titre nommé un *Jnanavatar*, ou Incarnation de la Sagesse, ainsi Lahiri Mahasaya était un Yogavatar, ou Incarnation du Yoga[301].

Par ses nombreux bienfaits, le grand Maître a élevé le niveau spirituel de la société : son pouvoir de faire évoluer ses plus proches disciples pour faire d'eux des saints de stature christique ainsi que sa dissémination de la vérité parmi les masses placent Lahiri Mahasaya au nombre des sauveurs de l'humanité.

En tant que prophète, il s'est singularisé en faisant ressortir l'aspect pratique de la technique définie du *Kriya*, afin d'ouvrir pour la première fois à tous les hommes les portes de la libération au moyen du yoga. Hormis les nombreux miracles accomplis par le Yogavatar tout au long de sa vie, son plus grand prodige est certainement d'avoir simplifié l'ancienne complexité du yoga pour en faire une pratique simple et efficace, accessible à tous.

Au sujet des miracles, Lahiri Mahasaya disait souvent : « Le fonctionnement des lois subtiles, généralement inconnu des gens, ne devrait pas être discuté publiquement ou publié sans aucune discrimination. »

Si, au cours de ces pages, j'ai pu paraître transgresser ses sages paroles, c'est parce que j'en ai reçu intérieurement la permission de sa part. Cependant, en relatant les vies de Babaji, de Lahiri Mahasaya et de Sri Yukteswar, j'ai jugé préférable d'omettre les récits de certains miracles, lesquels auraient demandé un volume impressionnant d'explications et de philosophies hermétiques.

En tant que yogi-chef de famille, Lahiri Mahasaya nous a laissé un message pragmatique, adapté aux besoins du monde moderne. Les excellentes conditions économiques et religieuses de l'Inde ancienne n'ayant plus cours, le grand Maître n'encourageait pas l'ancien idéal du yogi ascète et pèlerin, demandant l'*Aum*ône avec une sébile. Il souligna plutôt l'intérêt qu'a le yogi de gagner sa vie afin de ne pas vivre aux dépens de la société et de pratiquer le yoga dans l'intimité de sa maison. Pour encourager les autres à suivre ses conseils, il montra lui-même l'exemple. Lahiri Mahasaya fut véritablement le modèle du yogi moderne. Son mode de vie fut planifié par Babaji afin de servir de référence aux aspirants yogis du monde entier.

Un nouvel espoir pour des hommes nouveaux ! « L'union divine, proclama le *Yogavatar*, est possible grâce à l'effort personnel et ne dépend ni des croyances théologiques, ni de la volonté arbitraire d'un Dictateur cosmique. »

En utilisant la clé secrète du *Kriya*, ceux qui ne peuvent se résoudre à croire en la divinité d'autrui pourront finalement la contempler en eux-mêmes.

CHAPITRE 36

BABAJI MONTRE SON INTÉRÊT POUR L'OCCIDENT

« Maître, avez-vous déjà rencontré Babaji ? »

C'était une paisible soirée d'été à l'ermitage de Serampore. J'étais assis aux côtés de Sri Yukteswar, sur le balcon du premier étage, et les belles étoiles des tropiques resplendissaient au-dessus de nos têtes.

« Oui. »

Le Maître sourit à cette question directe. Une lueur de vénération éclaira son regard.

« J'ai eu trois fois le privilège de contempler l'immortel guru. Notre première rencontre eut lieu à Allahabad, lors d'une *Kumbha Mela*. »

En Inde, depuis des temps immémoriaux, les rassemblements religieux sont connus sous le nom de *Kumbha Mela*. Ils ont contribué à maintenir la ferveur spirituelle au sein de la population. Les hindous fervents se rassemblent par millions tous les douze ans afin de rencontrer des milliers de sadhus, de yogis, de swamis et d'ascètes de toutes sortes. De nombreux ermites ne quittent leurs refuges solitaires que pour assister aux *melas*[302] et accorder leurs bénédictions aux hommes et aux femmes vivant dans le monde.

« Je n'étais pas encore swami à l'époque où je fis la connaissance de Babaji, continua Sri Yukteswar. Mais j'avais

déjà été initié au *Kriya Yoga* par Lahiri Mahasaya. Il m'encouragea à assister à la *mela* qui devait avoir lieu à Allahabad en janvier 1894. Ce fut ma première expérience d'une *kumbha*. J'étais légèrement étourdi par les clameurs et le déferlement de la foule et, en regardant autour de moi, je ne remarquais aucun visage illuminé de maître. Alors que je dépassais un pont, en longeant la rive du Gange, j'aperçus, non loin de là, une connaissance tendant sa sébile.

« "Ah ! Ce rassemblement n'est qu'un chaos de bruits et de mendiants, pensai-je, fort déçu. Je me demande si les savants occidentaux qui travaillent patiemment à étendre leurs connaissances pour le bien matériel de l'humanité ne sont pas plus agréables à Dieu que tous ces oisifs qui se prétendent religieux, mais ne s'intéressent qu'aux aumônes."

« Ces pensées rebelles de réforme sociale furent interrompues par la voix d'un *sannyasi* de grande taille qui venait de s'arrêter devant moi :

« "Monsieur, il y a un saint qui veut vous voir.

« — Qui est-ce ?

« — Venez, vous verrez par vous-même."

« D'abord hésitant, je finis par suivre ce conseil laconique et me retrouvai bientôt près d'un arbre dont les branches abritaient un guru entouré d'un sympathique groupe de disciples. Le Maître, à l'apparence exceptionnellement lumineuse et aux yeux noirs brillants, se leva à mon approche et me donna l'accolade.

« "Sois le bienvenu, Swamiji ! me dit-il affectueusement.

« — Maître, je ne suis *pas* un swami, répliquai-je d'un ton catégorique. «

— Ceux à qui le Divin me dit de décerner le titre de *swami* ne peuvent le rejeter."

« Le saint me parlait en toute simplicité, mais dans ses paroles résonnait une profonde conviction de la vérité. L'instant d'après, je fus submergé par une vague de bénédiction spirituelle. Souriant d'avoir été si soudainement élevé au rang de moine de l'Ordre ancien des Swamis[303], je me prosternai aux pieds de cet être de toute évidence important et de nature angélique pour le remercier de m'avoir conféré cet honneur.

« Babaji - parce qu'il s'agissait bien de lui - me fit asseoir à ses côtés sous l'arbre. Jeune et de constitution robuste, il ressemblait à Lahiri Mahasaya. Toutefois, je ne fus pas frappé au premier abord par cette ressemblance, bien que j'aie souvent entendu parler de l'extraordinaire similitude d'apparence entre les deux maîtres. Babaji possédant le pouvoir d'empêcher une pensée spécifique de se former dans l'esprit d'une personne, le grand guru souhaitait manifestement que je demeure parfaitement naturel en sa présence et non pas intimidé par son identité.

« "Que penses-tu de la *Kumbha Mela* ? me demanda-t-il.

« — J'ai été très déçu, Maître, répondis-je, mais j'ajoutai rapidement : jusqu'au moment où je vous ai rencontré. J'ai l'impression que les saints et toute cette agitation ne vont pas très bien ensemble.

« — Mon enfant, dit le Maître, (même si je paraissais avoir presque le double de son âge) ne juge pas l'ensemble sur les erreurs de quelques-uns. En toute chose, sur terre, le bon et le mauvais coexistent, comme un mélange de sable et de sucre. Agis donc comme le sage qui prend seulement le sucre et évite le sable. Bien qu'ici de nombreux sadhus errent encore dans l'illusion, la *mela* est cependant bénie par la présence de quelques hommes de réalisation divine."

« Je me hâtai d'acquiescer, puisqu'il m'avait été donné d'y rencontrer ce grand saint.

« "Maître, j'étais en train de penser aux grands savants occidentaux, beaucoup plus intelligents que la plupart des gens réunis pour la *mela*. Ils vivent loin d'ici en Europe ou en Amérique, professent des croyances différentes et ignorent la valeur réelle de *melas* telles que celle-ci. Ces hommes-là retireraient un grand bénéfice à rencontrer des maîtres de l'Inde. Cependant, aussi intellectuellement développés soient-ils, beaucoup d'Occidentaux n'en demeurent pas moins d'ardents matérialistes. Certains érudits en science ou en philosophie ne reconnaissent pas l'unité fondamentale des religions. Leurs convictions créent des barrières insurmontables qui menacent de nous séparer à jamais.

« — Je vois que tu montres autant d'intérêt pour l'Occident que pour l'Orient ! approuva Babaji avec un large sourire. J'ai aussi senti que ton cœur était assez grand pour y inclure tous les hommes. C'est pourquoi je t'ai demandé de venir.

« "L'Orient et l'Occident doivent trouver un moyen terme idéal entre l'activité et la spiritualité, poursuivit Babaji. L'Inde a beaucoup à apprendre de l'Occident en ce qui concerne le développement matériel ; de son côté, l'Inde peut enseigner à l'Occident les méthodes universelles de la science du Yoga grâce auxquelles il pourra établir ses croyances religieuses sur des fondations inébranlables.

« "Swamiji, tu as un rôle à jouer dans les futurs échanges harmonieux entre l'Orient et l'Occident. Dans quelques années, je t'enverrai un disciple que tu pourras former dans le but de propager le Yoga en Occident. De nombreuses âmes y sont en quête de spiritualité. Je sens leurs vibrations monter vers moi comme une marée. Je perçois des saints en

puissance en Amérique comme en Europe qui attendent seulement d'être réveillés." »

Interrompant son récit, Sri Yukteswar me regarda alors droit dans les yeux et me dit en souriant dans la clarté de la lune :

« Mon fils, tu es le disciple que Babaji a promis de m'envoyer, il y a de cela plusieurs années. »

J'étais heureux d'apprendre que Babaji avait guidé mes pas vers Sri Yukteswar, cependant il m'était difficile de m'imaginer dans l'Occident lointain, séparé de mon guru bien-aimé et de son paisible ermitage.

« Babaji parla ensuite de la Bhagavad Gita, continua Sri Yukteswar. À mon grand étonnement, quelques phrases élogieuses de sa part m'indiquèrent qu'il savait que j'avais interprété plusieurs chapitres de la Gita.

« "À ma demande, Swamiji, je te prie d'entreprendre une autre tâche, me dit Babaji. Pourrais-tu écrire un petit livre sur l'harmonie sous-jacente existant entre les Écritures hindoues et les Écritures chrétiennes ? Les différences partisanes des hommes semblent à l'heure actuelle en éclipser l'unité fondamentale. Démontre, en te servant de références parallèles, que les Fils inspirés de Dieu ont toujours énoncé les mêmes vérités.

« Maharaj[304], répondis-je timidement, c'est une tâche bien difficile ! Saurai-je la mener à bien ?"

« Babaji se mit à rire doucement.

« "Mon fils, pourquoi doutes-tu ? dit-il d'une voix rassurante. En fait, à Qui appartient tout cela et Qui est Celui qui accomplit toute chose ? Tout ce que le Seigneur m'a fait dire devra obligatoirement se matérialiser sous forme de vérité."

« Estimant que la bénédiction du saint m'accorderait la force d'accomplir cette tâche, je consentis à écrire le livre. Le moment de partir étant venu, je me levai à regret de mon siège de feuillages.

« "Connais-tu Lahiri Mahasaya ? me demanda le Maître. C'est une grande âme, n'est-ce pas ? Parle-lui de notre rencontre ?'

« Il me donna alors un message pour Lahiri Mahasaya.

« Je m'inclinai humblement en signe d'adieu et le saint me sourit avec bienveillance.

« "Lorsque tu auras terminé ton livre, j'irai te rendre visite, me promit-il. Maintenant, au revoir !"

« Je quittai Allahabad le lendemain et pris le train pour Bénarès. Une fois arrivé chez mon guru, je lui fis le récit de ma merveilleuse rencontre avec un saint à la Kumbha Mela.

« "Mais tu ne l'as donc pas reconnu ? me demanda Lahiri Mahasaya en riant. Ah ! Je vois que tu ne le pouvais pas car il t'en a empêché. C'est mon incomparable guru, le céleste Babaji !

« — Babaji ! répétai-je frappé de stupeur. Babaji, le Yogi-Christ ! Le sauveur visible et invisible, Babaji ! Ah, si seulement je pouvais revivre le passé et être à nouveau en sa présence pour lui manifester ma dévotion en me prosternant à ses pieds sacrés !

« — Ne t'inquiète pas, me dit Lahiri Mahasaya pour me consoler. Il a promis de te revoir !

« — Gurudeva, le divin Maître m'a demandé de vous transmettre ce message : Dis à Lahiri que la réserve d'énergie pour cette vie présente a diminué au point d'être presque épuisée.'"

« À l'énoncé de ces paroles énigmatiques, le corps de Lahiri Mahasaya se mit à trembler, comme frappé par la foudre. En un instant, toute sa personne devint silencieuse ; son visage souriant devint incroyablement austère. Son corps perdit toutes ses couleurs et se transforma en statue, livide et immobile. J'étais effrayé et désorienté. C'était la première fois de ma vie que je voyais cette âme joyeuse manifester une telle gravité. Les autres disciples présents dans la pièce le fixaient avec appréhension.

« Trois heures s'écoulèrent dans le silence le plus complet. Ensuite, Lahiri Mahasaya retrouva son comportement enjoué habituel et se mit à parler affectueusement à chacun des *chelas*. Tous poussèrent un soupir de soulagement.

« En voyant la réaction de mon Maître, je réalisai que le message de Babaji lui avait clairement fait comprendre qu'il abandonnerait bientôt son corps. Le silence impressionnant de mon guru prouvait qu'il avait immédiatement pris le contrôle de son être, coupant les derniers liens qui le rattachaient au monde matériel afin de pouvoir retrouver son identité immortelle dans l'Esprit divin. Le message de Babaji signifiait aussi : "Je serai toujours auprès de toi."

« Bien que Babaji et Lahiri Mahasaya aient été omniscients et n'aient eu nullement besoin d'intermédiaire pour communiquer entre eux, ces grands êtres consentaient parfois à jouer un rôle dans le drame humain. Ainsi, de temps en temps, ils transmettaient leurs prophéties de façon conventionnelle, en utilisant un messager, afin que plus tard l'accomplissement de leurs prédictions infuse une plus grande foi à un cercle élargi d'hommes ayant été avertis de ces faits.

« Peu après, continua Sri Yukteswar, je quittai Bénarès et revins à Serampore afin de travailler au livre sur les

Écritures, comme me l'avait demandé Babaji. À peine avais-je entrepris cette tâche que, me sentant très inspiré, je me mis à composer un poème en l'honneur de l'immortel guru. Les vers mélodieux coulaient sans effort sous ma plume même si je n'avais jamais auparavant écrit de poème en sanskrit.

« Dans le calme de la nuit, je travaillais à établir une comparaison entre la Bible et les Écritures du *Sanatan Dharma*[305]. Citant les paroles du Seigneur Jésus, je montrais que ses enseignements sont par essence identiques aux révélations des Védas. Grâce à la bénédiction de mon *paramguru*[306], mon livre, "La Science sacrée[307]" fut terminé rapidement.

« Le matin qui suivit la fin de mes travaux littéraires, je me rendis au Rai ghat pour me baigner dans le Gange. Le ghat était désert et je restai là un bon moment à jouir du soleil et de la tranquillité du lieu. Après m'être trempé dans les eaux chatoyantes, je repartis en direction de ma maison. Le silence n'était troublé que par le clapotis de mon vêtement mouillé. Comme je venais de dépasser un grand banian situé près de la rive, quelque chose me poussa à me retourner. Et là, je vis, assis à l'ombre du banian, l'illustre Babaji entouré de quelques disciples !

« "Bonjour, Swamiji !"

« La belle voix du Maître retentit, me donnant ainsi l'assurance que je n'étais pas en train de rêver.

« "Je vois que tu as terminé avec succès ton livre. Comme je te l'avais promis, je viens te remercier."

« Le cœur battant, je me prosternai à ses pieds.

« "Paramguruji, lui dis-je en l'implorant, accepteriez-vous ainsi que vos *chelas* d'honorer de votre présence ma demeure située tout près d'ici ?"

« Le guru suprême déclina mon invitation en souriant.

« "Non, mon enfant, répondit-il, nous préférons nous abriter sous le feuillage des arbres ; cet endroit nous convient parfaitement.

« — Veuillez attendre un peu, Maître, lui demandai-je en le suppliant du regard, je reviens tout de suite avec des friandises tout à fait spéciales[308]."

« Lorsque je revins quelques minutes plus tard avec un plateau de pâtisseries, le majestueux banian n'abritait plus la troupe céleste. Je cherchai partout dans les environs du *ghat*, mais dans mon cœur je savais que le petit groupe s'était déjà dissous dans l'éther.

« J'étais profondément blessé. "Même si nous nous rencontrons à nouveau, je n'adresserai pas la parole à Babaji, pensai-je. Ce n'est pas gentil de sa part de m'avoir quitté de manière si subite." Naturellement, ce mécontentement m'était dicté par l'amour que j'éprouvais pour Babaji et par rien d'autre. Quelques mois plus tard, je rendis visite à Lahiri Mahasaya à Bénarès. Au moment où j'entrai dans son salon, mon guru m'accueillit en souriant.

« "Sois le bienvenu Yukteswar, dit-il. As-tu rencontré Babaji sur le seuil de la porte ?

« — Mais non, lui répondis-je, tout étonné.

« — Viens."

« Lahiri Mahasaya me toucha doucement au front. Aussitôt, je pus contempler, près de la porte, la forme parfaite et radieuse de Babaji.

« Me souvenant de l'offense qui m'avait été faite, je ne m'inclinai pas devant lui. Lahiri Mahasaya était stupéfait de ma réaction.

« Le divin Babaji me contemplait d'un regard impénétrable.

« "Tu es fâché contre moi ? me dit-il.

« — Maître, comment ne le serais-je pas ? Vous êtes apparu comme par magie avec votre groupe, puis avez disparu de la même façon dans l'éther !

« — Je t'ai dit que je reviendrais te voir, mais je ne t'ai pas dit combien de temps je resterais."

« Babaji se mit à rire doucement.

« "Tu étais alors très agité. Je t'assure que c'est cette bouffée d'agitation qui m'a poussé à disparaître dans l'éther."

« Je fus immédiatement satisfait de cette explication, même si elle était peu flatteuse pour moi. Je m'agenouillai à ses pieds. Le guru suprême me tapa gentiment sur l'épaule.

« "Mon fils, tu dois méditer davantage, dit-il, ton œil spirituel n'est pas encore parfait - tu ne pouvais me voir, caché derrière les rayons du soleil !"

« À ces mots prononcés avec une voix semblable à une flûte céleste, Babaji disparut de ma vue dans un mystérieux rayonnement.

« Ce fut l'une de mes dernières visites à mon guru à Bénarès, conclut Sri Yukteswar. Tout comme l'avait prédit Babaji à la *Kumbha Mela*, l'incarnation de Lahiri Mahasaya en tant que chef de famille touchait à sa fin. Durant l'été de 1895, un petit furoncle se forma sur son dos. Il refusa de le faire inciser, expiant ainsi dans sa propre chair le mauvais karma de quelques-uns de ses disciples. Finalement, devant l'insistance de plusieurs *chelas* lui demandant de se faire soigner, le Maître répondit d'une manière énigmatique :

« "Le corps doit trouver une raison pour partir ; je consentirai à faire tout ce que vous voudrez."

« Peu de temps après, Lahiri Mahasaya, mon guru incomparable, quitta son corps à Bénarès. Depuis, je n'ai plus

besoin d'aller le trouver dans son petit salon, car chaque jour de ma vie j'ai la bénédiction d'être guidé par le Maître omniprésent. »

Des années plus tard, de la bouche de Swami Keshabananda[309], un disciple avancé de Lahiri Mahasaya, j'appris nombre de merveilleux détails concernant la mort de Lahiri Mahasaya :

« Quelques jours avant que mon guru n'abandonne son corps, me dit Keshabananda, il se matérialisa devant moi alors que je me trouvais dans mon ermitage de Hardwar.

« "Viens tout de suite à Bénarès" me dit Lahiri Mahasaya avant de disparaître aussitôt.

« Je pris immédiatement le train pour Bénarès. Je trouvai un grand nombre de disciples réunis dans la maison de mon guru. Pendant des heures, ce jour-là[310], le Maître commenta la Gita. Ensuite, il nous dit simplement :

« "Je retourne à ma demeure."

« Complètement désespérés, nous ne pûmes maîtriser un torrent de larmes.

« "Consolez-vous ; je ressusciterai."

« Après avoir prononcé ces paroles, Lahiri Mahasaya se leva de son siège, fit trois tours sur lui-même, puis, se tournant vers le nord, adopta la posture du lotus et entra glorieusement en *mahasamadhi*[311].

« Le corps rayonnant de Lahiri Mahasaya, si précieux pour ses disciples, fut incinéré, selon les rites solennels réservés aux chefs de famille, au *ghat* de Manikarnika sur les rives du Gange sacré, poursuivit Keshabananda. À dix heures, le lendemain matin, alors que je me trouvais encore à Bénarès, ma chambre fut inondée d'une intense lumière. Et voici que Lahiri Mahasaya apparut devant moi en chair et en os ! Son

corps était le même qu'avant sa mort, mais il paraissait plus jeune et plus radieux. Mon divin guru me parla ainsi :

« "Keshabananda, me voici ! À partir des atomes désintégrés de mon corps incinéré, j'ai ressuscité un nouveau corps. Mon rôle de chef de famille dans le monde est terminé, cependant je n'abandonne pas cette terre complètement. Désormais, je passerai quelque temps avec Babaji dans les montagnes de l'Himalaya, puis quelque temps avec Babaji dans le cosmos."

« Après m'avoir béni, le Maître transcendant disparut. Une grâce merveilleuse m'envahit et je fus élevé en Esprit tout comme le furent les disciples du Christ ou de Kabir[312] qui contemplèrent leur guru vivant après sa mort physique.

« En retournant à mon ermitage solitaire de Hardwar, poursuivit Keshabananda, j'emportai avec moi une partie des cendres sacrées de Lahiri Mahasaya. Je savais qu'à l'image de l'oiseau il s'était échappé de sa cage spatio-temporelle et qu'il était désormais libre dans l'omniprésence. Cependant, le fait de conserver précieusement ses cendres sacrées fut pour moi d'un grand réconfort. »

Un autre disciple qui eut la grâce de voir son guru ressuscité fut Panchanon Bhattacharya[313]. J'étais allé lui rendre visite chez lui à Calcutta et je l'écoutais avec ravissement me raconter ses nombreuses années aux côtés du Maître. Il conclut en me faisant part de l'événement le plus merveilleux survenu dans sa vie :

« Ici, à Calcutta, dit Panchanon, le lendemain de son incinération, à dix heures du matin, Lahiri Mahasaya m'apparut dans toute sa gloire.»

Swami Pranabananda, le « Saint aux deux corps », me confia également le récit de son expérience surnaturelle. Durant sa visite à mon école de Ranchi, Pranabananda me dit :

« Peu de temps avant que Lahiri Mahasaya ne quitte son corps, je reçus de lui une lettre me demandant de venir tout de suite à Bénarès. Toutefois, je fus retenu et ne pus partir immédiatement. Vers dix heures du matin, au moment où je m'apprêtais à partir pour Bénarès, la joie me submergea en voyant dans ma chambre la forme lumineuse de mon guru.

« "Pourquoi te dépêcher de partir pour Bénarès ? dit Lahiri Mahasaya en souriant. Tu ne m'y trouveras plus."

« Lorsque je pris conscience de la signification de ses paroles, le cœur brisé, j'éclatai en sanglots, croyant le voir uniquement en vision. « Le Maître s'approcha de moi pour me consoler.

« "Regarde, touche mon corps, dit-il, je suis toujours aussi vivant. Ne pleure pas ; ne suis-je pas auprès de toi à jamais ?" »

Ainsi de la bouche même de ces trois grands disciples me parvint le récit de ce merveilleux miracle : À dix heures du matin, le lendemain du jour où le corps de Lahiri Mahasaya avait été livré aux flammes, le Maître, ressuscité dans un corps réel mais transfiguré, apparut à trois de ses disciples, chacun d'eux se trouvant dans une ville différente.

« Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie dans la victoire. Ô mort, où est ton aiguillon ? Ô mort, où est ta victoire[314] ? »

CHAPITRE 37

JE VAIS EN AMÉRIQUE

« L'Amérique ! Ces gens-là sont certainement des Américains ! » Ce fut ma première pensée lorsque, dans une vision intérieure, je vis défiler devant moi des visages occidentaux[315].

Absorbé dans la méditation, j'étais assis derrière quelques cartons poussiéreux dans la remise de l'école de Ranchi[316]. Il m'était difficile de m'isoler durant ces années consacrées à l'éducation des jeunes.

La vision continuait : une foule immense, me regardant avec insistance, traversait comme autant d'acteurs muets le champ de ma conscience.

La porte de la remise s'ouvrit. Comme d'habitude, un des jeunes élèves avait trouvé ma cachette.

« Viens ici Bimal, criai-je joyeusement. J'ai une nouvelle à t'apprendre : le Seigneur m'appelle en Amérique !

— En Amérique ? répéta le garçon comme si j'avais dit "sur la lune".

— Oui ! Je pars à la découverte de l'Amérique tout comme Christophe Colomb. Cependant, ce dernier croyait avoir trouvé l'Inde ! Il doit sûrement y avoir un lien karmique entre ces deux pays ! »

Bimal se sauva en courant ; la nouvelle se propagea rapidement dans toute l'école grâce à cette « gazette ambulante » !

Sans plus tarder, je convoquai les professeurs, tout abasourdis, pour leur remettre la responsabilité de l'école.

« Je sais que vous préserverez l'idéal d'éducation yoguique de Lahiri Mahasaya, leur dis-je. Je vous écrirai souvent et, si Dieu le veut, je reviendrai un jour. »

Mes yeux étaient pleins de larmes lorsque je jetai un dernier regard sur mes jeunes élèves et sur le domaine ensoleillé de Ranchi. Je savais que toute une époque de ma vie venait de prendre fin. Désormais, je vivrais dans des terres lointaines. Je pris le train pour Calcutta quelques heures à peine après ma vision. Le lendemain, je reçus une lettre m'invitant à être délégué de l'Inde au Congrès International des Religieux Libéraux en Amérique, qui se tiendrait cette année à Boston, sous les auspices de l'American Unitarian Association.

Tous ces événements me donnaient le tournis et j'allai à Serampore demander conseil à Sri Yukteswar.

« Guruji, je viens d'être invité comme conférencier à un congrès des religions en Amérique. Dois-je y aller ?

— Toutes les portes te sont ouvertes, c'est maintenant ou jamais, répondit simplement le Maître.

— Mais, Maître, dis-je avec consternation, je n'ai jamais appris à m'exprimer en public. J'ai rarement eu l'occasion de donner des conférences et, en tout cas, jamais en anglais.

— En anglais ou non, tes paroles sur le yoga seront bien reçues par les Occidentaux. »

Je ris de bon cœur.

« Bien cher Guruji, j'ai du mal à croire que les Américains apprendront le bengali ! Je vous demande de m'accorder votre bénédiction afin de m'aider à vaincre les difficultés de la langue anglaise[317]. »

Lorsque je fis part de mes projets à mon père, il en resta complètement interdit. À ses yeux, l'Amérique semblait si incroyablement lointaine ; il craignait surtout de ne jamais plus me revoir.

« Comment pourrais-tu y aller ? s'enquit-il d'une voix sévère. Qui paiera ton voyage ? »

Comme il avait toujours pris en charge avec amour les frais de mon éducation et de ma vie entière, il espérait sans doute que sa question mettrait fin à mes projets.

« Le Seigneur y pourvoira sûrement. »

En répondant ainsi, je me souvins d'une réponse identique faite à mon frère Ananta, à Agra, de nombreuses années auparavant. J'ajoutai, avec une fausse candeur :

« Père, peut-être Dieu te mettra-t-Il en tête de m'aider ?

— Non, jamais ! » répondit-il en me regardant avec beaucoup de tristesse.

Je fus stupéfait lorsque, le lendemain, mon père me tendit, sous forme de chèque, une importante somme d'argent.

« Je te donne cet argent, dit-il, non en tant que père, mais en tant que fidèle disciple de Lahiri Mayasaya. Pars donc dans ce pays lointain de l'Occident ; va répandre les enseignements libérateurs du *Kriya Yoga*. »

Je fus immensément touché de voir avec quel esprit désintéressé mon père avait été capable de mettre rapidement de côté ses désirs personnels. Il avait compris, au cours de la nuit, que mon voyage ne consistait pas simplement à voir du pays.

« Nous ne nous reverrons peut-être plus en cette vie » me dit avec tristesse mon père qui, à l'époque, avait soixante-sept ans.

Une intuition profonde me poussa à répondre :

« Le Seigneur nous accordera sûrement la grâce de nous réunir à nouveau. »

Tout en me préparant à quitter mon Maître et ma terre natale pour les rives inconnues de l'Amérique, je ne pus m'empêcher de ressentir une certaine anxiété. J'avais entendu tellement de récits concernant « l'Occident matérialiste » où les pays sont si différents de l'Inde, imprégnée de l'aura des saints depuis des siècles.

« Pour oser respirer l'air occidental, pensais-je, un Oriental doit posséder bien plus de courage que pour supporter les pires froids de l'Himalaya ! »

Très tôt, un matin, je me mis à prier, fermement déterminé à continuer, dussé-je mourir en priant, jusqu'à ce que j'entende la voix de Dieu. Je voulais avoir Sa bénédiction et Son assurance que je ne m'égarerais pas dans le brouillard de l'utilitarisme moderne. J'étais décidé, en mon for intérieur, à partir pour l'Amérique, mais j'étais encore plus résolu à entendre Dieu m'en donner la permission.

Je priai sans relâche, étouffant mes sanglots. Mais aucune réponse ne vint. À midi, j'atteignis un point culminant ; la tête me tournait et mon angoisse était à son paroxysme. Je pensai que, si je priais davantage, mon exaltation intérieure finirait par faire éclater mon cerveau.

À cet instant précis, on frappa à la porte de ma maison de la rue Garpar. J'allai ouvrir et je vis devant moi un jeune homme vêtu de l'habit simple de ceux qui ont renoncé au monde. Il pénétra à l'intérieur.

« Ce doit être Babaji ! » pensai-je, stupéfié, car l'homme en face de moi avait les mêmes traits que Lahiri Mahasaya dans sa jeunesse. Il répondit à ma pensée :

« Oui, je suis Babaji. »

Il s'exprimait dans un hindi mélodieux.

« Notre Père Céleste a entendu ta prière. Il m'a ordonné de te dire ceci : Suis les recommandations de ton guru et va en Amérique. Ne crains rien car tu seras protégé. »

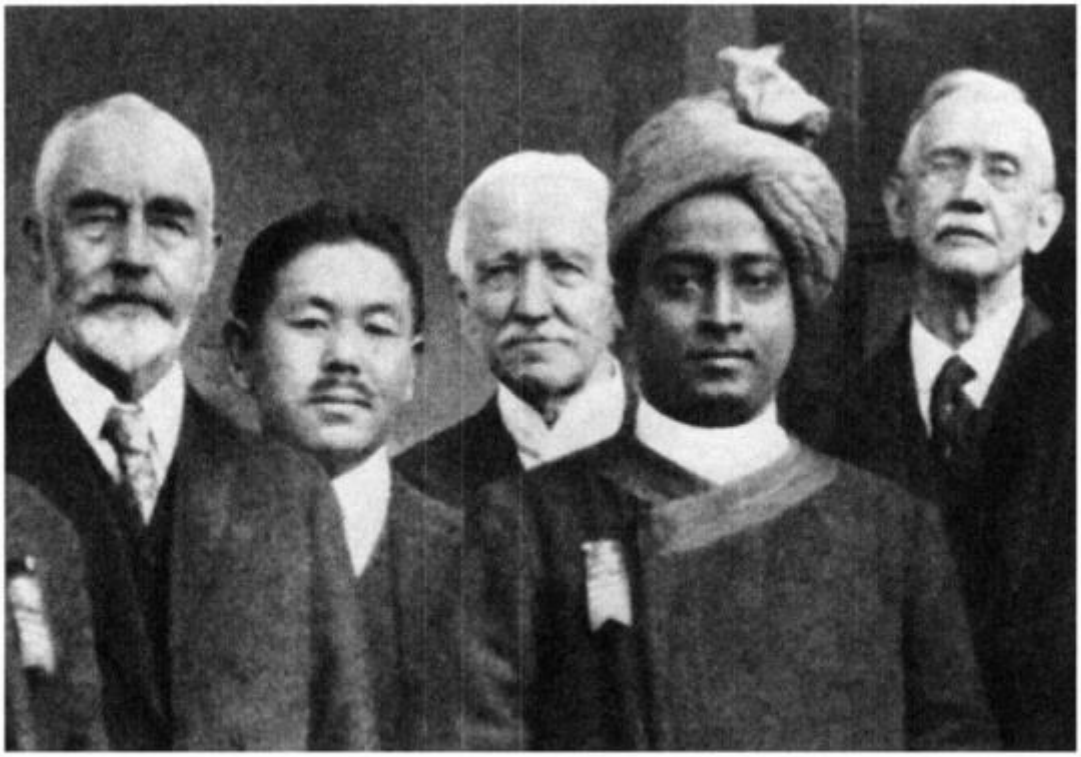
Après un silence rempli d'émotion, Babaji s'adressa de nouveau à moi :

« Tu es celui que j'ai choisi pour répandre le message du *Kriya Yoga* en Occident. Il y a bien longtemps, j'ai rencontré ton guru, Sri Yukteswar, à une *Kumbha Mela*. Je lui ai dit alors que je t'enverrais à lui pour qu'il prenne soin de ta formation spirituelle. »

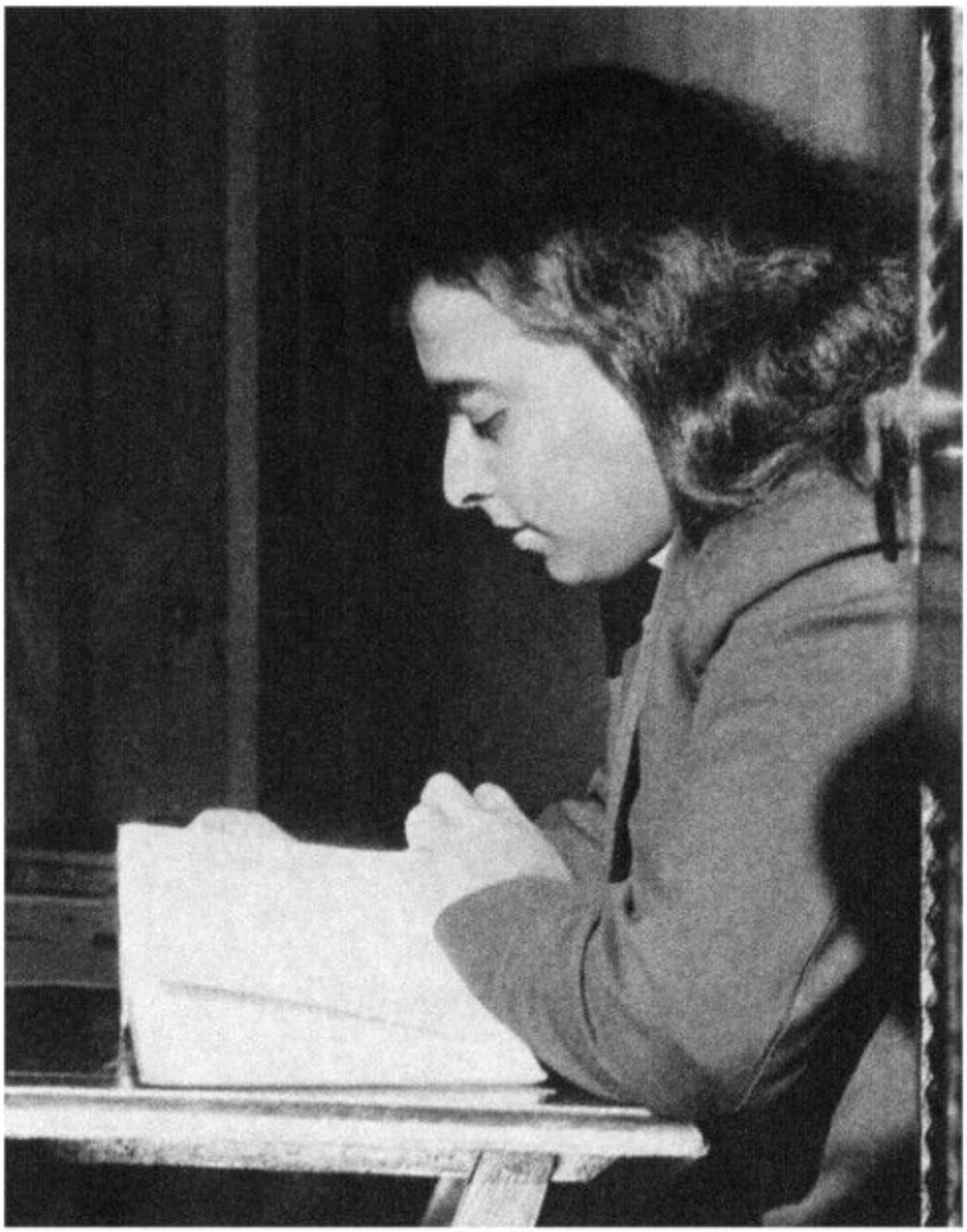
Je restais sans voix, le souffle coupé par le respect et la dévotion que m'inspirait sa présence. J'étais aussi profondément touché d'entendre de sa propre bouche qu'il m'avait lui-même guidé vers Sri Yukteswar. Je me prosternai à terre devant l'immortel guru. Il me releva avec bonté. Après m'avoir révélé plusieurs détails concernant ma vie, il me donna des directives personnelles et prononça quelques prophéties secrètes.

« Le *Kriya Yoga*, technique scientifique pour réaliser Dieu, dit-il enfin d'un ton solennel, finira par se propager dans tous les pays et contribuera à établir l'harmonie entre les nations en permettant à chaque homme de percevoir le Père Céleste de façon personnelle et transcendantale. »

PARAMAHANSA YOGANANDA
Photo de passeport prise à Calcutta, Inde, 1920



Quelques-uns des délégués au Congrès International des Religieux Libéraux, en octobre 1920, à Boston, Massachusetts, au cours duquel Yoganandaji prononça son premier discours en Amérique. (*De gauche à droite*) Révérend T. R. Williams, Prof. S. Ushigasaki, Révérend Jabez T. Sunderland, Sri Yogananda, et Révérend C. W. Wendte.



Yoganandaji dans sa cabine, à bord d'un bateau à vapeur, en route pour l'Alaska, lors de sa tournée de conférences à travers le continent américain en 1924

Par la puissance majestueuse de son regard, le Maître me donna un aperçu impressionnant de sa conscience cosmique.

« Si soudain le ciel s'illuminait de mille soleils resplendissants, l'éclat de leur lumière serait semblable à la

splendeur de ce grand Être[318] ! »

Babaji se dirigea alors vers la porte et me dit :

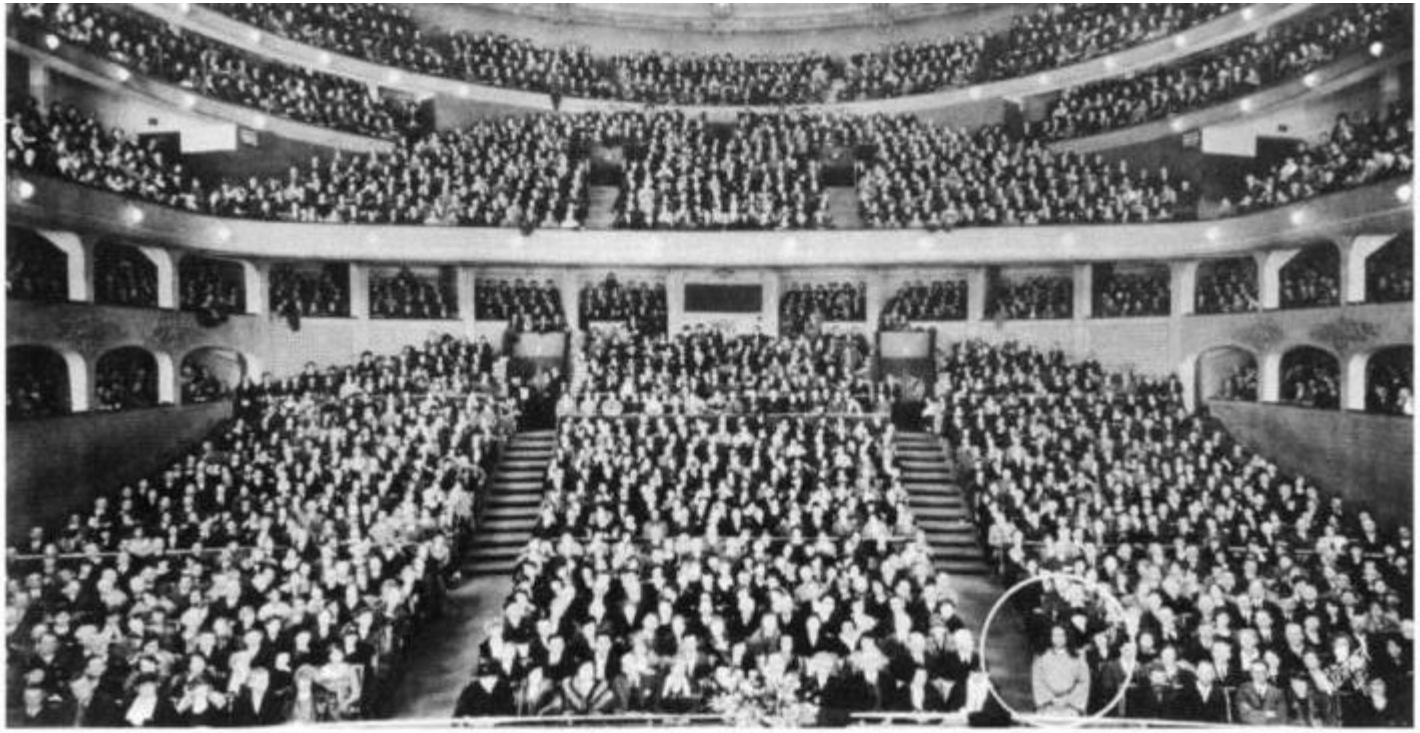
« N'essaie pas de me suivre. De toute façon, tu n'y réussiras pas.

— Je vous en prie, Babaji, ne partez pas, répétai-je plusieurs fois. Emmenez-moi avec vous !

— Pas maintenant. Une autre fois, répondit-il. »

PENDANT SES 32 ANNÉES PASSÉES EN OCCIDENT, LE GRAND GURU INITIA AU YOGA PLUS DE 100 000 ÉTUDIANTS

Yogananda ji, sur la scène, donnant une classe à Denver, Colorado, en 1924. Dans des centaines de villes, ses classes sur le yoga connurent une affluence record. Grâce à ses livres et à ses leçons par correspondance, ainsi qu'avec l'établissement de centres monastiques pour former des instructeurs, Paramahansa Yogananda assura la continuité de la mission mondiale que lui avait confiée Mahavatar Babaji.

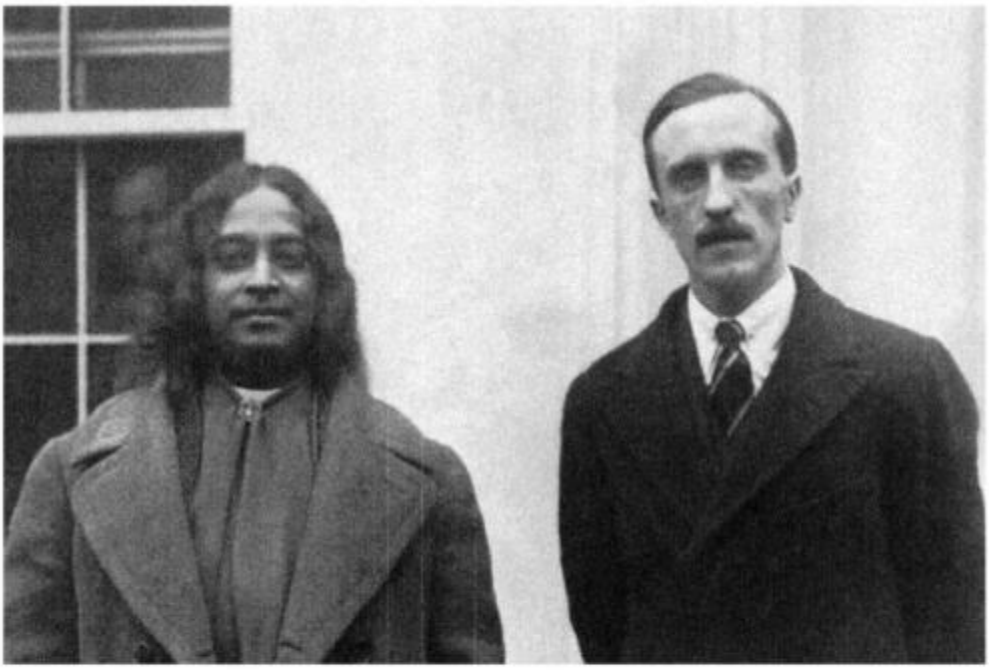


PARAMAHANSA YOGANANDA À L'AUDITORIUM PHILHARMONIQUE DE LOS ANGELES

On peut lire dans le *Los Angeles Times* du 28 janvier 1925 : « Extraordinaire spectacle devant l'Auditorium Philharmonique où des milliers de personnes ont été refoulées une heure avant le début d'une conférence, tandis que la salle de 3 000 places était déjà bondée. Swami Yogananda y est le centre d'intérêt : un hindou qui s'apprête à conquérir les États-Unis en parlant de Dieu au sein d'une communauté chrétienne, tout en prêchant l'essence de la doctrine chrétienne. »

Avec l'aide de généreux étudiants, Sri Yogananda fit l'acquisition du domaine du Mont Washington en 1925. Avant même que la transaction soit terminée, il tint sa première réunion, un service de Pâques au lever du soleil, sur les lieux de ce qui allait bientôt devenir le siège international de sa société.

Paramahansa Yogananda déposant une gerbe de fleurs à la crypte de George Washington, Mt. Vernon, Virginie, 22 février 1927

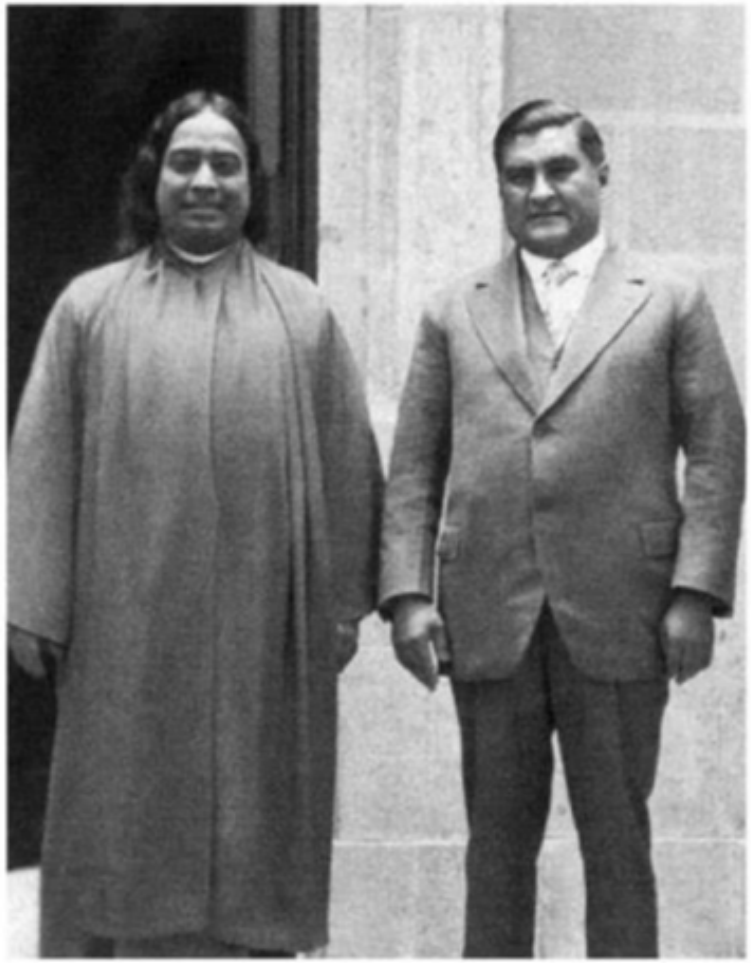


PARAMAHANSA YOGANANDA À LA MAISON BLANCHE

Paramahansa Yogananda et M. John Balfour quittant la Maison Blanche après une rencontre avec le Président Calvin Coolidge, que l'on aperçoit regardant par la fenêtre.

On pouvait lire dans le *Washington Herald* du 25 janvier 1927 : « Swami Yogananda fut… accueilli avec un plaisir évident par M. Coolidge, qui lui dit avoir lu beaucoup d'articles le concernant. C'est la première fois dans l'histoire de l'Inde qu'un Swami est reçu officiellement par le Président des États-Unis. »

Paramahansaji méditant dans un bateau sur le Lac Xochimilco, Mexique, 1929



S. E. Emilio Portes Gil, président du Mexique, fut l'hôte de Sri Yogananda lorsque ce dernier visita la ville de Mexico, en 1929.

Trop ému pour tenir compte de son avertissement, je tentai de le suivre, mais mes pieds restaient fermement fixés au plancher. Sur le seuil, Babaji se retourna et me jeta un dernier regard affectueux. Je le regardai partir avec regret, lorsqu'il leva la main dans un geste de bénédiction, puis disparut.

Quelques instants plus tard, mes pieds retrouvèrent leur mobilité. Je m’assis et plongeai dans une profonde méditation. Je remerciai Dieu avec ferveur d'avoir non seulement répondu à ma prière, mais de m'avoir accordé la faveur de rencontrer Babaji. Mon corps entier semblait sanctifié au contact du Maître éternellement jeune. Depuis toujours, j'avais ardemment désiré le contempler !

Jusqu'à présent, je n'avais jamais révélé à personne l'histoire de ma rencontre avec Babaji. J'avais gardé au fond de mon cœur le souvenir de cet événement le plus sacré de mon existence. Mais l'idée me vint que les lecteurs de cette autobiographie seraient plus enclins à croire en l'existence de Babaji et en son intérêt pour le monde, si je racontais comment je l'avais vu de mes propres yeux. J'ai aidé un artiste peintre à dessiner, pour ce livre, le portrait du Yogi-Christ de l'Inde moderne.

La veille de mon départ pour les États-Unis, je me retrouvais en présence de mon saint guru, Sri Yukteswar.

« Oublie que tu es né parmi les hindous, mais n'adopte pas pour autant toutes les manières des Américains. Prends le meilleur dans les deux peuples, me dit-il dans sa grande sagesse. Sois toujours toi-même, c'est-à-dire un enfant de Dieu. Cherche à assimiler en ton être les meilleures qualités de tes frères humains, quelles que soient leurs races. »

Ensuite, il me bénit.

« Tous ceux qui, dans leur quête de Dieu, viendront à toi avec foi seront aidés. Lorsque tu les regarderas, le courant spirituel émanant de tes yeux pénétrera dans leur cerveau, changera leurs habitudes matérialistes et les rendra plus conscients de Dieu. »

Il ajouta en souriant :

« Tu as le pouvoir d'attirer à toi des âmes sincères. Partout où tu iras, même dans les lieux les plus retirés, tu trouveras des amis. »

Chacune des prédictions de Sri Yukteswar s'est réalisée. Je suis arrivé seul en Amérique où je n'avais aucun ami ; cependant, j'y trouvai des milliers de personnes prêtes à recevoir les enseignements immortels du Yoga.

Je quittai l'Inde en août 1920 à bord du *City of Sparta*. C'était le premier navire, transportant des passagers, en partance pour l'Amérique après la Première Guerre mondiale. Je n'avais eu mon billet qu'après avoir surmonté, de façon quasi miraculeuse, maintes formalités administratives pour obtenir mon passeport.

Au cours de cette traversée de deux mois, un compagnon de voyage découvrit que j'étais le délégué de l'Inde au congrès de Boston.

« Swami Yogananda, dit-il, en prononçant mon nom d'une façon bizarre - une de ces nombreuses façons de prononcer mon nom que je devais entendre plus tard dans la bouche des Américains - ayez, je vous prie, la bonté de faire une conférence pour les passagers, jeudi soir. Je pense que nous serions tous intéressés par le sujet suivant : "La lutte pour la vie, et comment la mener." »

Hélas ! Je devais d'abord lutter pour ma propre existence, ainsi que je le constatai la veille de ma conférence. J'essayais

désespérément d'organiser mes idées pour faire un discours en anglais, mais finalement j'abandonnais car mes pensées, comme un poulain sauvage à la vue de la selle, refusaient toute coopération avec les règles de la grammaire anglaise. Néanmoins, faisant totalement confiance à la bénédiction de mon Maître, je me présentai le lendemain, jeudi, devant les auditeurs dans le salon du navire. Mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je me tenais debout, sans voix, devant l'assemblée. Au bout de dix minutes de ce supplice, les gens comprirent mon embarras et éclatèrent de rire.

De mon côté, je ne trouvais pas la situation drôle du tout et, indigné, j'adressai une prière silencieuse à Sri Yukteswar.

« Tu en es capable, parle ! »

Sa voix résonna instantanément dans ma conscience.

Mes pensées se réconcilièrent aussitôt avec la langue anglaise et, quarante-cinq minutes plus tard, l'auditoire m'écoutait toujours avec la plus profonde attention. Par la suite, cet exposé me valut d'être invité plusieurs fois à donner des conférences pour diverses associations américaines.

Je n'ai jamais pu ensuite me rappeler un seul mot de mon discours. Je m'informai donc discrètement auprès des passagers qui me rassurèrent : « Vous avez donné une conférence inspirée et émouvante dans un anglais correct. » Ravi d'avoir entendu ces bonnes nouvelles, je remerciai humblement mon guru de son aide opportune, persuadé, une fois de plus, qu'il se trouvait toujours à mes côtés, anéantissant ainsi toutes les barrières du temps et de l'espace.

Parfois, pendant le reste de la traversée, la pensée que je devais donner une conférence en anglais au congrès de Boston me remplissait d'appréhension.

« Seigneur, priai-je avec ferveur, puisses-Tu être ma seule source d'inspiration. »

Le *City of Sparta* arriva à Boston à la fin du mois de septembre. Le 6 octobre 1920, je pris la parole devant le Congrès International des Religieux Libéraux. Ma première conférence en Amérique fut bien accueillie. Je poussai un soupir de soulagement. Le magnanime secrétaire de l'American Unitarian Association écrivit le compte rendu suivant dans la publication des travaux du Congrès[319] :

« Swami Yogananda, le délégué du Brahmacharya Ashram de Ranchi, en Inde, présenta au Congrès les salutations de son association. Avec dynamisme et dans un excellent anglais, il fit un discours à caractère philosophique sur "La Science de la Religion", lequel a été imprimé sous forme de brochure en vue d'une plus large diffusion. La religion est une et universelle, a-t-il affirmé. Si on ne peut universaliser les coutumes et les conventions particulières, l'élément commun à toutes les religions peut être universalisé et l'on peut demander à tous d'y souscrire et de s'y conformer. »

Grâce au généreux chèque de mon père, je fus en mesure de prolonger mon séjour en Amérique après la clôture du congrès. Je vécus ainsi trois années heureuses à Boston, même si mes moyens étaient modestes. Je donnai des conférences, j'enseignai et j'écrivis un recueil de poésies, *Songs of the Soul* (Les Chants de l'Âme), qui fut préfacé par Frederick B. Robinson, président du Collège de la ville de New York[320].

En 1924, j'entrepris une tournée à travers l'Amérique, donnant des conférences devant des milliers de personnes dans la plupart des grandes villes. À Seattle, je pris le bateau pour un séjour touristique dans le grandiose Alaska.

À la fin de l'année 1925, grâce à l'aide de généreux étudiants, j'établis mon siège international au domaine du Mont Washington, à Los Angeles. Le bâtiment où se trouve désormais mon siège est le même que celui qui m'était apparu dans une vision au Cachemire, des années auparavant. Je m'empressai d'envoyer à Sri Yukteswar des photos sur mes différentes activités en Amérique. Il me répondit par une carte postale écrite en bengali, dont voici la traduction :

11 août 1926

Ô Yogananda, enfant de mon cœur !

En regardant les photos de ton école et de tes étudiants, tout mon être se remplit d'une joie que les mots ne peuvent exprimer. Mon bonheur est à son comble quand je vois tes étudiants en yoga dans les différentes villes d'Amérique.

En lisant tes propos sur tes méthodes de chants, d'affirmations, de vibrations curatives et de prières de guérison divine, je ne peux m'empêcher de te remercier du plus profond de mon cœur.

En voyant le portail, la route sinueuse qui monte sur la colline et le magnifique panorama de la propriété du Mont Washington, mon unique désir est de pouvoir admirer tout cela de mes propres yeux.

Ici, tout va bien. Par la grâce de Dieu, que la félicité divine soit toujours avec toi.

SRI YUKTESWAR GIRI

Les années passèrent rapidement. Je donnais des conférences à des centaines de clubs, collèges, églises et groupements de toutes sortes dans toutes les régions de mon

nouveau pays. De 1920 à 1930, mes classes de yoga étaient suivies par des dizaines de milliers d'Américains. J'écrivis à leur intention un nouveau livre de prières et de pensées spirituelles : *Whispers from Eternity*[321] (Murmures de l'Éternité). La préface est de Mme Amelita Galli-Curci.

Parfois (en général le premier jour de chaque mois, lorsque les factures s'accumulaient pour l'entretien du Centre du Mont Washington, le siège de la Self-Realization Fellowship), je songeais avec nostalgie à la vie en Inde, si paisible et si simple. Cependant, tous les jours, je constatais qu'une plus grande compréhension s'établissait entre l'Occident et l'Orient, et mon âme s'en réjouissait.

George Washington, le « père de son pays », qui, en maintes occasions, s'était senti guidé de façon divine, prononça (dans son « discours d'adieu ») ces paroles d'inspiration spirituelle concernant l'Amérique :

« Ce sera digne d'une nation libre, éclairée et bientôt grande, de donner à l'humanité l'exemple magnanime et inédit d'un peuple toujours guidé par une justice élevée et une parfaite bienveillance. En adhérant fermement à ces principes, qui peut douter que, dans le cours du temps et des évènements, les bénéfices d'une telle conduite compenseront au centuple tout avantage temporaire qui aurait été perdu ? Est-il possible que la Providence n'ait pas relié le bonheur permanent d'une nation à sa vertu ? »

L'HYMNE À l'AMÉRIQUE

de Walt Whitman[322]

Ô, toi, dans ton avenir,

Toi, dans tes enfants, toujours plus grands, toujours plus sensés,

Toi, dans ces hommes et ces femmes — véritables athlètes sur le plan moral comme spirituel,

Que ce soit au sud, au nord, à l'est ou à l'ouest.

Ô, toi, dans la richesse morale de ta civilisation (que ta plus ambitieuse civilisation matérielle ne saurait égaler),

Toi, où le culte du Divin englobe et alimente toute chose,

Toi qui ne te limites ni à une seule Bible, ni à un seul Sauveur.

Des Sauveurs sans nombre, cachés en toi,

Égaux à d'autres par leur divinité,

Ceux-là, ceux-là en toi apparaîtront un jour !

J'en fais aujourd'hui la prophétie.

CHAPITRE 38

LUTHER BURBANK, UN SAINT AU MILIEU DES ROSES

« En dehors des connaissances scientifiques, si l'on veut améliorer la culture des plantes, l'ingrédient secret est assurément l'amour. »

Ainsi s'exprimait Luther Burbank dans sa grande sagesse alors que je marchais à ses côtés dans son jardin de Santa Rosa, en Californie. Nous nous arrêtâmes devant un massif de cactus comestibles.

« Tout en procédant à des expériences dans le but d'obtenir des cactus sans épines, poursuivit-il, je parlais souvent aux plantes afin de créer des vibrations d'amour. Vous n'avez rien à craindre, leur disais-je, vous n'avez pas besoin de vos piquants pour vous défendre. Je vous protégerai. Petit à petit, cette plante du désert, très utile, finit par donner une variété sans épines. Je fus émerveillé par ce miracle.

— S'il vous plaît, cher Luther, donnez-moi quelques boutures de cactus que je planterai dans mon jardin du Mont Washington. »

Un aide-jardinier qui se trouvait là voulut couper un morceau de cactus, mais Burbank l'arrêta :

« Je le couperai moi-même à l'intention du Swami. »

Il me tendit trois boutures que je plantai plus tard en Amérique. Je fus très heureux de les voir rapidement se développer.

Le célèbre horticulteur me dit que sa première réussite notable fut une variété de grosses pommes de terre qui portent désormais son nom. Génie infatigable, il continua d'offrir à l'humanité des centaines de croisements de plantes : de nouvelles variétés de tomates, maïs, courges, cerises, prunes, nectarines, baies, coquelicots, lys et roses, toutes connues sous son nom de Burbank.

Lorsque Luther me conduisit devant le fameux noyer grâce auquel il démontra que l'évolution naturelle pouvait être accélérée de façon remarquable, je réglai mon appareil photo pour le garder en souvenir.

« Ce noyer n'a mis que seize ans pour produire une récolte de noix aussi abondante, dit-il, alors que la nature aurait exigé deux fois plus de temps si on ne l'avait pas aidée. »

La petite fille adoptive de Burbank vint jouer à ce moment-là avec son chien dans le jardin.

« C'est ma petite plante humaine, dit Luther, en lui faisant un signe affectueux de la main. Je perçois à présent l'humanité comme une immense plante n'ayant besoin pour son plein épanouissement que d'amour, de vie au grand air, de sélections et de croisements perspicaces de ses meilleures qualités. Au cours de ma vie, j'ai été à même d'observer de si merveilleux progrès dans l'évolution des plantes que j'envisage avec optimisme de voir un jour un monde sain et heureux, à partir du moment où l'on enseignera aux enfants les principes d'une vie simple et rationnelle. Nous devons effectuer un retour à la nature et au Dieu de la nature.

— Luther, vous seriez enchanté de découvrir mon école de Ranchi avec ses classes en plein air et son atmosphère empreinte de joie et de simplicité. »

Mes paroles touchèrent la corde sensible de Burbank : l'éducation des enfants. Il se mit à m'assaillir de questions

tandis que ses yeux profonds et sereins brillaient d'intérêt.

« Swamiji, dit-il pour conclure, des écoles comme la vôtre sont le seul espoir du millénaire à venir. Je suis contre le système d'éducation de notre époque, coupé de la nature et étouffant toute individualité. Je partage de tout cœur vos méthodes et idéaux d'éducation. »

Au moment de quitter Luther Burbank, l'aimable sage m'offrit un petit livre qu'il me dédicaça[323].

« Voici mon livre sur la formation et l'éducation de la plante humaine[324], dit-il. De nouvelles méthodes d'enseignement sont nécessaires et des expériences audacieuses doivent être entreprises dans ce domaine. Parfois, les essais les plus téméraires ont réussi à donner les meilleurs fruits ou les meilleures plantes. De même, les innovations en matière d'éducation des enfants devraient être plus nombreuses et plus courageuses. »

Ce soir-là, je lus avec beaucoup d'intérêt son petit livre dans lequel il prévoit un avenir radieux pour l'humanité :

« Une plante ayant déjà acquis certaines habitudes, écrit-il, est certainement ce qu'il y a de plus rebelle et de plus difficile à faire changer en ce monde... Rappelez-vous que cette plante a préservé son caractère unique à travers les âges. Peut-être s'agit-il d'une plante dont on peut retrouver la trace dans les roches à l'état de fossile et qui n'a jamais varié de façon majeure au cours des âges. Comment ne pas croire qu'après ces innombrables répétitions, siècle après siècle, la plante n'ait pu acquérir une volonté - si l'on peut s'exprimer ainsi - indomptable dans son obstination ? Par exemple, il existe des plantes, comme certains palmiers, qui sont si tenaces qu'aucun pouvoir humain n'a encore réussi à les transformer. La volonté humaine est peu de chose comparée à celle d'une plante. Mais remarquez comment cette obstination séculaire

peut se laisser briser quand, avec une simple greffe, on donne une nouvelle vie à la plante et que ce croisement change totalement le cours de son développement. Lorsque la variété ancienne laisse progressivement place à la nouvelle, une longue période de contrôle patient et de surveillance constante est nécessaire afin de permettre à la plante de s'établir définitivement dans son nouvel état, sans jamais retourner à l'ancien. Sa volonté tenace a cédé, la plante est modifiée pour toujours.

« Lorsque nous avons affaire à une chose aussi sensible et malléable que la nature d'un enfant, le problème devient bien plus aisé à résoudre. »

J'étais attiré par le magnétisme de cet Américain exceptionnel et je lui rendis visite très régulièrement. Un matin, j'arrivai chez lui en même temps que le facteur qui déposa un millier de lettres sur le bureau de Burbank. Des horticulteurs lui écrivaient de tous les coins du monde.

« Swamiji, votre présence est justement l'excuse dont j'avais besoin pour sortir dans le jardin » me confia joyeusement Luther.

Il ouvrit un grand tiroir de son bureau, lequel contenait des centaines de prospectus de voyage.

« Vous voyez, c'est ma façon de voyager, dit-il. Retenu ici par mes plantes et ma correspondance, je cherche à satisfaire ma curiosité pour les pays étrangers en contemplant ces photos de temps à autre. »

Luther et moi montâmes dans ma voiture, garée devant chez lui, et roulâmes à travers les rues de la petite ville dont les jardins resplendissaient de ses propres variétés de roses : Santa Rosa, Peachblow et Burbank.

Le grand savant avait reçu l'initiation au *Kriya Yoga*, lors de mes premières visites.

« Je pratique cette technique fidèlement, Swamiji » me confia-t-il.

Luther Burbank,

Santa Rosa, Californie, U.S.A.

Le 22 décembre 1924

J'ai analysé le système Yogoda de Swami Yogananda et, à mon avis, c'est une méthode idéale pour former et harmoniser les natures physique, mentale et spirituelle de l'homme. Le but du Swami est de créer dans le monde entier des écoles enseignant « l'art de vivre », où l'éducation ne se limiterait pas au seul développement intellectuel, mais s'étendrait aussi au corps, à la volonté et aux sentiments.

Grâce au système Yogoda de développement physique, mental et spirituel, au moyen de méthodes simples et scientifiques de concentration et de méditation, la plupart des problèmes complexes de l'existence pourraient être résolus et la paix et la bonne volonté s'établir sur terre. L'idée d'un système éducatif complet, proposé par le Swami, est basée sur le bon sens et non sur quelque notion mystique ou idéaliste ; s'il en était autrement, elle n'aurait pas mon adhésion.

Je suis heureux d'avoir cette opportunité de me joindre à l'appel du Swami pour créer des écoles internationales sur l'art de vivre, lesquelles, une fois établies, seront le garant, au-delà de tout ce que je connais à l'heure actuelle, d'un avenir meilleur pour l'humanité.

Après une série de questions pertinentes sur différents aspects du yoga, Luther déclara lentement :

« L'Orient possède assurément d'immenses trésors de connaissances qui sont encore à peine explorés par l'Occident[325]. »

Une communion intime avec la nature, qui lui avait livré beaucoup de ses secrets jalousement gardés, avait doté Burbank d'une très grande vénération spirituelle.

« Parfois, je me sens très proche de la Puissance infinie, me confia-t-il timidement, son beau et délicat visage s'illuminant au rappel de ces souvenirs. Dans ces moments-là, j'ai été en mesure de guérir des malades de mon entourage, tout comme un grand nombre de plantes qui dépérissaient. »

Luther me parla également de sa mère, fidèle chrétienne :

« À plusieurs reprises depuis sa mort, j'ai eu la bénédiction de la voir apparaître en vision et même de l'entendre me parler. »

Nous reprîmes à regret le chemin de sa maison où l'attendait son imposant courrier.

« Luther, remarquai-je, le mois prochain je vais publier une revue qui présentera les différentes vérités offertes par l'Orient et par l'Occident. Veuillez, je vous prie, m'aider à lui trouver un titre adéquat. »

Nous échangeâmes nos idées pour finalement nous mettre d'accord sur le titre *East- West*[326]. De retour à son bureau, Burbank me tendit un article qu'il avait écrit et intitulé : « Science et Civilisation. »

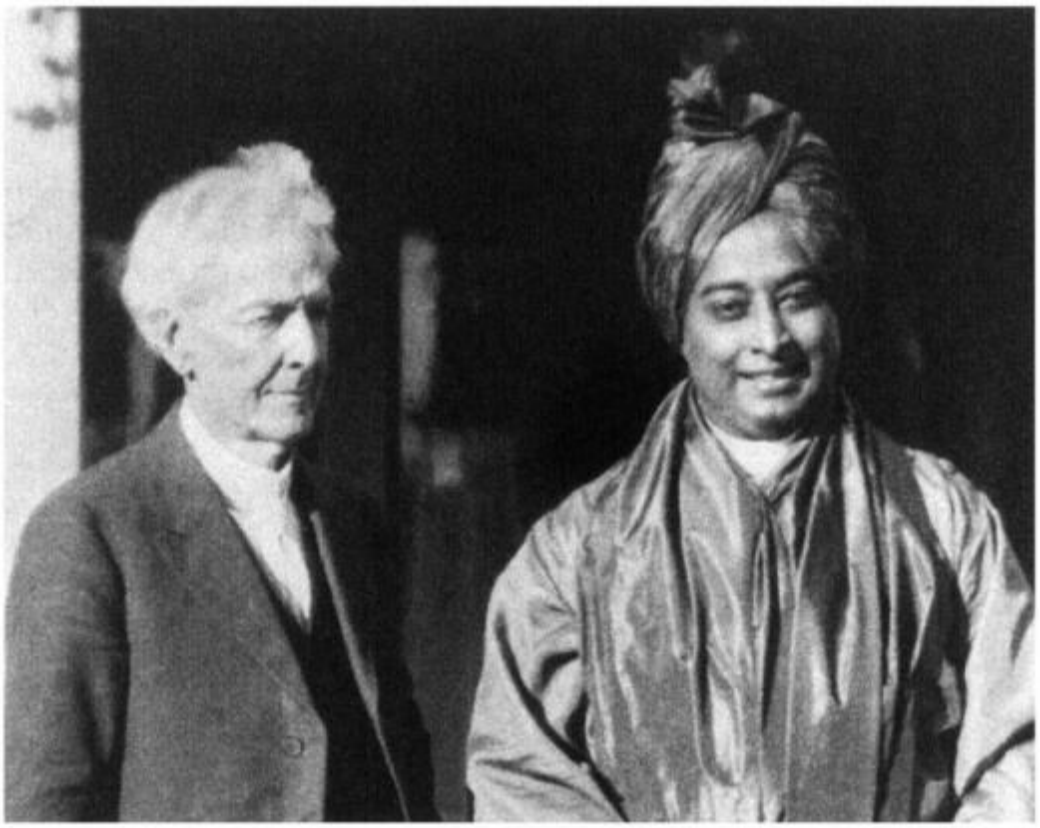
« Cet article paraîtra dans le premier numéro de la revue East-West » lui dis-je avec reconnaissance.

Alors que notre amitié gagnait en profondeur, je surnommai Burbank mon « saint américain », tout en paraphrasant la Bible : « Voici vraiment un homme dans lequel il n'y a point de malice[327]. » Possédant un cœur immense, il pratiquait depuis longtemps l'humilité, la patience et l'abnégation. Sa petite maison au milieu des roses était d'une simplicité presque austère ; il reconnaissait la futilité de vivre dans le luxe et le bonheur de ne posséder que l'essentiel. La modestie avec laquelle il assumait sa célébrité scientifique me rappelait toujours ces arbres qui plient sous le poids de leurs fruits mûrs, tandis que l'arbre stérile se dresse bien haut et bien droit sous l'effet de la vantardise.

En 1926, je me trouvais à New York au moment du décès de mon cher ami. « Ah ! comme j'aurais volontiers marché d'ici à Santa Rosa afin de le contempler une dernière fois ! » pensai-je. Décidé à m'isoler, sans voir ni secrétaires ni visiteurs, je m'enfermai dans ma chambre durant vingt-quatre heures.

Le lendemain, devant une grande photo de Luther, je conduisis un rite védique dédié à sa mémoire. Un groupe de mes étudiants américains, vêtus d'habits de cérémonie hindous, chanta des hymnes antiques au moment de l'offrande de fleurs, d'eau et de feu, symboles des éléments du corps humain et de leur retour à la Source infinie.

Même si le corps de Luther Burbank repose à Santa Rosa sous un cèdre du Liban qu'il avait planté dans son jardin de nombreuses années auparavant, pour moi, son âme est enchâssée dans chaque fleur resplendissant le long des chemins. Retiré momentanément dans l'immense esprit de la Nature, n'est-ce pas Luther qui murmure avec la brise et qui se lève avec l'aurore ?



LUTHER BURBANK ET PARAMAHANSA YOGANANDA
Santa Rosa, Californie, 1924

Son nom fait maintenant partie du langage courant. *Le nouveau dictionnaire Webster international* définit le verbe transitif « to burbank » de la façon suivante : « Croiser ou greffer (une plante). Au sens figuré : améliorer (toute chose, comme un processus ou une institution) en sélectionnant ce qui est bon et en éliminant ce qui est mauvais, ou en ajoutant quelque chose de bon. »

« Bien-aimé Burbank, m'exclamai-je après avoir lu cette définition, ton nom lui-même est maintenant devenu synonyme de bonté ! »

CHAPITRE 39

THÉRÈSE NEUMANN, LA CATHOLIQUE STIGMATISÉE

« Reviens en Inde. Je t'ai attendu patiemment pendant quinze ans. Je vais bientôt quitter mon corps pour entrer dans la Demeure glorieuse. Yogananda, reviens ! »

La voix bouleversante de Sri Yukteswar résonna dans mon oreille intérieure alors que j'étais assis en méditation à mon Centre du Mont Washington. Ayant parcouru seize mille kilomètres en un clin d'œil, son message traversa mon être à la manière d'un éclair.

Quinze ans déjà ! Oui, je pris soudain conscience que nous étions maintenant en 1935. Pendant quinze ans, j'avais propagé les enseignements de mon guru en Amérique. Maintenant, il me rappelait à lui.

Peu de temps après, je racontai mon expérience à un ami très cher, M. James J. Lynn. Par la pratique quotidienne du *Kriya Yoga*, son évolution spirituelle était si remarquable que je l'appelais souvent « saint Lynn ». En lui, ainsi qu'en de nombreux autres Occidentaux, je constatais avec bonheur l'accomplissement de la prophétie de Babaji, à savoir que l'Occident aussi génèrerait des saints d'authentique réalisation divine en empruntant la voie séculaire du yoga.

Avec générosité, M. Lynn insista pour faire un don destiné à couvrir le coût de mon voyage. L'aspect financier étant ainsi résolu, je pris des dispositions pour regagner l'Inde en bateau

en passant par l'Europe. En mars 1935, je fis reconnaître légalement la Self-Realization Fellowship par l'État de Californie, la définissant comme une société à but non lucratif, non sectaire et destinée à exister perpétuellement. Je fis don de tous mes biens à la Self-Realization Fellowship, incluant les droits d'auteur sur tous mes écrits. Comme la plupart des institutions religieuses et éducatives, la Self-Realization Fellowship est financée par des dons et des donations provenant de ses membres ainsi que du public.

« Je reviendrai, dis-je à mes étudiants. Je n'oublierai jamais l'Amérique. »

Lors d'un banquet donné en mon honneur à Los Angeles par mes chers amis, juste avant mon départ, je contemplai longuement leurs visages et pensai avec gratitude : « Seigneur, celui qui se rappelle que Tu es l'unique Dispensateur ne sera jamais privé de la douceur de l'amitié parmi les mortels. »

J'embarquai à New York sur le paquebot *Europa*, le 9 juin 1935. J'étais accompagné par deux de mes étudiants : mon secrétaire, M. C. Richard Wright, et une dame âgée de Cincinnati, Mlle Ettie Bletsch. Pendant la traversée, nous appréciâmes la paix procurée par l'océan, heureux contraste après l'agitation des dernières semaines. Cependant, notre repos fut de courte durée ; la rapidité des bateaux modernes possède aussi des désavantages !

Comme n' importe quel groupe de touristes, nous nous promenâmes avec curiosité dans l'immense et ancienne ville de Londres. Le lendemain de mon arrivée, on me proposa de donner une conférence devant une grande assemblée à Caxton Hall ; ce fut Sir Francis Younghusband qui me présenta à mon auditoire londonien.

Puis, invité par Sir Harry Lauder, notre petit groupe passa une journée très agréable dans sa propriété en Écosse. Quelques jours plus tard, nous traversâmes la Manche pour rejoindre le continent car je désirais faire un pèlerinage en Bavière. Je savais que ce serait pour moi la seule occasion de rencontrer la grande mystique catholique, Thérèse Neumann de Konnersreuth.

Des années auparavant, j'avais lu un compte rendu très étonnant sur Thérèse. L'article donnait les détails suivants :

1) Thérèse, née le Vendredi saint de 1898, est blessée au cours d'un accident à l'âge de vingt ans ; elle devient aveugle et reste paralysée.

2) En 1923, elle retrouve miraculeusement la vue après avoir prié sainte Thérèse de Lisieux, surnommée « la petite fleur ». Plus tard, les jambes de Thérèse Neumann guérissent instantanément.

3) À partir de 1923, Thérèse s'abstient complètement de manger et de boire, exception faite d'une petite hostie consacrée qu'elle prend chaque jour.

4) En 1926, les stigmates, ou saintes blessures du Christ, apparaissent à la tête, à la poitrine, aux mains et aux pieds de Thérèse. Chaque vendredi[328], elle revit la Passion du Christ, endurant dans sa propre chair ses souffrances historiques.

5) Ne parlant d'habitude que l'allemand élémentaire de son village natal, Thérèse, au cours de sa transe mystique du vendredi, prononce des phrases que les spécialistes ont identifiées comme étant de l'araméen ancien. À certains moments précis, durant sa vision, elle parle hébreu ou grec.

6) Avec l'autorisation du clergé, Thérèse a plusieurs fois fait l'objet d'observations scientifiques minutieuses. Le professeur Fritz Gerlich, directeur d'un journal protestant allemand, qui s'était rendu à Konnersreuth dans le but de « dénoncer la fraude catholique », finit par écrire une biographie de la sainte, dans laquelle il manifeste pour elle une grande vénération.

Comme toujours, que ce fût en Orient ou en Occident, j'étais enthousiasmé à l'idée de rencontrer un saint. Je me réjouissais donc lorsque notre petit groupe arriva le 16 juillet dans le village pittoresque de Konnersreuth. Les paysans bavarois manifestèrent un vif intérêt pour notre voiture de marque Ford (que nous avions amenée d'Amérique avec nous) et pour son équipage hétéroclite : un jeune Américain, une dame âgée et un Oriental au teint olivâtre portant de longs cheveux glissés sous le col de son manteau.

La petite maison de Thérèse, soigneusement entretenue, avec des géraniums en fleurs autour d'un puits rudimentaire, était hélas fermée et silencieuse. Ni les voisins, ni même le facteur du village qui passait par là, ne purent nous renseigner. Comme la pluie se mit à tomber, mes compagnons proposèrent de partir.

« Non, m'entêtai-je. Je resterai ici jusqu'à ce que je trouve quelque indice pouvant nous conduire à Thérèse. »

Deux heures plus tard, nous étions toujours assis dans notre voiture sous la pluie maussade.

« Seigneur, soupirai-je plaintivement, pourquoi m'avoir conduit jusqu'ici si Thérèse ne s'y trouve pas ? »

Un homme parlant anglais s'arrêta près de nous et offrit poliment son aide.

« Je ne suis pas certain de l’endroit où se trouve Thérèse, dit-il, mais je sais qu'elle rend souvent visite au professeur Franz Wutz qui enseigne les langues étrangères à l'Université d’Eichstâtt, à cent trente kilomètres d'ici. »

Le lendemain matin, nous partîmes en voiture vers la paisible ville d’Eichstàtt. Le professeur Wutz nous accueillit cordialement chez lui : « Oui, Thérèse est ici. »

Il la fit prévenir de notre arrivée. Un messager revint bientôt avec la réponse de Thérèse :

« Bien que l'évêque m'ait demandé de n'accorder aucune entrevue sans sa permission, je recevrai toutefois l'homme de Dieu venu de l'Inde. »

Profondément touché par ces mots, je suivis M. Wutz qui me conduisit au salon situé à l'étage.

Thérèse entra immédiatement. Une aura de paix et de joie émanait de sa personne. Elle portait une robe noire et une coiffe d'un blanc immaculé. Bien qu'âgée de trente-sept ans à l'époque, elle paraissait beaucoup plus jeune. Elle possédait une fraîcheur et un charme enfantins. Respirant la santé, bien proportionnée, les joues roses et l'esprit rempli de gaieté, j'avais devant moi la sainte qui ne mange jamais!

Thérèse m'accueillit avec une poignée de main très douce. Nous nous sourîmes en silence, conscients d'être l'un comme l'autre des amoureux de Dieu.

Le professeur Wutz proposa aimablement d'être notre interprète. Alors que nous nous asseyions, je remarquai que Thérèse posait sur moi des yeux remplis d'une curiosité naïve ; de toute évidence, les hindous étaient rares en Bavière !

« Vous ne mangez rien du tout ? »

Je voulais entendre la réponse de sa propre bouche.

« Non, sauf une hostie[329] que je prends à six heures chaque matin.

— Et de quelle taille est cette hostie ?

— Elle est mince comme une feuille de papier et de la dimension d'une petite pièce de monnaie. »

Elle ajouta :

« Je la prends pour des raisons sacramentelles ; si elle n'est pas consacrée, je suis dans l'incapacité de l'avaler.

— Il est certain que vous n'avez pu vivre uniquement de cela durant douze années entières ?

— Je vis de la lumière de Dieu. »

Que sa réponse était simple ! Tout à fait digne d'Einstein !

« Je vois que vous êtes consciente que l'énergie provenant de l'éther, du soleil et de l'air circule dans votre corps. »

Un sourire furtif apparut sur son visage.

« Je suis si heureuse de voir que vous comprenez comment je vis.

— La vie sainte que vous menez est la démonstration quotidienne de la vérité contenue dans ces paroles du Christ : "L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu[330] »

Une fois de plus, elle se réjouit d'entendre mon explication :

« C'est exactement cela. Une des principales raisons pour lesquelles je suis sur terre aujourd'hui, c'est pour prouver que l'homme peut vivre de la lumière invisible de Dieu, et pas uniquement de nourriture.

— Pouvez-vous enseigner à d'autres comment vivre sans nourriture ? »

Elle parut un peu choquée par ma question.

« Je ne peux faire cela, répondit-elle ; Dieu ne le souhaite pas. »

Comme mon regard s'était posé sur ses mains à la fois robustes et gracieuses, Thérèse me montra au dos de chaque main une plaie, de forme carrée, récemment cicatrisée. Et dans chacune de ses paumes, elle me fit voir une petite plaie, en forme de croissant, récemment guérie elle aussi. Chaque blessure traversait la main d'un côté à l'autre. En voyant cela, je me remémorai distinctement ces gros clous carrés, à tête en forme de croissant, qui étaient encore utilisés en Orient et que je ne me rappelais pas avoir vu en Occident.

La sainte me parla alors de sa transe mystique hebdomadaire :

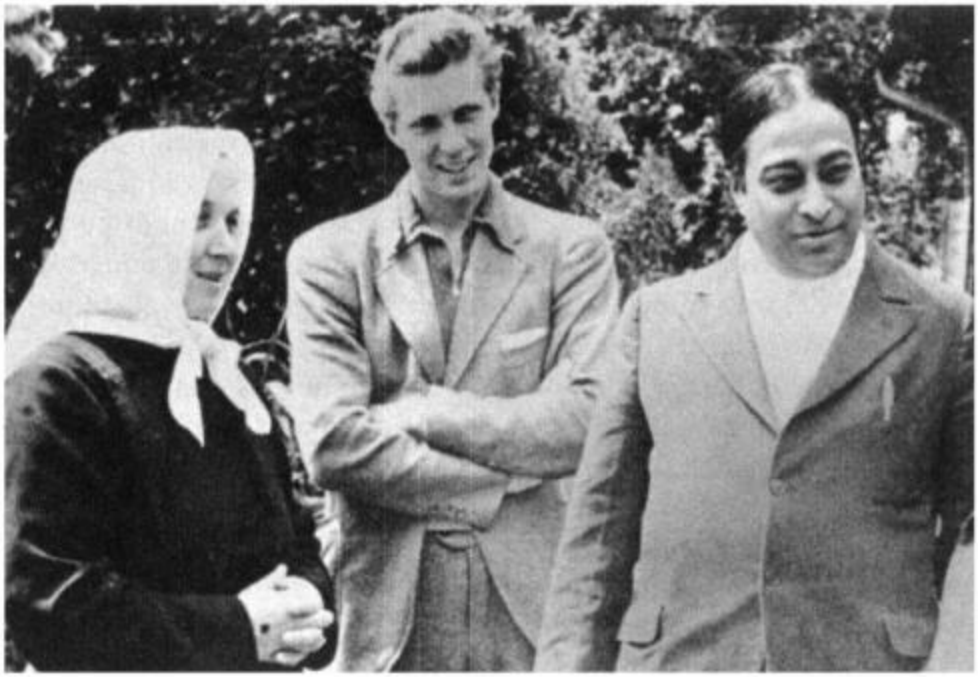
« Pareille à une spectatrice impuissante, je suis témoin de toute la Passion du Christ. »

Chaque semaine, du jeudi à minuit jusqu'au vendredi à treize heures, ses plaies s'ouvrent et saignent, et elle perd presque cinq kilos de son poids normal de cinquante-cinq kilos. Même si, dans son amour compatissant, Thérèse souffre alors intensément, elle attend cependant avec impatience et avec joie les visions hebdomadaires de son Seigneur.

Je compris tout de suite que son étrange vie était voulue par Dieu afin de rassurer tous les chrétiens sur l'authenticité historique de la vie et de la crucifixion de Jésus telles qu'elles sont décrites dans le Nouveau Testament, et afin de montrer de manière spectaculaire qu'un lien toujours vivant existe entre le Maître de Galilée et ses fidèles.

Le professeur Wutz raconta quelques-unes de ses expériences vécues au contact de la sainte.

« Un petit groupe d'entre nous, dont Thérèse fait partie, voyage souvent plusieurs jours de suite en excursions touristiques à travers l'Allemagne, me dit-il. C'est un contraste frappant : alors que nous prenons trois repas par jour, Thérèse ne mange rien. Elle reste fraîche comme une rose et n'est jamais fatiguée. Chaque fois que nous sommes affamés et cherchons une auberge pour nous arrêter, Thérèse rit de bon cœur.



THÉRÈSE NEUMANN, C. RICHARD WRIGHT ET SRI YOGANANDA
Eichstätt, Bavière, 17 juillet 1935

Le professeur ajouta quelques détails physiologiques intéressants :

« Du fait de l'absence de nourriture, l'estomac de Thérèse a rétréci. Elle n'a pas d'excrétions, mais ses glandes sudoripares fonctionnent ; sa peau est toujours douce et ferme.

Au moment de nous séparer, j'exprimai à Thérèse mon désir d'assister à l'une de ses transes hebdomadaires.

« Mais oui, je vous en prie, venez à Konnersreuth vendredi prochain, dit-elle aimablement. L'évêque vous donnera une autorisation.

Je suis très heureuse que vous soyez venus me trouver à Eichstâtt.»

Plusieurs fois Thérèse nous serra doucement la main, puis raccompagna notre groupe jusqu'au portail. M. Wright alluma la radio de notre automobile ; la sainte l'examina en poussant de petits cris de surprise et d'enthousiasme. Une foule de jeunes enfants commençait à s'attrouper et Thérèse se retira dans la maison. Nous la vîmes à une fenêtre d'où elle nous observait, nous saluant de la main de manière enfantine.

Le lendemain, nous eûmes une conversation avec deux des frères de Thérèse. Très gentils et aimables, ils nous apprirent que la sainte ne dort qu'une heure ou deux par nuit. En dépit de ses nombreuses plaies, elle est active et remplie d'énergie. Elle aime les oiseaux, s'occupe des poissons de son petit aquarium et travaille souvent dans le jardin. Sa correspondance est importante. De nombreux fidèles catholiques écrivent pour demander sa bénédiction et ses prières pour leur guérison. Beaucoup d'entre eux ont été guéris de maladies graves par son intermédiaire.

Son frère Ferdinand, âgé d'environ vingt-trois ans, expliqua que Thérèse a le pouvoir, par la prière, de prendre sur son propre corps les maladies d'autres personnes. Elle s'est abstenue de toute nourriture à partir du moment où elle s'est mise à prier pour que l'affection de la gorge d'un jeune homme de sa paroisse, qui s'apprêtait alors à entrer dans les ordres, soit transférée à sa propre gorge.

Le jeudi après-midi, notre groupe se rendit à la résidence de l'évêque. Je vis que mes longs cheveux le surprirent un peu. Il rédigea volontiers le permis requis. Il n'y avait aucun frais ; cette règle n'avait été établie par l'Église que dans le seul but de protéger Thérèse de la ruée des touristes qui, les années passées, avaient afflué par milliers à Konnersreuth les vendredis.

Nous arrivâmes au village le vendredi matin aux environs de neuf heures trente. Je remarquai que la maison de Thérèse était pourvue d'une verrière sur une partie du toit afin de lui procurer beaucoup de lumière. Nous fûmes heureux de constater, cette fois-ci, que les portes n'étaient plus fermées, mais grandes ouvertes en signe d'hospitalité. Nous nous joignîmes à une file d'une vingtaine de visiteurs, tous munis d'une autorisation. Nombre d'entre eux étaient venus de très loin dans le but d'assister à la transe mystique.

Thérèse avait passé avec succès mon premier test chez le professeur car elle avait intuitivement compris que je désirais la voir pour des raisons spirituelles et non pas pour satisfaire une curiosité passagère.

Mon second test était lié au fait que, juste avant de monter dans sa chambre, je m'étais mis dans un état de transe yoguique afin d'établir une relation télépathique avec elle et d'avoir accès à ses visions. Je pénétrai dans la chambre remplie de visiteurs. Thérèse se trouvait étendue sur son lit, revêtue d'une robe blanche. Suivi de M. Wright, je m'arrêtai juste après avoir franchi le seuil, stupéfait à la vue de ce spectacle insolite et des plus effrayants.

Un filet de sang, large d'au moins deux centimètres, s'écoulait sans interruption des paupières inférieures de Thérèse. Son regard, tourné vers le haut, était fixé sur l'œil spirituel au milieu du front. Le linge enveloppant sa tête était

imbibé de sang provenant des stigmates causés par la Couronne d'épines. Le vêtement blanc était taché de rouge, près du cœur, provenant de sa plaie au côté, à l'endroit même où, il y a bien longtemps, la lance du soldat avait porté un dernier affront au corps du Christ.

Les mains de Thérèse étaient tendues dans un geste maternel d'imploration ; son visage avait une expression à la fois torturée et divine. Elle paraissait amaigrie et avait subi de nombreux changements subtils, tant intérieurs qu'extérieurs. Elle murmurait des paroles dans une langue étrangère. Les lèvres tremblant légèrement, elle s'adressait à des personnes qu'elle voyait dans son état de superconscience.

Comme je m'étais mis en parfaite harmonie avec elle, j'aperçus bientôt les scènes de sa vision. Elle regardait Jésus alors qu'il portait sa Croix au milieu des sarcasmes de la foule[331]. Soudain, elle souleva la tête, consternée : le Seigneur était tombé sous le poids de son cruel fardeau. La vision disparut. Épuisée par sa fervente compassion, Thérèse retomba lourdement sur son oreiller.

Au même moment, j'entendis un grand bruit sourd derrière moi. Tournant la tête une seconde, je vis deux hommes emportant un corps inanimé. Mais comme je sortais à peine de l'état profond de superconscience, je ne reconnus pas immédiatement la personne qui était tombée. Je fixai à nouveau les yeux sur le visage de Thérèse, d'une pâleur cadavérique sous les filets de sang, mais désormais calme, irradiant la pureté et la sainteté. Plus tard, je jetai un coup d'œil derrière moi et je vis M. Wright debout, la main contre sa joue qui saignait.

« Dick, demandai-je avec inquiétude, est-ce vous qui êtes tombé ?

— Oui, je me suis évanoui à la vue de ce terrifiant spectacle.

— Eh bien, dis-je pour le réconforter, vous êtes très courageux de revenir et de regarder à nouveau la scène. »

Nous souvenant de la file de pèlerins qui attendaient patiemment leur tour, M. Wright et moi-même fîmes silencieusement nos adieux à Thérèse et quittâmes sa sainte présence[332].

Le lendemain, notre petit groupe reprit la route en direction du sud. Nous étions contents de ne pas dépendre des trains et de pouvoir arrêter notre Ford là où nous en avions envie. Nous goûtâmes chaque minute d'un périple à travers l'Allemagne, la Hollande, la France et les Alpes suisses. En Italie, nous fîmes une excursion spéciale à Assise afin d'honorer l'apôtre de l'humilité, saint François. Notre traversée de l'Europe s'acheva en Grèce où nous visitâmes les temples athéniens et vîmes la prison où le bon Socrate[333] fut condamné à boire la ciguë. On ne peut qu'être rempli d'admiration devant l'art avec lequel les Grecs anciens ont, en tout lieu, sculpté les objets de leur imagination dans l'albâtre.

Nous traversâmes la Méditerranée ensoleillée et débarquâmes en Palestine. Sillonnant jour après jour la Terre Sainte, j'étais plus que jamais convaincu de la valeur des pèlerinages. Pour un cœur réceptif, l'esprit du Christ est partout présent en Palestine. Je marchai avec vénération à ses côtés à Bethléem, à Gethsémani, au Calvaire, au mont des Oliviers, au bord de la rivière du Jourdain et de la mer de Galilée.

Notre petit groupe visita la crèche, l'atelier de charpentier de Joseph, le tombeau de Lazare, la maison de Marthe et de Marie, la salle de la Cène. L'histoire se déroulait devant mes yeux et, scène après scène, je voyais le drame divin que le Christ joua autrefois pour les siècles à venir.

Après l'Égypte, avec sa ville moderne du Caire et ses pyramides antiques, nous prîmes le bateau pour descendre la longue Mer Rouge et traverser la vaste Mer d'Arabie. Et finalement, voilà l'Inde !

CHAPITRE 40

MON RETOUR EN INDE

Rempli de gratitude, je respirais à nouveau l'air béni de l'Inde. Notre bateau, le *Rajputana*, entra dans l'immense port de Bombay, le 22 août 1935. Dès le premier jour de mon arrivée sur le sol indien, j'eus un avant-goût de l'année trépidante qui m'attendait. Des amis s'étaient rassemblés sur le quai pour nous souhaiter la bienvenue avec des guirlandes de fleurs et, aussitôt arrivés dans notre suite à l'hôtel Taj Mahal, nous reçûmes plusieurs groupes de journalistes et de photographes.

Je ne connaissais pas Bombay. Je trouvai cette ville débordante d'activités et résolument moderne, avec de nombreuses innovations empruntées à l'Occident. Des rangées de palmiers bordaient de larges boulevards ; de splendides édifices gouvernementaux attiraient autant l'attention que les temples antiques. Cependant, peu de temps était dévolu à la visite de la ville car j'étais très impatient de revoir mon guru bien-aimé et tous ceux qui m'étaient chers. Après avoir mis notre Ford sur un wagon porte-automobiles, notre groupe prit aussitôt le train en direction de l'est, à destination de Calcutta[334].

À notre arrivée à la gare d'Howrah, une si grande foule s'était rassemblée pour nous accueillir que, pendant un bon moment, nous fûmes dans l'impossibilité de descendre du train ! Le jeune Maharajah de Kasimbazar ainsi que mon frère Bishnu avaient orchestré le comité d'accueil. Je ne

m'attendais pas à une réception aussi chaleureuse et surtout d'une telle ampleur.

Précédés par un cortège de voitures et de motocyclettes, Mlle Bletsch, M. Wright et moi-même, couverts de guirlandes de fleurs de la tête aux pieds, roulâmes lentement vers la maison de mon père, au milieu des sons joyeux des tambours et des conques.

SRI YUKTESWAR ET YOGANANDAJI, CALCUTTA, 1935

« En raison des manières peu spectaculaires de mon guru, seuls quelques contemporains ont reconnu en lui un surhomme, disait Sri Yogananda. Bien que né mortel comme les autres hommes, Sri Yukteswar avait parachevé son identité avec le Souverain du temps et de l'espace. Mon Maître n'avait pas trouvé d'obstacle insurmontable dans l'union de l'humain et du Divin. Il n'en existe pas, ainsi que je le compris plus tard, sauf pour ceux qui ne s'aventurent pas eux-mêmes dans le domaine spirituel. »

Mon vieux père m'étreignit comme si je venais de ressusciter d'entre les morts. Muets de bonheur, nous nous contemplâmes longuement. Frères, sœurs, oncles, tantes, cousins, étudiants et amis de longue date, tous étaient réunis autour de moi, pleurant de joie. Même si maintenant cette scène est logée dans un coin de ma mémoire, ces moments heureux gardent toute leur intensité et resteront à jamais gravés dans mon cœur. Pour décrire mes retrouvailles avec Sri Yukteswar, les mots me manquent. La description suivante qu'en a fait mon secrétaire devrait suffire à vous en donner un aperçu :

« Aujourd'hui, anticipant avec joie la rencontre du Maître et de son guru, j'ai conduit Yoganandaji en voiture de Calcutta à Serampore, écrivit M. Wright dans son journal de voyage.

« En arrivant à Serampore, nous passâmes devant de pittoresques échoppes - l'une d'elles étant le lieu où Yoganandaji aimait venir manger lorsqu'il était étudiant au collège - et nous aboutîmes enfin dans une allée étroite, bordée de murs. Après un brusque virage à gauche, apparut devant nous l'ashram de Sri Yukteswar, un bâtiment en brique d'un étage, avec un balcon à balustrade en fer forgé faisant saillie au premier. Une atmosphère de solitude et de sérénité se dégageait de ce lieu.

« Avec la plus grande humilité, j'entrai derrière Yoganandaji dans la cour intérieure de l'ermitage. Puis, le cœur battant, nous gravîmes un escalier en ciment dont les marches avaient été sans nul doute usées par les pas d'innombrables personnes en quête de vérité. Plus nous montions, plus notre

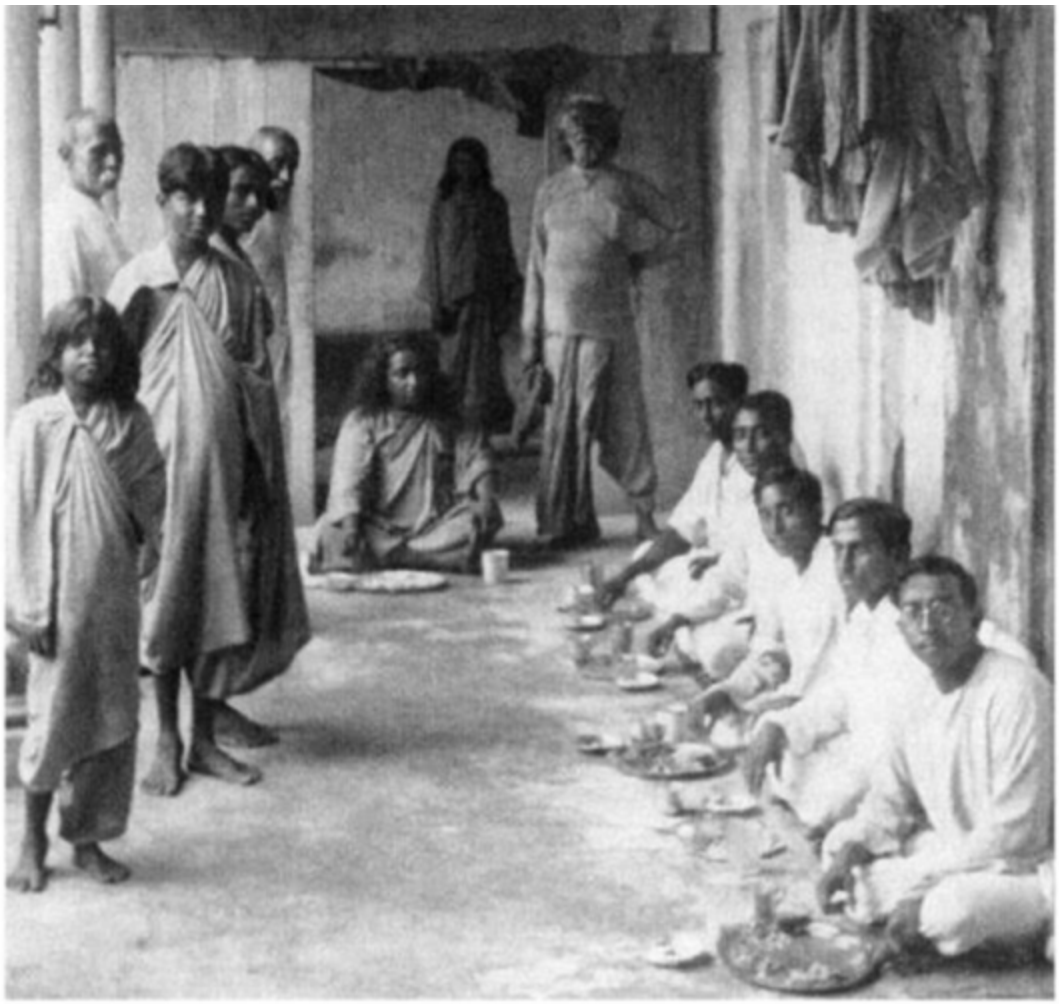
émotion était vive. Devant nous, presque en haut de l'escalier, apparut calmement le grand Maître, Swami Sri Yukteswarji, dans la noble attitude du sage.

« J'étais particulièrement ému d'avoir le privilège de me trouver en sa sublime présence. Les larmes brouillèrent ma vue lorsque Yoganandaji tomba à genoux et inclina la tête pour lui offrir le respect et la gratitude de son âme ; ensuite il toucha de la main les pieds de son guru, puis son propre front en signe d'humble obéissance. Il se releva alors et Sri Yukteswar le prit dans ses bras et l'étreignit.

« Aucune parole ne fut échangée au début, mais l'intensité de leurs sentiments s'exprimait dans le dialogue silencieux de leurs âmes. Comme leurs yeux brillaient de bonheur d'être à nouveau réunis ! Une onde de tendresse se glissa dans le paisible patio et le soleil, en chassant soudain les nuages, ajouta une touche d'éclat à cette scène émouvante.

« À mon tour, je m'agenouillai devant Sri Yukteswarji pour lui exprimer en silence mon amour et ma reconnaissance. Je touchai avec vénération ses pieds endurcis par le temps et le service aux autres et je reçus ses bénédictions. M'étant relevé, je regardai ses beaux yeux, d'une profondeur insondable, mais rayonnants de joie.

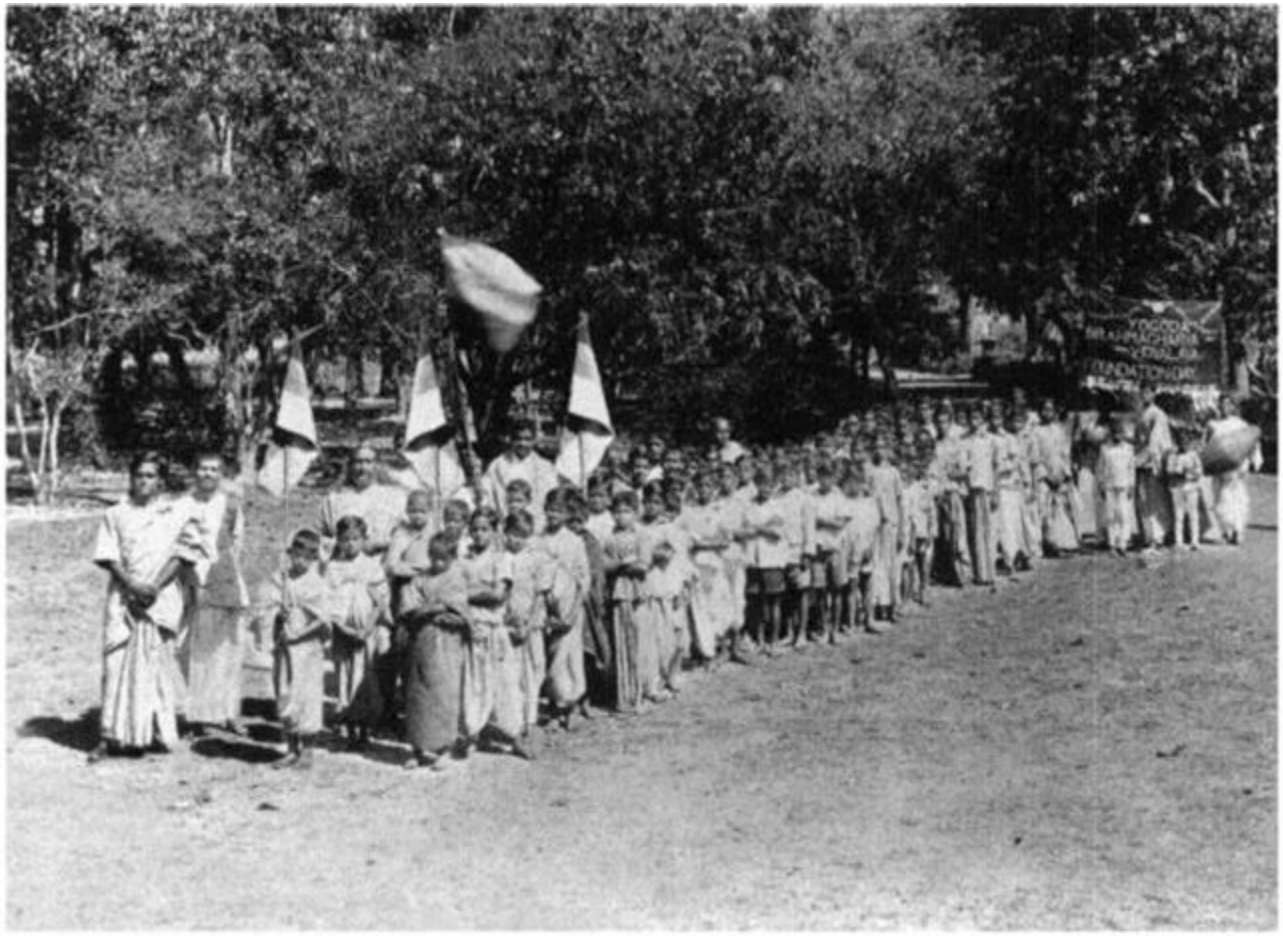
« Nous entrâmes dans son salon dont tout un côté s'ouvrait sur le balcon aperçu lors de notre arrivée. Le Maître s'assit sur un matelas recouvert d'un tissu, posé à même le sol de ciment, et s'adossa contre un vieux divan. Yoganandaji et moi nous assîmes aux pieds du guru sur une natte de paille en nous servant de coussins de couleur orange comme accoudoirs.



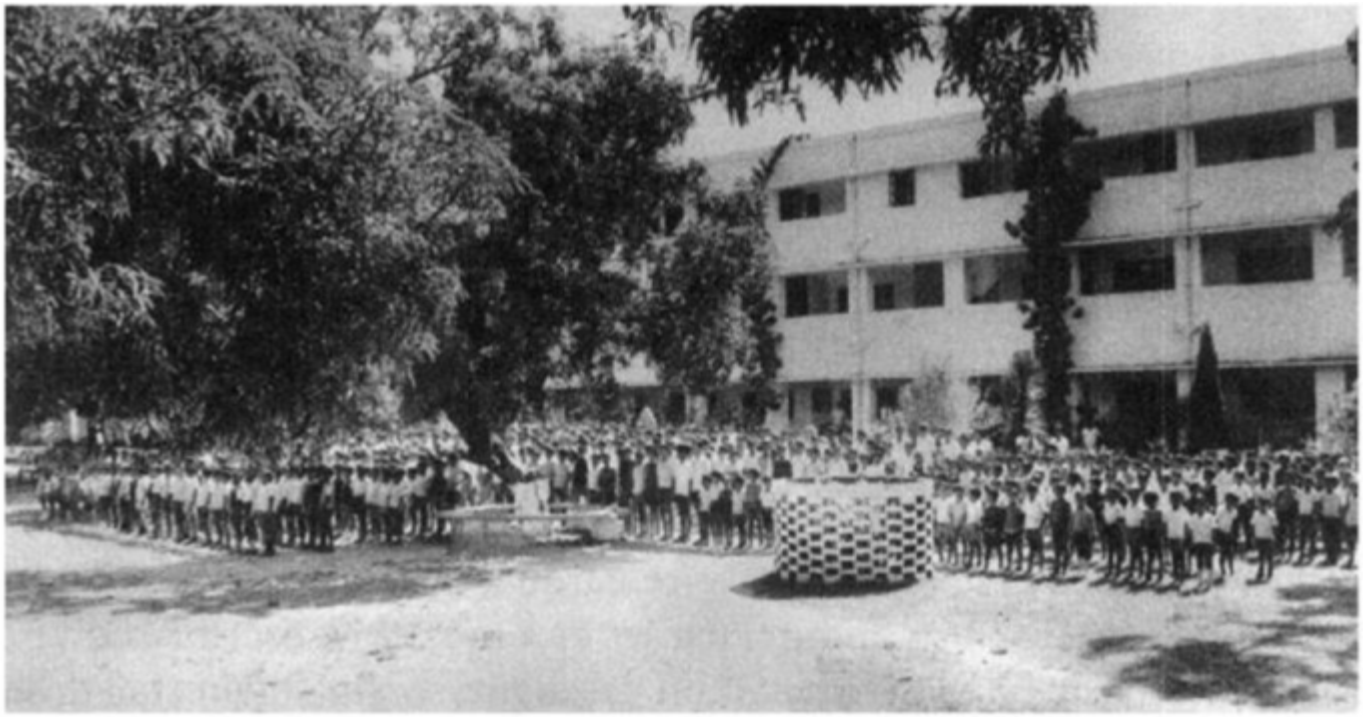
Balcon où se prenaient les repas, au premier étage de l'ermitage de Sri Yukteswar à Serampore, 1935. Sri Yogananda (*au centre*) est assis près de son guru (*debout, à droite*).

PARAMAHANSA YOGANANDA

Photographie prise le 13 décembre 1935, à Damodar, en Inde, durant une visite sur le site de sa première école de garçons, fondée non loin de Dihika en 1917. Il médite ici dans l'embrasure de la porte d'une tour en ruine qui avait été autrefois un de ses refuges favoris pour s'isoler.



Cortège des professeurs et des élèves de l'école de Ranchi, en mars 1938, lors de la commémoration annuelle de la fondation de l'école



Élèves de l'école de garçons de la Yogoda Satsanga Society de Ranchi en 1970. Conformément aux idéaux de Yoganandaji lors de la fondation de l'école, de nombreuses classes se tiennent à l'extérieur et les élèves y reçoivent l'enseignement du yoga ainsi qu'une instruction académique et professionnelle.

Sri Yogananda (*au centre*) et son secrétaire, C. Richard Wright (*assis, à droite*) à Ranchi, 17 juillet 1936. Ils sont entourés des professeurs et des élèves de l'école de filles aborigènes créée par Sri Yogananda.

Sri Yogananda avec les professeurs et les élèves de l'école de garçons de la Yogoda Satsanga Society de Ranchi, 1936. L'école fondée par Yoganandaji fut transférée sur ce site depuis Dihika, Bengale, en 1918, grâce au Maharajah de Kasimbazar.

Sri Yogananda lors d'une excursion en barque sur la rivière Yamuna en 1935 à Mathura, ville sainte associée à la naissance et à l'enfance de Bhagavan Krishna. (*Assis, à partir du centre vers la droite*) : la fille de Ananta Lal Ghosh (frère aîné de Sri Yogananda), Sananda Lal Ghosh (frère cadet de Yoganandaji) et C. Richard Wright.

YOGODA MATH, DAKSHINESWAR, INDE

Siège de la Yogoda Satsanga Society of India, fondée en 1939 par Paramahansa Yogananda, sur les rives du Gange, près de Calcutta

« Je tentai, sans grand succès, de comprendre l'essentiel de la conversation qui se déroulait en bengali entre les deux Swamijis. En effet, comme je m'en suis vite rendu compte, ils

n'utilisaient pas l'anglais lorsqu'ils étaient ensemble, même si le Swamiji Maharaj, comme on appelait le grand guru, connaissait l'anglais et le parlait souvent. Cependant, je pouvais aisément percevoir la sainteté du grand Maître à travers son sourire chaleureux et l'éclat de ses yeux. Que le ton de sa conversation fût enjoué ou sérieux, on pouvait rapidement discerner l'assurance avec laquelle il s'exprimait, c'était là la marque d'un sage : celui qui sait qu'il sait parce qu'il connaît Dieu. La profonde sagesse du Maître, la fermeté imprégnant ses décisions et son air résolu transparaissaient dans tout son comportement.

« Il était vêtu simplement ; son *dhoti* et sa chemise autrefois teints en ocre étaient maintenant d'une couleur orange pâle. L'observant de temps en temps avec révérence, je remarquai qu'il était grand, de stature athlétique, le corps endurci par les épreuves et les sacrifices d'une vie de renoncement. Il marchait d'un pas digne, son maintien était droit et son allure majestueuse. Son rire sonore et jovial montait du fond de sa poitrine et secouait tout son corps.

« De son visage austère se dégageait une impression de puissance divine. Ses cheveux, séparés par une raie au milieu, lui faisaient une couronne blanche autour du front, tandis que, sur les côtés, de petites boucles noires et dorées, aux reflets argentés, tombaient sur ses épaules. Sa barbe et sa moustache étaient clairsemées et semblaient rehausser ses traits. Son front fuyant paraissait vouloir atteindre le ciel. Ses yeux noirs étaient entourés d'un anneau bleu azur. Son nez était long et épaté, et parfois, comme un enfant, il s'amusait avec les doigts à lui donner une chiquenaude ou à lui imprimer des mouvements de va-et-vient. Au repos, l'expression de sa bouche était sévère, avec néanmoins une touche subtile de tendresse.

« En regardant autour de moi, je remarquai l'état quelque peu délabré de la pièce qui suggérait le manque d'attachement du Maître au confort matériel. Les murs blancs, ternis par le temps, étaient striés de traces de plâtre bleuté. Le portrait de Lahiri Mahasaya - l'unique qui existait - se trouvait suspendu au fond de la pièce, orné d'une simple guirlande de fleurs en signe de dévotion. Il y avait aussi une ancienne photo de Yoganandaji, datant de son arrivée à Boston, où il apparaît debout au milieu d'autres délégués au Congrès des Religions.

« Poursuivant mon tour d'horizon, j'observai que l'ancien et le moderne se côtoyaient chez Sri Yukteswar. Un énorme chandelier de verre taillé, depuis longtemps inutilisé, était couvert de toiles d'araignées ; en revanche, un calendrier de l'année en cours, aux couleurs vives, était accroché au mur. Il se dégageait de cette pièce un parfum de paix et de bonheur.

« Au-delà du balcon, des cocotiers, dominant l'ermitage de toute leur hauteur, semblaient le protéger de leur silence.

« Le Maître n'avait qu'à frapper légèrement dans ses mains pour être aussitôt servi par un jeune disciple. L'un d'entre eux, un svelte jeune homme du nom de *Prafulla*[335], avait de longs cheveux noirs, de pétillants yeux noirs et un sourire angélique. Ses yeux étincelaient lorsque les coins de ses lèvres se relevaient dans un sourire, tout comme deux étoiles et un croissant de lune apparaissant soudain au crépuscule.

« Swami Sri Yukteswarji était manifestement comblé de joie par le retour de son "œuvre vivante" (et il semblait quelque peu intrigué à mon sujet, moi qui étais l'œuvre de son œuvre" !). Cependant, la sagesse qui prédominait chez ce grand Maître le retenait d'exprimer ouvertement ses sentiments.

« Yoganandaji lui offrit quelques cadeaux comme c'est la tradition lorsqu'un disciple retrouve son guru. Nous prîmes,

plus tard, un repas simple mais délicieux, composé de légumes et de riz. Sri Yukteswarji était ravi de me voir me conformer à certaines coutumes indiennes, comme, par exemple, celle de manger avec les doigts.

« Après plusieurs heures de conversation en bengali, entrecoupée d'échanges de sourires affectueux et de regards joyeux, nous nous prosternâmes à ses pieds et nous lui fîmes nos adieux avec un *pranam*[336]. Nous repartîmes pour Calcutta en emportant avec nous le souvenir inoubliable de cette rencontre sacrée. Même si j'ai surtout consigné dans ce journal de voyage mes impressions extérieures à propos de Sri Yukteswar, je fus toutefois conscient à chaque instant de sa gloire spirituelle. Je ressentis la grande puissance qui émanait de lui et je conserverai toujours ce sentiment comme une bénédiction divine. »

J'avais apporté d'Amérique, d'Europe et de Palestine de nombreux cadeaux pour Sri Yukteswar. Il les accepta en souriant, mais sans faire aucun commentaire. Pour mon propre usage, j'avais fait l'acquisition d'une canne-parapluie en Allemagne. Une fois en Inde, je décidai de l'offrir au Maître.

« J'apprécie vraiment ce cadeau ! »

Tout en me faisant ce commentaire auquel je ne m'attendais pas, mon guru posa sur moi un regard affectueux et plein de gratitude. De tous les cadeaux reçus, c'était la canne qu'il préféra montrer ensuite aux visiteurs.

« Maître, me permettez-vous de vous acheter un tapis neuf pour le salon ? »

J'avais remarqué le mauvais état du tapis sur lequel reposait la peau de tigre de Sri Yukteswar.

« Fais-le, si cela te fait plaisir. »

Je compris au ton de sa voix que mon guru n'était guère enthousiasmé par cette proposition.

« Regarde, ma peau de tigre est bien propre ; je suis roi dans mon petit Royaume. Au-delà, s'étend le vaste monde qui ne s'intéresse qu'aux apparences. »

Ces paroles de mon guru me firent revenir des années en arrière. De nouveau, j'étais son jeune disciple, purifié quotidiennement dans le feu de ses réprimandes.

Dès que je pus me décider à quitter Serampore et Calcutta, je partis pour Ranchi avec M. Wright. Quel accueil ! Quelle ovation émouvante nous y attendait ! J'avais les larmes aux yeux en embrassant les professeurs qui avec dévouement s'étaient occupés de l'école durant mes quinze ans d'absence. Les visages radieux et le sourire heureux des pensionnaires et des externes confirmaient, on ne peut mieux, la valeur d'une éducation soigneuse incluant l'enseignement du yoga.

Toutefois, hélas, l'établissement de Ranchi connaissait de grandes difficultés financières. Sir Manindra Chandra Nundy, le vieux Maharajah, dont le Palais de Kasimbazar était devenu le principal bâtiment de l'école et qui avait fait de nombreux dons princiers, était maintenant décédé. Beaucoup de services gratuits et bénévoles offerts par l'école étaient désormais sérieusement compromis par un manque de financement public.

Je n'avais pas vécu autant d'années en Amérique sans avoir intégré un peu de son sens pratique et de son absence de découragement face aux obstacles. Je restai une semaine à Ranchi, m'attaquant à toutes sortes de problèmes vitaux. Puis, j'allai à Calcutta pour rencontrer des éducateurs et d'éminents dirigeants. J'eus également un long entretien avec le jeune Maharajah de Kasimbazar. Enfin, je sollicitai l'aide financière de mon père. C'est ainsi que les fondations

instables de l'école de Ranchi ne tardèrent pas à être consolidées. Plusieurs dons de la part de mes étudiants américains arrivèrent aussi au moment opportun.

Quelques mois après mon retour en Inde, j'eus la joie de voir l'école de Ranchi légalement constituée en société. Le rêve de ma vie, qui était d'établir de façon permanente un centre d'enseignement du yoga, s'était réalisé. Cet idéal avait toujours guidé mes efforts depuis mes humbles débuts en 1917 avec un groupe de sept élèves.

L'école, Yogoda Satsanga Brahmacharya Vidyalaya, dispense des cours en plein air d'enseignement primaire et secondaire. Pensionnaires et externes peuvent aussi y recevoir une formation professionnelle.

Les élèves planifient eux-mêmes une grande partie de leurs activités scolaires par le biais de comités autonomes. Très tôt, en tant qu'éducateur, j'avais remarqué que les jeunes pouvaient prendre un malin plaisir à défier l'autorité des professeurs, mais qu'ils acceptaient de bon cœur les règles disciplinaires établies par leurs pairs. N'ayant jamais été moi-même un élève modèle, j'étais tout à fait disposé à comprendre les espièglerie et les problèmes des jeunes.

À l'école, on encourage les sports et les jeux ; les terrains de sport s'animent joyeusement lors des matchs d'entraînement de hockey et de football. Les étudiants de Ranchi remportent souvent la coupe lors des compétitions avec d'autres écoles. On enseigne aux garçons la méthode Yogoda qui consiste à recharger les muscles par le pouvoir de la volonté, en dirigeant mentalement l'énergie vitale dans n'importe quelle partie du corps. Les jeunes apprennent également les *asanas* (postures de yoga), l'escrime et le jeu de *lathi* (bâton). Les étudiants de Ranchi suivent des cours de secourisme et ont rendu de précieux services à leur province lors de

catastrophes dues aux inondations ou à la famine. Ils travaillent au jardin et cultivent eux-mêmes leurs légumes.

L'enseignement primaire est donné en hindi aux *Kols*, aux *Santals* et aux *Mundas*, tribus aborigènes de la province. Des cours réservés aux filles sont organisés dans les villages voisins de Ranchi.

L'initiation au *Kriya Yoga* contribue au caractère unique de Ranchi. Les garçons pratiquent quotidiennement leurs exercices spirituels, récitent la *Gita* et apprennent par la théorie et l'exemple la valeur de vertus telles que la modestie, l'abnégation, l'honneur et la sincérité.

On leur montre que le mal est générateur de souffrance et que le bien, c'est-à-dire les bonnes actions, apporte le véritable bonheur. On peut comparer le mal à du miel empoisonné : tentant, mais mortel.

En permettant aux élèves de Ranchi de maîtriser l'agitation du corps et de l'esprit par des techniques de concentration, nous sommes parvenus à des résultats étonnants : À Ranchi, il n'est pas rare d'apercevoir la charmante silhouette d'un petit garçon de neuf ou dix ans, assis durant une heure ou plus dans une immobilité parfaite, sans cligner des yeux, le regard fixé sur l'œil spirituel.

Dans le verger, il y a un temple dédié à Shiva et, à l'intérieur, une statue du maître bien-aimé, Lahiri Mahasaya. Tous les jours, la récitation des prières ainsi que les exposés sur les Écritures sacrées se font dans le jardin à l'abri des manguiers.

L'hôpital Yogoda Satsanga Sevashram (« Maison de bienfaisance ») situé sur le domaine même de Ranchi, offre gratuitement des soins médicaux et chirurgicaux à des milliers de pauvres.

Ranchi est situé à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Son climat est doux et tempéré. Le domaine de l'école, d'une superficie de dix hectares, est bordé par un grand étang où l'on peut se baigner et il contient l'un des plus beaux vergers privés de l'Inde avec ses cinq cents arbres fruitiers : manguiers, dattiers, goyaviers, litchis et jaquiers.

La bibliothèque de Ranchi renferme de nombreuses revues et un millier de livres en anglais et en bengali, offerts tant par l'Occident que par l'Orient. On y trouve une collection de toutes les Écritures sacrées du monde. Un musée expose, de manière bien classifiée, des pierres précieuses ainsi que des pièces archéologiques, géologiques et anthropologiques : pour la plupart, des souvenirs rapportés de mes voyages sur la Terre du Seigneur, tellement diversifiée[337].

Des annexes d'enseignement secondaire de Ranchi, donnant également un enseignement en yoga et pouvant accueillir des résidents, ont été créées et sont maintenant florissantes. Il s'agit d'une école pour garçons, Yogoda Satsanga Vidyapith, à Lakhanpur au Bengale occidental, ainsi qu'une école secondaire et un ermitage à Ejmalichak dans le district de Midnapore au Bengale[338].

Le magnifique Yogoda Math (ashram) situé à Dakshineswar, au bord du Gange, fut inauguré en 1939. À seulement quelques kilomètres au nord de Calcutta, cet ermitage est un havre de paix pour les citadins.

Le Dakshineswar Math est le siège social de la Yogoda Satsanga Society et de ses écoles, centres et ermitages situés dans diverses régions de l'Inde. La Yogoda Satsanga Society of India est légalement affiliée au siège international : La Self-Realization Fellowship, située aux États-Unis, à Los Angeles, en Californie. La Yogoda Satsanga[339] publie trimestriellement le *Yogoda Magazine* et adresse chaque quinzaine, dans toute

l'Inde, des leçons aux étudiants. Ces leçons donnent des instructions précises sur les techniques de recharge en énergie, de concentration et de méditation de la Self-Realization Fellowship. La pratique régulière de ces techniques constitue une base essentielle pour suivre les instructions avancées du *Kriya Yoga*, que les étudiants qualifiés reçoivent par la suite dans des leçons.

Toutes ces activités éducatives, religieuses et humanitaires, requièrent les services dévoués d'une multitude de personnes, y compris d'un grand nombre de professeurs. Ils sont trop nombreux pour que je puisse les nommer ici, mais chacun d'eux a une place privilégiée dans mon cœur.

M. Wright noua de nombreuses amitiés avec les élèves de Ranchi. Vêtu d'un simple dhoti, il vécut un certain temps parmi eux. Que ce soit à Bombay, à Ranchi, à Calcutta ou à Serampore, partout où il s'est rendu, mon secrétaire, très doué pour l'écriture, relatait ses péripéties de manière vivante dans son journal de voyage. Un soir, je lui demandai :

« Dick, quelle impression retirez-vous de l'Inde ?

— Une impression de paix, me dit-il d'un air réfléchi. Une aura de paix émane de l'âme du peuple indien. »

CHAPITRE 41

VOYAGE IDYLLIQUE DANS L'INDE DU SUD

« Dick, vous êtes le premier Occidental à avoir été admis dans ce sanctuaire. Beaucoup d'autres ont essayé d'y pénétrer, mais en vain. »

À ces mots, M. Wright se montra d'abord inquiet, puis heureux d'avoir eu ce privilège. Nous venions à peine de quitter le superbe temple de Chamundi situé sur les collines surplombant Mysore, dans l'Inde du Sud. Nous nous y étions inclinés devant les autels d'or et d'argent de la déesse Chamundi, divinité protectrice de la famille régnante de l'État de Mysore.

« En souvenir de cet insigne honneur, dit M. Wright en enveloppant précieusement quelques pétales de roses, je conserverai toujours ces pétales que le prêtre a bénis d'eau de roses. »

En ce mois de novembre 1935, mon compagnon et moi[340] étions les hôtes de l'État de Mysore. L'héritier du Maharajah[341], Son Altesse le Yuvaraja, Sri Kantheerava Narasimharaja Wadiyar, nous avait invités à séjourner dans son Royaume éclairé et à l'avant-garde du progrès. Au cours des quinze premiers jours, j'avais pris la parole devant des milliers de citoyens et d'étudiants de la ville de Mysore : à l'Hôtel de Ville, au Collège du Maharajah ainsi qu'à la faculté de médecine de l'Université. De grandes réunions rassemblant près de trois mille personnes furent également organisées à

Bangalore : au Lycée national, au Collège intermédiaire et à l'Hôtel de Ville de Chetty. J'ignore si mon auditoire attentif accorda quelque crédit au tableau élogieux que je fis de l'Amérique, mais les applaudissements étaient toujours nourris lorsque je parlais des avantages mutuels que l'Orient et l'Occident obtiendraient s'ils échangeaient leurs meilleures qualités.

M. Wright et moi pûmes ensuite nous détendre dans la paix de ce paradis tropical. Dans son journal de voyage, mon secrétaire fit le compte rendu suivant de ses impressions sur Mysore :

« Nous avons passé de longues heures à contempler, comme dans un rêve, le tableau toujours changeant que Dieu déploie sur le firmament. Lui seul a le pouvoir de créer ces coloris si vibrants de vitalité dont la fraîcheur est perdue lorsque l'homme tente de les imiter avec ses pigments ordinaires. Car le Seigneur a recours aux purs rayons de lumière, élément beaucoup plus naturel et efficace que l'huile et les pigments du peintre. Il projette une touche de lumière par-ci et du rouge apparaît. Un autre coup de pinceau par-là et la couleur passe graduellement à l'orangé, nuancé d'or. Puis, Il déchire les nuages à grands coups de rayures pourpres et, de cette plaie, suinte de longues coulées rouges. Et ainsi, Il joue à l'infini, matin et soir, créant un spectacle toujours changeant, sans cesse renouvelé. En Inde, la beauté des crépuscules et des aurores est au-delà de toute comparaison. Très souvent, on dirait que Dieu s'est emparé de toutes les couleurs de Sa palette et que, d'un geste magistral, Il les a projetées au ciel pour constituer un kaléidoscope de lumière.

« Je dois raconter la merveilleuse visite que nous fîmes au crépuscule au gigantesque barrage de Krishnaraja Sagar[342], à environ vingt kilomètres de Mysore. Yoganandaji et moi

montâmes à bord d'un minibus, avec un jeune garçon comme mécanicien officiel pour lancer le moteur ou changer les accumulateurs. Nous nous engageâmes sur une route plate et poussiéreuse alors que le soleil s'écrasait sur l'horizon, telle une tomate bien mûre.

« Notre route traversait de très nombreuses rizières aux contours carrés, des bosquets de banians et des rangées de cocotiers géants. Presque partout, la végétation était aussi dense que dans la jungle. Arrivés au sommet d'une colline, nous contemplâmes un immense lac artificiel dans lequel se reflétaient les étoiles ainsi que les palmiers et d'autres arbres. Ce lac était entouré de magnifiques jardins en terrasses et de rangées de lumières électriques.

« Tout en bas du barrage, nous vîmes un surprenant spectacle. Des rayons multicolores se jouaient dans l'eau des fontaines qui jaillissait à intervalles réguliers comme des geysers, puis retombait en cascades aux vives couleurs : bleues, rouges, vertes et jaunes. L'eau jaillissait aussi de la trompe de majestueux éléphants en pierre. L'aspect moderne de ce barrage, dont les fontaines illuminées me rappelaient celles de l'Exposition Universelle de Chicago en 1933, contrastait avec l'ancienneté de ce pays de rizières et de gens simples. Les Indiens nous firent un accueil si chaleureux que je me demandais si j'allais pouvoir convaincre Yoganandaji de revenir en Amérique.

« J'eus également le rare privilège de faire ma première promenade à dos d'éléphant. Hier, le Yuvaraja nous a invités à son palais d'été et nous sommes montés sur un de ses éléphants, un animal énorme. Je dus grimper sur une échelle pour atteindre le *howdah*, une selle semblable à un caisson capitonné de soie. Et me voilà parti, secoué, ballotté, cahoté, oscillant au bord d'un ravin, trop exalté pour m'inquiéter ou

pour m'exclamer, et me cramponnant de toutes mes forces pour préserver ma précieuse vie ! »

L'Inde méridionale, riche en vestiges historiques et archéologiques possède un charme certain et cependant indéfinissable. Au nord de l'État de Mysore se trouve Hyderabad, un plateau pittoresque, traversé par la puissante rivière Godavari, avec de larges plaines fertiles, des montagnes magnifiques, les Nilgiris ou « Montagnes bleues », et des collines dénudées, de calcaire ou de granit. Hyderabad possède un long passé haut en couleur qui a débuté il y a 3 000 ans sous le règne des rois Andhra et s'est poursuivi sous les dynasties hindoues jusqu'en l'an 1294 de notre ère où la province passa à une lignée de souverains musulmans.

Dans la province d'Hyderabad, les antiques grottes sculptées d'Ellora et d'Ajanta offrent les plus remarquables spécimens d'architecture, de sculpture et de peinture de toute l'Inde. À Ellora, dans le grand temple monolithe de Kailasa, on peut admirer des sculptures de dieux, d'hommes et d'animaux aux proportions dignes d'un Michel-Ange. Le site d'Ajanta comprend vingt-cinq monastères et cinq temples, tous taillés à même le roc et soutenus par d'immenses colonnes ornées de fresques, où peintres et sculpteurs ont immortalisé leur génie.

De plus, la ville d'Hyderabad possède l'Université Osmania et l'imposante mosquée Mecca Masjid dans laquelle dix mille musulmans peuvent se réunir pour prier.

L'État de Mysore, situé à neuf cent mètres au-dessus du niveau de la mer, abonde en forêts tropicales exubérantes où vivent de nombreuses bêtes sauvages : éléphants, bisons, ours, panthères et tigres. Bangalore et Mysore, les deux villes principales, propres et attrayantes, possèdent un grand nombre de très beaux parcs et de jardins publics.

Au Mysore, l'architecture et la sculpture hindoues atteignirent leur apogée du XIe au XVe siècle, sous le règne des rois hindous. Le temple de Belur, un chef-d'œuvre du XIe siècle, achevé sous le règne du roi Vishnuvardhana, est unique au monde par le raffinement des détails et l'exubérance de ses sculptures.

Les stèles trouvées dans le Mysore septentrional datent du IIIe siècle av. J.-C. Elles entretiennent le souvenir du roi Ashoka[343] dont le vaste empire comprenait l'Inde, l'Afghanistan et le Baloutchistan. Les « sermons gravés » d'Ashoka, rédigés en plusieurs dialectes, témoignent de l'étendue de la culture à cette époque. La stèle XIII dénonce les guerres : « Ne considérez comme vraie conquête que celle de la religion. » La stèle X déclare que la gloire réelle d'un monarque se mesure à la moralité que ses sujets ont atteint grâce à son aide. La stèle XI nous dit que le « don véritable », c'est de donner non pas des « biens », mais le Bien lui-même, c'est-à-dire répandre la vérité. Par la stèle VI, le souverain bien-aimé invite ses sujets à le consulter pour toutes affaires d'ordre public « à toute heure du jour ou de la nuit », ajoutant qu'en s'acquittant loyalement de ses devoirs de souverain, « il se libère ainsi de sa dette envers ses semblables ».

Ashoka était le petit-fils du redoutable Chandragupta Maurya, lequel écrasa les garnisons laissées en Inde par Alexandre le Grand et qui, en 305 av. J.-C., repoussa l'invasion de l'armée macédonienne de Séleucos. Chandragupta reçut à sa cour de Pataliputra[344] l'ambassadeur grec Mégasthènes, dont la description de l'Inde à cette époque révèle un pays entreprenant et heureux.

Tout victorieux qu'il était, Chandragupta céda à son fils les rênes du pouvoir, en l'an 298 av. J.-C. Voyageant à travers l'Inde méridionale, Chandragupta passa les douze dernières

années de sa vie à la recherche de la réalisation divine. Il vécut, en ascète et dans le dénuement, dans une grotte de Sravanabelagola, devenue depuis un sanctuaire du Mysore. Cette région s'enorgueillit aussi de posséder la plus haute statue monolithique du monde, que les Jaïns ont taillée dans un immense bloc de pierre, en 983 ap. J.-C., en l'honneur du sage Gomateswara.

De fascinants récits ont été rapportés de manière détaillée par les historiens grecs et par d'autres personnes qui accompagnèrent Alexandre le Grand lors de son expédition en Inde ou encore par ceux qui refirent ensuite son périple. Les narrations d'Arrien, de Diodore, de Plutarque et de Strabon le géographe, traduites par le Dr. J. W. McCrindle[345], nous éclairent sur l'Inde ancienne. L'aspect le plus admirable de l'invasion infructueuse de l'Inde par Alexandre fut sans doute l'intérêt marqué qu'Alexandre portait à la philosophie hindoue ainsi qu'aux yogis et aux saints hommes. Recherchant avec empressement leur compagnie, il les rencontrait de temps à autre. Peu après son arrivée à Taxila, en Inde septentrionale, Alexandre envoya Onésicrite, disciple du philosophe grec Diogène, chercher Dandamis, un grand *sannyasi* de Taxila.

« Salut à toi, ô maître des Brahmanes ! lui dit Onésicrite après avoir rejoint le sage dans sa retraite au cœur de la forêt. Alexandre, fils de Zeus, dieu tout-puissant, et Seigneur souverain de tous les hommes, te demande de venir à lui. Si tu acceptes, il te récompensera largement. Si tu refuses, il te tranchera la tête ! »

Le yogi accueillit calmement cette invitation plutôt forcée et ne daigna même pas soulever sa tête, posée sur un lit de feuilles.

« Si Alexandre est le fils de Zeus, je le suis également, commenta-t-il. Je ne veux rien d'Alexandre car je suis

satisfait de ce que j'ai, alors que je constate qu'avec ses hommes il parcourt les terres et les mers sans retirer aucun avantage de ses errances sans fin.

« Va dire à Alexandre que Dieu, le Roi Suprême, ne nuit jamais à personne, mais qu'Il est le Créateur de la lumière, de la paix, de la vie, de l'eau, du corps humain et des âmes. Il accueille tous les hommes que la mort libère et qui ne sont plus dès lors assujettis aux maladies. Lui seul est le Dieu que je vénère : Celui qui a les massacres en horreur et n'est jamais l'instigateur des guerres.

« Alexandre n'est pas un dieu puisqu'il doit mourir un jour, poursuivit le sage sur un ton calme et railleur. Comment pourrait-il être le maître du monde puisqu'il n'a pas encore pris place sur le trône de la maîtrise de soi ? Il n'est pas encore entré vivant dans le Royaume d'Hadès et il ne connaît pas non plus la course du soleil sur les vastes contrées de cette terre. La plupart des peuples n'ont même jamais entendu son nom ! »

Après cette leçon, sûrement la plus cuisante infligée au « Seigneur du monde », le sage ajouta avec ironie :

« Si l'empire actuel d'Alexandre n'est pas assez vaste à son goût, qu'il franchisse le Gange ; là, il trouvera une contrée en mesure d'accueillir tous ses hommes[346].

« Les présents que me fait miroiter Alexandre ne me sont d'aucune utilité, poursuivit Dandamis. Les choses que j'apprécie et qui représentent une réelle valeur à mes yeux sont les arbres de la forêt qui m'abritent, les plantes abondantes qui constituent ma nourriture quotidienne et l'eau qui étanche ma soif. Les biens matériels accumulés avidement s'avèrent d'habitude néfastes pour ceux qui les amassent car ils n'apportent que chagrin et ennuis aux hommes peu éclairés.

« Quant à moi, je me couche dans la forêt sur un lit de feuilles et, n'ayant rien à surveiller, je peux fermer les yeux et dormir en toute quiétude, alors que si j'avais quoi que ce soit de valeur, ce fardeau m'empêcherait de dormir. La terre me fournit tout ce dont j'ai besoin, exactement comme une mère nourrit son enfant de son lait. Je vais où bon me semble, libre de tout souci matériel.

« Alexandre me ferait-il trancher la tête, qu'il ne pourrait aussi détruire mon âme. Ma tête, dont la bouche resterait alors silencieuse, et mon corps, semblable à un vêtement déchiré, demeureraient sur la terre d'où ils proviennent. Devenu alors Esprit, je m'élèverais vers Dieu. C'est Lui qui nous a enfermés dans une enveloppe charnelle et qui nous a mis sur terre pour voir si, une fois ici-bas, nous nous conformerions à Ses lois. Et au moment de quitter cette terre, il nous faudra Lui rendre compte des actes de nos vies. Il est le Juge de toute iniquité ; les gémissements de l'opprimé fixe le châtiment de l'oppresseur.

« Si Alexandre peut terrifier par ses menaces ceux qui sont assoiffés de richesses ou qui craignent la mort, ses armes sont impuissantes contre les brahmanes : nous n'aimons pas l'or et ne craignons pas la mort ! Va, donc, et dis ceci à Alexandre : Dandamis n'a nul besoin de ce qui t'appartient et, par conséquent, il ne viendra pas à toi. Mais si tu veux quelque chose de Dandamis, viens toi-même à lui. »

Onésicrite transmit fidèlement le message. Alexandre l'écouta avec une grande attention et eut plus que jamais le désir de rencontrer Dandamis. Alexandre, le grand conquérant de nombreuses nations, avait trouvé, dans ce vieux sage presque nu, un adversaire plus fort que lui !

Alexandre invita à Taxila de nombreux brahmanes ascètes, reconnus pour leur habileté à répondre aux questions

philosophiques avec sagesse et concision. Plutarque a fait le récit de ces joutes verbales où Alexandre formulait lui-même les questions :

« Qui sont les plus nombreux, les vivants ou les morts ?

— Les vivants, car les morts n'existent plus. »

« Est-ce la terre ou la mer qui abrite les plus gros animaux ?

— La terre, car la mer n'est qu'une partie de la terre. »

« Quel est l'animal le plus malin ?

— Celui que l'homme ne connaît pas encore. » (L'homme craint l'inconnu.)

« Qu'est-ce qui a existé d'abord, le jour ou la nuit ?

— Le jour a précédé d'un jour la nuit. »

Cette réponse surprit Alexandre, et le Brahmane ajouta :

« À question impossible, réponse impossible. »

« De quelle manière un homme peut-il se faire aimer de tous ?

— Un homme se fera aimer de tous si, tout en possédant un grand pouvoir, il ne se fait pas craindre. »

« Comment un homme peut-il devenir dieu[347] ?

— En accomplissant ce qu'il est impossible à un homme de faire. »

« Qu'est-ce qui est le plus fort, la vie ou la mort ?

— La vie, parce qu'elle est chargée de si nombreux tourments. »

Alexandre réussit à ramener de l'Inde un authentique yogi et il en fit son maître à penser. Cet homme était Kalyana (Swami Sphines), surnommé « Kalanos » par les Grecs. Le sage accompagna Alexandre en Perse. Un beau jour, alors qu'il était à Suze, Kalanos, déjà âgé, monta sur un bûcher

funéraire et quitta son corps, devant toute l'armée macédonienne. Les historiens relatent la stupéfaction des soldats lorsqu'ils constatèrent que le yogi ne craignait ni la douleur, ni la mort, mais restait stoïquement immobile pendant que les flammes le consumaient. Avant de se faire incinérer de la sorte, Kalanos avait embrassé beaucoup de ses amis, mais s'était abstenu de faire ses adieux à Alexandre à qui le sage hindou avait simplement dit :

« Je te reverrai plus tard à Babylone. »

Alexandre quitta la Perse et, un an plus tard, mourut à Babylone. Par ses paroles prophétiques, le guru indien avait signifié à Alexandre qu'il serait présent auprès de lui dans la vie comme dans la mort.

Les historiens grecs nous ont laissé de nombreux témoignages vivants et édifiants sur la société indienne de l'époque. La loi hindoue, nous dit Arrien, protège le peuple et « décrète qu'en aucun cas un homme ne doit être esclave d'un autre, mais que chacun, jouissant de la liberté pour lui-même, doit aussi respecter ce droit chez les autres[348]. »

« Les Indiens, dit un autre texte, ne pratiquent ni l'usure, ni l'emprunt d'argent. Pour eux, il est contraire à l'usage de faire du tort à autrui ou d'en subir, et c'est pourquoi ils n'établissent pas de contrats et n'exigent pas de garanties. » On apprend aussi que les malades sont soignés par des moyens simples et naturels : « On utilise plutôt un régime alimentaire adapté que des médicaments. Les remèdes les plus prisés sont les onguents et les emplâtres. Tous les autres remèdes sont, dans une large mesure, considérés comme nocifs. » La guerre était strictement réservée à la caste des guerriers, les *Kshatriyas* : « Aucun ennemi n'attaquera un chef de famille travaillant sur sa terre car les hommes de cette classe sont considérés comme des bienfaiteurs publics et sont

protégés de tout préjudice. La terre, restant ainsi préservée des ravages, produit des moissons abondantes et offre aux habitants tout ce qui est nécessaire pour leur permettre d'avoir une vie agréable. »

Les sanctuaires religieux, omniprésents au Mysore, sont un rappel constant de la présence de nombreux grands saints en Inde. L'un de ces maîtres, Thayumanavar, nous a laissé ce poème provocateur :

Tu peux dresser un éléphant devenu fou ;
Tu peux fermer la mâchoire d'un ours ou d'un tigre ;
Tu peux chevaucher un lion ou jouer avec un cobra ;
Tu peux gagner ta vie avec l'alchimie ;
Tu peux errer de par le monde incognito ;
Tu peux faire des dieux tes vassaux et réussir à rester toujours jeune ;
Tu peux marcher sur l'eau et vivre dans le feu ;
Cependant, il est préférable de maîtriser ton esprit, mais c'est beaucoup plus difficile.

Dans le magnifique et fertile état de Travancore à l'extrême sud de l'Inde, où tout le trafic se fait par les rivières et les canaux, le Maharajah, selon une coutume héréditaire, assume chaque année l'obligation de redresser les torts causés par les guerres d'un passé lointain, au cours desquelles furent annexés plusieurs petits états voisins. Chaque année, durant cinquante-six jours, le Maharajah se rend au temple trois fois par jour pour écouter les chants et récitations védiques. La cérémonie expiatoire se termine avec le *lakshadipam* ou illumination du temple avec cent mille chandelles.

La Province de Madras sur la côte sud-est de l'Inde comprend la vaste cité de Madras, encerclée par les eaux, et

Conjeeveram, la « Cité d'Or », ancienne capitale de la dynastie Pallava dont les rois régnèrent aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans la Province contemporaine de Madras, les idéaux de non-violence du Mahatma Gandhi ont permis de grandes avancées. On peut y voir partout des blancs « calots de Gandhi ». Dans tout le sud, le Mahatma a réalisé d'importantes réformes affectant les temples en faveur des « intouchables » ainsi que des réformes concernant le système des castes.

À l'origine, le système des castes, défini par le grand législateur Manou, était admirable. Ce dernier avait clairement compris que l'évolution naturelle des hommes les divise en quatre grands groupes principaux : ceux qui servent la société par leur travail physique (*Sudras*) ; ceux qui servent la société par leurs facultés mentales et leurs talents - agriculteurs, commerçants et hommes d'affaires en général (*Vaisyas*) ; les administrateurs, les dirigeants, ceux qui assurent la protection du pays, c'est-à-dire les cadres et les guerriers (*Kshatriyas*) ; et ceux de nature contemplative, spirituellement inspirés et inspirants (*Brahmanes*).

« Ni la naissance, ni les sacrements, ni l'érudition, ni l'ascendance ne peuvent décider si une personne est deux-fois-née (c'est-à-dire *Brahmane*), déclare le Mahabharata, seuls le caractère et la conduite peuvent en décider[349]. »

Manou recommande expressément à la société de respecter d'abord, parmi ses membres, ceux qui sont dotés de sagesse, de vertus, d'un grand âge, d'une bonne famille et finalement d'une grande fortune. Dans l'Inde védique, les richesses amassées et non utilisées à des fins charitables étaient toujours méprisées et les hommes riches mais avares se voyaient relégués à un rang inférieur de la société.

Au cours des siècles, toutefois, de sérieux problèmes surgirent lorsque le système des castes prit une forme héréditaire. Depuis son indépendance, en 1947, l'Inde a fait des efforts, lents mais certains, pour réhabiliter l'ancienne valeur des castes, fondées uniquement sur les qualités individuelles et non sur la naissance. Chaque nation sur terre doit combattre et surmonter honorablement son propre karma générateur de souffrances. L'Inde, grâce à sa flexibilité et à son esprit invulnérable sera sans aucun doute à la hauteur de la tâche consistant à réformer les castes.

Notre visite en Inde méridionale était si captivante que M. Wright et moi aspirions à y prolonger notre séjour. Mais le cours inexorable du temps ne nous accorda aucun sursis. Il était, en effet, prévu que je fasse un discours pour la séance de clôture du Congrès indien de philosophie, à l'Université de Calcutta. À la fin de mon séjour dans le Mysore, j'eus néanmoins le plaisir de m'entretenir avec Sir C. V. Raman, président de l'Académie indienne des Sciences. Ce brillant physicien hindou reçut le prix Nobel, en 1930, en reconnaissance de son importante découverte, l'« effet Raman », processus de diffusion de la lumière.

C'est avec regret que M. Wright et moi prîmes congé d'une foule d'étudiants et d'amis de Madras pour continuer notre périple. En cours de route, nous fîmes une halte au petit sanctuaire dédié à la mémoire de Sadasiva Brahman[350] dont la vie au dix-huitième siècle abonde en miracles. Un plus grand sanctuaire dédié à Sadasiva est situé à Nerur et fut érigé par le Raja de Pudukkottai ; c'est un lieu de pèlerinage qui a été témoin de nombreuses guérisons divines. Les souverains successifs de Pudukkottai conservent précieusement les instructions religieuses qu'écrivit Sadasiva en 1750 à l'intention du prince régnant.

Plusieurs histoires pittoresques à propos de Sadasiva, maître réalisé et particulièrement aimé, circulent encore parmi les villageois du sud. Un jour qu'il se trouvait plongé en *samadhi* sur le bord de la rivière Kaveri, Sadasiva fut emporté par une crue soudaine. Il fut retrouvé, quelques semaines plus tard, enseveli sous un amoncellement de terre, près de Kodumudi dans la région de Coimbatore. Au moment où les pelles des villageois heurtèrent son corps, le saint se leva et s'éloigna d'un pas alerte.

Sadasiva devint un *muni*, c'est-à-dire un saint ayant fait vœu de silence, à la suite d'une remarque de son guru qui lui avait reproché d'avoir, dans un argument de dialectique, surpassé un érudit en Vedanta, qui était son aîné.

« Quand apprendras-tu, toi qui est plus jeune, à tenir ta langue ? lui avait demandé son guru.

— Avec votre bénédiction, maître, je le ferai à l'instant même. »

Le guru de Sadasiva était Swami Sri Paramasivendra Saraswati, auteur du *Daharavidya Prakasika* et d'un profond commentaire sur la *Utara Gita*. Certaines personnes s'offensaient car Sadasiva, ivre de Dieu, dansait souvent dans les rues, sans aucun souci du décorum. Se tournant alors vers son éminent guru, elles déclarèrent :

« Maître, Sadasiva est vraiment fou ! »

Mais Paramasivendra sourit joyeusement :

« Oh, s'exclama-t-il, si seulement les autres pouvaient succomber à cette même folie ! »

Toute la vie de Sadasiva était marquée par de merveilleuses et étranges interventions de la Main divine. Il y a, en apparence, beaucoup d'iniquité en ce monde, mais le fidèle est maintes fois témoin du caractère immédiat de la Justice

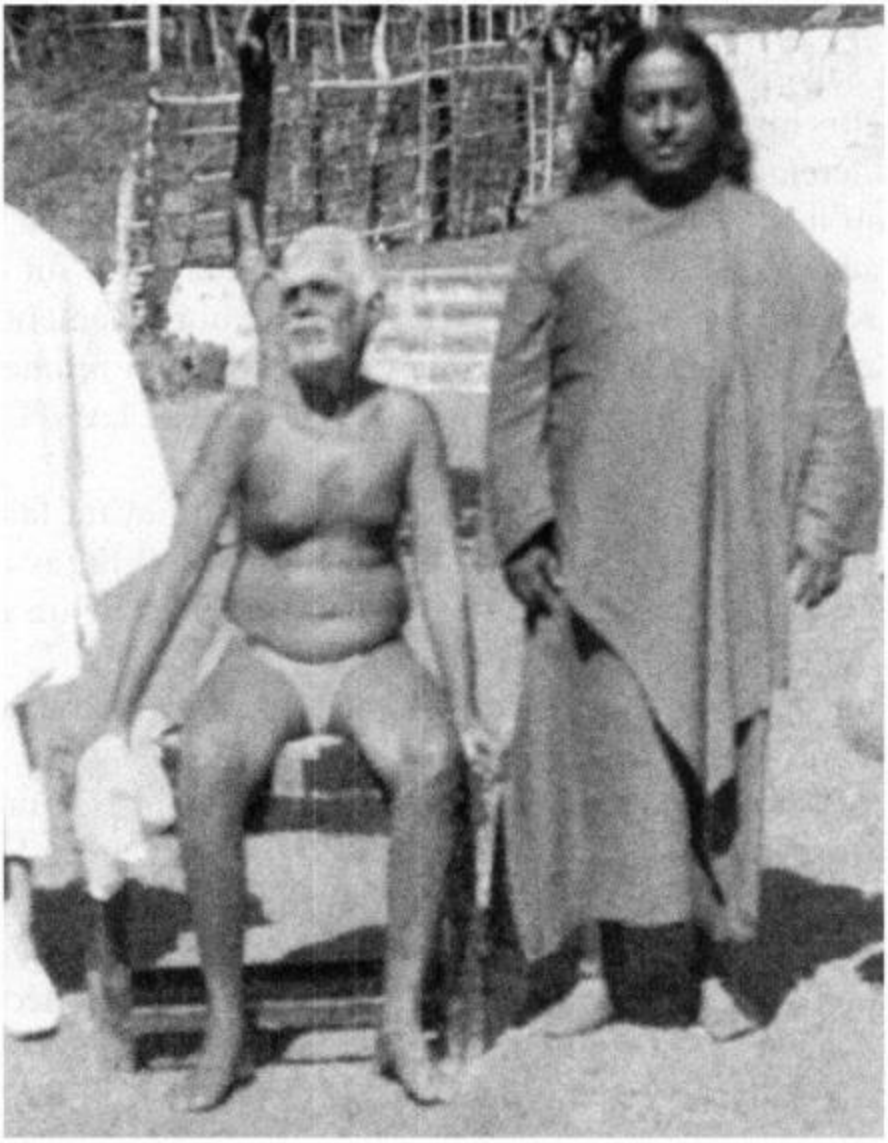
divine. Un soir, Sadasiva, en état de *samadhi*, s'arrêta près du grenier d'un riche propriétaire. Trois serviteurs, le prenant pour un voleur, levèrent leurs bâtons avec l'intention de frapper le saint, mais leurs bras s'immobilisèrent en l'air. Figés comme des statues, les bras au-dessus de la tête, les trois serviteurs formèrent un singulier tableau jusqu'au départ de Sadasiva à l'aube.

Une autre fois, le grand saint fut forcé par un contremaître de passage de se joindre à ses ouvriers pour transporter du combustible. Le saint, toujours silencieux, porta humblement son fardeau à l'endroit requis et le déposa sur le monticule de combustible qui s'embrasa instantanément.

Sadasiva, à l'instar de Swami Trailanga, ne portait pas de vêtements. Un matin, le yogi, toujours dans le plus simple appareil, entra par inadvertance dans la tente d'un chef musulman. Alerté par les cris de deux femmes, le guerrier musulman s'en prit violemment à Sadasiva, lui tranchant le bras d'un coup d'épée. Imperturbable, le maître quitta les lieux. Envahi de crainte et de remords, le musulman s'empara du bras tombé sur le sol et courut derrière Sadasiva. Le yogi remit tranquillement son bras en place dans le moignon ensanglanté. Lorsque le chef musulman demanda humblement à recevoir quelques instructions spirituelles, Sadasiva écrivit de son doigt sur le sable :

« Ne fais pas ce que tu veux et ensuite tu pourras faire ce qui te plaît. » Cet incident eut pour effet de purifier l'esprit du musulman qui comprit la signification de ce conseil paradoxal : la liberté spirituelle ne peut être atteinte que par la maîtrise de l'ego. Ces quelques mots eurent sur lui un impact spirituel si grand que le guerrier se transforma en un disciple digne du maître et ne retourna jamais à ses anciennes habitudes.

En présence de Sadasiva, les enfants du village exprimèrent un jour le désir d'assister à la fête religieuse de Madura, située à quelque deux cent quarante kilomètres de distance. Le yogi demanda aux enfants de toucher son corps, ce qu'ils firent. Tout le groupe se trouva instantanément transporté à Madura. Les enfants déambulèrent joyeusement parmi les milliers de pèlerins. Quelques heures plus tard, le yogi les ramena chez eux par le même moyen de transport simple et miraculeux. Les parents stupéfaits écoutèrent le récit des processions avec les images saintes dont les enfants avaient été témoins. Ils remarquèrent aussi que leurs enfants avaient rapporté des sacs de friandises de Madura.



Ramana Maharshi et Paramahansa Yogananda à l'ashram de Sri Ramana à Arunachala

Swami Sri Yukteswar et Paramahansa Yogananda lors d'une procession religieuse, Calcutta, 1935. On peut lire sur les bannières ces deux versets en sanskrit : (*en haut* :) « Suivez la voie des grands Êtres. », (*en bas, ces mots de Swami Shankara* :) « La compagnie d'un personnage divin, même pour un moment, peut nous sauver et nous racheter. »

Un jeune incrédule se moqua du saint et de toute cette histoire. À l'occasion d'une autre grande fête religieuse qui se tenait à Srirangam, le garçon interpella Sadasiva :

« Maître, lui dit-il sur un ton de dérision, pourquoi ne m'emmenez-vous pas à la fête de Srirangam de la même manière que vous avez emmené le groupe d'enfants à Madura ? »

Sadasiva acquiesça à sa demande ; le jeune garçon se retrouva aussitôt parmi la foule de cette ville lointaine. Mais hélas, où trouver le saint quand vint le moment de rentrer ? Le garçon dut péniblement s'en retourner chez lui à pied !

Avant de quitter l'Inde méridionale, M. Wright et moi fîmes un pèlerinage à la montagne sacrée d'Arunachala, près de Tiruvanna-malai, afin de rencontrer Sri Ramana Maharshi. Le sage nous accueillit chaleureusement dans son ashram et nous désigna une pile d'exemplaires de la revue *East-West*, qui se trouvait près de lui. Au cours des heures passées en sa compagnie et en celle de ses disciples, il demeura presque toujours silencieux, son doux visage rayonnant d'amour divin et de sagesse.

Afin d'aider l'humanité souffrante à regagner son état de perfection divine, Sri Ramana enseigne que l'on doit constamment se demander : « Qui suis-je ? » — la grande question en vérité. En rejetant rigoureusement tout autre pensée, le fidèle découvre alors qu'il se plonge de plus en plus profondément dans le véritable Soi et que le tumulte distrayant des autres pensées vient à disparaître. Le rishi du sud de l'Inde, qui a atteint l'illumination, a écrit ce qui suit :

Dualités et trinités sont suspendues à quelque chose,
Sans ce support, elles ne pourraient se manifester ;

Une fois le support trouvé, elles se détachent et tombent.
C'est là la Vérité. Celui qui voit cela ne vacille jamais.

CHAPITRE 42

LES DERNIERS JOURS DE MON GURU

« Guruji, je suis content de vous trouver seul ce matin. »

Je venais juste d'arriver à l'ermitage de Serampore avec une offrande parfumée de fruits et de roses. Sri Yukteswar me regarda avec douceur.

« Que désires-tu savoir ? »

Le Maître regardait autour de lui, comme s'il cherchait à fuir.

« Guruji, vous me connaissez depuis l'adolescence ; maintenant, je suis un homme mûr avec même quelques cheveux gris. Bien que, dès le premier jour, vous m'ayez comblé de votre affection silencieuse, réalisez-vous que l'unique fois où vous m'avez dit "je t'aime" fut le jour où je vous ai rencontré pour la première fois ? »

Je le regardai d'un air implorant. Le Maître baissa les yeux.

« Yogananda, ai-je besoin d'utiliser la froideur des mots pour exprimer les sentiments chaleureux que je garde secrètement au fond de mon cœur ?

— Guruji, je sais que vous m'aimez, mais mes oreilles humaines ont besoin de vous l'entendre dire.

— Qu'il en soit selon ton désir. Pendant ma vie d'homme marié, j'ai souvent souhaité avoir un fils afin de l'instruire dans la voie du yoga. Mais, lorsque tu es apparu dans ma vie, j'ai été comblé car j'ai trouvé en toi le fils que j'espérais. »

Deux larmes perlèrent dans les yeux de Sri Yukteswar.

« Yogananda, je t'ai toujours aimé.

— Votre réponse me comble de bonheur. »

Je sentis mon cœur allégé à jamais d'un grand poids. Je savais que, étant de nature très réservée, il ne montrait pas ses émotions, cependant je m'étonnais souvent de son silence. Parfois je craignais de ne pas avoir réussi à lui donner entière satisfaction. Il avait un tempérament bien particulier qui ne se laissait pas facilement deviner, une nature profonde et silencieuse, impénétrable pour le monde extérieur dont il avait depuis longtemps transcendé les valeurs.

Quelques jours plus tard, je pris la parole devant un vaste auditoire au Albert Hall de Calcutta. Sri Yukteswar consentit à prendre place sur l'estrade avec le Maharajah de Santosh et le maire de Calcutta. Le Maître ne me fit aucun commentaire, mais, durant ma conférence, je m'étais tourné de temps à autre vers lui et j'avais eu l'impression qu'il était satisfait de moi.

Ensuite, ce fut une conférence devant les étudiants du Collège de Serampore. Je revis mes anciens camarades de classe et eux revirent celui qu'ils appelaient leur « moine fou ». Des larmes de joie jaillissaient de nos yeux sans la moindre honte. M. Ghoshal, mon éloquent professeur de philosophie, vint aussi vers moi pour me saluer. Le Temps, cet alchimiste, avait dissipé tous nos malentendus.

Le solstice d'hiver fut célébré à la fin de décembre à l'ermitage de Serampore. Comme toujours, les disciples de Sri Yukteswar accoururent de partout pour y participer. Les *sankirtans* remplis de dévotion, les solos et la voix mélodieuse de Kristoda, le festin servi par les jeunes disciples, le discours très émouvant que le Maître prononça sous les étoiles dans la cour bondée de l'ashram — que de merveilleux souvenirs ! Tant de joyeuses festivités eurent lieu au cours de toutes ces

années passées avec mon guru ! Cependant, ce soir-là, il y eut un élément nouveau :

« Yogananda, s'il te plaît, fais-nous un discours, en anglais. »

Les yeux du Maître pétillaient lorsqu'il fit cette requête doublement inhabituelle. Pensait-il alors aux difficultés que j'avais dû surmonter sur le paquebot me conduisant en Amérique avant de prononcer ma première conférence en anglais ? Je racontai cette histoire à mes frères-disciples et terminai en rendant un vibrant hommage à notre guru :

« Son aide indéfectible s'est toujours manifestée, non seulement sur le bateau, mais chaque jour de ces quinze années passées sur cette vaste et accueillante terre d'Amérique. »

Après le départ des invités, Sri Yukteswar me fit venir dans la chambre où (une fois seulement, après une telle fête) il m'avait autorisé à dormir dans son lit. Ce soir-là, mon guru était assis paisiblement, ses disciples formant un demi-cercle à ses pieds.

« Yogananda, dois-tu partir maintenant pour Calcutta ? En ce cas, je t'en prie, reviens me voir demain, j'ai certaines choses à te dire. »

Le lendemain après-midi, avec de simples paroles de bénédiction, Sri Yukteswar me conféra le titre monastique de *Paramahansa*[351].

« Ce titre remplace officiellement celui de Swami » me dit-il alors que je m'agenouillais devant lui.

Je souris intérieurement en pensant aux difficultés qu'éprouveront sans doute mes étudiants occidentaux à prononcer *Paramahansaji*[352].

« J'ai maintenant accompli ma mission sur cette terre ; tu dois prendre la relève. »

Le Maître s'exprimait tranquillement et ses yeux reflétaient le calme et la douceur. Pris de panique, mon cœur se mit à palpiter.

« S'il te plaît, désigne quelqu'un qui puisse assumer la responsabilité de notre ashram de Puri, continua Sri Yukteswar. Je remets tout entre tes mains. Tu réussiras à faire voguer le bateau de ta vie et celui de notre organisation vers le rivage divin. »

En larmes, j'embrassai ses pieds. Il se leva de son siège et me bénit avec amour.

Le lendemain, je fis venir un disciple de Ranchi, Swami Sebananda et l'envoyai à Puri pour y diriger l'ashram. Ensuite, mon guru aborda avec moi des questions légales concernant sa succession. Il était soucieux d'éviter d'éventuels litiges de la part de sa famille car, après sa mort, il souhaitait que ses deux ermitages ainsi que d'autres propriétés soient utilisés uniquement à des fins charitables.

Un après-midi, Amulaya Babu, un frère-disciple, me fit cette remarque :

« Récemment, nous avions organisé pour le Maître un voyage à Kidderpore, mais il n'a pas pu y aller. »

À ces mots, un mauvais pressentiment me glaça le sang. Je pressai Sri Yukteswar de questions, mais il me répondit seulement :

« Je n'irai jamais plus à Kidderpore. »

Durant quelques instants, le Maître se mit à trembler tout comme un enfant effrayé.

(« L'attachement à la résidence corporelle jaillit de sa nature même[353] et existe aussi chez les plus grands saints, mais à

un degré moindre » a écrit Patanjali. Dans ses causeries sur la mort, mon guru avait coutume de dire : « Ainsi, un oiseau depuis longtemps enfermé dans sa cage hésite à s'envoler lorsque la porte s'ouvre. »)

« Guruji, le suppliai-je dans un sanglot, ne dites pas cela ! Ne me redites plus jamais cela ! »

Le visage de Sri Yukteswar se détendit et il m'adressa un sourire paisible. Bien qu'approchant de quatre-vingt-un ans, il paraissait robuste et en bonne santé.

Baignant jour après jour dans le climat chaleureux de l'amour de mon guru, amour non verbalisé mais vivement ressenti, j'avais chassé de mon esprit les nombreuses allusions qu'il avait faites au sujet de sa mort prochaine.

« Maître, la *Kumbha Mela* aura lieu ce mois-ci à Allahabad, dis-je en lui montrant les dates des *melas*[354] consignées dans un almanach bengali.

— Tiens-tu vraiment à y aller ? »

Sans percevoir la réticence qu'avait Sri Yukteswar à me voir le quitter, je continuai :

« Un jour, vous avez eu la bénédiction de rencontrer Babaji à une *kumbha* d'Allahabad. Peut-être que cette fois-ci j'aurai aussi le bonheur de le voir.

— Je ne crois pas que tu le rencontreras là-bas. »

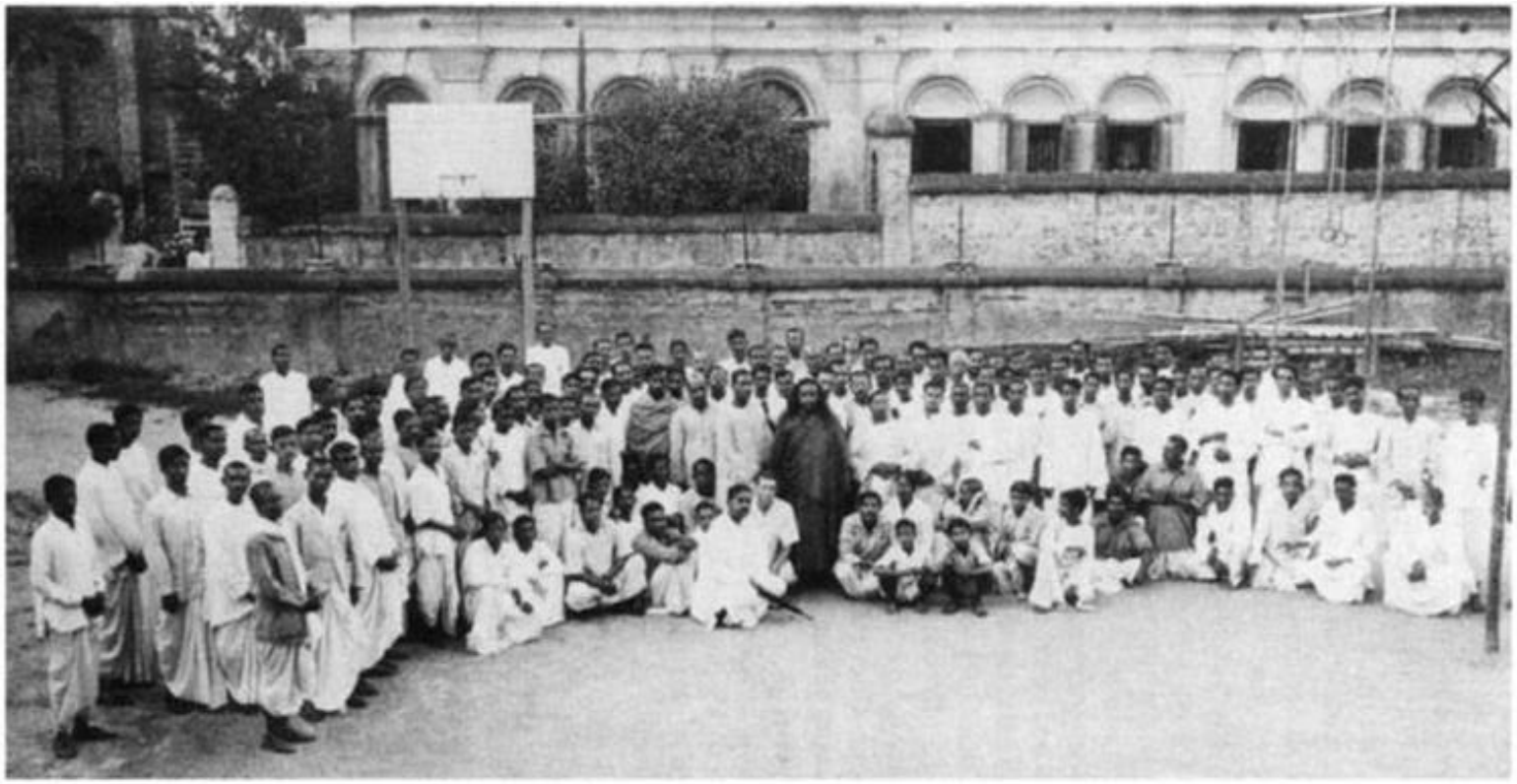
Après ces mots, mon guru se réfugia dans le silence, ne voulant pas faire obstacle à mon projet.

Le lendemain, au moment où je m'apprêtais à partir pour Allahabad avec un petit groupe de disciples, le Maître me bénit tranquillement selon son habitude. De toute évidence, l'attitude de Sri Yukteswar ne devait pas éveiller le moindre soupçon chez moi parce que le Seigneur désirait m'épargner l'expérience traumatisante d'avoir à assister, impuissant, à la

mort de mon guru. Dans ma vie, il en avait toujours été ainsi à la mort de ceux que j'aimais : Dieu, dans sa grande mansuétude, m'avait tenu éloigné de ces événements douloureux[355].

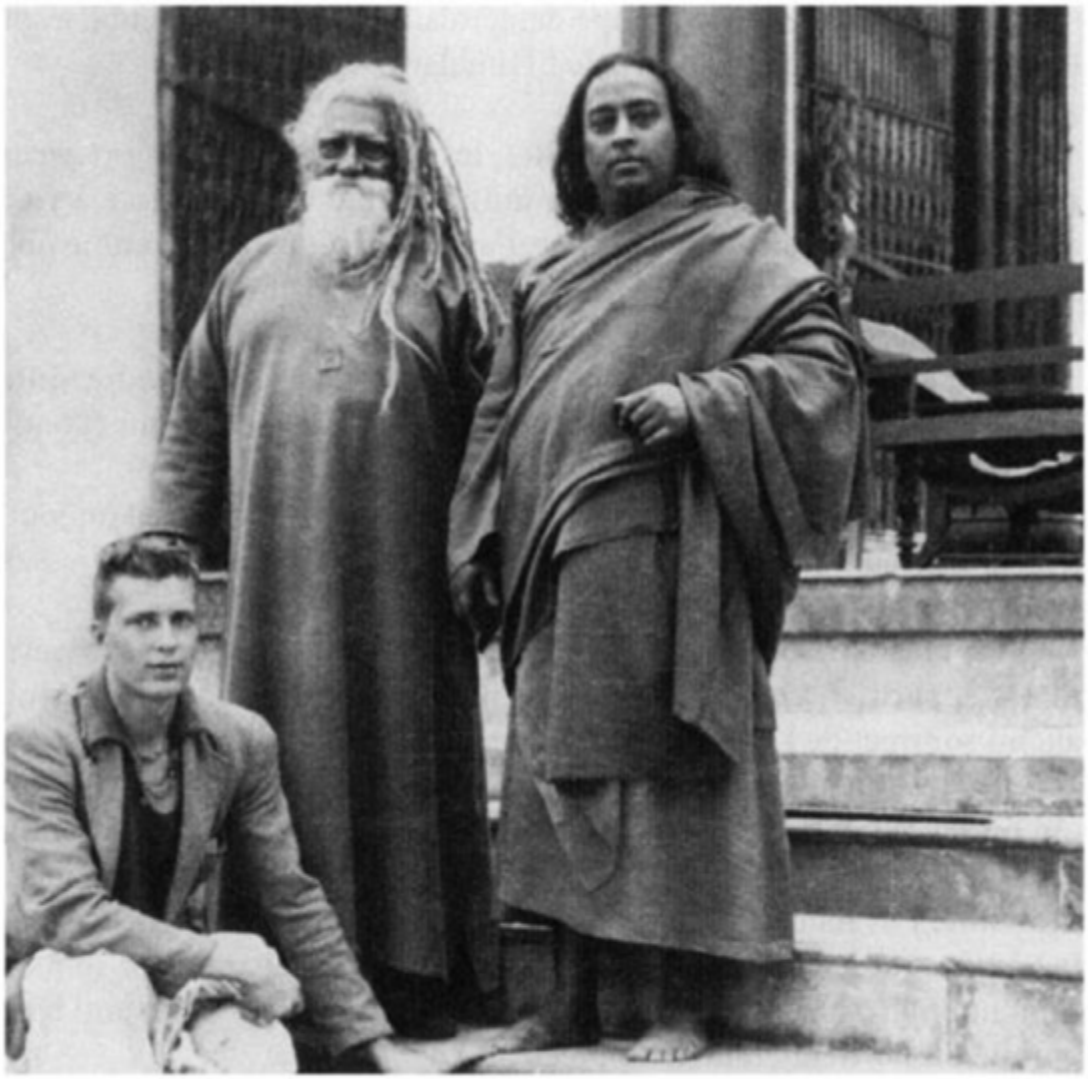
Notre groupe arriva à la *Kumbha Mela* le 23 janvier 1936. Voir déferler cette foule exubérante de près de deux millions de personnes était impressionnant, et même bouleversant. Le génie particulier du peuple indien, même chez le moindre paysan, tient au respect inné envers les valeurs de l'Esprit ainsi qu'envers les moines et les sadhus qui ont rompu toute attache terrestre, en quête d'un havre divin. Il y a bien sûr parmi ces derniers des imposteurs et des hypocrites, mais l'Inde respecte tout le monde par égard pour les quelques saints qui illuminent la terre de leurs bénédictions célestes. Les Occidentaux, témoins de cet événement grandiose, avaient une chance unique de prendre le pouls de la nation et d'apprécier l'ardeur spirituelle de l'Inde grâce à laquelle celle-ci doit son indestructible vitalité malgré les assauts du Temps.

Dernière fête du Solstice célébrée par Swami Sri Yukteswar, décembre 1935. L'auteur est assis à la table à côté de son grand guru (*au centre*) dans la cour intérieure de l'ashram de Serampore. Dans cet ermitage, Paramahansa Yogananda reçut la plus grande partie de ses dix années de formation spirituelle sous la conduite de Sri Yukteswarji.



Sri Yogananda (*au centre, vêtu d'un habit foncé*) avec quelques étudiants en *Kriya Yoga* qui suivaient ses cours sur les enseignements de la Yogoda (Self-Realization) dans la maison de son père, Calcutta, 1935. À cause du grand nombre de participants, la classe se tenait dans le gymnase en plein air du frère cadet de Yoganandaji, Bishnu Ghosh, un culturiste célèbre.

Swami Krishnananda, à la *Kumbha Mela* d'Allahabad en 1936, en compagnie de sa lionne végétarienne apprivoisée, qui fait entendre le son *Aum* dans un beau et profond grognement



Swami Keshabananda (*debout, à gauche*) disciple de Lahiri Mahasaya, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, avec Yoganandaji et C. Richard Wright, secrétaire de Sri Yogananda, à l'ashram de Keshabananda, Brindaban, 1936

TEMPLE COMMÉMORATIF DE SRI YUKTESWAR
Dans le jardin de son ashram de Puri

La première journée, nous ne fîmes que savourer le spectacle qui s'offrait à nos yeux. Des milliers de pèlerins s'immergeaient dans le Gange sacré afin de se purifier de leurs péchés ; des brahmanes accomplissaient des rituels d'adoration solennels ; des fidèles déposaient avec dévotion des offrandes aux pieds de silencieux *sannyasis* ; des éléphants, des chevaux harnachés et des chameaux du Rajputana à la démarche lente défilaient devant nous, suivis par une pittoresque procession de sadhus nus qui agitaient des sceptres d'or et d'argent ou des banderoles de velours soyeux.

Des anachorètes, vêtus d'un simple pagne et le corps enduit de cendres pour les protéger de la chaleur ou du froid, étaient assis paisiblement en petits groupes. L'œil spirituel était distinctement représenté sur leurs fronts par une marque peinte avec de la pâte de santal. Les swamis au crâne rasé arrivaient par milliers, vêtus de leurs vêtements ocre, arborant leurs bâtons de bambou et leurs sébiles de mendiants. Leurs visages irradiaient la sérénité du renoncement tandis qu'ils marchaient au milieu de la foule ou discutaient de sujets philosophiques avec des disciples.

Çà et là, sous les arbres, autour de grands feux de bois, se tenaient d'étonnants sadhus[356] avec leurs cheveux tressés et relevés en chignons sur le dessus de la tête. Plusieurs d'entre eux portaient une barbe d'un mètre et plus de long, repliée et attachée par un nœud. Ils méditaient tranquillement ou tendaient leurs mains pour bénir la foule : mendiants, maharajahs à dos d'éléphant, femmes aux saris multicolores et aux bracelets cliquetants ; fakirs aux bras maigres, tenus en l'air de façon grotesque ; *brahmacharis* transportant des accoudoirs pour la méditation et humbles sages dont la gravité dissimulait un état de béatitude intérieure. Dominant tout ce vacarme, nous entendions résonner l'appel constant des cloches des temples.

Le second jour de la *mela*, mes compagnons et moi visitâmes différents ashrams et huttes provisoires, offrant, les mains jointes, nos *pranams* à de saints personnages. Nous reçûmes la bénédiction du supérieur de la branche *Giri* de l'Ordre des Swamis - un moine frêle et ascétique, au regard de braise. Nous visitâmes ensuite un ermitage dont le guru avait, depuis neuf ans, fait vœu de silence et s'était astreint à un régime strict constitué uniquement de fruits. Sur une estrade située dans le hall de l'ashram, se trouvait assis un sadhu

aveugle du nom de Prajna Chakshu[357], très révéré par toutes les sectes pour sa profonde connaissance des *shastras*.

Après que j'eus prononcé une brève allocution en hindi sur le *Vedanta*, notre groupe quitta le paisible ermitage pour aller saluer Krishnananda, un swami résidant dans le voisinage. C'était un moine de belle apparence, aux joues roses et aux épaules massives. Une lionne apprivoisée était couchée à ses pieds. Conquis par le charme spirituel du moine - et non par sa force physique, j'en étais certain - l'animal de la jungle refusait toute viande, préférant le riz et le lait. Le Swami avait appris au fauve à émettre le son de l'*Aum* dans un grognement profond et doux : un félin disciple, en quelque sorte !

Ensuite, nous eûmes un entretien avec un jeune sadhu lettré. M. Wright décrit merveilleusement bien cette rencontre dans son journal de voyage :

« Notre Ford traversa le Gange sur un pont flottant grinçant, puis se faufila à travers la foule dans des ruelles étroites et sinueuses. En longeant la berge, Yoganandaji m'indiqua du doigt l'endroit où Babaji et Sri Yukteswar s'étaient rencontrés. Peu après, nous descendîmes de voiture pour marcher sur le sable au milieu de l'épaisse fumée des feux allumés par les sadhus. Nous atteignîmes bientôt un groupe de huttes très modestes, faites de terre et de paille. Nous fîmes halte devant l'une de ces petites habitations improvisées, munies d'une entrée minuscule et dépourvues de porte. C'était le refuge de Kara Patri, un jeune sadhu errant renommé pour son intelligence exceptionnelle. Il était assis, jambes croisées, sur un tas de paille et était couvert seulement d'une étoffe ocre drapée autour des épaules, étoffe qui visiblement était sa seule possession.

« Un visage vraiment divin nous sourit après que notre groupe, en marchant à quatre pattes, eut réussi à s'introduire à l'intérieur de la hutte pour offrir nos *pranams* aux pieds de cette grande âme. Tandis que la lampe à pétrole placée à l'entrée projetait d'étranges ombres dansantes sur les murs de chaume, le visage du sadhu rayonnait et ses yeux et ses dents parfaites étincelaient particulièrement. Même si je ne pouvais comprendre l'hindi, son attitude révélait clairement à quel point il était rempli d'enthousiasme, d'amour et de gloire spirituelle. Nul ne pouvait se méprendre sur sa grandeur d'âme.

« Essayons un court instant d'imaginer la vie heureuse d'un être libre de toute attache matérielle, qui n'a pas à se préoccuper de vêtements ou de nourriture, qui ne mendie jamais, n'absorbe d'aliments cuits que tous les deux jours, qui n'a pas de sébile, qui est libre de toute contrainte financière, ne manipulant jamais d'argent, ne thésaurisant jamais, s'en remettant toujours à Dieu ; un être libre aussi du problème des transports, n'utilisant aucun véhicule, mais cheminant toujours à pied sur les berges des fleuves sacrés sans rester au même endroit plus d'une semaine et ce, dans le but d'éviter tout attachement!

« Cet homme était tellement modeste ! Kara Patri avait pourtant une connaissance prodigieuse des Védas et possédait une licence ès lettres et le titre de *Shastri* (docteur en Écritures) de l'Université de Bénarès. Comme je m'asseyais à ses pieds, une sensation sublime envahit tout mon être : cette rencontre semblait être la réponse à mon désir le plus cher, à savoir connaître l'Inde réelle et millénaire à travers un représentant authentique des géants spirituels qui faisaient la gloire de ce pays. »

Je me mis à interroger Kara Patri sur sa vie errante :

« Ne possédez-vous pas d'autres vêtements plus chauds pour l'hiver?

— Non, celui-ci me convient.

— Emportez-vous des livres avec vous dans vos déplacements ?

— Non, j'enseigne de mémoire à tous ceux qui souhaitent m'entendre.

— Que faites-vous d'autre ?

— Je parcours les rives du Gange. »

À ces mots remplis de sérénité, je ressentis le vif désir d'avoir un mode de vie aussi simple. Me souvenant de l'Amérique et des lourdes responsabilités qui reposaient sur mes épaules, je pensai avec un peu de tristesse : « Non, Yogananda, dans cette vie, errer le long du Gange, ce n'est pas pour toi ! »

Après que le sadhu m'eut confié quelques-unes de ses réalisations spirituelles, je lui demandai à brûle-pourpoint :

« Ce que vous me décrivez est-il basé sur l'étude des Écritures ou sur votre propre expérience intérieure ?

— Moitié d'après les livres, répondit-il avec un franc sourire, moitié d'après mon expérience personnelle. »

Ravis de cet entretien, nous restâmes encore un moment pour méditer en silence. Après avoir pris congé du saint, je dis à M. Wright : « Cet homme est un roi assis sur un trône de paille dorée. »

Ce soir-là, nous prîmes notre repas à la belle étoile sur le lieu même de la *mela*. On nous servit notre nourriture sur des feuilles attachées ensemble par de petits morceaux de bois. Ainsi, en Inde, la corvée de la vaisselle est-elle réduite à sa plus simple expression !

Cette fascinante *kumbha* nous retint encore deux jours et ensuite nous longeâmes la rive de la Yamuna en direction du nord-ouest, vers Agra. Une fois de plus, je contemplais le Taj Mahal. Le souvenir de Jitendra se tenant à mes côtés, émerveillé par ce rêve de marbre, me revint à la mémoire. Puis nous partîmes pour Brindaban où se trouvait l'ashram de Swami Keshabananda.

Le but de ma visite à Keshabananda était en rapport avec la rédaction du présent ouvrage. Je n'avais jamais oublié que Sri Yukteswar m'avait expressément demandé d'écrire sur la vie de Lahiri Mahasaya. Durant mon séjour en Inde, je saisissais la moindre occasion d'entrer en contact avec les disciples directs et les membres de la famille du Yogavatar. Consignant tous ces entretiens dans un volumineux bloc-notes, je vérifiais les faits, les dates, et je rassemblais photos, vieilles lettres et autres documents. Mon dossier sur Lahiri Mahasaya commençait à prendre des proportions impressionnantes et je réalisais avec appréhension toute l'ampleur du travail de rédaction qui m'attendait. Je priais afin d'être à la hauteur de mon rôle de biographe de cet immense guru. Plusieurs de ses disciples craignaient que, dans un exposé écrit, leur Maître ne soit pas apprécié à sa juste valeur ou alors soit mal compris.

« Il est difficile de trouver les mots justes pour décrire la vie d'une incarnation divine » m'avait un jour fait remarquer Panchanon Bhattacharya.

D'autres proches disciples préféraient garder enfoui dans leurs cœurs le souvenir de leur immortel guru. Néanmoins, n'oubliant pas la prédiction de Lahiri Mahasaya concernant sa biographie, je ne m'épargnais aucun effort pour recueillir des faits de sa vie et en vérifier l'authenticité.

Swami Keshabananda nous accueillit chaleureusement à Brindaban dans son ashram de Katyayani Peeth, un

imposant bâtiment en briques, soutenu par de massifs piliers noirs et situé dans un magnifique jardin. Il nous introduisit dans le salon orné d'un agrandissement de la photographie de Lahiri Mahasaya. Le Swami avait presque quatre-vingt-dix ans, mais son corps musclé irradiait la force et la santé. Avec ses longs cheveux, sa barbe blanche comme neige et ses yeux pétillant de joie, il ressemblait à un véritable patriarche. Je lui fis savoir que j'avais l'intention de citer son nom dans mon ouvrage dédié aux maîtres de l'Inde.

« Veuillez, je vous prie, me parler un peu de votre vie. »

Je lui adressai un sourire bienveillant pour l'encourager, sachant que les grands yogis sont souvent peu communicatifs.

Keshabananda esquissa un geste d'humilité.

« Il y a peu d'événements à raconter. J'ai passé presque toute ma vie dans la solitude de l'Himalaya, me déplaçant à pied d'une grotte isolée à l'autre. Pendant un certain temps, je fus à la tête d'un petit ashram situé dans les environs d'Hardwar et entouré de toutes parts par une forêt de grands arbres. C'était un endroit tranquille, peu fréquenté par les voyageurs en raison de la présence d'un grand nombre de cobras dans la région. »

Keshabananda se mit à rire doucement.

« Plus tard, une crue du Gange emporta l'ermitage et les cobras avec ! Mes disciples m'aidèrent alors à construire l'ashram de Brindaban. »

Un membre de notre groupe demanda au Swami comment il avait fait pour se protéger des tigres de l'Himalaya.

Keshabananda secoua la tête.

« À de telles hauteurs spirituelles, les bêtes sauvages importunent rarement le yogi. Un jour, dans la jungle, je me

retrouvai face à face avec un tigre. À mon cri de surprise, l'animal resta pétrifié comme une statue ! »

Une fois de plus, le Swami se mit à rire à ce souvenir[358].

« De temps à autre, je sortais de ma retraite pour aller rendre visite à mon guru à Bénarès. Il avait l'habitude de me taquiner sur mes continuels déplacements dans les solitudes himalayennes :

« "Ta passion des voyages est gravée sur tes pieds, me dit-il un jour. Je suis heureux que les montagnes sacrées de l'Himalaya soient assez vastes pour toi !"

« À plusieurs occasions, avant et après sa mort, Lahiri Mahasaya m'est apparu en chair et en os, poursuivit Keshabananda. Pour lui, aucun sommet de l'Himalaya n'est inaccessible ! »

Deux heures plus tard, Keshabananda nous conduisit dans un patio qui lui servait de salle à manger. Je soupirai, un peu inquiet. Encore un repas de quinze plats en perspective ! En moins d'un an d'hospitalité indienne, j'avais pris plus de vingt kilos ! Toutefois, il aurait été très inconvenant de refuser de goûter à l'un des plats préparés avec soin en mon honneur. En Inde (mais nulle part ailleurs, hélas !) un swami bien enrobé est particulièrement apprécié.

Après dîner, Keshabananda me prit à part.

« Je m'attendais à votre venue, me dit-il. J'ai un message pour vous. » Je fus très surpris car personne n'était au courant de mon intention de rendre visite à Keshabananda.

« L'an dernier, alors que je me promenais dans l'Himalaya du Nord, près de Badrinarayan, poursuivit le Swami, je me suis égaré. Je trouvai un abri dans une grotte spacieuse et déserte. Cependant, à la vue de braises rougeoyant encore dans un trou du sol rocailleux, je m'interrogeai sur l'identité

de son occupant. Je m'assis près du feu, le regard tourné vers l'entrée ensoleillée de la grotte.

« "Keshabananda, je suis heureux que tu sois ici." Ces paroles venant de derrière mon dos me firent sursauter. Je me retournai et fus ébloui à la vue de Babaji ! Le grand guru s'était matérialisé et se tenait dans un renfoncement de la grotte. Transporté de joie de le revoir après tant d'années, je me prosternai à ses pieds sacrés.

« "C'est moi qui t'ai fait venir ici, poursuivit Babaji. C'est la raison pour laquelle tu t'es perdu et que tu as été conduit jusqu'à cette grotte, devenue mon refuge provisoire. Beaucoup de temps s'est écoulé depuis notre dernière rencontre et je suis heureux de te saluer à nouveau."

« Le Maître immortel me gratifia de ses conseils spirituels, me bénit, puis me dit :

« "Voici un message pour Yogananda. Il te rendra visite à son retour en Inde. Des questions concernant son guru et les disciples encore vivants de Lahiri occuperont tout son temps. Dis-lui, alors, que je ne le verrai pas cette fois-ci, comme il le souhaite ardemment, mais que je le verrai lors d'une prochaine occasion." »

Je fus profondément touché lorsque Keshabananda me fit part de cette réconfortante promesse de Babaji. Une certaine déception disparut de mon cœur. Je n'éprouvais plus aucune tristesse de ne pas avoir aperçu Babaji à la *Kumbha Mela*, tout comme Sri Yukteswar en avait eu le pressentiment.

Invité à passer la nuit à l'ashram, notre groupe partit le lendemain après-midi en direction de Calcutta. En traversant un pont sur la rivière Yamuna, nous eûmes le privilège de jouir du magnifique spectacle de la tombée de la nuit sur Brindaban. Le soleil semblait avoir pris feu et embrasait tout

le ciel de ses couleurs flamboyantes qui se reflétaient dans les eaux tranquilles de la Yamuna.

Les rives de la Yamuna sont sanctifiées par le souvenir de Sri Krishna enfant. C'est là qu'il prenait part aux *lilas* (jeux) d'innocente douceur avec les *gopis* (jeunes filles) représentant l'amour suprême entre l'incarnation divine et ses fidèles. La vie du Seigneur Krishna a été incomprise par de nombreux commentateurs occidentaux. Les allégories des Écritures sont déconcertantes lorsqu'on les interprète littéralement. La méprise cocasse d'un traducteur illustrera ce fait. L'histoire se rapporte à un saint médiéval, l'artisan tanneur Ravidas, qui chantait avec les mots simples de son métier la gloire spirituelle cachée dans toute l'humanité :

> « Sous l'immense voûte de l'azur,
> Vit la divinité vêtue de peau. »

On ne peut éviter de sourire en voyant cette plate interprétation du poème de Ravidas par un auteur occidental :

> « Ensuite, il bâtit une hutte, y plaça une idole faite de cuir et se mit à l'adorer. »

Ravidas était un frère-disciple du grand Kabir. L'un des *chelas* les plus avancés de Ravidas était la Rani de Chitor. Elle invita de nombreux brahmanes à un banquet en l'honneur de son guide spirituel, mais ceux-ci refusèrent de s'attabler avec un humble tanneur. Comme ils s'asseyaient à l'écart pour prendre leur nourriture sans risque de contamination, chaque brahmane découvrit soudain la forme de Ravidas assise à côté de lui. Cette vision collective provoqua un renouveau spirituel dans toute la province de Chitor.

Notre groupe ne mit que quelques jours pour atteindre Calcutta. Désireux de revoir au plus vite Sri Yukteswar, je fus

déçu d'apprendre qu'il avait quitté Serampore et se trouvait maintenant à Puri, à environ cinq cents kilomètres au sud.

« Viens immédiatement à l'ashram de Puri. » Ce télégramme avait été envoyé le 8 mars par un frère-disciple à Atul Chandra Roy Chowdhry, un des *chelas* du Maître vivant à Calcutta. Ayant appris l'existence de ce message, je fus saisi d'angoisse et tombai à genoux, implorant Dieu d'épargner la vie de mon guru. Au moment où je m'apprêtais à quitter la maison paternelle pour aller prendre le train, j'entendis, en mon for intérieur, une voix divine me dire :

« Ne va pas à Puri ce soir. Ta prière ne peut être exaucée. »

Accablé de chagrin, je m'exclamai :

« Seigneur, Tu ne veux pas que j'aille à Puri car il T'aurait fallu sans cesse rejeter mes inlassables prières Te suppliant d'épargner la vie de mon Maître. Doit-il donc, à Ta demande, quitter ce monde en vue d'accomplir des tâches plus élevées ? »

Obéissant à l'ordre intime que j'avais perçu, je ne partis pas ce soir-là pour Puri. Le lendemain soir, à 19 heures, comme j'étais en route pour la gare, un nuage noir couvrit soudain le ciel[359]. Un peu plus tard, dans le train me conduisant à Puri, j'eus une vision de Sri Yukteswar :

Il était assis, le visage particulièrement grave ; une lumière brillait de chaque côté de lui. « Est-ce donc la fin ? » Je tendis les bras vers mon guru d'un air suppliant. Il fit un signe de tête affirmatif et la vision disparut lentement.

Le lendemain matin, comme je descendais du train à Puri, gardant malgré tout en moi un dernier espoir, un inconnu m'accosta.

« Êtes-vous au courant que votre Maître est décédé ? »

Il s'en alla sans prononcer un mot de plus. Je n'ai jamais su qui était cet homme, ni comment il avait su où me trouver.

Abasourdi, je m'appuyai contre un mur, comprenant que mon guru essayait par divers moyens de m'annoncer l'accablante nouvelle. Mon âme se rebellait violemment, tel un volcan en ébullition. Lorsque j'arrivai à l'ermitage de Puri, j'étais sur le point de défaillir. Une voix intérieure me répétait tendrement : « Ressaisis-toi. Reste calme. »

J'entrai dans la chambre de l'ashram où se trouvait le corps du Maître. Il semblait encore si incroyablement vivant, assis dans la posture du lotus - l'image même de la santé et de la beauté. Peu de temps avant son décès, mon guru avait eu un peu de fièvre, mais la veille de son ascension vers l'Infini, il s'était complètement rétabli. Je contemplais sans fin sa forme bien-aimée et je n'arrivais pas à croire que toute vie l'avait quittée. Sa peau était douce et lisse ; une bienheureuse sérénité se reflétait sur son visage. Il avait abandonné son corps consciemment à l'heure de l'Appel divin.

« Le Lion du Bengale nous a quittés ! » m'écriai-je, en plein désarroi.

Le 10 mars, je dirigeai les rites solennels. Sri Yukteswar fut inhumé[360] selon l'antique rituel des swamis, dans le jardin de son ashram de Puri. Plus tard, ses disciples arrivèrent de partout pour rendre un dernier hommage à leur guru lors d'une cérémonie commémorative à l'équinoxe de printemps. Le *Amrita Bazar Patrika*, le plus important journal de Calcutta, fit paraître sa photographie accompagnée de l'article suivant :

> La cérémonie funèbre Bhandara en hommage à Srimat Swami
>
> Sri Yukteswar Giri Maharaj, âgé de 81 ans, a eu lieu le 21 mars à Puri. Un grand nombre de ses disciples étaient

venus de toute l'Inde pour la célébration des rites.

L'un des meilleurs commentateurs de la Bhagavad Gita, Swami Maharaj était un grand disciple de Yogiraj Sri Shyama Charan Lahiri Mahasaya de Bénarès. Swami Maharaj a fondé plusieurs centres Yogoda Satsanga [Self-Realization Fellowship] en Inde et a été le grand instigateur du mouvement de yoga que son principal disciple, Swami Yogananda, a propagé en Occident. Ce sont la vision prophétique et la profonde réalisation spirituelle de Sri Yukteswar qui ont incité Swami Yogananda à traverser les océans pour répandre en Amérique le message des maîtres de l'Inde.

Ses commentaires de la Bhagavad Gita et autres écritures sacrées témoignent de la profonde connaissance de Sri Yukteswarji en matière de philosophie, tant orientale qu'occidentale, et nous révèlent l'unité existant entre l'Orient et l'Occident. Persuadé de l'unité fondamentale des religions, Sri Yukteswar Maharaj a créé la Sadhu Sabha (Société des Saints) avec la collaboration des responsables de diverses sectes ou croyances dans le but d'instaurer l'esprit scientifique dans la religion. Peu avant sa mort, il a nommé Swami Yogananda pour lui succéder à la présidence de la Sadhu Sabha.

En vérité, on peut dire que la disparition de ce grand homme représente une immense perte pour l'Inde. Que tous ceux qui ont eu le privilège de l'approcher puissent devenir les vivants reflets de l'esprit authentique de la civilisation indienne et de la *sadhana* dont il a été lui-même le digne représentant.

Je repartis ensuite pour Calcutta. Me sentant encore incapable de retourner à l'ermitage de Serampore où tout me rappelait la présence sacrée de mon Maître, je convoquai

Prafulla, le jeune disciple de Sri Yukteswar, et je pris des dispositions pour qu'il soit admis à l'école de Ranchi.

« Le matin où vous êtes parti pour la *mela* d'Allahabad, me confia Prafulla, le Maître se laissa tomber lourdement sur le sofa.

« "Yogananda est parti ! Yogananda est parti !" s'écria-t-il.

« Il ajouta ces paroles mystérieuses :

« "Je vais devoir le lui annoncer d'une autre façon."

« Ensuite, il se retira dans le silence pendant des heures. »

Mes jours étaient occupés à maintes activités : conférences, cours, interviews et rencontres avec des amis de longue date. Derrière mon sourire forcé et ma vie affairée, mes pensées remplies de tristesse polluaient le flot limpide de ma joie intérieure qui, depuis tant d'années, imprégnait chacune de mes perceptions.

« Où donc s'en est allé le divin sage ? » me lamentais-je, des profondeurs de mon esprit tourmenté.

Hélas, aucune réponse ne venait.

« Le Maître a parachevé son union avec le Bien-aimé cosmique et c'est mieux ainsi, tentais-je de me raisonner. Il brille maintenant éternellement dans le Royaume de l'immortalité.

« Tu ne le verras jamais plus dans la vieille demeure de Serampore, se lamentait à son tour mon cœur. Jamais plus tu n'y amèneras tes amis pour le rencontrer et leur dire fièrement : "Regardez, vous avez devant vous le *Jnanavatar* de l'Inde !" »

M. Wright avait pris des dispositions pour que notre groupe embarque à Bombay, début juin, afin de retourner en Occident. Fin mai, après quinze jours de banquets d'adieu et

de conférences à Calcutta, Mlle Bletsch, M. Wright et moi partîmes avec la Ford en direction de Bombay. À notre arrivée au port, les responsables du navire nous demandèrent d'annuler notre traversée, car il n'y avait pas de place à bord pour la voiture dont nous avions encore besoin en Europe.

« Cela n'a aucune importance, dis-je tristement à M. Wright. Je désire retourner une dernière fois à Puri. »

Je pensais intérieurement : « Que mes larmes coulent une fois encore sur la tombe de mon guru. »

CHAPITRE 43

LA RÉSURRECTION DE SRI YUKTESWAR

« Seigneur Krishna ! »

La forme glorieuse de l'avatar m'apparut, entourée d'une éclatante lumière chatoyante, tandis que j'étais assis dans ma chambre du Regent Hotel, à Bombay. Resplendissant au-dessus du toit d'un édifice élevé, situé de l'autre côté de la rue, la vision ineffable surgit devant mes yeux au moment où je regardais par la fenêtre grande ouverte de ma chambre, au deuxième étage de mon hôtel.

La forme divine me fit un signe de la main et, inclinant la tête, me sourit. Alors que je me demandais ce que signifiait ce message du Seigneur Krishna, je le vis disparaître dans un geste de bénédiction. Merveilleusement inspiré, je sentis que cette vision présageait quelque événement spirituel hors du commun.

Mon départ pour l'Amérique avait été pour l'instant annulé. Je devais donner plusieurs conférences à Bombay avant de retourner au Bengale, pour y faire une brève visite.

Vers quinze heures, dans l'après-midi du 19 juin 1936 - une semaine après la vision de Krishna - je méditais, assis sur mon lit, dans la même chambre d'hôtel à Bombay. Ma méditation fut tout à coup interrompue par une lumière céleste inondant ma chambre. Devant mes yeux éblouis, la

chambre entière se transforma en un monde merveilleux où la lumière du soleil s'était transmuée en splendeur surnaturelle.

Soudain, je fus transporté d'extase en contemplant devant moi la forme de Sri Yukteswar, en chair et en os.

« Mon fils ! »

Le Maître me parlait avec tendresse. Son visage s'éclairait d'un sourire angélique.

Pour la première fois de ma vie, je ne m'agenouillai pas à ses pieds pour le saluer, mais, m'approchant de lui, je le serrai avec force dans mes bras. Instant suprême de mon existence ! L'angoisse de ces derniers mois se dissolvait complètement dans la joie incommensurable de cette expérience divine.

« Ô, mon Maître bien-aimé, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

L'excès de joie me rendait incohérent.

« Pourquoi m'avez-vous laissé partir pour la *Kumbha Mela* ? Ah, comme je me suis amèrement reproché de vous avoir quitté ce jour-là !

— Je ne voulais pas faire obstacle à ton désir ardent d'aller sur le lieu de pèlerinage où j'avais rencontré Babaji pour la première fois. Je ne t'ai quitté que pour un court laps de temps. Ne suis-je pas à nouveau avec toi ?

— Mais est-ce vraiment *vous*, Maître, le Lion de Dieu ? Êtes-vous revêtu de la même enveloppe charnelle que celle que j'ai inhumée dans les sables cruels de Puri ?

— Oui, mon enfant, je suis le même. Ceci est bien un corps de chair. Même si à mes yeux c'est un corps éthéré, pour toi il paraît bien réel. À partir d'atomes cosmiques, j'ai créé un corps entièrement nouveau, exactement semblable au corps de songe cosmique que tu as enseveli sous les sables irréels

de Puri, dans ton monde de rêve. En vérité, je suis ressuscité, non pas sur la terre, mais sur une planète de l'univers astral dont les habitants sont davantage en mesure que ceux de la terre de comprendre mes idéaux élevés. C'est là qu'un jour toi et tes fervents amis de Dieu viendrez me retrouver.

— Immortel guru, donnez-moi d'autres détails ! » Le Maître eut un petit rire amusé. « Cher enfant, me dit-il, voudrais-tu relâcher un peu ton étreinte !

— Un petit peu seulement ! »

Je le tenais fermement enlacé, telle une pieuvre enserrant sa proie. Je retrouvais le même parfum subtil, l'odeur naturelle et caractéristique qui se dégageait autrefois de son corps physique. Encore aujourd'hui, à chaque fois que je repense à ces heures sublimes, je ressens dans mes bras et dans mes mains le contact de sa chair divine.

« Tout comme les prophètes sont envoyés sur terre pour aider les hommes à s'acquitter de leur karma physique, j'ai été mandaté par Dieu pour remplir le rôle de sauveur sur une planète astrale, expliqua Sri Yukteswar. Cette planète se nomme *Hiranyaloka* ou "Planète astrale illuminée". Ma tâche est d'aider les êtres évolués à se libérer de leur karma astral afin qu'ils puissent s'affranchir des renaissances astrales. Les habitants d'*Hiranyaloka* sont extrêmement évolués spirituellement. Grâce à la méditation, tous ont acquis, au cours de leur dernière incarnation terrestre, le pouvoir d'abandonner consciemment leur corps physique au moment de la mort. Nul ne peut être admis à *Hiranyaloka* à moins d'avoir dépassé sur terre le stade du *sabikalpa samadhi* pour accéder à l'état supérieur du *nirbikalpa samadhi*[361].

« Les habitants d'*Hiranyaloka* sont déjà passés par les sphères astrales habituelles où presque tous les êtres de la terre doivent séjourner après la mort. C'est là, sur ces sphères

astrales, qu'ils ont détruit de nombreuses semences karmiques de leurs actions passées. Et c'est là aussi que seuls des êtres évolués peuvent accomplir efficacement une telle œuvre de rédemption[362]. Ensuite, pour libérer entièrement leur âme de toute trace de karma astral, ces êtres sont appelés, selon la loi cosmique, à renaître dans un nouveau corps astral sur *Hiranyaloka*, soleil astral ou paradis, là où je me trouve maintenant pour les aider. Il y a aussi, sur *Hiranyaloka*, des êtres presque parfaits, venus du monde causal supérieur. »

Mon esprit était maintenant tellement en harmonie avec celui de mon guru qu'il me communiquait son message en partie verbalement et en partie par transmission de pensée, ce qui me permettait de saisir rapidement l'essence de ses informations.

« On peut lire dans les Écritures, poursuivit le Maître, que Dieu a revêtu l'âme humaine de trois corps, qui sont successivement : le corps idéel ou causal ; le corps astral subtil, siège des facultés mentales et affectives ; et enfin le corps physique grossier. Sur terre, l'homme est muni de ses sens physiques. L'être astral fonctionne avec son esprit et son affectivité, dans un corps composé de "biotrons[363]". L'être au corps causal réside dans le domaine des idées, où règne la félicité. Mon travail est d'aider les êtres du monde astral qui se préparent à passer dans le monde causal.

— Ô adorable Maître, je vous en prie, parlez-moi encore du cosmos astral. »

Bien que j'eusse quelque peu relâché mon étreinte à la demande de Sri Yukteswar, je l'entourais toujours de mes bras. Trésor plus estimable que tous les trésors, mon guru s'était joué de la mort pour me rejoindre !

« Il y a dans le monde astral un grand nombre de planètes où abondent les êtres astraux, reprit le Maître. Pour se déplacer d'une planète à l'autre, les habitants se servent de véhicules astraux, ou masses de lumière, plus rapides que l'électricité et que les énergies radioactives.

« L'univers astral, composé de différentes vibrations subtiles de lumière et de couleur, est des centaines de fois plus vaste que le cosmos matériel. Le monde physique tout entier est suspendu, comme une petite nacelle solide, sous l'énorme ballon lumineux de la sphère astrale. À l'instar de la multitude de soleils et d'étoiles qui parcourent l'espace physique, il existe d'innombrables systèmes solaires et stellaires dans le monde astral. Leurs planètes ont des soleils et des lunes plus magnifiques que les nôtres. Ces luminaires astraux ressemblent à des aurores boréales - l'aurore solaire astrale étant plus éblouissante que le doux rayonnement de l'aurore lunaire. Le jour et la nuit y sont plus longs que sur la terre.

« Le monde astral est infiniment beau, propre, pur et ordonné. Il n'y existe ni planètes mortes, ni étendues stériles. Les imperfections terrestres comme les mauvaises herbes, les microbes, les insectes ou les serpents n'existent pas. Contrairement à la terre qui subit des différences de climats et de saisons, les planètes du monde astral gardent la température constante d'un éternel printemps, avec d'occasionnelles chutes de neige à la blancheur éblouissante et des gouttelettes de pluie multicolores. Des lacs aux reflets irisés, des mers étincelantes et des rivières aux couleurs de l'arc-en-ciel y abondent.

« L'univers astral ordinaire - mais non le monde astral plus subtil d'*Hiranyaloka* - est peuplé de millions d'êtres astraux venus plus ou moins récemment de la terre, ainsi que de

myriades de fées, de sirènes, de poissons et d'animaux, de lutins et de gnomes, de demi-dieux et d'esprits qui demeurent sur différentes planètes astrales, suivant les particularités de leur karma. Les bons et les mauvais esprits occupent diverses sphères ou régions vibratoires. Les bons esprits peuvent se déplacer librement, mais les mauvais esprits sont confinés dans des zones bien délimitées. De la même manière que les êtres humains vivent à la surface du globe, les vers dans la terre, les poissons dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les êtres astraux sont répartis suivant leurs catégories dans les zones vibratoires appropriées à leur condition.

« Les anges déchus, expulsés des autres mondes, habitent dans les régions obscures du monde astral inférieur où ils expient leur mauvais karma. Entre ces anges déchus, règnent des tensions et des guerres dans lesquelles ils utilisent des bombes de biotrons ou des vibrations mentales mantriques[364].

« Dans les Royaumes situés au-dessus de cette sombre prison astrale, tout respire la splendeur et la beauté. Le cosmos astral est plus naturellement en harmonie avec la volonté et la perfection divines que la terre. Chaque objet astral est tout d'abord créé par la volonté de Dieu, puis recréé en partie par le désir des êtres astraux. Ces derniers possèdent le pouvoir de modifier la forme ou de rehausser la beauté de tout ce que le Seigneur a déjà créé. En effet, Il a donné à Ses enfants du monde astral la liberté et le privilège de changer ou d'améliorer le cosmos astral selon leur désir. Sur terre, la transformation de la matière solide en état liquide ou autre se produit par un processus naturel ou chimique, mais dans le monde astral, la transformation des solides en liquide, en gaz ou en énergie, se produit instantanément par la seule volonté de ses habitants.

« L'univers terrestre est assombri par les meurtres et les guerres à la fois sur terre, sur mer et dans les airs, poursuivit mon guru. Mais sur les planètes de l'astral règnent la joie, l'harmonie et l'égalité. Les êtres du monde astral dématérialisent et matérialisent leurs formes à volonté. Les fleurs, les poissons ou les animaux peuvent temporairement prendre la forme astrale d'un homme. Tous les êtres de l'univers astral sont libres de prendre n'importe quelle forme et peuvent aisément communiquer entre eux. Aucune loi définie de la nature ne les régit : par exemple, un arbre du monde astral peut, si on le lui demande, produire une mangue ou un autre fruit, une fleur ou encore tout autre objet. On trouve, dans le monde astral, certaines restrictions d'ordre karmique, mais aucune forme n'est plus désirable que l'autre. Il n'y a pas de distinction entre les différentes formes, car toutes vibrent de la lumière créatrice de Dieu.

« Aucun être ne naît d'une femme. Les enfants sont matérialisés par les êtres astraux, grâce à leur volonté cosmique, selon des types particuliers condensés en des formes astrales. Les êtres récemment libérés du corps physique sont invités dans une famille astrale, attirés par des affinités mentales et spirituelles.

« Le corps astral n'est assujetti ni au froid, ni à la chaleur, ni à tout autre condition naturelle. Son anatomie comporte un cerveau astral, ou "lotus de lumière aux mille pétales", et les six centres éveillés du *sushumna*, ou axe cérébro-spinal astral. Le cœur puise dans le cerveau astral la lumière et l'énergie cosmique qu'il envoie au système nerveux et aux cellules, ou biotrons, du corps astral. Les êtres astraux peuvent effectuer des changements dans leurs corps grâce à cette énergie biotronique et aux vibrations mantriques sacrées.

« La plupart du temps, le corps astral est la réplique exacte de la dernière incarnation physique. La personne astrale conserve le visage et la silhouette qu'elle avait dans sa jeunesse, lors de son dernier séjour sur terre. Parfois, comme dans mon cas, elle choisit de conserver l'apparence qu'elle avait dans sa vieillesse. »

Le Maître, qui incarnait l'essence même de la jeunesse, se mit à rire joyeusement.

« À la différence de l'espace tridimensionnel du monde physique que l'on ne perçoit que par les cinq sens, les sphères astrales sont perceptibles par le sixième sens omnipotent, c'est-à-dire l'intuition, continua Sri Yukteswar. C'est de manière purement intuitive que tous les êtres astraux peuvent voir, entendre, sentir, goûter et toucher. Ils possèdent trois yeux, dont deux sont partiellement clos. Le troisième, le plus important, placé à la verticale au milieu du front, est grand ouvert. Les êtres astraux possèdent tous les organes extérieurs des sens - oreilles, yeux, nez, langue et peau - mais ils utilisent leur intuition pour percevoir les sensations par n'importe quelle partie du corps. Ils peuvent voir par l'oreille, par le nez ou par la peau. Ils peuvent entendre par les yeux ou par la langue et peuvent percevoir le goût par les oreilles ou par la peau, et ainsi de suite[365].

« Le corps humain est exposé à d'innombrables dangers et peut facilement être blessé ou mutilé. Le corps astral, éthéré, peut, en certaines occasions, subir des coupures et des contusions, mais la volonté seule suffit pour les guérir aussitôt.

— Gurudeva, est-ce que tous les êtres astraux sont beaux ?

— Dans le monde astral, la beauté est une qualité spirituelle et non une apparence extérieure, répondit Sri Yukteswar. Les êtres de l'astral attachent donc très peu

d'importance aux traits du visage. Ils ont cependant l'avantage de pouvoir matérialiser un nouveau corps astral aux couleurs brillantes et de s'en revêtir à leur gré. De même qu'un homme sur terre s'habille élégamment pour assister à un gala, ainsi l'être astral se pare quelquefois de formes spécifiques.

« Dans les planètes supérieures de l'astral comme *Hiranyaloka*, de joyeuses festivités ont lieu lorsque, grâce à son évolution spirituelle, un être se libère du monde astral et s'apprête à entrer au paradis du monde causal. En de telles occasions, le Père Céleste invisible et les saints qui sont unis à Lui se matérialisent dans des corps de leur choix et se joignent aux célébrations astrales. Désireux de plaire à Son fidèle bien-aimé, le Seigneur prend n'importe quelle forme souhaitée. Si le fidèle suit la voie de la dévotion, Dieu lui apparaît sous l'aspect de la Mère Divine. Pour Jésus, Dieu, sous Son aspect paternel de l'Infini, fut plus attirant que tout autre conception. Ayant doté chacune de Ses créatures d'individualité, le Créateur peut ainsi avoir à revêtir une grande variété de formes et doit posséder une faculté d'adaptation parfois inimaginable ! »

Mon guru et moi rîmes de bon cœur.

« Les amis des vies antérieures se reconnaissent facilement dans le monde astral, reprit Sri Yukteswar de sa belle voix mélodieuse. Heureux de cette amitié immortelle, ils comprennent que l'amour est indestructible, ce dont ils avaient souvent douté lors des trompeuses et tristes séparations terrestres.

« Grâce à leur intuition, les êtres astraux percent le voile qui les sépare de la terre et peuvent ainsi y observer l'activité humaine. Cependant, l'homme n'a pas accès au monde astral, à moins d'avoir suffisamment développé son sixième sens.

Des milliers d'habitants de la terre ont ainsi momentanément aperçu un être astral ou l'un des mondes astraux[366].

« Sur *Hiranyaloka*, les êtres avancés restent la plupart du temps éveillés et plongés en extase durant les longues journées et nuits astrales. Ils aident à résoudre les problèmes complexes du cosmos et s'occupent de la rédemption des fils prodigues dont les âmes restent attachées à la terre. Lorsque les êtres d'*Hiranyaloka* dorment, ils ont parfois des visions astrales semblables à des rêves. Cependant, leur esprit est en général consciemment absorbé dans l'extase la plus élevée, celle du *nirbikalpa samadhi*.

« Les habitants de toutes les régions du monde astral sont encore sujets à des souffrances psychologiques. Les êtres très évolués, vivant sur des planètes comme *Hiranyaloka*, possèdent une âme particulièrement sensible et ressentent un vif chagrin face à toute erreur de conduite ou de perception de la vérité. Ces êtres avancés s'efforcent d'harmoniser chacune de leurs actions et de leurs pensées avec la perfection de la loi spirituelle.

« Les habitants du monde astral communiquent entre eux par transmission télépathique d'images et de pensées. Il n'y a donc pas de confusions, ni d'erreurs d'interprétation dues au langage écrit et parlé comme chez les humains. De même que, sur l'écran de cinéma, les personnages sont animés grâce à une suite d'images provenant de la lumière sans qu'ils aient besoin de respirer, de même les êtres de l'astral marchent et travaillent comme des images de lumière intelligemment guidées et coordonnées, sans qu'il leur soit nécessaire de tirer de l'énergie à partir de l'oxygène. Pour subsister, l'homme a besoin d'énergie et d'éléments solides, liquides et gazeux, tandis que les êtres astraux se nourrissent principalement de lumière cosmique.

— Ô, mon Maître vénéré, est-ce que les êtres astraux mangent parfois ? »

Pour assimiler les merveilleuses explications de mon guru, mon cœur, mon esprit et mon âme se trouvaient dans un état de très grande réceptivité. La compréhension de la vérité perçue à un niveau de conscience supérieur demeure réelle et immuable, tandis que les impressions et les expériences sensorielles versatiles ne constituent qu'une vérité temporaire et relative dont la mémoire ne garde bientôt plus qu'un vague souvenir. Les paroles de mon guru sont si profondément gravées en moi qu'il me suffit, à n'importe quel moment, de plonger mon esprit dans un état de conscience supérieur pour revivre cette divine expérience.

« Les légumes, composés de rayons lumineux, abondent sur le sol astral, répondit Sri Yukteswar. Les êtres de l'astral consomment des légumes et boivent un nectar émanant de sources de lumière radieuse ou de rivières et de ruisseaux astraux. De même que, sur terre, les images invisibles de personnes éloignées peuvent être tirées de l'éther et rendues visibles par un poste de télévision pour se dissoudre ensuite dans l'espace, les habitants d'une planète astrale, en utilisant leur volonté, matérialisent les concepts de plantes et de légumes astraux créés par Dieu et flottant dans l'éther. De la même manière, l'imagination débordante de ces êtres produit des jardins de fleurs parfumées qui se fondent ensuite dans l'invisibilité de l'éther. Les habitants de planète comme *Hiranyaloka* sont, eux, quasiment délivrés de la nécessité de se nourrir. Les âmes de l'univers causal, qui mènent une existence supérieure, non conditionnée, et qui sont presque totalement libérées, n'absorbent rien d'autre qu'une manne de béatitude.

« L'être astral libéré des liens terrestres retrouve une multitude de parents, pères, mères, épouses, époux et amis qu'il a connus au cours de ses différentes incarnations terrestres[367] et qu'il rencontre de temps en temps dans diverses régions des Royaumes de l'astral. Il se sent alors un peu désorienté, car il ne sait pas lequel préférer. C'est ainsi qu'il apprend à donner le même amour divin à tous en tant qu'enfants de Dieu et Ses expressions individualisées. L'aspect extérieur des êtres chers ayant plus ou moins changé après avoir développé de nouvelles qualités lors de leur dernière incarnation, l'être de l'astral utilise son infaillible intuition pour reconnaître ceux qui lui furent chers sur d'autres plans d'existence et pour les accueillir dans leur nouvelle demeure astrale. Puisque chaque atome de la création est doté d'une individualité impérissable[368], dans l'astral, un ami se fera reconnaître, peu importe l'habit qu'il a revêtu, tout comme, sur terre, l'identité d'un acteur se révèle à l'observateur attentif, malgré son déguisement.

« La durée de vie dans le monde astral est beaucoup plus longue que sur terre. La durée moyenne de la vie d'un être astral normalement évolué est de cinq cents à mille ans, d'après la notion terrestre du temps. De même que certains séquoias survivent plus de mille ans à la plupart des arbres, ou que certains yogis vivent plusieurs centaines d'années alors que la majorité des hommes meurent avant l'âge de soixante ans, certains êtres de l'astral vivent beaucoup plus longtemps que la durée moyenne de vie astrale. Les visiteurs de passage dans le monde astral y séjournent plus ou moins longtemps, selon la dette de leur karma physique, qui les attire à nouveau sur terre après un temps déterminé.

« Au moment d'abandonner son corps de lumière, l'être astral n'a pas à affronter douloureusement la mort. Toutefois,

certains de ces êtres se sentent un peu inquiets à l'idée d'abandonner leur forme astrale pour la forme causale plus subtile. Le monde astral ne connaît ni mort accidentelle, ni maladie, ni vieillesse. Ces trois tourments sont spécifiques à la terre où l'homme a permis à sa conscience de s'identifier presque entièrement à un frêle corps physique, qui a constamment besoin d'air, de nourriture et de sommeil pour exister.

« La mort physique se manifeste par l'arrêt de la respiration et la désintégration des cellules du corps. La mort astrale consiste dans la dispersion des biotrons, ces unités d'énergie qui constituent la vie de l'être astral. À la mort physique, l'homme perd toute conscience de son enveloppe charnelle et prend conscience de son corps subtil dans le monde astral. Lorsqu'un être, à un moment donné, expérimente la mort astrale, il passe de la conscience de la naissance et de la mort astrales à celle de la naissance et de la mort physiques. Ces cycles récurrents de naissances astrales et terrestres constituent le destin inéluctable de tous les êtres qui n'ont pas atteint l'illumination. Les descriptions que font les Écritures du ciel et de l'enfer réveillent quelquefois, au plus profond de l'être, bien au-delà du subconscient, le souvenir de ces longues séries d'expériences vécues dans le monde heureux de l'astral et dans celui, décevant, d'ici-bas.

— Maître bien-aimé, demandai-je, pourriez-vous me décrire de façon détaillée la différence entre les renaissances sur la terre et celles dans les mondes de l'astral et du causal ?

— L'homme, en tant qu'âme individualisée, revêt essentiellement un corps causal, expliqua mon guru. Ce corps sert de matrice à trente-cinq "idées" que Dieu utilise comme forces principales ou causales de pensées, à partir desquelles il crée ensuite le corps astral subtil constitué de dix-neuf

éléments et le corps physique grossier constitué de seize éléments.

« Les dix-neuf éléments du corps astral sont d'ordre mental, affectif et pranique (biotrons). Leurs dix-neuf composants sont : l'intelligence, l'ego, le sentiment, l'esprit (conscience des sens) ; cinq instruments de connaissance, subtiles répliques des sens physiques (vue, ouïe, odorat, goût et toucher) ; cinq instruments *d'activité*, correspondance mentale des facultés agissantes : procréation, excrétion, parole, marche et habileté manuelle ; enfin, cinq instruments de *force vitale* associés aux fonctions suivantes du corps : cristallisation, assimilation, élimination, métabolisme et circulation. Cette subtile enveloppe astrale de dix-neuf éléments survit à la mort du corps physique, lequel est composé de seize éléments chimiques grossiers.

« Dieu, en son esprit, a formé des idées qu'Il a projetées dans des rêves. Ainsi naquit le Songe cosmique, paré à l'infini de tous les fabuleux atours de la relativité.

« À partir des trente-cinq catégories de pensée du corps causal, Dieu a élaboré tout l'aspect complexe des dix-neuf éléments du corps astral et des seize éléments du corps physique de l'homme. Par condensation de forces vibratoires, d'abord subtiles puis grossières, Il a créé le corps astral de l'homme et, finalement, son corps physique. Suivant le principe de la relativité, par lequel l'Unité primordiale s'est scindée en une multiplicité de formes, le cosmos causal et le corps causal sont différents du cosmos astral et du corps astral ; le cosmos physique et le corps physique ont de même des caractéristiques différentes des autres formes de la création.

« L'enveloppe charnelle provient du songe objectivé du Créateur. La dualité est toujours présente sur terre : santé et

maladie, plaisir et souffrance, gain et perte. Les êtres humains se heurtent aux restrictions et à la résistance de la matière tridimensionnelle. Lorsque le désir de vivre est sévèrement ébranlé par la maladie ou par d'autres causes, la mort survient ; l'homme abandonne temporairement son lourd manteau charnel. Cependant, l'âme demeure enfermée dans les corps astral et causal[369]. Le désir est la force de cohésion qui maintient ensemble les trois corps. La puissance des désirs inassouvis est à la base de toute servitude humaine.

« Les désirs physiques sont ancrés dans l'égoïsme et les plaisirs des sens. L'attrait des expériences sensorielles est plus puissant que l'intensité du désir provenant des attachements astraux ou des perceptions causales.

« Le désir astral est centré sur la jouissance en termes de vibrations. Les êtres astraux apprécient la musique éthérée des sphères et sont captivés par le spectacle de toute la création manifestant à l'infini les variations de la lumière. Les êtres astraux peuvent aussi sentir, goûter et toucher la lumière. Les désirs astraux sont ainsi reliés à la faculté que possède l'être astral de créer tout objet en tant que formes de lumière ou toute expérience en tant que condensations de rêves et de pensées.

« Le désir causal est comblé par la seule perception. Les êtres presque totalement libérés, revêtus uniquement du corps causal, perçoivent l'univers entier comme étant la manifestation des idées-songes de Dieu. Ils peuvent matérialiser n'importe quoi uniquement au moyen de la pensée. C'est ainsi que les êtres du monde causal considèrent la jouissance des sensations physiques ou des plaisirs astraux comme étant de nature grossière pour la sensibilité raffinée de l'âme. Ils se défont de leurs désirs en les

matérialisant instantanément[370]. Ceux qui n'ont pour tout vêtement que le voile délicat du corps causal sont capables de faire apparaître des univers à l'exemple du Créateur. Toute la création étant composée de la même texture de songe cosmique, l'âme revêtue du fin voile causal possède un immense pouvoir de création.

« Une âme, étant invisible par nature, ne se reconnaît que par la présence de son ou de ses corps. La simple présence d'un corps signifie qu'il reste encore des désirs inassouvis[371].

« Aussi longtemps que l'âme est enfermée dans une, deux ou trois enveloppes hermétiquement scellées par l'ignorance et les désirs, l'homme ne peut se fondre dans l'Océan de l'Esprit. Lorsque la mort détruit le réceptacle physique grossier, les deux autres enveloppes - les corps astral et causal - subsistent et empêchent l'âme de rejoindre consciemment la Vie omniprésente. Quand la sagesse aura définitivement annihilé jusqu'au moindre désir, les deux derniers réceptacles seront, eux aussi, désintégrés. La minuscule âme humaine émergera, enfin libre, pour s'unir à la Gloire infinie. »

Je demandai alors à mon guru de m'éclairer davantage sur l'univers causal, monde supérieur et mystérieux.

« L'univers causal est indiciblement subtil, répondit-t-il. Pour le comprendre, on devrait posséder un tel pouvoir de concentration qu'on serait capable, en fermant les yeux, de visualiser le cosmos physique et le cosmos astral dans toute leur immensité - la nacelle solide et le ballon lumineux - comme n'existant qu'en pensée. Si, grâce à cette concentration surhumaine, on réussissait à convertir ou à résoudre en idées pures les deux cosmos dans toutes leurs complexités, on atteindrait alors le monde causal, à la limite de la fusion de la matière et de l'esprit. De là, on percevrait

toutes choses créées - solides, liquides, gaz, électricité, énergie, tous les êtres, dieux, hommes, animaux, plantes, bactéries comme des formes de la conscience, de la même façon qu'un homme, en fermant les yeux, se rend compte qu'il existe, même si son corps est invisible à ses yeux physiques et n'est présent qu'en tant qu'idée.

« Tout ce qu'un être humain peut faire en imagination, l'être causal peut le faire dans la réalité. L'intelligence humaine la plus développée, la plus créative, est capable, uniquement en esprit, de passer d'une pensée extrême à l'autre, de bondir mentalement de planète en planète, de plonger sans fin dans un puit d'éternité, de s'élancer telle une fusée vers le sanctuaire des galaxies ou de briller comme un faisceau lumineux parmi les voies lactées et les espaces étoilés. Cependant, les êtres du monde causal jouissent d'une liberté beaucoup plus grande et peuvent, sans effort, objectiver leurs pensées instantanément sans rencontrer aucun obstacle matériel ou astral, ni aucune limitation karmique.

« Pour les êtres du monde causal, le cosmos physique n'est pas composé, originellement, d'électrons, ni le cosmos astral de biotrons - les deux mondes ayant, en réalité, été créés à partir d'infimes particules de pensée divine, transformées et divisées par *maya*, la loi de la relativité qui intervient pour séparer, en apparence, la création de son Créateur.

« Dans le monde causal, les âmes se reconnaissent entre elles comme étant des parcelles individualisées de l'Esprit radieux ; les objets créés par leurs pensées sont les seules choses qui les entourent. Les êtres du monde causal perçoivent la différence entre leurs corps et leurs pensées comme étant de simples idées. Ainsi, de même qu'un être humain ferme les yeux et peut visualiser une lumière d'un blanc éblouissant ou une légère vapeur bleutée, les êtres du

monde causal peuvent, uniquement par la pensée, voir, entendre, sentir, goûter et toucher. Ils peuvent créer ou dissoudre toute chose par le pouvoir de leur esprit cosmique.

« La mort et la renaissance s'effectuent en pensée dans l'univers causal. Les êtres se nourrissent uniquement de l'ambroisie de la connaissance éternelle et toujours nouvelle. Ils se désaltèrent aux sources de la paix, parcourent les sentiers des perceptions inexplorées et baignent dans l'océan sans fin de la béatitude. Leurs corps-pensée lumineux traversent comme une flèche des trillions de planètes, créées par l'Esprit, des bulles d'univers nouvellement éclos, des étoiles de sagesse, des rêves de nébuleuses d'or, au sein azuré de l'Infini !

« De nombreux êtres demeurent des milliers d'années dans le cosmos causal. Cependant, après avoir atteint un état d'extase supérieur, l'âme se libère du minuscule corps causal et revêt l'immensité du cosmos causal. Tous les différents courants d'idées, toutes les vagues sans nombre que sont le pouvoir, l'amour, la volonté, la joie, la paix, l'intuition, le calme, le contrôle de soi et la concentration se fondent alors dans les flots bienheureux de la Béatitude. L'âme cesse d'éprouver la joie en tant que vague individuelle, mais s'unit à l'Océan cosmique Unique où déferlent les vagues de rire, de ravissement et de frémissement éternels.

« Lorsque l'âme se retire du cocon des trois corps, elle échappe à jamais à la loi de la relativité et devient l'ineffable Réalité, toujours existante[372]. Contemplez le papillon de l'Omniprésence, aux ailes incrustées d'étoiles, de lunes et de soleils ! L'âme déployée dans l'Esprit demeure seule dans une région de lumière sans lumière, d'obscurité sans obscurité, de pensée sans pensée, enivrée d'extase et de joie dans le Songe divin de la création cosmique.

— Une âme libre ! » m'écriai-je, rempli d'admiration.

« Lorsqu'une âme se libère enfin des trois enveloppes corporelles illusoires, poursuivit Sri Yukteswar, elle ne fait plus qu'un avec l'Infini sans rien perdre de son individualité. Le Christ avait atteint la libération définitive avant même d'être né en tant que Jésus. Au cours de trois périodes de son passé, symbolisées dans sa vie terrestre par les trois jours où il expérimenta la mort et la résurrection, il avait déjà acquis le pouvoir de s'élever à jamais dans l'Esprit.

« L'homme non évolué doit passer par d'innombrables incarnations terrestres, astrales et causales dans le but de se libérer de ses trois corps. Un maître qui parvient à la libération définitive peut choisir de retourner sur terre en tant que prophète pour ramener d'autres hommes à Dieu ou, comme je l'ai fait moi-même, de résider dans le cosmos astral. En ce lieu, un sauveur assume une partie du karma des habitants[373], les aidant ainsi à achever leur cycle de réincarnation dans le cosmos astral et à accéder définitivement aux sphères causales. Une âme libérée peut également pénétrer dans le monde causal afin d'en aider les êtres à abréger leur séjour dans le corps causal et à atteindre la Liberté absolue.

— Ô, mon Maître ressuscité ! Je voudrais en savoir davantage sur le karma qui oblige les âmes à retourner dans les trois mondes. »

J'aurais pu écouter inlassablement mon Maître omniscient. Jamais, durant sa vie terrestre, il ne m'avait été possible d'assimiler en une seule fois autant de sa sagesse. Maintenant, pour la première fois, j'avais une explication claire et précise de ces intervalles énigmatiques figurant sur l'échiquier de la vie et de la mort.

« L'homme doit s'acquitter définitivement de son karma physique et de ses désirs avant que son séjour dans les mondes de l'astral puisse être permanent, expliqua mon guru de sa voix fascinante. Deux catégories d'êtres résident dans les sphères astrales. D'une part, ceux qui ont encore un karma terrestre à purger et doivent donc occuper à nouveau un corps physique grossier afin de payer leurs dettes karmiques. Après la mort physique, ils sont considérés, dans le monde astral, comme des visiteurs de passage et non comme des résidents permanents.

« Après la mort astrale, ceux qui n'ont pas encore expié leur karma terrestre ne sont pas admis dans la sphère causale supérieure des idées cosmiques. Ils passent de façon alternée du monde physique au monde astral, conscients successivement de leur corps physique aux seize éléments grossiers et de leur corps astral aux dix-neuf éléments subtils. Cependant, après chaque mort du corps physique, l'être terrestre, peu évolué, reste la plupart du temps dans l'état de stupeur du profond sommeil de la mort sans être vraiment conscient du monde merveilleux de l'astral. Après ce temps de repos dans l'astral, un tel homme retourne sur le plan matériel pour y apprendre d'autres leçons et finit néanmoins par s'accoutumer, au fur et à mesure de ses séjours répétés, à la texture subtile des sphères astrales.

« D'autre part, les résidents réguliers ou établis depuis longtemps dans l'univers astral sont ceux qui, libérés à jamais des désirs matériels, n'ont plus besoin de retourner dans les vibrations grossières de la terre. Ces êtres n'ont plus que leur karma astral et causal à régler. À la mort astrale, ils accèdent au monde causal infiniment plus subtil et délicat. À la fin d'une période de temps déterminée par la loi cosmique, ces êtres évolués retournent alors sur *Hiranyaloka* ou sur une

autre planète astrale supérieure, renaissant dans un nouveau corps astral pour s'acquitter définitivement de leur karma astral.

« Mon fils, poursuivit Sri Yukteswar, tu peux désormais mieux comprendre que je suis ressuscité par décret divin en tant que sauveur pour les âmes réincarnées dans un corps astral après un séjour dans les sphères causales, plutôt que pour les âmes astrales qui arrivent de la terre. Si les âmes venues de la terre gardent des traces de karma matériel, elles ne peuvent accéder au niveau très élevé de planètes astrales telles qu'*Hiranyaloka*.

« De même que la plupart des humains n'ont pas appris, à travers les visions acquises dans leur méditation, à apprécier les joies et les avantages supérieurs de la vie astrale et désirent donc retourner, après la mort, aux plaisirs limités et imparfaits de la terre, de même, de nombreux êtres astraux, lors de la désintégration normale de leur enveloppe astrale, ne saisissent pas la qualité supérieure des joies spirituelles du monde causal et, concentrant leurs pensées sur le bonheur plus médiocre et grossier de l'astral, aspirent à retrouver le paradis astral. Ces êtres doivent donc se libérer de leur lourd karma astral avant de pouvoir s'assurer un séjour ininterrompu dans le monde causal de la pensée, qu'un simple voile sépare du Créateur.

« Ce n'est que lorsqu'un être n'éprouve plus le désir de jouir des expériences esthétiques du cosmos astral et n'est plus tenté d'y retourner qu'il réussit enfin à demeurer dans le monde causal. Après s'être acquittée complètement de son karma causal par la destruction de tous les germes des désirs passés, l'âme rejette alors le dernier des trois voiles de l'ignorance et, émergeant du réceptacle du corps causal, s'unit à l'Éternel.

« Comprends-tu maintenant ? me demanda le Maître avec un merveilleux sourire.

— Oui, grâce à vous. Les mots sont impuissants à vous exprimer toute ma joie et ma reconnaissance. »

Jamais un poème épique ou un autre récit ne m'avait procuré des connaissances aussi exaltantes. Les Écritures hindoues font mention des mondes causal et astral ainsi que des trois enveloppes corporelles de l'homme, mais ces pages me semblaient maintenant bien impersonnelles et dépourvues de sens comparées au témoignage chaleureux et authentique de mon Maître ressuscité ! Décidément, pour lui, il n'existait pas un seul « pays inconnu dont nul voyageur ne revient[374].»

« L'interpénétration des trois corps se manifeste de différentes manières dans la triple nature de l'homme, continua mon grand guru. Sur la terre, dans l'état de veille, l'homme est plus ou moins conscient de ses trois corps. Lorsqu'il est absorbé par des sensations gustatives, olfactives, tactiles, auditives ou visuelles, il utilise essentiellement son corps physique. Lorsqu'il se sert de son imagination ou de sa volonté, il utilise principalement son corps astral. Lorsque l'homme pense ou se plonge profondément dans l'introspection ou la méditation, c'est son être causal qui s'exprime. Les pensées cosmiques de génie se révèlent à l'homme qui est habitué à contacter son corps causal. D'une façon générale, un individu peut ainsi se définir comme "matériel", "actif", ou "intellectuel".

« Un homme s'identifie environ seize heures par jour à son corps physique. Ensuite, il dort. S'il rêve, il se trouve dans son corps astral, créant sans effort toutes sortes d'objets, comme le font les êtres astraux. Si le sommeil d'une personne est profond et sans rêves, celle-ci peut, l'espace de quelques heures, transférer sa conscience, ou son sens de l'identité

individuelle, dans le corps causal ; un tel sommeil est réparateur. La personne qui rêve est, elle, en contact avec son corps astral et non avec son corps causal et son sommeil n'est donc pas complètement reposant. »

J'observais affectueusement Sri Yukteswar pendant qu'il me donnait ces explications remarquables.

« Guru angélique, dis-je, votre corps est exactement semblable à celui sur lequel j'ai tellement pleuré à l'ashram de Puri.

— C'est vrai, mon corps actuel est la réplique, on ne peut plus fidèle, de l'ancien. Je le matérialise ou le dématérialise à volonté, beaucoup plus souvent que je ne le faisais sur terre. En le dématérialisant rapidement, je voyage maintenant instantanément, à la vitesse de la lumière, de planète en planète, en fait, du cosmos astral au causal ou au physique. »

Mon divin guru sourit.

« Bien que tu te sois déplacé très rapidement ces jours-ci, je n'ai eu aucune difficulté à te trouver à Bombay !

— Ô Maître, j'étais si profondément affligé par votre mort !

— En quoi suis-je donc mort ? N'y a-t-il pas là quelque contradiction ? » Les yeux de Sri Yukteswar se mirent à briller. Il me contempla avec amour et me dit d'un air amusé :

« Tu n'as fait que rêver sur cette terre où tu n'as vu que mon corps de songe. Plus tard, tu as inhumé cette image. Actuellement, mon corps de chair plus subtil - que tu vois en ce moment et que tu étreins si fort - est ressuscité sur une autre planète du songe divin, plus subtile que celle-ci. Un jour, ce corps et cette planète plus subtils, tissés de rêves, disparaîtront aussi, car ils ne sont pas non plus éternels. Toutes les bulles de rêves doivent finalement éclater à

l'instant du réveil ultime. Yogananda, mon fils, apprends à faire la différence entre le rêve et la Réalité ! »

Cette idée de résurrection védantique[375] m'émerveilla. J'étais confus d'avoir pleuré le Maître en voyant son corps sans vie à Puri. Je compris enfin que mon guru avait toujours été totalement éveillé en Dieu, qu'il percevait sa vie et sa mort sur terre, de même que sa résurrection actuelle, comme n'étant rien d'autre que la manifestation de la relativité des pensées divines dans le songe cosmique.

« Yogananda, je t'ai appris maintenant la vérité sur ma vie, ma mort et ma résurrection. Ne t'afflige plus à mon sujet, mais répands plutôt à travers le monde l'histoire de ma résurrection du songe divin, qu'est cette terre, au songe divin, qu'est cette autre planète où les âmes sont revêtues de corps astraux ! Un nouvel espoir naîtra dans le cœur de ces malheureux et insensés rêveurs de ce monde que la mort effraie.

— Oui, Maître ! »

Comme je serai heureux de partager avec d'autres ma joie de le savoir ressuscité ! pensai-je.

« Sur terre, poursuivit Sri Yukteswar, mes idéaux étaient trop élevés, s'accordant mal au caractère de la plupart des hommes. Je t'ai souvent réprimandé, plus que je ne l'aurais dû. Mais tu as surmonté l'épreuve. La force de ton amour a triomphé de ces réprimandes. »

Il ajouta tendrement :

« Aujourd'hui, je suis aussi revenu pour te dire que je n'aurai jamais plus ce regard sévère et critique. Plus jamais je ne te réprimanderai. »

Combien avais-je regretté la discipline de mon grand guru ! Chaque remontrance m'avait servi d'ange gardien, de

protection.

« Très cher Maître ! Je vous en prie, réprimandez-moi des millions de fois et aujourd'hui encore !

— Je ne le ferai plus jamais. »

Sa voix divine était solennelle avec toutefois un soupçon de gaieté.

« Toi et moi sourirons ensemble aussi longtemps que nos deux formes seront distinctes l'une de l'autre dans le songe divin de *maya*. Un jour viendra enfin où nous ne ferons plus qu'un dans le Bien-Aimé cosmique. Nos sourires seront alors Son sourire. Notre joie vibrera à l'unisson à travers l'Éternité pour se transmettre à toutes les âmes en harmonie avec Dieu ! »

Sri Yukteswar m'éclaira ensuite sur d'autres sujets que je ne peux révéler dans cet. Durant les deux heures qu'il passa avec moi dans la chambre d'hôtel de Bombay, il répondit à toutes mes questions. Un certain nombre de prophéties mondiales, qu'il énonça en ce jour de juin 1936, se sont déjà réalisées.

« À présent, je te quitte mon fils bien-aimé ! »

À ces mots, je sentis le corps de mon Maître se dissoudre dans mes bras qui l'encerclaient encore.

« Mon enfant ! »

Sa voix résonnait, vibrant au plus profond de mon âme.

« Chaque fois que tu seras plongé en *nirbikalpa samadhi* et que tu m'appelleras, je viendrai à toi en chair et en os, tout comme je l'ai fait aujourd'hui. »

Après m'avoir fait cette promesse céleste, Sri Yukteswar disparut de ma vue. D'une voix éthérée, à la fois ferme et douce, il répéta :

« Dis-le à tous ! Celui qui, par le *nirbikalpa samadhi*, saura que cette terre n'est qu'un songe de Dieu pourra venir sur la planète plus subtile d'*Hiranyaloka* et m'y retrouvera ressuscité dans un corps exactement semblable à mon corps terrestre. Yogananda, dis-le à tous ! »

La tristesse de la séparation m'avait quitté. La pitié et le chagrin, qui m'avaient accablé à la mort de mon Maître et qui avaient tellement perturbé ma paix intérieure, s'évanouirent à jamais. Telle une fontaine sacrée, une bienfaisante béatitude se déversa en moi, pénétrant par tous les pores dilatés de mon âme. Longtemps obstrués par la négligence, ces pores étaient maintenant largement ouverts et laissaient passer le courant pur de l'extase. Mes incarnations antérieures défilèrent devant mon œil spirituel comme les séquences d'un film. Le bon et le mauvais karma du passé se résorbèrent dans la lumière cosmique projetée autour de moi par la présence divine de mon Maître.

Dans ce chapitre de mon autobiographie, j'ai obéi aux directives de mon guru et j'ai répandu la bonne nouvelle, bien qu'elle risque une fois de plus de se heurter à une génération d'indifférents. La servilité est bien connue de l'homme et le désespoir ne lui est pas étranger ; toutefois, ces aberrations ne font pas partie de sa nature véritable. Dès qu'il en aura la volonté nécessaire, il sera sur la voie de la libération. L'homme a trop longtemps prêté l'oreille au froid pessimisme de ces conseillers qui lui répètent qu'il n'est que « poussière », sans tenir compte du caractère invincible de l'âme.

Je ne fus pas le seul à avoir eu le privilège de voir le Maître ressuscité.

Une des *chelas* de Sri Yukteswar, une femme âgée qu'on appelait affectueusement *Ma* (mère) habitait près de l'ermitage de Puri. Le Maître s'arrêtait souvent pour bavarder avec elle

lors de ses promenades matinales. Dans la soirée du 16 mars 1936, Ma se présenta à l'ashram et demanda à voir son guru.

Swami Sebananda, qui dirigeait maintenant l'ermitage de Puri, la regarda avec tristesse et lui dit :

« Le Maître est mort, il y a déjà une semaine !

— C'est impossible ! protesta-t-elle en souriant.

— Non, malheureusement ! »

Sebananda lui donna des détails de la cérémonie funèbre.

« Venez, dit-il, je vais vous conduire à sa tombe dans le jardin. »

Ma secoua la tête :

« Pour lui, il n'y a point de tombeau. Ce matin, à dix heures, il est passé devant ma maison, selon son habitude. Pendant de longues minutes, j'ai parlé avec lui dans la clarté du soleil.

« "Venez ce soir à l'ashram" m'a-t-il dit.

« Et me voici ! Bénis soient mes cheveux blancs ! L'immortel guru voulait me faire comprendre que c'est dans un corps transcendant qu'il m'est apparu ce matin ! »

Sebananda, stupéfait, s'agenouilla devant elle :

« Ma, dit-il, de quel grand poids vous soulagez mon cœur ! Il est ressuscité ! »

CHAPITRE 44

EN VISITE CHEZ LE MAHATMA GANDHI

« Soyez les bienvenus à Wardha ! »

C'est par ces paroles cordiales que Mahadev Desai, le secrétaire du Mahatma Gandhi, nous accueillit, Mlle Bletsch, M. Wright et moi. Il offrit à chacun de nous des écheveaux de *khaddar* (coton filé à domicile). Notre petit groupe venait juste de débarquer à la gare de Wardha, très tôt, un matin d'août, tout heureux d'oublier la poussière et la chaleur du train. Après avoir déposé nos bagages sur un chariot à bœufs, nous prîmes place dans une voiture découverte avec M. Desai et ses compagnons : Babasaheb Deshmukh et le docteur Pingale. Après un court trajet sur les chemins de campagne boueux, nous arrivâmes à « Maganvadi », l'ashram du saint homme politique de l'Inde.

M. Desai nous conduisit immédiatement au bureau du Mahatma Gandhi que nous trouvâmes assis, les jambes croisées, la plume à la main, un bout de papier dans l'autre et, sur son visage, un large sourire irrésistible et chaleureux !

« Bienvenue » griffonna-t-il en hindi.

C'était lundi, son jour de silence hebdomadaire.

Bien que ce fût notre première rencontre, nous nous sourîmes affectueusement. En 1925, le Mahatma nous avait fait l'honneur de visiter l'école de Ranchi et d'inscrire dans le livre d'or des commentaires élogieux.

Le saint - un petit homme fluet pesant à peine cinquante kilos - irradiait la santé physique, mentale et spirituelle. Dans ses doux yeux bruns brillaient l'intelligence, la sincérité et le discernement. Cet homme d'État était sorti victorieux d'innombrables batailles juridiques, sociales et politiques. Nul autre dirigeant n'a réussi à gagner le cœur de son peuple comme l'a fait Gandhi, dévoué à la cause des millions d'illettrés de l'Inde. Ils l'ont honoré en lui attribuant spontanément le titre glorieux de Mahatma[376] « grande âme ». C'est pour eux que Gandhi ne portait qu'un pagne - objet de tant de caricatures - qui symbolisait son union avec les masses opprimées n'ayant pas les moyens de s'offrir autre chose.

« Les résidents de l'ashram sont à votre entière disposition. Faites appel à eux pour tout ce dont vous aurez besoin. » Avec son habituelle courtoisie, le Mahatma me tendit cette note écrite en toute hâte, alors que M. Desai s'apprêtait à mener notre groupe à la maison des invités.

Notre guide nous conduisit à travers des vergers et des champs fleuris jusqu'à une maison au toit de tuiles et aux fenêtres à petits carreaux. M. Desai nous dit que le puits devant la maison, d'un diamètre de huit mètres, servait à abreuver le bétail. À côté, se trouvait une meule en ciment qui servait au battage du riz. Le mobilier de chacune de nos petites chambres se bornait au strict minimum : un lit de cordes tressées à la main. La cuisine, blanchie à la chaux, s'enorgueillissait d'un robinet dans un coin et d'un petit foyer pour cuisiner dans l'autre. Des sons bucoliques parvinrent à nos oreilles : le croassement des corbeaux, le pépiement des moineaux, le mugissement du bétail et les coups de ciseaux des tailleurs de pierre.

Remarquant le journal de voyage de M. Wright, M. Desai l'ouvrit et inscrivit sur une page la liste des vœux du *satyagraha*[377], vœux prononcés par tous les loyaux adeptes du *Mahatma* (les *satyagrahis*) :

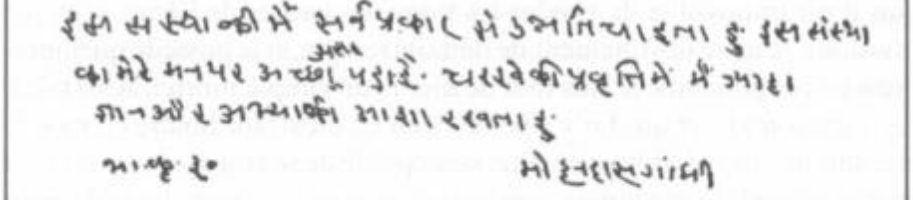
> Non-violence, vérité, honnêteté, célibat, non-possession, travail physique, contrôle du palais, absence de crainte, respect de toutes les religions, *swadeshi* (usage des produits fabriqués localement), affranchissement de l'état d'intouchabilité. Ces onze vœux doivent être observés dans un esprit d'humilité.

(Gandhi signa lui-même cette page le lendemain et inscrivit la date du 27 août 1935.)

Deux heures après notre arrivée, nous fûmes invités à déjeuner. Le Mahatma était déjà assis sous le porche de l'ashram, dans la cour, en face de son bureau. Environ vingt-cinq *satyagrahis*, les pieds nus, étaient accroupis devant des assiettes et des timbales de cuivre. Après une prière récitée en commun, des *chapatis* (pains de froment sans levain) tartinés de ghee, du *talsari* (légumes bouillis et coupés en dés) et de la confiture de citron furent servis sur de grands plats de cuivre.

REPAS À L'ASHRAM DU MAHATMA GANDHI À WARDHA
Yogananda lit une note que Gandhi (*à droite*) vient de lui écrire (c'était un lundi, jour où le Mahatma observait le silence). Le jour suivant, le 27 août 1935, à la demande de Gandhi, Sri Yogananda l'initia au *Kriya Yoga*.

ÉCRITURE DU MAHATMA GANDHI, EN HINDI



Lors de sa visite à la Yogoda Satsanga Brahmacharya Vidyalaya de Ranchi, en Inde, école secondaire où l'on enseigne le yoga, le Mahatma Gandhi a aimablement écrit ce qui suit dans le livre d'or :

« Cette institution m'a profondément impressionné. Je nourris les plus grands espoirs de voir à l'avenir cette école encourager l'usage du rouet. »

17 septembre 1925 [signé] Mohandas Gandhi

Le Mahatma mangeait des *chapatis*, des betteraves bouillies, quelques légumes crus ainsi que des oranges. Au bord de son assiette, il y avait plusieurs feuilles de *neem* très amères, réputées pour purifier le sang. Il en prit une cuillerée qu'il déposa dans mon assiette. Je réussis à l'avaler avec de l'eau et cela me rappela mon enfance lorsque ma mère m'obligeait à avaler ce remède tellement amer. Toutefois, Gandhi mangeait la pâte de *neem* par petites bouchées, sans la moindre répugnance.

Cet incident anodin m'apprit à quel point le Mahatma pouvait à volonté détacher son esprit des sens. Il me revint en mémoire cette fameuse appendicectomie qu'il avait subie il y a quelques années. Refusant toute anesthésie, le saint avait bavardé joyeusement avec ses disciples durant toute la durée de l'intervention chirurgicale, son sourire paisible étant la preuve de son indifférence à la douleur.

Dans l'après-midi, j'eus l'occasion de m'entretenir avec une célèbre disciple de Gandhi, Mlle Madeleine Slade, fille d'un amiral anglais, qui se faisait appeler Mira Behn[378]. Son visage calme et énergique s'illumina tandis qu'elle me parlait avec enthousiasme de ses activités quotidiennes, dans un excellent hindi.

« La reconstruction rurale est un travail qui procure beaucoup de satisfaction ! Chaque matin, dès cinq heures, plusieurs d'entre nous vont aider les villageois des environs pour leur enseigner les règles élémentaires d'hygiène. Nous tenons à nettoyer nous-mêmes leurs latrines et leurs huttes de terre au toit de chaume. Les paysans sont illettrés, nous ne pouvons les éduquer qu'en donnant l'exemple ! » dit-elle en riant gaiement.

Je regardais avec admiration cette Anglaise de haute naissance qui grâce à une véritable humilité chrétienne

accomplissait les basses besognes réservées généralement aux seuls « intouchables ».

« Je suis arrivée en Inde en 1925, me confia-t-elle. Dans ce pays, j'ai vraiment l'impression d'être "revenue à la maison". Je serais tout à fait incapable de retourner à mon ancienne vie et à mes occupations passées. »

Puis, notre conversation s'orienta un moment sur l'Amérique.

« Je suis toujours heureuse et surprise, dit-elle, de constater l'intérêt profond que la plupart des Américains qui visitent l'Inde portent à la spiritualité[379]. »

Aussitôt après, Mira Behn se remit à travailler à son *charka* (rouet). Grâce aux efforts soutenus du Mahatma, les *charkas* étaient maintenant omniprésents dans toute l'Inde rurale.

Gandhi avait de profondes raisons d'ordre économique et culturel pour encourager le rétablissement des industries locales, cependant il n'était pas opposé au progrès. Les machines, les trains, les automobiles et le télégraphe jouèrent un rôle important dans son œuvre colossale ! Cinquante ans de vie publique passés, tant en prison qu'en liberté, à lutter quotidiennement pour des détails pratiques et à affronter les dures réalités du monde politique ne firent qu'accroître sa pondération, son ouverture d'esprit, son bon sens et son analyse humoristique du pittoresque spectacle humain.

À dix-huit heures, notre trio fut invité à souper par Babasaheb Deshmukh. À dix-neuf heures, nous étions de retour à l'ashram de Maganvadi pour la prière du soir et nous montâmes sur le toit où trente *satyagrahis* étaient réunis en demi-cercle autour de Gandhi. Il se tenait accroupi sur une natte de paille, une ancienne montre de gousset placée devant lui. Le soleil couchant jetait ses derniers rayons sur les palmiers et les banians. Les murmures nocturnes et le chant

des grillons se faisaient déjà entendre. L'atmosphère baignait dans une sérénité absolue et j'étais transporté de joie.

M. Desai conduisit un chant solennel, avec les refrains repris en chœur, puis il y eut une lecture de la Gita. Le Mahatma me fit signe de réciter la prière finale. Une merveilleuse harmonie de pensée et d'aspiration divine régnait alors entre nous. Cette méditation sur le toit de Wardha sous la voûte étoilée restera à jamais gravée dans ma mémoire.

À vingt heures précises, Gandhi mit fin à sa période de silence. L'œuvre monumentale de sa vie exigeait de lui une stricte répartition de son temps.

« Bienvenue, Swamiji ! »

Cette fois, l'accueil du Mahatma se fit oralement. Nous étions redescendus du toit et avions rejoint son bureau sobrement meublé de nattes carrées (aucune chaise), d'un bureau bas garni de livres, de papiers et de quelques plumes ordinaires (aucun porte-plume) ; une horloge banale émettait son tic-tac dans un coin de la pièce. Une aura omniprésente de paix et de dévotion imprégnait les lieux. Gandhi nous fit la faveur d'un de ses sourires si captivants, si insondables, de sa bouche édentée.

« Voilà des années, expliqua-t-il, j'ai établi une journée de silence hebdomadaire afin d'avoir plus de temps pour m'occuper de ma correspondance. Mais, maintenant, ces vingt-quatre heures de silence répondent à un besoin spirituel vital. Un temps de silence périodique n'est pas une torture, mais une bénédiction. »

J'acquiesçai de tout cœur[380]. Le Mahatma m'interrogea sur l'Amérique et sur l'Europe. Nous discutâmes de l'Inde et des problèmes mondiaux.

« Mahadev, dit Gandhi, lorsque M. Desai pénétra dans son bureau, veuillez prendre des dispositions avec l'Hôtel de Ville afin que Swamiji puisse y faire un discours sur le yoga demain soir. »

Alors que je lui souhaitais bonne nuit, le Mahatma me tendit avec prévenance une bouteille d'huile de citronnelle.

« Les moustiques de Wardha ne veulent rien savoir de l'*ahimsa*[381], Swamiji » me dit-il en riant.

Tôt, le lendemain matin, notre groupe prit un petit-déjeuner composé de porridge au blé entier avec de la mélasse et du lait. À dix heures trente, nous fûmes convoqués sous le porche de l'ashram pour déjeuner avec Gandhi et les *satyagrahis*. Ce jour-là, le menu se composait de riz complet, d'un nouveau choix de légumes ainsi que de graines de cardamome.

À midi, je disposai de mon temps libre pour me promener sur les terres de l'ashram où quelques vaches paisibles broutaient imperturbablement. La protection des vaches était une passion chez Gandhi.

« Pour moi, la vache représente dans l'univers toutes les espèces qui sont inférieures à l'être humain. Ainsi, elle amène l'homme à être davantage bienveillant à l'égard des créatures qui n'appartiennent pas à sa propre espèce, expliquait le Mahatma. À travers la vache, l'homme est encouragé à réaliser son identité avec tout ce qui vit. Je comprends très bien pourquoi les anciens rishis ont choisi de la glorifier. En Inde, la vache est le meilleur symbole car elle procure l'abondance. Non seulement elle donne du lait, mais elle rend aussi possible l'agriculture. De plus, elle est une ode à la pitié, car c'est bien la pitié qu'inspire ce doux animal. Elle sert de deuxième mère à des millions d'êtres humains. La protection de la vache, c'est la protection de toutes les

créatures de Dieu privées de la parole. L'appel de l'espèce inférieure de la création est d'autant plus puissant qu'il est muet[382]. »

L'hindou orthodoxe est astreint à certains rites quotidiens. L'un d'eux est le *Bhuta Yajna*, une offrande de nourriture au règne animal par lequel l'homme assume ses obligations envers des formes moins évoluées de la création - instinctivement soumises à l'identification avec le corps (illusion dont l'homme est également affligé), mais privées de la faculté libératrice de la raison dont jouit l'être humain.

Bhuta Yajna renforce ainsi la disposition de l'homme à aider les plus faibles. À son tour, il bénéficiera d'innombrables marques de sollicitude de la part d'êtres invisibles plus évolués. L'humanité a aussi des devoirs envers la nature qui lui prodigue ses bienfaits sur terre, dans les mers et dans le ciel. Le manque de communication entre la nature, les animaux, l'homme et les anges de l'astral est un obstacle à l'évolution que la pratique quotidienne des *yajnas*, ou rituels d'amour silencieux, aide à surmonter.

Les deux autres *yajnas* quotidiens sont : *Pitri* et *Nri*. *Pitri Yajna* est une offrande faite aux ancêtres : symbole de la reconnaissance par l'homme de sa dette envers les générations passées dont l'immense sagesse illumine aujourd'hui l'humanité. *Nri Yajna* est une offrande de nourriture faite à des inconnus ou aux pauvres : symbole des responsabilités présentes de l'homme, de ses devoirs envers ses contemporains.

En début d'après-midi, j'accomplis un *Nri Yajna* de bon voisinage en rendant visite à l'ashram de Gandhi destiné aux petites filles. M. Wright m'accompagna en voiture pour ce trajet de dix minutes. Des petits visages épanouis comme des fleurs jaillissaient au-dessus des longs saris multicolores ! À

la fin de la brève allocution en hindi[383] que je prononçai à l'extérieur de l'ashram, les cieux déversèrent soudain sur nous des trombes d'eau. M. Wright et moi grimpâmes en riant dans la voiture pour retourner rapidement à Maganvadi à travers des rideaux argentés de pluie tropicale d'une rare intensité.

Revenant à la maison des invités, je fus à nouveau frappé par l'absolue simplicité et par l'évident esprit de sacrifice que l'on retrouvait partout. Gandhi fit vœu de détachement dans les débuts de sa vie conjugale. Renonçant à l'exercice lucratif de sa profession d'avocat qui lui rapportait un revenu annuel de plus de vingt mille dollars, le Mahatma distribua tous ses biens aux pauvres.

Sri Yukteswar avait coutume de se moquer gentiment de la conception erronée que la plupart des gens se font du renoncement :

« Un mendiant ne peut renoncer à la richesse, disait le Maître. Si un homme se plaint en disant : "mon commerce est en faillite, ma femme m'a quitté, je vais renoncer à tout et entrer au monastère", de quel sacrifice s'agit-il ? Il n'a pas renoncé à la richesse, ni à l'amour, ce sont plutôt eux qui ont renoncé à lui ! »

Par contre, des saints comme Gandhi n'ont pas seulement fait de réels sacrifices matériels, ils ont également renoncé à tout motif égoïste, à tout but personnel, pour se mettre entièrement au service de l'humanité.

Kasturbai, la remarquable épouse du Mahatma, ne fit aucune objection lorsque ce dernier omit de mettre de côté une partie de sa fortune pour assurer sa sécurité et celle de leurs enfants. Mariés très jeunes, Gandhi et son épouse firent vœu de chasteté après la naissance de leurs quatre fils[384]. Paisible héroïne du drame intense de leur vie commune,

Kasturbai suivit son mari en prison, partagea ses jeûnes de trois semaines aussi bien que ses innombrables responsabilités. Elle rendit à Gandhi l'hommage suivant :

> Je vous remercie de m'avoir accordé le privilège d'être votre compagne de vie et votre collaboratrice. Je vous suis également reconnaissante de m'avoir accordé le plus parfait mariage qui soit, fondé sur le *brahmacharya* (maîtrise de soi) et non sur la sexualité. Je vous remercie de m'avoir considérée comme votre égale dans votre œuvre consacrée à l'Inde. Je vous remercie de ne pas avoir été l'un de ces maris qui passent leur temps à jouer, à parier aux courses, à courtiser les femmes, à boire et à chanter, et qui se lassent de leur épouse et de leurs enfants comme un petit garçon se lasse rapidement de ses jouets. Je vous sais gré aussi de ne pas avoir été l'un de ces maris qui consacrent leur temps à s'enrichir en exploitant le travail d'autrui !
>
> Combien je vous suis reconnaissante d'avoir préféré Dieu et la patrie à la corruption, d'avoir eu le courage de vos convictions ainsi qu'une foi totale et implicite en Dieu. Combien je suis heureuse d'avoir eu un époux qui a fait passer Dieu et sa patrie avant moi. Tout comme je vous suis reconnaissante d'avoir toléré mes travers de jeunesse lorsque je me plaignais et me révoltais contre les changements que vous introduisiez dans notre mode de vie en nous faisant passer de l'abondance à l'austérité.
>
> Enfant, j'ai vécu dans la maison de vos parents. Votre mère était une femme remarquable et bonne. Elle m'éduqua et m'enseigna comment devenir une épouse brave et courageuse et comment conserver l'amour et le respect de son fils, mon futur mari. Les années s'écoulèrent et vous êtes devenu le chef politique bien-

aimé de l'Inde. Je n'ai jamais craint d'être une épouse rejetée par son mari après que celui-ci a gravi les échelons du pouvoir, comme cela arrive si souvent dans d'autres pays. J'ai toujours su que nous serions mari et femme jusqu'à la mort.

Durant de nombreuses années, Kasturbai exerça les fonctions de trésorière des fonds publics que le Mahatma, idolâtré de tous, fut à même de récolter par millions. De nombreuses anecdotes humoristiques circulaient en Inde sur la grande inquiétude des maris dont les épouses allaient, parées de bijoux, assister aux réunions de Gandhi. La voix magique du Mahatma, plaidant pour les opprimés, attirait en effet comme un aimant les bracelets d'or et les colliers de diamants qui passaient instantanément des bras ou du cou des dames riches dans les paniers de la quête !

Un jour, Kasturbai, trésorière des fonds publics, ne put justifier une dépense de quatre roupies. Gandhi, selon la règle, publia une vérification des comptes dans laquelle il signala impitoyablement qu'il manquait quatre roupies à cause d'une dépense injustifiée de son épouse.

J'ai souvent raconté cette histoire à mes étudiants américains. Un soir, dans l'assistance, une femme s'exclama scandalisée :

« Mahatma ou non, s'il avait été mon mari, je lui aurais mis un œil au beurre noir pour m'avoir de la sorte inutilement insultée en public !»

Après avoir échangé des propos dans la bonne humeur sur les différences entre les épouses américaines et les épouses hindoues, j'expliquai ceci :

« Madame Gandhi ne considérait pas le Mahatma comme son mari, mais comme son guru, qui avait le droit de la réprimander, même pour des erreurs insignifiantes. Quelque

temps après cette réprimande publique, Gandhi fut condamné à la prison pour des raisons politiques. Comme il prenait calmement congé de sa femme, elle se jeta à ses pieds. "Maître, dit-elle humblement, si jamais je vous ai offensé, ayez la bonté de me pardonner." »

Ayant pris au préalable un rendez-vous, je me présentai à quinze heures, cet après-midi-là, au bureau du Mahatma, ce saint qui avait miraculeusement réussi à faire de sa propre épouse sa loyale disciple ! Gandhi m'accueillit avec son inoubliable sourire.

« Mahatmaji, dis-je, en m'accroupissant à côté de lui sur la natte dépourvue de coussins, donnez-moi, je vous prie, votre définition de *ahimsa*.

— Renoncer à faire du mal à toute créature vivante, en pensée ou en acte.

— C'est un noble idéal, mais les gens demanderont toujours : "Ne peut-on pas tuer un cobra pour protéger un enfant ou pour se protéger soi-même ?"

— Je ne pourrais tuer un cobra sans manquer à deux de mes vœux : l'absence de crainte et l'interdiction de tuer. Je préférerais tenter intérieurement de calmer le serpent par des vibrations d'amour. Je ne peux vraiment pas compromettre mes principes en les adaptant aux circonstances. »

Et, avec une délicieuse franchise, il ajouta :

« Je dois avouer que je ne pourrais pas avoir une conversation aussi sereine si j'avais un cobra en face de moi ! »

Je remarquai sur son bureau plusieurs livres récents, écrits par des Occidentaux, sur les régimes alimentaires.

« Oui, le régime alimentaire a son importance dans le mouvement Satyagraha - comme partout ailleurs, ajouta-t-il

en riant. Étant donné que je préconise la continence complète pour les *satyagrahis*, je suis toujours en quête du meilleur régime pour les célibataires. On doit maîtriser son palais avant de maîtriser son instinct de procréation. Être à moitié affamé ou suivre un régime déséquilibré ne sont pas des solutions valables. Après avoir vaincu intérieurement sa gourmandise, le *satyagrahi* doit continuer à suivre un régime végétarien rationnel, comprenant toutes les vitamines, minéraux et calories dont il a besoin. En utilisant la sagesse intérieure et extérieure en matière d'alimentation, le *satyagrahi* saura facilement convertir le fluide sexuel en énergie vitale pour tout le corps. »

Le Mahatma et moi échangeâmes nos connaissances en matière de substituts de la viande :

« L'avocat en est un excellent, lui dis-je. Il pousse beaucoup d'avocatiers près de mon centre en Californie. »

Le visage de Gandhi s'illumina.

« Je me demande si on pourrait en faire pousser à Wardha ? Les *satyagrahis* seraient ravis d'avoir un nouvel aliment.

— Je vous en enverrai quelques plants de Los Angeles, lui dis-je avant d'ajouter : les œufs sont une importante source de protéines ; sont-ils interdits aux *satyagrahis* ?

— Non, pas les œufs non fécondés. »

Le Mahatma rit de bon cœur au rappel d'un souvenir :

« Je les avais interdits pendant des années ; même maintenant je n'en mange pas. Une de mes belles-filles souffrait de malnutrition et se mourait ; son médecin insistait pour qu'elle consomme des œufs. Je m'y étais opposé et lui suggérai plutôt de lui prescrire un aliment de substitution.

« "Gandhiji, dit le médecin, les œufs non fécondés ne contiennent pas de germes de vie ; vous ne tuez pas si vous

en mangez."

« Je fus alors bien content d'autoriser ma belle-fille à manger des œufs. Et cette dernière se rétablit très vite. »

La veille, Gandhi avait exprimé le désir d'être initié au *Kriya Yoga* de Lahiri Mahasaya. Je fus touché par l'ouverture d'esprit et la curiosité intellectuelle du Mahatma. Il était comme un enfant dans sa quête divine en faisant preuve de cette pure réceptivité que Jésus a tant aimé chez les enfants, « le Royaume des cieux leur appartient ».

L'heure de la leçon promise arriva. Plusieurs *satyagrahis* entrèrent dans la pièce : M. Desai, le docteur Pingale et plusieurs autres qui souhaitaient apprendre la technique du *Kriya*.

J'enseignai d'abord à mon petit groupe les exercices physiques du Yogoda. Le corps est divisé mentalement en vingt parties et, par la volonté, on envoie de l'énergie dans chacune d'elles, l'une après l'autre. Bientôt, chacun se mit à vibrer devant moi comme un moteur humain. Il était facile d'observer l'effet de ces vibrations d'énergie sur les vingt parties du corps de Gandhi qui, presque à tout moment, restait complètement exposé à la vue de tous. Sa grande maigreur n'était pas déplaisante à voir car sa peau était lisse et sans rides[385].

Ensuite, j'initiai le groupe à la technique libératrice du *Kriya Yoga*.

Le Mahatma étudia avec beaucoup de respect toutes les religions du monde. Les écrits sacrés des Jaïns, le Nouveau Testament et les œuvres sociologiques de Tolstoï[386] furent les trois principales sources d'inspiration de sa doctrine de la non-violence. Il définit ainsi son credo :

Je crois que la Bible, le Coran et le Zend-Avesta[387] sont d'inspiration divine tout comme les Védas. Je crois en l'institution des Gurus, mais, à notre époque, des millions de personnes doivent se passer d'un Guru parce qu'il est rare de trouver ce mélange de pureté absolue et d'érudition parfaite. Cependant, on ne doit jamais désespérer de connaître la vérité sur sa religion, car les fondements de l'hindouisme, comme ceux de toutes les grandes religions, sont immuables et faciles à comprendre.

Comme tout hindou, je crois en un Dieu unique, à la réincarnation et au salut... Je ne peux pas mieux décrire mes sentiments envers l'hindouisme qu'en les comparant à ceux que m'inspire ma propre épouse.

Elle m'émeut comme aucune autre femme au monde ne le fait. Non qu'elle soit sans défauts ; j'oserais même dire qu'elle en a plus que je ne lui en trouve moi-même. Mais le sentiment d'un lien indissoluble est bien présent entre nous. Je ressens la même chose envers l'hindouisme, malgré toutes ses lacunes et ses erreurs. Rien ne me réjouit davantage que la musicalité de la *Gita* ou du *Ramayana* de Tulsidas. Lorsque j'ai cru que ma dernière heure était arrivée, la *Gita* fut mon réconfort.

L'hindouisme n'est pas une religion exclusive. Il s'y trouve assez de place pour l'adoration de tous les prophètes du monde[388]. Ce n'est pas une religion missionnaire dans le sens habituel du terme. Il ne fait aucun doute que l'hindouisme a assimilé de nombreux groupes en son sein, mais cette assimilation s'est faite de manière graduelle et imperceptible. L'hindouisme apprend à chaque homme à vénérer Dieu selon sa propre foi ou dharma[389] et ainsi à vivre en paix avec toutes les religions.

Gandhi écrivit ce qui suit à propos du Christ :

« Je suis certain que s'il vivait maintenant parmi les hommes, il bénirait la vie de beaucoup de gens qui, peut-être, n'ont jamais entendu parler de lui... tout comme il est écrit : "Non pas ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur !... mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père[390]." Par l'exemple de sa propre vie, Jésus a donné à l'humanité un but sublime, un objectif unique auquel nous devrions tous aspirer. Je crois qu'il n'appartient pas seulement au christianisme, mais au monde entier, à toutes les nations et à toutes les races. »

Lors de ma dernière soirée à Wardha, je pris la parole à la réunion organisée par M. Desai à l'Hôtel de Ville. La salle était remplie au maximum de sa capacité ; environ 400 personnes étaient réunies pour écouter ma conférence sur le yoga. Je parlai d'abord en hindi et ensuite en anglais. Notre petit groupe revint à l'ashram juste à temps pour souhaiter rapidement bonne nuit au Mahatma, plongé en toute quiétude dans sa correspondance.

Quand, le lendemain, je me levai à cinq heures du matin, il faisait encore nuit. Le village était déjà animé : d'abord un char à bœufs s'arrêta devant la porte de l'ashram, puis un paysan passa en portant sur la tête son lourd fardeau en équilibre précaire. Après le petit-déjeuner, notre trio alla voir Gandhi pour lui faire nos *pranams* d'adieu. Le saint avait l'habitude de se lever à quatre heures pour sa prière du matin.

« Adieu, Mahatmaji »

Je m'agenouillai pour toucher ses pieds.

« L'Inde est en sécurité sous votre garde. »

Depuis mon séjour idyllique à Wardha, bien des années se sont écoulées. La terre, les océans et les cieux ont été

assombris par un monde en guerre. Seul, parmi les grands dirigeants, Gandhi a proposé l'alternative de la non-violence au pouvoir armé. Pour redresser les torts et les injustices, le Mahatma a utilisé la non-violence, laquelle a toujours prouvé son efficacité. Il énonça sa doctrine en ces termes :

> J'ai constaté que la vie persiste au milieu de la destruction. Par conséquent, il doit exister une loi supérieure à celle de la destruction. C'est seulement sous cette loi qu'une société bien organisée serait concevable et la vie digne d'être vécue.
>
> Si c'est la loi de la vie que nous choisissons, nous devons l'appliquer dans notre existence quotidienne. Partout où il y a des guerres, partout où nous sommes confrontés à un adversaire, conquérons-le par notre amour. J'ai découvert que, dans ma propre vie, la loi infaillible de l'amour avait été bien plus efficace que celle de la destruction.
>
> En Inde, nous avons la preuve visible de l'efficacité de cette loi à la plus grande échelle possible. Je ne prétends pas que la non-violence ait rallié les 360 millions d'Indiens, mais j'affirme qu'elle a pénétré les masses plus profondément que n'importe quelle autre doctrine, et ceci en un temps extrêmement court.
>
> Un entraînement acharné est nécessaire pour atteindre un état conscient de non-violence. C'est une vie de discipline semblable à celle d'un soldat. On n'atteint l'état parfait que lorsque l'esprit, le corps et la parole sont bien coordonnés. Il y aurait une solution à tout problème si nous étions résolus à faire des lois de la vérité et de la non-violence, la loi de la vie.

La marche funeste des événements politiques mondiaux révèle inexorablement que, sans vision spirituelle, les peuples périssent. La science, si ce n'est la religion, a fait prendre

conscience à l'humanité du manque de sécurité, voire du manque de substance, de toutes les valeurs matérielles. Vers quoi l'homme peut-il maintenant se tourner sinon vers sa Source, son Origine, l'Esprit divin qui est en lui ?

Quand on étudie l'Histoire, on peut raisonnablement conclure que les problèmes humains n'ont pas été résolus par l'usage de la force brutale. La Première Guerre mondiale a créé un redoutable karma qui, en faisant boule de neige, a provoqué la Seconde Guerre mondiale. Il n'y a que la chaleur de la fraternité qui puisse faire fondre la colossale boule de neige de ce karma sanguinaire qui, sans cela, risque de grossir encore plus et d'entraîner la troisième guerre mondiale. Trinité funeste du vingtième siècle ! Utiliser la loi de la jungle pour résoudre les conflits au lieu de faire appel à la raison humaine ramènera, en effet, la terre au niveau de la jungle. Si nous ne pouvons être frères dans la vie, alors nous le serons dans la mort violente. Ce n'est pas pour en arriver à pareille ignominie que Dieu, dans tout Son amour, a permis à l'homme de découvrir le secret de l'énergie atomique !

La guerre et les crimes ne paient jamais. Les milliards de dollars partis en fumée dans les explosions des bombes auraient permis l'édification d'un monde nouveau, presque entièrement libéré des maladies et surtout de la pauvreté. La peur, le chaos, la famine, la corruption, la *danse macabre* ne règneraient plus alors sur terre, mais au contraire la paix, la prospérité et des connaissances toujours plus vastes.

La voie de la non-violence de Gandhi fait appel au niveau de conscience le plus élevé de l'homme. Que les nations s'unissent, non plus dans la mort mais pour la vie, non plus dans la destruction mais pour construire, non plus dans la haine mais pour réaliser le miracle fécond de l'amour.

« Il faut pardonner quel que soit le tort que l'on vous a fait, enseigne le Mahabharata. Il a été dit que la survie des espèces est due au fait que l'homme soit capable de pardonner. Le pardon est sainteté ; le pardon maintient la cohésion de l'univers. Le pardon est la plus grande des puissances, le pardon est sacrifice ; le pardon est paix de l'esprit. Le pardon et la douceur sont les qualités caractérisant ceux qui sont maîtres d'eux-mêmes. Ils représentent une vertu éternelle. »

La non-violence est le prolongement naturel de la loi du pardon et de l'amour. « Si la perte de vies humaines devenait nécessaire dans une guerre juste, proclame Gandhi, on devrait se préparer, comme le fit Jésus, à verser son propre sang et non celui d'autrui. Il y aurait alors certainement moins de sang versé dans le monde. »

Des poèmes épiques seront un jour composés à la gloire des *satyagrahis* indiens qui ont résisté à la haine par l'amour, à la violence par la non-violence et qui ont accepté de se faire massacrer sans merci plutôt que de répondre par les armes. En certaines circonstances historiques, il arriva que leurs adversaires jettent à terre leurs fusils et s'enfuient honteux, ébranlés au plus profond d'eux-mêmes en voyant des hommes placer la vie d'autrui au-dessus de la leur.

« S'il le faut, j'attendrai des siècles, disait Gandhi, plutôt que de chercher à libérer mon pays par des moyens sanglants. » La Bible nous avertit : « Tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée[391]. » Le Mahatma écrivit :

> Je me définis comme un nationaliste, mais mon nationalisme est aussi vaste que l'univers. Il inclut toutes les nations de la terre[392]. Mon nationalisme inclut le bien-être de tout l'univers. Je ne veux pas que mon Inde s'élève sur les cendres d'autres nations. Je ne veux pas que l'Inde exploite un seul être humain. Je veux que l'Inde soit

puissante dans le but de partager sa force avec les autres nations. Ce n'est pas le cas aujourd'hui des nations d'Europe qui ne partagent pas la leur.

Lorsque le président Wilson énonça ses quatorze magnifiques points, il ajouta : « Après tout, si nos efforts pour obtenir la paix échouent, nous pourrons toujours avoir recours à notre force armée. » Je veux renverser cette position et dire : « Nos armes ont déjà échoué. Essayons maintenant d'innover ; misons sur la force de l'amour et sur Dieu car c'est la seule vérité. » Lorsque nous y parviendrons, nous n'aurons besoin de rien d'autre.

En formant des milliers d'authentiques *satyagrahis* (ceux qui ont adhéré aux onze vœux rigoureux mentionnés au début de ce chapitre) qui répandent à leur tour son message, en éduquant avec une patience infinie les masses indiennes afin qu'elles comprennent les avantages spirituels et, tôt ou tard, matériels de la non-violence, en armant son peuple avec les armes de la non-violence - non collaboration avec l'injustice, détermination à supporter les affronts, la prison, voire la mort plutôt que de recourir aux armes -, en suscitant la sympathie du reste du monde à cause des nombreux *satyagrahis* devenus des martyrs héroïques, Gandhi a illustré de manière spectaculaire le caractère pratique de la non-violence et son réel pouvoir de résoudre les conflits sans recourir à la guerre.

Par la non-violence, Gandhi a obtenu pour son pays un plus grand nombre de concessions politiques qu'aucun autre dirigeant n'a jamais obtenu pour le sien par les armes. Les méthodes de non-violence pour éradiquer les erreurs et le mal ont été remarquablement appliquées non seulement sur la scène politique, mais dans le domaine plus délicat et plus

complexe des réformes sociales de l'Inde. Gandhi et ses partisans ont fait cesser beaucoup d'anciens conflits entre hindous et musulmans. Des centaines de milliers de musulmans considèrent le Mahatma comme leur chef. Les intouchables ont trouvé en lui leur champion intrépide et victorieux. « Si je dois me réincarner à nouveau, écrivit Gandhi, je souhaiterais être un paria parmi les parias, parce qu'alors je serais mieux placé pour les aider. »

En vérité, le Mahatma est une « grande âme », mais ce sont des millions d'illettrés qui ont eu la perspicacité de lui conférer ce titre. Ce noble prophète est honoré dans son propre pays. Le paysan le plus humble a été capable de s'élever à la hauteur des attentes de Gandhi. Le Mahatma croyait fermement à la noblesse inhérente à tout homme. Les inévitables échecs ne l'ont jamais rebuté. « Même si l'adversaire se montre déloyal vingt fois, écrivit-il, le *satyagrahi* est disposé à lui faire confiance la vingt et unième fois, car une foi absolue en l'humanité est l'essence même de son credo[393]. »

« Mahatmaji, vous êtes un homme d'exception. Vous ne devez pas vous attendre à ce que tout le monde agisse comme vous, observa un jour quelqu'un de manière critique.

— Il est curieux de voir à quel point nous pouvons nous illusionner sur nous-mêmes en pensant que le corps peut être perfectionné, mais qu'il est impossible de révéler les pouvoirs cachés de l'âme, répliqua Gandhi. Je tente obstinément de démontrer que, si je possède quelques-uns de ces pouvoirs, je suis tout de même un simple mortel, aussi faible que quiconque, et qu'il n'y a jamais rien eu d'extraordinaire en moi. Je ne suis qu'un individu ordinaire, susceptible de se tromper comme tout autre mortel. Je reconnais, cependant, que je suis assez humble pour admettre mes erreurs et

rebrousser chemin. Et je reconnais que ma foi en Dieu et en Sa bonté est immuable et que j'ai une passion sans limites pour la vérité et l'amour. Mais ces aspirations ne sont-elles pas latentes chez tout être humain ? »

Il ajouta :

« Si nous pouvons faire de nouvelles découvertes et concevoir de nouvelles inventions dans le monde phénoménal, pourquoi devrions-nous être tenus en échec sur le plan spirituel ? Serait-il impossible de multiplier les exceptions jusqu'à en faire la règle générale ? Faut-il toujours que l'homme soit d'abord une brute, avant d'être un homme, si tant est qu'il puisse l'être[394] »

Les Américains peuvent se souvenir avec fierté de l'expérience réussie de non-violence, tentée par William Penn, lorsqu'il fonda sa colonie, au XVIIe siècle, en Pennsylvanie. Il n'y avait « ni forts, ni soldats, ni milice, ni même d'armes ». Au milieu des guerres et des massacres sauvages qui faisaient rage entre les nouveaux colons et les Indiens d'Amérique, seuls les quakers de Pennsylvanie furent épargnés. « D'autres furent égorgés, d'autres massacrés, mais aucun des quakers ne fut molesté. Aucune femme quaker ne fut attaquée, aucun enfant quaker ne fut tué, aucun quaker ne fut torturé. » Lorsque les quakers furent finalement obligés de céder le gouvernement de l'État, « la guerre éclata et des habitants de la Pennsylvanie furent tués. Parmi eux, on dénombra seulement trois quakers, trois hommes qui s'étaient écartés de leurs croyances en portant des armes défensives. »

« Le recours à la force lors de la Première Guerre mondiale n'a pas apporté la paix espérée, fit remarquer Franklin D. Roosevelt. La victoire et la défaite furent également stériles. Le monde aurait dû tirer profit de cette leçon. »

« Plus il y a d'armes destructrices, plus il y a de misère au sein de l'humanité, enseignait Lao-Tseu. Le triomphe de la violence se termine toujours en cérémonie funèbre. »

« Je lutte pour rien de moins que la paix dans le monde, déclara Gandhi. Si la démarche indienne de la non-violence du mouvement *satyagraha* est couronnée de succès, elle donnera un nouveau sens au patriotisme et, si je peux me permettre de le dire en toute humilité, à la vie elle-même. »

Avant que l'Occident ne rejette le programme de Gandhi comme étant celui d'un rêveur irréaliste, il devrait d'abord réfléchir à une définition du Satyagraha que le Maître de Galilée exprima ainsi :

« Vous avez appris qu'il a été dit : œil pour œil, et dent pour dent. Mais moi, je vous dis de ne pas résister au méchant ; si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre[395]. »

Avec une synchronisation parfaite, le calendrier cosmique a fait se dérouler la vie de Gandhi en un siècle qui a connu la désolation et la dévastation causées par deux guerres mondiales. Un avertissement divin est gravé en lettres d'or sur le mur de granit de la vie du Mahatma : « Ô hommes, ne versez plus le sang de vos frères. »

À LA MÉMOIRE DU MAHATMA GANDHI

« Il fut, au vrai sens du terme, le père de la nation et un fou l'a assassiné. Des millions de gens sont en deuil parce que la lumière s'est éteinte... La lumière qui resplendissait dans ce pays n'était pas une lumière ordinaire. Durant mille ans, notre pays et le monde entier continueront à la voir. » Ainsi parla Jawaharlal Nehru, premier ministre de l'Inde, peu après l'assassinat du Mahatma Gandhi, survenu le 30 janvier 1948 à New Delhi.

Cinq mois plus tôt, l'Inde avait obtenu pacifiquement son indépendance. L'œuvre de Gandhi, alors âgé de 78 ans, était accomplie. Il savait que sa dernière heure était proche. « Abha, apporte-moi tous les documents importants, dit-il à sa petite-nièce, le matin de la tragédie. Je dois y répondre aujourd'hui, car demain peut ne jamais venir. » Gandhi a souvent fait allusion à son destin final dans de nombreux passages de ses écrits.

Au moment où son corps frêle et épuisé par les jeûnes s'affaissait lentement, criblé de trois balles, le Mahatma leva les mains pour saluer à la manière hindoue, accordant ainsi silencieusement son pardon. Gandhi fit de sa vie une véritable œuvre d'art et sa mort fut son chef-d'œuvre suprême. Tous les sacrifices de sa vie altruiste avaient rendu possible cet ultime geste d'amour.

« Il se peut que les générations à venir aient peine à croire qu'un pareil être de chair et de sang ait pu vivre sur cette terre » écrivit Albert Einstein en hommage au Mahatma. Un

communiqué du Vatican à Rome déclara : « L'assassinat de Gandhi a causé ici une grande tristesse. Nous le pleurons comme un apôtre des vertus chrétiennes. »

La vie de tous les grands personnages venus sur terre accomplir une mission particulière de justice est chargée de significations symboliques. La mort tragique de Gandhi pour la cause de l'unité de l'Inde a mis l'accent sur son message de non-violence dans un monde déchiré par les conflits sur tous les continents. C'est par ces paroles prophétiques que Gandhi a énoncé son message :

« La non-violence est apparue parmi les hommes et jamais elle ne disparaîtra. Elle est annonciatrice de la paix dans le monde. »

CHAPITRE 45

MA ANANDA MOYI, « LA MÈRE RAYONNANTE DE JOIE »

« Je vous en prie, ne quittez pas l'Inde sans avoir vu Nirmala Devi. Cette grande sainte est connue partout sous le nom de Ma Ananda Moyi (Mère rayonnante de joie). »

Ma nièce, Amiyo Bose, me regardait d'un air suppliant.

« Certainement ! Je serai très heureux de voir cette sainte femme. » J'ajoutai :

« Voilà quelques années, j'ai lu un petit article dans la revue *East-West* sur son état avancé de réalisation divine.

— Je l'ai déjà rencontrée, poursuivit Amiyo. Elle a récemment visité ma petite ville de Jamshedpur. À la demande d'un disciple, Ma Ananda Moyi s'est rendue au chevet d'un mourant. À l'instant où sa main a touché son front, ses râles d'agonie ont cessé. La maladie a immédiatement disparu et l'homme stupéfait, mais heureux, a constaté sa guérison. »

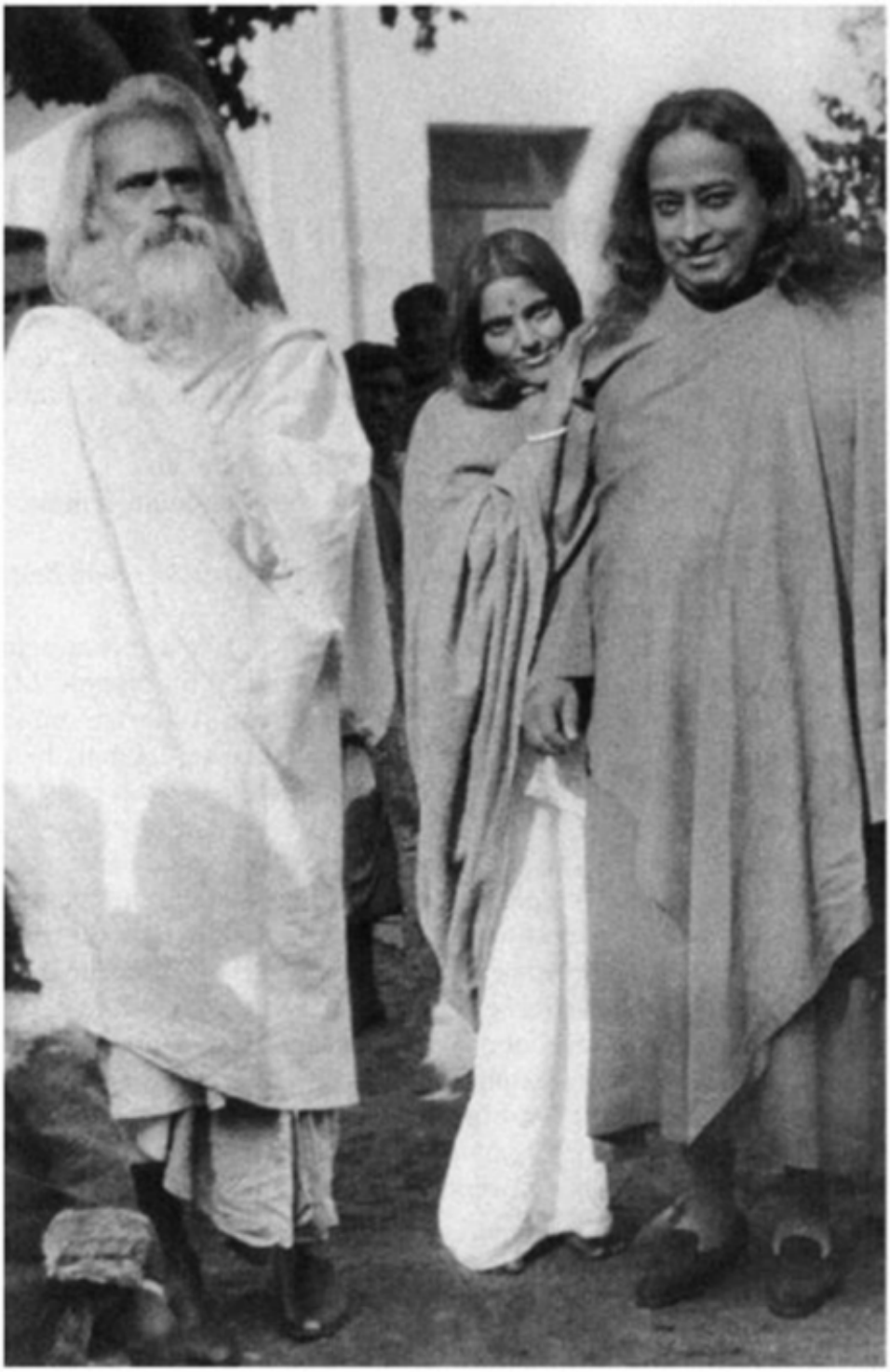
Quelques jours plus tard, j'appris que la Mère bienheureuse était en visite chez un disciple dans le quartier de Bhowanipur à Calcutta. M. Wright et moi quittâmes immédiatement la maison de mon père. Comme notre Ford approchait de sa destination, mon compagnon et moi fûmes témoins d'une scène de rue inhabituelle.

Ma Ananda Moyi, debout dans une voiture décapotable, bénissait une foule d'environ cent disciples. De toute

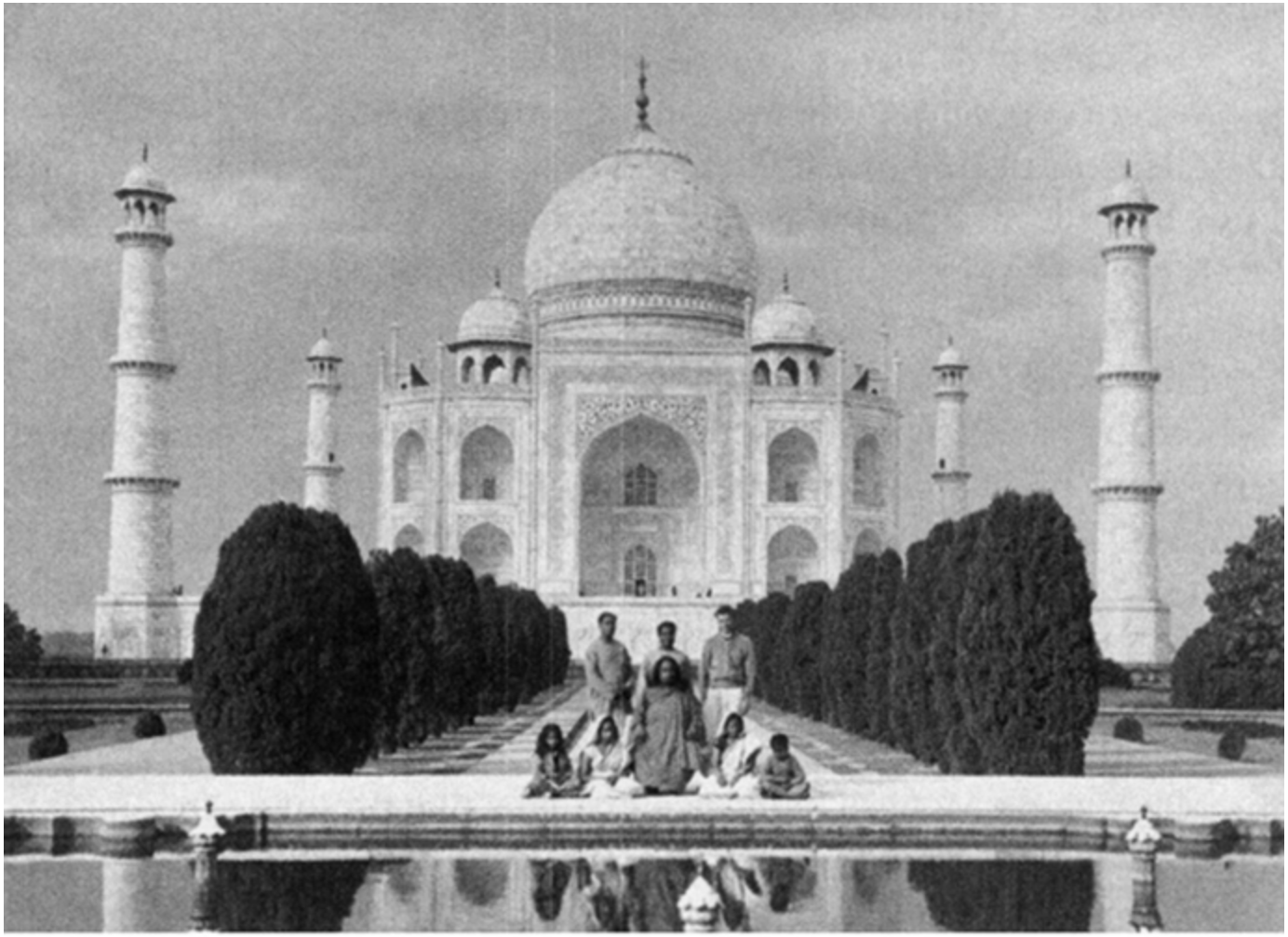
évidence, elle s'apprêtait à partir. M. Wright gara la Ford un peu à l'écart et nous rejoignîmes à pied la paisible assemblée. La sainte jeta un regard dans notre direction, descendit de sa voiture et vint vers nous.

« Père, vous êtes venu ! »

Après avoir prononcé ces ferventes paroles en bengali, elle mit son bras autour de mon cou et posa la tête sur mon épaule. M. Wright, à qui je venais juste de dire que je ne connaissais pas la sainte, s'amusait énormément de voir cet étonnant accueil. Les yeux de la centaine de *chelas* étaient fixés, non sans surprise, sur cette scène affectueuse.



Rencontre entre Ma Ananda Moyi, son époux Bholanath et Paramahansa Yogananda, à Calcutta



Paramahansa Yogananda lors de la visite du Taj Mahal d'Agra, le « rêve de marbre », avec un groupe, en 1936

J'avais tout de suite constaté que la sainte se trouvait dans un profond état de *samadhi*. Inconsciente de son enveloppe extérieure de femme, elle ne se connaissait qu'en tant qu'âme immuable et c'est ainsi qu'elle saluait joyeusement en moi un autre fidèle de Dieu. Elle me conduisit par la main dans sa voiture.

« Ma Ananda Moyi, je retarde votre voyage ! protestai-je.

— Père, c'est la première fois que je vous rencontre en cette vie[396], après une éternité, me répondit-elle. Je vous en prie, ne partez pas déjà. »

Nous nous assîmes côte à côte sur les sièges arrière de la voiture. La Mère bienheureuse entra bientôt dans l'immobilité de l'extase. Ses yeux magnifiques se levèrent vers le ciel et, mi-clos, se figèrent dans la contemplation de l'Élysée intérieur, à la fois si proche et si lointain. Les disciples chantaient doucement : « Victoire à la Mère Divine ! »

J'avais découvert en Inde de nombreux hommes de réalisation divine, mais je n'avais jamais rencontré une sainte d'un niveau spirituel aussi avancé. Son doux visage était illuminé d'une joie ineffable qui lui avait valu le nom de Mère bienheureuse. Sa tête n'était pas recouverte d'un voile, ses longs cheveux tombaient librement sur les épaules. Une marque rouge faite avec de la pâte de bois de santal symbolisait, sur son front, l'œil spirituel toujours ouvert chez elle. Quel contraste entre son visage, ses mains et ses pieds minuscules et la grandeur de son âme !

Pendant que Ma Ananda Moyi demeurait en extase, je posai quelques questions à une *chela* se trouvant près de moi.

« La Mère bienheureuse voyage beaucoup à travers l'Inde. Elle a des centaines de disciples un peu partout, me

renseigna la *chela*. Ses efforts courageux ont permis à de nombreuses réformes sociales nécessaires de voir le jour. Bien que brahmane, la sainte ne fait aucune distinction entre les castes. Un groupe d'entre nous l'accompagne toujours en voyage, afin de veiller à son bien-être. Nous devons en prendre soin car elle ne prête aucune attention à son corps. Si personne ne la nourrit, elle ne mange pas et ne demande rien. Même lorsque le repas est placé devant elle, elle n'y touche pas. Pour éviter qu'elle ne quitte ce monde, nous, ses disciples, devons la nourrir nous-mêmes. Elle reste souvent en extase divine des jours entiers, respirant à peine et les yeux fixes. Son époux, Bholanath, est l'un de ses principaux disciples. Voilà de nombreuses années, peu après leur mariage, il a fait vœu de silence. »

La *chela* me désigna un homme aux larges épaules, aux traits fins, aux cheveux longs et à la barbe blanche. Il se tenait silencieux au milieu de la foule, les mains jointes dans l'attitude respectueuse du disciple. Régénérée par son immersion dans l'Infini, Ma Ananda Moyi reprenait maintenant conscience du monde matériel.

« Père, s'il vous plaît, dites-moi où vous habitez. »

Sa voix était claire et mélodieuse.

« Pour le moment, je vis à Calcutta ou à Ranchi, mais je retournerai bientôt en Amérique.

— En Amérique ?

— Oui, et une sainte de l'Inde y serait sincèrement appréciée par tous ceux qui sont en quête de spiritualité. Aimeriez-vous venir avec moi ?

— Si Père peut m'y emmener, j'irai. »

À cette réponse, les disciples qui l'entouraient commencèrent à s'alarmer.

« Une vingtaine au moins d'entre nous voyageons toujours avec la Mère bienheureuse, me dit résolument l'un d'eux. Nous ne pourrions vivre sans elle. Partout où elle va, nous devons la suivre. »

À regret, je renonçai à mon projet qui maintenant s'avérait irréalisable compte tenu de ces nouvelles données !

« Venez au moins à Ranchi avec vos fidèles, dis-je en prenant congé de la sainte. Étant vous-même une enfant divine, vous aimerez beaucoup les jeunes élèves de mon école.

— Quand Père voudra bien m'y emmener, je serai heureuse d'y aller.»

Quelque temps après, le Vidyalaya de Ranchi était en fête pour la visite de la sainte. Les jeunes garçons appréciaient particulièrement ces jours de festivités : pas de cours, mais des heures de musique et pour comble de joie, un festin !

« Victoire ! Ma Ananda Moyi, ki jai » Ce chant, scandé par les voix enthousiastes de dizaines d'enfants, accueillit la sainte et son groupe de visiteurs alors qu'ils franchissaient le portail de l'école.

Une pluie de fleurs de soucis, les coups de cymbales, le son puissant des conques et les battements des tambours *mridangas* suivaient la Mère bienheureuse qui se promenait en souriant dans le domaine ensoleillé du Vidyalaya, portant toujours et partout son paradis intérieur dans son cœur.

« Que c'est beau ici ! » remarqua aimablement Ma Ananda Moyi alors que je la faisais entrer dans le bâtiment principal.

Elle s'assit à côté de moi avec un sourire d'enfant. Elle vous donnait l'impression d'être la plus proche de vos amis tout en s'entourant d'une aura qui maintenait à tout moment une certaine distance : l'isolement paradoxal de l'Omniprésence.

« S'il vous plaît, parlez-moi de votre vie.

— Père connaît tout de moi ; alors pourquoi en parler ? »

Elle pensait de toute évidence que les faits constituant l'histoire d'une brève incarnation n'avaient aucune importance.

Je me mis à rire et répétai doucement ma question.

« Père, il y a si peu à dire. »

Elle écarta ses mains gracieuses dans un geste d'humilité.

« Ma conscience ne s'est jamais identifiée à ce corps[397] temporaire. Père, avant ma venue sur terre, "j'étais la même". Petite fille, "j'étais la même". En devenant femme, "j'étais toujours la même". Lorsque la famille où je suis née prit des dispositions pour marier ce corps, "j'étais encore la même". Et, Père, devant vous maintenant, "je suis la même". Même si la danse de la création change sans cesse autour de moi dans les allées de l'éternité, "je serai à jamais la même". »

Ma Ananda Moyi se plongea alors dans une profonde méditation. Son corps devint immobile comme une statue. Elle s'était enfuie vers ce Royaume intérieur qui l'appelait sans cesse. Ses grands yeux noirs et brillants semblaient maintenant ternes et sans vie. Cette expression se retrouve souvent chez les saints lorsqu'ils retirent leur conscience du corps physique qui semble alors n'être plus qu'un morceau d'argile inanimé. Nous restâmes assis ensemble pendant une heure en état de transe extatique. La sainte reprit conscience de ce monde avec un petit rire joyeux.

« Je vous en prie, Ma Ananda Moyi, venez dans le jardin avec moi. M. Wright va prendre quelques photos.

— Certainement, Père. Votre volonté est la mienne. »

Ses yeux resplendissants gardèrent leur immuable éclat divin pendant qu'elle posait pour de nombreuses photos.

Puis, vint l'heure du festin. Ma Ananda Moyi s'assit à la mode indienne sur une couverture lui servant de siège, une disciple à ses côtés pour la nourrir. Obéissante comme une enfant, la sainte avalait chaque bouchée que la *chela* présentait à ses lèvres. Il était évident que la Mère bienheureuse ne faisait aucune différence entre le curry épicé et les sucreries !

À la tombée de la nuit, la sainte repartit avec son groupe au milieu d'une pluie de pétales de roses. Les mains levées, elle bénit les jeunes élèves. La lumière qui brillait dans leurs yeux reflétait l'affection qu'elle avait sans peine éveillée en eux.

« Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, de toute ta force, a proclamé le Christ. Ceci est le premier commandement[398]. »

Rejetant tout attachement inférieur, Ma Ananda Moyi ne faisait acte d'allégeance qu'envers son seul Seigneur. Ce n'est pas à cause de subtiles réflexions d'érudits, mais grâce à la logique infaillible de la foi que la sainte a résolu avec la simplicité d'un enfant le problème fondamental de la vie humaine, c'est-à-dire établir notre unité avec Dieu.

L'homme a oublié cette simple vérité qui est maintenant obscurcie de mille façons. Refusant d'offrir un amour unique au Créateur, les nations tentent de masquer leur infidélité en témoignant un respect scrupuleux envers les organismes de charité. Les gestes humanitaires sont positifs car ils détournent momentanément l'attention que l'homme se porte à lui-même, cependant ils ne le dispensent pas du devoir majeur de sa vie, défini par Jésus comme étant le « premier commandement ». Aimer Dieu est le noble devoir que l'homme doit assumer dès l'instant où il commence à respirer l'air offert par son unique Bienfaiteur[399].

Après sa visite à l'école de Ranchi, j'eus l'opportunité de revoir Ma Ananda Moyi quelques mois plus tard. Elle attendait le train en compagnie d'un groupe de disciples sur le quai de la gare de Serampore.

« Père, je me rends dans l'Himalaya, me dit-elle. De généreux amis nous ont construit un ermitage à Dehra Dun. »

Au moment où elle montait dans le train, je m'émerveillai de constater que partout où Ma Ananda Moyi se trouvait, que ce soit dans une foule, dans un train, pendant une fête, ou assise en silence, son regard restait toujours fixé sur Dieu.

Au fond de moi, j'entends encore sa voix dont l'écho résonne avec une infinie douceur :

« Regardez ! Unie à l'Éternel, maintenant et à jamais, "je suis toujours la même". »

CHAPITRE 46

LA FEMME-YOGI QUI NE MANGE JAMAIS

« Monsieur, où allons-nous ce matin ? »

M. Wright, au volant de la Ford, détourna les yeux de la route et me regarda d'un air inquisiteur. D'un jour à l'autre, il savait rarement quel coin du Bengale il allait découvrir.

« Si Dieu le veut, répondis-je avec dévotion, nous allons voir la huitième merveille du monde : une sainte qui ne se nourrit que d'air pur !

— La répétition du miracle de Thérèse Neumann ! »

M. Wright se mit à rire. Cependant, il sembla très intéressé car il appuya sur l'accélérateur. Un autre récit exceptionnel en perspective pour son journal de voyage ! Évidemment, ce ne sera pas le journal d'un touriste ordinaire, loin de là.

Levés avant l'aube, nous venions juste de quitter l'école de Ranchi. Outre mon secrétaire et moi, trois amis bengalis nous accompagnaient. Nous respirions à pleins poumons l'air revitalisant du matin, véritable élixir de la nature. Notre chauffeur se frayait prudemment un passage parmi les paysans matinaux et leurs chariots à deux roues lentement tirés par des bœufs dont le joug saillait sur les épaules. Tout ce monde semblait peu enclin à céder le passage à l'intrus qui klaxonnait.

« Monsieur, nous aimerions en savoir plus sur la sainte qui ne mange jamais.

— Elle se nomme Giri Bala, informai-je mes compagnons. J'en ai entendu parler pour la première fois voilà bien des années par un professeur, Sthiti Lal Nundy, qui venait souvent donner des cours particuliers à mon frère Bishnu dans notre maison de la rue Garpar. Sthiti Babu me dit un jour :

« "Je connais bien Giri Bala. Elle pratique une certaine technique de yoga qui lui permet de vivre sans manger. Je vivais tout près de chez elle à Nawabganj, aux environs d'Ichapur[400]. Je décidai de la surveiller étroitement pour voir si elle mangeait ou buvait quelque chose, mais je n'ai jamais pu en avoir la preuve. Mon intérêt piqué au vif, je décidai d'aller voir le Maharajah de Burdwan[401] pour lui demander de faire une enquête. Stupéfié par cette histoire, il invita Giri Bala à son palais. Elle consentit à se soumettre à une période d'observation et vécut, pendant deux mois, enfermée dans une petite aile retirée du palais. Elle y revint plus tard pour un séjour de vingt jours, puis pour un troisième contrôle qui dura quinze jours. Le Maharajah lui-même m'affirma que ces trois périodes d'observation minutieuse l'avaient convaincu, sans l'ombre d'un doute, qu'elle se trouvait dans un état de jeûne absolu."

« Ce récit de Sthiti Babu m'est resté en mémoire pendant plus de vingt-cinq ans, conclus-je. Parfois, en Amérique, je me demandais si le fleuve du temps n'emporterait pas la *yogini*[402] avant que j'aie la possibilité de faire sa connaissance. Elle doit être assez âgée maintenant. Je ne sais même pas où elle habite, ni si elle est encore en vie. Mais dans quelques heures, nous serons à Purulia où vit son frère. »

À dix heures trente, notre petit groupe s'entretenait avec le frère de Giri Bala, Lambodar Dey, un avocat de Purulia.

« Oui, ma sœur vit encore. Elle passe parfois quelque temps avec moi ici, mais elle est actuellement dans notre maison familiale de Biur. »

Lambodar Babu jeta un regard sceptique à la Ford.

« Swamiji, je ne crois pas qu'une voiture ait jamais pu pénétrer à l'intérieur du pays jusqu'à Biur. Cela serait peut-être préférable de vous résigner aux cahots d'un char à bœufs ! »

À l'unanimité, notre groupe décida de faire confiance à la Fierté de Detroit.

« La Ford vient d'Amérique, dis-je à l'avocat. Ce serait dommage de l'empêcher de découvrir le cœur du Bengale !

— Alors, que Ganesh[403] vous accompagne ! » dit Lambodar Babu en riant.

Il ajouta courtoisement :

« Si jamais vous y arrivez, je suis sûr que Giri Bala sera contente de vous voir. Elle a près de soixante-dix ans maintenant, mais sa santé est excellente.

— Dites-moi, je vous prie, monsieur, est-ce bien vrai qu'elle ne mange rien ? »

Je dis cela en le regardant droit dans les yeux, ces fenêtres révélatrices de l'esprit.

« C'est absolument vrai » répondit-il. Son regard était franc et digne de foi.

« Depuis plus de cinquante ans, je ne l'ai jamais vu manger même une miette de pain. Si la fin du monde arrivait subitement, je n'en serais pas plus surpris que de voir ma sœur manger ! »

Nous rîmes ensemble de l'improbabilité de ces deux événements cosmiques.

« Giri Bala ne s'est jamais réfugiée dans un lieu solitaire et inaccessible pour pratiquer sa technique de yoga, poursuivit Lambodar Babu. Elle a vécu toute sa vie entourée de sa famille et de ses amis qui sont maintenant habitués à son étrange mode de vie. En fait, ils seraient tous stupéfaits si elle décidait soudain de manger quelque chose ! Ma sœur vit de manière retirée comme il convient à une veuve hindoue, mais notre entourage de Purulia et de Biur a conscience qu'elle est vraiment une femme "exceptionnelle" : »

La sincérité de son frère était manifeste. Nous le remerciâmes chaleureusement et partîmes en direction de Biur. Nous fîmes halte dans une boutique pour acheter des currys et des litchis, et une foule de galopins se mit à nous entourer pour regarder M. Wright manger avec les doigts, à la manière hindoue[404]. En nous restaurant avec appétit, nous reprîmes des forces avant une après-midi qui - nous l'ignorions encore - allait se révéler assez épuisante.

Notre chemin nous conduisait maintenant vers l'est, à travers des rizières brûlées par le soleil, dans la province de Burdwan au Bengale. Ensuite, ce furent des routes bordées d'une végétation dense. Les chants des mainates et des bulbuls à gorge rayée jaillissaient des arbres dont les longues branches se déployaient en forme de parasols. De temps en temps, nous croisions un char à bœufs dont le bruit grinçant des essieux et des roues de bois cerclées de fer contrastait considérablement avec celui des pneus de voitures sur l'asphalte sophistiqué des villes.

« Dick, arrêtez ! »

Mon cri provoqua une bruyante protestation de la Ford.

« Ce manguier chargé de fruits mûrs nous invite clairement à faire halte ! »

Nous nous précipitâmes tous les cinq, comme des enfants, au pied de l'arbre qui avait répandu avec bienveillance ses fruits mûrs sur le sol.

« Plus d'une mangue est née qui gît inaperçue, dissipant sa douceur sur le sol rocailleux, paraphrasai-je.

— On ne trouve rien de tel en Amérique, n'est-ce pas Swamiji ? s'exclama en riant Sailesh Mazumdar, un de mes étudiants bengalis.

— Non, dus-je admettre, repu de mangues et satisfait. Ce fruit m'a tellement manqué en Occident ! Un paradis hindou sans mangues est une chose inconcevable ! »

Je lançai une pierre et en fis tomber une superbe de la plus haute branche.

« Dick, demandai-je, entre deux bouchées de cette ambroisie saturée de soleil tropical, est-ce que les appareils photo et les caméras sont dans la voiture ?

— Oui monsieur, ils sont dans le coffre.

— S'il s'avère que Giri Bala est une authentique sainte, je veux écrire à son sujet en Occident. Une *yogini* hindoue, dotée de pouvoirs aussi exaltants, ne devrait pas vivre et mourir inaperçue - comme la plupart de ces mangues. »

Trente minutes plus tard, je me promenais toujours dans cette paix sylvestre.

« Monsieur, me fit remarquer M. Wright, nous devrions arriver chez Giri Bala avant le coucher du soleil afin d'avoir assez de lumière pour prendre des photos. »

Il ajouta avec un large sourire :

« Les Occidentaux sont des gens sceptiques. On ne peut s'attendre à ce qu'ils croient à l'existence de la sainte sans voir des photos d'elle!»

Cet argument plein de sagesse était irréfutable. Je tournai le dos à la tentation et remontai dans la voiture.

« Vous avez raison, Dick, soupirai-je, alors que nous nous remettions en route. Je me vois dans l'obligation de sacrifier le paradis des mangues au profit du réalisme occidental. Allons, nous aurons nos photos ! »

La route devint de plus en plus difficile : rides formées par les ornières, furoncles créés par l'argile durcie - tristes infirmités d'une vieille route. Notre groupe devait descendre de la voiture de temps à autre afin de permettre à M. Wright de mieux manœuvrer la Ford tandis que nous la poussions à l'arrière.

« Lambodar Babu nous a dit la vérité, reconnut Sailesh. Ce n'est pas l'auto qui nous porte ; c'est nous qui la poussons ! »

Le désagrément d'avoir constamment à descendre de voiture puis à y remonter était de temps en temps atténué par l'apparition d'un village qui, à chaque fois, offrait un spectacle d'une grande simplicité.

Dans son journal de voyage, en date du 5 mai 1936, M. Wright écrivit :

« Notre chemin serpentait à travers des palmeraies et traversait des villages anciens, préservés de la civilisation et nichés à l'ombre de la forêt. Ces groupes de huttes de terre aux toits de chaume dont les portes sont ornées d'un des noms de Dieu étaient vraiment fascinants. De nombreux enfants nus s'amusaient en toute innocence, s'arrêtant ou s'enfuyant à la vue de ce gros char noir, sans bœufs, qui traversait leur village à toute vitesse. Les femmes se contentaient de nous épier dans l'ombre, tandis que les hommes se prélassaient sous les arbres le long de la route, intrigués sous leurs airs indifférents. Dans un des villages, tous les habitants se baignaient joyeusement dans une

grande citerne en étant tout habillés (ils se changent ensuite en drapant des vêtements secs autour d'eux et en laissant tomber les vêtements mouillés). On voyait aussi des femmes transporter de l'eau dans de grands pots en laiton.

« La route nous conduisit cahin-caha par monts et par vaux. Nous fûmes secoués et ballottés en traversant de petits ruisseaux, en faisant un long détour à cause d'une digue inachevée et en dérapant dans le lit sablonneux des rivières desséchées. Enfin, aux environs de cinq heures du soir, nous étions presque arrivés à Biur. Ce petit village, au cœur du district de Bankura et caché par d'épais feuillages, reste inaccessible aux voyageurs à la saison des pluies, nous a-t-on dit. Les ruisseaux se transforment alors en torrents impétueux et les routes, comme des serpents, crachent leur venin de boue.

« Nous demandâmes à un groupe de fidèles qui revenaient d'un temple, situé en plein champ, si l'un d'eux pouvait nous servir de guide. Nous fûmes aussitôt assiégés par une douzaine de jeunes garçons à peine vêtus qui grimpèrent sur les côtés de la voiture, tous désireux de nous guider jusque chez Giri Bala.

« Le chemin menait à une palmeraie de dattiers qui abritaient des huttes de terre, mais avant d'y parvenir, la Ford prit momentanément un angle dangereux et fut projetée en l'air pour ensuite retomber brusquement. L'étroit sentier qui contournait les arbres et les citernes n'était que fondrières, crevasses et ornières. La voiture s'enfonça dans un énorme fourré, puis s'immobilisa sur une butte et nous dûmes rehausser le terrain avec des mottes de terre pour la dégager. Néanmoins, nous continuâmes lentement mais sûrement. Soudain, un amas de broussailles au beau milieu de la route nous bloqua le passage et nous obligea à faire un détour en

descendant à nos risques et périls au fond d'une citerne asséchée. Pour en sortir, nous dûmes piocher, bêcher et ratisser. Plusieurs fois, le chemin nous parut impraticable, mais notre pèlerinage devait se poursuivre coûte que coûte. Les jeunes garçons serviables s'emparèrent de pelles pour aplanir les obstacles (véritable bénédiction de Ganesh !) sous le regard de centaines d'enfants et de leurs parents.

« Nous réussîmes bientôt à nous faufiler entre deux profondes ornières. Devant leur hutte, les femmes nous regardaient avec de grands yeux ébahis, tandis que les hommes nous escortaient et que les enfants accouraient pour agrandir la procession. Notre Ford était probablement la première automobile à parcourir ces routes où le "syndicat des chars à bœufs" doit être tout puissant ! Quel émoi nous avons provoqué : un groupe de voyageurs à bord d'une automobile vrombissante, pilotée par un Américain, qui envahissait l'intimité et la sainteté de ce hameau isolé !

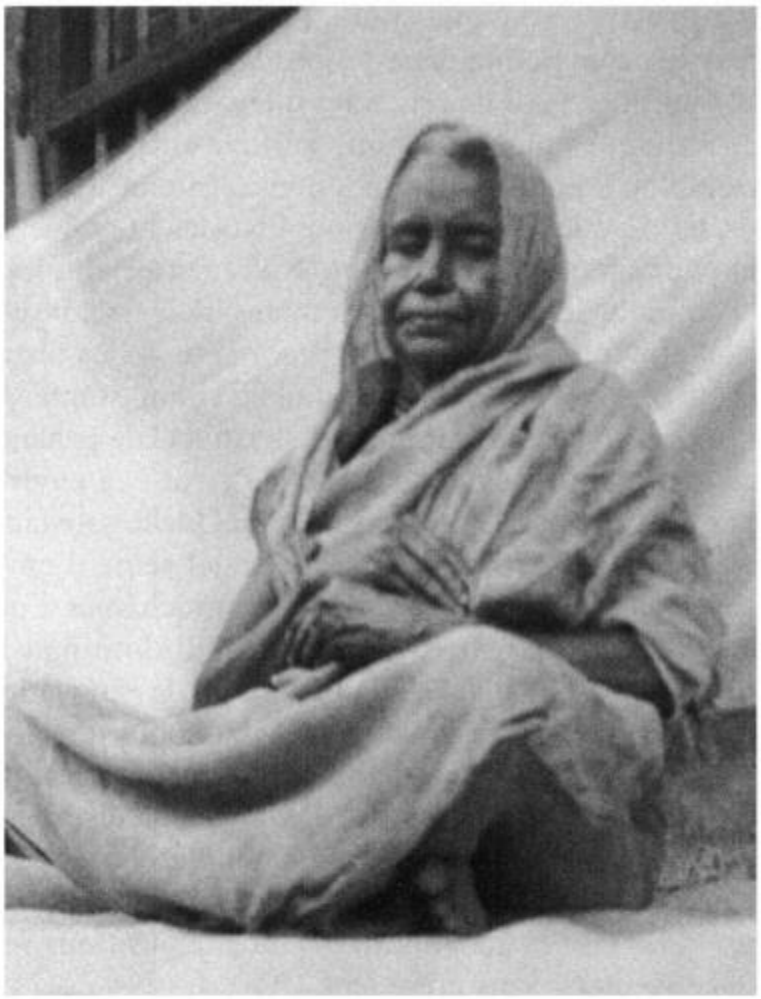
« Nous nous arrêtâmes dans une allée étroite, à environ trente mètres de la maison ancestrale de Giri Bala. Quelle satisfaction nous ressentions d'avoir pu accomplir ce long trajet semé d'embûches et dont la fin avait été si périlleuse ! Nous nous approchâmes d'une grande bâtisse de briques et de plâtre, à un étage, qui dominait les huttes d'adobe du voisinage. La maison était en cours de rénovation car elle était entourée des typiques échafaudages de bambous des tropiques.

« Brûlants d'impatience et pleins d'une joie retenue, nous nous tenions devant la porte grande ouverte de la maison de celle qui, grâce au Seigneur, n'avait pas besoin de s'alimenter. Les villageois, jeunes et vieux, nus ou vêtus, les femmes réservées mais néanmoins curieuses, les hommes et les

jeunes garçons rivés à nos talons, tous regardaient bouche bée ce spectacle sans précédent.

« Bientôt une petite silhouette apparut à l'entrée : Giri Bala ! Elle était enveloppée dans un vêtement de soie dorée, terni par le temps. Selon la coutume indienne, elle s'avança, modeste et hésitante, nous regardant en dessous du pli supérieur de son *swadeshi* (voile). Ses yeux luisaient comme des braises ardentes dans l'ombre du voile. Nous étions captivés par ce visage bienveillant qui reflétait la réalisation divine et le complet détachement des choses de ce monde.

« Elle approcha tout doucement et acquiesça en silence à notre demande de prendre des photos et de la filmer[405]. Timidement et patiemment, elle accepta de se soumettre aux divers réglages techniques dont dépendait la réussite de nos photos. Enfin, nous avions immortalisé par un grand nombre de photos l'unique femme au monde connue pour avoir vécu sans manger ni boire depuis plus de cinquante ans. (Thérèse Neumann, pour sa part, jeûnait depuis 1923.) Giri Bala affichait une expression toute maternelle alors qu'elle se tenait devant nous, entièrement couverte de son ample vêtement, ne laissant voir que son visage aux yeux baissés, ses mains et ses pieds minuscules. Une bouche d'enfant, un petit nez, des yeux brillants et un doux sourire donnaient à son visage une paix et une innocence rares. »



GIRI BALA, LA SAINTE QUI NE MANGEAIT JAMAIS
Elle utilisait une technique yoguique spéciale pour recharger son corps d'énergie cosmique tirée de l'éther, du soleil et de l'air. La sainte disait : « Je n'ai jamais été malade. Je dors très peu car le sommeil et l'état de veille sont pour moi identiques. »

Je partageais l'impression de M. Wright sur Giri Bala : la spiritualité l'enveloppait comme son voile au doux éclat. Elle me salua par un *pranam* comme le veut la coutume lorsqu'une une maîtresse de maison est en présence d'un moine. Son charme ingénu et son sourire paisible nous accueillirent bien mieux qu'un discours éloquent ; notre voyage difficile et semé d'embûches était maintenant oublié.

La petite sainte s'assit, jambes croisées, sous la véranda. Même si l'on pouvait déceler chez elle certaines marques du temps, elle n'était pas émaciée et sa peau au teint olivâtre était nette et saine.

« Mère, lui dis-je en bengali, voilà plus de vingt-cinq ans que je souhaite ardemment faire ce pèlerinage ! J'ai entendu parler de votre sainte vie par Sthiti Lal Nundy Babu. »

Elle acquiesça en hochant la tête.

« Oui, mon bon voisin de Nawabganj.

— Durant toutes ces années, j'ai traversé des océans, mais je n'ai jamais oublié mon projet de venir vous voir un jour. Le drame sublime que vous jouez ici de façon si discrète doit être connu et proclamé à un monde qui a oublié depuis longtemps ce qu'est la nourriture divine intérieure. »

La sainte leva les yeux un instant vers moi et sourit avec intérêt et sérénité.

« Baba (honorable père) peut en juger mieux que moi » répondit-elle doucement.

J'étais heureux qu'elle ne prenne pas ombrage de mes propos car on ne peut jamais savoir comment les yogis et les yoginis vont réagir à l'idée d'une publicité faite sur eux. En général, ils l'évitent, souhaitant poursuivre dans le silence la recherche profonde de leur âme. Une permission intérieure leur est donnée lorsque le moment est venu de dévoiler ouvertement leur vie pour le bénéfice de tous ceux qui sont en quête de spiritualité.

« Mère, poursuivis-je, veuillez dès lors me pardonner si je vous accable de questions. Répondez seulement, je vous prie, à celles auxquelles vous souhaitez répondre ; je comprendrai votre silence. »

Elle écarta les mains dans un geste gracieux.

« Je répondrai avec plaisir, pour autant qu'une personne aussi insignifiante que moi puisse donner des réponses satisfaisantes.

— Oh non, vous n'êtes pas insignifiante ! protestai-je sincèrement. Vous êtes une grande âme.

— Je suis l'humble servante de tous. »

Elle ajouta curieusement :

« J'aime faire la cuisine et nourrir les gens. »

Étrange passe-temps, pensai-je, pour une sainte qui ne mange pas !

« Dites-moi, Mère, et j'aimerais l'entendre de votre propre bouche, vivez-vous sans manger ?

— Oui, c'est exact. »

Elle demeura silencieuse un moment. Ce qu'elle nous indiqua ensuite révéla qu'elle s'était livrée, avec quelques difficultés, à un petit calcul mental.

« Depuis l'âge de douze ans et quatre mois, jusqu'à soixante-huit ans, mon âge actuel, c'est-à-dire depuis plus de cinquante-six ans, je n'ai mangé aucune nourriture et je n'ai rien bu.

— Avez-vous déjà été tentée de manger ?

— Si j'avais eu envie de manger, j'aurais mangé. »

Elle énonça en toute simplicité, mais aussi avec gravité, cet axiome bien connu d'un monde qui gravite autour de trois repas par jour !

« Cependant, vous absorbez quand même quelque chose ! lui fis-je remarquer.

— Bien sûr ! dit-elle avec un sourire entendu.

—Vous vous nourrissez de l'énergie subtile de l'air et de la lumière[406] et la puissance cosmique recharge votre corps par

le bulbe rachidien.

— Baba sait tout cela. »

Elle acquiesça de nouveau d'une voix paisible et douce.

« S'il vous plaît, Mère, racontez-moi les premières années de votre vie. Elles sont d'un intérêt considérable pour tous ceux qui sont ici en Inde et même pour nos frères et nos sœurs qui se trouvent au-delà des océans. »

Giri Bala abandonna alors sa réserve habituelle et adopta le ton plus détendu de la conversation.

« Qu'il en soit donc ainsi. »

Elle parlait à voix basse, mais avec fermeté :

« Je suis née dans cette région forestière. Mon enfance n'eut rien de remarquable si ce n'est que je possédais un appétit insatiable. Ma famille m'a fiancée alors que j'avais environ neuf ans.

« Ma mère me mettait souvent en garde : "Mon enfant, essaie de contrôler ta gourmandise. Lorsque le temps sera venu pour toi de vivre dans la famille de ton mari, que penseront-ils de toi si tu passes toutes tes journées à ne rien faire d'autre que manger ?"

« Le désastre annoncé eut lieu. Je n'avais que douze ans lorsque je vins vivre dans la famille de mon époux à Nawabganj. Ma belle-mère m'humiliait matin, midi et soir pour mes habitudes de gloutonnerie. Cependant, ses critiques se révélèrent être une bénédiction pour moi car elles réveillèrent mes tendances spirituelles latentes. Un matin, ses moqueries furent impitoyables.

« "Je vous prouverai bientôt, dis-je, piquée au vif, que jamais plus je ne toucherai à la nourriture, aussi longtemps que je vivrai !

« — Comment réussiras-tu à vivre sans rien manger alors que tu ne peux même pas vivre sans manger avec excès ?" me dit alors ma belle-mère avec un rire moqueur.

« Il n'y avait rien à répondre à cela. Néanmoins, une résolution inébranlable s'était emparée de mon cœur. Je me réfugiai dans un coin isolé pour implorer mon Père Céleste.

« "Seigneur, priai-je inlassablement, s'il Te plaît, envoie-moi un guru qui m'enseignera à vivre de Ta Lumière et non de nourriture."

« Je tombai alors en extase. Dans cet état béatifique, je me dirigeai vers le *ghat* de Nawabganj sur les bords du Gange. En chemin, je croisai le prêtre de la famille de mon mari.

« "Vénérable prêtre, lui dis-je en toute confiance, ayez la bonté de me dire comment je peux vivre sans manger."

« Il me dévisagea sans un mot. Finalement, il me dit d'un ton qui se voulait réconfortant : "Mon enfant, viens au temple ce soir, je célébrerai une cérémonie védique spécialement à ton intention."

« Cette réponse vague n'était pas celle que j'espérais et je continuai mon chemin vers le *ghat*. Le soleil matinal se reflétait sur les eaux ; je me purifiai dans le Gange, comme si je procédais à un rituel initiatique sacré. Au moment où je quittais la berge, les vêtements mouillés, mon Maître se matérialisa devant moi dans la clarté éblouissante du jour.

« "Ma chère enfant, me dit-il d'une voix remplie d'une tendre compassion, je suis le guru que Dieu t'a envoyé afin d'accéder à ta fervente prière. Il a été profondément touché par cette demande inhabituelle. À partir d'aujourd'hui, tu vivras de la lumière astrale et les atomes de ton corps seront rechargés par le courant infini." »

Giri Bala retomba dans le silence. Je pris le crayon et le carnet de notes de M. Wright et je traduisis en anglais à son intention quelques éléments de ce récit.

La sainte reprit le cours de son récit d'une voix douce, à peine audible :

« Le *ghat* était désert, mais mon guru projeta une aura de lumière protectrice autour de nous afin qu'aucune personne venant se baigner plus tard ne puisse nous déranger. Il m'initia à une technique de *kria* qui libère le corps de la dépendance à la nourriture grossière de ce monde. La technique inclut l'usage d'un certain *mantra*[407] et un exercice de respiration plus difficile que ce que la moyenne des gens peut accomplir. Ni médicament, ni magie ne sont utilisés, mais uniquement le *kria*. »

À la manière des journalistes américains qui, sans le savoir, m'avaient appris leur méthode, j'interrogeai Giri Bala sur de nombreux sujets qui, pensais-je, pouvaient être d'un grand intérêt pour le monde. Elle me donna peu à peu les renseignements suivants :

« Je n'ai jamais eu d'enfants ; je suis devenue veuve il y a de cela de nombreuses années. Je dors très peu car le sommeil et l'état de veille sont pour moi identiques. Je médite la nuit, et le jour je m'occupe des travaux domestiques. Je ressens à peine le changement de climat d'une saison à l'autre. Je n'ai jamais été malade, ni eu aucun malaise. Lorsque je me blesse accidentellement, je ne ressens qu'une légère douleur. Je n'ai pas d'excrétions. Je peux contrôler mon rythme cardiaque et ma respiration. Mon guru ainsi que d'autres grandes âmes apparaissent souvent dans mes visions.

— Mère, pourquoi n'enseignez-vous pas aux autres la méthode permettant de vivre sans manger ? »

Mes ambitieux espoirs pour les millions d'affamés du monde furent rapidement anéantis.

« Non, dit-elle en secouant la tête, mon guru m'a expressément ordonné de ne pas divulguer le secret. Il ne désire pas s'interposer dans le drame de la création de Dieu. Les fermiers m'en voudraient si j'enseignais aux gens à vivre sans manger ! Les fruits savoureux couvriraient en vain le sol. La misère, la famine et la maladie semblent être les aiguillons de notre karma qui nous poussent à rechercher le vrai sens de la vie.

— Mère, dis-je lentement, dans quel but avez-vous été choisie pour vivre sans manger ?

— Pour prouver que l'homme est Esprit, répondit-elle, les yeux brillants de sagesse. Pour démontrer que l'homme peut, en progressant spirituellement, apprendre au fur et à mesure à vivre de Lumière éternelle et non pas de nourriture grossière[408]. »

La sainte s'immergea dans une profonde méditation. Son regard s'intériorisa ; ses yeux, si doux, perdirent toute expression. Elle poussa un soupir caractéristique, prélude à la transe extatique dans laquelle le souffle est suspendu. Pendant un moment, elle s'était enfuie dans le paradis de la félicité intérieure où toute question est inutile.

La nuit tropicale était déjà tombée. La lumière d'une petite lampe à pétrole vacillait, éclairant les visages des villageois accroupis en silence dans l'ombre. Les lueurs fugitives des lucioles et, au loin, les lanternes des huttes tissaient des motifs surnaturels sur le velours de la nuit. C'était l'heure difficile des adieux. Un long et pénible voyage de retour attendait notre petit groupe.

« Giri Bala, dis-je au moment où la sainte rouvrait les yeux, s'il vous plaît, donnez-moi un souvenir de vous - un petit

morceau d'étoffe de l'un de vos saris ! »

La sainte entra dans la maison et revint rapidement avec une pièce de soie de Bénarès qu'elle me tendit en se prosternant soudain devant moi.

« Mère, dis-je avec révérence, laissez-moi plutôt toucher vos pieds sacrés ! »

CHAPITRE 47

DE RETOUR EN OCCIDENT

« J'ai donné de nombreuses leçons de yoga en Inde et en Amérique, mais je dois avouer qu'en tant qu'hindou, je suis particulièrement heureux d'enseigner à une classe d'étudiants anglais. »

Mes élèves londoniens approuvèrent mes propos en riant ; aucune forme de politique ne troubla jamais notre paix yoguique.

L'Inde n'était plus alors pour moi qu'un bienheureux souvenir. Nous étions en septembre 1936 et je me trouvais en Angleterre. J'avais promis, seize mois auparavant, de redonner une conférence à Londres.

L'Angleterre était, elle aussi, sensible à l'éternel message du Yoga. Les journalistes et les cameramen de films d'actualité envahissaient mon appartement de Grosvenor House. Le British National Council of the World Fellowship of Faiths avait organisé une réunion à l'Église Congrégationaliste de Whitefield, le 29 septembre, où je présentai un sujet d'importance : « Comment la foi en la fraternité humaine peut sauver la civilisation. » La conférence de vingt heures à Caxton Hall attira une si grande foule que, deux soirs de suite, les gens qui n'avaient pu y entrer durent se rendre à l'Auditorium de Windsor House pour y entendre ma deuxième conférence à vingt et une heures trente. Durant les semaines qui suivirent, les classes de yoga étaient tellement bondées que M. Wright dut trouver une salle plus grande.

La ténacité anglaise peut admirablement s'exprimer dans le domaine spirituel. Après mon départ, les étudiants en yoga de Londres fondèrent un Centre de la Self-Realization Fellowship où, même durant les difficiles années de guerre, ils tinrent des réunions hebdomadaires de méditation.

Ce séjour en Angleterre fut inoubliable, avec la visite touristique de Londres, puis les promenades dans la verdoyante campagne anglaise. M. Wright et moi utilisâmes à nouveau notre fidèle Ford pour aller visiter les lieux de naissance et les tombes des grands poètes et des héros de l'histoire de la Grande-Bretagne.

À la fin du mois d'octobre, nous naviguions de Southampton vers l'Amérique, à bord du *Bremen*. À la vue de la majestueuse statue de la Liberté, à l'entrée du port de New York, nous eûmes la gorge serrée par l'émotion.

Notre Ford, quelque peu endommagée par notre long périple sur les routes des vieux continents, était encore assez solide pour nous permettre maintenant de faire le voyage jusqu'en Californie. Et à la fin de 1936, nous arrivâmes au Mont Washington.

Les fêtes de fin d'année sont célébrées à notre Centre de Los Angeles, le 24 décembre, par une méditation de groupe d'une durée de huit heures[409] (Noël spirituel), suivie le lendemain par un banquet (Noël social). Cette année-là, les festivités prirent une dimension plus importante en raison de la présence d'amis et d'étudiants venus de loin pour accueillir les trois grands voyageurs.

Le Jour de Noël, des friandises rares qui avaient parcouru plus de 25 000 kilomètres furent servies lors de cet heureux événement : champignons (*gucchi*) du Cachemire, *rasagulla* et pulpe de mangue en boîte, biscuits au *papar* et huile de fleurs de *keora* de l'Inde pour parfumer la crème glacée. Le soir,

nous nous trouvâmes tous réunis autour d'un immense arbre de Noël scintillant, tandis que des bûches de cyprès aromatiques crépitaient dans la cheminée.

C'était maintenant l'heure de la distribution des cadeaux ! Il y avait là des présents en provenance de tous les coins de la terre : Palestine, Égypte, Inde, Angleterre, France, Italie. À chaque frontière, M. Wright avait minutieusement compté les malles afin de s'assurer qu'aucune main indélicate ne s'empare des trésors destinés à nos chers amis d'Amérique : bois d'olivier sacré provenant de la Terre Sainte, fines dentelles et broderies de Belgique et de Hollande, tapis de Perse, châles du Cachemire délicatement tissés, plateaux de Mysore confectionnés avec du bois de santal au parfum impérissable, pierres de Shiva « œil de bœuf » en provenance des Provinces centrales, monnaies indiennes de dynasties depuis longtemps éteintes, vases et coupes incrustés de pierreries, miniatures, tapisseries, encens et parfums de temple, *swadeshis* ou cotons imprimés, objets en laque, sculptures en ivoire de Mysore, sandales de Perse aux curieux bouts pointus, anciens manuscrits enluminés, velours, brocarts, calots de Gandhi, poteries, mosaïques, cuivres, tapis de prière - souvenirs de trois continents !

Un par un, je fis la distribution des paquets joliment enveloppés qui s'entassaient sous l'arbre de Noël.

« Sœur Gyanamata ! Celui-ci est pour vous. »

Je présentai une boîte de forme allongée à cette sainte américaine au doux visage et aux profondes réalisations spirituelles qui, pendant mon absence, avait été responsable du Centre du Mont Washington. Elle ouvrit le paquet et en sortit un sari de soie dorée venant de Bénarès.

« Merci, monsieur ; ce sari représente à mes yeux toute la splendeur de l'Inde. »

« Pour vous, M. Dickinson ! »

Le paquet contenait un cadeau que j'avais acheté dans un bazar de Calcutta. « Cela plaira à M. Dickinson » avais-je alors pensé. M. E. E. Dickinson, un disciple très cher, assistait à toutes nos fêtes de Noël depuis la fondation de notre Centre au Mont Washington en 1925. En cette onzième célébration annuelle, il se tenait devant moi, en train de dénouer les rubans de son petit paquet rectangulaire.

« La coupe d'argent ! »

En proie à une vive émotion, il contemplait son cadeau, une grande coupe en argent. Visiblement abasourdi, il alla s'asseoir à l'écart. Je lui souris affectueusement avant de reprendre mon rôle de Père Noël.

La soirée se termina par une prière au Dispensateur de tous les biens de ce monde et par des chants de Noël.

Quelque temps après cette mémorable soirée, j'eus le loisir de m'entretenir avec M. Dickinson.

« Monsieur, dit-il, j'aimerais vous remercier à présent pour la coupe d'argent car je n'ai pu trouver les mots pour le faire le soir de Noël.

— J'ai rapporté ce cadeau spécialement pour vous, lui dis-je.

— J'ai attendu cette coupe d'argent pendant quarante-trois ans ! me répondit-il. C'est une longue histoire que j'ai toujours gardée en secret dans mon cœur. »

M. Dickinson me regarda timidement.

« Le début de cette histoire fut dramatique : J'étais en train de me noyer. Nous habitions une petite ville du Nebraska et mon frère aîné, en jouant, m'avait poussé dans un bassin de cinq mètres de profondeur. Je n'avais que cinq ans à l'époque. Au moment où je coulais pour la seconde fois sous l'eau, une

éblouissante lumière multicolore m'apparut et remplit tout l'espace. Au centre, se tenait un homme au regard paisible et au sourire rassurant. Mon corps s'enfonçait sous l'eau pour la troisième fois lorsqu'un ami de mon frère réussit à faire ployer suffisamment bas un saule long et mince pour que je puisse m'y agripper avec l'énergie du désespoir. Mon frère et ses amis me tirèrent sur la berge et me prodiguèrent avec succès les premiers soins.

« Douze ans plus tard, à l'âge de dix-sept ans, je me rendis à Chicago avec ma mère. C'était en septembre 1893, lors du grand Congrès du Parlement mondial des Religions. Nous nous promenions, ma mère et moi, sur l'une des artères principales de la ville lorsqu'à nouveau je vis la même lumière éblouissante. Marchant tranquillement quelques pas devant nous, je reconnus l'homme que j'avais aperçu dans ma vision des années auparavant. Arrivé devant un grand auditorium, il disparut derrière une porte.

« "Maman, m'écriai-je, c'est l'homme qui m'est apparu au moment où j'étais en train de me noyer !"

« Nous nous précipitâmes à l'intérieur de l'édifice. L'homme était assis sur l'estrade de la salle de conférence. Nous apprîmes bientôt qu'il s'agissait de Swami Vivekananda[410], originaire de l'Inde. Après qu'il eut fait un émouvant discours, j'allai le trouver. Il me sourit aimablement comme si nous étions de vieux amis. J'étais si jeune alors que j'étais incapable d'exprimer ce que je ressentais, mais, au plus profond de mon cœur, j'espérais qu'il allait m'offrir de devenir mon guide. Il lut dans mes pensées.

« "Non, mon fils, je ne suis pas ton guru."

« Vivekananda plongea ses magnifiques yeux perçants dans les miens et me dit :

« "Ton maître viendra plus tard. Il te donnera une coupe d'argent !" « Puis, après une pause, il ajouta en souriant :

« "Il répandra sur toi plus de bénédictions que tu n'es prêt à en recevoir maintenant."

« Je quittai Chicago quelques jours plus tard, poursuivit M. Dickinson, et ne revis jamais le grand Vivekananda. Mais chaque parole qu'il avait prononcée se grava pour toujours au plus profond de ma conscience. Les années passèrent sans qu'aucun maître n'apparaisse. Un soir, c'était en 1925, je priai ardemment le Seigneur de m'envoyer mon guru. Quelques heures plus tard, je fus sorti de mon sommeil par les doux accents d'une mélodie. Un groupe d'anges jouant de la flûte et d'autres instruments m'apparut. Après avoir rempli l'air de leur musique céleste, les anges disparurent lentement.

« Le lendemain soir, j'assistai pour la première fois à l'une de vos conférences, ici à Los Angeles, et je sus alors que ma prière avait été exaucée. »

Nous nous sourîmes en silence.

« Depuis maintenant onze ans, je suis votre fidèle disciple en *Kriya Yoga*, continua M. Dickinson. Parfois, je repensais à la coupe d'argent et j'avais presque fini par me persuader que les paroles de Vivekananda étaient seulement une métaphore.

« Mais la nuit de Noël, à l'instant où vous m'avez tendu la petite boîte qui était sous l'arbre, je vis, pour la troisième fois de ma vie, la même lumière éblouissante. L'instant d'après, je contemplais le cadeau de mon guru que Vivekananda avait prédit pour moi, quarante-trois ans plus tôt[411] : une coupe d'argent ! »

Paramahansa Yogananda et James J. Lynn (Sri Rajarsi Janakananda, voir photo chap.21). Le guru et le disciple méditent au siège international de la SRF/YSS à Los Angeles en 1933. « Certaines personnes pensent à tort : "Les Occidentaux ne peuvent pas méditer", disait Yoganandaji. Depuis que M. Lynn a reçu l'initiation au *Kriya Yoga*, je ne l'ai jamais vu sans qu'il soit en communion intérieure avec Dieu. »

Paramahansaji et Faye Wright, devenue ensuite Sri Daya Mata (voir photo chap.21), à l'ermitage SRF d'Encinitas, en 1939. Dès qu'elle entra à l'ashram de la SRF en 1931, le guru lui dit : « Tu es le "nid" qui verra s'éclore mon organisation. Quand tu es arrivée, j'ai su que de nombreux autres disciples sincères seraient attirés dans cette voie. » Il remarqua un jour avec affection : « Ma Faye fera tellement de bien !... Je sais que je peux œuvrer à travers elle, car elle est réceptive. »

CHAPITRE 48

À ENCINITAS, EN CALIFORNIE

« Monsieur, nous avons une surprise pour vous ! Durant votre absence à l'étranger, nous avons fait construire cet ermitage à Encinitas. C'est un cadeau de bienvenue ! »

M. Lynn, sœur Gyanamata, Durga Ma et quelques autres disciples, arborant tous un large sourire, me firent passer par une grande grille d'entrée et ensuite remonter une allée ombragée.

L'édifice surgit alors devant moi, tel un immense paquebot blanc sur le bleu de l'océan. D'abord incapable de parler, puis avec des « oh ! » et des « ah ! », finalement avec le vocabulaire humain si limité pour exprimer la joie et la gratitude, je visitai l'ashram qui possède seize pièces particulièrement vastes et aménagées avec goût.

La salle centrale, majestueuse avec ses immenses fenêtres atteignant le plafond, donne sur un autel de verdure, d'océan et de ciel : une symphonie d'émeraude, d'opale et de saphir. Les portraits du Christ, de Babaji, de Lahiri Mahasaya et de Sri Yukteswar, disposés sur le manteau de l'énorme cheminée, semblent répandre leurs bénédictions sur ce paisible ashram occidental.

Directement sous cette salle, deux grottes de méditation, creusées à même la falaise, font face à l'infini du ciel et de la mer. Sur la propriété, se trouvent, à la fois, des endroits retirés pour prendre des bains de soleil, des allées revêtues de

dalles conduisant à de tranquilles tonnelles, des roseraies, un bosquet d'eucalyptus et un verger.

« Puissent les bonnes âmes héroïques des saints venir en ces lieux et puissent-elles nous apporter leur aide, en déversant sur nous les vertus bienfaisantes de leurs bénédictions - aussi vastes que la terre, aussi élevées que les cieux ! (dit la "Prière pour une demeure" du Zend-Avesta, suspendue au-dessus d'une des portes de l'ermitage). »

Vue aérienne de l'ermitage de la Self-Realization Fellowship surplombant l'océan Pacifique à Encinitas, en Californie. Sur cette spacieuse propriété se trouvent également les bâtiments de l'ashram et de la Retraite de la Self-Realization ; un temple SRF se situe également non loin de là.

Ce grand domaine d'Encinitas, en Californie, fut offert à la Self Realization Fellowship par M. James J. Lynn, fidèle *Kriya* Yogi depuis son initiation en janvier 1932. Homme d'affaires

américain aux innombrables responsabilités (étant à la tête d'un important consortium pétrolier et aussi président de la plus grande compagnie au monde de réassurance contre les incendies), M. Lynn trouve, néanmoins, chaque jour, le temps de faire de longues et profondes méditations de *Kriya Yoga*. Menant ainsi une vie équilibrée, il est parvenu, dans l'état de *samadhi*, à jouir d'une paix intérieure inaltérable.

Lors de mon séjour en Inde et en Europe (de juin 1935 à octobre 1936), M. Lynn[412] avait affectueusement comploté avec mes correspondants de Californie afin qu'aucun mot ne me parvienne au sujet de la construction de l'ashram à Encinitas. Je fus donc à la fois surpris et ravi de ce merveilleux présent.

Pendant mes premières années en Amérique, j'avais parcouru toute la côte californienne en quête d'un petit terrain pour y ériger un ashram près de la mer. À chaque fois que je trouvais un endroit approprié, un obstacle venait invariablement déjouer mes plans. En contemplant le domaine ensoleillé d'Encinitas, j'y voyais, en toute humilité, la réalisation de la prophétie de Sri Yukteswar faite longtemps auparavant d'un « ermitage au bord de la mer[413] ».

Quelques mois plus tard, lors des fêtes de Pâques de 1937, je célébrai, au lever du soleil, le premier des nombreux offices de Pâques, sur la pelouse du nouvel ashram. Tout comme les mages de l'ancien temps, des centaines d'étudiants contemplèrent alors avec dévotion et révérence le miracle quotidien du lever du soleil à l'est, au-dessus de l'horizon. L'océan Pacifique qui s'étendait à l'ouest, faisait retentir ses louanges dans un grondement solennel ; au loin, se profilaient un petit voilier blanc et le vol solitaire d'une mouette. « Le Christ est ressuscité ! », non seulement avec le soleil printanier, mais dans l'aube éternelle de l'Esprit.

Les mois passaient dans un bonheur toujours renouvelé. À Encinitas, au milieu de tant de beauté, je pus terminer un projet de longue date : *Cosmic Chants*[414] (Chants Cosmiques). Je traduisis en anglais, avec une notation musicale adaptée aux Occidentaux, de nombreux chants de l'Inde. Parmi ceux-ci : « No Birth, No Death » (De naissance, de trépas) de Shankara ; le chant sanskrit : « Hymn to Brahma » (Hymne à Brahma) ; « Who Is in My Temple ? » (Qui donc se trouve dans mon temple ?) de Tagore, ainsi que quelques-unes de mes compositions : « I Will Be Thine Always » (Seigneur, je serai toujours à Toi), « In the Land Beyond My Dreams » (Au pays au-delà de mes rêves), « I Give You My Soul Call » (Entends l'appel de mon âme), « Come, Listen to My Soul Song » (Viens, écoute le chant de mon âme) et « In the Temple of Silence » (Dans le temple du silence).

Et, effectivement, le lendemain soir, pendant plus d'une heure, trois mille voix firent résonner les accents sacrés du chant « Ô mon Dieu merveilleux ! ». À ce moment-là, vous n'étiez plus blasés, chers New-Yorkais ! Vos cœurs s'élançaient à l'unisson dans un hymne de joie. Des guérisons divines eurent lieu, ce soir-là, parmi les fidèles chantant avec amour le nom sacré du Seigneur.

En 1941, j'allai au Centre de la Self-Realization Fellowship de Boston. Le Docteur M. W. Lewis, responsable du Centre, m'installa dans un appartement décoré avec art.

« Monsieur, dit le Docteur Lewis en souriant, à votre arrivée en Amérique, vous logiez, à Boston, dans une chambre toute simple, sans salle de bain. Je voudrais que vous sachiez que notre ville est fière de posséder aussi des appartements luxueux ! »

Paramahansa Yogananda dans les jardins de l'ermitage SRF d'Encinitas, situé sur une falaise surplombant l'océan Pacifique, 1940

En Californie, des années heureuses et débordantes d'activités s'écoulèrent rapidement. En 1937, une communauté de la Self Realization Fellowship[415] fut établie à Encinitas. Les nombreuses activités qui s'y déroulent

permettent aux disciples de recevoir une formation variée en accord avec les idéaux de la Self-Realization

Fellowship. On y cultive aussi des fruits et des légumes pour les personnes résidant dans les centres d'Encinitas et de Los Angeles. « Il a fait que tous les hommes, sortis d'un seul sang[416]... » Même si « fraternité universelle » est un bien grand terme, l'homme doit accorder sa bienveillance à un cercle de personnes toujours plus large et se considérer lui-même comme un citoyen du monde. Celui qui a vraiment compris ce que veut dire : « Ceci est mon Amérique, mon Inde, mes Philippines, mon Europe, mon Afrique, etc. » ne manquera pas d'occasions pour mener une existence utile et heureuse.

Bien que Sri Yukteswar n'ait jamais été physiquement dans un pays autre que l'Inde, il connaissait cette vérité fraternelle :

« Le monde est ma patrie. »

CHAPITRE 49

LES ANNÉES 1940 - 1951

« Nous avons vraiment compris l'importance de la méditation et nous savons que maintenant rien ne peut troubler notre paix intérieure. Au cours des réunions de méditation de ces dernières semaines, nous avons entendu les sirènes nous avertissant des attaques aériennes ainsi que les explosions des bombes à retardement, mais nos étudiants continuent de se réunir et profitent pleinement de nos merveilleux services de méditation. »

Ce courageux message, écrit par le responsable du Centre de la Self-Realization Fellowship de Londres, faisait partie de l'une des nombreuses lettres que je reçus d'Angleterre et d'Europe alors dévastées par la guerre, dans les années précédant l'entrée en guerre de l'Amérique dans la Seconde Guerre mondiale.

M. L. Cranmer-Byng, célèbre directeur de *The Wisdom of the East Series*, m'écrivit de Londres en 1942 :

« En lisant la revue *East-West*[417], j'ai pris conscience de l'énorme distance qui semble nous séparer, comme si nous vivions dans deux mondes complètement différents. La beauté, l'ordre, le calme et la paix me parviennent de Los Angeles comme un navire chargé des bénédictions et du réconfort du Saint-Graal entrant dans le port d'une ville assiégée.

« Je vois, comme dans un rêve, votre palmeraie et le temple d'Encinitas avec sa vue s'étendant sur l'océan et les

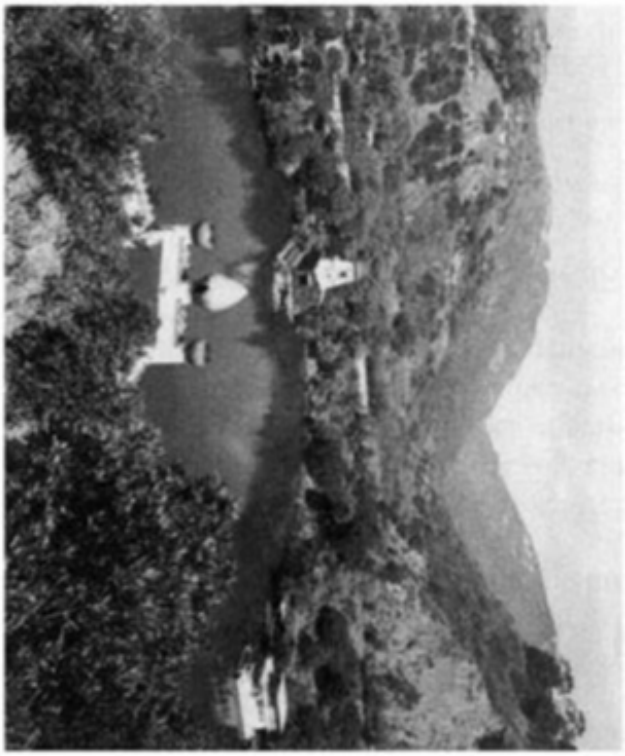
montagnes, mais par-dessus tout, cette fraternité d'hommes et de femmes en quête de spiritualité - une communauté basée sur l'harmonie, absorbée par une œuvre créative et régénérée par la contemplation... Mes salutations à toute la Fraternité de la part d'un simple soldat qui écrit du haut de la tour de garde, en attendant l'aube. »

Une Église de Toutes les Religions fut construite à Hollywood, en Californie, par des membres de la Self-Realization Fellowship, et inaugurée en 1942. Un an plus tard, un autre temple fut établi à San Diego, en Californie et, en 1947, ce fut celui de Long Beach, également en Californie[418].

En 1949, un des plus beaux domaines au monde, un paradis floral situé dans le quartier de Pacific Palisades à Los Angeles, fut donné à la Self-Realization Fellowship. Ce site de cinq hectares est un amphithéâtre naturel entouré de verdoyantes collines. Un grand lac naturel, joyau bleu serti dans le diadème des montagnes, a donné au domaine son nom de Lake Shrine (« Sanctuaire du Lac »). Sur la propriété, un pittoresque moulin à vent hollandais abrite une paisible chapelle. Un peu plus loin, en contrebas, une grande roue à eau émet une douce musique. Deux statues de marbre, importées de Chine, ornent les lieux - une statue du Seigneur Bouddha et une autre de Kwan Yin (personnification chinoise de la Mère Divine). Une statue grandeur nature du Christ, dont le visage serein et la robe aux plis gracieux sont remarquablement illuminés la nuit, se dresse sur une colline surplombant une cascade.

En 1950, un monument à la mémoire du Mahatma Gandhi, dédié à la paix mondiale, fut inauguré au Lake Shrine à l'occasion du trentième anniversaire de la fondation de la Self-Realization Fellowship en Amérique[419]. Une partie des

cendres du Mahatma, envoyée de l'Inde, fut, à cette occasion, enchâssée dans un sarcophage de pierre vieux de mille ans.



LAKE SHRINE DE LA SELF-REALIZATION FELLOWSHIP ET MÉMORIAL DE GANDHI DÉDIÉ À LA PAIX MONDIALE

Située à Pacific Palisades, à Los Angeles, en Californie, la propriété de cinq hectares du Lake Shrine (« Sanctuaire du Lac ») fut inaugurée le 20 août 1950 par Paramahansa Yogananda. Pendant qu'il supervisait les travaux de construction et de plantation en 1949, Paramahansaji logeait parfois sur le bateau aménagé, situé sur la photo de gauche. Sur l'autre photo, on peut voir, entre les deux piliers centraux, le sarcophage sculpté contenant une partie des cendres du Mahatma Gandhi. Sur la photo de gauche, de l'autre côté du lac se trouve la Chapelle du Moulin à vent. Des services spirituels ainsi que des méditations et des classes de la Self-Realization Fellowship se tiennent chaque semaine au Lake Shrine qui est un lieu ouvert au public.

PARAMAHANSA YOGANANDA
Photographié le 20 août 1950 lors de l'inauguration du Lake Shrine de la Self-Realization Fellowship, à Pacific Palisades, Los Angeles, Californie

Ceux qui viennent pour la première fois à nos différents centres veulent souvent en savoir davantage sur le yoga. On me pose souvent la question suivante : « Est-il vrai, comme

l'affirment certaines organisations, que le yoga est une discipline qui ne peut pas être étudiée avec succès sous forme de leçons imprimées, mais qui doit être uniquement apprise sous la direction personnelle d'un maître ? »

En cette ère atomique, le yoga ne peut s'enseigner que par des méthodes comme les *Leçons*[420] *de la Self-Realization Fellowship*, sinon cette science libératrice ne sera de nouveau réservée qu'à un petit groupe d'élus. Ce serait évidemment un bienfait inestimable si chaque étudiant pouvait avoir à ses côtés un guru initié à la sagesse divine, mais le monde compte de nombreux « pécheurs » et très peu de saints. Comment une multitude de personnes pourrait-elle bénéficier du yoga si ce n'est en étudiant à domicile des instructions rédigées par de vrais yogis ?

La seule alternative serait de ne pas tenir compte de l'« homme ordinaire » et de l'exclure de la connaissance du yoga. Mais tel n'est pas le plan de Dieu pour ce nouvel âge. Babaji a promis de protéger et de guider tous les *Kriya* Yogis sincères dans leur cheminement vers le But divin[421]. Car ce ne sont pas des douzaines, mais des centaines de milliers de *Kriya* Yogis qui sont nécessaires pour faire naître le monde de paix et de prospérité dont les hommes pourront jouir lorsqu'ils auront fait l'effort approprié pour rétablir leur statut de fils du Père Divin.

La fondation en Occident de la Self-Realization Fellowship, véritable « ruche pour le miel spirituel », fut la tâche que m'assignèrent Sri Yukteswar et le Mahavatar Babaji. L'accomplissement de ce devoir sacré ne fut pas dépourvu d'obstacles.

« Dites-moi franchement, Paramahansaji, cela en valait-il la peine ?»

Cette question laconique me fut posée, un soir, par le Dr Lloyd Kennel, un des responsables du temple de San Diego. Je compris qu'il sous-entendait par là : « Avez-vous été heureux en Amérique ? Que dire des mensonges véhiculés par des gens mal intentionnés désireux d'empêcher la propagation du yoga ? Et que dire des déceptions, des peines, des responsables de centres incapables de diriger, des étudiants incapables d'apprendre ?

« Béni soit l'homme que le Seigneur éprouve ! lui répondis-je. Il n'a pas oublié, de temps à autre, de poser un fardeau sur mes épaules ! »

Je me mis alors à penser à tous ceux qui m'ont été fidèles, à l'amour, à la dévotion et à la compréhension qui illuminent le cœur de l'Amérique. Je continuai donc en pesant mes mots :

« Ma réponse est oui, mille fois oui ! Cela *en valait* la peine, au-delà même de tout ce que j'avais pu rêver, de voir l'Orient et l'Occident se rapprocher grâce au seul lien durable, celui de la spiritualité. »

M. Goodwin J. Knight, Lt. Gouverneur de Californie (*au centre*), avec Yoganandaji et M. A. B. Rose, lors de l'inauguration de l'India Center de la Self-Realization Fellowship, adjacent au temple SRF d'Hollywood (voir ci-dessous), Californie, le 8 avril 1951.

Temple de la Self-Realization Fellowship (Église de Toutes les Religions), à Hollywood

Les grands maîtres de l'Inde, qui ont manifesté un vif intérêt pour l'Occident, ont bien compris les conditions de la vie moderne. Ils savent que la situation mondiale ne pourra s'améliorer que lorsque toutes les nations auront mieux assimilé les vertus caractéristiques de l'Orient et de l'Occident. Chacune de ces parties du globe a besoin de ce que l'autre a de meilleur à lui offrir.

Au cours de mes voyages à travers le monde, j'ai observé avec tristesse beaucoup de souffrances[422] : en Orient, surtout sur le plan matériel, en Occident, surtout sur le plan mental et spirituel. Toutes les nations subissent les pénibles conséquences d'une civilisation déséquilibrée. L'Inde et de nombreux pays d'Orient pourraient avantageusement bénéficier du sens pratique des affaires et de l'efficacité matérielle de pays occidentaux comme l'Amérique. D'autre part, les Occidentaux ont besoin de mieux comprendre les fondements spirituels de la vie et plus particulièrement les techniques scientifiques que l'Inde antique a élaborées pour que l'homme puisse consciemment communier avec Dieu.

L'idéal d'une civilisation harmonieusement équilibrée n'est pas une utopie. Pendant des millénaires, l'Inde fut un pays de lumière spirituelle et de prospérité matérielle. La pauvreté de ces deux cents dernières années n'est rien d'autre qu'une phase karmique temporaire dans la longue histoire de l'Inde. Au cours des siècles, l'expression « les richesses de l'Inde[423] » s'est, en effet, répandue de façon proverbiale dans le monde entier. La richesse matérielle et spirituelle est l'expression formelle de *rita*, la loi cosmique ou justice naturelle. Il n'y a rien de parcimonieux dans le Divin, ni dans la déesse du monde phénoménal, la Nature exubérante.

Les Écritures hindoues enseignent que l'homme est attiré sur cette terre en particulier afin de connaître - de façon

chaque fois plus approfondie dans chacune de ses vies successives - les innombrables manières qu'a l'Esprit de se manifester à travers les différentes conditions matérielles et de les dominer. L'Orient et l'Occident appréhendent cette grande vérité de diverses façons et devraient partager avec joie leurs découvertes respectives. Il plaît sans aucun doute au Seigneur de voir Ses enfants terrestres lutter pour obtenir une civilisation mondiale libérée de la pauvreté, de la maladie et de l'ignorance de l'âme. Le fait que l'homme ait oublié qu'il possède en lui des ressources divines (résultat d'un mauvais usage de son libre arbitre[424]) est la cause principale de toutes les autres formes de souffrance.

Les maux attribués à une abstraction anthropomorphique appelée « société » peuvent être, de façon plus réaliste, mis sur le compte de chaque individu[425]. L'idéal d'une société parfaite doit d'abord germer au sein de la vie privée avant de fleurir en vertu civique, les transformations intérieures s'épanouissant naturellement en réformes extérieures. Un homme qui a réussi à se transformer lui-même en transformera des milliers.

Paramahansa Yogananda, à l'ermitage SRF d'Encinitas, en Californie, juillet 1950

Toutes les Écritures du monde qui ont traversé l'épreuve du temps sont *une* par essence, inspirant l'homme dans son parcours ascendant. Une des périodes les plus heureuses de ma vie fut celle où je dictais, pour la revue *Self-Realization*, une interprétation d'une partie du Nouveau Testament[426].

Avec ferveur, j'implorais le Christ de m'aider à découvrir la véritable signification de ses paroles dont un grand nombre sont bien mal comprises depuis vingt siècles.

Un soir, alors que j'étais absorbé dans une prière silencieuse, mon salon à l'ermitage d'Encinitas se remplit d'une lumière bleue opaline. Devant moi, apparut la forme radieuse du bienheureux Seigneur Jésus. Il avait l'apparence d'un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, avec une barbe clairsemée et une moustache ; sa longue chevelure noire, partagée par une raie au milieu, était auréolée d'or chatoyant.

En contemplant ses yeux incomparablement merveilleux, je vis qu'ils étaient sans cesse changeants. À chaque variation de leur expression, je percevais intuitivement la sagesse divine qu'ils transmettaient. Dans son regard glorieux, je sentis la formidable puissance qui soutient des myriades de mondes. La coupe du Saint-Graal apparut à ses lèvres, descendit jusqu'aux miennes pour ensuite retourner à Jésus. Après quelques instants, il prononça des paroles magnifiques et de nature si intime que je les garde au plus profond de mon cœur.

En 1950 et 1951, je passai beaucoup de temps dans une paisible retraite située près du désert de Mojave, en Californie. C'est dans ce lieu que je traduisis la *Bhagavad Gita* et que j'écrivis un commentaire détaillé[427] sur les différentes voies du yoga.

En faisant explicitement deux fois[428] référence à une technique de yoga (la seule qui soit mentionnée dans la *Bhagavad Gita* et la même que Babaji a simplement appelée le *Kriya Yoga*), le plus grand livre sacré de l'Inde a offert un enseignement à la fois pratique et moral. Dans l'océan de notre monde onirique, le souffle constitue précisément la tempête de l'illusion qui crée en nous la conscience de ces

vagues individuelles que sont les corps humains et tous les autres objets matériels. Sachant que les simples connaissances philosophiques et éthiques ne sont pas suffisantes pour réveiller l'homme de son pénible rêve d'existence séparée, le Seigneur Krishna a révélé la science sacrée qui permet au yogi de maîtriser son corps et de le transformer, à volonté, en pure énergie. La possibilité d'accomplir un tel exploit yoguique n'est plus au-delà de la compréhension théorique des scientifiques modernes, pionniers de l'ère atomique. En effet, il a été prouvé que toute matière est transformable en énergie.

Les Écritures hindoues font l'éloge de la science yoguique parce qu'elle est accessible à tous les hommes. Il est vrai que le mystère du souffle a parfois été résolu sans avoir recours aux techniques particulières du yoga, comme c'est le cas pour ces mystiques qui n'étaient pas hindous, mais possédaient une puissance de dévotion transcendante. De tels saints, qu'ils soient chrétiens, musulmans ou d'autres confessions, ont été observés dans un état de transe, sans souffle ni mouvement (*sabikalpa samadhi*[429]), qui seul permet d'expérimenter les premières phases de la perception divine. (Cependant, lorsqu'un saint a atteint le *nirbikalpa*, le stade le plus élevé du *samadhi*, il est irrévocablement établi dans le Seigneur - qu'il respire ou non, qu'il soit immobile ou actif.)

Le frère Laurent de la Résurrection, mystique chrétien du XVIIe siècle, nous raconte que c'est par la contemplation d'un arbre qu'il eut pour la première fois conscience de la Présence de Dieu. Presque tous les êtres humains ont déjà vu un arbre mais, hélas, bien peu y ont vu le Créateur de l'arbre. La plupart des hommes sont totalement incapables d'éveiller en eux cette puissance de dévotion irrésistible comme l'a fait sans effort une minorité d'*ekantins*, ces saints au cœur pur et

de toutes convictions religieuses qui ont vécu tant en Orient qu'en Occident. L'homme ordinaire[430] n'est pas pour autant privé de la possibilité de communier avec Dieu. Il lui suffit, pour réveiller le potentiel qui dort dans son âme, de la technique du *Kriya Yoga*, de la pratique quotidienne des préceptes moraux et d'être capable de s'écrier avec sincérité : « Seigneur, je désire ardemment Te connaître ! »

L'intérêt universel du Yoga est donc de permettre à l'homme de contacter Dieu par une méthode scientifique, utilisée chaque jour, plutôt que par une ferveur pleine de dévotion qui dépasse les capacités affectives de l'homme ordinaire.

Plusieurs grands maîtres jaïns de l'Inde ont été nommés *tirthaka-ras*, « ceux qui font passer le gué », parce qu'ils ont révélé à l'humanité désorientée le passage qui permettait de traverser les mers démontées du *samsara* (la roue karmique, la succession des vies et des morts). Samsara (littéralement : « qui coule avec » le flux des phénomènes) incite l'homme à choisir la voie de la moindre résistance. « Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu[431]. » Afin de devenir l'ami de Dieu, l'homme doit triompher des démons, c'est-à-dire des maux de son propre karma ou de ses actions qui le poussent sans cesse à subir de manière résignée l'illusion du monde, l'œuvre de *maya*. La connaissance de la loi impitoyable du karma encourage le chercheur sincère à trouver un moyen de se libérer définitivement de ses liens. Étant donné que l'esclavage karmique de l'homme provient des désirs enracinés dans son esprit obscurci par *maya*, c'est sur la maîtrise de l'esprit[432] que se concentre le yogi. Les différents voiles de l'ignorance karmique sont alors écartés et l'homme peut enfin percevoir l'essence innée de son être.

Le mystère de la vie et de la mort, dont la résolution est le seul but du séjour de l'homme sur terre, est intimement lié au

souffle. S'affranchir de la respiration, c'est s'affranchir de la mort. Ayant pris conscience de cette vérité, les anciens rishis de l'Inde se sont saisis de cette clé unique, la respiration, et ont mis au point une science précise et rationnelle permettant de se passer du souffle.

L'ambassadeur de l'Inde aux États-Unis, M. Binay Ranjan Sen, en compagnie de Sri Yogananda, au siège international de la Self-Realization Fellowship de Los Angeles, le 4 mars 1952, trois jours avant le décès du grand yogi.

Le 11 mars, dans un éloge posthume à l'occasion de ses funérailles, M. Sen a dit : « Si nous avions aujourd'hui, aux Nations Unies, un homme comme Paramahansa Yogananda, nous aurions certainement un monde meilleur. À ma connaissance, personne n'a œuvré davantage et n'a donné autant de lui-même pour resserrer les liens entre les peuples de l'Inde et de l'Amérique. »

Si l'Inde n'avait que le *Kriya Yoga* à offrir au monde, ce présent, à lui seul, représenterait un cadeau royal.

La Bible contient des passages révélant que les prophètes hébreux savaient parfaitement que Dieu avait créé le souffle

pour servir de lien subtil entre le corps et l'âme. La Genèse stipule : « L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, Il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant[433]. » Le corps humain est composé de substances chimiques et de métaux qu'on retrouve également dans la « poussière de la terre ». La chair de l'homme ne pourrait accomplir aucune activité physique, ne manifester aucune énergie, ni effectuer aucun mouvement sans les courants vitaux que l'âme transmet au corps au moyen du souffle (énergie gazeuse) chez les êtres non encore éclairés. Les courants de vie, agissant dans le corps humain sous forme du quintuple *prana* ou énergies vitales subtiles, sont une manifestation de la vibration de l'*Aum* dans l'âme omniprésente.

Le reflet, ou la vraisemblance, de vie qui brille dans les cellules du corps, en provenance de l'âme, est la seule raison pour laquelle l'être humain est attaché à son corps. L'homme ne lui rendrait certainement pas un hommage si vibrant s'il s'agissait d'une simple motte de glaise. L'être humain s'identifie faussement à sa forme physique parce que les courants de vie en provenance de l'âme sont apportés par le souffle dans la chair avec une telle intensité qu'il prend l'effet pour la cause et imagine avec idolâtrie que le corps a une vie propre.

Le corps et le souffle sont perçus par l'esprit humain au niveau conscient. Au niveau subconscient, qui se manifeste durant le sommeil, l'esprit se sépare temporairement du corps et de la respiration. Au niveau superconscient, l'être humain se libère complètement de l'illusion que l'« existence » dépend du corps et du souffle[434]. Dieu existe sans respirer ; l'âme, créée à Son image, ne devient consciente d'elle-même pour la première fois que dans l'état où le souffle est suspendu.

Lorsque le karma évolutif brise le lien du souffle entre l'âme et le corps, la transition brusque que l'on nomme « mort » survient, et les cellules physiques retournent à leur impuissance naturelle. Cependant, pour le *Kriya* Yogi, ce lien du souffle est rompu à volonté par une sagesse d'ordre scientifique et non par l'intervention brutale d'une nécessité karmique. Par son expérience personnelle, le yogi est déjà conscient de sa nature incorporelle et n'a pas besoin de l'avertissement lourd de sens de la Mort selon lequel l'homme est bien mal inspiré de placer toute sa confiance dans le corps physique.

Vie après vie, chaque homme progresse (à son propre rythme, quelle qu'en soit la régularité) vers sa propre apothéose. La mort n'interrompt pas cette marche ascendante, mais offre simplement à l'âme l'environnement plus agréable d'un univers astral pour se débarrasser de ses impuretés. « Que votre cœur ne se trouble point... Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père[435]. » Il est certes peu probable que Dieu ait épuisé toute Son ingéniosité dans l'organisation de ce monde et que, dans l'autre, Il ne nous offre rien de plus pour captiver notre intérêt que le son mélodieux des harpes !

La mort n'est ni la suppression de l'existence, ni un moyen définitif d'échapper à cette vie, ni non plus la porte menant à l'immortalité. Celui qui a fui son propre Soi pour goûter aux plaisirs terrestres ne le retrouvera pas parmi les enchantements subtils d'un monde astral. En ce lieu, il emmagasinera seulement des perceptions plus fines et sera particulièrement sensibilisé au Beau et au Bien qui ne font qu'un. Mais c'est sur l'enclume de cette terre grossière que l'être humain doit lutter pour forger l'or impérissable de son identité spirituelle ! Une fois en possession de ce précieux

trésor remporté de haute lutte, seul présent capable de satisfaire la cupidité de la Mort, l'homme se libère définitivement du cycle des réincarnations physiques.

Pendant plusieurs années, je donnai des cours, à Encinitas et à Los Angeles, sur les Yoga Sutras de Patanjali ainsi que sur d'autres ouvrages profonds de la philosophie hindoue.

« Pourquoi Dieu a-t-Il uni l'âme au corps ? me demanda un soir un de mes étudiants. Quel était Son but en déclenchant ce drame évolutionniste de la création ? » Beaucoup d'autres hommes ont posé ce genre de questions et les philosophes ont tenté en vain de leur donner des réponses satisfaisantes.

« Réservez-vous quelques mystères à explorer pendant l'éternité, disait souvent en souriant Sri Yukteswar. Comment le raisonnement limité de l'homme peut-il comprendre les motifs inconcevables de l'Absolu incréé[436] ? La faculté rationnelle de l'homme, attachée au principe de cause à effet du monde phénoménal, est totalement déconcertée devant l'énigme que représente Dieu, qui n'a ni commencement ni cause. Néanmoins, bien que la raison humaine ne puisse percer l'énigme de la création, chaque mystère sera finalement résolu et dévoilé au fidèle par Dieu Lui-même. »

Celui qui aspire sincèrement à la sagesse se contente de commencer sa quête en maîtrisant humblement quelques principes élémentaires du plan divin, sans exiger prématurément une explication précise et mathématique de la « Théorie d'Einstein » de la vie.

« *Personne n'a jamais vu Dieu* (nul mortel soumis à l'influence du "temps" ou aspect relatif de *maya*[437] ne peut saisir ce qu'est l'Infini) ; *le Fils unique, qui est dans le sein du Père* (la Conscience Christique, le pur reflet ou la projection extérieure de l'Intelligence parfaite qui, agençant l'ensemble des phénomènes à travers la vibration de l'*Aum*, est issu du

"sein" ou des profondeurs du Divin incréé pour exprimer la diversité dans l'Unité), *est celui qui l'a fait connaître* (qui l'a assujetti à la forme ou manifesté)[438]. »

Jésus expliqua : « En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, il ne fait que ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement[439]. »

La triple nature que Dieu manifeste dans les mondes phénoménaux est symbolisée dans les Écritures hindoues par Brahma, le Créateur, Vishnu, le Préservateur, et Shiva, le Destructeur-Rénovateur. Ces trois activités se déroulent sans cesse dans toute la Création vibratoire. Comme l'Absolu est au-delà de la compréhension humaine, le fidèle hindou Le vénère sous l'aspect sacré de la Trinité[440].

Cependant, l'aspect universel créateur-préservateur-destructeur de Dieu ne constitue pas Sa nature ultime, ni même Sa nature essentielle (car la Création cosmique n'est que Sa *lila*, Son jeu créateurs[441]). La nature intrinsèque de Dieu ne peut être saisie, même en perçant tous les mystères de la Trinité, parce que Sa nature extérieure, qui se manifeste dans le flux structuré des atomes, ne fait que L'exprimer sans Le révéler.

La nature suprême du Seigneur n'est connue que lorsque le « Fils s'en va vers le Père[442] ». L'homme libéré dépasse les Royaumes vibratoires et pénètre alors dans le Royaume Originel, exempt de vibrations.

Tous les grands prophètes gardaient le silence lorsqu'on leur demandait de révéler les ultimes secrets. Quand Pilate demanda : « Qu'est-ce que la vérité[443] ? », le Christ ne lui répondit pas. Les grandes questions prétentieuses d'intellectuels comme Pilate proviennent rarement d'un ardent désir de connaître la vérité. De tels hommes parlent

plutôt avec l'arrogance et la superficialité de ceux qui considèrent qu'un manque de conviction en matière de valeurs spirituelles[444] est un signe d'ouverture d'esprit.

« Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité entend ma voix[445]. » Dans ces quelques paroles, le Christ en dit long. Un enfant de Dieu « rend témoignage » *par sa vie*. Il incarne la vérité ; si, en plus, il l'explique, c'est une redondance généreuse de sa part.

La vérité n'est ni une théorie, ni un système de spéculation philosophique, ni un concept intellectuel. La vérité est en parfaite concordance avec la réalité. En ce qui concerne l'être humain, la vérité consiste dans la connaissance inaltérable de sa nature réelle, de son Soi en tant qu'âme. À travers chacune des paroles et des actions de sa vie, Jésus a démontré qu'il connaissait la *vérité* de son être : son origine divine. Totalement uni à la Conscience Christique omniprésente, il pouvait conclure avec ces simples mots : « Quiconque est de la vérité entend ma voix. »

Bouddha refusa également de faire la lumière sur les principes métaphysiques, faisant sèchement remarquer que le peu de temps que l'homme passe sur cette terre serait mieux employé s'il le consacrait à parfaire sa nature morale. Le mystique chinois, Lao-Tseu, dit à juste titre : « Celui qui sait ne dit rien, celui qui parle ne sait rien. » Les mystères suprêmes de Dieu ne sont pas sujets à discussion ; le déchiffrement de Son code secret est un art que l'homme ne peut transmettre à l'homme ; dans ce domaine, seul le Seigneur peut nous instruire.

PARAMAHANSA YOGANANDA – « LE DERNIER SOURIRE »

Photo prise une heure avant son *mahasamadhi* (état où le yogi abandonne consciemment son corps physique), lors d'un banquet en l'honneur de l'ambassadeur de l'Inde, M. Binay R. Sen, le 7 mars 1952, à Los Angeles, Californie.

Le photographe a saisi sur cette photo un sourire plein d'amour du grand Maître, qui semble être une bénédiction adressée, en signe d'adieu, à chacun de ses millions d'amis, d'élèves et de disciples. Ses yeux, déjà tournés vers l'Éternité, sont cependant remplis de chaleur humaine et de compassion.

La mort n'a eu aucun pouvoir de décomposition sur cet incomparable disciple de Dieu ; son corps a présenté un phénomène extraordinaire d'incorruptibilité.

« Restez tranquilles et sachez que je suis Dieu[446]. » Le Seigneur, qui ne fait jamais montre de Son omniprésence, ne se laisse entendre que dans un silence parfait. Résonnant à travers l'univers en tant que *Aum*, vibration créatrice, le Son originel se traduit instantanément en paroles clairement comprises par le fidèle qui est en harmonie avec Dieu.

Le but divin de la création, dans la mesure où la raison humaine peut le comprendre, est exposé dans les Védas. Les rishis ont enseigné que chaque être humain a été créé par Dieu en tant qu'âme pour manifester de manière unique un aspect particulier de l'Infini, avant de retrouver son Identité absolue. Tous les hommes sont donc dotés d'une des facettes de l'Individualité divine et tous sont également chers à Dieu.

La sagesse recueillie par l'Inde, sœur aînée des nations, est l'héritage de toute l'humanité. La vérité védique, comme toute vérité, appartient à Dieu et non à l'Inde. Les rishis, dont les esprits avaient la pureté nécessaire pour recevoir les profondes révélations divines des Védas, faisaient partie de la race humaine, nés sur cette terre plutôt que sur une autre planète, afin de servir l'humanité toute entière. Les différences de race ou de nation n'ont aucun sens au Royaume de la vérité où la seule aptitude requise est la réceptivité spirituelle.

Dieu est Amour et Son plan pour la création ne peut être fondé que sur l'amour. Cette simple pensée, plus que toute savante argumentation, n'est-elle pas de nature à consoler notre cœur humain ? Tous les saints qui ont pénétré au cœur de la Réalité témoignent de l'existence d'un plan divin universel, resplendissant de joie et de beauté.

Dieu révéla Ses intentions au prophète Isaïe en ces termes :

> Ainsi en est-il de ma parole (le *Aum* créateur) qui sort de ma bouche Elle ne retourne point à moi sans effet, sans

> avoir exécuté ma volonté et accompli mes desseins. Oui, vous partirez dans la joie et vous serez conduits en paix ; les montagnes et les collines éclateront d'allégresse devant vous, et tous les arbres de la campagne battront des mains. (Isaïe 55 : 11-12.)

« Oui, vous partirez dans la joie et vous serez conduits en paix. » Les hommes de ce XXe siècle tourmenté devraient mettre leur espérance dans cette merveilleuse promesse. Toute la vérité qu'elle contient est réalisable par chaque fidèle de Dieu qui s'efforce vaillamment de reconquérir son héritage divin.

Le rôle sacré du *Kriya Yoga* en Orient et en Occident ne fait que commencer. Puissent tous les hommes découvrir qu'il existe une technique scientifique précise de réalisation divine pour surmonter toute souffrance humaine !

En transmettant mes pensées d'amour aux milliers de *Kriya* Yogis disséminés tels des joyaux étincelants à travers le monde, je pense souvent avec gratitude :

« Seigneur, Tu as donné à ce moine une bien grande famille ! »

PARAMAHANSA YOGANANDA : UN YOGI DANS LA VIE ET DANS LA MORT

Paramahansa Yogananda est entré en *mahasamadhi* (état où le yogi quitte consciemment et définitivement son corps physique) à Los Angeles en Californie, le 7 mars 1952, à l'issue du discours qu'il prononça lors d'un banquet donné en l'honneur de M. Binay R. Sen, ambassadeur de l'Inde.

Ce grand enseignant de l'humanité démontra ainsi la valeur du Yoga (ensemble de techniques scientifiques utilisées pour atteindre la réalisation de Dieu) non seulement dans sa vie, mais aussi dans sa mort. Plusieurs semaines après son décès, son visage inchangé resplendissait de la lumière divine de l'incorruptibilité.

M. Harry T. Rowe, directeur de Forest Lawn Memorial-Park, le cimetière de Los Angeles où le corps du grand yogi repose temporairement, envoya à la Self-Realization Fellowship une lettre notariée dont est tiré ce qui suit :

> « L'absence de tout signe visible de décomposition du corps de Paramahansa Yogananda offre le cas le plus extraordinaire qu'il nous ait été donné d'observer... Même vingt jours après son décès, son corps ne présentait aucune détérioration physique... Aucune trace d'altération n'était visible sur sa peau, aucune dessiccation (déshydratation) ne s'était produite dans les tissus de son corps. Cet état de parfaite conservation d'un corps est, pour autant que nous le sachions, unique

dans les annales mortuaires... Lorsque le corps de Yogananda est arrivé au dépôt mortuaire de Forest Lawn, notre personnel s'attendait à voir, par la vitre du cercueil, les signes habituels de décomposition progressive du corps. Notre étonnement grandissait au fur et à mesure que les jours passaient sans que nous puissions observer aucun changement visible de son corps. Selon toute apparence, le corps de Yogananda présentait un cas phénoménal d'immuabilité...

« Aucune odeur de décomposition n'a jamais émané, à aucun moment, de son corps... L'apparence physique de Yogananda à la date du 27 mars, juste avant que le couvercle de bronze du cercueil ne soit mis en place, était la même que celle qu'il avait le 7 mars. Le 27 mars, son aspect était aussi frais et inaltéré qu'au soir de son décès. Le 27 mars, rien ne permettait de dire que son corps avait souffert d'une quelconque décomposition physique. Pour ces raisons, nous répétons que le cas de Paramahansa Yogananda est un cas unique dans toute notre expérience. »

En 1977, le gouvernement indien a émis ce timbre commémoratif en l'honneur de Paramahansa Yogananda pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son mahasamadhi. En même temps, le gouvernement a publié un petit fascicule dans lequel on peut lire cet hommage :

> La vie de Paramahansa Yogananda est une parfaite expression de l'idéal de l'amour pour Dieu et du dévouement à l'humanité... Bien qu'il ait passé la plus grande partie de sa vie en dehors de l'Inde, son pays natal, il a sa place parmi nos plus grands saints. Son œuvre continue à grandir et à rayonner toujours davantage, attirant des pèlerins spirituels de tous les horizons sur le chemin de la connaissance de l'Esprit.

RESSOURCES SUPPLÉMENTAIRES SUR L'ENSEIGNEMENT DU *KRIYA YOGA* DE PARAMAHANSA YOGANANDA

La Self-Realization Fellowship se consacre à aider gratuitement les chercheurs de vérité du monde entier. Pour obtenir des renseignements sur nos séries de conférences ou de cours publics annuels, sur les méditations et les services spirituels de nos temples et de nos centres du monde entier, sur nos programmes de retraite ou sur nos autres activités, nous vous invitons à consulter notre site Internet ou à contacter notre siège international : www.yogananda-srforg Self-Realization Fellowship

3880 San Rafael Avenue

Los Angeles, CA 90065-3219, U.S.A.

Tél. +1(323) 225-2471

LES LEÇONS DE LA SELF-REALIZATION FELLOWSHIP

Les conseils personnels et les instructions de Paramahansa Yogananda sur les techniques de méditation yoguique et sur les principes d'une vie spirituelle

Si vous vous sentez attiré par les vérités spirituelles décrites dans Autobiographie d'un Yogi, nous vous invitons à vous inscrire aux Leçons de la Self-Realization Fellowship.

Paramahansa Yogananda est l'initiateur de ces séries de Leçons à étudier à domicile afin de donner à tous ceux qui sont sincères dans leur recherche spirituelle l'opportunité d'apprendre et de pratiquer les techniques anciennes de méditation yoguique présentées dans ce livre, y compris la science du *Kriya Yoga*. Les Leçons offrent également ses conseils pratiques pour atteindre un bien-être équilibré aussi bien du point de vue physique que mental et spirituel.

Les Leçons de la Self-Realization Fellowship sont disponibles pour une somme modique (destinée à couvrir les frais d'impression et d'envoi). Tous les étudiants peuvent aussi recevoir gracieusement des conseils personnels pour leur pratique de la part des religieuses et des moines de la Self-Realization Fellowship.

Pour de plus amples renseignements...

Veuillez nous demander notre brochure gratuite d'introduction en français : Qu'est-ce que la Self-Realization Fellowship ? ou notre brochure : *Undreamed of Possibilities*, disponible en anglais, en espagnol ou en allemand. Pour recevoir un exemplaire de ces fascicules ainsi qu'un

formulaire d'inscription, veuillez consulter notre site Internet ou contacter notre siège international.

PUBLICATIONS DE LA SELF-REALIZATION FELLOWSHIP DES ENSEIGNEMENTS DE PARAMAHANSA YOGANANDA

DISPONIBLES EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT AUPRÈS DE L'ÉDITEUR :

Self-Realization Fellowship
3880 San Rafael Avenue - Los Angeles,
Californie 90065-3219, U.S.A.
Tél. +1(323) 225-2471
Fax +1(323) 225-5088
www.yogananda-srforg

TRADUITS EN FRANÇAIS

Autobiographie d'un Yogi

À la Source de la Lumière

Ainsi parlait Paramahansa Yogananda

La Science de la Religion

La Loi du Succès

Comment peut-on converser avec Dieu ?

La Science sacrée

Relation entre Gourou et Disciple

LIVRES EN ANGLAIS

Autobiography of a Yogi

The Second Coming of Christ : The Resurrection of the Christ Within You. Un commentaire des Évangiles révélant l'authentique enseignement de Jésus.

God Talks with Arjuna : The Bhagavad Gita. Une nouvelle traduction de la Bhagavad Gita et un nouveau commentaire.

Man's Eternal Quest. Volume I des conférences et entretiens informels de Paramahansa Yogananda.

The Divine Romance. Volume II des conférences, entretiens informels et essais de Paramahansa Yogananda.

Journey to Self-realization. Volume III des conférences et entretiens informels de Paramahansa Yogananda.

Wine of the Mystic : The Rubaiyat of Omar Khayyam — A Spiritual Interpretation. Un commentaire inspiré qui nous fait découvrir la science mystique de communion avec Dieu, dissimulée derrière les images énigmatiques des Rubaiyat.

Where There Is Light : Insight and Inspiration for Meeting Life's Challenges

Whispers from Eternity. Un recueil de prières de Paramahansa Yogananda et de ses expériences divines dans des états élevés de méditation.

The Science of Religion

The Yoga of the Bhagavad Gita : An Introduction to India's Universal Science of God-Realization

The Yoga of jesus : Understanding the Hidden Teachings of the Gospels

In the Sanctuary of the Soul : A Guide to Effective Prayer

Inner Peace : How to Be Calmly Active and Actively Calm

To Be Victorious in Life

Why God Permits Evil and How to Rise Above It

Living Fearlessly : Bringing Out Your Inner Soul Strength

How You Can Talk With God

Metaphysical Meditations. Plus de 300 méditations, prières et affirmations, pour favoriser l'élévation spirituelle.

Scientific Healing Affirmations. Avec une explication approfondie de Paramahansa Yogananda sur la science de l'affirmation.

Sayings of Paramahansa Yogananda. Un recueil de sages paroles et de conseils de Paramahansa Yogananda, répondant avec sincérité et affection à ceux qui recherchaient son aide.

Songs of the Soul. Poésie mystique de Paramahansa Yogananda.

The Law of Success. Explique les principes dynamiques permettant d'atteindre ses objectifs dans la vie.

Cosmic Chants. Paroles et musiques de 60 chants de dévotion, avec une introduction expliquant comment le chant spirituel peut conduire à la communion divine.

ENREGISTREMENTS AUDIO DE PARAMAHANSA YOGANANDA

Beholding the One in All

The Great Light of God

Songs of My Heart

To Make Heaven on Earth

Removing All Sorrow and Suffering

Follow the Path of Christ, Krishna, and the Masters

Awake in the Cosmic Dream

Be a Smile Millionaire

One Life Versus Reincarnation

In the Glory of the Spirit

Self-Realization : The Inner and the Outer Path

AUTRES PUBLICATIONS DE LA SELF-REALIZATION FELLOWSHIP

Un catalogue donnant la liste complète des livres et des enregistrements audio et vidéo de la Self-Realization Fellowship est disponible sur demande.

The Holy Science de Swami Sri Yukteswar

Only Love : Living the Spiritual Life in a Changing World de Sri Daya Mata

Finding the Joy Within You : Personal Counsel for God-Centered Living de Sri Daya Mata

God Alone : The Life and Letters of a Saint de Sri Gyanamata

"Mejda" : The Family and the Early Life of Paramahansa Yogananda de Sananda Lal Ghosh

Self-Realization (une revue trimestrielle fondée par Paramahansa Yogananda en 1925)

BROCHURES GRATUITES D'INTRODUCTION

Qu'est-ce que la Self-Realization Fellowship ?

Undreamed-of Possibilities

Les techniques scientifiques de méditation enseignées par Parama-hansa Yogananda, y compris le *Kriya Yoga*, ainsi que ses nombreux conseils pour atteindre une vie spirituelle équilibrée sont exposés dans les Leçons de la Self-

Realization Fellowship. Pour de plus amples renseignements, veuillez nous écrire afin de recevoir la brochure gratuite d'introduction en français : Qu'est-ce que la Self-Realization Fellowship ? ou la brochure gratuite : Undreamed-of Possibilities, disponible en anglais, en espagnol ou en allemand.

LA LIGNÉE DES GURUS

Mahavatar Babaji est le guru suprême de la lignée des maîtres indiens assumant la responsabilité du développement spirituel de tous les membres de la Self-Realization Fellowship et de la Yogoda Satsanga Society of India qui pratiquent fidèlement le *Kriya Yoga*. « Je resterai incarné sur terre, a promis Babaji, jusqu'à la fin de ce cycle terrestre. » (Voir chapitres 33 et 37.)

En 1920, Mahavatar Babaji dit à Paramahansa Yogananda : « Tu es celui que j'ai choisi pour répandre le message du *Kriya Yoga* en Occident... Le *Kriya Yoga*, technique scientifique pour réaliser Dieu, finira par se propager dans tous les pays et contribuera à établir l'harmonie entre les nations en permettant à chaque homme de percevoir le Père Céleste de façon personnelle et transcendantale. »

Mahavatar signifie « grande Incarnation » ou « Incarnation divine » ; *Yogavatar* signifie « Incarnation du Yoga » ; *Jnanavatar* signifie « Incarnation de la Sagesse ».

Premavatar signifie « Incarnation de l'Amour » - titre conféré à Paramahansa Yogananda en 1953 par l'un de ses plus grands disciples, Rajarsi Janakananda (James J. Lynn).

NOTATION PHONÉTIQUE POUR LA PRONONCIATION DES NOMS SANSKRITS

Dans les exemples phonétiques suivants, qui se rapprochent du sanskrit, le *a* correspond à la prononciation du *a* dans le mot *pas*. Le *â* correspond à la prononciation du *â* dans le mot *tâche*. Le *h* est toujours aspiré et les lettres entre parenthèses ne sont que partiellement prononcées.

BHAGAVAN KRISHNA

Se prononce : Ba-ga-vânn Kr(i)ch-na

MAHAVATAR BABAJI

Se prononce : Ma-hâ-va-târ Bâ-bâ-(d)ji

YOGAVATAR LAHIRI MAHASAYA

Se prononce : Yo-gâ-va-târ Lâ-hi-ri Ma-hâ-chaï(a)

JNANAVATAR SWAMI SRI YUKTESWAR

Se prononce : Nya-nâ-va-târ Swâ-mi Chri Youk-tèsh-war

PREMAVATAR PARAMAHANSA YOGANANDA

Se prononce : Pré-mâ-va-târ Pa-ra-m(a)-hann-s(a) Yo-gâ-nann-d(a)

BUTS ET IDÉAUX DE LA SELF-REALIZATION FELLOWSHIP

Tels que définis par le fondateur, Paramahansa Yogananda

Présidente : Sri Mrinalini Mata

☐ Répandre parmi toutes les nations la connaissance de techniques scientifiques définies permettant de faire l'expérience personnelle et directe de Dieu.

☐ Enseigner que le but de la vie est de faire évoluer, par l'effort personnel, la conscience mortelle et limitée de l'homme jusqu'à lui faire atteindre la Conscience de Dieu ; et, à cette fin, établir dans le monde entier des temples de la Self-Realization Fellowship pour communier avec Dieu et aussi encourager l'établissement de temples de Dieu individuels dans le foyer et dans le cœur de chaque homme.

☐ Révéler l'harmonie complète et l'unité fondamentale existant entre le Christianisme originel, tel que Jésus-Christ l'a enseigné, et le Yoga originel, tel que Bhagavan Krishna l'a enseigné ; et montrer que les principes de vérité qu'ils contiennent constituent le fondement scientifique commun à toutes les vraies religions.

☐ Indiquer la voie divine universelle où tous les sentiers des croyances religieuses véritables finissent par aboutir : la

voie de la méditation quotidienne, scientifique et fervente sur Dieu.

☐ Affranchir l'homme de sa triple souffrance : maladies physiques, discordances mentales et ignorance spirituelle.

☐ Favoriser « une vie simple doublée d'un idéal élevé » et répandre parmi tous les peuples un esprit de fraternité en leur enseignant le fondement éternel de leur unité : leur parenté avec Dieu.

☐ Démontrer la supériorité de l'esprit sur le corps et de l'âme sur l'esprit.

☐ Triompher du mal par le bien, de la peine par la joie, de la cruauté par la bonté et de l'ignorance par la sagesse.

☐ Unir science et religion en réalisant l'unité de leurs principes fondamentaux.

☐ Favoriser la compréhension spirituelle et culturelle entre l'Orient et l'Occident ainsi que l'échange de leurs qualités respectives les plus nobles.

☐ Servir l'humanité comme son propre Soi universel.

Quatrième de couverture

Considérée comme l'un des 100 meilleurs livres spirituels du XXe siècle, la remarquable autobiographie de Paramahansa Yogananda nous fait explorer de manière inoubliable le monde des saints et des yogis, de la science et des miracles, de la mort et de la résurrection. Avec une sagesse satisfaisant pleinement notre âme et un humour attachant, l'auteur nous éclaire sur les plus profonds secrets de la vie et de l'univers — ouvrant notre cœur et notre esprit à la joie, à la beauté et aux potentiels spirituels illimités qui existent dans la vie de chaque être humain.

Cette édition complète — uniquement disponible auprès de la Self-Realization Fellowship, l'organisation fondée par l'auteur — est la seule à offrir un texte définitif en incluant, comme le souhaitait Paramahansa Yogananda, les importants matériaux qu'il ajouta après l'édition originale de 1946.

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE PARAMAHANSA YOGANANDA

SELF-REALIZATION FELLOWSHIP
FONDÉE EN 1920 PAR PARAMAHANSA YOGANANDA

Considérée comme l'un des 100 meilleurs livres spirituels du XXe siècle, la remarquable autobiographie de Paramahansa Yogananda nous fait explorer de manière inoubliable le monde des saints et des yogis, de la science et des miracles, de la mort et de la résurrection. Avec une sagesse satisfaisant pleinement notre âme et un humour attachant, l'auteur nous éclaire sur les plus profonds secrets de la vie et de l'univers – ouvrant notre cœur et notre esprit à la joie, à la beauté et aux potentiels spirituels illimités qui existent dans la vie de chaque être humain.

Cette édition complète – uniquement disponible auprès de la Self-Realization Fellowship, l'organisation fondée par l'auteur – est la seule à offrir un texte définitif en incluant, comme le souhaitait Paramahansa Yogananda, les importants matériaux qu'il ajouta après l'édition originale de 1946.

« Un livre qui peut changer votre vie…
À lire (ou à relire) dès aujourd'hui ! »
(*YOGA + JOYFUL LIVING*)

« J'ai toujours une pile d'*Autobiographie d'un Yogi* chez moi et j'en donne régulièrement. Lorsque quelqu'un a besoin de se "ressourcer", je l'encourage à lire ce livre car il pénètre au cœur même de toutes les religions. »
(GEORGE HARRISON)

« Un livre fascinant. »
(*NEWSWEEK*)

« Un récit hors du commun. »
(*THE NEW YORK TIMES*)

ISBN-13: 978-0-87612-197-9
ISBN-10: 0-87612-197-0
9 780876 121979

Autobiographie / Spiritualité
Autobiography of a Yogi (French)

[1] Docteur ès lettres, docteur ès sciences, du Jesus College d'Oxford. Auteur et traducteur de nombreux ouvrages classiques sur le yoga et la sagesse traditionnelle de l'Orient, dont *Le Yoga Tibétain et les Doctrines Secrètes*, *Milarepa le Grand Yogi du Tibet*, et *Le Livre des Morts Tibétain*.

[2] A. Maisonneuve, Paris, 1938.

[3] Sri Daya Mata rejoignit en 1931 la communauté monastique que Paramahansa Yogananda avait établie au sommet du Mont Washington dominant la cité de Los Angeles. Elle occupa la fonction de présidente de la Self-Realization Fellowship de 1955 jusqu'à son décès en 2010.

[4] Des révisions supplémentaires faites par Paramahansa Yogananda furent insérées dans la septième édition (1956) comme cela fut précisé alors dans une note de l'éditeur :

« Cette édition américaine de 1956 contient des révisions faites par Paramahansa Yogananda en 1949 pour l'édition anglaise de Londres ainsi que des révisions faites par l'auteur en 1951. Dans une "note pour l'édition de Londres", datée du 25 octobre 1949, Paramahansa Yogananda écrivait : "En préparant l'édition anglaise de ce livre, j'ai eu l'occasion de revoir le texte et de l'étoffer quelque peu. En plus des nouveaux matériaux apportés par le dernier chapitre, j'ai ajouté un certain nombre de notes de bas de page dans lesquelles j'ai répondu à des questions que des lecteurs de l'édition américaine m'avaient posées.″

« Les révisions, faites par l'auteur en 1951, auraient dû apparaître dans la quatrième édition américaine de 1952. À cette époque, les droits d'*Autobiographie d'un Yogi* appartenaient à une maison d'édition de New York. En 1946, à New York, chaque page du livre avait été reproduite sur une plaque de métal grâce à la technique de galvanotypie. En conséquence, le seul fait d'ajouter une virgule au texte exigeait que la plaque de métal reproduisant toute une page soit découpée puis ressoudée avec la nouvelle ligne contenant la virgule en question. Du fait de la dépense qu'aurait occasionnée la modification de nombreuses plaques de métal, l'éditeur new-yorkais n'inclut pas dans la quatrième édition les révisions de l'auteur faites en 1951.

« À la fin de 1953, la Self-Realization Fellowship (SRF) racheta tous les droits de Autobiographie d'un Yogi à l'éditeur new-yorkais. La SRF réimprima le livre en 1954 et 1955 (cinquième et sixième éditions) ; mais pendant ces deux années, d'autres obligations empêchèrent le département des éditions de la SRF d'entreprendre l'énorme tâche d'inclure les révisions de l'auteur sur les plaques de métal. Ce travail, cependant, fut accompli à temps pour la septième édition. »

Après 1956, d'autres révisions furent effectuées dans les éditions ultérieures, suivant les instructions que Tara Mata avait reçues de Paramahansa Yogananda avant que celui-ci ne quitte son corps.

Les premières éditions de *Autobiographie d'un Yogi* donnaient à l'auteur le titre de « Paramhansa », suivant ainsi la pratique commune au Bengale d'omettre le « a » muet ou semi-muet dans l'orthographe des mots. Afin d'être sûr que la

signification sacrée de ce titre, que l'on trouve dans les Védas, soit bien transmise, la transcription usuelle du sanskrit fut utilisée dans les éditions suivantes : « Paramahansa », de parama : « le plus haut ou suprême » et hansa : « cygne », ce qui signifie : « celui qui a atteint la plus haute réalisation de son véritable Soi divin et de l'unité de ce Soi avec l'Esprit ».

[5] Maître spirituel. La Guru Gita (verset 17) décrit avec justesse le guru comme celui qui « dissipe les ténèbres » (de *gu* : « ténèbres » et *ru* : « ce qui dissipe »).

[6] Personne pratiquant le yoga, « union », ancienne science de méditation sur Dieu. (Voir chapitre 26 : « La Science du Kriya Yoga ».)

[7] Mon nom fut échangé contre celui de Yogananda en 1915 lors de mon admission dans l'ancien Ordre monastique des Swamis. En 1935, mon guru me conféra le titre religieux de Paramahansa.

[8] La deuxième caste, à l'origine celle des dirigeants et des guerriers.

[9] Ces textes épiques très anciens sont pour l'Inde un trésor d'histoire, de mythologie et de philosophie.

[10] Ce noble poème épique en sanskrit, faisant partie du Mahabharata, constitue la Bible hindoue. Le Mahatma Gandhi écrivit à son sujet : « Ceux qui méditeront sur la Gita en retireront chaque jour une joie et une compréhension nouvelles. Il n'y a pas un seul problème spirituel que la Gita ne puisse résoudre. »

[11] Babu, « monsieur » en bengali, se place après le nom.

[12] Des explications sur les pouvoirs extraordinaires des grands maîtres sont données au chapitre 30 : « La loi des miracles. »

[13] Technique yoguique, enseignée par Lahiri Mahasaya, permettant d'apaiser le tumulte des sens pour progressivement ne faire plus qu'un avec la conscience cosmique. (Voir chapitre 26.)

[14] Des exemplaires de cette photo peuvent être obtenus auprès de la Self-Realization Fellowship. Voir également, page 344, la reproduction du portrait peint de Lahiri Mahasaya. Lors de son séjour en Inde en 1935-1936, Sri Paramahansa Yogananda demanda à un artiste bengali de peindre ce tableau d'après la photo originale. Par la suite, il le choisit pour être le portrait officiel de Lahiri Mahasaya, destiné aux publications de la SRF. (Ce tableau est accroché dans le salon de Yogananda au Mont Washington, à Los Angeles.) (Note de l'éditeur.)

[15] Nom sanskrit désignant le Seigneur sous son aspect de Souverain cosmique ; venant de la racine *is* : gouverner. Les Écritures hindoues contiennent un millier de noms pour représenter Dieu, chacun d'eux exprimant une nuance philosophique

particulière. Le Seigneur, en tant qu'Ishwara, est Celui par la volonté de qui, tous les univers, selon des cycles ordonnés, sont créés et dissous.

[16] Les pouvoirs infinis du son proviennent du Verbe créateur, *Aum*, puissance vibratoire cosmique cachée dans toutes les formes d'énergie au niveau des atomes. N'importe quel mot prononcé consciemment et avec une profonde concentration possède un pouvoir de matérialisation. Dans la méthode Coué et les systèmes de psychothérapie similaires, on a constaté que la répétition mentale ou à haute voix de paroles positives était efficace. Le secret réside dans l'accélération de la vitesse vibratoire de l'esprit.

[17] Kali symbolise Dieu sous l'aspect de l'éternelle Mère Nature.

[18] La racine sanskrite du mot *swami* signifie : « Celui qui est un avec le Soi (*swa*). » (Voir chapitre 24.)

[19] La coutume indienne selon laquelle les parents choisissent le futur conjoint de leur enfant a résisté aux assauts du temps. En Inde, le pourcentage de mariages réussis est élevé.

[20] Anachorète : personne qui se consacre à l'ascétisme et à une discipline spirituelle.

[21] Lorsque ces mots me révélèrent que ma mère connaissait la courte durée de sa vie, je compris pour la première fois son insistance à hâter le mariage d'Ananta. Bien qu'elle mourût avant le mariage, son plus grand désir en tant que mère était, tout naturellement, d'assister à la cérémonie.

[22] Geste coutumier de respect envers les sadhus.

[23] L'amulette était un objet provenant du plan astral. De structure éphémère, de tels objets sont destinés à disparaître un jour ou l'autre de notre univers terrestre. (Voir chapitre 43.)

Un mantra ou des paroles de chants sacrés étaient inscrits sur le talisman. Nulle part ailleurs qu'en Inde, la puissance du son et de *vach*, la voix humaine, n'a été l'objet de recherches aussi approfondies. La vibration de l'*Aum* qui résonne dans tout l'univers (le « Verbe » ou le « son des grandes eaux » de la Bible) a trois manifestations ou *gunas* : la création, la préservation, la destruction (*Taittiriya Upanishad* I : 8). Chaque fois qu'un être humain prononce un mot, il active l'un des trois aspects de l'Aum. C'est la raison pour laquelle les Écritures demandent expressément à l'homme de dire la vérité.

Le mantra sanskrit de l'amulette possédait, s'il était correctement prononcé, un pouvoir vibratoire spirituellement bénéfique. L'alphabet sanskrit, d'une structure idéale, comprend cinquante lettres, chacune ayant une prononciation déterminée et invariable. George Bernard Shaw a écrit un essai judicieux et, bien entendu, plein d'esprit sur l'insuffisance de l'alphabet anglais, basé sur l'alphabet latin, dans

lequel vingt-six lettres s'efforcent en vain de rendre tous les sons. Avec sa férocité coutumière (« Si le fait d'introduire un nouvel alphabet anglais dans la langue anglaise coûtait une guerre civile... je ne m'en plaindrais pas »), M. Shaw préconise l'adoption d'un nouvel alphabet de quarante-deux lettres (voir sa préface dans *The Miraculous Birth of Language*, de Wilson, Philosophical Library, N.Y.). Un tel alphabet s'approcherait de la perfection phonétique du sanskrit qui, par l'emploi de cinquante lettres, évite les erreurs de prononciation.

La découverte de sceaux gravés dans la vallée de l'Indus amène un certain nombre d'érudits à abandonner la théorie selon laquelle l'Inde aurait « emprunté » son alphabet sanskrit à des sources sémitiques. De grandes cités hindoues ont été récemment découvertes lors de fouilles à Mohenjo-Daro et à Harappa, apportant la preuve de la culture éminente d'une civilisation qui a « dû connaître une longue histoire sur le sol de l'Inde, nous ramenant à une époque pour laquelle on ne peut faire que de vagues suppositions » (Sir John Marshall : *Mohenjo-Daro and the Indus Civilization*, 1931).

À supposer que la théorie hindoue de l'extrême ancienneté d'hommes civilisés sur cette planète soit correcte, cela permettrait d'expliquer pourquoi la langue la plus ancienne du monde, le sanskrit, est aussi la plus parfaite. (Voir note p. 91.) « Quelle que soit son ancienneté, le sanskrit, dit Sir William Jones, fondateur de l'Asiatic Society, a une structure merveilleuse : il est plus parfait que le grec, plus riche que le latin et infiniment plus raffiné que ces deux langues. »

« Depuis le regain d'intérêt pour les études classiques, dit l'*Encyclopedia Americana*, il n'y a pas eu d'événement aussi important dans l'histoire de la civilisation que la découverte du sanskrit [par les érudits occidentaux] dans la dernière partie du XVIIIe siècle. La linguistique, la grammaire comparée, la mythologie comparée, la science des religions... doivent leur existence même à la découverte du sanskrit ou furent profondément influencées par son étude. »

[24] *Choto Mahasaya* est le terme qu'employaient un certain nombre de saints indiens lorsqu'ils s'adressaient à moi. Cela signifie : « petit monsieur. »

[25] À sa manière, la physique valide les lois découvertes par les yogis grâce à la science du mental. Par exemple, une démonstration des pouvoirs de « télévision » de l'être humain fut faite le 26 novembre 1934 à l'Université Royale de Rome. « Giuseppe Calligaris, professeur de neuropsychologie, appuya sur certaines parties du corps d'un sujet qui fut alors en mesure de donner des descriptions détaillées de personnes ou d'objets se trouvant de l'autre côté d'un mur. Le professeur Calligaris dit à ses collègues que lorsque certaines zones de la peau sont stimulées le sujet ressent des impressions extrasensorielles lui permettant de discerner des objets qu'il ne pourrait pas percevoir autrement. Pour permettre à son sujet de percevoir des objets de l'autre côté d'un mur, le professeur Calligaris appuya pendant quinze minutes sur un point situé sur l'hémithorax droit. Il déclara que lorsque certaines parties du corps sont ainsi stimulées, le sujet peut percevoir des objets à n'importe quelle distance indépendamment d'une vision préalable ou non de ces objets. »

[26] Dieu sous l'aspect de Créateur. Ce mot vient de la racine sanskrite *brih*, s'étendre. Lorsque le poème d'Emerson « Brahma » parut en 1857 dans *Atlantic Monthly*, la plupart des lecteurs furent déconcertés. Emerson, amusé, déclara : « Dites-leur de remplacer "Brahma" par "Jehovah" et leur perplexité disparaîtra. »

[27] Dans la méditation profonde, le premier contact avec l'Esprit se situe sur l'autel de l'épine dorsale, puis dans le cerveau. Tel un torrent, la béatitude y afflue irrésistiblement, mais le yogi apprend à en contrôler les manifestations extérieures.

A l'époque de notre rencontre, *Prana*bananda était un maître complètement réalisé. Mais les dernières années de sa vie active remontaient bien plus loin en arrière et il n'était pas alors installé d'une manière irrévocable dans l'état de *nirbikalpa samadhi*. Dans cet état de conscience parfait et imperturbable, le yogi n'éprouve aucune difficulté à accomplir ses tâches terrestres.

Après sa mise à la retraite, *Prana*bananda écrivit la *Pranab Gita*, un commentaire profond de la Bhagavad Gita, existant en hindi et en bengali.

La faculté d'apparaître dans plusieurs corps est un *siddhi* (pouvoir yoguique) dont il est fait mention dans les *Yogas Sutras* de Patanjali (voir p. 244 n.). La vie de nombreux saints, au cours des siècles, a révélé ce phénomène d'ubiquité. Dans *The Story of Therese Neumann* (Bruce Pub. Co.), A. P. Schimberg décrit plusieurs apparitions de la sainte chrétienne devant des personnes éloignées ayant besoin de son aide et avec lesquelles elle a conversé.

[28] Voir chapitre 27.

[29] Le jeune fils de notre propriétaire à Bareilly.

[30] Littéralement : « celui qui renonce » ; de racines verbales sanskrites signifiant : « mettre de côté. »

[31] Effets d'actions passées de cette vie ou d'une vie précédente ; vient du verbe sanskrit *Kri* : « faire. »

[32] Chapitre IX, versets 30-31.

[33] Je l'appelais toujours Ananta-da. *Da* est un suffixe indiquant le respect que les frères et sœurs ajoutent au nom de leur frère aîné.

[34] À l'époque où je l'ai connu, Kebalananda n'avait pas encore intégré l'Ordre des Swamis et on le nommait « Shastri Mahasaya ». Pour éviter la confusion avec les noms de Lahiri Mahasaya et de Maître Mahasaya (chapitre 9), je fais référence à mon professeur de sanskrit uniquement par son futur nom monastique de Swami Kebalananda. Sa biographie a été récemment publiée en bengali. Né dans le district bengali de Khulna en 1863, Kebalananda a quitté son corps physique à Bénarès, à l'âge de soixante-huit ans. Son nom de famille était Ashutosh Chatterji.

[35] Parmi les quatre Védas antiques, plus de 100 livres canoniques subsistent encore. Dans son *Journal*, Emerson a rendu hommage à la pensée védique par ces mots : « Elle est sublime comme la chaleur, la nuit et le calme océan. Elle contient tous les sentiments religieux, toutes les grandes éthiques qui à tour de rôle rendent visite au noble esprit du poète... Cela ne sert à rien de mettre le livre de côté ; si je fais confiance aux forêts ou au bateau voguant sur l'étang, la Nature fait aussitôt de moi un Brahmane : nécessité éternelle, compensation éternelle, puissance insondable, silence ininterrompu... C'est là son credo. Paix, me dit-elle, pureté et abandon absolu : panacée qui permet d'expier tous les péchés et conduit à la béatitude des Huit Dieux. »

[36] Le siège de l'œil « unique » ou œil spirituel. À la mort, la conscience de l'homme est généralement attirée vers ce centre sacré, ce qui explique les yeux révulsés des morts.

[37] Personnage principal et sacré du poème épique sanskrit, le *Ramayana*.

[38] Le principe de l'ego, *ahamkara* (littéralement : « je fais ») est à l'origine de la dualité ou de la séparation apparente entre l'homme et son Créateur. *Ahamkara* asservit les êtres humains à *Maya* (l'illusion cosmique) par laquelle le sujet (l'ego) se prend à tort pour l'objet ; les créatures se prennent pour des créateurs.

« De par moi-même, je ne fais rien ! »

Ainsi pense celui qui détient la vérité des vérités... Toujours assuré que : « C'est la comédie des sens Dans le monde des sens. » (V : 8 et 9.)

Il voit vraiment, celui qui voit que les œuvres Font partie de la Nature pour l'entraînement de l'Âme, Et qu'agissant, il n'est pourtant pas celui qui agit. (XIII : 29.)

Bien que Je sois non-né, immortel, indestructible, Seigneur de tout ce qui vit ; il n'en est pas moins vrai que,

Par *Maya*, la Magie que J'imprime Aux formes flottantes de la Nature, la vastitude primordiale,

Je viens, Je pars, et Je viens. (IV : 6.) Il est difficile de percer

Ce voile divin de spectacles variés Qui Me cache ; pourtant ceux qui M'adorent Le percent et passent de l'autre côté. (VII : 14.) *Bhagavad Gita* (d'après la traduction anglaise d'Arnold).

[39] Ecclésiaste 3 : 1.

[40] Kali représente le Principe éternel dans la nature. Selon la tradition, elle est représentée sous l'aspect d'une femme à quatre bras, placée debout sur le corps étendu du Dieu Shiva ou l'Infini, car les activités de la nature, ou monde phénoménal, naissent de l'Esprit latent. Les quatre bras en symbolisent les principaux attributs : deux bénéfiques et deux destructeurs ; la dualité essentielle de la matière ou création.

[41] L'illusion cosmique ; littéralement : « le Mesureur ». *Maya* est le pouvoir magique de la création laissant croire que des limitations et des divisions sont présentes dans l'Incommensurable et l'Inséparable.

Emerson a écrit le poème suivant à propos de *Maya* (qu'il écrivait *Maia*) : L'illusion œuvre, impénétrable,

Tissant en tout lieu sa toile ;
Ses tableaux colorés ne manquent jamais
Et sans cesse se succèdent tels de vivants portraits ;
Son charme a depuis longtemps opéré
Sur l'homme qui a soif d'être trompé.

[42] Les rishis, littéralement, les « prophètes », furent les auteurs des Védas à une époque antique indéterminée.

[43] Pains indiens ronds et plats.

[44] Les études faites sur la conscience par les psychologues occidentaux se sont principalement bornées à explorer l'esprit subconscient et les maladies mentales traitées par la psychiatrie ou la psychanalyse. Il existe peu de recherche sur l'origine et la formation constitutive des états mentaux normaux ainsi que sur leurs manifestations émotionnelles ou volitives, sujets véritablement fondamentaux que ne néglige pas la philosophie indienne. Les systèmes du *Sankhya* et du *Yoga* donnent une classification précise des phases successives apparaissant dans les modifications des états mentaux normaux ainsi que des fonctions caractéristiques de *buddhi* (intelligence discriminative), de *ahamkara* (principe de l'ego) et de *manas* (esprit ou conscience sensorielle).

[45] « L'univers est représenté dans chacune de ses particules. Chaque chose est faite d'une seule substance cachée. Le monde est contenu dans une goutte de rosée... Selon la véritable doctrine de l'omniprésence, Dieu apparaît dans Sa totalité dans chaque brin d'herbe et dans chaque toile d'araignée. » (Emerson, dans *Compensation*.)

[46] Acheter et vendre, et cependant ne jamais oublier Dieu ! » L'idéal est que le cœur et la main coopèrent harmonieusement. Certains écrivains occidentaux prétendent que l'hindouisme a pour but une « fuite » craintive, l'inaction et le retrait de la société. Les quatre étapes établies par les Védas pour l'existence de l'homme sont, cependant, bien équilibrées et conviennent à tous : la première partie de la vie étant réservée aux études et aux devoirs domestiques, la seconde, à la contemplation et aux pratiques de la méditation. (Voir p. 265 n.) La solitude est nécessaire pour s'établir dans le Soi, mais les maîtres retournent ensuite dans le monde pour le servir. Même les saints, qui n'ont aucune activité extérieure, répandent sur le monde par leurs pensées et leurs saintes vibrations plus de bienfaits que ne le font des hommes non éclairés à travers de multiples activités humanitaires. Les grands maîtres, chacun à sa manière et souvent face à une âpre opposition, s'efforcent de façon désintéressée d'inspirer et d'élever l'âme de leurs

semblables. Aucun idéal hindou, religieux ou social, n'est négatif. L'*ahimsa*, la « non-violence », appelée « vertu totale » (*sakalo dharma*) dans le Mahabharata est une injonction positive en raison du concept selon lequel celui qui n'aide pas les autres d'une certaine manière leur nuit.

La Bhagavad Gita (III : 4-8) souligne que l'activité est inhérente à la nature même de l'homme. La paresse est simplement une « activité erronée » : « Aucun n'échappera à l'action en évitant l'action ;

Personne n'atteindra la perfection
En renonçant aux actes.
En vérité, l'homme ne peut rester, même un moment,
Sans agir ; la loi de sa nature
L'oblige, bon gré mal gré, à accomplir des actions.
(Car la pensée est de l'action dans l'imaginaire.) ...
Celui qui, ayant un corps solide pour servir l'esprit,
Consacre ses pouvoirs de mortel à un travail louable,
Sans rechercher le gain, ô Arjuna ! un tel être Est honorable.
Accomplis donc la tâche qui te revient ! »

(D'après la traduction anglaise d'Arnold)

[47] Sohong était son nom de moine. Il était communément connu sous le nom du « Swami aux tigres ».

[48] « Prince-Princesse » : ainsi nommé pour indiquer que cette bête possédait à la fois la férocité du tigre et de la tigresse.

[49] Techniques de contrôle de la force vitale (*prana*) par la régulation de la respiration. Le *Bhastrika* (« grand soufflet ») *Pranayama* amène la tranquillité de l'esprit.

[50] Patanjali est le plus important des anciens sages ayant exposé le yoga.

[51] En 1928, Jules Bois, professeur à la Sorbonne, déclara qu'en conclusion de leur recherche les psychologues français reconnaissaient l'existence de la superconscience ; pour eux, celle-ci « est de par sa noblesse l'exact opposé de l'esprit subconscient découvert par Freud, et englobe les facultés faisant de l'homme un humain véritable et non une simple variété d'animal supérieur ». Le savant français expliqua que l'éveil de la conscience supérieure « n'a rien à voir avec l'hypnose ou la méthode Coué. L'existence d'un esprit superconscient est depuis longtemps reconnu par la philosophie car il s'agit en réalité de l'Âme suprême dont parla Emerson ; mais sa reconnaissance par les scientifiques est récente ».

Dans son livre, « l'Âme suprême » (*The Over-Soul*), Emerson écrivit : « L'homme n'est que la façade d'un temple où résident toute sagesse et tout bien. Ce que nous appelons communément homme, l'être que nous voyons manger, boire, planter, compter, ne se présente pas sous son vrai jour. Tel que nous le connaissons, il projette une fausse image de lui-même et ne nous inspire pas le

respect ; mais si, dans ses actions, l'homme faisait transparaître l'âme, dont il est le véhicule, celle-ci aurait tôt fait de nous faire agenouiller devant elle... Ainsi, nous pouvons avoir accès au côté spirituel de notre nature profonde et à tous ses attributs divins. »

[52] « Grand sage. »

[53] Perception réelle de Dieu.

[54] Le nom complet du saint était Nagendra Nath Bhaduri. Le terme *math* signifie « monastère », mais il est souvent employé pour désigner un « ermitage » ou ashram.

Parmi les saints du monde chrétien ayant lévité, on trouve au dix-septième siècle saint Joseph de Cupertino. Il y eut de nombreux témoins oculaires de ses prouesses. Saint Joseph faisait preuve de beaucoup de distraction quant aux choses de ce monde car il était en communion constante avec Dieu. Les frères de son monastère ne lui permettaient pas de servir à la table commune, par peur de le voir s'élever au plafond avec la vaisselle. Le saint était exceptionnellement exempté de corvées terrestres à cause de son incapacité à garder longtemps les pieds sur terre ! À la seule vue de la statue d'un saint, saint Joseph, exalté, s'élevait dans les airs ; et l'on pouvait souvent apercevoir les deux saints, l'un de chair et l'autre de pierre, y tournoyer ensemble.

Thérèse d'Avila, cette sainte dotée d'une grande élévation spirituelle, se disait extrêmement gênée par l'élévation du corps physique. Ayant en charge de lourdes tâches d'organisation, elle essaya en vain d'empêcher ses expériences de lévitation. « Mais à quoi bon les précautions, écrivait-elle, lorsque le Seigneur a décidé qu'il en serait autrement. » Le corps de sainte Thérèse repose en Espagne, dans l'église d'Albe, et demeure incorruptible depuis quatre siècles. Il exhale un parfum de fleurs. D'innombrables miracles se sont produits en ce lieu.

[55] « Toute science doit être transcendante, sinon elle disparaît. La botanique va maintenant dans ce sens : les avatars de Brahma seront bientôt les manuels d'histoire naturelle. » (Emerson.)

[56] Du latin *crescere* : augmenter. Pour son crescographe ainsi que pour d'autres inventions, Bose, en 1917, a été fait chevalier.

[57] La fleur de lotus est, en Inde, un ancien symbole divin ; ses pétales en se déployant suggèrent l'expansion de l'âme. Le fait que la plante qui à l'origine croît dans la vase s'en élève pour s'épanouir en pure beauté est en lui-même une promesse réconfortante de salut spirituel.

[58] « Nous pensons que les grandes universités devraient former les spécialistes de chaque département d'étude, particulièrement les humanités, aux apports de l'Inde dans leur propre discipline. Nous croyons aussi que chaque collège, dont le but est de préparer ses diplômés à un travail intellectuel dans un monde qui sera

le leur, doit posséder dans ses rangs un érudit compétent en civilisation indienne. » (Extrait d'un article du professeur W. Norman Brown de l'Université de Pennsylvanie, apparu dans le numéro de mai 1939 du *Bulletin* de l'American Council of Learned Societies, Washington, D.C.)

[59] La structure atomique de la matière était bien connue des anciens hindous. L'un des six systèmes de la philosophie indienne est le *Vaisesika*, du sanskrit *visesas*, « individualité atomique ». Aulukya, aussi appelé Kanada, « le mangeur d'atomes », né il y a près de 2 800 ans, fut l'un des commentateurs les plus renommés du *Vaisesika*.

Dans un article de Tara Mata paru dans la revue East-West d'avril 1934, on trouve ainsi résumée la connaissance scientifique du *Vaisesika* : « Bien que la "théorie atomique" moderne soit généralement considérée comme une nouvelle avancée de la science, elle fut brillamment exposée il y a bien longtemps par Kanada, "le mangeur d'atomes". Le sanskrit anus peut être correctement traduit par "atome" dans le sens littéral grec de "insécable" ou indivisible. D'autres exposés scientifiques du *Vaisesika*, antérieurs à notre ère, incluent : (1) l'attraction d'aiguilles par des aimants, (2) la circulation de l'eau dans les plantes, (3) l'*akash* ou l'éther, inerte et sans forme, comme base pour transmettre les forces subtiles, (4) le feu solaire, à l'origine de toutes les autres formes de chaleur, (5) la chaleur, à l'origine des changements moléculaires, (6) la loi de la gravité causée par la qualité intrinsèque des atomes de la Terre et qui leur donne un pouvoir d'attraction ou d'attirance vers le bas, (7) la nature cinétique de toute énergie, provenant toujours d'une dépense d'énergie ou d'une redistribution du mouvement, (8) la dissolution de l'univers par la désintégration des atomes, (9) les radiations des rayons caloriques ou lumineux, particules infiniment petites, fusant dans toutes les directions à une vitesse inconcevable (théorie actuelle des "rayons cosmiques"), (10) la relativité du temps et de l'espace. « Le *Vaisesika* attribua l'origine du monde aux atomes, éternels en leur nature, c'est-à-dire dans leurs particularités fondamentales. On considérait alors que ces atomes possédaient un mouvement vibratoire incessant... La récente découverte établissant qu'un atome est un système solaire en miniature ne serait pas une nouveauté pour les philosophes de l'ancien *Vaisesika* qui ont toujours réduit le temps à son concept mathématique extrême en décrivant la plus petite unité de temps (*kala*) comme la période prise par un atome pour traverser sa propre unité d'espace. »

[60] D'après la traduction anglaise de Manmohan Ghosh du texte bengali de Rabindranath Tagore, parue dans le *Visvabharati Quarterly*, Santiniketan, Inde.

L'« hymne appelé *Sama* » mentionné dans le poème de Tagore est l'un des quatre Védas. Les trois autres sont le *Rig*, le *Yajur*, et l'*Atharva*. Les textes sacrés révèlent la nature de *Brahma*, Dieu le Créateur, dont l'expression dans l'homme est nommée *atma*, âme. La racine verbale du mot Brahma est *brih*, « s'étendre », transmettant le concept védique du pouvoir divin de croissance spontanée, jaillissant dans l'activité créative. Le cosmos, telle une toile d'araignée, se déploie (*vikurute*) à partir de Son être. On peut avancer que la fusion consciente de l'*atma* avec Brahma, de l'âme avec l'Esprit, constitue la teneur essentielle des Védas.

Le *Vedanta*, résumé des Védas, a inspiré un grand nombre de penseurs occidentaux. Le philosophe français, Victor Cousin, a écrit : « Lorsque nous lisons attentivement les monuments philosophiques de l'Orient - en particulier ceux de l'Inde - nous découvrons là des vérités si profondes... que nous sommes obligés de nous incliner devant la philosophie orientale, et de voir dans ce berceau de la race humaine la terre nourricière de la philosophie la plus élevée. » Schlegel observa : « Même la philosophie la plus noble des Européens, l'idéalisme de la raison tel qu'il fut établi par les philosophes grecs, paraît être, comparée à l'abondante force et vitalité de l'idéalisme oriental, comme la faible étincelle de Prométhée par rapport aux flots de lumière s'écoulant du soleil. »

Dans l'immense littérature de l'Inde, les Védas (de la racine *vid*, connaître) sont les seuls textes auxquels on n'attribue aucun auteur. Le Rig Veda (X, 90, 9) attribue une origine divine aux hymnes et nous dit (III, 39, 2) qu'ils proviennent des « temps anciens », revêtus d'un nouveau langage. Révélations divines faites d'âge en âge aux rishis ou prophètes, les Védas possèdent, dit-on, *nityatva*, la « finalité intemporelle ».

Les Védas ont fait l'objet d'une révélation par le son ; ils furent « directement entendus » (*shruti*) par les rishis. C'est une littérature faite essentiellement pour le chant ou la récitation. C'est ainsi que pendant des millénaires, les 100 000 couplets des Védas n'ont pas été écrits, mais transmis oralement par des prêtres brahmanes. Le papier comme la pierre sont sujets aux effets dévastateurs du temps, mais les Védas ont pu résister à l'usure du temps parce que les rishis avaient compris la supériorité de l'esprit sur la matière comme moyen efficace de transmission. Qu'est-ce qui peut en effet surpasser les « tablettes du cœur » ?

En observant l'ordre particulier (*anupurvi*) dans lequel les mots védiques se présentent, et avec l'aide des règles phonétiques de combinaisons des sons (*sandhi*) et de relation des lettres entre elles (*sanatana*), ainsi qu'en prouvant de façon mathématique l'exactitude des textes appris par cœur, les Brahmanes ont très bien su, depuis les temps les plus reculés, préserver la pureté originelle des Védas. Chaque syllabe (*akshara*) d'un mot védique possède une signification et une efficacité propres.

[61] Ce sont là les titres de respect avec lesquels on s'adressait d'ordinaire à lui. Son nom était en fait Mahendra Nath Gupta ; il signait son œuvre littéraire simplement par « M. »

[62] « Éducateur divin ». C'est le terme sanskrit habituel employé par un disciple pour désigner son propre précepteur spirituel. *Deva* (« Dieu ») associé à *guru* (« éducateur ayant atteint l'illumination intérieure ») indique un profond respect et une grande estime. Je l'ai traduit en anglais tout simplement par « Maître ».

[63] Le dictionnaire anglais *Webster's New International Dictionary* (1934) donne comme rare cette définition du mot « bioscope » : « Une vision de la vie ou cela même qui donne une telle vision ». Le choix de ce terme par Maître Mahasaya paraît ainsi particulièrement justifié.

[64] Saint Jean de la Croix. Le corps de ce vénérable saint chrétien, décédé en 1591, fut exhumé en 1859 dans un état de parfaite incorruptibilité.

Sir Francis Younghusband (dans le numéro de décembre 1936 de *Atlantic Monthly*) décrivit ainsi son expérience personnelle de la joie cosmique : « Alors s'empara de moi ce qui était bien plus que de l'exaltation ou de l'allégresse ; j'étais transporté au-delà de moi-même par une joie intense et, avec cette joie indescriptible aux limites du supportable, vint la révélation de la bonté fondamentale de l'univers. J'étais dès lors convaincu que l'homme est foncièrement bon et que le mal n'est en lui que superficiel. »

[65] *Sanskrita* : « raffinée, complète ». Le sanskrit est la sœur aînée de toutes les langues indo-européennes. Sa transcription alphabétique est le *Devanagari* ; littéralement : « demeure divine ». « Qui connaît ma grammaire, connaît Dieu ! » Panini, grand philologue de l'Inde ancienne rendit ainsi hommage à la perfection mathématique et psychologique du sanskrit. Celui qui approfondirait cette langue jusque dans ses moindres arcanes deviendrait véritablement omniscient.

[66] Ne pas confondre avec Jatinda (Jotin Ghosh) dont on se rappellera l'aversion pour les tigres.

[67] Depuis que l'Inde a gagné son indépendance, l'orthographe d'origine de nombreux mots indiens qui avaient été anglicisés sous l'Empire britannique a été rétablie. Ainsi, Bénarès est maintenant plus communément orthographiée Varanasi ou est désignée par son nom plus ancien de Kashi.

[68] Voie ou sentier préliminaire conduisant à Dieu.

[69] Les Écritures hindoues enseignent que l'attachement familial est illusoire s'il empêche le fidèle de chercher le Dispensateur de tous les biens — incluant l'amour des siens et la vie elle-même. Jésus a enseigné la même chose : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » (Matthieu 10 : 37.)

[70] Le suffixe *ji* s'utilise comme marque de respect lorsqu'on s'adresse directement à la personne : Swamiji, Guruji, Sri Yukteswarji.

[71] Appartenant aux *shastras*, littéralement « livres sacrés », comprenant quatre catégories d'écriture : *shruti*, *smriti*, *purana* et *tantra*. Ces traités complets couvrent chaque aspect de la vie religieuse et sociale en matière de droit, médecine, architecture, art, etc. Les *shrutis* sont des écritures « entendues directement » ou « révélées », les Védas. Les *smritis* ou « connaissances mémorisées » furent finalement mises par écrit dans un passé très lointain et comprennent les poèmes épiques les plus longs du monde : le *Mahabharata* et le *Ramayana*. Les *puranas*, au nombre de dix-huit, sont littéralement d'« anciennes » allégories ; les tantras signifient littéralement « rites » ou « rituels ». Sous un symbolisme détaillé, ces traités transmettent de profondes vérités.

[72] Shankaracharya (Shankara), le plus grand philosophe de l'Inde, fut un disciple de Govinda Jati et de son guru, Gaudapada. Shankara écrivit un commentaire célèbre de l'œuvre de Gaudapada, *Mandukya Karika*. Avec une logique irréprochable et dans un style plein de charme et de grâce, Shankara interpréta la doctrine philosophique du *Vedanta* dans un esprit *advaita* (purement moniste). Le grand moniste composa également des poèmes remplis de dévotion. Sa « Prière à la Mère Divine pour le pardon des péchés » comporte le refrain suivant : « Bien que nombreux soient les mauvais fils, jamais il n'y eut de mauvaise mère. »

Sanandana, un disciple de Shankara, écrivit un commentaire sur les *Brahma Sutras* (philosophie du Vedanta). Le manuscrit fut détruit par le feu, mais Shankara (qui ne l'avait regardé qu'une seule fois) le répéta mot pour mot à son disciple. Le texte connu sous le titre *Panchapadika* est encore à ce jour étudié par les érudits.

Le *chela* Sanandana reçut un nouveau nom à la suite d'un incident remarquable. Un jour qu'il était assis au bord d'une rivière, il entendit Shankara l'appeler de la rive opposée. Sanandana entra aussitôt dans l'eau pour traverser la rivière ; ses pieds trouvèrent un appui et sa foi fut récompensée lorsque Shankara matérialisa une succession de fleurs de lotus au milieu de la rivière tumultueuse ; dès lors, le disciple fut surnommé Padmapada, ou « Pieds aux lotus ».

Dans le *Panchapadika*, Padmapada rend maints hommages à son grand guru. Shankara lui-même écrivit les belles lignes suivantes : « Il n'y a, dans les trois mondes, rien de comparable au guru véritable. Si la pierre philosophale est telle qu'on le prétend, elle peut changer le plomb en or, mais non en une autre pierre philosophale. En revanche, le maître vénéré permet au disciple qui se refugie à ses pieds de devenir son égal. Le guru est donc incomparable, voire transcendant. » (*Century of Verses*, 1.) Le Seigneur Shankara était à la fois un saint, un érudit et un homme d'action, alliance peu commune. Bien qu'il ne vécut que trente-deux ans, il consacra plusieurs de ses années à voyager dans des conditions pénibles à travers toute l'Inde afin de promouvoir sa doctrine Advaita. Les foules se rassemblaient avec ferveur pour entendre les paroles de sagesse du jeune moine aux pieds nus.

L'ardeur réformatrice de Shankara s'étendit jusqu'à la réorganisation de l'antique Ordre monastique des Swamis. Il fonda également des centres monastiques éducatifs (maths) dans quatre localités : Sringeri au sud, Puri à l'est, Dwarka à l'ouest, et Badrinath dans l'Himalaya, au nord.

Grâce à la générosité des princes et aussi de la population, les quatre *maths* du grand moniste offraient des cours gratuits de grammaire sanskrite, de logique et de philosophie du Vedanta. Le but de Shankara, en plaçant ses *maths* aux quatre coins de l'Inde, consistait à promouvoir l'unité religieuse et nationale dans ce vaste pays. Maintenant, tout comme par le passé, les pieux hindous sont hébergés et nourris gratuitement dans les *choultries* et *sattrams* (lieux de repos le long des routes de pèlerinage) entretenus par des dons publics.

[73] Voir chapitre 25.

[74] Le célèbre mausolée, connu dans le monde entier.

[75] Pièce de tissu qui se noue autour de la taille et recouvre les jambes.

[76] Brindaban, située près de la rivière Yamuna, est la Jérusalem hindoue. C'est ici que l'avatar, le Seigneur Krishna, manifesta toute sa gloire, pour le bienfait de l'humanité.

[77] Hari : nom affectueux donné au Seigneur Krishna par ses fidèles.

[78] Friandises indiennes.

[79] Gemme mythique qui a le pouvoir de réaliser nos vœux. C'est aussi un nom de Dieu.

[80] Initiation spirituelle ; de la racine verbale sanskrite, *diksh* : « se dédier ».

[81] « Adoration de Durga. » Principale fête religieuse du calendrier bengali qui, généralement, dure neuf jours dans le mois d'Asvina (septembre - octobre). Littéralement, Durga signifie : l'« Inaccessible ». C'est un aspect de la Mère Divine, Shakti, personnifiant la force créatrice féminine. On la considère traditionnellement comme la destructrice de tous les démons.

[82] Sri Yukteswar est né le 10 mai 1855.

[83] *Yukteswar* signifie « uni à Ishwara » (un des noms donnés à Dieu). *Giri* est l'une des dix branches anciennes de l'Ordre des Swamis. *Sri* signifie « saint » ; c'est un titre de respect.

[84] Littéralement : « mettre ensemble » ; le *Samadhi* est un état superconscient de béatitude divine dans lequel le yogi perçoit l'identité de l'âme individualisée et de l'Esprit cosmique.

[85] Selon les physiologistes, le ronflement est l'indice d'une parfaite relaxation.

[86] Le *dahl* est une soupe épaisse faite avec des pois cassés ou d'autres légumineuses. Le *channa* est un fromage de lait frais, caillé, souvent coupé en cubes et préparé avec du curry de pommes de terre.

[87] Les pouvoirs omniprésents d'un yogi, que ce soit lorsqu'il voit, goûte, sent, touche et entend sans se servir de ses organes sensoriels extérieurs, ont été décrits comme suit dans *Taittiriya Aranyaka* : « L'aveugle perce la perle ; sans doigts il l'enfile, sans cou il la porte, et sans langue il chante ses louanges. »

[88] « En présence d'un homme qui a maîtrisé *ahimsa* (la non-violence), l'inimitié [envers toute créature] cesse. » (*Yoga Sutras* II : 35.)

[89] Le cobra attaque tout ce qui bouge. Dans la plupart des cas, l'immobilité complète est le seul espoir de salut. Le cobra est très redouté en Inde où il cause

la mort de près de cinq mille personnes chaque année.

[90] En fait, Lahiri Mahasaya a dit « Priya » (le prénom du Maître), et non pas « Yukteswar » (nom monastique que mon guru reçut après le décès de Lahiri Mahasaya). Ici comme en d'autres endroits du livre, « Yukteswar » est employé pour éviter de créer une confusion avec les deux noms.

[91] « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir. » (Marc 11 : 24.) Les Maîtres unis à Dieu sont tout à fait aptes à transmettre leurs réalisations divines à des disciples avancés, comme le fit Lahiri Mahasaya pour Sri Yukteswar, à cette occasion.

[92] « Et l'un d'eux frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui emporta l'oreille droite. Mais Jésus, prenant la parole dit : Laissez, arrêtez ! Et, ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit. » (Luc 22 : 50-51.)

[93] « Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, ne se retournent et ne vous déchirent. » (Matthieu 7 : 6.)

[94] Mon guru approuvait le jeûne comme méthode naturelle et idéale de purification, mais le disciple dont il est question ici était trop préoccupé par son corps.

[95] Il fut malade une fois au Cachemire alors que je me trouvais loin de lui.

[96] Un médecin courageux, Charles Robert Richet, prix Nobel de physiologie, écrivit ce qui suit : « La métaphysique n'est pas encore officiellement reconnue comme une science, mais elle le sera bientôt... À Edimbourg, j'ai pu affirmer devant cent physiologistes, que les cinq sens ne constituent pas nos seuls moyens de connaissance et qu'un fragment de réalité atteint parfois notre intelligence par d'autres biais... Si un fait est rare, n'en concluons pas pour autant qu'il n'existe pas. Si une étude est difficile, est-ce une raison pour ne pas vouloir l'entreprendre ? Ceux qui se sont moqués de la métaphysique en la traitant de science occulte rougiront d'eux-mêmes, au même titre que ceux qui se sont moqués de la chimie sous prétexte que la recherche de la pierre philosophale était chimérique... En matière de principes, il n'existe que ceux de Lavoisier, Claude Bernard et Pasteur, c'est-à-dire de l'expérimental, toujours et partout. Dans ce cas, nous pouvons saluer la nouvelle science qui va changer l'orientation de la pensée humaine. »

[97] *Samadhi* : superconscience.

[98] « Notre être conscient et subconscient est couronné par une superconscience, fit remarquer le rabbin Israël H. Levinthal lors d'une conférence à New York. Il y a plusieurs années, le psychologue anglais, E W H. Myers, a suggéré que "cachés dans les profondeurs de notre être se trouvaient aussi bien un tas de détritus qu'une chambre aux trésors". Contrairement à l'ancienne psychologie qui

concentre toutes ses recherches sur le subconscient de la nature humaine, la nouvelle psychologie de la superconscience s'occupe exclusivement de la chambre aux trésors, qui seule peut expliquer les grandes actions humaines désintéressées et héroïques. »

[99] *Jnana*, sagesse, et *bhakti*, dévotion : deux des principales voies menant à Dieu.

[100] « L'homme, à l'état de veille, fait d'innombrables efforts pour rechercher les plaisirs des sens. Lorsque tous les récepteurs sensoriels sont fatigués, il oublie même le plaisir qui est à portée de sa main et va dormir pour trouver le repos dans sa véritable nature - l'âme, a écrit Shankara. Ainsi, la félicité que l'on découvre au-delà des sens est extrêmement facile à atteindre et est infiniment supérieure aux plaisirs des sens qui se terminent toujours dans le dégoût. »

[101] Marc 2 : 27.

[102] Lorsqu'il le désirait, le Maître pouvait se mettre instantanément à l'unisson de l'esprit de n'importe quel homme (un pouvoir yoguique mentionné dans le *Yoga Sutra* III : 19, de Patanjali). Ses pouvoirs en tant que récepteur-émetteur humain ainsi que la nature des pensées sont expliqués au chapitre 15.

[103] Matthieu 6 : 16.

[104] Les *Upanishads* ou *Vedanta* (littéralement : « fin des Védas »), placées dans certaines parties des quatre *Védas*, forment des résumés qui constituent la base doctrinale de la religion hindoue. Schopenhauer fit l'éloge de leurs « pensées profondes, originales et sublimes », et dit : « Avoir accès aux *Védas* (par le biais de la traduction occidentale des *Upanishads*) est, à mes yeux, le plus grand privilège dont ce siècle peut se prévaloir sur tous les précédents. »

[105] Proverbes 16 : 32.

[106] Tambours que l'on fait résonner avec les mains, généralement utilisés pour accompagner les chants de dévotion (*kirtan*) durant les cérémonies religieuses et les processions.

[107] « Un homme qui ne s'incline devant rien ne peut non plus s'accepter lui-même. » (Dostoïevski, *Les Possédés.*)

[108] Voir le chapitre 33.

[109] La lumière en tant qu'essence de la création est expliquée au chapitre 30.

[110] « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. » (Jean 1 : 1.)

[111] « Le Père ne juge personne, mais Il a remis tout jugement au Fils. » (Jean 5 : 22.) « Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui L'a fait connaître. » (Jean 1 : 18.) « Dieu... qui a créé toutes choses en Jésus-Christ. » (Éphésiens 3 : 9.) « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père. » (Jean 14 : 12.) « Mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » (Jean 14 : 26.) Ces paroles de la Bible renvoient à la triple nature de Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit (*Sat*, *Tat* et *Aum* des Écritures hindoues). Dieu le Père est l'Absolu non manifesté, existant au-delà de la création vibratoire. Dieu le Fils est la Conscience Christique (*Brahma* ou *Kutastha Chaitanya*) existant dans la création vibratoire ; cette Conscience Christique est le « Fils unique » ou le seul reflet de l'Infini incréé. La manifestation extérieure de la Conscience Christique omniprésente, son « témoin » (Apocalypse 3 : 14), c'est l'*Aum*, la Parole ou Saint-Esprit : pouvoir divin invisible, le seul auteur, la seule force causative et active qui soutient toute la création par l'intermédiaire de la vibration. L'*Aum*, le Consolateur béatifique, s'entend dans la méditation et révèle au fidèle la Vérité ultime ; il vous « rappellera tout ce que je vous ai dit ».

[112] *Aum*, la vibration créatrice qui extériorise toute la création.

[113] J'ai transmis la Vision cosmique à de nombreux Kriya Yogis en Orient et en Occident. L'un d'eux, M. James J. Lynn, est représenté dans l'état de samadhi sur la photo, en fin du chapitre 26.

[114] Puri est situé à environ 500 kilomètres au sud de Calcutta ; c'est un lieu de pèlerinage renommé pour les fidèles de Krishna où ils le vénèrent lors de deux grandes fêtes annuelles, le *Snanayatra* et le *Rathayatra*.

[115] Un radiomicroscope inventé en 1939 a révélé l'existence de rayons inconnus jusqu'à présent. « L'homme lui-même, de même que toute matière dite inerte, émet constamment des rayons vus par cet instrument, rapporte l'*Associated Press*. Ceux qui croient à la télépathie, la seconde vue et la clairvoyance, trouvent dans ce communiqué la première preuve scientifique de l'existence de rayons invisibles qui se propagent réellement d'une personne à l'autre. Cette invention en fait un spectroscope de radiofréquence. Il agit de la même manière avec la matière froide et sans lumière que le spectroscope lorsqu'il dévoile la nature des atomes formant les étoiles... Depuis des années, les scientifiques ont soupçonné l'existence de ces rayons émis par l'homme et par toutes les créatures vivantes. Nous avons aujourd'hui la première preuve expérimentale de leur existence. La découverte montre que chaque atome et chaque molécule est, de par sa nature, une station de radiodiffusion permanente... Ainsi, même après la mort, la substance de ce que fut un homme continue à émettre de subtils rayons. Les longueurs d'ondes de ces rayons varient des plus courtes jamais utilisées en diffusion aux plus longues des ondes radio. L'enchevêtrement de ces ondes est pratiquement inimaginable. Il y en a des millions. Une seule très grande molécule peut émettre un million de

longueurs d'ondes différentes au même moment. Les ondes les plus longues se propagent avec la même facilité et la même vitesse que les ondes radio. Il y a une différence étonnante entre ces nouveaux rayons et les rayons déjà connus comme la lumière : il s'agit de la durée considérable, évaluée en milliers d'années, pendant laquelle ces rayons continueront d'émettre à partir de matière au repos. »

[116] Voir note 212.

[117] Auteur de *Notre sixième sens*, Paris, Montaigne, 1928.

[118] *Sat* signifie littéralement « être », par conséquent : « essence, vérité, réalité » ; *Sanga* veut dire « association ». Sri Yukteswar dénomma son ermitage *Satsanga* : « Association de la Vérité. »

[119] « Si ton œil est unique, tout ton corps sera rempli de lumière. » (Matthieu 6 :22.) En méditation profonde, l'œil unique, ou œil spirituel, apparaît dans la partie centrale du front. Dans les Écritures, cet œil omniscient est nommé : troisième œil, étoile de l'Orient, œil intérieur, colombe descendue du ciel, œil de Shiva, œil de l'intuition, etc.

[120] « Celui qui a planté l'oreille, n'entendrait-Il pas ? Celui qui a formé ne verrait-Il pas ?... Celui qui a donné à l'homme la connaissance, ne saurait-Il pas ? » (Psaumes 94 : 9-10.)

[121] Le folklore de tous les peuples contient des références aux incantations assurant un pouvoir sur la nature. Les Indiens d'Amérique ont développé des rituels dans lesquels ils utilisaient les sons de façon efficace pour faire venir la pluie et le vent. Tan Sen, le grand musicien hindou, pouvait éteindre le feu par le pouvoir de son chant.

Charles Kellogg, le naturaliste californien démontra l'effet des vibrations sonores sur le feu. C'était en 1926, devant un groupe de pompiers de New York : « En frottant un archet semblable à celui d'un grand violon sur un diapason en aluminium, il produisit un crissement rappelant l'intense grésillement des parasites de la radio. Instantanément, la flamme jaune du gaz, emprisonnée à l'intérieur d'un tube de verre, bondit à une hauteur de soixante centimètres, puis se réduisit à une hauteur de quinze centimètres, et enfin à une petite flamme bleue grésillante. Un autre essai avec l'archet, provoquant un autre son strident, la fit s'éteindre complètement. »

[122] Le but sacré du yogi est l'éveil des centres cérébro-spinaux occultes (*chakras*, lotus astraux). Les exégètes occidentaux n'ont pas compris que le chapitre de l'Apocalypse du Nouveau Testament contient l'énoncé symbolique d'une science yoguique enseignée par le Seigneur Jésus à Jean et à d'autres disciples proches de lui. Dans l'Apocalypse (1 : 20), Jean mentionne : « le mystère des sept étoiles » et des « sept Églises ». Ces symboles font référence aux sept lotus de lumière, décrits dans les traités de yoga comme les sept « portes » de l'axe cérébro-spinal. À travers ces « portes de sortie » conçues par le Divin, le yogi,

grâce à la méditation scientifique, s'échappe de la prison du corps et retrouve sa véritable identité, celle de l'Esprit. (Voir chapitre 26.) Le septième centre, le « lotus aux mille pétales » est situé dans le cerveau ; c'est le siège de la Conscience infinie. Le yogi, dans l'état d'illumination divine, peut percevoir Brahma ou le Dieu Créateur comme Padmaja : « Celui qui est né du lotus. »

La « posture du lotus » est ainsi nommée parce que, dans cette posture traditionnelle, le yogi voit les lotus multicolores (*padmas*) des centres cérébro-spinaux. Chaque lotus possède un nombre caractéristique de pétales ou rayons composés de *prana* (force de vie). Les *padmas* sont aussi connus sous l'appellation de *chakras* ou roues.

La posture du lotus (*padmasana*) maintient l'épine dorsale droite et, en verrouillant fermement le corps, l'empêche de tomber en arrière ou en avant durant l'état d'extase du *sabikalpa samadhi*. Elle est par conséquent la posture de méditation préférée du yogi. Toutefois, padmasana peut présenter quelques difficultés pour le débutant et ne devrait être pratiquée qu'avec les conseils d'un spécialiste du Hatha Yoga.

[123] À partir d'indications d'astronomie fournies par la littérature ancienne de l'Inde, les érudits ont pu déterminer exactement la date à laquelle ses auteurs ont écrit. Les connaissances scientifiques des rishis étaient très grandes. Dans le *Kaushitaki Brahmana*, on retrouve des passages précis d'astronomie qui montrent qu'en l'an 3 100 av. J.-C., les hindous étaient très avancés dans cette science : grâce à elle, ils pouvaient déterminer de façon pratique les jours favorables aux cérémonies d'un point de vue astrologique. Un article de Tara Mata, publié dans la revue *East-West* de février 1934, décrit le *Jyotish*, ou recueil des traités d'astronomie védique, comme suit : « Il contient des connaissances scientifiques qui placent l'Inde à l'avant-garde de toutes les nations de l'antiquité, faisant d'elle le haut lieu de tous les chercheurs. Le *Brahmagupta*, un des ouvrages du *Jyotish*, est un exposé d'astronomie traitant du mouvement héliocentrique des planètes de notre système solaire, de l'obliquité de l'écliptique, de la forme sphérique de notre terre, de la lumière réfléchie de la lune, de la révolution axiale quotidienne de la terre, de la présence d'étoiles fixes dans la Voie Lactée, de la loi de la gravitation et d'autres faits scientifiques qui ne furent révélés au monde occidental qu'avec Copernic et Newton. »

Les soi-disant « chiffres arabes », dont la valeur fut inestimable pour le développement des mathématiques en Occident, furent introduits en Europe au IXe siècle par les Arabes qui avaient emprunté ce système de notation à l'Inde, où il avait été élaboré depuis les temps les plus reculés. Pour en savoir davantage sur le vaste héritage scientifique de l'Inde, on peut consulter les livres suivants : *History of Hindu Chemistry*, de Sir P. C. Roy ; *Positive Sciences of the Ancient Hindus*, de B. N. Seal ; *Hindu Achievements in Exact Science et The Positive Background of Hindu Sociology*, de B. K. Sarkar ; et *Materia Medica of the Hindus*, de U. C. Dutt.

[124] Bénédiction que l'on s'attire à la seule vue d'un saint.

[125] Voir chap. 25.

[126] Une des jeunes filles que ma famille m'avait choisie pour être une épouse éventuelle se maria plus tard avec mon cousin, Prabhas Chandra Ghosh. (Voir photo page 231.) [Sri Ghosh fut vice-président de la Yogoda Satsanga Society of India de 1936 jusqu'à son décès en 1975.]

[127] Ces cycles sont décrits dans la première partie du livre de Sri Yukteswar, *La Science sacrée*, (*The Holy Science*), publié par la Self-Realization Fellowship.

[128] Les Écritures hindoues situent notre époque dans le *Kali Yuga* d'un cycle universel bien plus étendu que le simple cycle équinoxial de 24 000 ans auquel se réfère Sri Yukteswar. Le cycle universel des Écritures est de 4 300 560 000 ans et représente un Jour de la Création. Ce chiffre énorme est basé sur la relation entre la durée de l'année solaire et un multiple de pi (3,1416 : le rapport de la circonférence d'un cercle à son diamètre).

La durée de l'ensemble de l'univers, selon les sages de l'antiquité, est de 314 159 000 000 000 années solaires ou « un Âge de Brahma ».

Les Écritures hindoues déclarent qu'une terre comme la nôtre peut être dissoute pour une des deux raisons suivantes : la totalité de ses habitants est devenue soit entièrement bonne, soit entièrement mauvaise. L'esprit du monde produit alors une force qui libère les atomes captifs formant la terre.

De temps en temps, de funestes prévisions annoncent que la « fin du monde » est imminente. Cependant, les cycles planétaires continuent à se dérouler suivant un plan divin ordonné. Aucune dissolution de la terre n'est pour l'instant en vue, car notre planète sous sa forme actuelle doit encore passer par de nombreux cycles équinoxiaux ascendants et descendants.

[129] Chapitre VI : 13.

[130] « Ton œil est la lampe de ton corps. Lorsque ton œil est unique, tout ton corps est éclairé ; mais lorsque ton œil est porté au mal, ton corps est dans les ténèbres. Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. » (Luc 11 : 34-35.)

[131] Un des six systèmes de la philosophie hindoue. Le Sankhya enseigne l'émancipation finale par la connaissance de vingt-cinq principes, depuis prakriti, ou nature, jusqu'à purusha, ou âme.

[132] Aphorisme du Sankhya 1 : 92.

[133] Matthieu 24 : 35.

[134] Matthieu 12 : 50.

[135] Jean 8 : 31-32. Saint Jean déclara : « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, comme à tous ceux qui croient en son nom » (c'est-à-dire comme à tous ceux qui sont déjà établis dans la Conscience Christique omniprésente). (Jean 1 : 12.)

[136] « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin. Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez. » (Genèse 3 : 2-3.)

[137] « La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre et j'en ai mangé... La femme répondit : Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé. » (Genèse 3 : 12-13.)

[138] « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme. Dieu les bénit, et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et assujettissez-la. » (Genèse 1 : 27-28.)

[139] « L'Éternel Dieu forma l'homme de la poussière de la terre, il souffla dans ses narines le souffle de la vie, et l'homme devint une âme vivante. » (Genèse 2 : 7.)

[140] « Le serpent (force sexuelle) était le plus rusé de tous les animaux des champs (de tous les autres sens du corps). » (Genèse 3 : 1.)

[141] « Puis l'Éternel Dieu planta un jardin en Eden, du côté de l'orient, et y mit l'homme qu'Il avait formé. » (Genèse 2 : 8.) « Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Eden, pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris. » (Genèse 3 : 23.) La conscience de l'homme divin, créé par Dieu au commencement, était centrée dans l'œil unique omnipotent, situé sur le front (du côté de l'orient). La puissance créatrice de sa volonté, concentrée en cet endroit, fut perdue lorsque l'homme commença à « cultiver la terre » de sa nature physique.

[142] La version hindoue de l'histoire d'Adam et Ève est relatée dans l'antique *purana*, le *Srimad Bhagavata*. Le premier homme et la première femme (êtres dans leur forme physique) se nomment *Swayambhuva Manu* (« l'homme né du Créateur ») et sa femme *Shatarupa* (« aux multiples images ou formes »). Leurs cinq enfants se marient avec les *Prajapatis* (êtres parfaits pouvant prendre une forme physique) ; la race humaine naît de ces premières familles divines.

Jamais, en Orient comme en Occident, je n'ai entendu quelqu'un commenter les Écritures chrétiennes avec autant de profondeur spirituelle que Sri Yukteswar. « Les théologiens ont mal interprété les paroles du Christ, disait le Maître, comme, par exemple, dans le passage : "Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi." (Jean 14 : 6.) Par ces paroles, Jésus n'affirmait pas qu'il était le Fils unique de Dieu, mais qu'aucun homme n'atteint l'Absolu indicible, le Père transcendant, au-delà de la création, s'il n'a au préalable manifesté le "Fils" ou Conscience Christique agissant dans la création. Jésus qui était parvenu à l'unité

complète avec la Conscience Christique, s'identifiait totalement avec celle-ci, car son propre ego avait été dissous depuis longtemps. »

Lorsque saint Paul écrivit : « Dieu qui a créé toutes choses... par Jésus-Christ » (Éphésiens 3 : 9), et lorsque Jésus dit : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jean 8 : 58), la pure essence de ces paroles est l'impersonnalité.

Une certaine forme de paresse spirituelle conduit beaucoup de gens à se contenter de penser qu'un seul homme a été Fils de Dieu. « Le Christ a été créé de façon unique, raisonnent-ils, aussi comment moi, un simple mortel, puis-je l'imiter ? » Mais tous les hommes ont de même été créés par Dieu et doivent un jour obéir au commandement du Christ : « Soyez donc parfaits, comme votre Père Céleste est parfait. » (Matthieu 5 : 48.) « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » (I Jean 3 : 1.) La compréhension de la loi du *karma* et de son corollaire, la réincarnation (voir chapitre 43), se révèle dans de nombreux passages de la Bible, comme par exemple : « Si quelqu'un verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé. » (Genèse 9 : 6.) Si chaque meurtrier doit lui-même être tué « par l'homme », ce processus réactionnel requiert à l'évidence, dans la plupart des cas, plus d'une seule existence. La police contemporaine serait tout simplement débordée !

L'Église chrétienne primitive acceptait la doctrine de la réincarnation, laquelle fut exposée par les gnostiques ainsi que par de nombreux Pères de l'Église, dont Clément d'Alexandrie, le célèbre Origène (tous deux du IIIe siècle), et St Jérôme (Ve siècle). C'est le Second Concile de Constantinople, en l'année 553 apr. J.-C., qui considéra la doctrine de la réincarnation comme une hérésie. À cette époque, beaucoup de chrétiens jugeaient que la dite doctrine octroyait à l'homme une marge de temps et d'espace trop grande pour l'encourager à chercher un salut immédiat. Mais la suppression de cette vérité eut pour conséquence une foule d'erreurs inattendues. Des millions de gens n'ont pas utilisé leur « vie unique » pour chercher Dieu, mais pour jouir de ce monde qui ne leur était, pensaient-ils, octroyé qu'une seule fois et qui serait si vite perdu à jamais ! La vérité est que l'homme se réincarne sur terre jusqu'à ce qu'il ait regagné consciemment son statut de fils de Dieu.

[143] En 1936, j'appris par l'intermédiaire d'un ami que Sasi était toujours en excellente santé.

[144] Comme tant d'autres sages, Sri Yukteswar se désolait de la tendance matérialiste du système moderne d'éducation. Peu d'établissements scolaires expliquent les lois spirituelles conduisant au bonheur ou enseignent que la sagesse consiste à mener sa vie dans la « crainte de Dieu », c'est-à-dire dans le respect du Créateur.

Aujourd'hui, dans les écoles secondaires et les universités, les jeunes gens à qui l'on enseigne que l'homme est simplement un « animal supérieur » deviennent souvent athées. Ils n'essaient pas d'explorer leur nature spirituelle, ni de considérer qu'ils sont, en essence, faits à l'« image de Dieu ». Emerson a observé : « Nous ne pouvons voir à l'extérieur que ce que nous possédons en nous-mêmes.

Si nous ne voyons pas de dieux, c'est que nous n'en hébergeons point. » Celui qui s'imagine que seule sa nature animale est réelle ne peut prétendre aux aspirations divines.

Tout système d'éducation qui ne présente pas l'Esprit comme le Fait central de l'existence humaine offre de l'*avidya* ou de la fausse connaissance. « Tu dis : Je suis riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien ; tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle, et nu. » (Apocalypse 3 : 17.)

Dans l'Inde ancienne, l'éducation des jeunes garçons était idéale. À l'âge de neuf ans, l'élève était reçu « comme un véritable fils » à la *gurukula* (la maison familiale de son *guru* qui servait de lieu d'éducation). « À l'heure actuelle, un enfant passe [annuellement] un huitième de son temps à l'école ; le jeune Indien y passait tout son temps, écrit le professeur S. V. Venkateswara dans *Indian Culture Through the Ages* (Vol. I ; Longmans, Green & Co.). Il y avait alors un bel esprit de solidarité et de responsabilité, ainsi que de nombreuses occasions d'exercer la confiance en soi et l'individualité. On y trouvait un haut niveau de culture et d'autodiscipline, ainsi qu'un profond respect du devoir, de l'action désintéressée et du sacrifice, associés à l'estime de soi et à l'attention aux autres ; un grand respect des conventions, et un sens de... la noblesse et du but élevé de la vie humaine. »

[145] Maison d'étudiants ; de *pantha*, celui qui erre en quête de connaissance.

[146] Un yogi musulman ; du mot arabe *faqir*, pauvre. Utilisé à l'origine pour désigner les derviches ayant fait vœu de pauvreté.

[147] Mon père m'apprit plus tard que sa société des Chemins de Fer du Bengale-Nagpur avait été l'une des firmes qui furent victimes d'Afzal Khan.

[148] Ne me souvenant pas du nom de l'ami de Sri Yukteswar, je l'ai appelé simplement « Babu », c'est-à-dire « monsieur ».

[149] Tout comme mon amulette en argent qui, provenant de l'astral, finit par disparaître de ce monde terrestre. (Le monde astral est décrit au chapitre 43.)

[150] « Au revoir », en bengali ; littéralement, c'est un paradoxe rempli d'espoir : « Alors je viens. »

[151] Bruit caractéristique de la dématérialisation des atomes du corps.

[152] « De telles choses m'ont été révélées que tout ce que j'ai écrit m'apparaît désormais aussi peu important qu'un fétu de paille. » Ainsi s'exprima saint Thomas d'Aquin, le prince des théologiens, en réponse à son secrétaire qui le pressait de finir *La Somme théologique*. Un jour de 1273, durant la messe célébrée dans une église de Naples, saint Thomas eut une profonde révélation mystique. La splendeur de la connaissance divine le submergea à tel point que, à partir de ce moment-là, il perdit tout intérêt pour les notions intellectuelles. À comparer avec les paroles de

Socrate (dans *Phèdre*, de Platon) : « Quant à moi, tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. »

[153] Bien que le Maître ne m'eût donné aucune explication, sa réticence à visiter le Cachemire les deux étés précédents provenait sans doute du fait qu'il savait que le moment pour lui d'être malade là-bas n'était pas encore arrivé.

[154] Littéralement : « de la montagne ». Parvati est représentée dans la mythologie comme la fille du Roi Himalaya (littéralement : « Demeure des Neiges ») dont la résidence est un certain sommet de la frontière tibétaine. Les voyageurs émerveillés, en passant non loin de cet inaccessible sommet, aperçoivent une immense forme neigeuse ressemblant à un palais aux dômes et aux tourelles de glace.

Parvati, Kali, Durga, Uma et les autres déesses sont les différents aspects de Jaganmatri, « Mère Divine du Monde », dont chaque nom indique un rôle particulier. Dieu, ou Shiva, sous Son aspect transcendantal (para) est inactif au sein de la création. Son énergie ou force active (shakti) est confiée à Ses « épouses », puissances « féminines » productives, qui rendent possibles les infinies manifestations du cosmos.

Les récits mythologiques des *Puranas* font de l'Himalaya la demeure de Shiva. La déesse Ganga descendit du ciel pour être la divinité tutélaire du fleuve prenant sa source dans l'Himalaya ; ainsi, de manière poétique, on dit du Gange qu'il coule du ciel vers la terre par les cheveux de Shiva, « Roi des Yogis » et destructeur-rénovateur de la Trinité. Kalidasa, le Shakespeare de l'Inde, décrivit l'Himalaya comme « l'énorme rire de Shiva ». « Le lecteur peut aisément imaginer cette rangée d'immenses dents blanches, écrit F. W Thomas dans *The Legacy of India* (Oxford), mais l'idée principale peut néanmoins lui échapper s'il ne parvient pas à se représenter Shiva, le grand Ascète, qui trône éternellement sur le toit du monde où le Gange, en descendant du ciel, coule dans ses cheveux ornés d'un croissant de lune. » (Voir l'image de Shiva ci-contre.)

Dans l'art hindou, Shiva est souvent représenté revêtu d'une peau d'antilope d'un noir velouté, symbolisant les ténèbres et les mystères de la nuit, unique vêtement de Celui qui est digambara, « vêtu de ciel ». Certaines sectes de Shiva ne portent aucun vêtement en l'honneur du Seigneur ne possédant rien, mais à qui appartient toute chose.

Lalla Yogiswari (« Maître suprême de yoga »), qui était une des saintes patronnes du Cachemire au XIVe siècle, était une fidèle de Shiva, « vêtue de ciel ». Un contemporain, scandalisé, demanda à la sainte pourquoi elle observait la nudité. « Pourquoi pas ? répliqua-t-elle vivement, je ne vois pas d'hommes ici. » Pour Lalla, dont l'esprit était quelque peu rigoureux, celui qui manquait de réalisation divine n'était pas digne du nom d'« homme ». Elle pratiquait une technique très proche du Kriya Yoga, dont elle célébra la vertu libératrice dans de nombreux quatrains. Voici l'un d'eux :

Combien de coupes d'amertume n'ai-je pas bues
Dans mes innombrables cycles de vie et de mort !

Désormais, grâce à l'art du souffle,
Je bois à longs traits le doux nectar qui seul remplit ma coupe.

La sainte n'a pas connu la mort réservée aux mortels : elle se dématérialisa dans le feu. Plus tard, elle apparut aux fidèles endeuillés de sa ville, revêtue d'une robe dorée - enfin vêtue !

[155] En Inde, fumer en présence de ses aînés ou de ses supérieurs est une marque d'irrévérence.

[156] Littéralement : « Société de la réalisation du Soi. » Paramahansa Yogananda a fondé la Self-Realization Fellowship aux États-Unis en 1920 (de même que la Yogoda Satsanga Society of India en 1917) pour répandre dans le monde entier les principes spirituels et les techniques de méditation du Kriya Yoga. Paramahansa Yogananda a expliqué que le nom Self-Realization Fellowship signifie : « Communion avec Dieu à travers la réalisation du Soi et amitié avec tous ceux qui cherchent la Vérité. »

[157] Platanes d'Orient.

[158] Le transfert métaphysique de la maladie est familier à de nombreux saints chrétiens, comme par exemple à Thérèse Neumann (voir chap. 39).

[159] Juste avant la Crucifixion, le Christ a dit : « Penses-tu que je ne puisse pas invoquer mon Père, qui me donnerait à l'instant plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliraient les Écritures, d'après lesquelles il doit en être ainsi ? » (Matthieu 26 : 53-54.)

[160] Actes 1 : 8 ; 2 : 1-4.

[161] Humayun devint le père d'Akbar le Grand. Désirant servir avec ardeur la cause islamique, Akbar commença d'abord à persécuter les hindous. Plus tard, il affirma : « À mesure que j'approfondissais mes connaissances, j'étais accablé de honte. Je compris alors que des miracles pouvaient se produire dans les temples de toutes les croyances. » Il fit traduire en perse la Bhagavad Gita et invita à sa cour plusieurs pères jésuites de Rome. Akbar, par erreur, mais avec beaucoup d'amour, attribua au Christ les paroles suivantes (inscrites sur l'Arc de triomphe de la nouvelle ville d'Akbar, Fatehpur Sikri) : « Jésus, fils de Marie, sur qui soit la paix, a dit : *Le monde est un pont ; traverse-le, mais n'y bâtis pas ta maison.* »

[162] Athlète allemand (mort en 1925) connu comme étant « l'homme le plus fort au monde ».

[163] Voir le début du chap. 36 et chap. 43.

[164] Srinagar, capitale du Cachemire, a été fondée au IIIe siècle av. J.-C. par l'empereur Ashoka. Celui-ci y fit construire 500 monastères dont une centaine était encore en place lorsque le pèlerin chinois Hiuen Tsiang visita le Cachemire mille

ans plus tard. Un autre écrivain chinois, Fa-Hsien (Ve siècle), en voyant les ruines du vaste palais d'Ashoka à Pataliputra (l'actuelle Patna), nous dit que cet édifice, par son architecture et l'ornement de ses sculptures, était d'une beauté tellement incroyable qu'il « ne pouvait être l'œuvre de la main de l'homme ».

[165] Déesse ; littéralement : « celle qui brille » ; de la racine verbale sanskrite *div* : briller.

[166] L'épouse hindoue pense que mourir avant son mari est un signe d'avancement spirituel et que « mourir à la tâche » est la preuve de ses loyaux services envers lui.

[167] Afin de rendre justice au professeur Ghoshal, je dois admettre que les relations tendues qui existaient entre nous étaient uniquement imputables à mes absences répétées aux cours. Le professeur Ghoshal était un orateur émérite au vaste savoir philosophique. Quelques années plus tard nos rapports devinrent cordiaux.

[168] Dans un ermitage indien, le disciple retire toujours ses chaussures.

[169] Matthieu 6 : 33.

[170] J'ai oublié les termes exacts du questionnaire, mais je me souviens qu'il faisait référence aux deux récits que Romesh venait juste de me raconter au sujet de Vidyasagar. Grâce à sa grande érudition, le pandit Ishwar Chandra devint très connu au Bengale sous le nom de *Vidyasagar*, « Océan de Connaissance ».

[171] Le pouvoir d'influencer l'esprit d'autrui ou le cours des événements est un *vibhuti* (pouvoir yoguique) mentionné dans les *Yoga Sutras* (III : 24) de Patanjali qui l'explique comme étant un résultat de la « compassion universelle ». [Deux ouvrages en anglais spécialisés dans l'étude des Sutras sont : *Yoga-System of Patanjali* (vol.17, Oriental Series, Harvard University) et *Yoga Philosophy par Dasgupta* (Trubner's, Londres).]

Toutes les Écritures proclament que le Seigneur a créé l'homme à Son image omnipotente. Il semble surnaturel de posséder la maîtrise de l'univers, mais en vérité, pareil pouvoir est inhérent à l'homme et naturel pour celui qui acquiert le « souvenir véritable » de ses origines divines. Des hommes de réalisation divine comme Sri Yukteswar sont dépourvus du principe de l'ego (*ahamkara*) et des désirs personnels qu'il suscite. Les actions des vrais maîtres se conforment sans effort à *rita*, la justice naturelle. Selon les paroles d'Emerson, les grandes âmes deviennent « non pas vertueuses, mais la Vertu même ; ainsi, le but de la création est atteint et Dieu est satisfait ».

Tout homme de réalisation divine peut accomplir des miracles parce que, comme le Christ, il comprend les lois subtiles de la création. Cependant, tous les maîtres ne choisissent pas d'utiliser ces pouvoirs phénoménaux. Chaque saint reflète Dieu

à sa façon. L'expression de l'individualité est essentielle dans un monde où deux grains de sable ne sont pas exactement semblables.

On ne peut énoncer de règles invariables à propos des saints ayant atteint l'illumination divine : certains accomplissent des miracles, d'autres non ; certains sont inactifs alors que d'autres (comme le roi Janaka, de l'Inde ancienne, ou sainte Thérèse d'Avila) sont impliqués dans des œuvres de grande envergure ; certains enseignent, voyagent et acceptent des disciples, tandis que d'autres restent aussi silencieux et discrets qu'une ombre. On ne peut juger des choses de ce monde, car qui peut se targuer de déchiffrer le rouleau secret du karma (actions passées) qui déroule pour chaque saint un scénario différent ?

[172] Corinthiens 7 : 32-33.

[173] « Celui qui offre à Dieu la seconde place ne Lui en offre aucune. » (Ruskin.)

[174] Littéralement : « Cette âme est Esprit. » L'Esprit suprême, l'Incréé, est totalement inconditionné (*neti, neti*, ni ceci, ni cela), mais est souvent évoqué dans le *Vedanta* comme *Sat-Chit-Ananda*, qui signifie : Être-Intelligence-Félicité.

[175] Yogananda est un nom assez courant parmi les swamis.

[176] Shankara est souvent appelé Shankaracharya. *Acharya* signifie : « précepteur religieux ». L'époque à laquelle vécut Shankara est un sujet habituel de controverse parmi les érudits. Quelques documents indiquent que l'incomparable moniste vivait au Vie siècle av. J.-C. ; le sage Anandagiri donne, quant à lui, les dates de 44-12 av. J.-C. ; les historiens occidentaux situent Shankara au Ville siècle ou au début du IXe siècle apr. J.-C. Ainsi chaque époque semble être en affinité avec lui !

Le Jagadguru Sri Shankaracharya de l'ancien monastère Gowardhan de Puri, Sa Sainteté Bharati Krishna Tirtha, a séjourné durant trois mois en Amérique en 1958. C'était la première fois qu'un Shankaracharya voyageait en Occident. Sa visite historique fut parrainée par la Self-Realization Fellowship. Le Jagadguru fut invité à parler dans les principales universités américaines et participa à une discussion sur la paix dans le monde en compagnie de l'éminent historien Arnold Toynbee.

En 1959, Sri Shankaracharya de Puri, à la demande de Sri Daya Mata, alors présidente, accepta d'agir à titre de représentant des Gurus de la Self-Realization-Fellowship/Yogoda Satsanga Society of India et initia deux moines de la Yogoda Satsanga à l'Ordre des Swamis. Il célébra la cérémonie dans le temple de Sri Yukteswar à l'ashram de la Yogoda Satsanga à Puri. (Note de l'éditeur.)

[177] La date de naissance de Patanjali n'est pas connue, bien que de nombreux érudits la situent au second siècle avant notre ère. Sur un grand nombre de sujets, les rishis ont écrit des traités d'une telle profondeur que ceux-ci n'ont jamais perdu de leur valeur au cours des siècles. Cependant, c'est avec consternation que les historiens constatèrent par la suite que ces sages ne s'étaient pas donné la peine de dater et de marquer du sceau de leur personnalité leurs œuvres littéraires. Ces

derniers savaient que leur brève existence, court instant dans la Vie infinie, n'avait qu'une importance momentanée ; que la vérité étant intemporelle et l'*apana*ge d'aucun être, il était impossible d'y apposer la marque d'un auteur particulier.

[178] « Chitta vritti nirodha » (*Yoga Sutras* I : 2), qui peut aussi être traduit par « cessation des modifications de la substance mentale ». *Chitta* est le terme général du principe de la pensée qui inclut les forces vitales praniques, *manas* (esprit ou conscience des sens), *ahamkara* (ego) et buddhi (intelligence intuitive). *Vritti* (littéralement « tourbillon ») renvoie aux vagues de pensées et d'émotions qui ne cessent de surgir et de s'apaiser dans la conscience humaine. *Nirodha* signifie neutralisation, cessation, contrôle.

[179] Les six systèmes orthodoxes (basés sur les *Védas*) sont : le *Sankhya*, le *Yoga*, le *Vedanta*, le *Mimamsa*, le N*yaya* et le *Vaisesika*. Les lecteurs d'ouvrages savants apprécieront les subtilités et la grande portée de ces anciennes doctrines récapitulées en anglais dans le livre de Surendranath Dasgupta : *A History of Indian Philosophy*, Vol. I (Cambridge University Press).

[180] Ne pas confondre avec le « Noble Sentier Octuple » du bouddhisme, un guide de conduite humaine établi comme suit : (1) idéaux justes, (2) motif juste, (3) parole juste, (4) action juste, (5) moyens justes d'existence, (6) effort juste, (7) souvenir juste (du Soi) et (8) réalisation juste (samadhi).

[181] C. G. Jung a assisté en 1937 au Congrès indien des Sciences et a reçu un grade honorifique de l'Université de Calcutta.

[182] C. G. Jung parle ici du Hatha Yoga, une branche du Yoga spécialisée dans les postures corporelles apportant santé et longévité. Le Hatha est utile et produit des résultats physiques spectaculaires, mais les yogis recherchant la libération spirituelle pratiquent peu cette méthode.

[183] De nombreuses personnes mal informées confondent le Yoga et le Hatha Yoga ou considèrent le Yoga comme étant une sorte de « magie » avec des rites obscurs et mystérieux permettant d'accéder à des pouvoirs spectaculaires. Cependant, lorsque les érudits parlent du Yoga, ils décrivent le système exposé dans les Yoga Sutras (connus également comme les Aphorismes de Patanjali), c'est-à-dire le Raja Yoga (« Yoga Royal »). Le traité contient des concepts philosophiques d'une telle élévation qu'ils ont inspiré les commentaires des plus grands penseurs de l'Inde, dont le Maître réalisé, Sadasivendra. De même que les cinq autres systèmes philosophiques orthodoxes (basés sur les Védas), les Yoga Sutras considèrent la « magie » de la pureté morale (les « dix commandements » de *yama* et *nyama*) comme le préliminaire indispensable d'une sage recherche philosophique. Cette exigence personnelle, que l'Occident néglige, a conféré un dynamisme durable aux six disciplines indiennes. L'ordre cosmique (*rita*) qui sous-tend l'univers n'est pas différent de l'ordre moral qui régit la destinée humaine. Celui qui ne veut pas observer les préceptes moraux universels n'est pas sérieusement déterminé à rechercher la vérité.

Le chapitre III des Yoga Sutras fait mention de différents pouvoirs yoguiques miraculeux (*vibhutis* et *siddh*is). La connaissance véritable est toujours un pouvoir. La voie du yoga se divise en quatre étapes, chacune étant l'expression d'un pouvoir ou *vibhuti* particulier. Ayant acquis un certain pouvoir, le yogi sait qu'il a passé avec succès l'épreuve d'une des quatre étapes. L'apparition de pouvoirs caractéristiques est la preuve de la structure scientifique du système du yoga. Dès lors, toute illusion sur ses propres « progrès spirituels » est exclue puisque les preuves sont exigées !

Patanjali avertit le fidèle que le seul but est l'unité complète avec l'Esprit et non pas la possession des pouvoirs ou *vibhutis* - ces fleurs récoltées occasionnellement le long du chemin sacré. Le fidèle doit rechercher l'éternel Dispensateur et non Ses dons prodigieux ! Dieu ne se révèle pas au chercheur qui se satisfait d'un accomplissement moindre. Ainsi, le yogi résolu veille à ne pas exercer ses pouvoirs prodigieux, de crainte qu'ils ne fassent naître en lui de l'orgueil et ne le détournent de son objectif : l'état ultime de Kaivalya.

Lorsque le yogi a atteint son But suprême, il utilise les *vibhutis* ou s'abstient de le faire, comme bon lui semble. Toutes ses actions, miraculeuses ou autres, sont alors accomplies sans intervention karmique. La limaille de fer du karma n'est attirée que là où l'aimant de l'ego personnel existe encore.

[184] Robe gracieusement drapée des femmes indiennes.

[185] Comme, en Inde, la plupart des gens sont maigres, une certaine rondeur est perçue comme désirable.

[186] Les Écritures hindoues affirment que ceux qui ont l'habitude de dire la vérité développent en eux le pouvoir de matérialiser leurs paroles. Toute demande venant du cœur se concrétisera. (*Yoga Sutras* II : 36.) Parce que les mondes sont bâtis sur la vérité, toutes les Écritures l'exaltent comme vertu, car grâce à elle l'homme peut harmoniser sa vie avec l'Infini. Le Mahatma Gandhi disait souvent : « La vérité est Dieu. » Le combat de toute sa vie fut d'obtenir une vérité parfaite en pensée, en parole et en acte. À travers les âges, l'idéal de *satya* (la vérité) a imprégné la société hindoue. Marco Polo nous dit que les Brahmanes « n'auraient proféré de mensonges pour rien au monde ». Un juge anglais vivant en Inde, William Sleeman, écrit dans *Journey Through Oudh in 1849-50* : « J'ai rencontré des centaines de cas dans lesquels un homme n'avait qu'à mentir pour garder ses biens, sa liberté ou sa vie, mais il a toujours refusé de le faire. »

[187] Les perles et autres joyaux, tout comme les métaux et les plantes, possèdent une action électromagnétique sur les cellules du corps lorsqu'ils sont appliqués à même la peau. Le corps humain contient du carbone et différents éléments minéraux présents aussi dans les plantes, les métaux et les gemmes. Les découvertes des rishis dans ce domaine seront sans aucun doute confirmées un jour par les physiologistes. Le corps sensitif de l'homme, avec ses courants vitaux électriques, renferme de nombreux mystères encore inexplorés.

Bien que les joyaux et les bracelets en métal aient une valeur curative pour le corps, Sri Yukteswar avait une autre raison pour les recommander. Les Maîtres ne souhaitent jamais être perçus comme de grands guérisseurs, car c'est Dieu seul qui guérit. C'est pour cela que les saints dissimulent de différentes manières les pouvoirs qu'ils ont humblement reçus du Seigneur. L'homme a généralement confiance dans les objets tangibles ; lorsque les gens sollicitaient mon guru pour obtenir une guérison, il leur conseillait de porter un bracelet ou une pierre précieuse dans le but d'éveiller leur foi, mais aussi de détourner leur attention de sa personne. Les bracelets et les pierres précieuses possédaient, en plus de leurs pouvoirs curatifs, électromagnétiques et intrinsèques, les bénédictions cachées du Maître.

[188] Paramahansa Yogananda conféra à ceux qui lui succéderaient comme président et chef spirituel de sa société (Self-Realization Fellowship/Yogoda Satsanga Society of India) le pouvoir de transmettre l'enseignement et l'initiation au *Kriya Yoga* aux étudiants qualifiés ou de désigner un ministre accrédité de la SRF /YSS pour le faire. Il s'assura également de la diffusion perpétuelle de la science du *Kriya Yoga* à travers ses Leçons de la *Self-Realization Fellowship* (*Yogoda*), disponibles auprès du siège international de la SRF à Los Angeles. (Note de l'éditeur.)

[189] Bhagavad Gita IV : 29.

[190] Ibid. V : 27-28. Pour de plus amples explications sur la science de la respiration.

[191] Ibid. IV : 1-2.

[192] L'auteur antéhistorique des *Manava Dharma Shastra* ou *Les Lois de Manu*. Cette législation sacrée est encore en vigueur de nos jours en Inde.

[193] Selon les estimations des Écritures hindoues, le début de l'âge matérialiste se situerait en 3102 av. J.-C. Cette année-là marqua le début du dernier *Dwapara Yuga* descendant du Cycle équinoxial et fut le point de départ du *Kali Yuga* du Cycle universel. La plupart des anthropologues, croyant qu'il y a dix mille ans l'humanité vivait au temps barbare de l'âge de pierre, ont sommairement qualifié de « mythes » les traditions pourtant largement répandues des très anciennes civilisations de la Lémurie, de l'Atlantide, de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Égypte, du Mexique et de plusieurs autres contrées.

[194] *Yoga Sutras* II :1. Par Kriya Yoga, Patanjali faisait référence soit à la technique enseignée plus tard par Babaji, soit à une autre similaire. On trouve la preuve que Patanjali a mentionné une technique précise du contrôle de la force vitale dans son aphorisme II : 49 (cité un peu plus bas).

[195] Ibid. I : 27

[196] « Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu. » (Apocalypse 3 : 14.) « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu... Toutes choses ont été faites par Lui (le Verbe ou *Aum*) et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui. » (Jean 1 : 1-3.) L'*Aum* des Védas devint Hum, le mot sacré des Tibétains, l'Amin des musulmans et l'Amen des Égyptiens, des Grecs, des Romains, des juifs et des chrétiens. En hébreu, il signifie : sûr, fidèle.

[197] Yoga Sutras II : 49.

[198] Corinthiens 15 : 31. « Notre joie incomparable » est une traduction plus correcte que « votre joie incomparable », qui est habituellement donnée. Saint Paul se référait à l'universalité de la Conscience Christique.

[199] Le terme sanskrit *bikalpa* signifie : « différence, non identité ». *Sabikalpa* est l'état de *samadhi* « avec différence » et *nirbikalpa*, l'état « sans différence ». Dans le *sabikalpa samadhi*, le fidèle conserve un léger sentiment de séparation d'avec Dieu ; dans le *nirbikalpa samadhi*, il réalise pleinement son identité en tant qu'Esprit.

[200] « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort. » (I Corinthiens 15 : 26.) L'incorruptibilité post mortem du corps de Paramahansa Yogananda (voir p. 537) prouva qu'il était un Kriya Yogi accompli. Cependant, tous les grands maîtres ne présentent pas une absence de décomposition corporelle après la mort. Les Écritures hindoues nous mentionnent que de tels miracles ne se produisent que pour une raison bien spéciale. Dans le cas de Paramahansaji, cette « raison spéciale » était sans aucun doute de convaincre l'Occident de la valeur du yoga. Babaji et Sri Yukteswar avaient demandé à Yoganandaji de se mettre au service de l'Occident ; Paramahansaji s'acquitta de cette responsabilité aussi bien au cours de sa vie qu'au moment de sa mort. (Note de l'éditeur.)

[201] Shakespeare, Sonnet 146 (traduction de Henri Thomas, Le Club Français du Livre, 1964).

[202] Bhagavad Gita VI : 46.

La science moderne commence à découvrir que l'absence de respiration produit des effets curatifs et régénérateurs, véritablement extraordinaires, sur le corps et l'esprit. Le Dr Alvan L. Barach du College of Physicians and Surgeons de New York est à l'origine d'une thérapie de repos pulmonaire qui a rendu la santé à plusieurs personnes souffrant de tuberculose. L'utilisation d'une chambre isobare (à pression constante) permet au patient d'arrêter de respirer. Le *New York Times* du 1er février 1947 cita le docteur Barach comme suit : « L'effet de l'arrêt respiratoire sur le système nerveux central est d'un intérêt considérable. Le besoin de mouvement des muscles volontaires est diminué de façon saisissante. Le patient peut rester allongé dans la chambre durant des heures sans bouger les mains, ni changer de position. Lorsque la respiration volontaire cesse, le désir de fumer disparaît même

chez les patients habitués à fumer deux paquets de cigarettes par jour. Dans bien des cas, la relaxation est telle que le patient n'a pas besoin de distractions. »

En 1951, le docteur Barach a confirmé publiquement la valeur de son traitement dont il a dit :

« Non seulement les poumons se reposent, mais également le corps entier et, selon toute apparence, le mental. L'activité cardiaque, par exemple, a diminué d'un tiers. Nos sujets cessent de s'inquiéter et aucun d'eux ne s'ennuie. »

À partir de ces faits, on commence à comprendre comment il est possible pour des yogis de rester assis immobiles durant de longues périodes sans éprouver un besoin urgent d'activités mentales ou physiques. Seule cette quiétude permet à l'âme de retrouver son chemin vers Dieu. Bien que l'homme ordinaire doive demeurer dans une chambre isobare pour obtenir quelques bénéfices de l'arrêt respiratoire, le yogi n'a besoin de rien d'autre que de la technique du Kriya Yoga pour en être récompensé dans son corps, son esprit et son âme.

[203] *Vidyalaya* : école. Ici le terme *Brahmacharya* renvoie à l'une des quatre étapes de la vie humaine exposées dans les Védas : (1) l'étudiant célibataire (*brahmachari*) ; (2) le père de famille ayant des responsabilités dans le monde (*grihastha*) ; (3) l'ermite (*vanaprastha*) ; (4) celui qui vit dans la forêt ou l'errant, libre de tous soucis matériels (*sannyasi*). Ce schéma idéal de vie, bien que peu répandu dans l'Inde moderne, possède encore ses fervents adeptes. Les quatre étapes sont, tout au long de la vie, effectuées religieusement sous la conduite d'un guru.

Pour avoir de plus amples renseignements au sujet de l'école de la *Yogoda Satsanga* à Ranchi, voir le chapitre 40.

[204] Compte tenu de l'intérêt croissant de l'Occident pour les asanas (postures de yoga), de nombreux livres illustrés, traitant de ce sujet, ont été publiés.

[205] Bishnu Charan Ghosh est décédé le 9 juillet 1970, à Calcutta. (Note de l'éditeur)

[206] Marc 10 : 29-30

[207] Une des remarques préférées de Lahiri Mahasaya pour encourager ses étudiants à persévérer dans la méditation. Elle signifie littéralement : « Faites, faites et un jour ce sera fait. » Pensée que l'on peut interpréter librement comme suit : « Faites un effort, faites un effort ; et un jour, vous verrez, le But divin sera atteint ! »

[208] Cela signifie : abandonner le corps.

[209] Le guru de Lahiri Mahasaya qui est toujours vivant. (Voir chapitre 33.)

[210] La technique utilisée par Pranabananda est connue des plus hauts initiés au *Kriya Yoga* de la voie de la Self-Realization comme étant la troisième initiation du

Kriya Yoga. Lorsque Lahiri Mahasaya la conféra à Pranabananda, c'était alors le « second » Kriya que celui-ci reçut du Yogavatar. Le disciple qui maîtrise ce Kriya peut consciemment quitter son corps et y retourner à tout moment. Les yogis avancés emploient cette technique du Kriya lors de leur dernière sortie du corps, à la mort, dont ils connaissent toujours le moment par avance.

Les grands yogis pénètrent dans l'œil spirituel et en sortent à volonté, car c'est la « porte » pranique du salut. Le Christ a dit : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur [*maya* ou illusion] ne vient que pour dérober, égorger et détruire ; moi [la Conscience Christique], je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en abondance. » (Jean 10 : 9-10.)

[211] Ma rencontre avec Swami Keshabananda est décrite au chapitre 42.

[212] La volonté, projetée à partir du point situé entre les sourcils, sert de poste émetteur à la pensée. Lorsque l'homme concentre calmement ses sentiments, ou pouvoirs émotionnels, dans le cœur, ce dernier agit comme un poste récepteur de radio pouvant capter les messages d'autres personnes, éloignées ou proches. En télépathie, les vibrations délicates des pensées d'un esprit humain passent à travers les vibrations subtiles de l'éther astral et ensuite à travers celles plus denses de l'éther terrestre, générant ainsi des ondes électriques qui se transforment, à leur tour, en ondes de pensées pour être transmises à l'esprit d'une autre personne.

[213] Chaque âme à l'état pur est omnisciente. L'âme de Kashi se rappelait les particularités de Kashi, le jeune garçon, et dès lors elle pouvait imiter sa voix rauque dans le but d'attirer mon attention.

[214] Bien qu'après leur mort, de nombreux êtres humains demeurent entre 500 et 1000 ans dans le monde astral, il n'existe en fait aucune règle fixe déterminant la période de temps comprise entre deux incarnations. (Voir chapitre 43.) La durée du séjour d'un être humain dans un corps physique ou un corps astral est prédéterminée par son karma.

La mort ainsi que le sommeil appelé « petite mort » sont une nécessité pour les êtres mortels et servent à libérer temporairement l'homme non éclairé de l'entrave des sens. Comme la nature essentielle de l'homme est Esprit, il reçoit, dans le sommeil et dans la mort, un rappel vivifiant de son caractère incorporel.

La loi équilibrante du karma, telle qu'elle est exposée dans les Écritures hindoues, est celle de l'action et de la réaction, de la cause et de l'effet, du semis et de la récolte. Dans le cours de la justice naturelle (*rita*), chaque homme, de par ses pensées et ses actions, devient l'artisan de sa destinée. Quelles que soient les énergies que l'homme a lui-même activées dans l'univers, avec sagesse ou non, celles-ci reviennent obligatoirement vers lui, leur point de départ, comme un cercle qui se referme inexorablement sur lui-même. « Le monde ressemble à une équation mathématique qui s'équilibre d'elle-même quelle que soit la façon dont on la tourne. Chaque secret est révélé, chaque crime puni, chaque vertu récompensée, chaque tort redressé, silencieusement et immanquablement. » (Emerson : *Compensation*.) Considérer le karma comme la loi de la justice sous-jacente aux apparentes inégalités de la vie sert à libérer l'esprit humain de tout ressentiment envers Dieu et les hommes. (Voir chap. 16.)

[215] Écrivain et journaliste anglais, ami intime du Mahatma Gandhi, M. Andrews est respecté en Inde pour les nombreux services qu'il a rendus à sa patrie d'adoption.

[216] « L'âme ayant connu plusieurs renaissances ou, comme le disent les hindous, "ayant parcouru le chemin de l'existence à travers des milliers de vies...", il n'est rien qu'elle ne sache déjà. Il n'est pas étonnant qu'elle se souvienne... de ce qu'elle a déjà connu... La recherche et l'apprentissage des connaissances ne sont en fait rien d'autre que des réminiscences. » (Emerson, *Les hommes représentatifs de l'humanité*.)

[217] Rabindranath lui-même, alors qu'il était âgé de plus de soixante ans, entreprit d'étudier sérieusement la peinture. Il y a quelques années ses œuvres furent exposées dans plusieurs capitales européennes ainsi qu'à New York.

[218] Bien que le cher poète mourût en 1941, son institution Visva-Bharati est toujours prospère. En janvier 1950, soixante-cinq professeurs et étudiants de

Santiniketan vinrent séjourner dix jours à l'école Yogoda Satsanga de Ranchi. Le groupe était dirigé par Sri S. N. Ghosal, recteur de Visva-Bharati. Les invités ravirent les élèves de Ranchi en interprétant une pièce tirée du magnifique poème de Rabindranath : *Pujarini*.

[219] Gitanjali. Le fameux érudit, Sir S. Radhakrishnan fit une étude approfondie du poète dans son ouvrage : *The Philosophy of Rabindranath Tagore* (Macmillan, 1918).

[220] Tolstoï partageait plusieurs des idéaux du Mahatma Gandhi ; les deux hommes ont d'ailleurs correspondu au sujet de la non-violence. Tolstoï considérait que l'enseignement fondamental du Christ était de « ne pas résister au mal (par le mal) » (Matthieu 5 : 39) ; on ne doit « résister » au mal qu'avec son contraire, logique et efficace : le bien ou l'amour.

[221] À l'origine, cette histoire est apparemment historique ; une note de l'éditeur nous apprend que l'évêque rencontra les trois ermites au moment où il naviguait d'Arkhangelsk vers le monastère de Solovetsky, à l'embouchure de la Dvina.

[222] Voir chap 5.

[223] Le célèbre inventeur Marconi fit l'aveu suivant concernant l'impuissance de la science à tirer des conclusions définitives : « La science est absolument incapable de résoudre le mystère de la vie. Cette vérité serait des plus effrayantes s'il n'y avait la foi. Le mystère de la vie est certainement le problème le plus persistant qui se soit présenté à la pensée humaine. »

[224] Ézéchiel 43 : 1 -2.

[225] Einstein était convaincu que la relation entre les lois de l'électromagnétisme et de la gravitation pouvait s'exprimer dans une formule mathématique (théorie des champs unifiés) sur laquelle il travaillait au moment où ce livre fut écrit. Bien qu'il ne vécut pas assez longtemps pour achever ses travaux, nombre de physiciens contemporains partagent la conviction d'Einstein que tôt ou tard on finira par trouver une telle relation. (Note de l'éditeur.)

[226] Éditions Payot.

[227] C'est-à-dire à la fois matière et énergie.

[228] Éditions Hermann, Paris.

[229] Exode 20 : 3.

[230] Genèse 1 : 3.

[231] Apocalypse 1 : 14-16.

[232] Matthieu 6 : 22.

[233] Genèse 1 : 26.

[234] À l'ermitage de la Self-Realization Fellowship, à Encinitas, en Californie. (Note de l'éditeur.)

[235] Rois 2 : 11.

Un « miracle » est couramment considéré comme un effet ou un événement non soumis aux lois, ou au-dessus des lois. Cependant, toutes les manifestations de notre univers, si parfaitement réglé, sont façonnées et explicables par des lois. Les pouvoirs soi-disant miraculeux d'un grand maître sont la conséquence logique de sa parfaite compréhension des lois subtiles qui régissent le cosmos intérieur qu'est la conscience.

En vérité, rien ne peut être qualifié de « miracle », si ce n'est qu'en fait tout est miracle. Que chacun de nous soit revêtu d'un corps organisé de façon si élaborée et soit placé sur un globe terrestre tournoyant à travers l'espace, parmi les étoiles - quoi de plus banal ou de plus miraculeux ?

Les grands prophètes comme le Christ et Lahiri Mahasaya accomplissent souvent de nombreux miracles. De tels maîtres doivent s'acquitter d'une grande et difficile mission spirituelle envers l'humanité ; aider par des miracles les gens en détresse semble faire partie de cette mission. (Voir note 171.) L’approbation divine est nécessaire pour vaincre les maladies incurables et les problèmes insolubles des humains. Lorsqu'un notable demanda au Christ de guérir son fils agonisant, à Capharnaüm, Jésus lui fit remarquer : « À moins de voir des miracles et des prodiges, vous ne croirez point. » Puis il ajouta : « Va en paix, ton fils vit. » (Jean 4 : 46-54.)

Dans le présent chapitre, j'ai donné la signification védique de maya, le pouvoir magique de l'illusion qui sous-tend le monde phénoménal. La science occidentale a déjà découvert qu'un pouvoir « magique » teinté d'irréalité imprègne la « matière » atomique. Cependant, ce n'est pas seulement la Nature, mais également l'homme (sous son aspect mortel) qui est soumis à maya : le principe de relativité, contraste, dualité, inversion, états opposés.

Il ne faut pas penser que seuls les rishis ont compris la vérité à propos de maya. Les prophètes de l’Ancien Testament nommaient maya « Satan » (littéralement en hébreu, « l'adversaire »). Le Nouveau Testament utilise le terme diabolos ou diable comme équivalent à Satan. Satan ou Maya est le Magicien cosmique qui produit une abondance de formes dans le but de cacher la Vérité unique et sans forme. Dans le plan et le jeu de Dieu (*lila*), la seule finalité de Satan ou Maya est d'essayer de détourner l'homme de l'Esprit vers la matière, de la Réalité vers l'irréalité.

Le Christ décrit maya de façon imagée sous les traits d'un diable, meurtrier et menteur. « Le diable... il a été meurtrier dès le commencement et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est un menteur et le père du mensonge. » (Jean 8 : 44.)

« Le diable pèche dès le commencement. Le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable. » (I Jean 3 : 8.) Ce qui veut dire que la manifestation de la Conscience Christique, présente en l'homme lui-même, détruit sans effort les illusions ou « œuvres du diable ».

Maya agit « dès le commencement » en raison de sa structure inhérente au monde phénoménal. Ce dernier est en perpétuelle transformation comme antithèse à l'Immuabilité divine.

[236] « Lui, pour Dieu seul ; elle, pour le Dieu en lui. » (Milton.)

[237] La vénérable mère mourut à Bénarès, le 25 mars 1930.

[238] Membres d'un certain ordre monastique qui portent rituellement un *danda* (bâton de bambou) symbolisant le *Brahma-danda* (« bâton de Brahma ») lequel représente la colonne vertébrale de l'homme. L'éveil des sept centres cérébro-spinaux constitue la véritable voie menant à l'Infini.

[239] Il était un *muni*, ou moine, qui observait *mauna*, le silence spirituel. En sanskrit *muni* est apparenté au mot grec *monos*, qui signifie « seul, unité » dont dérivent les mots tels que moine et monisme.

[240] II Rois 2 : 19-24. Lorsqu'Élisée eut accompli le miracle de l'assainissement des eaux à Jéricho, un groupe d'enfants le tourna en ridicule. « Alors deux ours femelles sortirent de la forêt et déchirèrent quarante-deux de ces enfants. »

[241] Romains 12 :19.

[242] Luc 19 : 37-40.

[243] La vie de Trailanga et celles d'autres grands maîtres nous rappellent les paroles de Jésus : « Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : En mon nom (la Conscience Christique), ils chasseront les démons ; ils parleront de nouvelles langues ; ils saisiront des serpents ; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal ; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris. » (Marc 16 : 17-18.)

[244] Version bengalie du suffixe *ji*, indiquant le respect.

[245] Jean 1 1 : 1-4.

[246] Une victime du choléra reste souvent lucide jusqu'au moment de la mort.

[247] Le dieu de la mort.

[248] Littéralement : « Âme suprême. »

[249] Genèse 18 : 23-32.

[250] En 1941, Swami Satyananda publia une courte biographie en bengali intitulée : *Sri Sri Shyama Charan Lahiri Mahasaya*. J'en ai traduit quelques extraits pour ce passage consacré à Lahiri Mahasaya.

[251] Un des membres de la Trinité divine : *Brahma, Vishnu* et *Shiva* qui œuvrent respectivement pour la création, la préservation et la dissolution-restauration de l'Univers. *Shiva* (qu'on écrit parfois Çiva), représenté dans la mythologie comme le Seigneur de ceux qui ont renoncé au monde, apparaît en vision à ses fidèles sous différents aspects : *Mahadeva*, l'ascète aux cheveux tressés et *Nataraja*, le Danseur cosmique.

Le Seigneur en tant que *Shiva* ou Destructeur est un concept difficile à comprendre pour de nombreux esprits. Dans *Mahimnastava*, un hymne de Puspadanta, fidèle de *Shiva*, le poète demande plaintivement : « Pourquoi as-Tu créé les mondes, si c'est pour les détruire ? » On peut lire ceci dans une strophe de *Mahimnastava* (d'après la traduction anglaise d'Arthur Avalon) :

« Par le trépignement de Tes pieds, la sécurité de la terre fut soudain mise en péril.
Par le mouvement de Tes bras, aussi puissants que des barres de fer, Les étoiles furent dispersées dans l'éther.
Cinglés par tes cheveux dénoués, les cieux furent agités.
En vérité, Tu dansas de manière exquise !
Mais, désorganiser le monde en vue de le sauver :
Quel est ce mystère ? »

Et le poète conclut :

« Grande est la différence entre mon esprit
Capable de comprendre si peu de choses et sujet aux chagrins
Et Ta gloire éternelle, qui surpasse tout qualificatif ! »

[252] En sanskrit, le titre religieux *Mahasaya* signifie « large d'esprit ».

[253] Ganga, le fleuve Mère qui est sacré pour les hindous, prend sa source dans une caverne glacée de l'Himalaya au milieu des neiges et du silence éternels. Au cours des siècles, des milliers de saints ont séjourné au bord du Gange et ont laissé une aura de bénédiction le long de ses rives. (Voir note 153) Le Gange possède la caractéristique extraordinaire et peut-être unique d'être épargné par la pollution. Aucune bactérie ne peut vivre dans ses eaux immuablement

stériles. Des millions d'hindous utilisent son eau pour boire et s'y baigner sans pour cela tomber malades. Les scientifiques modernes sont déconcertés devant cette évidence. L'un d'eux, John Howard Northrop, co-lauréat du prix Nobel de chimie en 1946, a dit récemment : « Nous savons que le Gange est fortement contaminé. Cependant, les Indiens boivent son eau, s'y baignent, et ne semblent pas en être incommodés. » Il ajouta avec espoir : « Il est possible qu'un bactériophage (virus détruisant les bactéries) rende le fleuve stérile. »

Les Védas inculquent le respect envers tous les phénomènes naturels. Ainsi, le fidèle hindou comprend très bien la louange de saint François d'Assise : « Loué sois-Tu, mon Seigneur, pour notre sœur, l'Eau, si utile, si humble, si pure et si précieuse. »

[254] D'après la traduction anglaise d'Edward FitzGerald.

[255] Matthieu 8 : 19-20.

[256] Shankara dont le guru est connu dans l'histoire sous le nom de Govinda Jati, a été initié au *Kriya Yoga* par Babaji, à Bénarès. Lorsque Babaji raconta ce fait à Lahiri Mahasaya et à Swami Kebalananda, il leur fournit de nombreux détails fascinants sur sa rencontre avec le grand moniste.

[257] Babaji (révérend père) est un titre donné couramment en Inde ; de nombreux maîtres éminents sont appelés « Babaji ». Cependant, aucun d'eux n'est le Mahavatar Babaji, guru de Lahiri Mahasaya. L'existence du Mahavatar fut révélée pour la première fois au public en 1946, dans *Autobiographie d'un Yogi*.

[258] L'épreuve se rapporte à l'obéissance. Quand le maître réalisé a dit : « Alors saute », l'homme a obéi. S'il avait hésité, il se serait contredit puisqu'il avait auparavant considéré sa vie comme n'ayant aucun sens sans la direction spirituelle de Babaji. De plus, cette hésitation aurait prouvé qu'il n'avait pas une foi totale dans le guru. Aussi, bien que draconienne et inhabituelle, cette épreuve n'en fut pas moins parfaite en la circonstance.

[259] Jean 11 : 41-42.

[260] Le yogi omniprésent qui savait que j'avais négligé de me prosterner devant l'autel de Tarakeswar (Chapitre 13).

[261] « Sainte Mère. » Mataji a, elle aussi, vécu pendant des siècles ; elle est presque aussi avancée spirituellement que son frère. Toujours en extase, elle vit dans une grotte souterraine secrète près du *ghat* de Dasaswamedh.

[262] Cet incident fait penser à Thalès. Ce grand philosophe grec enseignait qu'il n'y a aucune différence entre la vie et la mort :

« Pourquoi alors ne mourez-vous pas ? objecta quelqu'un.

— Parce que cela ne fait aucune différence ! » répondit Thalès.

[263] « En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole (demeure continuellement dans la Conscience Christique), il ne verra jamais la mort. » (Jean 8 : 51.)

Par ces paroles, le Christ ne faisait pas allusion à une vie immortelle dans un corps physique - emprisonnement monotone qu'on ne souhaiterait même pas à un pécheur, encore moins à un saint ! L'homme de réalisation dont a parlé le Christ est celui qui s'est réveillé du sommeil mortel de l'ignorance pour ne faire qu'un avec la Vie éternelle. (Voir chapitre 43.)

La nature essentielle de l'homme est l'Esprit omniprésent et sans forme. L'incarnation obligatoire ou karmique est le résultat d'*avidya*, l'ignorance. Les Écritures hindoues enseignent que la naissance et la mort sont des manifestations de *maya*, l'illusion cosmique. La naissance et la mort n'ont une signification que dans le monde de la relativité.

Babaji n'est pas limité à un corps physique ni à cette planète, mais, suivant la volonté de Dieu, il a à remplir une mission particulière sur terre.

Les grands maîtres comme Swami Pranabananda qui reviennent sur terre dans un nouveau corps, le font pour des raisons bien connues d'eux-mêmes. Leurs incarnations sur cette planète ne sont pas soumises aux restrictions rigides du karma. De tels retours volontaires sont appelés *vyutthana* ou retour à la vie terrestre après que maya ait cessé d'exercer ses pouvoirs sur l'être humain.

Qu'il soit mort d'une façon ordinaire ou phénoménale, un maître ayant parfaitement réalisé Dieu peut ressusciter son corps et réapparaître aux yeux des habitants de la terre. La matérialisation des atomes d'un corps physique ne pose pas de problèmes à celui qui est uni avec le Seigneur - Lui dont les systèmes solaires défient tous les calculs !

« Je donne ma vie, afin de la reprendre, proclama le Christ. Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre. » (Jean 10 : 17-18.)

[264] Plus tard, il fut transformé en sanatorium militaire. En 1861, le gouvernement britannique avait déjà implanté en Inde un réseau télégraphique.

[265] Ranikhet, dans le district d'Almora, est située au pied du Nanda Devi, l'un des plus hauts sommets de l'Himalaya (7820m).

[266] Babaji l'appela en fait « Gangadhar », nom par lequel Lahiri Mahasaya était connu dans son incarnation précédente. Gangadhar (littéralement « celui qui retient Ganga, le fleuve Gange ») est un des noms du Seigneur Shiva. Selon la légende des Puranas, le fleuve sacré Ganga descendit du ciel. Craignant que la terre ne puisse supporter l'intensité de la chute puissante de ses eaux, le

Seigneur Shiva les retint dans ses longs cheveux d'où il laissa le fleuve s'écouler doucement. La signification métaphysique de « Gangadhar » est : « Celui qui a le contrôle du "fleuve" du courant vital circulant dans l'axe spinal. »

[267] « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat. » (Marc 2 : 27.)

[268] La loi karmique exige que tout désir humain soit finalement satisfait. Les désirs non spirituels sont par conséquent les chaînes qui attachent l'homme à la roue des réincarnations.

[269] « Qu'est-ce qu'un miracle ? C'est un reproche, une satire implicite de l'humanité. » (Edward Young, Pensées Nocturnes.)

[270] La théorie de la structure atomique de la matière fut présentée dans les traités antiques de l'Inde : *Vaisesika* et *Nyaya*. « Il existe de vastes mondes au creux de chaque atome, aussi variés et nombreux que les grains de poussière dans un rayon de soleil. » (*Yoga Vasishtha*.)

[271] Souffrances d'ordre physique, mental et spirituel ; ces souffrances se manifestent respectivement dans la maladie, les désordres psychologiques ou « complexes » et dans l'ignorance de l'âme.

[272] Babaji ne donna tout d'abord qu'à Lahiri Mahasaya la permission d'enseigner le Kriya Yoga. Le Yogavatar demanda ensuite que quelques-uns de ses disciples soient également autorisés à enseigner le Kriya. Babaji y consentit et décréta que, dans le futur, seuls pourraient enseigner le Kriya les disciples qui seront avancés sur la voie du Kriya Yoga et auxquels Lahiri Mahasaya aura accordé son autorisation ainsi que les disciples, appartenant à la même lignée spirituelle que les disciples du Yogavatar, qui auront été autorisés à le faire. Avec compassion, Babaji promit d'assumer vie après vie la responsabilité du développement spirituel de tous les Kriya Yogis loyaux et fidèles qui auront été initiés par ceux ayant été dûment autorisés à enseigner le Kriya.

Il est expressément demandé aux initiés au Kriya Yoga de la Self-Realization Fellowship et de la Yogoda Satsanga Society of India de signer une promesse dans laquelle ils s'engagent à ne pas révéler la technique du Kriya à d'autres personnes. De cette manière, la technique simple mais exacte du Kriya est protégée contre toute modification ou toute déformation venant de personnes non autorisées à l'enseigner et peut conserver sa forme originelle et intégrale.

Bien que Babaji ait abandonné les anciennes restrictions de l'ascétisme et du renoncement afin qu'un plus grand nombre de personnes puissent bénéficier de la technique du Kriya Yoga, il exigea cependant de Lahiri Mahasaya et de tous les descendants de sa lignée spirituelle (la lignée des Gurus de la SRF-YSS) qu'ils imposent à tous ceux qui désirent être initiés une période préliminaire d'entraînement spirituel, à titre de préparation à la pratique du Kriya Yoga. La

pratique d'une technique hautement évoluée comme le Kriya est incompatible avec une vie spirituelle désordonnée. Le Kriya Yoga est plus qu'une technique de méditation ; c'est aussi un mode de vie et il requiert que l'initié accepte certaines disciplines et règles spirituelles. La Self-Realization Fellowship et la Yogoda Satsanga Society of India ont fidèlement appliqué ces instructions transmises par l'intermédiaire de Babaji, Lahiri Mahasaya, Sri Yukteswar et Paramahansa Yogananda. Les techniques du Hong-Sau et de l'Aum, enseignées préalablement au Kriya Yoga dans les leçons de la SRF-YSS et par les représentants SRF-YSS autorisés à le faire, font partie intégrante de la voie du Kriya Yoga. Ces techniques sont très efficaces pour élever la conscience de l'homme jusqu'au stade de la réalisation du Soi et pour libérer l'âme de l'esclavage des sens. (Note de l'éditeur.)

[273] Chapitre II : 40.

[274] Ville située près de Bénarès.

[275] Sur la voie menant à l'Infini, même des maîtres ayant atteint l'illumination comme Lahiri Mahasaya peuvent faire preuve d'un excès de zèle et doivent être rappelés à l'ordre. On trouve de nombreux passages dans la Bhagavad Gita où le divin guru Krishna réprimande Arjuna, le prince des fidèles.

[276] Pudding épais fait de farine de blé frite au beurre et bouillie dans du lait et du sucre.

[277] Connu plus tard sous le nom de Maitra Mahasaya, il atteignit un niveau très avancé dans la réalisation du Soi. Je rencontrai Maitra Mahasaya peu de temps après avoir reçu mon diplôme de l'école secondaire ; il visita l'ermitage *Mahamandal* à Bénarès tandis que j'y résidais. Il me parla alors de l'apparition de Babaji devant le groupe à Moradabad. « À la suite de ce miracle, je suis devenu un disciple de Lahiri Mahasaya pour la vie » m'expliqua Maitra Mahasaya.

[278] « Il s'abaisse pour contempler les choses du ciel et de la terre. » (Psaumes 113 : 6.) « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. » (Matthieu 23 : 12.) Abaisser l'ego ou faux soi, c'est découvrir son identité éternelle.

[279] Matthieu 3 : 15.

[280] De nombreux passages de la Bible révèlent que la loi de la réincarnation était alors comprise et acceptée. Le cycle des réincarnations constitue une explication plus rationnelle des différentes étapes de l'évolution humaine que la théorie occidentale courante qui présume que quelque chose (la conscience de l'ego), sortie du néant, vit avec plus ou moins de vigueur de trente à quatre-vingt-dix ans pour ensuite retourner au vide originel. La nature inconcevable

d'un tel vide est une problématique propre à réjouir le cœur d'un théologien du Moyen Âge.

[281] Malachie 4 : 5.

[282] Luc 1 : 13-17.

[283] Matthieu 17 : 12-13.

[284] Matthieu 11 : 13-14.

[285] Jean 1 : 21.

[286] II Rois 2 : 9-14.

[287] Matthieu 17 : 3.

[288] Matthieu 27 : 46-49.

[289] « Combien de sortes de morts y a-t-il en notre corps ? En lui, il n'y a rien d'autre que la mort. » (Martin Luther, *Propos de Table*.)

[290] Prière principale des musulmans qui est répétée cinq fois par jour.

[291] « Cherchez la vérité dans la méditation, non dans les livres moisis. Pour trouver la lune, regardez dans le ciel, non dans l'étang. » (Proverbe Persan.)

[292] Sri Sanyal mourut en 1962. (Note de l'éditeur.)

[293] Le Kriya Yoga a plusieurs ramifications ; Lahiri Mahasaya en distingua les quatre étapes essentielles - celles qui possèdent la plus grande valeur pratique.

[294] Les autres titres conférés à Lahiri Mahasaya par ses disciples furent : *Yogibar* (le plus grand des yogis), *Yogiraj* (le roi des yogis) et *Munibar* (le plus grand des saints). J'y ai ajouté celui de *Yogavatar* (l'incarnation du yoga).

[295] Il avait travaillé au total 35 années au service du gouvernement.

[296] Les traités médicaux hindous s'appellent l'*Ayurvéda*. Les médecins védiques utilisaient des instruments chirurgicaux de haute précision, avaient recours à la chirurgie esthétique, savaient neutraliser les effets des gaz toxiques, procédaient à des césariennes et à des chirurgies délicates du cerveau ; de plus, ils étaient très habiles dans la préparation des médicaments. Hippocrate (IVe siècle av. J.-C.) s'inspira beaucoup de sources hindoues dans sa *Materia Medica*.

[297] Margousier de l'Inde orientale. Ses propriétés médicinales sont maintenant reconnues en Occident où son écorce amère est utilisée comme tonique, tandis que l'huile de ses graines et de ses fruits sert à soigner la lèpre et autres maladies.

[298] *Sambhabi Mudra* veut dire fixer le regard sur un point situé entre les sourcils. Lorsque le yogi a atteint un certain stade de paix mentale, ses paupières cessent de cligner ; il est alors absorbé dans le monde intérieur. Un *mudra* (« symbole ») est généralement un geste rituel des doigts ou des mains. De nombreux *mudras*, en affectant certains nerfs, procurent un état de sérénité. Les anciens traités hindous classent en détail les nadis (les 72 000 conduits nerveux dans le corps subtil) et leurs rapports avec l'esprit. Les mudras utilisés dans la pratique du culte et du yoga possèdent donc une base scientifique. Dans l'iconographie et dans les danses rituelles de l'Inde, on retrouve le langage élaboré des *mudras*.

[299] « Un certain nombre de sceaux, découverts sur des sites archéologiques de la vallée de l'Indus et datant du troisième millénaire av. J.-C., montrent des personnages assis dans des postures de méditation, les mêmes utilisées actuellement dans l'enseignement du Yoga, et prouvent que les rudiments du Yoga étaient déjà connus même à cette époque. Nous pouvons logiquement conclure que des méthodes d'introspection au système élaboré ont été pratiquées en Inde depuis cinq mille ans. » (Professeur W. Norman Brown, extrait du *Bulletin of the American Council of Learned Societies*, Washington, D.C.) Les Écritures hindoues, cependant, témoignent du fait que la science du Yoga était connue en Inde depuis d'innombrables millénaires.

[300] « L'homme incapable de s'émerveiller, qui n'a pas l'habitude de s'émerveiller (ni d'adorer), fût-il président d'innombrables sociétés de savants et fût-il à même d'avoir les résultats de tous les laboratoires et de tous les observatoires de la planète gravés dans la tête, cet homme n'est rien d'autre qu'une paire de lunettes derrière lesquelles il n'y pas d'yeux. » (Carlyle, *Sartor Resartus*.)

[301] Sri Yukteswar parlait de son chela Paramahansa Yogananda comme d'une incarnation de l'amour divin. Après le décès de Paramahansaji, son principal disciple et successeur spirituel, Rajarsi Janakananda (James J. Lynn), lui octroya officiellement le titre de *Premavatar* ou Incarnation de l'Amour. (Note de l'éditeur.)

[302] Voir note 354.

[303] Sri Yukteswar fut plus tard officiellement initié dans l'Ordre des Swamis par le *Mahant* (supérieur de monastère) de Bodhgaya, dans le Bihar.

[304] « Grand roi », titre de respect.

[305] Littéralement : « religion éternelle » ; nom attribué à l'ensemble des enseignements védiques. Le *Sanatan Dharma* reçut le nom d'*hindouisme* par les Grecs qui envahirent la partie nord-ouest de l'Inde sous Alexandre Le Grand et qui nommaient *Indoos* ou *Hindous* les peuplades des rives de la rivière Indus. Le terme *Hindou*, à proprement parler, se réfère uniquement aux adeptes du *Sanatan Dharma*, ou hindouisme. Le terme Indiens s'applique également aux hindous, aux musulmans et aux autres habitants de l'Inde (et aussi, suite à une erreur géographique de Christophe Colomb, aux populations aborigènes de l'Amérique).

Dans l'antiquité, le nom de l'Inde est *Aryavarta*, littéralement « territoire des Arya ». La racine sanskrite d'*arya* signifie « puissant, sacré, noble. » Plus tard, l'utilisation erronée du terme aryen, pour indiquer non des caractéristiques spirituelles mais physiques, amena le grand orientaliste Max Müller à déclarer de façon pittoresque : « Pour moi, un ethnologue qui parle de race aryenne, de sang aryen, de cheveux et d'yeux aryens, se trompe aussi gravement qu'un linguiste qui parlerait de dictionnaire dolichocéphale ou de grammaire brachycéphale.»

[306] Le mot *paramguru* se réfère au guru du guru. Ainsi, Babaji, guru de Lahiri Mahasaya, est le *paramguru* de Sri Yukteswar.

Mahavatar Babaji est le guru suprême de la lignée des Maîtres indiens assumant la responsabilité du développement spirituel de tous les membres de la SRF-YSS qui pratiquent fidèlement le *Kriya Yoga*.

[307] (Titre original : The Holy Science.) Maintenant publié par la Self-Realization Fellowship, Los Angeles, Californie, USA.

[308] En Inde, on considère comme un manque de respect le fait de ne pas offrir à boire ou à manger au guru.

[309] Ma visite à l'ashram de Keshabananda est décrite pages 438-441.

[310] Le 26 septembre 1895, date à laquelle Lahiri Mahasaya abandonna son corps, quelques jours avant son soixante-septième anniversaire.

[311] Tourner trois fois sur soi-même et regarder vers le nord font partie d'un rite védique utilisé par les maîtres qui savent d'avance quand sonnera la dernière heure de leur corps physique. L'ultime méditation, durant laquelle le maître s'immerge dans l'Aum cosmique, est appelée maha (grand) samadhi.

[312] Kabir était un grand saint du XVIe siècle dont les nombreux adeptes étaient aussi bien hindous que musulmans. À sa mort, ses disciples se

querellèrent sur la manière d'accomplir les rites funéraires. Le Maître exaspéré se réveilla de son dernier sommeil pour leur donner ses instructions : « La moitié de mon corps sera enterrée selon les rites musulmans et l'autre moitié incinérée selon les coutumes hindoues. » Puis, il disparut. Lorsque les disciples enlevèrent le linceul qui recouvrait son corps, ils ne virent rien d'autre qu'une magnifique guirlande de fleurs. Obéissant aux instructions de Kabir, les musulmans en enterrèrent la moitié à Maghar et, de nos jours encore, y vénèrent son temple. L'autre moitié fut incinérée à Bénarès selon les rites hindous. Le temple Kabir Cheura, érigé à cet endroit, attire un nombre immense de pèlerins.

Dans sa jeunesse, deux disciples demandèrent à Kabir de les guider intellectuellement de façon minutieuse sur la voie mystique. Le Maître répondit simplement : « La voie présuppose une distance ;

Si Dieu était proche, d'aucune voie n'auriez-vous besoin.

En vérité, cela me fait sourire

Quand j'entends dire que des poissons dans l'eau sont assoiffés ! »

[313] Voir p. 351. Panchanon fit construire un temple dédié à Shiva dans un jardin de huit hectares à Deoghar, au Bihar, dans lequel il plaça une peinture à l'huile représentant Lahiri Mahasaya. (Note de l'éditeur.)

[314] 1 Corinthiens 15 : 54-55. « Quoi ! Vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts ? » (Actes 26 : 8.)

[315] Plus tard, en Occident, je reconnus instantanément de nombreux visages aperçus dans ma vision.

[316] En 1995, pour marquer le 75e anniversaire de l'arrivée de Paramahansa Yogananda en Amérique, un magnifique *Smriti Mandir* (temple commémoratif) fut inauguré sur les lieux de l'ancienne remise de Ranchi où Paramahansaji eut sa vision. (Note de l'éditeur.)

[317] Sri Yukteswar et moi conversions habituellement en bengali.

[318] Bhagavad Gita X1 : 12.

[319] *New Pilgrimages of the Spirit* (Boston : Beacon Press, 1921).

[320] Livre publié par la Self-Realization Fellowship. M. et Mme Robinson visitèrent l'Inde en 1939 et furent les invités d'honneur d'une réunion de la Yogoda Satsanga.

[321] Publié par la Self-Realization Fellowship.

[322] Tiré de *Thou Mother With Thy Equal Brood.*

[323] Burbank me donna également une photographie qu'il me dédicaça. Je tiens autant à cette photo que le marchand hindou tenait au portrait de Lincoln. Cet hindou se trouvait en Amérique durant les années de la guerre civile. Il éprouvait une telle admiration pour Lincoln qu'il refusait de retourner en Inde avant d'avoir obtenu un portrait du grand Libérateur. Résolument planté devant la porte de Lincoln, le marchand refusa d'en bouger jusqu'à ce que le Président, surpris par son insistance, lui accorde l'autorisation d'engager le célèbre peintre new-yorkais, Daniel Huntington, pour faire son portrait. Lorsque ce dernier fut terminé, l'hindou l'emporta triomphalement à Calcutta.

[324] *The Training of the Human Plant*, Century Co., New York, 1922.

[325] Le docteur Julian Huxley, célèbre biologiste anglais et directeur de l'Unesco, déclarait récemment que les scientifiques occidentaux devraient « étudier les techniques orientales » permettant d'entrer dans l'état de transe et de contrôler la respiration. « *Qu'est-ce* qui se passe alors ? *Comment* est-ce possible ? » disait-il. Une dépêche de l'*Associated Press* de Londres, en date du 21 août 1948, rapporte ceci : « Le docteur Huxley a dit que la Fédération mondiale de la santé mentale devrait s'intéresser aux connaissances mystiques de l'Orient. Si celles-ci pouvaient être étudiées scientifiquement, suggéra-t-il aux spécialistes de la santé mentale, alors je pense qu'un très grand pas en avant pourrait être accompli dans votre domaine. »

[326] Renommé *Self-Realization Magazine* en 1948.

[327] Jean 1 : 47.

[328] Depuis la guerre, Thérèse ne revit pas la Passion chaque vendredi, mais seulement à l'occasion de certaines fêtes religieuses de l'année. Les livres en anglais racontant sa vie sont *Therese Neumann : A Stigmatist of Our Day, et Further Chronicles of Therese Neumann*, tous deux écrits par Friedrich Ritter Von Lama ; également *The Story of Therese Neumann*, par A. P. Schimberg (1947) ; tous ces livres sont publiés par Bruce Pub. Co., Milwaukee, Wisconsin. On trouve aussi *Therese Neumann*, de Johannes Steiner, publié par Alba House, Staten Island, New York, U.S.A.

[329] Petite rondelle de pain de froment utilisée pour l'Eucharistie.

[330] Matthieu 4 : 4. La « batterie » du corps humain n'est pas alimentée seulement par une nourriture grossière (pain), mais aussi par l'énergie cosmique vibratoire (la Parole, ou *Aum*). Cette énergie invisible entre dans le corps humain par le bulbe rachidien qui correspond au sixième centre ou *chakra*, situé à l'arrière de la nuque au sommet des cinq autres *chakras* (mot sanskrit signifiant « roues ») ou centres de force vitale rayonnante de l'axe spinal.

Le bulbe rachidien, principale entrée pour approvisionner le corps humain en énergie vitale universelle (*Aum*), est directement relié par polarité au centre de la Conscience Christique (*Kutastha*), situé dans l'œil unique entre les sourcils et siège du pouvoir de volonté de l'homme. L'énergie cosmique est ensuite emmagasinée dans le septième centre, celui du cerveau, où elle forme comme un réservoir de potentiels infinis (ce centre est mentionné dans les Védas sous le nom de « lotus de lumière aux mille pétales »). La Bible parle de l'*Aum* en tant que Saint-Esprit ou force de vie invisible qui soutient divinement toute la création. « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas à vous-mêmes ? » (I Corinthiens 6 : 19.)

[331] Dans les heures précédant ma venue, Thérèse avait déjà eu de nombreuses visions concernant les derniers jours de la vie du Christ. Sa transe mystique débute généralement avec les scènes des événements qui suivirent la Cène et se termine avec la mort de Jésus sur la Croix ou, parfois, avec sa mise au Tombeau.

[332] Une dépêche de l'agence de presse INS d'Allemagne, datée du 26 mars 1948, rapportait : « En ce Vendredi saint, une paysanne allemande est étendue sur son lit, la tête, les mains et les épaules ensanglantées aux endroits où le corps du Christ avait saigné à cause des clous de la Croix et de la Couronne d'épines. Des milliers d'Allemands et d'Américains remplis d'effroi ont défilé en silence devant le lit de Thérèse Neumann. »

La grande stigmatisée mourut à Konnersreuth le 18 septembre 1962. (Note de l'éditeur.)

[333] Un passage des écrits historiques d'Eusèbe relate une intéressante rencontre entre Socrate et un sage hindou. Le passage est rédigé comme suit : « Aristoxène, le musicien, raconte l'histoire suivante à propos des Indiens. Un de ces hommes fit la connaissance de Socrate à Athènes et lui demanda quel était le champ de recherche de sa philosophie. "L'exploration des phénomènes humains" répondit Socrate. À ces mots, l'Indien éclata de rire. "Comment un homme peut-il explorer les phénomènes humains, dit-il, alors qu'il est ignorant des phénomènes divins ?' »

L'idéal grec, repris dans la philosophie occidentale, s'exprime ainsi : « Homme, connais-toi toi-même. » Un hindou dirait : « Homme, connais ton Soi. » La maxime de Descartes « Je pense, donc je suis » n'est pas valable philosophiquement. Les facultés de raisonnement ne peuvent faire la lumière sur l'Être fondamental de l'homme. L'esprit humain, tout comme le monde phénoménal qu'il perçoit, est dans un état de perpétuel changement et ne peut fournir aucun élément définitif. La satisfaction intellectuelle n'est pas le but suprême. Celui qui cherche Dieu est l'authentique amoureux de *vidya*, la « vérité immuable » ; tout le reste est *avidya*, c'est-à-dire « connaissance relative ».

[334] Nous nous arrêtâmes à mi-chemin dans les Provinces centrales afin de rendre visite au Mahatma Gandhi à Wardha. J'ai raconté cette étape au chapitre 44.

[335] Prafulla était le disciple qui se trouvait avec le Maître lorsqu'un cobra voulut l'attaquer (voir chap. 12).

[336] Littéralement : « salut complet », de la racine sanskrite *nam* : saluer ou s'incliner ; et du préfixe *pra* : complètement. Le *pranam* est un salut qui se fait principalement devant les moines et les personnes que l'on respecte.

[337] En Occident, un musée contenant des objets semblables, collectionnés par Paramahansa Yogananda, se trouve au Lake Shrine de la Self-Realization Fellowship, à Pacific Palisades, en Californie. (Note de l'éditeur.)

[338] À partir de ce noyau originel, de nombreux établissements scolaires YSS pour garçons et filles se développèrent en plusieurs endroits de l'Inde. Leur programme s'étend de l'enseignement primaire à celui du collège.

[339] « Yogoda » provient de *yoga* : union, harmonie, équilibre ; et de *da* : ce qui transmet. « Satsanga » provient de *sat* : vérité, et de *sanga* : association.

« Yogoda » est un mot inventé par Paramahansa Yogananda en 1916 lorsqu'il découvrit les principes permettant de recharger le corps humain en énergie à partir de la source cosmique.

Sri Yukteswar nomma l'organisation de son ermitage *Satsanga* (Association avec la Vérité) ; son disciple, Paramahansaji, désira tout naturellement garder cette appellation.

La Yogoda Satsanga Society of India est une institution sans but lucratif, destinée à exister perpétuellement. C'est sous ce nom que Yoganandaji a constitué en société son œuvre et ses fondations en Inde, lesquelles sont maintenant gérées avec compétence par un conseil d'administration situé au Yogoda Math, à Dakshineswar, dans le Bengale occidental. De nombreux centres de méditation YSS sont également bien implantés maintenant en différents coins de l'Inde.

En Occident, le nom de cette société a été traduit en anglais et Yoganandaji y institua son œuvre sous le titre de Self-Realization Fellowship. Sri Mrinalini Mata est l'actuelle présidente à la fois de la Yogoda Satsanga Society of India et de la Self-Realization Fellowship. (Note de l'éditeur.)

[340] Mlle Bletsch était restée dans ma famille à Calcutta.

[341] Maharajah Sri Krishna Rajendra Wadiyar IV.

[342] Ce barrage fut construit en 1930 afin d'irriguer la région avoisinant la ville de Mysore, laquelle est réputée pour ses fabriques de soies, de savons et d'huile de bois de santal.

[343] L'Empereur Ashoka érigea 84 000 *stupas* (sanctuaires) religieux dans différentes régions de l'Inde. Quatorze stèles et dix piliers de pierre subsistent encore de nos jours. Chaque pilier est une merveille de prouesse technique, d'architecture et de sculpture. Ashoka entreprit aussi la construction de multiples réservoirs, barrages et écluses ; de même, il fut le maître d'œuvre de grandes voies de communication, de routes ombragées pourvues de lieux de repos pour les voyageurs ; il conçut également des jardins botaniques de plantes médicinales et construisit des hôpitaux pour soigner les hommes et les animaux.

[344] La ville de Pataliputra (la moderne Patna) possède une histoire fascinante. Le Seigneur Bouddha visita ce site au Vie siècle av. J.-C. quand il ne s'y trouvait qu'un fort peu important. Il fit la prophétie suivante : « Pour autant que le peuple Aryen s'y rende et d'aussi loin que les marchands y viennent, Pataliputra deviendra pour eux la principale cité, un centre d'échange de toutes sortes de marchandises » (Mahaparinirbana Sutra). Deux siècles plus tard, Pataliputra devint la capitale de l'immense empire de Chandragupta Maurya. Son petit-fils, Ashoka, apporta une prospérité et une splendeur encore plus grandes à la métropole.

[345] *Six volumes sur l'Inde ancienne* (Calcutta : Chuckervertty, Chatterjee & Co., 15 College Square, 1879 ; nouvelle édition, 1927).

[346] Ni Alexandre, ni aucun de ses généraux ne franchirent le Gange. Se heurtant à une forte résistance au nord-ouest, l'armée macédonienne se rebella en refusant d'avancer plus loin. Alexandre se vit contraint de quitter l'Inde et chercha de nouvelles conquêtes en Perse.

[347] Cette question laisse supposer que le « Fils de Zeus » doutait parfois d'avoir déjà atteint la perfection.

[348] Tous les observateurs grecs mentionnent l'absence de l'esclavage en Inde, ce qui était contraire à la structure de la société hellénique. Creative India de Benoy Kumar Sarkar dresse un tableau complet des différentes réalisations de l'Inde ancienne et de l'Inde moderne ainsi que de leurs valeurs spécifiques en économie, science politique, littérature, art et philosophie sociale (Lahore : Motilal Banarsi Dass, Publishers, 1937). Un autre livre à recommander est Indian Culture Through the Ages, de S. V. Venkatesvara (New York : Longmans, Green & Co.).

[349] « À l'origine, l'appartenance à l'une de ces quatre castes ne dépendait pas de la naissance de l'homme, mais de ses capacités innées qui se révélaient dans le but qu'il se proposait d'atteindre dans la vie, écrit Tara Mata dans la revue *East-West* de janvier 1935. Ce but pouvait être : (1) *kama*, désir, activité où prédominent les sens (stade *Sudra*) ; (2) *artha*, gain, satisfaction, mais aussi contrôle des désirs (stade *Vaisya*) ; (3) *dharma*, autodiscipline, vie de responsabilités et d'actions justes (stade *Kshatriya*) ; (4) *moksha*, libération, vie spirituelle, enseignement religieux (stade *Brahmane*). Ces quatre castes servent l'humanité par : (1) le corps physique, (2) l'intellect, (3) la volonté, (4) l'Esprit.

« Ces quatre stades correspondent aussi aux éternels *gunas* ou qualités naturelles : *tamas*, *rajas* et *sattva*, c'est-à-dire : obstacle, activité, expansion ou masse, énergie, intelligence. Chacune des quatre castes naturelles porte en elle les caractéristiques particulières d'un *guna* : (1) *tamas* (ignorance), (2) *tamas-rajas* (mélange d'ignorance et d'activité), (3) *rajas-sattva* (mélange d'actions justes et de connaissance), (4) *sattva* (connaissance). C'est ainsi que la nature a assigné à chaque homme la caste qui lui correspond selon le *guna* ou le mélange de deux *gunas* qui prédomine en lui. Naturellement, chaque être humain possède en lui les trois *gunas* dans des proportions variées. Un guru est en mesure de déterminer la caste ou le degré d'évolution d'une personne.

« D'un certain point de vue, toute race ou nation respecte en pratique, si ce n'est en théorie, le principe des castes. Partout où existe une grande licence, ou une soi-disant liberté, particulièrement dans les mariages entre individus appartenant à des castes naturelles opposées, la race dégénère et s'éteint. Le *Purana Samhita* compare les enfants issus de ces unions à des hybrides stériles qui, tout comme les mules, sont incapables de reproduire leur propre espèce. Les espèces créées artificiellement seront un jour ou l'autre éradiquées. L'histoire fournit de nombreux exemples de ces grandes races maintenant éteintes. En Inde, le système de castes naturelles est approuvé par les plus grands penseurs qui y voient un moyen de prévenir la licence et de préserver la pureté de la race, ce qui a permis à la race indienne de traverser des siècles de vicissitudes alors que de nombreuses races anciennes ont complètement disparu. »

[350] Son titre officiel était Swami Sri Sadasivendra Saraswati, nom sous lequel il écrivit ses livres (commentaires sur les *Brahma Sutras* et sur les *Yoga Sutras* de Patanjali). Il est actuellement très estimé par les philosophes de l'Inde. Le Shankaracharya de Sringeri Math, Sa Sainteté Sri Sacchidananda Sivabhinava Narasimha Bharati, écrivit une Ode inspirée sur Sadasiva.

[351] Littéralement, *parama* : supérieur et *hansa* : cygne. Dans la mythologie, le cygne blanc est le véhicule ou la monture de Brahma, le Créateur. Le *hansa* sacré, qui a dit-on le pouvoir de séparer le lait d'un mélange de lait et d'eau, est par conséquent un symbole de discernement spirituel. *Ahan-sa* ou *'han-sa* (on prononce *hong-sau*) veut littéralement dire : « Je suis Lui. » Ces puissantes

syllabes sanskrites ont un rapport vibratoire avec le souffle inspiré et le souffle expiré. C'est ainsi qu'inconsciemment, à chacune de ses respirations, l'homme affirme la vérité de son être : « Je suis Lui ! »

[352] En général, ils contournèrent cette difficulté en m'appelant simplement Monsieur.

[353] C'est-à-dire prend racine dans les expériences passées de la mort. Ce passage apparaît dans les *Yoga Sutras* (II : 9) de Patanjali.

[354] Les *melas* religieuses sont indiquées dans l'ancien *Mahabharata*. L'explorateur chinois Hieuen Tsiang a relaté une grande *Kumbha Mela* qui eut lieu à Allahabad, en l'an 644 de notre ère. La *Kumbha Mela* a lieu successivement tous les trois ans à Hardwar, à Allahabad, à Nasik et à Ujjain, puis de nouveau à Hardwar pour compléter le cycle de douze ans. Chaque ville tient une demie (ardha) *Mela* six ans après sa *Kumbha Mela* ; ainsi *Kumbha* et *Ardha Kumbha* se tiennent dans différentes villes chaque trois ans.

Hieuen Tsiang raconte que Harsha, roi de l'Inde septentrionale, distribua aux moines et pèlerins d'une *Kumbha Mela* toute la richesse (accumulée en cinq ans) du trésor royal. Et quand Hieuen Tsiang repartit pour la Chine, il refusa l'or et les joyaux offerts par Harsha, mais emporta avec lui 657 manuscrits religieux qui avaient plus de valeur à ses yeux.

[355] J'étais absent à la mort de ma mère, de mon frère aîné Ananta, de ma sœur aînée Roma, de mon Maître, de mon père et de plusieurs personnes qui m'étaient chères. (Mon père mourut à Calcutta en 1942, à l'âge de 89 ans.)

[356] Les sadhus hindous, qui se comptent par centaines de mille, sont dirigés par un comité exécutif de sept chefs représentant les sept sections majeures de l'Inde. L'actuel *Mahamandaleswar*, ou président, est Joyendra Puri. Ce saint homme est extrêmement réservé ; souvent son discours se résume à trois mots : Vérité, Amour, Travail. Un discours suffisamment éloquent semble-t-il !

[357] Titre dont la signification littérale est « celui qui voit avec son intelligence » (et non avec sa vue physique).

[358] Apparemment, il existe plusieurs manières de maîtriser un tigre. Francis Birtles, un explorateur australien, a raconté avoir trouvé la jungle indienne « diversifiée, belle et sans danger. » En fait, il devait sa sécurité au papier tue-mouches ! « Chaque nuit, j'en répandais un grand nombre de feuilles autour de mon campement et je ne fus jamais dérangé, expliqua-t-il. La raison en est d'ordre psychologique : Le tigre est un animal plein de dignité. Il rôde autour du camp et défie l'homme jusqu'à ce qu'il s'entortille les pattes dans le papier collant ; alors il s'en va furtivement. Aucun tigre digne de ce nom n'oserait affronter un être humain après s'être englué dans du papier tue-mouches ! »

[359] Sri Yukteswar mourut exactement à ce moment-là : le 9 mars 1936, à 19 heures.

[360] Les coutumes funéraires hindoues requièrent que les chefs de famille soient incinérés et que les swamis et les moines des différents ordres soient, non pas incinérés, mais inhumés (les exceptions sont rares). En effet, on considère que les corps des moines ont déjà été symboliquement consumés dans le feu de la sagesse au moment où les moines ont prononcé leurs vœux monastiques.

[361] Voir chap. 26. Dans le *sabikalpa samadhi*, le fidèle a atteint l'état d'union avec l'Esprit divin, mais ne peut garder sa conscience cosmique que s'il demeure immobile, en extase. En méditant sans relâche, le fidèle atteint l'état supérieur du *nirbikalpa samadhi*, dans lequel il peut librement vaquer à ses occupations dans le monde sans perdre sa perception de Dieu.

Dans le *nirbikalpa samadhi*, le yogi fait disparaître les dernières traces de son karma matériel ou terrestre. Néanmoins, il peut avoir encore à s'acquitter d'une certaine dette karmique astrale et causale et doit prendre alors, dans des sphères de vibrations plus élevées, un corps astral puis causal.

[362] Car la plupart jouissent de la beauté des mondes de l'astral et ne voient pas la nécessité de faire un effort spirituel énergique.

[363] Sri Yukteswar a employé le terme *prana* que j'ai traduit en anglais par *lifetrons* (« biotrons »). Les Écritures hindoues mentionnent l'*anu*, « l'atome », et le paramanu, « au-delà de l'atome », énergies plus fines de type électron, mais également le *prana*, force créatrice biotronique. Les atomes et les électrons sont des forces aveugles ; le *prana* est intrinsèquement intelligent. Par exemple, les « biotrons » du *prana* du spermatozoïde et de l'ovule guident le développement de l'embryon en vue d'un karma en particulier.

[364] Adjectif de *mantra* - sons originaux répétés et chantés avec un grand pouvoir de concentration. Les *Puranas* (traités ou *shastras* remontant à des temps anciens) décrivent des guerres mantriques entre les *devas* et les *asuras* (dieux et démons). Un *asura* tenta un jour de tuer un *deva* à l'aide d'un puissant *mantra*. Mais, à cause d'une mauvaise prononciation, cette bombe mentale agit comme un boomerang et tua le démon.

[365] Des personnes ayant de tels pouvoirs ne manquent pas, même sur terre, comme dans le cas d'Hélène Keller et d'autres êtres exceptionnels.

[366] Sur la terre, des enfants possédant une grande pureté d'esprit sont parfois capables de voir le corps astral gracieux des fées. Par contre, en utilisant des drogues ou des boissons alcoolisées, dont l'usage est interdit par toutes les

Écritures, un homme peut troubler sa conscience au point de percevoir des formes hideuses provenant d'enfers astraux.

[367] Quelqu'un demanda un jour au Seigneur Bouddha pourquoi on devait aimer tous les êtres de façon égale. « Parce que, répondit-il, au cours d'innombrables vies très diverses, chacun d'eux, à un moment ou à un autre, vous a été cher. »

[368] Les huit éléments fondamentaux faisant partie de toute vie créée, de l'atome à l'humain, sont : la terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther, l'intellect (*manas*), l'intelligence (*buddhi*) et l'individualité ou ego (*ahamkara*). (cf. *Bhagavadad Gita* VII : 4.)

[369] « Corps » signifie toute enveloppe de l'âme, qu'elle soit grossière ou subtile. Les trois corps représentent les différentes cages de l'« Oiseau du Paradis ».

[370] De la même façon que Babaji a aidé Lahiri Mahasaya à se défaire d'un désir subconscient, issu d'une vie antérieure, en matérialisant un palais (voir chapitre 34).

[371] « Et il répondit : Où sera le corps, là s'assembleront les aigles » (Luc 17 : 37). Que l'âme soit enfermée dans un corps physique, astral ou causal, les aigles du désir - qui se nourrissent de faiblesse humaine ainsi que d'attachement astral ou causal - se rassemblent pour garder l'âme prisonnière.

[372] « Celui qui vaincra, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus (c'est-à-dire ne se réincarnera plus)... Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, tout comme j'ai vaincu et siège avec mon Père sur son trône. » (Apocalypse 3 : 12, 21.)

[373] Sri Yukteswar voulait dire que de même que, dans son incarnation terrestre, il avait parfois assumé les maladies de ses disciples pour alléger leur karma, de même, dans le monde astral, sa mission de sauveur lui permet de prendre une certaine partie du karma astral des habitants d'*Hiranyaloka*, de manière à accélérer leur évolution pour atteindre le monde causal supérieur.

[374] *Hamlet* (acte III, scène 1).

[375] La vie et la mort ne sont qu'une relativité de la pensée. Le *Vedanta* souligne que Dieu est la seule Réalité ; toute création, toute existence séparée n'est que *maya* ou illusion. Cette philosophie moniste s'exprime dans sa plus pure expression dans les commentaires de Shankara sur les *Upanishads*.

[376] Son nom de famille est Mohandas Karamchand Gandhi. Il ne s'attribuait jamais lui-même le titre de « Mahatma ».

[377] En sanskrit, la traduction littérale est : « S'en tenir à la vérité. » Le *satyagraha* est le célèbre mouvement de non-violence dirigé par Gandhi.

[378] Elle a publié un certain nombre de lettres que le Mahatma lui a écrites et qui révèlent son apprentissage de l'autodiscipline sous la conduite de son guru (Gandhi's Letters to a Disciple, Harper & Bros., New York, 1950). Dans un autre ouvrage (The Spirit's Pilgrimage, Coward-McCann, N.Y., 1960), Mile Slade parle du nombre important de personnes qui rendirent visite à Gandhi à Wardha. Elle écrit : « Avec le temps, je ne peux me rappeler tous ces visiteurs, mais le souvenir de deux d'entre eux reste clairement gravé dans ma mémoire. Il s'agit de Halide Edib Hanum, la célèbre femme écrivain turque et Swami Yogananda, le fondateur de la Self-Realization Fellowship en Amérique. » (Note de l'éditeur.)

[379] Mlle Slade me faisait penser à une autre femme occidentale éminente, Mlle Margaret Woodrow Wilson, la fille aînée du grand président américain. Je l'avais rencontrée à New York et elle manifesta un très grand intérêt pour l'Inde. Plus tard, elle se rendit à Pondichéry où elle vécut les cinq dernières années de sa vie, suivant avec joie la voie de la discipline aux pieds de son maître réalisé, Sri Aurobindo Ghosh.

[380] Pendant des années, en Amérique, j'ai observé des périodes de silence, à la plus grande consternation des visiteurs et de mes secrétaires.

[381] Non-violence ; base de la doctrine de Gandhi. Il était profondément influencé par les Jaïns qui vénèrent l'ahimsa comme la principale vertu. Le Jaïnisme, une secte de l'hindouisme, se répandit largement au VIe siècle av. J.-C. sous l'impulsion de Mahavira, un contemporain de Bouddha. Puisse, à travers les siècles, Mahavira (« grand héros ») contempler en Gandhi son fils héroïque !

[382] Gandhi écrivit des textes d'une grande beauté sur des milliers de sujets. Il disait de la prière : « Elle nous rappelle que nous sommes impuissants sans l'aide de Dieu. Aucun effort n'est complet sans la prière, sans la parfaite compréhension que toute tentative humaine, même la plus noble, est vouée à l'échec, si elle n'a pas reçu au préalable les bénédictions de Dieu. La prière est une invitation à l'humilité. C'est un appel à une purification de soi, à une recherche intérieure. »

[383] L'hindi est une langue indo-aryenne basée essentiellement sur des racines sanskrites ; c'est la principale langue populaire du nord de l'Inde. Le dialecte le plus important de l'Inde occidentale est l'hindoustani qui s'écrit à la fois en caractères devanagari (sanskrit) et arabes. L'ourdou, son sous-dialecte, est parlé par les musulmans et les hindous du nord de l'Inde.

[384] Gandhi décrivit sa vie avec une franchise désarmante dans *The Story of My Experiments with Truth* (traduction française : Autobiographie ou mes

expériences de vérité, Quadrige/ Presses Universitaires de France). Cette autobiographie a été résumée dans *Mahatma Gandhi, His Own Story*, édité par C. F. Andrews, avec une introduction de John Haynes Holmes (New York, Macmillan Co., 1930).

Nombre d'autobiographies surabondent en noms célèbres et en événements pittoresques, mais passent sous silence l'analyse intérieure ou le développement personnel. On referme ce genre de livres avec une certaine insatisfaction, en se disant : « Voici un homme qui a connu beaucoup de célébrités, mais qui ne se connaît pas lui-même. » Il est impossible d'avoir cette réaction en lisant l'autobiographie de Gandhi. Il reconnaît ses erreurs et ses subterfuges avec un amour impartial de la vérité. Cet exemple est rare dans les annales de quelque époque que ce soit.

[385] Gandhi s'est astreint à de nombreux jeûnes, de courte ou de longue durée. Il jouissait d'une santé exceptionnelle. Ses livres *Diet and Diet Reform, Nature Cure* et *Key to Health* sont disponibles chez Navajivan Publishing House, Ahmedabad, Inde.

[386] Thoreau, Ruskin et Mazzini sont trois autres auteurs occidentaux dont Gandhi étudia attentivement les œuvres sociologiques.

[387] L'Écriture sacrée que Zarathoustra donna à la Perse, environ mille ans avant J.-C.

[388] Le caractère unique de l'hindouisme par rapport aux autres religions du monde est qu'il ne dérive pas d'un seul grand fondateur, mais des Écritures impersonnelles que sont les Védas. L'hindouisme accepte ainsi en son sein des prophètes de tous les temps et de toutes les contrées. Les Écritures védiques réglementent non seulement les pratiques religieuses, mais également d'importantes coutumes sociales dans le but d'harmoniser toutes les actions humaines avec la loi divine.

[389] Mot sanskrit signifiant à la fois : la loi, la conformité à la loi ou à la justice naturelle, le devoir inhérent aux circonstances dans lesquelles l'homme se trouve lui-même à un moment donné. Les Écritures définissent le dharma comme étant les « lois naturelles universelles dont l'observance permet à l'homme de se préserver de la déchéance et de la souffrance. »

[390] Matthieu 7 : 21.

[391] Matthieu 26 : 52. C'est l'un des nombreux passages de la Bible qui fait allusion à la réincarnation de l'homme (voir note 142). De nombreux éléments complexes de la vie ne peuvent s'expliquer qu'à travers la compréhension de la loi de la justice karmique.

[392] Un homme ne doit pas se glorifier parce qu'il aime son pays, mais parce qu'il aime ses semblables. (Proverbe persan.)

[393] « Alors Pierre s'approcha de lui et dit : "Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il péchera contre moi ? Jusqu'à sept fois ?" Et Jésus lui répondit : "Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois.″ » (Matthieu 18 : 21-22.) Je méditai profondément afin de comprendre cette recommandation si intransigeante. « Seigneur, protestai-je, comment est-ce possible ? » C'est dans un flot de lumière intense que la Voix divine répondit enfin : « Combien de fois, ô Homme, est-ce que Je pardonne tous les jours à chacun d'entre vous ? »

[394] Roger W. Babson demanda un jour à Charles P. Steinmetz, le grand ingénieur en électricité : « Quel sera le domaine dans lequel se réalisera, d'après vous, les plus importants progrès au cours des cinquante prochaines années ? » Steinmetz répliqua : « Je pense que la plus grande découverte se fera dans le domaine spirituel. L'histoire démontre clairement que les forces spirituelles ont joué un rôle prépondérant dans le développement de l'homme. Cependant, nous avons à peine abordé ce sujet et nous ne l'avons jamais étudié aussi sérieusement que celui des forces physiques. Un jour, les gens découvriront que les choses matérielles n'apportent pas le bonheur et ne sont que de peu d'utilité pour rendre l'humanité plus créative et plus puissante. Alors, les scientifiques du monde entier se mettront à étudier Dieu, la prière et les forces spirituelles qui jusqu'à maintenant ont à peine été effleurés. Lorsque ce jour viendra, le monde fera plus de progrès en une génération que dans les quatre précédentes. »

[395] Matthieu 5 : 38-39.

[396] Ma Ananda Moyi est née en 1896 dans le village de Kheora situé dans la région de Tripura, au Bengale oriental.

[397] Ma Ananda Moyi ne parle pas d'elle-même à la première personne ; elle utilise d'humbles expressions comme « ce corps », « cette petite fille » ou « votre fille ». De même, elle ne parle jamais de quelqu'un comme étant son « disciple ». Avec une impartiale sagesse, elle dispense l'amour divin de la Mère universelle à tous les êtres, de la même façon.

[398] Marc 12 : 30.

[399] « Nombreux sont ceux qui ressentent le besoin de créer un monde nouveau et meilleur. Au lieu de fixer votre attention sur un tel sujet, vous devriez vous concentrer sur Cela dont la contemplation nous apporte l'espoir d'une paix parfaite. C'est le devoir de l'homme de se mettre en quête de Dieu, c'est-à-dire de la Vérité. » (Ma Ananda Moyi.)

[400] Au nord du Bengale.

[401] S. A. Sir Bijay Chand Mahtab, maintenant décédé. Sa famille détient sans doute des documents sur les trois enquêtes faites auprès de Giri Bala.

[402] Femme-yogi.

[403] « Celui qui lève les obstacles », le dieu de la bonne fortune.

[404] Sri Yukteswar avait coutume de dire : « Le Seigneur nous a donné les bons fruits de la terre. Nous aimons voir notre nourriture, la humer, la goûter - les hindous aiment également la toucher ! » Il n'y a pas non plus d'inconvénient à l'entendre lorsqu'on la mâche, si personne d'autre n'est présent au repas !

[405] M. Wright avait également filmé Sri Yukteswar lors de sa dernière célébration du solstice d'hiver à Serampore.

[406] « Ce que nous mangeons est composé de radiations ; notre nourriture n'est rien d'autre qu'une quantité déterminée d'énergie » affirmait le Docteur W Crile, de Cleveland, devant une assemblée de médecins à Memphis, le 17 mai 1933. « Les rayons du soleil, disait-il, transmettent aux aliments ces importantes radiations qui libèrent des courants électriques destinés au circuit électrique du corps humain, c'est-à-dire au système nerveux. Les atomes, ajoutait le Dr. W. Crile, sont des systèmes solaires. Ils véhiculent le rayonnement solaire, comme autant de ressorts en spirale. Nous absorbons ces innombrables atomes remplis d'énergie dans la nourriture. Une fois dans le corps humain, les atomes chargés d'énergie la libèrent dans le protoplasme du corps ; la radiation fournit alors une nouvelle énergie chimique et de nouveaux courants électriques. Le corps humain est formé de ces atomes, dit le Dr. Crile. Ils constituent les muscles, le cerveau et les organes sensoriels, tels que les yeux et les oreilles. »

Un jour, les scientifiques découvriront comment l'homme peut vivre directement à partir de l'énergie solaire. « Dans la nature, la chlorophylle est la seule substance connue qui agit en quelque sorte comme un "piège à lumière solaire", écrit William L. Laurence dans le New York Times. Elle capte l'énergie de la lumière solaire et l'emmagasine dans la plante. Sans cela, aucune vie ne serait possible. Nous tirons l'énergie dont nous avons besoin pour vivre de l'énergie solaire emmagasinée dans les végétaux que nous consommons ou dans la chair des animaux qui se nourrissent de plantes. L'énergie que nous obtenons à partir du charbon ou du pétrole est en fait de l'énergie solaire qui a été captée par la chlorophylle des plantes voici des millions d'années. Nous vivons grâce au soleil, par l'intermédiaire de la chlorophylle. »

[407] Chant d'une grande puissance vibratoire. La traduction littérale du terme mantra est : « instrument de la pensée ». D'après le *Webster's New International Dictionary* (seconde édition), c'est : « Le son inaudible et idéal qui représente un

des aspects de la création ; lorsqu'un mantra est vocalisé en syllabes, ces dernières constituent une terminologie universelle. » Les pouvoirs infinis du son dérivent de l'*Aum*, le « Verbe » ou le murmure créateur du Moteur cosmique.

[408] L'état de jeûne permanent atteint par Giri Bala est un pouvoir du yoga cité dans les *Yoga Sutras* de Patanjali (III : 31). Elle pratique un certain exercice de respiration qui affecte le *vishuddha chakra*, le cinquième centre d'énergies subtiles situé dans l'axe spinal. Le *vishuddha chakra* au niveau de la gorge, contrôle le cinquième élément, *akash* ou éther, qui envahit les espaces inter-atomiques des cellules physiques. La concentration sur ce chakra (« roue ») permet au fidèle de vivre de l'énergie de l'éther.

Thérèse Neumann ne vit pas non plus d'aliments grossiers et pourtant, elle ne pratique pas de technique scientifique yoguique lui permettant de se passer de manger. L'explication se cache derrière la complexité du *karma* individuel. Thérèse Neumann et Giri Bala ont chacune consacré de nombreuses vies à Dieu, mais leurs moyens d'expression sont différents. Parmi les saintes chrétiennes qui vécurent sans manger (elles avaient également reçu les stigmates), on peut citer : sainte Lidwine de Schiedam, la bienheureuse Élisabeth de Rent, sainte Catherine de Sienne, Dominica Lazarri, la bienheureuse Angèle de Foligno, et au XIXe siècle, Louise Lateau. Saint Nicolas de Flüe (le frère Klaus, un ermite du XVe siècle dont le plaidoyer émouvant en faveur de l'union a sauvé la Confédération helvétique) s'est abstenu de nourriture pendant vingt ans.

[409] Depuis 1950, cette journée entière de méditation a lieu le 23 décembre. Partout dans le monde, les membres de la Self-Realization Fellowship célèbrent Noël de cette façon, chez eux ou dans les Centres et les Temples de la SRF, consacrant une journée durant le temps de Noël à la méditation profonde et à la prière. De nombreuses personnes ont témoigné de l'importante aide spirituelle et des bénédictions qu'elles ont retirées de la pratique annuelle de cette longue méditation, instaurée par Paramahansa Yogananda.

Paramahansaji a également fondé un Conseil de Prière au Centre du Mont Washington (à l'origine du Cercle de Prière mondial de la Self-Realization Fellowship) qui offre quotidiennement des prières à l'intention de toute personne sollicitant de l'aide pour résoudre ou éliminer un problème particulier. (Note de l'éditeur.)

[410] Principal disciple du maître de réalisation christique, Ramakrishna Paramahansa

[411] M. Dickinson rencontra Swami Vivekananda en septembre 1893 - l'année où Paramahansa Yogananda naquit (le 5 janvier). Apparemment, Vivekananda savait que Yogananda s'était réincarné et qu'il irait en Amérique afin d'y enseigner la philosophie de l'Inde.

En 1965, à l'âge de 89 ans, M. Dickinson, qui était toujours actif et en bonne santé, reçut le titre de Yogacharya (instructeur en yoga) lors d'une cérémonie au Centre international de la Self-Realization Fellowship à Los Angeles.

Il méditait souvent pendant de longues heures avec Paramahansaji et ne manquait jamais de pratiquer le Kriya Yoga trois fois par jour.

Deux ans avant son décès (le 30 juin 1967), Yogacharya Dickinson parla, lors d'une causerie devant les moines de la SRF, d'un détail intéressant qu'il avait oublié de mentionner à Paramahansaji. Yogacharya Dickinson leur dit : « Lorsqu'à Chicago je montai sur l'estrade pour parler à Swami Vivekananda, il me dit, avant même que je puisse le saluer : "Jeune homme, je désire que vous restiez éloigné de l'eau !" » (Note de l'éditeur.)

[412] Après le décès de Paramahansaji, M. Lynn (Rajarsi Janakananda) servit en tant que président de la Self-Realization Fellowship et de la Yogoda Satsanga Society of India. M. Lynn disait de son guru : « Qu'il est merveilleux d'être en compagnie d'un saint ! De toutes les choses que j'ai pu recevoir dans ma vie, celles que je chéris le plus sont les bénédictions que Paramahansaji m'a accordées. »

M. Lynn est entré en mahasamadhi en 1955. (Note de l'éditeur.)

[413] Voir chap. 12.

[414] Publié par la Self-Realization Fellowship. Un certain nombre de ces chants ont été enregistrés pendant que Paramahansa Yogananda les chantait. Ces enregistrements sont également disponibles auprès de la Self-Realization Fellowship. (Note de l'éditeur.)

[415] C'est à l'heure actuelle un Centre florissant qui comprend comme bâtiments : l'ermitage -bâtiment principal d'origine -, des ashrams pour les moines et les sœurs, des locaux annexes et un agréable lieu de retraite pour les membres et amis de la SRF. En bordure de la route principale, plusieurs grandes colonnes blanches, surmontées de lotus recouverts de feuilles d'or, délimitent le vaste domaine. Dans l'art indien, le lotus est le symbole du centre de la Conscience Cosmique (*sahasrara*) dans le cerveau, le « lotus de lumière aux mille pétales ».

[416] Actes 17 : 26.

[417] Cette revue s'appelle maintenant Self-Realization.

[418] La chapelle de Long Beach devint progressivement trop petite et, en 1967, l'assemblée des fidèles dut se rendre dans un temple de la Self-Realization Fellowship plus spacieux, à Fullerton, en Californie. (Note de l'éditeur.)

[419] Le 27 août 1950, pour commémorer cet anniversaire, je célébrai à Los Angeles une cérémonie sacrée au cours de laquelle j'initiai 500 étudiants au *Kriya Yoga*.

[420] 0n peut se procurer cette série complète et détaillée de Leçons par correspondance auprès du siège international de la Self-Realization Fellowship, société établie à Los Angeles par Paramahansa Yogananda pour répandre les méthodes scientifiques de méditation et de vie spirituelle du Kriya Yoga (voir p. 540). (Note de l'éditeur.)

[421] Paramahansa Yogananda a également assuré ses étudiants occidentaux et orientaux qu'après cette vie il continuerait à veiller sur les progrès spirituels de tous les *Kriyabans* (étudiants des Leçons de la Self-Realization Fellowship qui ont reçu l'initiation au Kriya). Depuis que Paramahansa Yogananda est entré en *mahasamadhi*, de nombreuses lettres de Kriya Yogis ayant pris conscience de son aide omniprésente témoignent de la réalité de cette magnifique promesse. (Note de l'éditeur.)

[422] Cette voix m'entoure de toutes parts comme une mer houleuse et me dit : « Est-ce là ta terre en ruines,

Détruite en mille morceaux ?

Vois, toute chose te fuit car tu Me fuis !...

Tout ce que Je t'ai enlevé,

Ce n'était pas pour te nuire,

Mais pour que tu puisses venir le chercher dans Mes bras.

Tout ce que, de manière infantile, tu imaginais perdu,

Je l'ai gardé en réserve pour toi à la maison.

Lève-toi, prends Ma main et viens ! » (Francis Thompson, *The Hound of Heaven*.)

[423] Les annales de l'histoire présentent l'Inde comme la nation la plus prospère du monde jusqu'au XVIIIe siècle. Soit dit en passant, il n'existe rien dans la littérature ou dans la tradition hindoue qui puisse justifier la thèse historique, courante en Occident, selon laquelle les premiers Aryens « envahirent » l'Inde à partir de quelques régions de l'Asie ou de l'Europe. Les érudits sont par conséquent bien incapables de déterminer le point de départ de cette invasion imaginaire. Le témoignage des *Védas* - affirmant que l'Inde a été de tout temps la terre des Hindous - a été présenté par Abinas Chandra Das dans un ouvrage surprenant et agréable à lire : *Rig-Vedic India*, publié en 1921 par l'Université de Calcutta. Le professeur Das déclare que des émigrants originaires de l'Inde s'établirent dans divers pays d'Europe et d'Asie, répandant ainsi la langue et le folklore aryens. La langue lithuanienne, par exemple, est semblable au sanskrit sur de nombreux points. Le philosophe Kant, qui ignorait

tout du sanskrit, fut très étonné de la structure scientifique de la langue lithuanienne. « Elle détient, dit-il, la clé qui résoudra toutes les énigmes, non seulement de la philologie, mais aussi de l'histoire. »

La Bible fait mention des richesses de l'Inde et nous dit (II Chron. 9 : 21, 10) que les « navires de Tarsis » rapportèrent au roi Salomon « de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons », ainsi que « du bois de santal et des pierres précieuses » d'Ophir (Sopara, sur la côte de Bombay).

Mégasthènes, ambassadeur grec (IVe siècle av. J.-C.), nous a brossé un tableau détaillé de la prospérité de l'Inde. Pline (1er siècle apr. J.-C.) nous dit que les Romains dépensaient annuellement 50 millions de sesterces (5 millions de dollars) en marchandises importées de l'Inde, qui était alors une grande puissance maritime.

Les voyageurs chinois ont décrit de façon très colorée la civilisation opulente de l'Inde, son système d'éducation largement développé et l'excellence de son gouvernement. Le prêtre chinois Fa-Hsien (Ve siècle) nous rapporte que le peuple indien était heureux, honnête et prospère. Voir le livre de Samuel Beal : *Buddhist Records of the Western World* (pour les Chinois, l'Inde représentait alors le « monde occidental » !), Trubner, Londres ; et l'ouvrage de Thomas Watters : *On Yuan Chwang's Travels in India, A.D. 629-45*, publié par la Royal Asiatic Society.

Lorsque Christophe Colomb découvrit le Nouveau Monde au XVe siècle, il cherchait en réalité l'itinéraire le plus court pour faire commerce avec l'Inde. Durant des siècles, l'Europe fut avide de posséder les produits venant de l'Inde : soieries, beaux textiles d'une finesse telle qu'on les disait « tissés d'air » ou de « brume invisible », cotons imprimés, brocarts, broderies, tapis, coutellerie, armures, ivoire et objets en ivoire sculpté, parfums, encens, bois de santal, poteries, remèdes et onguents médicinaux, indigo, riz, épices, corail, or, argent, perles, rubis, émeraudes et diamants.

Les marchands portugais et italiens ont exprimé leur émerveillement devant la fabuleuse magnificence de l'empire de Vijayanagar (1336-1565). La splendeur de sa capitale fut décrite par l'ambassadeur arabe Razzak comme étant « ce que nul œil n'a jamais vu, nulle oreille entendu, un lieu sans équivalent sur toute la terre ».

Au XVIe siècle, pour la première fois de sa longue histoire, l'Inde toute entière tomba aux mains d'une puissance non hindoue. Le Turc Baber envahit le pays en 1524 et fonda une dynastie de rois musulmans.

En s'établissant sur cette terre immémoriale, les nouveaux monarques n'en pillèrent pourtant pas les richesses. Affaiblie, cependant, par des dissensions internes, l'Inde opulente devint la proie de plusieurs nations européennes au XVIIe siècle ; c'est finalement l'Angleterre qui prit le pouvoir.

L'Inde parvint à obtenir pacifiquement son indépendance le 15 août 1947.

Comme tant d'autres Indiens, j'ai une petite anecdote que je peux maintenant raconter. Durant la Première Guerre mondiale, un groupe de jeunes hommes que j'avais connus à l'Université me proposa de diriger un mouvement révolutionnaire. Je refusai par ces paroles : « Tuer nos frères anglais ne profitera pas à notre nation. L'Inde n'obtiendra pas sa liberté en prenant les armes, mais en ayant recours à sa force spirituelle ! » Je mis ensuite en garde mes amis sur le fait que les bateaux allemands chargés d'armes sur lesquelles ils comptaient seraient interceptés par les Anglais à Diamond Harbour, au Bengale. Toutefois, mes compagnons poursuivirent leurs projets qui échouèrent de la manière que j'avais prédite. Mes amis furent emprisonnés, puis relâchés quelques années plus tard. Abandonnant leur foi en la violence, plusieurs d'entre eux rejoignirent les idéaux du mouvement politique de Gandhi. Finalement, ils assistèrent à la victoire de l'Inde, dans une « guerre » remportée par des moyens pacifiques.

Le partage regrettable des territoires entre l'Inde et le Pakistan et l'épisode court mais sanglant qui s'ensuivit dans plusieurs régions du pays furent provoqués par des facteurs économiques et non pas essentiellement par le fanatisme religieux (raison mineure, souvent évoquées comme raison majeure). De nos jours, comme par le passé, d'innombrables Hindous et Musulmans cohabitent en bonne intelligence. De nombreux fidèles de ces deux religions devinrent des disciples de Kabir (1450-1518), le maître « non sectaire », qui compte à ce jour des millions de fidèles (Kabir-panthis). Sous le règne de l'empereur musulman, Akbar le Grand, l'Inde put jouir d'une entière liberté religieuse. Encore aujourd'hui, 95% de la population ne connaît pas de réels désaccords religieux. L'Inde authentique, l'Inde qui a pu comprendre et suivre un Mahatma Gandhi, ne se trouve pas dans les grandes villes pleines d'agitation, mais dans les 700 000 villages paisibles qui ont la particularité de posséder depuis des temps immémoriaux une forme simple et juste de gouvernement autonome, les *panchayats* (conseils locaux). Les problèmes qui assaillent aujourd'hui l'Inde nouvellement indépendante seront certainement résolus en temps voulu par ces grands hommes que l'Inde n'a jamais manqué de produire.

[424]

Nous servons librement,
Car nous aimons librement.
Et parce qu'il est en notre pouvoir d'aimer ou non ;
En ceci nous restons debout ou nous tombons.
Certains ont désobéi et sont tombés
Du paradis au plus profond de l'enfer. Oh, quelle chute !
De quel état élevé de béatitude, à quel immense chagrin !

(Milton, *Paradis Perdu*.)

[425] Le plan de la *lila* de Dieu (jeu ou divertissement divin) à partir duquel les mondes phénoménaux ont été créés, est un plan de réciprocité entre la créature et son Créateur. L'amour est le seul présent que l'homme puisse offrir à Dieu et suffit à provoquer Sa généreuse prodigalité. « Vous m'avez volé, même la nation

toute entière ! Apportez à la maison du trésor toutes les dîmes afin qu'il y ait de la nourriture dans ma maison ; mettez-moi de la sorte à l'épreuve, dit l'Éternel des armées. Et vous verrez si je n'ouvre pas pour vous les écluses des cieux, si je ne répands pas sur vous la bénédiction en abondance. » (Malachie 3 : 9-10.)

[426] Une interprétation complète des quatre Évangiles, faite par Paramahansa Yogananda, est publiée par la Self-Realization Fellowship sous le titre *The Second Coming of Christ : The Resurrection of the Christ Within You*. (Note de l'éditeur.)

[427] *God Talks With Arjuna : The Bhagavad Gita - Royal Science of God-Realization*, publié par la Self-Realization Fellowship. La *Bhagavad Gita* représente le texte sacré le plus aimé de l'Inde. Il s'agit d'un dialogue entre le Seigneur Krishna (symbolisant l'Esprit divin) et son disciple Arjuna (symbolisant l'âme du disciple idéal). Ce récit offre des directives spirituelles qui sont, de toute éternité, applicables par tous ceux qui recherchent la vérité. Le principal message de la *Gita* est que l'homme peut atteindre sa libération par l'amour de Dieu, la sagesse et les bonnes actions accomplies avec détachement.

[428] *Bhagavad Gita* IV : 29 et V : 28 – 28.

[429] Voir le chapitre 26. Parmi les mystiques chrétiens qui furent observés dans l'état de *sabikalpa samadhi*, on peut citer sainte Thérèse d'Avila dont le corps devenait alors si rigide que les religieuses du couvent, étonnées, ne réussissaient pas à la faire changer de position ou à la faire revenir à la conscience du monde.

[430] L'« homme ordinaire » doit, un jour ou l'autre, s'engager dans la voie de la spiritualité. « Un périple de mille kilomètres débute par un premier pas » fit observer Lao-Tseu. Et le Seigneur Bouddha a dit : « Nul homme ne doit considérer le bien avec légèreté, se disant en lui-même : "Il ne viendra pas à moi" : Un verre d'eau se remplit goutte à goutte ; ainsi l'homme sage se remplit de bien, même s'il le récolte petit à petit. »

[431] Jacques 4 : 4.

[432] « Telle la flamme constante d'une lampe à l'abri du vent, ainsi resplendit et s'élève jusqu'au ciel l'esprit du yogi protégé des tourments des sens. Lorsque l'esprit est au repos dans un recueillement sacré, lorsque le Soi contemple le soi et y trouve en lui-même réconfort, lorsqu'il découvre la béatitude sans nom, qui transcende les sens, se révélant à l'âme -uniquement à l'âme - et le sachant, la fidélité à la Vérité suprême ne vacille point ; lorsqu'il s'en empare comme d'un trésor incomparable, nul ne peut troubler son refuge, pas même la pire affliction. Cet état s'appelle "paix", cette libération de la souffrance est le Yoga et celui qui le pratique devient le parfait Yogi ! » (*Bhagavad Gita* VI : 19-23, d'après la traduction anglaise d'Arnold.)

[433] Genèse 2 : 7.

[434] « Vous ne jouirez pleinement du monde que lorsque la mer elle-même coulera dans vos veines, que les cieux vous vêtiront, que les étoiles vous couronneront et que vous vous percevrez comme le seul héritier du monde entier, et plus encore, car des hommes y vivent et chacun en est comme vous l'héritier unique ; que lorsque vous pourrez chanter, vous émerveiller et vous réjouir en Dieu, comme l'avare jouit de son or et les rois de leur sceptre... et que lorsque vous serez familiarisé aussi bien avec les voies éternelles de Dieu qu'avec votre demeure ou votre table et que vous connaîtrez intimement le sombre néant dont le monde fut tiré. » (Thomas Traherne, *Centuries of Meditations*.)

[435] Jean 14 : 1-2.

[436] « Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. » (Isaïe 55 : 8-9.) Dante a témoigné de ce qui suit dans *La Divine Comédie* : « J'ai été dans ce Ciel brillamment illuminé de Sa divine lumière, et j'y ai vu des choses que celui qui revient ne peut, ni ne sait révéler ; car lorsqu'il approche de l'objet de son noble désir, notre intellect est si profondément bouleversé qu'il ne peut se rappeler le chemin suivi. Mais tout ce que, du saint Royaume, ma mémoire garde précieusement sera mon sujet jusqu'à la fin de ce chant. »

[437] Le cycle diurne de la terre, de la lumière aux ténèbres et inversement, rappelle constamment à l'homme la présence dans la création de maya ou des états contraires. (Les périodes de transition - l'aube et le crépuscule -, qui sont les moments les plus équilibrés de la journée, sont donc considérées comme propices à la méditation.) En déchirant le voile de la dualité de maya, le yogi perçoit l'Unité transcendante.

[438] Jean 1 : 18.

[439] Jean 5 : 19.

[440] Une conception qui diffère de la Réalité trinitaire : Sat, Tat, Aum, ou Père, Fils, Saint-Esprit. Brahma-Vishnu-Shiva représente la triple manifestation de Dieu sous l'aspect de Tat, le Fils, Conscience Christique immanente à la création vibratoire. Les shaktis, énergies ou « partenaires » de la Trinité, sont les symboles de l'Aum, ou Saint-Esprit, seule force causale qui soutient le Cosmos par la vibration. (Voir notes 111 et 154.)

[441] « Ô Seigneur... Tu as créé toutes choses, et c'est par Ta volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées. » (Apocalypse 4 : 11.)

[442] Jean 14 : 12.

[443] Jean 18 : 38.

[444] Aime la Vertu, elle seule est libre ;
Elle peut t'enseigner à t'élever
Plus haut que la musique des sphères ;
Et si la Vertu était faible,
Le Ciel lui-même descendrait jusqu'à elle. (Milton, *Cornus*.)

[445] Jean 18 : 37.

[446] Psaumes 46 : 11. Le but de la science du yoga est d'obtenir ce calme intérieur qui est nécessaire si l'on veut véritablement connaître Dieu.